This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06823610 2

DES RAPPORTS

DE L'HOMME

AVEC LE DÉMON

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

DES RAPPORTS

DE

L'HOMME

AVEC

LE DÉMON

ESSAI HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

PAR

JOSEPH BIZOUARD

AVOCAT

TOME PREMIER

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1863

Réserve de tous droits.

36

Acc. No. 7 9 4 1 '09

PRÉFACE

Rien, dans notre siècle, ne rencontre autant d'hostilité, ne provoque autant la raillerie, que le surnaturel ; aussi rien de plus commun que l'impiété. Décider cependant que le surnaturel est absurde, c'est saper la religion, c'est détruire sa base et en faire une invention purement humaine. Ainsi les gens religieux, qui tiennent peu de compte des miracles, ont moins de logique que les impies.

Le monde invisible présente deux sortes de prodiges : les faits surnaturels, qui suspendent les lois physiques ; et les faits surhumains, résultant de l'emploi de ces dernières pour opérer des actes supérieurs à tout pouvoir humain.

Si le surnaturel prouve l'existence d'un souverain être, le surhumain démontre l'existence d'êtres inférieurs infiniment plus puissants que l'homme ; l'étude qui prouve l'un et l'autre est donc éminemment importante, puisqu'elle met sous nos yeux une double vérité fort ancienne : Dieu se révélant par des mira-

cles; des êtres invisibles se révelant par des prodiges séducteurs. Ce qui n'est pas moins important, c'est de discerner les miracles des prodiges, puisque, si les premiers sont le résultat d'un rapport entre Dieu et l'homme, ces derniers sont également le résultat d'un rapport avec des esprits trompeurs qui se font passer pour des dieux.

La grande objection des incrédules, c'est que les miracles sont un non-sens, Dieu ne pouvant ni suspendre ni changer ses lois : — de la part de ceux qui admettent un Dieu puissant, intelligent et libre, cette objection est une ineptie; de la part de ceux qui supposent que Dieu est identique avec la nature, c'est le panthéisme, monstruosité dont la réfutation ne peut trouver sa place ici.

Une autre objection, c'est qu'on ne peut concevoir que des esprits puissent avoir action sur la matière; objection aussi puérile que celle d'un pauvre aveugle qui voudrait raisonner sur les couleurs. Un homme atteint de cécité accepte sans raisonner ce que lui disent ceux qui ont de bons yeux; pourquoi refuser la même confiance à cette masse d'hommes éclairés par l'expérience et l'étude, qui, dans tous les temps, ont affirmé l'existence des esprits?

Admettons par hypothèse qu'il existe une île inconnue qui ne soit habitée que par des aveugles : un voyageur jouissant de tous ses sens est jeté par la tempête au milieu de ces aveugles. Le naufragé leur révèle les merveilles de la vision, et leur dit : « Au moyen du sens qui vous manque, j'aperçois à dix, à vingt lieues et à des distances plus grandes encore,

des montagnes, des rochers, des villages ; ce n'est pas ma main qui s'allonge, nulle partie de mon être ne va chercher ces objets qui restent eux-mêmes à leur place, et pourtant, malgré la grande distance qui m'en sépare, je les perçois, ils sont présents pour moi. » — Comme pour ces aveugles percevoir ainsi n'est autre chose que toucher, malgré cette affirmation, ils demanderont, en hochant la tête, des preuves, des démonstrations, ce que le voyageur ne pourra leur donner, et, fût-il accompagné de deux ou trois personnes pourvues de bons yeux, affirmant comme lui, nos aveugles supposeront que ce sont des compères. — « Indépendamment de ces perceptions, leur dira-t-il, je saisis dans les objets ce que nous appelons, dans ma patrie, des couleurs, des nuances, et mille détails merveilleux.... — Il deviendrait inutile qu'il leur parlât de la décomposition de la lumière, du spectre solaire, des réfractions, etc., etc., ce serait peine perdue. — « Avez-vous assez plaisanté? lui répondent ces pauvres infirmes; nous prenez-vous pour des idiots, ou bien vos malheurs vous auraient-ils dérangé le cerveau?... »

Notre voyageur, qui a trouvé le moyen de quitter l'île des Aveugles, après de longs mois de navigation, est encore jeté par la tempête dans l'île des Sourds ; il apprend chez ceux-ci un alphabet qui leur permet de converser entre eux, et, en leur parlant de son pays, il ne manque pas de leur révéler la faculté de l'ouïe, dont tous les habitants, chez lui, sont pourvus. — « Un homme, leur dit-il, s'adresse d'un lieu élevé à la foule compacte qui l'entoure, et, en remuant ses lèvres, il fait vibrer l'air, et les ondes sonores, dans

un rayon de quelques centaines de pas, vont frapper le tympan de chaque auditeur, remuent un cordon nerveux qui aboutit au cerveau, et arrivent ainsi à l'âme pensante; alors chacun d'entre eux perçoit, non des vibrations confuses, mais des pensées; enfin cette foule émue, frémissante, éprouve, à la volonté de celui qui remue ainsi les lèvres, la crainte, l'espérance, l'audace, la tristesse, la joie, etc. — « Comment, répondront ces sourds, ces molécules d'air qui s'entre-croisent, qui s'agitent tumultueusement dans l'espace pourraient-elles parvenir à l'oreille de chacun, nettes, sans se mêler, et être des signes de pensées? c'est absurde! — « Rien de plus vrai, réplique l'étranger; ce phénomène, dans la région que j'habite, est si commun, qu'on n'y fait pas même attention. » — Vainement dirait-il à ces pauvres sourds qu'il se trouve par exception dans sa patrie quelques individus atteints comme eux de la même infirmité, qui se rendent cependant au témoignage de ceux qui entendent. Ces sourds persisteront dans leur incrédulité, parce qu'ils sont plusieurs centaines de mille contre un seul.

N'en est-il pas de même parmi nous concernant le monde des esprits? — Dans les siècles spiritualistes, quand des millions de témoignages affirmaient son existence, qui eût osé douter? — Les sourds et les aveugles spirituels se rendaient aisément; c'est le contraire dans les siècles matérialistes : la foule de ces pauvres infirmes, confiante dans son grand nombre, rejette avec dédain l'enseignement de ceux qui sont pourvus d'yeux et d'oreilles, et nie l'audition et la vision qu'elle ne saurait comprendre.

Laissons là les figures. — Après un long temps de matérialisme, peut-on espérer le retour du spiritualisme, c'est-à-dire le retour de ces temps où les masses affirmaient l'action des esprits, et où ceux qui étaient disposés à les nier n'osaient le faire, de peur de révéler une infirmité qui ne les atteignait que par exception? — Je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il y a dix ans à peine, tout homme qui eût avoué sa croyance aux apparitions d'esprits et à leur action sur la matière eût passé pour un cerveau bien malade; on aurait pu recueillir les voix, et ceux même qui auraient en secret partagé sa croyance auraient porté sur lui le même jugement. Aujourd'hui, malgré les causes qui ont modifié les opinions de tant de savants, les masses veulent toujours paraître esprits forts, car la fausse lumière des siècles matérialistes luit depuis longtemps pour tout le monde; cependant un retour au spiritualisme semble évident.

Je m'étais souvent demandé comment une croyance si universelle, qui fut naguère celle des plus grands génies, était tombée dans un tel mépris, que depuis le savant jusqu'au dernier rustre, tous ont osé les accuser ensuite d'une sotte crédulité? Quelle logique, quelles sciences, — me disais-je, — ont pu démontrer que nos pères, moins bons chimistes et bons physiciens que nous, mais infiniment meilleurs théologiens et métaphysiciens, se soient si stupidement trompés sur un sujet aussi peu connu de nos jours? — Trop naïf admirateur de mon siècle, je ne savais que répondre, et je me rangeais un peu en *traînard* sous sa bannière, lorsqu'en 1841 le hasard fit tomber entre mes

mains, pour la première fois, trois ouvrages dont les auteurs sont depuis longtemps flétris pour leur crédulité et leur cruauté : — de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux; — Remi, procureur général du duc de Lorraine, et Bodin, avocat au parlement de Paris. Tous ont composé des traités où ils ont voulu démontrer, par des faits qu'ils avaient eu à examiner, l'existence des esprits, de la magie, et la nécessité de la punir. Sujets depuis longtemps honnis; livres dont la lecture est rebutante à cause de la vétusté du langage, et surtout des extravagances, des folies, des atrocités, dit-on, qu'ils renferment; livres des siècles d'ignorance enfin, qu'il faut jeter au feu.

La curiosité, qui me les fit acheter, me donna le courage de les lire; je le fis avec la défiance que devait éprouver tout lecteur qui ne connaissait que le nom exécré de leurs auteurs. Autant frappé du ton de conviction de ceux-ci que des faits qu'ils rapportent, je pensais, malgré moi, que tout ne pouvait y être mensonge ou erreur; plusieurs faits me semblèrent si bien prouvés, que, refusant comme mes contemporains de les attribuer aux agents d'un monde invisible, je supposai qu'il y avait un fond de vérité avec beaucoup d'exagération. Marchant dans cette voie, je voulus, sans oser le dire, connaître d'autres traités, non moins méprisés, sur la même matière. La même conviction s'y manifestait, les mêmes prodiges avec toutes leurs horreurs y étaient retracés; bref, plus j'avançais, plus je découvrais qu'il faudrait nier les témoignages des anciens jurisconsultes, des philosophes et des médecins, comme étant tous des niais ou des fourbes, car

tous s'exprimaient de même. C'était une conviction inébranlable, reposant sur des faits nombreux qui n'ont trouvé dans leur temps pour contradicteurs que quelques impies ou quelques épicuriens. Je voulus savoir ce que pensaient l'Église et ses docteurs. — C'était la même croyance, ou, si l'on veut, la même crédulité. La doctrine est restée invariable. — De recherches en recherches, remontant aux siècles antérieurs à notre ère, je trouvai chez les nations les plus civilisées toujours les mêmes faits, et des châtiments sévères infligés à leurs auteurs. De toute nécessité il fallait décider que le dix-huitième siècle était la grande lumière qui avait illuminé le monde, et qu'avant lui ce n'étaient encore que ténèbres; il le fallait, ou dire que lui-même se trompait. Mais c'était attaquer les philosophes de ce siècle, si généralement admirés il y a peu d'années encore : j'avoue que cela m'eût peu coûté, ils ne m'inspiraient pas pleine confiance, car leurs négations, leurs plaisanteries, les altérations qu'ils faisaient subir dans leurs écrits à ceux que j'avais lus, leurs plaidoyers passionnés en faveur d'une secte naguère universellement détestée, leur impiété, les attaques qu'ils livraient aux personnes et aux choses les plus respectables, me causaient de la défiance; je voyais un parti pris de faire main basse sur tous les faits dits *surnaturels*, quel qu'en fût l'agent. Poursuivant mes recherches, en parcourant les traités sur les cultes antiques, je voyais qu'ils avaient aussi leurs prodiges, ce qui me scandalisait, puisque je trouvais les miracles dans les religions fausses comme dans la religion qui se dit seule vraie; je sentais qu'un culte

vrai a besoin de prodiges vrais ; quelle que soit la beauté de sa morale, il faut nécessairement que le surnaturel lui donne sa sanction, sinon ce n'est plus qu'une invention humaine : donc, en le supprimant, en prouvant qu'il n'est pas, la religion se trouve minée par sa base, et la morale perd sa puissance sur le for intérieur. L'honneur reste sans doute ; mais s'il s'oppose à certaines fautes publiques, il a peu de pouvoir contre celles qui sont secrètes, et aucun même contre d'autres non moins graves que le monde pardonne aisément.

En remarquant le merveilleux partout, chez les Gentils comme chez les Juifs et chez les chrétiens, je disais : Dieu n'a pu commander ici ce qu'il défend là ; il ne peut donc être partout l'auteur des prodiges. Il faut absolument décider que ce sont des fourberies humaines, ou admettre que tous ces prodiges n'émanent pas tous d'une source divine. Il fallait, avant d'examiner la nature des prodiges des idolâtres et la nature des miracles chrétiens, savoir d'abord si tous n'étaient pas de pures jongleries ; ce que j'avais lu dans nos Livres saints et dans les auteurs qui en ont fait une étude spéciale, ce que je connaissais des religions antiques, ce que j'avais vu dans les traités relativement modernes de la sorcellerie me montrait partout la bonne foi et une pleine conviction. Mais j'avais remarqué que les Gentils étaient infiniment plus moraux que leurs dieux, dont les prodiges étaient ridicules, grotesques et parfois horriblement hideux et presque toujours condamnables ; je remarquais enfin qu'il existait entre ces derniers et ceux de la sorcellerie une

analogie frappante. Forcé d'admettre la réalité du merveilleux de la magie, non-seulement je conclus à la possibilité du merveilleux du paganisme, mais je vis que ces prodiges se prouvaient si bien mutuellement, qu'il fallait tout nier ou tout admettre. Le premier parti, après des études sérieuses, me devenant impossible; il ne me restait que celui d'accepter. — Le christianisme admettait lui-même les prodiges de la magie comme ceux de l'idolâtrie; j'examinai ses arguments, sa doctrine et même ses miracles, dont l'éclat me frappa : j'y vis une supériorité si marquée sur les prodiges des idolâtres et des magiciens, que tout ce qui m'avait embarrassé s'évanouissait; des miracles divins avaient fondé la vraie religion; puis l'homme, libre de s'aveugler, avait choisi l'idolâtrie, séduit par des prodiges qui lui plairont dans tous les temps, parce qu'ils satisfont sa curiosité, ses passions et son amour du bien-être.

Il restait à faire une étude très-importante et peut-être plus difficile : prodiges et miracles pourraient, à la rigueur, n'être ni divins ni diaboliques; n'existerait-il pas des lois physiques occultes, une certaine puissance dans l'âme, dans l'imagination? Certaine surexcitation ou exaltation ne pourrait-elle rendre raison naturellement de tant de faits universellement admis comme constants? — Toutes ces explications ont été essayées, mais un examen attentif et sans prévention m'en a démontré la fausseté. — L'antiquité avait eu ses philosophes matérialistes, qui ne réussirent qu'à entasser mille absurdités, telles que l'on ose à peine les rapporter. Ceux qui les suivirent, et d'au-

tres, fort modernes, ont puisé chez les premiers une grande partie de ces vieilles inepties, et leurs idées aujourd'hui, quoique fort savantes, — qu'ils nous le pardonnent, — ne sont pas moins ridicules. Il fallait donc forcément arriver avec l'Église à une conclusion logique : l'existence du surnaturel divin et du surhumain diabolique. Tout alors s'expliquait : Jupiter, Pluton et Satan ont fait des prodiges; Dieu seul fait des miracles. —Toutes mes preuves de diverses natures étant éparses dans des milliers de notes, il fallait les coordonner; c'étaient les matériaux d'un édifice démoli qu'il s'agissait de reconstruire ; tâche difficile, car, voulais-je poser les pierres d'assise, il me tombait sous la main tantôt un chapiteau, tantôt une base : par où commencer? Je marchais d'ailleurs entre deux écueils ; le sujet, étant inconnu, exigeait un nombre considérable de volumes, et le siècle aime les ouvrages courts et surtout amusants; l'ébaucher en un ou deux volumes, ce n'était pas la peine de l'entreprendre. J'arrivais à un monstre ou à un avorton. — Je pris un terme moyen ; aurai-je mieux réussi? J'ai coordonné mes matériaux le mieux que j'ai pu, redoutant sans cesse que l'enfant, fût-il né viable, ne fût étouffé en naissant : en effet, ayant confié cette conception à quelques amis, nul ne m'en félicita. Un tel livre était si opposé aux idées vulgaires, que je vis qu'il serait loin de me faire honneur et d'être utile. Les uns souriaient avec malice ou de pitié en me regardant : à leurs yeux, c'était l'aliment d'un esprit plutôt bizarre que sérieux; les plus sympathiques me montraient l'inutilité de mes efforts. Quoique fort découragé, je me disais à peu près comme

Galilée : Pourtant je suis dans la vérité, mais on ne l'aime pas.

Les magnétiseurs acceptaient une grande partie des faits, qu'ils expliquaient par leurs fluides; mais la province ayant peu de magnétiseurs qui admettent les faits du magnétisme transcendant, ils niaient le surplus. Mon œuvre, me disais-je, aurait donc le sort de ces écarts de la nature qu'il faut bien se garder de laisser paraître au jour, ou de ces conceptions d'une imagination exaltée où la froide raison n'a point eu de part.

Notre zélé et pieux clergé pouvait-il m'encourager? Il ne nie ni Satan, ni ses prodiges cités dans les saintes Écritures, quoiqu'il s'occupe peu des faits modernes; il connaît d'ailleurs son siècle, et se montre fort réservé sur une matière assez peu connue aujourd'hui de la plupart de ses membres, constamment occupés du salut des âmes. — Moi aussi, par une autre voie, je pensais au salut des âmes; — mais ces dignes prêtres me répondaient : « Vous ne serez point lu; le titre seul de votre livre le fera juger défavorablement. »

Cent fois tenté de briser ma plume, je me disais toujours : la démonologie pourtant n'est pas une fausse science ; il serait bon que l'enseignement sur cette matière fût plus répandu et plus approfondi. Un ouvrage où l'on exposerait d'un côté les faits surnaturels et la saine doctrine, de l'autre, les explications des savants et les arguments des philosophes, serait une œuvre utile à une époque où le merveilleux si conspué se multiplie. Si la science prétend expliquer naturellement les prodiges actuels, il faut logiquement admettre qu'elle explique

aussi ceux des temps passés. La démonologie, examinée d'après ces nouvelles études, montrerait que ses conclusions restent intactes, que l'Église n'a pas la crédulité qu'on lui suppose, qu'elle n'a été ni trompée, ni n'a voulu tromper; — on verrait l'origine des faux cultes, la réalité des anciens prodiges, et qu'on peut l'admettre sans encourir l'accusation de manichéisme; tout ceci exposé, il sera constant que les sciences naturelles n'ont pu rien expliquer et que la doctrine du christianisme, loin de favoriser les superstitions, en est la plus mortelle ennemie, puisqu'elle les extirpe toutes, non en niant les faits, mais en signalant leur véritable auteur, etc. — Ce disant, je reprenais ma plume, en désirant sincèrement qu'elle fût dans une main plus habile, lorsqu'un événement imprévu mit en émoi plusieurs savants : simple amusement pour le vulgaire, le phénomène des tables tournantes devint une étude sérieuse pour ces savants : mais les uns recouraient à des explications physiques insoutenables, ou à des systèmes matérialistes ou panthéistes impies ; d'autres retombaient dans les superstitions païennes. Ce fut alors que la science démonologique me parut plus que jamais nécessaire; mieux connue, plus répandue, on n'aurait vu, me disais-je, ni magnétiseurs fluidistes ou spiritualistes, ni spiritistes, évoquant les génies ou les âmes des morts avec une table, ni philosophes disposant de l'âme de l'univers pour opérer mille prodiges effrayants, ni prêtres, comme il s'en est trouvé quelques-uns, acceptant des théories fort périlleuses pour la foi.

Des prélats, des théologiens zélés et savants signalè-

rent le mal... Des laïques instruits et non moins zélés[1] s'efforcèrent aussi de projeter la lumière dans ces ténèbres. Plusieurs camps bientôt se trouvèrent formés : les panthéistes, les nécromans de toute sorte et les partisans de la saine doctrine. Il ne s'agissait plus seulement de détourner des épicuriens du chemin bourbeux qu'ils suivent depuis plus d'un siècle, mais de prémunir contre une sorte de religion rationnelle qu'on veut fonder, contre une sorte de paganisme qu'on voudrait rétablir. Consultant plutôt mon zèle que mes forces, j'ai osé, moi qui avais peut-être le premier colligé des matériaux quand nul autre n'y songeait, j'ai osé, dis-je, me ranger dans le camp des orthodoxes ; à côté de ces rares et courageux champions, je suis entré en lice avec le dessein bien arrêté de combattre l'erreur et de démontrer la vérité ; n'ignorant pas toutefois que pour la plupart sa clarté serait trop vive pour qu'ils voulussent la regarder.

J'ai pu espérer que cet ouvrage, malgré ses défauts, pourrait faire à d'autres quelque bien. S'il déplaît à certains esprits arriérés, engoués des idées du dix-huitième siècle, peut-être trouvera-t-il quelques partisans chez ceux qui aiment le vrai et qui le cherchent. C'est à ces derniers que je m'adresse. — Depuis plus d'un siècle, livres, brochures, revues, etc., battent en brèche le surnaturel, les uns avec l'arme puissante du ridi-

1. Tout le monde a nommé MM. des Mousseaux, de Resie, Thiboudet, le R. P. Matignon, etc., etc., et le savant marquis de Mirville, ce maître docte et éloquent, avec lequel j'ai du moins cet honneur, ou ce *travers* commun, d'avoir commencé à m'occuper des esprits, à une époque où l'on n'y songeait guère.

cule, d'autres avec les mille engins du philosophisme; tout étant à refaire pour tous, chacun trouvera ici les premiers matériaux pour réédifier.

Le surnaturel, qu'on le sache bien, a une double importance, on ne saurait trop le répéter; il est non-seulement la base d'une foi qui nous assure les biens futurs, mais cette même foi assurerait le bonheur et la sécurité des sociétés dans la vie présente : le surhumain est trop étroitement lié au surnaturel pour n'avoir pas le même degré d'importance : l'un et l'autre prouvent Dieu et Satan : il faut reconnaître l'un pour l'adorer, et l'autre pour éviter ses piéges. Si l'on pouvait espérer le rétablissement de cette double croyance, le corps social ne serait plus comme le vaisseau agité par la tempête; sans doute elle mugirait encore, mais on ne craindrait plus autant de voir les débris du navire flotter au gré des vagues.

Si l'impiété et ses suites ont passé des villes dans les moindres hameaux, des classes élevées jusqu'aux plus basses, c'est parce que, tournant le dos à la vérité, on s'est jeté dans ces théories ténébreuses et impies avec lesquelles on prétend régénérer le monde; en voyant ce qu'elles veulent et ce qu'elles ont déjà produit, on se demande avec effroi ce qui nous attend dans l'avenir.

Je ferai observer au lecteur qui voudra bien lire cet essai, de ne pas se borner à le feuilleter pour y chercher des faits curieux : il était facile d'en compiler une multitude; mais tel n'était pas mon plan : les faits qui composent le vaste ensemble des superstitions magiques avec toutes leurs branches, étant partout semblables,

j'ai dû, dans un ouvrage, d'ailleurs très-long, ne présenter que des échantillons de chaque espèce dont mes appréciations s'appliquent à une immensité d'autres que je laisse à l'écart. Que l'on ne se borne donc pas simplement à parcourir ces volumes, ce serait rompre l'unité de l'œuvre, laquelle est son seul mérite, si elle en a un, parce qu'elle conduit à une conclusion inévitable : l'existence partout et en tout temps du *surnaturel* et du *surhumain*. Nier l'un et l'autre ou vouloir les expliquer physiquement, c'est une erreur aussi insigne que funeste dans ses conséquences. Admettre surtout les prodiges sataniques comme divins, y recourir pour établir un nouveau culte et organiser un état social nouveau, c'est le très-antique et détestable projet de tous ceux que l'auteur de ces prodiges a séduits dans tous les temps. S'il parvenait un jour à réussir, ce serait la ruine universelle.

INTRODUCTION

Dans le dédale inextricable des systèmes sur l'origine des religions polythéistes, en considérant le sujet sous son point de vue le plus large, il faut l'attribuer à l'altération d'une révélation primitive dont on retrouve des vestiges chez tous les peuples; à des révélations[1] ou communications successives émanées d'une autre source, qui ont substitué au vrai Dieu de fausses divinités. Des prodiges naturellement inexplicables ont cimenté le culte usurpé qui en fut le résultat. —Moins aveuglés, les hommes auraient pu reconnaître ces erreurs funestes; car ces dieux intrus se manifestaient sous la forme du serpent qui a séduit notre premier père, ou souvent sous des formes épouvantables. Le culte qu'ils commandaient était plein d'effroyables dissolutions; leurs prophètes, convulsivement agités, rendaient des oracles trop souvent véridiques pour être des impostures humaines, et trop souvent mensongers pour être divins. Leurs prodiges, qui présentaient un singulier mélange de trivialité et de grandeur, de bonté, de justice et de malignité, étaient opérés même par les méchants, leurs révélations étaient pleines de contradictions, leurs ordres fréquemment cruels. Les dieux des Gentils avaient leurs inspirés, leurs prêtres; nul dans le principe n'eût voulu

1. Le mot *révélation* ne convient qu'à Dieu communiquant avec l'homme. Cependant on l'emploie aussi en parlant de Satan.

douter de leur enseignement, qu'on respectait comme émané des dieux, dont on les considérait comme les fils.

Mais un jour vint où l'esprit s'émancipa ; les premiers philosophes examinent, discutent, et osent rejeter plusieurs croyances jusque-là regardées comme inattaquables. Quelles sont celles qui surnagèrent sur la mer sans rivage des opinions et des systèmes? c'est la réalité de l'existence des esprits, de leurs apparitions, de leurs inspirations, des guérisons, des divinations, etc.—Tous les philosophes admettaient celles-ci, non par crainte, ils en renversaient de non moins respectées, mais parce qu'elles étaient trop constantes pour eux, pour qu'ils eussent l'impudence de les mépriser. Les philosophes matérialistes qui osèrent attaquer l'existence même des dieux, ne niaient point ces prodiges qu'ils attribuaient à des corpuscules, à des atomes, etc. Aux époques d'épicurisme, la philosophie matérialiste et sceptique fait de nombreuses recrues; c'est ce qui eut lieu chez les Grecs et chez les Romains et ce qu'on observe constamment chez tous les peuples voisins de leur décadence. Les uns expliquèrent physiquement la plupart de ces prodiges, d'autres préférèrent la voie plus courte de les nier. D'ordinaire, ces aberrations de l'esprit humain sont de peu de durée; en effet, comment peut-on nier les prodiges que tous les siècles ont vus et affirmés! et comment surtout attribuer à la matière brute des actes qui ne peuvent émaner que d'êtres intelligents!

Après l'avénement du Sauveur on vit ressusciter le spiritualisme, qui n'avait jamais été mort pour toutes les sectes. L'une des causes, ce furent les miracles des chrétiens, auxquels le néoplatonisme opposa ses prodiges; les apologistes du christianisme, par les arguments et par des moyens plus puissants encore, — les faits, — démontraient chaque jour aux païens que leurs dieux étaient des démons, en forçant ceux-ci de l'avouer et de sortir du corps des prêtres qu'ils inspiraient. Le paganisme enfin, prêt à succomber sous Julien, expira avec lui, et les derniers néoplatoniciens se réfugièrent en Perse.

La magie malfaisante ou goétie, pratiquée parallèlement

avec la théurgie, conservait des disciples dans l'ombre; il s'opéra un mélange monstrueux des divers cultes faux avec le christianisme. Leurs sectateurs s'assemblèrent secrètement dans les forêts pour s'y livrer durant la nuit à des cérémonies exécrables; ils pratiquaient pendant le jour de nombreux méfaits. Le moyen âge en fut infesté, moins peut-être que les siècles qui suivirent; leurs prodiges moins connus qu'après la renaissance, étaient conséquemment moins facilement admis, et il faut dire, contrairement au sentiment général, que celui-là semblerait ainsi moins crédule que celle-ci.

Dès le douzième et le treizième siècle, les rapports avec l'Orient ayant importé dans l'Occident la philosophie du vieux monde, on voit déjà des savants atteints du matérialisme et du scepticisme païen. Mais c'est surtout au quinzième et au seizième siècle que des philosophes voulurent réformer les croyances vulgaires. Les prodiges de la magie et de la sorcellerie furent expliqués par les corpuscules, le fluide universel, par la sympathie, l'antipathie, etc. Pourtant l'intervention des génies fut encore loin d'être niée. Cette tentative de réforme des Paracelse, des Pomponace, des Porta, des Maxwel, des Wirdig, etc., etc., aux seizième et dix-septième siècles, ne saurait être examinée sans nous causer quelque honte. On est douloureusement surpris de voir dans quelle déraison peuvent tomber ceux qui prétendent ne consulter que leur raison. Ceux-ci croyaient à la puissance de l'âme, à celle de l'imagination et des corpuscules, comme à celle des génies, et, selon le besoin, recouraient aux uns ou aux autres. On peut, disaient-ils, rendre quelqu'un malade en faisant une émission de corpuscules vénéneux; on peut mouvoir avec la force animique un objet sans le toucher, et même terrasser un taureau. D'autres, pour ne point admettre ces absurdités, tombaient dans un autre; écart ils niaient les faits.

A dater de Descartes et de Bacon, on veut, pour les admettre, réitérer les expériences; on exige l'évidence. Ce qu'il faut requérir pour l'examen des causes physiques, était-il applicable aux faits surnaturels produits par un agent qui se

montre ou se cache à volonté? L'Église ne pouvait le penser, elle qui avait constamment attribué les prodiges de la magie aux esprits de ténèbres. Des hommes éclairés, instruits de sa doctrine et des systèmes des philosophes, signalaient les erreurs et les dangers de ces innovations, ressuscitées du paganisme. Si rien ne fut omis pour attaquer le merveilleux, les meilleurs arguments réfutèrent ses adversaires. C'est au dix-huitième siècle surtout que, pour atteindre plus sûrement les miracles chrétiens, on s'éleva contre le merveilleux païen, qui fut attribué à l'imposture de ses prêtres. Encore ici, nos hommes du progrès furent terrassés par ceux qu'ils nommaient des esprits rétrogrades. Les premiers avaient pris la défense des sorciers, qui étaient, selon eux, de pauvres idiots ou des insensés, et leurs juges des hommes aussi cruels que crédules. Dès la fin du dix-septième siècle, l'autorité fit en partie droit à ces diverses attaques en se montrant moins disposée à sévir. C'est alors que le parlement de Rouen fit à Louis XIV sa célèbre remontrance et lui rappela la réalité de la magie et la scélératesse de ceux qui s'y livrent, les lois divines et humaines de tous les temps, etc... « Il n'y a point, disait-il, de secte si opposée à Dieu que celle dont les crimes vont à la destruction de la religion et à la ruine des peuples. »

Les maléfices, durant le dix-huitième siècle, continuèrent, ainsi que les possessions, dont les signes infaillibles étaient exposés dans tous les rituels; mais les lois étaient déjà moins rigoureuses et moins souvent appliquées. Parmi les causes de cette indulgence, était la difficulté de connaître la réalité d'un crime aussi secret, et l'opinion partout propagée qu'en cessant de poursuivre les sorciers, on ne verrait plus de sorcellerie.

Dans la seconde moitié du même siècle, la loi était tombée presque en désuétude; les grands ne croyaient plus à Dieu, comment auraient-ils cru au diable? Enfin, dans les dernières années du siècle, en 1791, la loi fut abolie; on ne reconnut plus de crimes de magie, mais on sévissait contre les devins et les guérisseurs comme escroquant l'argent des dupes; les

maléfices étant niés, les sorciers, vrais ou prétendus, obtinrent de ceux qui se croyaient leurs victimes des dommages-intérêts. Heureux quand ces derniers ne subissaient pas l'emprisonnement. Autre temps, autres mœurs, — telle est la loi toujours respectable.

La magie et la sorcellerie furent au dix-neuvième siècle considérées par la classe éclairée comme une croyance ridicule des temps de barbarie et d'ignorance. Le peuple y a cru longtemps encore, puis il s'est tu ; mais l'Église n'a modifié en rien sa doctrine, elle admet toujours l'existence des esprits, leurs rapports avec l'homme, les maléfices, les possessions, etc., non pour soutenir obstinément le principe d'infaillibilité, mais par une conviction inébranlable, basée sur le texte sacré et sur des faits que ne saurait détruire l'inconstance des opinions humaines. L'Église use selon l'exigence des temps de sa prudence habituelle : elle n'exerce quelque action contre les magiciens qu'autant qu'ils se présentent au saint tribunal et s'accusent de maléfices. Elle n'exorcise plus que rarement et en secret.

Tandis que les esprits forts continuaient leurs sarcasmes contre les esprits crédules et remuaient encore les cendres de ces magistrats barbares qui avaient condamné les *innocents* sorciers, survenait un fait étrange dans notre siècle de lumières. Dans le magnétisme, prétendue science qu'on vient de découvrir, on a retrouvé la magie ; d'après ceux qui la pratiquent, c'est la magie tout entière, avec ses détails grotesques, hideux ou terribles, de sorte que l'ancienne magie n'a fait réellement que changer de nom. Il en est résulté que des personnes judicieuses ont osé dire que les hommes crédules des siècles passés étaient les plus clairvoyants, et nos soi-disant esprits forts assez faibles et très-aveugles.

Les philosophes, les savants, il est vrai, ont attribué les opérations magnétiques à l'émission d'un fluide bienfaisant ou vénéneux, à la puissance de la foi, de l'imagination, etc. Ce qui suffit déjà, cependant pour prouver aux esprits forts, que s'étant lourdement trompés en niant les faits, ils doivent de

grandes excuses à ceux qu'ils ont si témérairement accusés. Le temps apporte ses progrès : ceux qui ont approfondi le magnétisme, ont constaté en fait l'intervention des esprits et parfois fort méchants. puisqu'ils peuvent faire beaucoup de mal ; que d'excuses à faire encore à ce petit nombre de sots qui admettent les esprits! Mais, trop orgueilleux sans doute pour revenir sur leurs pas, les esprits forts nieront toujours : c'est pourtant l'argument des ignorants et des sots, quand il n'est pas celui de la mauvaise foi. En effet, qu'on y prenne garde; nier sans motifs les faits observés aujourd'hui par des hommes instruits et sensés, jusque-là matérialistes et sceptiques, qui attestent sans autre espoir que d'obtenir un brevet de niais, de menteur ou d'insensé, est téméraire; car leur nombre peut singulièrement grossir. Pourtant les esprits forts résistent. Héritiers des maximes d'un siècle voluptueux et impie, ils ne peuvent se déjuger et reconnaître que leur raison n'est pas infaillible, et les masses ignorantes se sont enrôlées sous leur bannière. Cependant, il faut le dire, les magnétiseurs avaient déjà des transfuges qui disaient à voix basse les choses étranges ou horribles dont ils avaient été les témoins, lorsqu'un autre événement, il y a dix ans, survint. Un paquebot apporta d'Amérique l'histoire stupéfiante des esprits frappeurs et des tables animées et de cent prodiges que le douzième siècle eût refusé de croire; les procédés pour les opérer furent peu à peu connus.

Croire qu'une table peut s'animer, connaître nos pensées, y répondre, était difficile; il le fallut bien, puisque toute l'Europe en fut témoin. Mais croire qu'une intelligence invisible est le moteur, répugnait à nos savants, qui firent, comme toujours, preuve de profondes connaissances en physique et donnèrent des explications fort ingénieuses, un peu ridicules, que le vulgaire admira, mais que des expérimentateurs sérieux rejetèrent. Il fut constant pour ceux-ci qu'une intelligence intervient; plusieurs, parmi les plus hostiles autrefois à cette opinion, la proclamèrent, et tandis que dans les salons les uns cessaient les évolutions des tables comme un amusement in-

sipide et d'autres comme une pratique défendue, des savants organisaient des cercles et dressaient gravement des procès-verbaux. Étant évident qu'une intelligence se manifestait, les uns disaient : C'est la nôtre, c'est la partie *inconsciente* de l'âme, qui répond au moi intelligent. — On objectait que cette force inconsciente était supérieure au *moi conscient* qui réfléchit ; car elle remue les corps les plus lourds sans les toucher, tandis que celui-ci ne peut remuer un brin de paille ni ses membres perclus. Enfin, ce moi inintelligent, simple force vitale, a la clairvoyance, la divination, etc., etc., tandis que le moi intelligent ne voit pas souvent ce qui est le plus évident. Les savants en étaient une preuve : l'âme inconsciente d'un sot révélait des merveilles avec une table ou avec un crayon, et le moi si intelligent des savants ne disait sur ce sujet que de grandes inepties. — D'autres décidèrent que l'âme universelle venait animer les tables. Comme celle-ci est divine, elle sait tout. C'était spécieux. — Mais on leur objectait que cette grande âme, qui anime les plantes et les brutes, ne manifeste sa haute intelligence qu'autant que le sujet dans lequel elle s'enferme lui permet de se développer. Or, il est évident qu'une table lui en fournit moins les moyens, que l'animal le plus stupide : on faisait une foule d'autres objections; mais les savants, quand il s'agit de renoncer à leur sentiment, sont, comme on sait, fort rétifs. D'autres, mieux avisés, virent, à n'en pouvoir douter, que l'âme inconsciente et la prétendue âme de l'univers, par des raisons qu'on ne peut citer ici, ne pouvaient être les auteurs de ces étranges phénomènes ; décidant alors que c'étaient des intelligences malignes et laissant à d'autres le soin de leur trouver un nom, ils cessèrent des pratiques qu'ils déclarèrent blâmables et dangereuses. Mais d'autres forcés aussi de reconnaître des intelligences, peu disposés par vieille habitude à admettre des anges ou des diables, décidèrent que c'étaient les âmes des morts. A leur appel, ceux-ci font venir, non du ciel, mais de l'*immensité*, non de l'enfer qui n'existe pas, non du purgatoire, mais des planètes où elles vivent agréablement, les âmes de Robespierre,

de Cartouche, de Swedenborg, de Socrate, etc., etc. Elles forcent aussi de venir dans un guéridon, l'âme d'Abraham, de David, de Bossuet, de Fénelon, etc., etc., et toutes donnent des preuves intelligentes et matérielles de leur présence.

Ceux-ci, avec les partisans de l'âme universelle, veulent établir une religion *unitaire*, *rationnelle*, désirée depuis longtemps par les philosophes, mais il lui manquait les prodiges qui cimentent les religions, et qui maintenant ne lui feront plus défaut. — Les révélations de l'âme de l'univers et celles des esprits, toutes plus ou moins contradictoires entre elles, conservent en partie la morale de l'Évangile, dont elles rejettent plus ou moins les dogmes[1]. — C'est l'avénement prédit par les sectes des hérétiques et des illuminés. Les apôtres de la religion unitaire qui se comptent, dit-on, déjà par millions sur le globe, ont formé dans les grands centres de population des sociétés qui exercent une propagande active. Ces mêmes apôtres parlent dans leurs brochures de la religion unitaire, les uns comme d'un bienfait, d'autres en font une menace, selon la position, sans doute, de ceux qui les liront. En attendant, les masses restent sceptiques, incrédules, insouciantes, vivent de la philosophie voltairienne qui maintenant perd chaque jour du terrain. Les matérialistes restent stationnaires; ceux qui admettent les esprits, en revenant sur leurs pas, sont devenus hommes de progrès; que l'on aille en arrière ou en avant, c'est toujours marcher, et les voltairiens ne marchent plus. Les faux spiritualistes et les spiritistes, se rencontrent chemin faisant avec l'Église qui n'a jamais varié, avec cette différence que les premiers ressuscitent le paganisme avec ses monstrueuses erreurs et retombent dans la barbarie, tandis que le christianisme a civilisé le monde.

1. Si la réforme, comme l'a dit Lamennais, « fut forcée de joindre la tolérance du crime à la tolérance de l'erreur. » il en sera de même, principalement dans cette nouvelle religion.

DES

RAPPORTS DE L'HOMME

AVEC

LE DÉMON

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I

Essai sur l'origine de l'idolâtrie. — Oubli de la révélation primitive. — Révélations opposées ; Dieu ou des dieux, lumière et ténèbres, se sont substitués au premier principe méconnu par les Gentils.

Essai sur l'origine de l'idolâtrie.

On n'a point ici la prétention de vouloir parcourir le tortueux dédale où tant d'autres se sont égarés, et où il est prudent de ne point s'engager : une obscurité trop profonde cache à nos regards curieux l'origine des religions. Dans ces siècles reculés, voisins du berceau du monde, au lieu des monuments historiques des siècles adultes, on ne trouve que les bégayements de l'enfance, ou le silence, ou des contradictions. On n'en peut être surpris. Les révolutions politiques ont entraîné les révolutions religieuses : à un culte renversé on en a substitué un nouveau. Une religion, aujourd'hui dominante, étant persécutée le lendemain, on

voit ses prêtres vénérés comme les amis des dieux, bientôt errants, vagabonds et méprisés comme de vils magiciens. Donc tout a concouru à ce que les théogonies et les doctrines religieuses fussent ignorées ou peu connues; les peuples, en se civilisant, les ont modifiées. Les explications des allégories, les récits mythologiques, ont condensé des ténèbres déjà trop épaisses : à certaines époques les astres sont des dieux, à une autre, ces dieux ont été des hommes déifiés, puis des philosophes ont prétendu que ces dieux étaient les emblèmes de la nature, de la force génératrice, de la conservation, de la destruction. Alors les erreurs s'accumulent et les fables remplacent l'histoire; puis viennent les savants modernes qui établissent aussi chacun leurs systèmes plus ou moins ingénieux et souvent si opposés entre eux que l'on est tenté de les rejeter tous, quoique tous, au milieu d'une foule d'erreurs, offrent quelques vérités. Mais chaque auteur a eu le tort d'être exclusif. Huet, dans l'histoire des dieux, n'a vu que celle de Moïse plus ou moins défigurée; Pluche a attribué l'idolâtrie à l'abus du langage astronomique; Banier pense qu'elle tire son origine du culte des morts; Bergier, avec plusieurs philosophes, des historiens et des poëtes, repousse ce sentiment, etc., etc.

On ne saurait exposer ici les divers systèmes des savants anciens et modernes; on dira seulement qu'il ne serait peut-être pas absolument impossible de les concilier. Celui qui établit que les dieux ont été des hommes, ne renverse pas celui qui les identifie avec les astres; saint Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie ont pu dire que les premiers dieux furent des génies, sans être en opposition avec Tertullien, qui disait aux Romains : « On sait où sont nés vos dieux et où

reposent leurs cendres. » Tous ces systèmes purent être vrais selon les époques.

D'après Eusèbe, quand on eut oublié le vrai Dieu, on tourna les regards vers le soleil et la lune qui devinrent des dieux, et plus tard furent identifiés avec les rois; Bélus, premier roi des Assyriens, fut confondu avec le soleil. « Les premiers dieux, dit Eusèbe, sont des astres; à ces époques reculées on ne voit aucune trace de ces êtres qu'on a appelés dieux sous le nom de Jupiter, d'Apollon, etc. Les dieux n'étaient alors ni mâles ni femelles; cette œuvre de dissolution appartient à des temps postérieurs. » Combien de siècles se sont écoulés auparavant? il ne le dit point. Sanchoniaton, qui écrivait avant la guerre de Troie, donnait déjà le titre de divinités à des hommes et à des femmes dissolus: les premiers inventeurs d'arts utiles étaient déifiés. Selon Eusèbe, Sanchoniaton aurait pu dissiper ces ténèbres déjà si épaisses et que des prêtres augmentèrent encore, ne jugeant pas qu'il fût utile aux peuples de connaître la vérité. Un voile presque impénétrable cache donc les religions de l'antiquité; la doctrine des premiers sages était un mystère: les anciens historiens et même les auteurs néoplatoniciens doivent, la plupart, inspirer peu de confiance. Des traditions contradictoires, les changements introduits par les philosophes furent pour eux une source d'erreurs, aussi Strabon lui-même a recommandé la défiance.

Quels sont les moyens d'éclairer un peu ces ténèbres? En existe-t-il? On prétend que ce que les anciens avaient dit de l'Inde, on peut aujourd'hui le reconnaître; ce pays a conservé ses vieilles traditions qui offrent une grande analogie avec ce que l'on cite de la haute antiquité. Cette analogie, dit-on, est prouvée par les auteurs, par les explications des allégories, par les

récits des philosophes qui avaient voyagé chez les différents peuples.

On se demande comment les religions se sont introduites? si on adora un seul dieu ou plusieurs dieux? Furent-elles inventées? L'idée de la divinité et de son culte n'est-elle due qu'à une sorte d'instinct qui devance le raisonnement chez les peuples juvéniles? Ont-elles pour source la révélation?—D'après les Livres sacrés des Juifs, Dieu s'est révélé, et selon ceux des Gentils, la divinité s'est manifestée souvent aux hommes. Les anciens chefs de famille assuraient tous qu'ils tenaient leurs notions de la divinité d'elle-même; ils n'avaient point inventé les religions, et croyaient fermement à des révélations. Aussi Platon voulait-il qu'on acceptât les traditions des anciens sans raisonner : « Ils ont, disait-il, connu la divinité comme leur propre père, et on doit les croire comme ses fils. » On verra dans la suite de cet ouvrage les motifs de cette foi aux révélations, que des communications à toutes les époques ont corroborée. Sinon, la croyance à ces manifestations prétendues divines, loin de traverser les siècles, serait depuis longtemps détruite.

Une difficulté assez grave surgit : ces révélations se contredisent. Doit-il en être ainsi, si elles émanent de la divinité?

Oubli de la révélation primitive.

Il y a deux sources de révélations : l'une bonne, qui est la vérité même; l'autre mauvaise, origine de l'erreur. Les unes émanent du Créateur, les autres de l'esprit malin, ennemi de l'homme. Moïse nous apprend que Dieu, dès le principe, se révéla à nos premiers parents et leur fit une défense. Satan intervint

et leur dit qu'en la violant ils seraient comme des dieux. Cette double manifestation a continué durant la longue suite des âges ; si de la part de Dieu elle est parfois accompagnée de miracles éclatants, de la part de Satan, c'est une foule de prodiges trompeurs. De là cette distinction du surnaturel et du surhumain, si importante à faire ; la véritable révélation avait fait connaître un Dieu éternel, unique, puissant, bon, juste, créateur de l'univers; elle s'altéra, les hommes disséminés sur le globe l'oublièrent, les esprits malins intervinrent et trompèrent les premiers prêtres ou chefs de famille par de fréquentes manifestations et de nombreux prodiges bien capables de séduire, car c'étaient : la divination qui flatte la curiosité de l'homme, les guérisons, les révélations de secrets utiles à son bien-être ou propres à satisfaire sa cupidité ou ses passions. Selon des traditions erronées ou des révélations mensongères : Dieu est le feu principe, la lumière incréée, c'est un être indéfini qui n'est devenu saisissable qu'en s'incorporant avec la matière qui lui est coéternelle. C'est en tirant le monde du chaos que Dieu s'est manifesté : en même temps bon et mauvais, lumière et ténèbres. Ce Dieu, sans cesser d'être un, est une dualité et même une multiplicité, car c'est une âme universelle qui se fractionne en parcelles infinies qui forment la hiérarchie décroissante des êtres depuis la lumière la plus pure jusqu'à la matière la plus opaque. La doctrine sortie de cette révélation contient en germe le Dieu nature des matérialistes, l'âme universelle des panthéistes, les divinités innombrables du polythéisme et les deux dieux rivaux du manichéisme.

Que résulta-t-il de cette doctrine? Que le Dieu, premier principe éternel, fut méconnu; ce ne fut qu'un Dieu passif, inerte, inintelligent; le Dieu bon

et mauvais qui régna en sa place parut seul investi de la toute-puissance divine, et mérita seul aussi les hommages des mortels. Le Premier principe, fût-il intelligent, habite une lumière inaccessible où il n'est occupé que de sa gloire, les vœux qu'on lui adresse vont directement à celui ou à ceux qui le remplacent. Qu'il ait été toujours passif ou qu'il ait abdiqué, ses lieutenants règnent, c'est donc à ceux-ci qu'il faut s'adresser. — Cette doctrine, si différente de celle du mosaïsme et du christianisme, détrône Dieu, le dégrade. On aura souvent occasion de remarquer que ces dieux qui se sont substitués au vrai Dieu, sont bizarres et cruels, offrent un mélange de faiblesse et de puissance; ils connaissent l'avenir, et cependant se trompent si souvent, qu'on voit qu'il leur est en partie caché, mais l'orgueil leur permet rarement d'en faire l'aveu; on les verra vindicatifs et colères, méchants et sanguinaires, prescrire des rites dont on n'ose s'écarter, exiger des sacrifices humains, etc.; on verra enfin que les dieux, si sévères pour ceux qui les supplient, tremblent devant ceux qui les menacent.

En faisant un exposé succinct des systèmes religieux des Perses, des Celtes, des Indiens, des Égyptiens, des Phéniciens, etc., etc., autant que cela devient ici possible, on remarquera entre eux une grande analogie, et que la doctrine d'un seul Dieu, principe éternel, créateur de toutes choses, ayant été altérée, celle d'un Dieu également et lumières et ténèbres, qui se morcelle en une foule innombrable d'esprits bons et mauvais, lui fut substituée : telle était sans doute la doctrine secrète des initiés, car les profanes admettaient, comme on sait, un grand nombre de dieux et de déesses qui contractent des mariages, et d'où naît une

postérité ; s'ils croyaient aux aventures scandaleuses de ces dieux, aux yeux des initiés ce n'étaient que les symboles des attributs divins ; où le peuple voyait se manifester la puissance de Bacchus, de Jupiter, d'Apollon, de Diane, de Némésis, de Junon, c'était, pour les initiés, l'unité d'une âme universelle, la dualité divine, agissant dans le soleil, dans les astres, dans les éléments, partout où il y a vie et mouvement, et se fractionnant en conséquence en parcelles infinies. Comme il était important d'étudier les caractères et les inclinations des fractions de cette grande âme, modifiée sans doute par les corps dans lesquels elle opérait, ce fut là l'origine de toutes les pratiques superstitieuses propres à lier commerce avec les génies et à se les rendre favorables.

Si ce sujet est obscur, si l'on croit y remarquer des erreurs et des contradictions, on répondra : Comment en serait-il autrement, puisqu'il était si ténébreux pour les sages et plein de contradictions même pour la caste sacerdotale ?

Essayons de passer rapidement en revue ces divers systèmes religieux, et d'examiner ce qu'ils ont d'analogue entre eux ; cet exposé sera bien incomplet, car le sujet est très-vaste. Voici ce qui a paru le plus clair dans ce chaos.

Revélations opposées ; Dieu ou des dieux, lumière et ténèbres se sont substitués au premier principe méconnu par les Gentils.

Les sages de Chaldée reconnaissaient un feu, principe intelligent, lumière incréée, ayant pour ministres des dieux bons et mauvais, qui n'ont qu'une surintendance générale sur les dieux des sept planètes ; il fallait se rendre propices ces dieux-ministres, parcelles de la lumière incréée qui remplit l'espace entre les

astres, les relie ensemble, et leur donne le mouvement. L'âme de la matière, ayant son siége à une grande distance de notre monde, perd son éclat à mesure qu'elle s'éloigne de sa source, dont la pureté et la clarté ne peuvent se concevoir; devenue matérielle au degré le plus inférieur, elle forme le chaos, et son ensemble la chaîne d'Osiris, dont l'une des extrémités est la lumière, principe actif, et l'autre les ténèbres, principe passif.

En Perse, les mages reconnaissaient deux principes : l'un bon, l'autre mauvais. Oromase et Ahrimane, émanés de Mithra, Dieu suprême, feu intelligent, dont le soleil est l'emblème. Mithra avait forcé les deux principes à se réunir : ceux-ci occupent les deux extrémités de la chaîne et forment, l'un, la lumière, et l'autre, la matière brute; les deux dieux se divisent en une vaste hiérarchie d'intelligences, les unes pures, les autres impures.

Dans l'Inde, les gymnosophistes adoraient la lumière intelligente, immatérielle et infinie, et reconnaissaient aussi la matière, ou le chaos, à qui cette intelligence donna la forme sans pouvoir lui ôter son imperfection : ainsi la matière est coéternelle au Dieu lumière. Vient ensuite la division en dieux subalternes qui ont plein pouvoir pour gouverner le monde, etc.

La secte des brahmes reconnaissait aussi un Dieu principe des dieux inférieurs. Wichnou, Shiva et Brahma réunissent ensemble tous les attributs du Parabrama.

Malgré l'obscurité des théogonies égyptiennes, on peut y retrouver aussi la doctrine des deux principes, qu'un prêtre égyptien avait révélée à Plutarque, lequel a discuté longuement ce sujet : « Les matérialistes, dit ce prêtre païen, ont vu dans Osiris le Nil, et en Typhon,

la mer. » Il rejette ces explications : « Les platoniciens, dit-il, ont vu dans Isis, Osiris et Typhon, des démons dont les uns sont bons, d'autres mauvais; les principes de l'univers ne sont point inanimés, comme l'ont pensé les épicuriens; l'opinion des deux principes remonte à une haute antiquité, et elle est consacrée par les mystères et les sacrifices. Il y a deux puissances opposées, marquées sensiblement dans les fables égyptiennes; l'une fait le mal, l'autre est la cause du bien : Osiris et Typhon, en Égypte comme ailleurs, sont en opposition, c'est la lumière et les ténèbres; Osiris s'applique aux génies bienfaisants, Typhon est le symbole des génies malfaisants, qui sont mensonges et ténèbres. » (*Analyse d'un passage de Plutarque.*)

Inachus, Cadmus, Cécrops, ayant apporté leur doctrine à la Grèce encore barbare, une confusion monstrueuse enfanta pour le peuple les fables allégoriques que Linus, Mélampus, Orphée se gardèrent d'expliquer à tous autres qu'aux initiés. Mais sous le voile des symboles on retrouve encore le Premier principe; d'après Orphée, tout était dans le sein de Jupiter : l'Océan, le Tartare, la terre, l'éther et les dieux; une âme vivifiante était répandue partout. Cette unité ne s'opposait point à ce que les Grecs reconnussent une dualité; ils admettaient aussi l'existence de deux principes contraires. Selon Hésiode, le premier des dieux est le Chaos ou les Ténèbres; après la formation de la terre, ce qui est au-dessus devint le domaine des dieux célestes, ce qui est au-dessous le district des dieux infernaux; l'amour, le souverain des autres dieux, principe actif, gouverne tout dans le Ciel et dans le Tartare; partout où il est, sa lumière pure dissipe les ténèbres du Chaos.

D'après la doctrine des druides, il existe deux divinités principales : Taranis, dieu du tonnerre, et Teutatès, auquel on immole des victimes humaines, celui qu'on croit identique avec Tuiston, dieu infernal des Germains; le dieu du feu et celui de l'eau ont tout créé par leur union, en se séparant ils causeront la ruine de l'univers. Dans cette doctrine trop peu connue pour l'examiner ici, il existe un Dieu suprême dont le nom est inconnu, il unit deux dieux émanés de lui formant tantôt un Dieu unique, tantôt une dualité.

C'est à Sanchoniaton, selon Mignot, qu'on doit de connaître la cosmogonie des Phéniciens; ceux-ci posaient pour principes de l'univers un air ténébreux, agité comme le vent, puis le chaos, c'est-à-dire la matière. Ces principes existaient dans un espace sans limites, l'esprit conçut de l'amour pour eux et s'y unit.

Là sont encore deux principes : l'air ténébreux et subtil et un sombre chaos, c'est le ciel et la matière dans leur état primitif. L'être intelligent communique le mouvement au chaos et en coordonne les parties pour former l'univers.

D'après ceci, il faudrait conclure que, malgré la grande obscurité de ces doctrines pour nous, et des erreurs inévitables, elles présentent au fond une assez grande analogie entre elles.

Une âme universelle assez aveugle, d'où surgissent deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais, ou même un seul Dieu en même temps bon et mauvais, qui réglant tout et administrant tout en souverain maître, a fait oublier le premier être et s'est fait adorer à sa place [1].

[1] Pour ces documents, épars dans les anciens historiens et exposés

Il nous reste à examiner une autre doctrine.

On a dit en commençant que si Dieu avait fait primitivement une révélation, elle avait été oubliée et même altérée par des manifestations que l'on crut divines. On verra qu'une petite nation qui possède aussi des livres sacrés de la plus haute antiquité, prétend conserver exclusivement la vraie tradition divine.

D'après les Livres sacrés des Juifs, un Dieu existant de toute éternité a créé la matière visible et des êtres intelligents invisibles; soumis à une épreuve, une portion de ces êtres succomba, d'autres persévérèrent dans le bien. Il créa l'homme, soumis lui-même à une épreuve; les esprits déchus qui n'avaient rien perdu des nobles facultés inhérentes à leur nature spirituelle, s'en servent pour le tenter, ce que Dieu permet dans certaines limites. Loin d'être les rivaux en puissance du Dieu premier principe, loin de l'anéantir et de le supplanter, ils sont ses esclaves et ne cessent jamais d'être ses instruments, lors même que livrés à toute leur rage contre l'homme, ils s'efforcent de lui nuire et de l'aveugler. L'insondable sagesse divine conduit tout. L'homme reste libre; les anges d'ailleurs qui ont persévéré dans le bien n'agissent qu'en Dieu et avec Dieu. Ils protégent l'homme, mais son choix est toujours volontaire au milieu de ces suggestions, dont le but est si opposé.

d'une manière aussi confuse par les modernes que le sujet lui-même est obscur, on pourra consulter les tomes XL, XLI, XLVI, LV, LVI et LXI des *Mémoires de littér.* de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, éd. in-12, les trois tomes de Rolle sur *Le culte de Bacchus*, *Creuzer* trad. par Guigniaut, etc., etc.

CHAPITRE II

Intervention des dieux, croyance aux esprits et aux prodiges. — Noms divers donnés aux attributs divins, etc. — La divinité représentée par des symboles. Le bouc, le taureau, etc. — On attribue au serpent la paternité de plusieurs illustres personnages. — Symboles pris parmi les êtres inanimés. — Le Phallus a pu engendrer les infamies des mystères. — Feu sacré. — La divinité se manifeste dans les symboles. — Mysticisme païen.

Intervention des dieux, croyance aux esprits et aux prodiges.

Nous allons maintenant exposer : 1° que partout on a cru à l'intervention des dieux ou des génies, à leurs révélations et au pouvoir par eux donné à l'homme de faire des prodiges; 2° que les profanes prirent pour autant de dieux distincts les attributs divins, auxquels on avait donné des noms divers, de sorte qu'il en résulta une foule innombrable de divinités.

3° Les attributs furent représentés par divers symboles ; on parlera des principaux.

Tous les peuples ont eu la ferme conviction que l'homme peut évoquer des intelligences invisibles, et qu'elles peuvent aussi se manifester librement sans être évoquées, lui révéler des secrets, soit en songe, soit dans le délire sacré, soit même dans l'état de veille ordinaire; lui donner le pouvoir de prédire, de guérir, de commander à la nature, et même de faire le mal. On voit les dieux s'emparer parfois de l'orga-

nisme humain et causer cet état fâcheux, connu, comme on le verra, sous le nom de possession.

Toutes les religions admettent la communication avec les esprits. Dans l'Inde, les gymnosophistes s'adressent à eux pour en obtenir des secours surnaturels dans les malheurs publics; transportés de la fureur sacrée, un dieu parle par leur bouche; au milieu de leurs danses frénétiques et de convulsions ils prédisent l'avenir. C'est à eux que Brahma révéla les Védas diversement interprétés. Que les dieux demandent qu'on fasse couler le sang humain, le prêtre déchirera sa propre chair; qu'ils lui ordonnent de se jeter au milieu d'un bûcher, il obéit sans hésiter et n'hésiterait pas davantage s'il lui était enjoint d'y faire précipiter des victimes humaines moins pures que lui.

Qu'on ouvre les Védas, on y verra le moyen de dévouer ses ennemis à la mort : le Sankhya indique celui de parvenir à l'extase, laquelle, outre la faculté de deviner, donne celle d'être invulnérable.

Toutes les sectes ont leurs Yoguis qui font des prodiges; un chapitre du Yoga-Sastra révèle diverses pratiques propres à faire connaître le passé, le présent et l'avenir, à faire voler dans les airs, marcher sur les eaux, se métamorphoser, etc. Nous verrons ailleurs que les dieux aiment les femmes. Dans le Ramayana, la vierge Kara est ravie à sa mère par le dieu infernal; dans le Mahabharata, des génies feignent de vouloir épouser Damahyanti pour éprouver son amant Nata; celui-ci devient jaloux, et pour l'en punir ils lui ôtent la raison, le possèdent et l'obsèdent.

En Chine, la doctrine de Ki-Tseu, de Lao-Tseu, de Confucius, offre les mêmes convictions; Confucius reconnaît de nombreux génies, ministres du grand *Tien*, qui président à l'harmonie du monde; répandus

comme les flots de l'Océan, nombreux comme les atomes qui s'agitent dans un rayon solaire, ils gouvernent les éléments; il en est de bons et de fort méchants, qui s'efforcent de nuire; ils se montrent sous la forme du serpent que nous verrons partout jouer un si grand rôle. La magie noire s'y présente avec son cortége ordinaire : divinations, songes, augures, présages, etc. Si la secte de Foé diffère, ce n'est pas concernant la croyance aux génies, qu'elle distingue aussi en bons et mauvais. Les disciples de Lao-Tseu brûlent des parfums en l'honneur des bons génies, avec certaines pratiques écartent les mauvais, entretiennent par les secrets magiques un commerce avec tous.

Que l'on se transporte chez les Celtes, on retrouvera les mêmes pratiques mystérieuses, après quoi les dieux donnent des signes sensibles de leur présence. Le druide reçoit des inspirations, ce qui n'appartient d'ordinaire qu'aux initiés; sans lui les cérémonies magiques sont illégitimes; confident des dieux, le passé, le présent, l'avenir, tout ce que la nature a de plus caché lui est révélé; aussi le druide peut-il bouleverser la nature, métamorphoser les hommes, évoquer les morts, dévouer ses ennemis. Toutes les parties de l'univers sont pleines de génies attentifs à lui faire opérer des choses extraordinaires. Les druides ont des charmes qui les rendent invulnérables, des amulettes qui les préservent de tous dangers; ils guérissent avec des paroles et des cérémonies, ou en chassant l'esprit qui a causé la maladie. Ils président aux épreuves par le fer rouge, l'eau froide et l'eau bouillante, excitent des tempêtes, déchaînent les vents ou les apaisent, détruisent les récoltes, suscitent ou font périr les insectes qui en sont le fléau; ils peuvent rendre l'homme impuissant, malade, furieux, etc. Nous pourrions montrer partout

les mêmes prodiges s'opérant au moyen des mêmes puissances. Soit qu'on se transporte en Chaldée, en Égypte, en Perse, en Phénicie, chez les Grecs, chez les Romains, et jusque parmi les peuplades les plus sauvages, partout mêmes pratiques, mêmes prodiges, égales convictions, ainsi qu'on le verra dans un exposé moins bref. — Le prophète Daniel qui divise en quatre classes les sages de Chaldée, signale aussi les bons et les mauvais génies et leur commerce avec l'homme, c'est-à-dire la divination, la magie, etc.

Selon Mignot [1], les Phéniciens admettaient l'existence d'êtres mitoyens entre Dieu et l'homme, et étaient persuadés que Dieu se servait d'eux pour gouverner le monde.

En Égypte, on retrouve les pratiques les plus occultes de la magie [2]. Les esprits se manifestent, ils exercent une action visible dans les statues.

Donc tous les peuples enfin étaient convaincus que des prodiges étonnants et parfois même effrayants étaient opérés pas les dieux ou les génies. Les Livres sacrés des Juifs sont loin de le contester, mais ils font connaître que ces dieux sont des démons, c'est-à-dire des esprits, tous mauvais, menteurs, trompeurs, qui

1. *Mém. de l'Acad.*, t. LXI.

2. On sait que la magie existait en Égypte dès la plus haute antiquité : des manuscrits sur papyrus, déchiffrés aujourd'hui par les savants, viennent prouver qu'au moyen de formules on consacrait des amulettes pour charmer l'eau, les animaux, etc. On évoquait les mânes, les *Khous*; ceux-ci pouvaient s'emparer du corps des vivants, y résider. Alors on était possédé par un méchant *Khou*, le dieu *Khons* expulsait heureusement les *Khous*, qui pouvaient aussi *obséder*, *vexer* les habitants des maisons qu'ils hantaient. On pouvait fasciner, faire des hommes de *menh*, figures sans doute pour *envoûter*. On avait enfin des moyens d'opérer mille horreurs, mille méchancetés que les lois punissaient de mort. (Chabas, *Papyrus magique Harris*.)

ont altéré la vraie doctrine et séduit les nations; ils montrent que leurs prodiges sont si inférieurs à ceux du Dieu des patriarches et de Moïse, que ces dieux intrus sont forcés de subir et d'avouer même leur défaite. Ce qu'on voit constamment depuis le législateur hébreu luttant de prodiges avec les prêtres égyptiens, depuis Élie luttant avec ceux de Baal, depuis les premiers chrétiens chassant les esprits du corps des possédés, jusqu'aux exorcistes de nos jours qui usent aussi contre eux de la même puissance. L'Ancien et le Nouveau Testament proclament à chaque page l'existence des esprits mauvais, en avertissant qu'ils se sont fait passer pour des dieux. On verra que leurs prodiges mêmes les dévoilent. Les uns sont ridicules ou malfaisants, et ceux mêmes qui sont bienfaisants ne concernent que la vie matérielle et sensuelle. Il suffit de comparer les miracles éclatants de Jéhovah avec les prodiges grotesques des dieux des Gentils, pour reconnaître le cachet divin des premiers et la fausseté des seconds.

Voici donc une croyance universelle que les philosophes anciens et modernes ont partagée; il faut en excepter une seule classe d'hommes, livrée au culte du bien-être matériel, qui ne deviennent nombreux qu'aux époques de décadence des sociétés. Ceux-ci nient l'existence des esprits, soutiennent que le surnaturel n'existe pas, et rejettent conséquemment tous les prodiges qu'ils attribuent à la nature. Il ne s'agit pas actuellement de faire un choix parmi les diverses doctrines religieuses, ni d'opter entre celles-ci et le système des épicuriens. Notre unique but était de constater que les livres sacrés de tous les peuples attestaient l'existence des esprits et leurs prodiges.

Noms divers donnés aux attributs divins, etc.

Les profanes prirent les divers noms donnés aux attributs divins pour autant de divinités distinctes. La même divinité avait chez le même peuple plusieurs noms, selon ses attributs et sa forme; lorsqu'elle était acceptée dans une nation étrangère, elle y prenait encore un autre nom et grossissait ainsi pour le peuple la longue nomenclature des divinités; mais toujours et partout on y retrouve le dieu bienfaisant identique avec le dieu malfaisant.

Hérodote dit qu'Apollon est le même dieu que Bacchus, le même que Horus; Apollon était aussi confondu avec le dieu Pan, représenté sous la forme du bouc. Ainsi le dieu de la musique, de la danse, de la lubricité était le même que le dieu des enfers; par cette raison, Fulgence l'appelle *Chtonien*. D'après Plutarque, les initiés se couronnaient de feuilles de l'arbre des enfers, l'aune ou le peuplier. « Cette doctrine, dit Rolle [1], qui identifiait les dieux célestes avec les dieux infernaux, Bacchus avec Pluton, paraissait contradictoire aux initiés, auxquels on persuadait difficilement que ce Bacchus, qu'ils regardaient comme un dieu si grand et si pur, fût une divinité infernale. » Plutarque dit que « les prêtres ne communiquaient cette partie de leur doctrine qu'avec une grande réserve et n'en parlaient qu'avec une sorte d'horreur. » (Rolle.)

D'après la doctrine qui considère les astres comme des dieux, il en est encore de même. Aviénus témoigne à Prétextatus (Macrobe) son étonnement de ce qu'on honore Apollon sous le nom de Dionysius, Bacchus et

1. *Recherches sur le culte de Bacchus*, t. Ier.

autres dénominations, et le prie de lui expliquer, lui premier ministre de ce culte, la cause de cette multitude de noms. Ce n'est pas sans raison, répond celui-ci, qu'on a rapporté au soleil presque toutes les divinités, ni une vaine superstition. Le soleil est le chef et le modérateur des astres, et si, selon plusieurs, les autres planètes dirigent les choses d'ici-bas ou les pronostiquent, nous sommes forcés de le regarder comme le souverain régulateur; ses propriétés ont donné naissance à des dieux différents : comme dieu de la divination et de la médecine c'est Apollon; comme Dieu de la parole c'est Mercure. On l'adore sous une infinité d'autres noms qui rentrent dans le culte secret, tous, selon la manière dont on le considère. D'après un dogme sacré des mystères, quand le soleil occupe l'hémisphère supérieur, on l'appelle Apollon, et Dionysius et Bacchus quand il parcourt l'hémisphère inférieur. Chez les Thraces, on le nomme Sabazius ; Orphée l'appelle Phanès. C'est encore le même que Pluton; l'oracle de Claros, consulté sur le dieu Iao, ou le soleil, répondit : Les initiés doivent tenir les mystères secrets, car l'esprit de l'homme est faible; le plus grand des dieux est Iao, lequel est Pluton en hiver, Jupiter au printemps, Apollon en été. Macrobe (XVII et XX), en faisant connaître les noms divers d'un même dieu, dit aussi que Cérès et la Lune sont identiques avec Sérapis, Hercule, Némésis et Pan, dont les cornes sont l'emblème des rayons du soleil.

Sans entrer dans un exposé trop fastidieux, disons que Bacchus, Jupiter, Osiris, Apollon, Horus, Pluton, Sérapis, etc., dieux célestes et dieux infernaux, étaient le même dieu, et que Diane, Proserpine, Némésis, Junon, Vénus, Hécate, etc., déesses célestes et infernales, étaient encore le même dieu que le premier,

de sorte que le dieu bon et mauvais avait une foule de noms de divinités mâles et femelles.

Plutarque nous apprend que tantôt la lune est considérée comme dieu, tantôt comme déesse : dans l'Arménie et dans la Mésopotamie, on la représentait sous les traits d'un homme, et Bacchus, le soleil, avec des cornes et un visage de femme. Ceci vient surabondamment nous prouver quelle obscurité régnait dans les doctrines religieuses des Gentils; les initiés eux-mêmes n'y comprirent guère plus que les profanes. Les oracles semblaient prendre plaisir à augmenter encore ces ténèbres. Ce qui paraît le plus clair, c'est que le dieu prétendu bon et le dieu mauvais étaient un seul et même être. Cette identité est aussi consignée dans l'Écriture sainte. Ainsi Bacchus est le Baal des Chaldéens, le Bélus des rives de l'Euphrate, l'Ammon des Lybiens, l'Apis des Égyptiens, le Jupiter des Assyriens, le Moloch des Ammonites, et l'Astaroth des Phéniciens, l'Osiris et l'Isis égyptiens, le Mithra des Perses, tous identiques avec le soleil et la lune, etc.

Belphégor, Chamos, Baal, ces dieux adorés par les Moabites et les Hébreux, sont les mêmes qu'Adonis ou Osiris (le soleil). Phégor est le même que Belphégor, le dieu de la luxure, le même que Priape. Tous, d'après la sainte Écriture, ne sont autres que le dragon infernal.

La divinité représentée par des symboles. Le bouc, le taureau, etc.

Les attributs de la divinité, représentés par divers symboles, ayant multiplié les dieux, plusieurs auteurs ont essayé de les expliquer. Qu'en est-il résulté? une foule de volumes où des explications plus ingénieuses que solides ont été émises : Pluche, Banier, Per-

nety, etc., ont montré beaucoup d'érudition et surtout de puissance d'imagination. L'obscurité est la même ; il en devait être ainsi. Les religions avec le temps se sont modifiées : les dieux d'une nation victorieuse ont obtenu un culte chez le peuple conquis, les dieux principes ont été confondus avec les astres, ceux-ci avec des hommes qu'on a divinisés. Le même personnage ayant reçu différents noms, on lui a prêté diverses aventures..... Les profanes prirent les emblèmes à la lettre, et les initiés eux-mêmes n'auraient pu débrouiller ce chaos. Il faut remarquer toutefois que, s'il nous devient impossible de déchiffrer cette multitude de symboles, si vainement les anciens et les modernes ont essayé de les expliquer, il y en a de moins indéchiffrables peut-être, qu'il est utile de connaître.

On conçoit que le feu, la lumière, aient été choisis comme symboles du dieu-principe ; on conçoit aussi que certains animaux aient été considérés comme propres à représenter certains attributs divins ; quoi, par exemple, de plus propre que le taureau pour être l'emblème de la force, que le bouc, cet animal lascif, pour être celui de la génération et de la fécondité, et que l'organe de la génération pour représenter le principe créateur et vivifiant? La vache, le bélier, le chien, le chat, etc., furent aussi des emblèmes vivants de la divinité ; nous retrouverons l'adoration du bouc et du taureau dans des siècles bien voisins du nôtre. Quand on donnera au symbole la forme humaine, tantôt il portera une tête de taureau, ou simplement les cornes de cet animal ou du bélier ; quelquefois il aura les pieds du bouc. Avec le temps, et selon les circonstances, on combinera les membres d'un animal avec ceux d'une autre espèce. L'âme uni-

verselle animant les astres, des symboles en représenteront aussi les mouvements divers. Nul doute qu'il ne soit résulté pour le peuple, de ces symboles si multipliés et si diversement combinés, une confirmation de l'histoire fabuleuse des dieux obscènes de la mythologie; ce sera un jour, pour les philosophes, un grand embarras, car, rougissant des infamies de leurs divinités, ils s'efforceront d'expliquer allégoriquement tout par les phénomènes de la nature: mais on leur prouvera qu'ils se trompent et qu'ils se contredisent. En effet, quoiqu'ils ne crussent point aux dieux mythologiques, ils admettaient les dieux-principes, l'âme universelle de laquelle émanent des myriades d'intelligences et les âmes humaines qui gouvernent les astres. Or si les dieux qui régissent les sept planètes ont été des hommes fort dissolus, comme ils ont la prééminence sur les dieux secondaires, c'est reconnaître que les principaux dieux ont été eux-mêmes fort impudiques. En vain les prêtres voudront-ils un jour expliquer les incestes de Jupiter par les allégories, leur doctrine ne sera guère plus sage que celle du peuple. Ils se trompent eux-mêmes dans leurs interprétations; Plutarque avoue qu'aucune d'elles n'est parfaite, « mais que toutes disent bien et droitement. » En effet, les symboles s'appliquent assez bien à tous les systèmes. Si les astres étaient des dieux, le taureau, le bélier, le serpent devenaient des symboles astronomiques. Ainsi, quand le dieu Lumière, le soleil divin, dont notre soleil visible n'est lui-même qu'une parcelle, passera par le mouvement de ce dernier dans le signe qu'on nomme le Taureau, il sera le grand régénérateur, car c'est sous ce signe que l'âme du monde exerce son action régénératrice; quand le même astre passe dans le signe du Bélier, comme il

préside alors l'hémisphère supérieur, ce sera Jupiter Ammon, représenté avec la tête du bélier; quand cet astre descendra dans l'hémisphère inférieur, il passera dans le Scorpion. C'est le mauvais génie représenté par le serpent, c'est Typhon.

Anubis, identique avec Hécate et Proserpine, était représenté avec une tête de chien : c'était aussi le symbole de « Saturne qui porte et engendre tout; » Plutarque, qui essaye d'expliquer la raison du choix de cet animal, dit que le culte d'Anubis est fort ancien; on sacrifiait deux coqs à ces divinités identiques. Hécate était représentée avec trois corps et deux visages, on lui donnait la figure du chien; à chaque néoménie on lui offrait un repas. Elle pouvait faire sortir les spectres des enfers et réprimer leur fureur. On pouvait faire apparaître cette déesse triforme protectrice des plus fameux magiciens. (V. Porphyr. ap. Euseb., *Præp. ev.*, V.) Elle était confondue avec Diane ou la lune dans les enchantements. Les platoniciens considéraient Hécate et Sérapis comme les premiers des mauvais génies. Sainte-Croix, d'après Porphyre, dit qu'Hécate se plaisait à être invoquée sous les noms du chien et du taureau. On pourra remarquer un jour dans une certaine secte, relativement très-moderne, des vestiges de ce qu'on vient de citer.

Osiris, Jupiter, Apollon, Sérapis, etc., dieux identiques, avaient pour symboles le taureau, le bélier, le serpent; la vache était celui d'Isis, le chat celui de Diane, de la lune, etc.

On a dit que l'on combinait ensemble les formes des animaux : Hécate étant la même que Proserpine, qu'Isis représentée par la vache, que Diane symbolisée dans le chat, la divinité avait quelquefois trois têtes, et souvent avec celle de l'animal qui était son symbole,

on lui donnait le corps d'un animal symbole d'une autre divinité.

Chez tous les peuples on adopta des animaux comme symboles. Seraient-ce les progrès faits par la suite dans la sculpture, qui firent choisir plus fréquemment la forme humaine? Quoi qu'il en soit, on ne renonça point aux animaux symboliques ni à leurs combinaisons; mais la tête d'une divinité à forme humaine fut souvent accompagnée de cornes, parce que, chez les anciens, les rois les ajoutaient à leur diadème comme emblème de puissance.

Non-seulement tous les peuples prirent des animaux pour symboles, mais ils choisirent encore les mêmes animaux symboliques.

En Égypte, le taureau, symbole du soleil et de la substance humide, représentait Osiris, principe de vie, fécondité suprême. On le considérait comme producteur et comme produit, comme père et fils en même temps.

Là encore, la déesse Athyr, la même qu'Isis, Diane, Proserpine, Hécate, Vénus ténébreuse, Astarté, etc., eut pour symbole la vache; elle était déesse infernale, principe passif, la même que la nuit, l'érèbe ou le chaos, d'où le principe bienfaisant, représenté quelquefois par un homme de la bouche duquel sort un œuf, avait tiré le monde.

Encore là enfin, les divinités étaient souvent représentées avec les deux sexes; Isis, mâle dans ses rapports avec la terre, était femelle dans ses rapports avec le soleil. Chez les Phéniciens, le principe passif, le chaos, la matière, la nuit, fut représenté par le taureau.

En Grèce, le même animal fut le symbole de Bacchus, que les femmes des Éléens invoquaient en s'écriant: « Viens, viens, Bacchus, avec tes pieds de

bœuf, etc., » craignant qu'il ne prît une forme trop horrible. Dans les mystères, il devint le symbole de l'être premier-né, dont l'action sur le chaos avait fait sortir le monde.

Le taureau, ici comme en Égypte est le principe actif, tandis qu'on l'a vu principe passif en Phénicie ; cette contradiction, dans un sujet qui en présente si souvent, doit d'autant moins préoccuper qu'elle n'en a que l'apparence, puisque le bon et le mauvais principe étaient identiques.

En Grèce comme en Égypte, le taureau était le symbole du soleil et de la substance humide, en même temps père et fils.

Junon[1] était la même que la déesse Athyr d'Égypte, identique avec les déesses portant cornes dont on a parlé et avec Typhon.

Dans toutes les religions, c'est un fait frappant et qui prouve une antiquité qui remonte aux premiers âges, le taureau a toujours été le symbole de l'esprit générateur. Qu'on parcoure la Perse et tout l'Orient : il est le Bacchus des Arabes, l'Apis, le Mnevis des Égyptiens, le Jupiter, l'Osiris des Grecs, le Taureau lumineux du Zend-Avesta, le Taureau Mithriaque des Perses, etc. Il est partout le bon principe. Qu'on se transporte aux Indes, au Japon et dans les contrées les plus glacées du Nord ; ce qu'on dit du dieu Taureau, on doit le dire du dieu Serpent, avec cette différence que celui-ci était en même temps symbole d'Osiris et de Sérapis, c'est-à-dire du principe actif et du principe passif ; il en résulte qu'on le représentait souvent avec une tête de taureau et une queue de serpent, forme

1. Chez les Babyloniens Junon accompagnait Apis, ils représentaient ainsi les deux principes.

donnée aussi quelquefois au dieu Apis. Le serpent, chez tous les anciens peuples, était la grande divinité céleste et infernale (dualité et unité) dont le culte s'établit chez les Grecs et chez les Romains.

Bacchus, en Grèce, devint sous la forme du serpent le symbole de Jupiter, de Sérapis, de Pluton.

On attribue au serpent la paternité de plusieurs illustres personnages.

On aurait une foule de choses curieuses à citer sur le dieu *Serpent* dont le culte subsiste encore chez les nations barbares ou sauvages. C'est dans le serpent comme dans le taureau, adorés l'un et l'autre dans les temples, que la divinité vient s'incarner; c'est à lui qu'on a attribué la paternité de divers personnages illustres; il est le génie tutélaire des princes; il a commencé la grandeur future de plusieurs hommes célèbres; c'est lui qui accorde le don de divination. Gardiens et protecteurs des lieux qu'ils habitent, les serpents étaient d'un heureux présage pour ceux auxquels ils apparaissaient, et cependant, chez tous les peuples, le serpent était le dieu des enfers, l'attribut des Euménides; c'est par lui qu'on évoquait les ombres; c'était le dieu dangereux, redoutable, effroyable, celui dont l'Écriture dit de se défier; enfin, c'est l'antique serpent, le dragon infernal. Moïse a défendu de deviner par le serpent.

Jul. Firm. Maternus (*De errore prof. relig.*, XXVII), rapportant cette formule des mystères de Mithra : « Le taureau est père du serpent et le serpent père du taureau... » disait aux Gentils : « Vous nous avez enfin, ô démon, découvert votre nom !.... » — « C'est donc un serpent que vous adorez, continue-t-il, il ne peut plus se cacher, dès qu'il s'est trahi lui-même... »

On est surpris de voir le serpent, en exécration dans la seule religion juive, être cependant le dieu céleste et infernal chez tous les peuples gentils.

Il semble donc que Dieu n'ait point permis au séducteur, qui s'était fait le dieu des Gentils, de dépouiller la forme qui rappelle la perversité de sa nature et la chute du premier homme.

Symboles pris parmi les êtres inanimés.

Les animaux n'étaient point choisis exclusivement pour symboles : les Celtes adoraient la divinité sous l'emblème d'un chêne séculaire ; l'eau, le feu étaient eux-mêmes symboliques, on choisissait pour s'assembler les lieux où se trouvait un étang, une fontaine. On y allumait un grand feu, on adorait les génies qui résidaient dans cet arbre ou dans les éléments ; puis on se livrait aux diverses pratiques du culte.

On ne dit rien ici d'autres symboles en usage dans les mystères : le sabot, la toupie, le miroir, la toison, le glaive, le peigne, etc. (Euseb., *Præp. ev.*, II, 3), tous objets sacrés qui avaient sans doute une signification pour les initiés, et sur lesquels l'imagination des érudits peut s'évertuer comme sur tant d'autres.

La Phallus a pu engendrer les infamies des mystères.

L'organe de la génération, emblème du principe actif, avait un rang important dans le culte des Gentils. On le voit en Syrie, en Perse, dans l'Asie Mineure, en Grèce, chez les Romains ; on l'a retrouvé jusqu'en Amérique, qu'il s'appelle *Phallus*, *Priape*, *Mutunus*, *Lingam*, etc. Partout il a la même signification et devient l'objet des mêmes pratiques.

D'où vient ce culte? Est-il né de la corruption? On ne le pense pas. Mais s'il n'est pas l'enfant des mœurs corrompues, il est difficile de nier qu'il ne soit le père des infamies des mystères. — Dérive-t-il du culte du bouc ou du taureau? — Si les pieds ou les cornes de cet animal avaient une signification [1], l'organe sexuel pouvait n'être pas moins significatif ni moins propre à devenir un symbole. Les prêtres attachaient une haute importance à l'organe générateur du bœuf Apis. Autrefois, d'ailleurs, toute l'antiquité, loin de regarder cet organe comme honteux, le considérait comme le plus noble, parce qu'il transmet la vie. Aucun autre n'était donc plus digne d'être le symbole du principe créateur et vivifiant.

Le Dieu Iao, Osiris, Horus, le même que Priape, d'après Suidas, tous les dieux Soleil, étaient représentés avec un organe propre à devenir le symbole de la fécondité. Selon les explications astronomiques, la mutilation d'Osiris, d'Atys, d'Adonis, de Bacchus et de tant d'autres divinités, signifiaient les vicissitudes du soleil. On ne saurait rapporter ici toutes les diverses raisons qui établissent le culte du Phallus, de Priape, du Bouc et du Taureau. La vénération qu'on leur accordait dérivait surtout de ce qu'ils étaient des symboles du principe créateur et de cette croyance générale que la divinité s'enfermait dans les symboles. Telle fut la cause de tant d'infâmes prostitutions dans la plus haute antiquité, et des défenses que le législateur hébreu adressait à son peuple. Belphégor, dieu des Madianites, était le même que Priape, et Osée (IX, 10) dit que les Hébreux initiés à son culte sont devenus abominables

1. Chez les Égyptiens les divers membres du taureau étaient des symboles : la tête, les pieds indiquaient les actes particuliers de la divinité ou de ses agents. (V. t. Ier, Rolle, *déjà cité.*)

comme les choses qu'ils ont aimées. Plusieurs motifs empêchent d'analyser ici les explications des commentateurs. Il suffit de dire qu'on offrait à Belphégor ce qu'on offrait au bouc de Mendès, et il semblerait que la cérémonie se terminait en faisant participer les assistants à l'offrande faite d'abord au dieu [1].

Les adorations qui s'adressaient au principe générateur donnant lieu à l'acte lui-même, il n'est pas surprenant qu'il soit devenu un devoir et l'expression du plus insigne honneur rendu au principe actif. Ce qui sera dit plus loin expliquera mieux ce sujet. Constatons, enfin, que chez tous les peuples gentils ce symbole était respecté — oserons-nous le dire — presque autant que chez nous le signe vénéré du salut. Des femmes le portaient en procession suspendu à un long bâton, et on le faisait ainsi mouvoir au moyen d'une corde : « Il y avait, dit Hérodote, une raison sainte et secrète qu'il lui est défendu de rapporter. » Après avoir exposé, cependant, les motifs qui font admettre qu'il devait être adoré, il ajoute « qu'un grand nombre de peuples l'emploient comme un objet sacré dans les mystères. » On sait que les femmes le portaient suspendu à leur cou, et qu'il servait de préservatif contre les charmes.

L'être générateur étant représenté sous l'emblème du bœuf [2], c'est pour cette raison que les quarante pre-

1. C'est ce que l'on verra plus loin : ce qui se passait chez certaines sectes hérétiques le rend très-vraisemblable.

2. Ce bœuf étant l'emblème vivant de la divinité suprême, ses prêtres étaient pénétrés de douleur lorsqu'ils l'avaient perdu. Nul doute que la divinité n'y résidât, car il avait le pouvoir de divination, et même, comme le serpent, la puissance de le communiquer. Quand les enfants, qui formaient son cortége, se mettaient en marche en chantant des hymnes, l'enthousiasme sacré les saisissait, ils prédisaient l'avenir. Selon Élien, ceux qui voulaient connaître l'avenir invoquaient Apis,

miers jours après l'installation du bœuf Apis, les femmes relevaient leur robe en sa présence... « Elles se présentaient à lui dans toute leur nudité, » dit Diodore de Sicile (I, 85).

Feu sacré.

Ce culte, qui avait lieu surtout en Perse, se retrouve aussi en Grèce et chez les Romains, et partout peut-être, car le culte du feu suivit le culte du soleil. Originairement tombé du ciel, le feu sacré était gardé par des prêtresses; plusieurs villes, plusieurs temples étaient célèbres par leur feu miraculeux : en Sicile, près d'Agrigente, sur une colline était un autel sur lequel il était inutile d'apporter du feu; quand le sacrifice était agréable à la divinité, le bois vert s'y allumait de lui-même. Pausanias rapporte comme témoin oculaire que, dans deux villes de Lydie, il y avait un temple, et dans chacun était un autel sur lequel étaient des cendres. Le prêtre, la tiare en tête, y plaçait du bois sec, récitait quelques prières, et il en sortait de suite, sans qu'on y mît le feu, une flamme très-brillante. Ce feu miraculeux servait de présage. Suétone dit que ce feu annonça la grandeur de Tibère. D'autres ont obtenu ce même présage. (V. *Encyclopédie méth.*, v° Feu sacré.)

La divinité se manifeste dans les symboles.

Quoiqu'il ne nous appartienne pas, dans une esquisse aussi incomplète, de pénétrer plus avant, cependant on désirerait savoir quels furent, parmi les pierres, les

et les enfants qui jouaient hors de l'enceinte du temple, saisis de l'esprit divin, faisaient des prédictions dont la certitude était reconnue. (V. Rolle, t. Ier, *ouvrage cité*, ch. IV.)

arbres, les animaux ou les éléments, ceux qui eurent la priorité comme symboles divins? — On les voit adorés simultanément dans diverses régions. On retrouve les pierres [1] et les arbres pris pour symbole, même après l'établissement des simulacres; en même temps qu'un temple est érigé au soleil sous l'emblème du taureau, le chêne était adoré comme symbole du dieu fort; ici Apollon reçoit un culte sous une forme humaine, type de la beauté; là, Jupiter sous celle de la grandeur et de la majesté; ailleurs l'artiste s'est servi d'un ciseau presque divin pour sculpter un dieu qui a des pieds de bouc et des cornes de bélier.

Plus loin, on voit une image obscène que la plume se refuse à décrire, puis une divinité grimaçante qui représentera un jour le diable des légendes. Ces symboles divers ont partout leur signification, qu'ils représentent des attributs divins, des conjonctions ou mouvements d'astres, ou autres allégories théologiques. Non-seulement on les adore comme emblèmes de la divinité, mais, ainsi qu'on le verra bientôt, on croit qu'elle y réside, parce qu'elle y donne des signes manifestes de sa présence.

Mysticisme païen.

La même divinité ayant plusieurs noms et surnoms et divers simulacres, le vulgaire y voyant plusieurs dieux leur adressa ses vœux, ce qui nous conduit ici à aborder les faits merveilleux. Après une prière fervente, les suppliants ont vu les dieux qu'ils ont priés, donner signe de vie ; des statues ont parlé, souri ou pleuré. Ce ne sont pas seulement des dévots échauffés par la prière

1. Tombait-il du ciel un aérolithe, c'était une divinité.

qui ont vu ces prodiges, mais les têtes fortes, les sceptiques du siècle ; on n'en peut douter, la divinité réside dans ces simulacres. Si les dévots ont obtenu de ces manifestations et même des révélations, si des malades ont vu Sérapis leur indiquer des remèdes, Brennus, qui voulait piller le temple d'Apollon, a vu ce dieu sous la figure d'un adolescent d'une beauté surhumaine; Castor et Pollux apparaissant à un Romain, lui ont annoncé le gain d'une bataille, et Julien a vu deux fois le génie de l'empire. A d'autres, la terrible Hécate s'est manifestée sous une forme effroyable; est-ce l'effet de l'imagination, illusion, délire? Ces questions étaient moins étrangères qu'on ne pense à l'esprit des anciens. Brennus redoutait-il le dieu qu'il venait dépouiller? Les soldats qui demandèrent à Junon si elle consentait à être transportée à Rome attendaient-ils de sa statue un signe d'acquiescement? Celui qui sut à l'instant même par Castor et Pollux la victoire des Romains le pouvait-il naturellement? Ce n'est pas ici le lieu de discuter de tels prodiges. On se borne à constater, d'après l'histoire, que les Gentils ont vu, ou, si l'on veut, cru voir leurs dieux sous la forme choisie pour les symboles, et que des phénomènes inexplicables, à raison des circonstances, ont fait croire à des manifestations divines; l'histoire est pleine de faits semblables.

« Les prêtres et les initiés qui ont fait fabriquer, dira-t-on, ces emblèmes, pouvaient-ils admettre les apparitions de dieux auxquels ils ne croyaient pas et leurs révélations? S'ils ont feint d'y croire, c'étaient des imposteurs; s'ils y ont cru, ils tombaient dans l'erreur du vulgaire [1]. » Il est constant qu'ils ont cru à la réalité de

1. Ils étaient bien forcés d'y croire. Les dieux eux-mêmes révélaient et prescrivaient la matière et la forme de leurs statues, et même les

ces apparitions et de ces révélations; on le prouvera ailleurs : les premiers apologistes chrétiens confirment leur croyance, et ne doutaient point eux-mêmes de ces prodiges. Comment expliquer ces contradictions?

La divinité étant dans sa dualité bonne et mauvaise, on représentait dans un simulacre un de ses attributs. Sérapis, par exemple, révélait des remèdes, Apollon accordait la divination, la terrible Hécate vengeait les crimes, etc. Tous étaient cependant le même dieu représenté par autant de simulacres qu'on lui reconnaissait d'attributs. La divinité enfin se fractionnait elle-même en une infinité d'esprits; on conçoit alors qu'elle ait pu se manifester dans les symboles, et que les prêtres en fussent convaincus, sans admettre cependant la pluralité des dieux comme l'entendait le vulgaire profane. Ceux qui firent fabriquer les premiers simulacres probablement n'en attendaient pas ces prodiges; mais les esprits malins, toujours prêts à tromper les hommes, intervinrent, et parmi les secrets révélés, et parmi les facultés que l'initiation conférait, les prêtres, par certaines consécrations, eurent ensuite le pouvoir de faire entrer la divinité dans les symboles. C'est ce qu'on nommait la théopée, *hoc est*, dit Hermès, *deos facere*. Les divers effets de cette puissance prodigieuse se sont manifestés de tant de manières et si souvent chez les Gentils, que cette prétention, qui nous semblait si ridicule, excite la stupéfaction, sans que nos doutes pourtant puissent complétement cesser.

caractères symboliques sous lesquels ils se renfermaient et qui devenaient comme une demeure sacrée. (*Recueil d'oracles de Porphyre* cité dans Eusèbe. Prép. évang. c. 11, 12, 13 et 15.)

CHAPITRE III

Des mystères. — Leur antiquité. — Moralité des mystères. — Mystères, merveilles qui s'y manifestaient. — Suite des petits et des grands mystères, etc. — Divers prodiges précédant ou accompagnant l'initiation.

Des mystères.

L'ancienne tradition enseignait que le secret des mystères était la transmission d'une révélation faite par les dieux à certains hommes. — Des philosophes plus tard ont prétendu que c'était le premier réveil de l'esprit humain.

L'analyse la plus brève d'un sujet si obscur sur lequel on a beaucoup écrit nous est interdite ; on n'examinera donc ici que ce qui peut se rattacher à l'objet de cet ouvrage. Il y avait de petits mystères et de grands mystères; avant d'être initié à ceux-ci, on exigeait un noviciat de longues années. On appelait aussi mystères les fêtes des principales divinités. — Nous examinerons, en quelques pages seulement, ce qu'on peut penser 1° de l'antiquité et de la moralité des mystères ; 2° des secrets dévoilés aux initiés ; 3° des prodiges qui s'y manifestaient.

Leur antiquité.

Les uns assurent qu'ils se perdent dans la nuit des temps; d'autres ne les font remonter qu'aux temps historiques.

On a dit qu'Orphée en était l'auteur en Grèce; mais Orphée et Linus étaient contemporains d'Hercule, et les mystères étaient, dit-on, antérieurs à ce demi-dieu. Si Orphée en a établi, il est certain aussi qu'ils existaient avant lui chez les Grecs vivant à l'état sauvage, ce qui ne surprend point quand on sait que les peuplades sauvages partout ont des cérémonies analogues. C'est par une sorte d'initiation que leurs prêtres sont mis en rapport avec les esprits, pour opérer tout ce qu'on cite de prodigieux de ces hommes auxquels nos pères donnaient le nom de sorciers et que nous nommons aujourd'hui jongleurs. Tout porte donc à penser que les mystères remontent à une très-haute antiquité; les révélations que les dieux ont faites aux sages n'ont dû être transmises que sous le sceau du secret; et soit que la divinité les ait communiquées à des intervalles différents, soit que des initiés aient transporté le secret chez les nations étrangères, l'origine des mystères a dû varier selon les peuples; mais il paraît constant que, loin d'être le fruit de la civilisation, les mystères appartiendraient plutôt à l'état sauvage ou barbare d'une nation qu'à sa civilisation. On a de fortes raisons pour le penser; aussi les retrouve-t-on chez tous les peuples de l'antiquité la plus reculée [1].

Moralité des mystères.

Leur premier avantage, dit-on, fut de civiliser les peuples; le premier objet des fêtes fut de perpétuer la

1. On pourrait en donner des preuves nombreuses. Le Lapon qui, dans l'extase, voit ce qui se passe au loin, ne l'a appris que dans une sorte d'initiation; il en est de même des prodiges qu'opèrent les prêtres des peuplades sauvages. Cicéron a fait aussi cette remarque relativement aux prodiges.

reconnaissance de ce bienfait; de là les solennités qui rappelaient les obligations dues à ceux qui avaient délivré les premiers hommes de la vie sauvage, fait connaître la Divinité, révélé l'immortalité de l'âme, les récompenses d'une vie future, qui avaient inspiré les vertus sociales. L'initiation dévoilait toutes ces choses et beaucoup d'autres. Aussi fallait-il être pur; l'entrée des mystères était interdite aux scélérats, aux magiciens, à ceux qui étaient possédés des mauvais génies. — Le but des mystères, enfin, dit-on encore, était non-seulement d'améliorer l'homme, de lui faire connaître sa grande destinée, mais d'affaiblir l'action de la matière sur l'âme, de la dégager de ses liens de chair, ce à quoi on parvenait par les lustrations, les expiations, la continence.

Que penser de ce beau portrait après celui qu'en ont fait les Pères, dont plusieurs avaient été initiés?

Cicéron fait un grand éloge des mystères dans son *Traité des lois*, et dit qu'ils sont une école de moralité; saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu,* dit, au contraire, que les prêtres veulent y feindre une honnêteté qui ne s'y trouve pas, et qu'on ne peut représenter sur le théâtre rien de plus infâme que ce qu'on voit dans les mystères de Vénus, de Junon, de Cérès, etc. Cependant il se commettait sur les théâtres, en l'honneur des dieux, des turpitudes plus grandes que dans les lieux de débauche. Il y avait tant d'infamies dans les mystères de Liber qu'il ose à peine les rapporter. Selon Tertullien, l'objet du culte secret des initiés était le simulacre du membre viril, *simulacrum membri virilis;* et, selon Théodoret, l'image de l'organe de la femme, *naturæ muliebris imago*. On pourrait citer ainsi plusieurs autres passages des Pères. Clément d'Alexandrie en fait un tableau tout aussi peu flatteur. — La nuit, dit-il,

révèle aux initiés les mystères de l'impudicité; des torches allumées éclairent les derniers excès de la débauche; la nuit n'a pas assez de ténèbres pour les voiler.....

Si le lecteur trouve les Pères suspects, qu'il consulte les auteurs profanes. Tite-Live, citant des faits contemporains, parle des Bacchanales, qu'on fut obligé d'interdire; une assemblée d'hommes privés de raison[1] prédisent l'avenir, dit-il, au milieu de contorsions horribles; des femmes échevelées courent avec des torches ardentes au milieu d'une musique bruyante de tambours et de cymbales, elles poussent des cris affreux qui cependant ne peuvent couvrir ceux que font pousser aux néophytes leur pudeur outragée; car on s'y livre par piété à des infamies révoltantes.

Maxime de Tyr, philosophe platonicien, avoue que dans les fêtes de Bacchus tout était relatif à la volupté. Ovide conseille aux hommes de ne pas fuir le temple de Memphis, où l'on adore la génisse du Nil; cette Isis qui, séduite par Jupiter, engage tant de femmes à suivre son exemple..... Il recommande ailleurs de ne point s'informer de ce qui se passe dans le temple d'Isis. (Ovide, *Ars amat.*, I, 77; — *Amor.*, II, II, 25.)

Juvénal, en parlant de la lubricité des femmes, s'écrie : Plût à Dieu que le culte et les rits anciens fussent à couvert de leur profanation!... Il avait dit plus haut qu'à certains moments, au milieu des mystères de la bonne déesse, elles appelaient les hommes à grands cris..., etc. (*Juven.*, VI, 329, 335.)

Dulaure assure que les turpitudes qui se passaient

1. C'est le délire sacré. Si les mystères dont parle Tite-Live étaient condamnables, les autres étaient-ils meilleurs?

dans les Dionysiaques chez les Grecs furent encore surpassées chez les Romains.

On a dit, il est vrai, que les mystères respectables à leur origine, lorsqu'on les célébrait pendant le jour, devinrent infâmes célébrés pendant la nuit. Mais Hérodote reconnaît que ces infamies étaient universelles dans les temples; il semble vouloir excepter les Grecs, tandis que, selon Dulaure, tout prouve le contraire.

Comment surtout concilier ce qui suit avec l'opinion de ceux qui prétendent qu'ils étaient purs dans leur origine? L'Écriture sainte nous apprend que les mêmes infamies se commettaient dans les anciens mystères. Osée, parlant de Belphégor, se plaint que les Israélites se soient fait initier à ses abominables mystères. Ce dieu, d'après les commentateurs, était Priape, c'est-à-dire le dieu de la turpitude et de l'ignominie. Beyer, dans ses additions à l'ouvrage de Selden sur les *Dieux des Syriens*, 5, conclut d'après le texte sacré, que les filles des Moabites se prostituaient d'abord à l'idole, puis aux Israélites. Ézéchiel reproche aux femmes de se livrer aux mêmes infamies sur les hauts lieux avec les simulacres de leurs dieux. (*Ezech.*, XVI, 16 et 17.)

Diodore de Sicile (I, 85) dit qu'à Nilopolis les femmes, en visitant le dieu Taureau, lui offraient ce que la pudeur défend de montrer; elles en faisaient autant pour le bouc de Mendès.

Quelques-uns ont pensé que les Orphiques avaient pu altérer la pureté des mystères, mais on sait qu'ils en étaient repoussés. Comment admettre qu'une institution aussi noble que celle des mystères aurait initié les Orphiques, dont les turpitudes faisaient frémir. Ceux-ci, non moins méprisés pour leur naissance que pour la secte à laquelle ils appartenaient,

étaient accusés de magie goétique et punis du dernier supplice; ils admettaient, selon Rolle, la vertu des formules magiques qui contraint les génies d'obéir; c'étaient ces gueux dont parle Platon, qui parcouraient les maisons des riches en assurant qu'ils disposaient à leur gré des dieux dont ils se disaient les ministres.

Ces mystères étaient donc loin d'être purs, et s'il y en avait qui fussent des écoles de moralité[1], qu'on veuille bien les signaler.

Un passage de Cicéron décidera-t-il la question? — On sait qu'il est le panégyriste des mystères. Dans le deuxième livre des Lois, Cicéron demande à Atticus : Que deviendront Iacchus et nos Eumolpides et tous les augustes mystères, si vous supprimez les sacrifices nocturnes? — Vous exceptez, je pense, répond Atticus, les mystères auxquels nous sommes initiés? — Je les excepterais volontiers; rien ne me paraît meilleur que les mystères qui ont fait passer l'homme de la vie sauvage à des mœurs douces... Mais ce qui déplaît dans les mystères, les poëtes comiques l'indiquent assez... Nous devons prescrire rigoureusement que l'éclat du jour protége l'honneur des femmes..., etc. — Peut-on conclure de ces dernières expressions que ces mystères auxquels Cicéron était initié méritassent d'être exceptés? En admettant qu'ils fussent très-moraux, l'honneur des femmes y recevait d'assez rudes atteintes pour que le grand orateur ait désiré que l'assemblée eût lieu pendant le jour.

Le Phallus, dont l'origine est si reculée qu'on le retrouve partout[2] comme symbole du principe vivifiant

1. En admettant qu'il y eût des mystères où régnât la chasteté, il en existait d'horribles que l'autorité abhorrait, et qu'on ne doit pas confondre avec les Orphiques.

2. Un voyageur, au siècle dernier, l'a retrouvé dans le Congo.

du dieu Pan et du soleil printanier, et adoré comme le bouc de Mendès, comme le taureau : ce symbole, on ne saurait en douter, causa les dissolutions dans plusieurs mystères, si ce n'est dans tous : elles dérivaient moins peut-être des penchants vicieux de la nature que des pratiques religieuses ordonnées par des dieux lubriques, fornicateurs, adultères, incestueux. Les plus chastes s'y livraient par dévotion [1]; la meilleure manière d'adorer l'emblème, n'était-ce pas de pratiquer l'acte? D'ailleurs les circonstances favorisaient ce débordement ; ce fut d'abord sur les montagnes, dans les forêts, qu'eurent lieu ces assemblées ; c'était la nuit, l'exemple des dieux y conviait, leur précepte le commandait. Il est donc difficile de penser que ces réunions fussent pures dans leur origine, ou qu'elles le soient devenues. Dans le principe c'étaient des infamies, et, à l'époque où vivait Cicéron, selon Warburton, qui est leur apologiste, mystères et abominations étaient synonymes. On laisse à d'autres le soin de décider.

Mystères, merveilles qui s'y manifestaient.

L'obscurité signalée ailleurs existe surtout ici, car c'était un secret : d'abord un parjure était puni de mort; ensuite les bouleversements politiques et religieux et les interprétations des philosophes étaient bien propres à augmenter les ténèbres. L'initié était

1. Le père Horace della Ponna reprochait au grand Lama l'obscénité des cérémonies religieuses du Thibet; celui-ci répondit : « Votre législateur ne connaît pas la magie secrète des symboles; nos Mages embrassent les femmes, mais ne consomment point l'acte avec elles. » On n'essayera pas d'expliquer ces expressions, mais si les Mages s'abstenaient par continence, le peuple sans doute ne les imitait pas.

peut-être d'ailleurs, ce qu'on peut remarquer dans d'autres initiations, obligé de deviner le mystère. Toutefois certaines parties sont bien connues, car toutes n'étaient point l'objet d'un secret. A l'établissement du Christianisme, des Gentils initiés aux mystères et devenus chrétiens ne craignirent pas de dévoiler ce qu'ils savaient; mais la plupart, comme les francs-maçons de nos jours, que pouvaient-ils dévoiler? ils voyaient des cérémonies dont ils n'avaient pas la clef. Les explications que l'on donnait étaient énigmatiques elles-mêmes. Clément d'Alexandrie, qui n'était peut-être initié qu'aux petits mystères, nous apprend fort peu de choses : « Ils ne font, dit-il, que des folies et des infamies. On y explique des symboles ridicules qui font connaître les aventures des dieux ou les interprètent naturellement. Le serpent qui se glisse dans le sein des initiés, c'est l'inconstance, symbole de Jupiter, qui a séduit sous la forme du serpent... Tous les symboles sont ridicules, une toupie, un sabot, un miroir, etc. Tout cela conduit à connaître une fable dont le sens reste caché... » Clément n'avait pas été initié sans doute aux grands mystères. Celui qui ne voyait que ce qu'on vient de citer était fort loin de connaître cette vérité découverte ailleurs, ce qu'on nommait l'*autopsie :* il est constant qu'une foule d'initiés ne savaient encore que des fables. Clément pourtant a pu deviner une partie du secret : déclamant contre ces assemblées, il les met sur la même ligne que celles des magiciens qui se livrent à des opérations nocturnes, au rang de celles des bacchantes et des prêtres de Bacchus, qui, selon lui, sont tous dignes du feu. Quant aux prodiges, il n'en parle pas, et se borne à dire que les fêtes de Bacchus se célèbrent dans le délire sacré en dévorant des viandes crues... — On verra que

ce délire sacré était une sorte d'extase dans laquelle tous les assistants ne tombaient pas indifféremment; le dieu choisissait celui qu'il trouvait digne de l'inspiration. On parlera ailleurs plus complétement de cet état.

L'initiation aux petits mystères était, sans doute, la préparation aux grands mystères.

On nommait aussi petits mystères les cérémonies de certaines fêtes. Ce qui s'y passait était un mélange de piété, d'infamie et de prodiges surprenants.

Dans les Thesmophories, par exemple, auxquelles Hérodote donne le nom de *télète*, Hésychius celui de *mystères*, et Aristophane celui d'*orgies*, les femmes se préparaient par le jeûne et la continence et se rendaient au temple à la clarté des flambeaux. On y proférait des paroles obscènes pour adorer plus convenablement le signe vénéré du *ctéis;* on y dansait au son des flûtes... Des prodiges s'y manifestaient, et le sanctuaire du temple s'ébranlait jusque dans ses fondements.

Quant aux Orphiques, culte rendu à Bacchus par une sorte de confrérie non autorisée, des prêtres, dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée, appartenant sans doute à un culte déchu, y faisaient entendre ces cris : *hyès, attès*, plusieurs fois répétés, qu'on entendait dans les fêtes sabaziennes et dans celles de la mère des dieux.

Dans les Dionysies, il y avait des chœurs nombreux de musiciens et des troupes de danseurs. C'est dans ces fêtes que la femme de l'archonte-roi passait la nuit, occupée du service secret. Les détails de cette nuit d'une épouse donnée à Bacchus étaient tenus secrets. On y baisait le phallus, les assistants étaient remplis d'une sainte horreur; il y avait des apparitions effrayantes.

Les fêtes sabaziennes présentaient les mêmes obscénités. Les initiés, couverts de peaux de chèvre, couraient comme des Ménades et se livraient à des turpitudes et à des extravagances dont il resta et restera peut-être longtemps des vestiges.

Dans le culte de Mithra, originaire de Perse, on immolait des victimes humaines pour découvrir l'avenir. On imprimait sur les initiés une sorte de marque. Si on parlait des Isiaques, des mystères de Cotytto, on verrait les mêmes infamies mélangées avec le merveilleux : apparitions, tremblements de terre, fureur sacrée, état extatique dans lequel l'initié prédit l'avenir, et qu'on retrouvera dans certaines sectes hérétiques, qu'on retrouverait même jusque dans la hutte du sauvage dans tous les temps ; concordance curieuse et qui mérite examen.

Suite des petits et des grands mystères, etc.

Si les initiés aux petits mystères étaient nombreux, le nombre des initiés aux grands mystères dut être relativement infiniment petit. Les grands secrets n'étaient révélés qu'aux prêtres et à certains sages. Un de ces secrets dut être, sans doute, la notion de la divinité telle qu'on l'a exposée précédemment : *unité, dualité* ou *triade*[1]. Une explication embarrassante, c'était d'ap-

1. On prétend que le système de deux principes contraires n'était pas enseigné dans les mystères, car c'eût été absurde, inadmissible. Plutarque pourtant (*De Is. et Osir.*) enseigne positivement le contraire. Sainte-Croix et d'autres pensent également que les doctrines d'un bon et d'un mauvais principe étaient révélées. — Il est bien naturel de penser que le dogme de l'âme universelle produisant les biens et les maux, ou la croyance à un être indéterminé, d'où sont sortis deux principes contraires n'en formant qu'un seul, durent être révélés dans les mystères.

prendre comment des hommes souillés de crimes, dont la divinité était prouvée par des oracles et des prodiges, étaient devenus dieux. On sait qu'il vint une époque où l'on substitua à une théologie devenue ridicule, même pour le peuple, la théologie allégorique; celle-ci ne l'était guère moins. On expliquait les aventures des dieux par les phénomènes de la nature. C'étaient, disaient les philosophes, des allégories. Ainsi, pour rejeter la théologie fabuleuse, ils se jetèrent dans une sorte de matérialisme; on leur montra que cette interprétation ne pouvait être vraie; que ce prétendu secret dévoilé aux initiés permettait encore de le chercher. Ce n'était qu'une fausseté, non pas peut-être qu'on voulût tromper, mais parce qu'on n'avait nul autre moyen d'interprétation.

Un autre secret qui n'a pas été divulgué, que les Gentils devenus Chrétiens n'ont point voulu faire connaître par pudeur, c'est la manière dont les initiés adoraient l'emblème du principe de vie. — Un autre grand secret consistait dans les rits au moyen desquels on pouvait entrer en commerce avec les dieux, en recevoir des révélations et en obtenir le pouvoir d'opérer des prodiges.

Divers prodiges précédant ou accompagnant l'initiation.

D'après les documents fournis par les derniers théurgistes et par les philosophes des premiers siècles de notre ère, ces prodiges étaient nombreux. D'abord, la divinité devait permettre l'initiation et en fixer l'époque. Parmi les prêtres, aucun certainement n'aurait voulu s'exposer à la mort par une initiation téméraire. Le candidat, dit Sainte-Croix, se plaçait dans le sanctuaire, devant l'image de la déesse, et là il voyait des choses

qu'il n'est pas permis de révéler. Il se préparait par des lustrations, des jeûnes, une continence sévère et des ablutions. Lorsque le récipiendaire avait observé scrupuleusement les rites prescrits, il était *illuminé*, il voyait les dieux découvrir leur essence et leurs attributs. Cet état le conduisait à l'union intellectuelle, qui remplissait toutes les puissances de son âme : c'est la sainte fureur, le délire sacré. Quels prodiges se manifestaient ensuite ? L'action de la divinité sur l'initié causait l'extase, établissait l'unification, et immédiatement l'intuition. Alors l'hiérophante chantait un hymne qui est de la plus haute antiquité, et dont voici le sens : « Je vais te révéler des secrets sublimes. Contemple le roi du monde, il est un, il est de lui-même; de lui seul tous les êtres sont nés; il est en eux et au-dessus d'eux....., etc. » (Poésie orphiq., v. t. XLVI de l'*Acad. des Inscr.*) Les apparitions ne faisaient point partie du secret ordonné; les théurgistes, frappés de l'analogie qui existait entre les anciens mystères et la théurgie des néoplatoniciens, ont fait connaître ce qui se passait chez ceux-ci, et nous ont par là même révélé les prodiges des anciens mystères. On en trouve une description dans Claudien, dont voici la substance : « Déjà le délire, *furor*, dit l'initié, a chassé de mon cœur les pensées de l'homme; Apollon a passé tout entier dans mon cœur qu'il réchauffe; je vois le temple s'agiter sur ses fondements ébranlés, une lumière éclatante jaillit de la voûte... il sort de la terre un bruit terrible... on ouit des mugissements... des serpents font entendre leurs sifflements... Hécate apparaît... puis Bacchus... et plus loin Pluton... Ce dieu, appuyé sur son trône grossier, est assis terrible dans sa sombre majesté... un nuage de tristesse rembrunit son front sourcilleux... le tonnerre de sa voix se fait entendre.... etc. »

Les mêmes apparitions frappaient-elles les sens de tous les initiés? Nous l'ignorons; ce qui suit ne permet pas de décider. Pléthon dit qu'il apparaissait des chiens dont on entendait les aboiements: on voyait des choses monstrueuses; des flots de lumière inattendus venaient dissiper les ténèbres; des coups de tonnerre se faisaient entendre; les montagnes, les forêts étaient agitées, la terre mugissait et tremblait à l'arrivée d'Hécate, annoncée par d'horribles hurlements; mille spectres effrayants se manifestaient aux regards.

Dion Chrysostome parle aussi de ces apparitions fantastiques, et dit qu'on entendait une multitude de voix et que mille choses extraordinaires effrayaient le spectateur. Proclus atteste le même effroi chez le récipiendaire; il précédait même l'ouverture des scènes mystiques. Thémistius rapporte que lorsqu'il fut sous le dôme mystique, il fut plein d'étonnement et d'horreur. Numénius raconte que, s'étant fait initier par pure curiosité, il eut une vision dans laquelle les déesses irritées lui reprochèrent d'avoir offensé les dieux.

On lit dans Apulée qu'aussitôt qu'il eut touché le seuil de Proserpine, le soleil lui parut briller d'une lumière éclatante, quoique ce fût la nuit; il adora les dieux de fort près. Il ajoute qu'il fut aux portes du tombeau.

Toutes ces merveilles ne sont qu'un préliminaire de celles que l'initié aura désormais le pouvoir d'opérer et qu'on verra dans la théurgie. Les mêmes prodiges que nous avons rencontrés dans la plus haute antiquité chez tous les peuples, nous les retrouverons dans la longue suite des siècles qui se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à nous.

CHAPITRE IV

Anciens prêtres et prêtresses enfants des dieux. — Enthousiasme sacré, délire, fureur, etc. — Apparition des dieux. — Formes choisies pour apparaître. — Assemblées, ce qui s'y passait; festins, musique, orgie. — Infamies ordonnées par les dieux, copulations, etc. — Les dieux animent les simulacres, s'emparent des êtres vivants. — Les prêtres ont le pouvoir de les faire descendre dans les statues.

Anciens prêtres et prêtresses enfants des dieux.

Le sujet qu'on va traiter est si vaste, qu'il nous arrive, même en ne pouvant que l'effleurer, de dépasser les bornes que nous nous étions posées. Cependant ce qu'on va lire a paru nécessaire pour mieux concevoir et faire admettre ce qui sera exposé plus loin.

Ce qui précède concernait surtout les initiés ; la plupart des merveilles suivantes concernaient et intéressaient tous les Gentils. Ce sont les croyances religieuses, les prodiges qui peuvent être perçus et même opérés par des profanes, les apparitions, les communications des dieux, se manifestant à leur gré et à qui bon leur semble. C'est enfin la magie communiquée à tous, non cette magie malfaisante que nous exposerons en son lieu, mais celle que les Grecs nommaient *théurgie* : les cérémonies, les rits par lesquels on obtenait des dieux diverses connaissances. Ces manifestations divines s'adressaient quelquefois aux plus indignes et à ceux mêmes qui ne les sollicitaient pas, aussi bien

qu'aux prêtres et aux amis des dieux. Presque tout ce qui va être cité sera puisé dans les siècles antérieurs à notre ère, on ne s'astreindra à aucun ordre chronologique. A quelque époque qu'on examine les superstitions païennes, au fond toutes se ressemblent, et ce qui doit surprendre, c'est que les pratiques d'un culte depuis si longtemps proscrit ont traversé les siècles et laissé parmi nous des vestiges d'une ressemblance si frappante avec celles de l'antiquité, qu'on reconnaît encore parfaitement leur filiation. Si les diverses modifications du culte leur ont fait subir quelque altération, l'examen le plus superficiel montre encore les mêmes croyances et les mêmes rites aujourd'hui.

Avant d'entrer en matière, nous dirons quelques mots des anciens sages, des prêtres et des prêtresses, sujet long et assez obscur.

La divinité s'était manifestée aux hommes avant qu'il existât des initiés, puisque l'initiation ne fut établie que pour transmettre les révélations aux affiliés et les mettre en rapport avec les dieux pour en obtenir de nouvelles. Les dieux pouvaient donc communiquer avec des profanes, et il y eut constamment des hommes et des femmes qui en reçurent de telles faveurs. On n'examine pas ici l'accusation d'une supercherie qu'on nie, en attendant qu'on réfute les accusateurs.

Dans ces époques ténébreuses, les noms des premiers prêtres sont, je crois, inconnus. Nous savons qu'il a existé des castes sacerdotales sous le nom de Cabires, de Curètes, de Dactyles, de Corybantes, etc. Zoroastre en Chaldée, Mercure Trismégiste, chez les Égyptiens, Orphée chez les Thraces, Linus, Musée, Mélampus, etc., nous apparaissent comme des ombres

à travers la nuit profonde des siècles. Ces personnages ont-ils existé? est-ce bien le nom d'un individu, n'est-ce pas plutôt celui d'une corporation? Parmi les amis des dieux qui en avaient reçu la communication de plusieurs secrets, il en est qui passaient pour leurs fils, et pour avoir été réellement engendrés par eux; on sait que les Gentils croyaient ce fait possible. Jusqu'à l'avénement de la philosophie, nul ne doutait de la vérité des traditions; et quand postérieurement l'incrédulité naquit, des philosophes illustres la blâmèrent. Socrate et Platon veulent qu'on croie sans raisonner aux traditions sublimes des anciens. (V. *Timée* et *Philèbe*.) Platon dit ailleurs : Cela est certain, quoique long à prouver : il faut croire ces choses sur la foi de ceux qui les ont dites, *à moins qu'on n'ait perdu l'esprit*. — Son motif, c'est que les premiers sages ont dû parfaitement connaître la vérité et qu'on doit les croire comme fils des dieux. Ce qui est plus surprenant, Aristote lui-même veut aussi qu'on s'en tienne à la tradition; dogme paternel, dit-il, qui ne vient certainement que de la parole de Dieu. (*Métaphys. d'Aristote*.)

Pourquoi cette foi aveugle des philosophes à tant de choses si difficiles à croire? pourquoi tant de respect pour la parole d'hommes qui pouvaient tromper ou se tromper? C'est que partout, en Chaldée, en Perse, dans l'Inde, chez les Celtes comme en Chine, la caste sacerdotale était convaincue, et que la pureté de ses mœurs prouvait qu'elle était incapable de tromper. Maintenant, pouvait-elle se tromper? Une raison péremptoire qu'elle ne se trompait pas, c'est que de nombreux prodiges sanctionnaient tout ce que les prêtres avançaient [1].

1. Moïse ne recourt pas à d'autres moyens, quand il veut prouver

L'obscurité qui règne sur les premiers prêtres existe aussi pour les prêtresses. La mythologie s'en empara et en fit des nymphes, qu'elle appela indifféremment filles des dieux, disciples des dieux; de Diane, par exemple, d'Apollon, de Jupiter, du soleil. Ces prêtresses n'avaient pas besoin d'étudier les traditions. Les dieux leur accordèrent le don de prédire et le pouvoir d'opérer des prodiges sans étudier de longues formules. Ces concessions de la part des dieux lubriques des Gentils étaient rarement gratuites et ne leur étaient faites que sous des conditions qui devaient alarmer leur pudeur.

Si on examine les nymphes grecques, telles que Églé, Calypso, Circé, Œnone, etc., si on essaye de soulever le voile dont l'antiquité les couvre, ces prétendues divinités subalternes ne seront plus que de simples mortelles; les unes, comme Cassandre, avaient reçu des dieux le don de connaître l'avenir; d'autres, comme Circé, fille du soleil et d'Hécate, celui d'opérer des enchantements. Toutes, en commerce plus ou moins intime avec les dieux, vivent seules dans des îles ou retirées dans des grottes au milieu des forêts.

Chez les Celtes nous retrouvons ces femmes extraordinaires, connues, dans les temps plus modernes, sous le nom de *fées*, dérivé de *fatum* qui vient de *fando;* d'où *fatui*, les dieux faunes; *fatuæ*, les nymphes. Les fées des Celtes étaient comme les nymphes grecques les bien-aimées des dieux et habitaient les cavernes et les forêts.

Les Walkyries, messagères des dieux, qui traver-

aux prêtres égyptiens, non qu'il est le confident de leurs dieux, mais du Dieu unique, seul véritable et plus puissant que leurs prétendus dieux; il fait des miracles qui surpassent ceux des prêtres.

saient les airs sur des coursiers légers comme les vents, étaient les nymphes du Walhalla. Leurs sciences divines les firent considérer comme des divinités inférieures. Chez tous les peuples les prêtresses furent ainsi divinisées; chacune même reçut le nom de la déesse au culte de laquelle on l'attachait. On lui prêta sa puissance surnaturelle et il fut tout simple dans les siècles postérieurs d'identifier les prêtresses avec les génies qu'elles consultaient. Ce qui avait lieu chez les Grecs se voit aussi chez les Celtes. Ainsi, les neuf vierges qui habitaient l'île de Sena et qu'on place au nombre des génies, lesquelles avaient le pouvoir d'exciter des tempêtes, de prédire et de métamorphoser, que l'Edda appelle *nornes* ou fées, n'étaient, d'après les érudits, que des druidesses qu'on a divinisées. On peut le conclure d'après divers passages de Pelloutier et autres auteurs.

La fameuse Velléda chez les Celtes, contemporaine de Jules-César, avait reçu des dieux, comme Cassandre, le don de prédire, et fut placée dans l'ordre des divinités féminines; cette druidesse devint une nymphe ou *fée*.

Cette déification avait lieu aussi pour les premiers ministres des cultes antiques. Les Cabires, les Dactyles, les Curètes, dont on a parlé, furent considérés tantôt comme des prêtres, tantôt comme des génies ou des dieux. Sainte-Croix dit que les Cabires ont été confondus avec les Dactyles, et que ces derniers ressemblaient aux jongleurs de l'Amérique exerçant la médecine d'incantation et faisant des enchantements. C'est par là qu'ils se rendirent recommandables aux Phrygiens et aux habitants de Samothrace, qu'ils surprirent beaucoup, selon Diodore de Sicile, en leur montrant les effets de leur puissance par l'initiation. Orphée

devenu leur disciple apprit des pratiques peu différentes de celles qu'on remarque chez les devins et les jongleurs des peuplades sauvages. Tous ces personnages, confondus avec les dieux inférieurs et appelés enfants des dieux, faisaient des prodiges réels, opérés encore aujourd'hui par les prêtres des sauvages ou les ministres des fausses religions, sous le nom de magiciens, de devins ou de jongleurs, d'après des secrets transmis par une sorte d'initiation; mais secrets si bien gardés que nos savants les ignorent encore, et qu'ils n'ont jamais su opérer par leur science ce qui se fait chez des hordes sauvages.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les croyances religieuses, les rits ou cérémonies, et les prodiges divers des Gentils, cet exposé étant nécessaire pour porter un jugement sur les pratiques superstitieuses et sur certaines croyances subsistant encore aujourd'hui et si diversement appréciées parmi nous.

Enthousiasme sacré, délire, fureur, etc.

Tous ces mots sont synonymes pour exprimer l'état de la personne dont les organes et surtout la voix paraissaient soumis à une intelligence étrangère qui en disposait à son gré. Tous les monuments historiques attestent que les initiés entraient dans cet état extraordinaire, mais on verra qu'il s'emparait même quelquefois de ceux auxquels les grands secrets des mystères étaient étrangers.

Tout prouve que dans cette sorte d'extase, des facultés admirables se manifestaient; on avait des apparitions, des inspirations, des révélations de l'avenir et des secrets les plus cachés, on pouvait guérir les

maladies, voir au loin, commercer avec les dieux, etc. L'état physique était non moins étrange, les paroles étaient entrecoupées, le regard farouche, et, le plus ordinairement, des mouvements convulsifs frappaient les spectateurs de crainte et d'épouvante; tout accusait la présence et l'action du dieu, dont l'*influx*, *influxus*, causait des effets que nous aurons occasion d'examiner.

Les crimes étaient parfois punis par des vexations, des apparitions effrayantes. Oreste tue sa mère, et l'apparition des Euménides, de leurs serpents dont les yeux distillent le sang, et qui poussent des sifflements aigus, le tourmente sans cesse. L'expiation faisait cesser cet état affreux.

Si des dieux amis daignaient entrer dans le corps des simples mortels pour communiquer avec eux et leur départir une faible part de leur puissance, des démons ennemis, comme le disait Homère, s'en emparaient donc aussi pour les vexer. Parmi ces génies, dont l'air était rempli, se trouvaient des esprits immondes, ministres de la justice des dieux, qui n'étaient occupés qu'à tromper les hommes et à leur faire du mal (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. LVI); tous les peuples, on l'a vu, le pensaient. Les âmes des méchants, *les larves*, venaient grossir la foule de ces esprits vagabonds auxquels on attribuait certaines maladies; ceux qu'ils tourmentaient étaient appelés *Ceriti* ou *larvati*, selon que ces maladies provenaient de Cérès ou d'Hécate, ou des larves. Des prêtres, des sages, pouvaient les guérir par certains charmes ou par l'expiation, sorte d'exorcisme, chez les Gentils; superbe privilége, si, comme on le verra, des magiciens errants ne l'eussent pas aussi possédé.

Les dieux ne communiquaient pas avec tous; ils

faisaient spontanément un choix. Tous prennent le thyrse, disait Socrate, mais tous ne sont pas inspirés par le dieu. Quand celui-ci avait quitté son domicile d'emprunt, souvent un oubli complet succédait aux belles facultés dont il avait doué son favori; il était plus ordinaire de se rappeler les visions, les inspirations. La même ignorance antérieure survenant aussitôt après le départ de la divinité, il était évident que d'elle seule émanait tout ce qu'on avait vu d'admirable chez celui qu'elle avait visité.

Apparition des dieux.

Cette faveur n'entraînait pas nécessairement l'état d'extase, ni n'exigeait l'initiation. Les dieux se rendaient visibles à qui et comment ils voulaient; ils donnaient souvent des signes visibles de leur présence, mais leur évocation n'était pas constamment suivie d'une apparition divine même pour les prêtres, surtout aux époques de scepticisme où ceux-ci devinrent eux-mêmes incrédules. Ainsi Jamblique les contemplait souvent et Porphyre a joui rarement de cette faveur. Il suffit de parcourir les ouvrages de certains auteurs païens pour être convaincu que les dieux favorisaient souvent l'incrédulité de leurs prêtres. Mais s'ils ne se manifestaient pas toujours à ceux qui pouvaient les évoquer, ils se montraient par compensation assez souvent à ceux qui ne les évoquaient pas. Platon, *Livre des Lois,* ne voudrait pas qu'on érigeât des chapelles aux esprits qui se montrent ainsi soit la nuit, soit le jour, et donnent naissance à de nouveaux dieux et à de nouveaux cultes. Des dieux complétement ignorés venaient inopinément révéler leur existence : Tagès, par exemple, était inconnu en Étrurie, quand

un laboureur le vit sortir d'un sillon pour lui révéler la science de l'aruspicine devenue si importante depuis. (Cicér., *De Div.*, II, 23.)

Un dieu annonça aux Romains l'arrivée des Gaulois, et ce dieu, jusque-là inconnu, devint l'objet d'un culte sous le nom d'Aius Loquens. (*Ibid.*, I, 45.)

Pan, dit Hérodote, apparut à Philippides près du mont Parthénion au-dessus de Tégée, se plaignant de n'être pas honoré comme dieu, lui qui avait déjà donné tant de secours aux Athéniens. A dater de cette apparition Pan eut un temple et un culte. (*Hérodote*, VI, 105.)

Il était très-constant que les dieux et les génies, dont l'air était plein, se montraient; c'était la croyance du vulgaire, des philosophes comme des initiés. Dans Homère on en trouve de nombreux exemples. Les poëtes n'en étaient pas les inventeurs, ils ont consigné dans leurs ouvrages immortels une croyance bien établie. Les pythagoriciens étaient surpris, nous dit Aristote, qu'il pût se trouver quelqu'un assurant qu'il n'avait pas vu de génies. Cette même conviction faisait dire à Apulée : Pourquoi Socrate n'aurait-il pu voir le sien?

Aussi l'épicurien Celse que l'on cite ici moins comme exemple de ceux qui croyaient, que pour prouver la croyance générale, disait : « Est-il nécessaire de parler de ces voix miraculeuses sorties de l'endroit le plus sacré des temples, de ces signes merveilleux, de ces claires apparitions, dont on cite tant d'exemples. » (V. Orig., *Contr. Cels.*, VIII, 45.)

Souvent les faunes ont fait entendre leur voix, dit Quintus, souvent les dieux ont apparu sous des formes si visibles qu'il faudrait être impie ou stupide pour en douter. (Cicéron, *De Divin.*, I, 45; *De Nat. deor.*, II, 2.)

Balbus (Cicéron, *De Nat. deor.*, II, 2) dit qu'il ne faut attribuer l'épuration des pratiques religieuses ni au hasard, ni aux caprices des hommes, mais aux marques certaines que les dieux donnent souvent de leur présence. Ces apparitions étaient si constantes que le nom de *Épiphanès*, qui est *présent*, qui *apparaît*, donné plus spécialement à Jupiter, était un nom commun à tous les dieux. C'est surtout dans les fêtes célébrées en leur honneur que les apparitions avaient lieu, et venaient singulièrement augmenter la vénération qu'on avait pour leurs statues. Cette croyance était la base de la science de la théurgie, dit Rolle. (V. Arnob., *Adv. gent.*, VI, et Plutarque, *Marcellus.*)

Formes choisies pour apparaître.

Elles étaient très-variées; quelquefois agréables, d'autres fois épouvantables. Dans les présages ou prodiges, on a vu les dieux se manifester sous l'apparence d'une flamme ou d'un feu mystérieux. Nous verrons Jamblique assurer qu'ils apparaissaient ainsi dans les sacrifices; par le plus ou moins d'éclat de ce feu, on distinguait les dieux purs, des dieux infernaux, ces derniers n'offrant qu'une lueur sombre. (V. Jambl., *De Mysteriis Ægypt.*, et Lucien.) Le plus grand des dieux, Jupiter, le même que Bacchus et autres, comme on l'a vu, se montrait avec deux cornes au front, signe de sa puissance. Les faunes et les satyres, ces divinités grotesques, outre les cornes, portaient une queue et ne marchaient que par sauts et par bonds. (Lucien, *Bacchus*, I.)

Quand Bacchus, le dieu taureau, dansait sur le mont Parnasse au milieu des torches de pin, à son diadème, emblème de la royauté, des cornes étaient fixées,

comme chez les Pharaons, et les satyres qui formaient son cortége faisaient entendre leurs voix et retentir au loin une musique que dominait le bruit des cymbales. Les femmes de Thrace voyaient leurs danses et entendaient leur musique bruyante. Nous verrons que tout ne se bornait point au double plaisir de la vue et de l'ouïe. (Hedelin, *Des Satyres.*)

On a dit que lorsque les femmes de la Grèce désiraient voir Jupiter, elles s'écriaient : « Grand dieu! s'il vous plaît d'apparaître, que ce soit avec vos pieds de bouc, sous la forme d'un taureau, et non sous une forme épouvantable. »

Les dieux prenaient souvent la forme humaine. Dans Eusèbe (*Præp. evang.*), on lit que les Égyptiens disaient que les dieux apparaissaient non-seulement sous la forme d'animaux, mais aussi sous la forme humaine.

Dans les temples de Trophonius, d'Amphiaraüs, de Mopsus, les dieux prenaient la forme humaine, non trompeuse, disent les auteurs, mais réelle, évidente. (Orig., *Contr. Cels.*, VII, 35.)

Mille faits historiques prouveraient, enfin, qu'on les a vus souvent sous cette figure. — Les Gaulois se préparaient à piller le temple de Delphes; les prêtres entrant dans le délire sacré, virent par l'ouverture de la voûte du temple apparaître soudain Apollon, sous la forme d'un adolescent d'une beauté divine, Diane et Minerve l'accompagnaient sous celle de deux jeunes filles armées; ils entendirent même le cliquetis de leurs armes. (Justin, XXIV.)

Ce fut sous la forme de deux beaux cavaliers que les Dioscures combattirent pour les Romains auprès du lac Régille; plus tard, sous la même forme, ils annoncèrent au préfet de Réaté que Rome avait remporté la victoire sur Persée.

L'apparition était quelquefois loin d'être agréable ; les dieux prenaient la figure du serpent. Hécate n'avait point de forme fixe, se montrant tantôt sous celle d'une femme, d'un bouc, d'un chien, etc.

L'Empuse, ce fantôme horrible, qui n'était autre que la déesse infernale, changeait à tout instant de forme et de figure. (Aristophane, *Ran.*, 290.)

Assemblées, ce qui s'y passait ; festins, musique, orgies.

Avant qu'on eût érigé des temples, on s'assemblait sur les hauts lieux et dans les forêts sacrées. Après leur érection même, on conserva l'ancien usage, dans certaines circonstances, de s'assembler en plein air : mais plusieurs peuples n'avaient d'autre temple que la voûte du ciel, ou le branchage touffu des forêts. — Les Thraces avaient leurs sanctuaires au milieu des sombres forêts. Leurs prêtres, dans cette fureur sacrée dont on verra tant d'exemples, se livraient à des danses et à mille pratiques étranges. La musique, les banquets, les orgies se présentent dans ces assemblées de divers peuples qui n'avaient cependant entre eux aucun rapport. Chez les Thraces, dont nous parlons, on s'assemblait près d'un étang, on y allumait un grand feu, on consultait les génies inférieurs qui présidaient aux divers éléments, on excitait les tempêtes ou on les conjurait, on faisait les épreuves du feu et de l'eau. On choisissait le voisinage d'un chemin ou d'un carrefour. — Les Celtes, les Hyperboréens, les Perses, les Scythes assemblés dans une forêt, sur une haute montagne, commençaient la cérémonie par le sacrifice d'un homme. Hérodote, Strabon, Silius, Stace, Servius, etc., etc., tous les anciens auteurs entrent dans des détails fort curieux sur ce sujet.

Les Gaulois nos ancêtres (selon Pelloutier, *Hist. des Celtes*) s'assemblaient la nuit dans les forêts, usage qui n'a jamais, dit-il, entièrement cessé ; on sait qu'ils immolaient des victimes humaines ; les Germains avaient le même culte.

Les Celtibères choisissaient aussi les forêts, où les dieux donnaient des signes sensibles de leur présence, Strabon dit qu'on y faisait des banquets.

Moïse Maïmonide avait lu dans les livres des Sabéens et des Chaldéens que ceux-ci se rendaient dans des lieux déserts, y faisaient des sacrifices et des orgies, et répandaient autour d'une fosse le sang des victimes ; puis on faisait un repas auquel le dieu lui-même présidait. (V. E. Salverte, *Sciences occultes*.)

Mêmes festins, mêmes lieux déserts et assemblées sous un arbre séculaire chez les anciens habitants de la Grande-Bretagne.

Dans tout l'Occident, selon Pelloutier qui cite une foule d'auteurs, c'étaient les mêmes cérémonies. Gaulois, Allemands, Celtes, Phrygiens, aborigènes d'Italie, dit-il, tous s'assemblaient dans les forêts, près d'une fontaine ou d'un étang, sur une colline, et on y portait des flambeaux. Dans une forêt non loin d'Aricie, près d'un étang, se trouvait un arbre consacré, auprès duquel se rendaient des femmes portant des flambeaux allumés. C'est là que Numa, initié à la secte de Pythagore, conférait avec une divinité des bois. Plusieurs peuples choisissaient le point d'intersection de divers chemins. Les Galates, les Senones, par exemple (V. Pelloutier, t. V), les Édoniens, pour célébrer Cotys, en avaient un qu'on appelait celui des neuf chemins. Ainsi, lieux déserts pour que l'action de la divinité ne pût être troublée, assemblées nocturnes, sacrifices humains, banquets, danses, divinations par l'inspection

des entrailles des victimes humaines, dieux évoqués qui n'apparaissaient d'ordinaire dans les temps de foi qu'autant que les rites voulus par les formules d'évocation avaient été observés, enfin, dissolutions qui font frémir, que la divinité commande.

Infamies ordonnées par les dieux, copulations, etc.

On n'a pas oublié que le *phallus* était adoré chez les Gentils. Saint Augustin (*De civ. Dei*, VII, 21) s'indigne de ce qu'à la fête de Liber, célébrée au milieu de la débauche, la mère de famille la plus respectable devait, en présence d'une foule de spectateurs, couronner cet emblème obscène. A la fête de Vénus, qui se célébrait quelques jours après, les dames romaines prenaient le *phallus* qu'elles plaçaient dévotement dans le sein de Vénus, *sinus Veneris, id est organum muliebre*, (V. Pitiscus, v° *Senaculum*). Les jeunes mariées étaient obligées de venir s'asseoir sur l'organe de Priape, *Priapi scapum* (saint Augustin, *De civ. Dei*, VII, 24), pour éviter divers ensorcellements [1], entre autres l'impuissance. Avec ce signe suspendu au cou, on n'avait rien à redouter des charmes. Quant au libertinage qui accompagnait ces cérémonies infâmes, non-seulement les dieux l'avaient ordonné, mais ils punissaient quand on ne s'y livrait pas. Vénus châtiait rigoureusement ceux qui négligeaient de rendre ainsi hommage à son culte. On en cite des exemples effrayants. On craignait sa vengeance. La pudeur se révoltait contre ces pieuses infamies; on rougissait de célébrer devant Caton les mystères de Priape, d'Adonis, de Cybèle, de Flora. (V. Bullet, 220). On décernait, dit Philon, des prix à

1. V. Lactance, *De fals. relig.*, *etc.*; Arnob., IV.

l'impudicité la plus honteuse, on ne se livrait à l'incontinence ordonnée par les dieux qu'en luttant contre de chastes instincts.

Aristote (*Politiq.*, VII) regardait comme un acte blâmable de représenter des images obscènes ; il exceptait les dieux qui veulent être honorés par de telles représentations. En Arménie, la Vénus Anaid exigeait que les vierges des familles les plus illustres se prostituassent longtemps dans son temple. (Strabon, XI, 16). Hérodote dit que la même chose se pratiquait en Lydie [1]. A Byblos, elles avaient le choix de se faire raser les cheveux pour le deuil d'Adonis, ou de se prostituer pendant un jour aux étrangers, alternative bien funeste à la chasteté, que de forcer des femmes à dépouiller leurs charmes naturels ou à s'abandonner aux penchants les plus impérieux de la nature déchue.

Pour accomplir ces actes de dévotion, les Cypriotes, à certaines époques, emmenaient leurs filles sur le bord de la mer, pour consacrer leur virginité à Vénus en se prostituant. (Justin, XVIII, 5.)

A Corinthe, plus de mille jeunes filles étaient ainsi consacrées à la déesse, pour se prostituer. Ces étranges actes de piété leur concédaient, en quelque

1. Dans un temple de Babylone, dit Hérodote, des femmes se prostituaient en l'honneur de Vénus. Solon érigea à Athènes un temple à Vénus la Prostituée, qui était gardé et entretenu par des femmes de mauvaise vie. (V. *Athénée*, XIII.) — Comment les Gentils auraient-ils pu éviter ces actes de lubricité révoltante que l'histoire nous a transmis ! Il en résulta que des hommes estimables recommandaient la luxure. Platon louait certains vices infâmes qu'il jugeait dignes de récompense en cette vie et en l'autre. Théocrite en a dit autant (*Idylle*, 12). Aussi Denys d'Halicarnasse avouait que la mythologie grecque n'était propre qu'à corrompre, les dieux étant sujets aux mêmes vices que l'homme, et leur exemple consacrant les passions les plus honteuses.

sorte, le don des miracles. Elles imploraient Vénus dans les besoins de la république, et une inscription de Simonide portait que, pour l'amour d'elles, cette déesse avait sauvé la Grèce.—On pourrait citer nombre d'autres témoignages. Enfin, il faut bien le dire, on était convaincu que les dieux étaient amoureux des simples mortelles, et l'on citait beaucoup de ces accointances qui n'avaient point été stériles.

Les dieux inférieurs, comme plus tard les démons, passaient pour incubes et succubes; ainsi les walkyries des Scandinaves, les éphialtes des Grecs, les dusiens chez les Gaulois copulaient avec l'homme comme les dieux supérieurs. (V. Leloyer, *Des Spectres*, p. 200). Les anciennes traditions et les faits journaliers ne permettaient pas le doute. Nous avons dabord les poëtes, qui n'ayant rien inventé, n'ont fait que transmettre des faits historiques. Tous ont attribué une origine divine à certains personnages. Aristée, qui communiquait avec les dieux, qui fit cesser la peste en Grèce, passait pour fils de Vénus. La même déesse, sous la figure d'une belle nymphe, avait accordé ses faveurs à Anchise, qui ne sut qu'à son réveil le danger qu'il avait couru. Un mortel payait quelquefois de sa vie cet insigne honneur. On voit Latéranus, dieu du foyer, se manifestant sous la forme d'un phallus, rendre Ocrésia mère de Servius Tullius. Pénélope, en gardant ses troupeaux sur le Taygète, reçut Mercure déguisé en bouc, et devint mère du dieu Pan, etc. — Récits de poëte, dit-on, fable ridicule... — Croyance des mieux établies, car après les poëtes nous avons les historiens. On attribuait à Scipion une origine divine. Jul. Obsequens rapporte qu'un serpent mystérieux avait été vu dans la chambre de sa mère : plusieurs personnages illustres prétendaient ainsi tirer leur origine du ser-

pent ou l'avoir pour père immédiat. Aristomène était né d'un serpent, d'après les Messéniens; et Aratus, selon les Sicyoniens; Alexandre enfin, d'après les Macédoniens. On a donné une origine céleste à Romulus et même à Platon. Ces quelques faits suffisent pour montrer une croyance qui appartient non-seulement aux siècles de barbarie, mais encore aux siècles les plus civilisés. A une époque plus rapprochée, quand des faits analogues se représenteront, peut-être que moins disposé à nier qu'une telle croyance ait existé, on essayera de l'expliquer; en attendant, nous continuons de la constater chez les anciens. Les femmes qui se consacraient au culte de Rhéa, et celles de Thrace, dès qu'elles entendaient le son des tambours et des divers instruments, gravissaient les montagnes pour jouir du spectacle, voyaient danser les faunes et les satyres, et se retiraient dans l'épaisseur des forêts pour goûter avec ces dieux lascifs les plaisirs grossiers d'un commerce charnel. (V. Hédelin, *Des Satyres et des Brutes*, 127, et Llorente, *De l'Inquisition*, t. III, 458.)

Dans les dionysies, la femme de l'archonte-roi était présentée à Bacchus comme épouse; faut-il dire à quoi l'engageait, selon les Gentils, ce titre d'épouse? était-il purement honorifique? On était si convaincu du contraire, que les historiens citent des faits complétement étrangers au mysticisme pur : dans de rares circonstances de simples mortels s'étant substitués au dieu, sans qu'on s'en doutât, on doit donc penser que celui-ci agissait en tout comme un homme.

Les dames romaines étaient-elles étonnées d'une proposition bien faite pour les surprendre? Non certes, elles s'en trouvaient fort honorées et les maris y consentaient avec joie. « Si ce fait eût été sans exemple, dit Binet (*Idée gén. de la théol. pay.*, 138), comment

comprendre que la femme de ce chevalier dont parle Josèphe, dame aussi illustre que vertueuse, s'y fût déterminée sans hésiter! On dit à Pauline qu'Anubis, qui passait pour le plus impudique de tous les dieux, est amoureux d'elle, elle le dit à son mari et s'en félicite auprès de ses amies; la nuit vient, tout se passe très-humainement avec Anubis. La dame raconte tout à son mari et s'en glorifie avec ses intimes amies; mais le faux Anubis, la rencontrant, lui dévoile sa honte... La dame indignée porta plainte; un châtiment sévère suivit le crime: les prêtres qui avaient laissé Mundus s'introduire dans le temple furent crucifiés et le temple fut rasé.» Si cela se pratiquait à Rome civilisée, dit Binet, que n'aura-t-on pas fait parmi les barbares? Cet exemple en vaut mille; un historien tel que Josèphe n'aurait pas osé noter les mystères d'infamie.

Bayle dit: Si les Athéniens eussent cru que ce n'étaient que des fables, auraient-ils trouvé mauvais que Socrate désapprouvât qu'on eût de telles idées des dieux? il n'y avait guère de choses plus contraires à la raison que de prétendre que les plus grandes divinités descendaient du ciel pour coucher avec les femmes; cependant, dit-il ailleurs, les peuples n'en doutaient pas. Les Romains attribuèrent la perte de la bataille de Cannes à la jalousie de Vénus, parce que Varron avait mis en sentinelle un beau garçon dans le temple de Jupiter[1].

1. Bayle, *Pens. sur la comète*, IV, 388-429. — Les philosophes des derniers temps ont pensé que les prêtres remplaçaient le dieu dans le commerce impur; ce n'est pas ici le lieu de prendre la défense de ce corps respectable. Je ne ferai que quelques réflexions et je dirai: que cette opinion pour celui qui a fait un examen un peu sérieux de la matière n'est point admissible, même en faisant une assez large part aux vices et aux faiblesses humaines. Nous ne voyons dans l'histoire grecque qu'un seul cas où l'amant d'une jeune fille (non un prêtre) se substituât au dieu; c'est celui de Callirhoé qui crut faire

Ce qu'on vient de rapporter chez les Grecs et chez les Romains se retrouve chez les Babyloniens : dans le temple de Bélus, une femme était conduite dans un lit magnifique, placé dans le sanctuaire. Personne, dit Hérodote, n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit une

hommage de sa virginité au dieu du fleuve; et deux faits chez les Romains : dans l'un, les prêtres permettent à un jeune homme de se cacher dans le temple, dans l'autre le prêtre lui-même commet cet exécrable forfait, et on sait qu'un châtiment aussi prompt que terrible punit les auteurs et les complices. Or, cette cérémonie mystérieuse avait lieu souvent; il faut donc admettre, ou qu'une femme vertueuse (les Gentils eux-mêmes en avaient de fort chastes, comme on sait) aura consenti à commettre un adultère avec un prêtre et que son mari l'aura vu avec joie, ou que l'un et l'autre ont été trompés, non chez une seule nation, chez toutes peut-être; non pendant un ou deux siècles, mais pendant une longue suite de siècles; toutes les femmes auront été trompées ou auront consenti ainsi à devenir infidèles en copulant avec un prêtre jeune, vieux, beau, laid, connu ou inconnu... Tous les maris ont été constamment dupes; pendant de longs siècles, il n'y a eu ni cette jalousie ni cette défiance qui sont de tous les temps, malgré enfin les exemples qu'on vient de citer, qui avaient dû vivement impressionner les parties intéressées. Mais si les femmes, si les maris ont pu concevoir de graves soupçons, le prêtre a dû redouter des châtiments effroyables!... Cependant le mystère continue de s'opérer comme de coutume : les femmes vont dévotement s'offrir au dieu, les maris prient pendant cette sainte cérémonie que l'autorité respecte comme un mystère sacré; et tout le monde est content. Peut-on supposer une aussi constante et aussi universelle erreur ou bonhomie!... Disons, en attendant plus ample examen, qu'il fallait avoir de graves raisons de croire que le Dieu lui-même accordait de divines faveurs à une simple mortelle, puisque l'action sacrilége d'un impie ne fut pas plus capable de détruire cette pieuse conviction, que la découverte d'un miracle fabriqué par un prêtre catholique ne détruirait dans l'esprit d'un chrétien pieux et éclairé la foi qu'il accorde aux véritables. Nous espérons un jour expliquer ce mystère. — On a dit que le sacerdoce était un corps respectable, et on le soutiendra. Si on voit de rares exemples comme celui du prêtre d'Anubis, on sera moins surpris quand on saura qu'il appartenait au rite égyptien, culte étranger, longtemps rejeté à Rome. On était arrivé alors à une époque de corruption et d'impiété, qui avait atteint le sacerdoce lui-même.

femme, et les prêtres disent, ce qui paraît incroyable, que le dieu va se reposer dans ce lit. Le même Hérodote (I, 181, 182) dit que, s'il faut en croire les Égyptiens, il en arrive autant dans le temple de Jupiter Thébain, et on dit que les femmes n'ont commerce avec aucun homme... La même chose se remarque à Patare... Quand le Dieu honore cette ville de sa présence, la grande prêtresse est enfermée dans le temple pendant la nuit.

Cotys, roi de Thrace, faisait des sacrifices dans une forêt sacrée; la déesse venait le trouver après le banquet, et passait la nuit avec lui.

Dans le temple de Jagrenat, dit un auteur moderne, une jeune vierge épouse aussi le dieu qu'elle consulte sur les récoltes. — On pourrait multiplier ces citations. Dans les assemblées, dans certaines fêtes, il se passait donc des faits qui ont fait croire à un intime commerce entre les hommes et les dieux, qui paraissaient désireux de jouir de leurs embrassements; il était constant pour les Gentils que les dieux avaient les mêmes passions que les hommes. (V. Jul. Firm. Maternus, *De errore profan. relig.*, et Apulée.)

Ils aimaient la danse, la musique, les banquets et les femmes. Malgré leur invraisemblance, ces faits étaient constants chez les anciens, comme nous le verrons encore en poursuivant ce travail.

Strabon (X, 3), parlant de Silène, des satyres et du dieu Pan, dit qu'ils aiment les danses et font entendre dans les fêtes le son des tambours, des flûtes et des cymbales.

Eschyle, dans une pièce perdue, *les Édoni*, invoque Cotys et introduit les ministres de Bacchus se servant d'instruments montagnards... Le poëte dit : « Le chant perce, et d'invisibles mimes, imitateurs effrayants des

taureaux, accompagnent de leurs mugissements. » (V. Rolle, *Culte de Bacchus*, I, 263.)

Bacchus, le grand dieu céleste, n'était pas plus grave que les petits dieux de sa suite : on affirme, dit Macrobe, que Bacchus portant des thyrses et couvert de peaux de faons, danse sur le Parnasse au milieu des torches de pin... On y voit de nombreux rassemblements de satyres, on ouit leurs voix ; le retentissement des cymbales, du haut de cette montagne, se fait entendre au loin..... — Nous savons que les femmes accouraient alors et qu'il se passait ce qu'on a dit être arrivé dans les temples ; on n'a pas oublié qu'elles étaient dans cet état qu'on nomme *délire sacré*. Hédelin, parlant des satyres, dit que leur voix était articulée, qu'on ignorait d'où elle pouvait venir, car on savait que la montagne n'était pas habitée. Le cri mystérieux des orgies, dit-il ailleurs, était *sabohé! sabohé!* à cause du surnom de *sabazien* donné à Bacchus. (V. Hédel., 137.)

Disons, pour terminer cet article, que nous verrons plus loin saint Augustin si convaincu de ces copulations étranges comme les païens de son temps, qu'il dit : « que c'est une chose si publique que ce serait une impudence de la nier ; » et Varron, qu'il regarde comme le plus savant des Romains et le moins crédule, ne sachant qu'en penser, déclare cependant que ce ne sont pas des fictions de poëte, mais des mystères sacrés qui s'accomplissent dans les temples. Ce qu'il faudra dire ailleurs sur ce sujet n'a pas permis d'être ici plus succinct.

Les dieux animent les simulacres, s'emparent des êtres vivants. — Les prêtres ont le pouvoir de les faire descendre dans les statues.

On a dit que la divinité résidait dans les symboles, qu'elle s'emparait momentanément de l'organisme humain dans la fureur sacrée, et que les dieux s'incarnaient même, en quelque sorte, dans les animaux qui leur étaient consacrés, tels que le bœuf et le serpent, et dans les objets inanimés, tels que le chêne, un monolithe, etc.; dans tous ces objets souvent la divinité manifestait sa présence.

Les dieux avaient révélé des moyens propres à les faire descendre dans les statues; c'était l'art divin d'unir les êtres invisibles aux choses visibles, pouvoir immense du sacerdoce, de contraindre les dieux, par certains rites, d'habiter avec les hommes, qu'il faut expliquer.

La consécration du prêtre ayant introduit l'esprit dans une statue, celle-ci ne cessait pas de rester matière inerte et sans vie, mais elle paraissait animée par la puissance du dieu. A cette consécration nommée *théopée*, qui liait le dieu à l'idole, succéda la *théurgie*, consécration magique appelée aussi *téléte*, qui disposait les âmes à la visite des esprits, à la vision des dieux et des génies; ces deux consécrations, faites selon les rites voulus, pouvaient ainsi contraindre les dieux, qui, d'autre part, avaient pleine liberté d'opérer à leur gré les prodiges de la théopée et de la théurgie.

Les faits historiques propres à prouver ce qu'on vient d'avancer sont nombreux et attestés par les autorités les plus imposantes. Cette croyance, on ne saurait trop le répéter, n'était pas seulement celle de quelques femmes crédules, ni l'effet d'une imagina-

tion échauffée, ni due à quelque grossier prestige. Historiens, philosophes païens, Pères de l'Église, etc., tous se réunissent pour affirmer que par le moyen de certaines évocations magiques on pouvait animer un simulacre. C'était une opinion folle, dit le savant Bergier, c'était néanmoins une croyance, comme nous le prouverons. (*Dictionnaire de théologie* de Bergier, au mot *Idoles*.)

Mille témoignages, car tous les historiens l'attestent, affirmaient qu'on avait vu des statues s'agiter, suer, répandre des larmes, sourire, parler, etc.; dans certains temples ces prodiges étaient habituels. Non-seulement on avait entendu des voix dans les sanctuaires, mais on avait vu des statues s'y promener seules. Ces merveilles s'opéraient quelquefois en présence de plusieurs spectateurs; dans le temple d'Héliopolis, Apollon étant selon l'usage porté sur les épaules des prêtres, il les faisait à son gré avancer ou rétrograder. Un jour, il s'éleva d'un seul élan jusqu'à la voûte du temple, et cela arrivait souvent.

Macrobe (I, 23) dit aussi qu'à Héliopolis la statue du dieu Soleil est portée sur un brancard par des hommes de la première distinction qui ont mérité cet honneur par une longue continence. Courbés sous ce fardeau, agités de l'esprit divin, ils sont forcés de suivre la direction qu'il leur imprime. — Il paraît, d'après Macrobe, que les sorts d'Antium et de Préneste étaient aussi des statues qui se remuaient d'elles-mêmes et dont les mouvements différents servaient de réponse ou indiquaient si on pouvait les consulter [1].

1. De tels faits sont fréquents dans l'histoire. Valère Maxime (I, 8) rapporte comme indubitable que les images des dieux-pénates qu'Énée avait apportés de Troie se transportèrent deux fois d'elles-mêmes

Val. Maxime rapporte que Furius Camillus, étant maître de Véies, ordonna à ses soldats de transporter à Rome la statue de Junon *Moneta*, principal objet du culte des Véiens. Tandis qu'ils s'efforçaient de l'enlever de son piédestal, l'un d'entre eux lui demande en plaisantant si elle consent à aller à Rome. Le badinage se changea en stupéfaction; tous entendirent le *oui* qu'elle prononça, et crurent emporter non une statue, mais Junon descendue du ciel.

Sur la voie latine, à quatre milles de Rome, — d'après le même historien, — existait un temple dédié à la fortune des femmes et dont la consécration remontait à l'époque où Coriolan fut désarmé par les larmes de sa mère... Cette statue prononça jusqu'à deux fois ces mots : *Heureux les auspices sous lesquels vous m'avez vue et sous lesquels vous m'avez consacrée.* (Val. Max., I, 8.)

Julius Obsequens dit qu'une statue d'Apollon répandit des larmes pendant quatre jours; elle avait été apportée de Grèce et en présageait ainsi la ruine. Le même auteur mentionne que dans les temples les statues se tournaient, que souvent les lances s'agitaient toutes seules; dans diverses circonstances, dit-il, le sang a jailli des statues, elles ont sué, etc. Quintus l'atteste également. (Cicéron, *De div.*)

Pausanias, en parlant de la statue de Diane taurique, devant laquelle les Spartiates fouettaient leurs enfants jusqu'au sang, dit qu'il était naturel à cette statue d'aimer le sang humain, s'y étant accoutumée chez les Barbares; il n'entendait pas parler de la statue elle-même, mais de l'esprit qui y était renfermé. — Porpyhre

dans la ville de Lavinium. Saint Augustin parle de ce prodige, qui n'était pas supérieur au pouvoir des dieux. (*Cité de Dieu*, III, 14.)

assure aussi que les dieux habitent dans les idoles. — La place publique est remplie de statues, dont on ressent l'assistance, disait Maxime de Madaure. (V. Bergier, v° *Idoles*.)

Quand les premiers chrétiens reprochaient aux païens d'adorer des statues de bronze ou d'argent, ceux-ci leur répondaient : « Vous vous trompez, nous ne croyons pas que le bronze et l'argent soient des dieux; l'ouvrier qui sculpte des statues ne fait pas des dieux, mais celui qui les consacre par des cérémonies. » (Arnobe, VI, 17.) L'auteur des Clémentines fait observer aussi que les païens, pour justifier leur culte, prétendaient qu'ils n'adoraient point la matière des statues, mais l'esprit qui y résidait.

Après tous ces témoignages, on est forcé de redire avec Bergier : « Il est incontestable que les païens, soit ignorants, soit philosophes, croyaient que les idoles étaient animées. »

Les Pères de l'Église pensaient comme les païens, avec cette différence qu'au lieu de voir l'idole agitée par une divinité, ils y voyaient l'action d'un mauvais génie. Ils n'ignoraient pas cependant que l'Écriture a dit : « *Elles ont des yeux et ne voient pas ; elles ont des oreilles et n'entendent pas* [1]. Ce phénomène était aussi constant pour eux que l'est parmi nous, pour nombre de gens éclairés, ce qu'on rapporte de certaines images miraculeuses.

Il est visible, remarque saint Augustin (*De civ. Dei*, VII, 27), que l'objet de toute leur théologie civile était d'attirer les esprits impurs dans les statues. Le saint évêque le répète en plusieurs endroits.

1. Eusèbe (*Præp. ev.*, IV, 15), dit qu'il ne faut pas regarder comme des dieux les statues... ni les mauvais démons qui opèrent en elles.

Sozomène (*Hist. eccl.*, VII, 15) rapporte que, des idoles ayant été brisées, un certain Olympius incitait les païens à la révolte, et leur disait : Les statues ont été mises en pièces, elles étaient sujettes à la corruption, mais la puissance qui était en elles s'est retirée au ciel. — Ce qui prouve que le paganisme, même en expirant, laissait encore cette croyance dans toute sa force.

On croyait aussi que les dieux agissaient dans l'eau, dans le feu, dans les arbres, etc., qui leur étaient consacrés. Nous aurons occasion d'en parler. Les épreuves par l'eau et le feu, l'oracle de Dodone, et mille faits que l'expérience a constatés, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nous, prouveraient qu'une intelligence s'est manifestée dans les objets les plus matériels.

La divinité, avons-nous dit, résidait dans les animaux qui lui étaient consacrés. Selon les prêtres égyptiens, Osiris s'emparait du bœuf Apis, qui prédisait et communiquait même cette faculté aux assistants. Les enfants qui suivaient le cortége d'Apis étaient subitement saisis de l'enthousiasme sacré et prédisaient l'avenir, état où se trouvaient même les enfants qui jouaient hors de l'enceinte du temple [1]. (Rolle, I, 4.)

1. Le Grand Lama offre le même fait. Le Grand Lama, ou Dalaï-Lama était un prince qui régnait, dit-on, 1026 ans avant J.-C., dans une partie de l'Inde; il passa pour un Dieu qui s'était incarné. Étant mort, ses disciples dirent qu'il renaîtrait dans le Grand-Lama, idole vivante, objet de l'adoration des habitants du Thibet. Il a, selon eux, les perfections de la divinité, possède la science universelle et connaît les secrets les plus cachés. Il est immortel. Son corps paraît mourir, mais des signes sûrs indiquent l'enfant qui doit le remplacer. Il nous est interdit de répéter tout ce qui se manifeste de prodigieux dans le corps de l'enfant où le dieu va de nouveau s'incarner. Des prodiges

On était persuadé que la divinité avait sa demeure dans les serpents sacrés nourris dans les temples.

On sait que les Romains, attaqués d'une peste affreuse depuis trois ans, envoyèrent, d'après le conseil de l'oracle, des députés à Épidaure pour faire venir le dieu Esculape à Rome. Comme ceux-ci admiraient sa statue, on vit sortir un serpent du temple, il traversa la ville, se rendit au vaisseau des Romains, et entra dans la chambre d'Ogulnius. Les députés ravis de ce prodige, se transportèrent à Antium, où ils séjournèrent. Pendant ce temps, le serpent se glissa dans le temple dédié à Esculape, revint au vaisseau quelques jours après et continua sa route, en remontant le Tibre. Arrivé dans l'île que forme cette rivière, il saute à terre, dans le même lieu où on bâtit un temple. Aussitôt la peste cessa. Valère Maxime (I, 8) rapporte ce fait historique, sur lequel plusieurs auteurs anciens ont discuté [1].

Quoi qu'il en soit, ce point n'est pas discutable maintenant. Il ne s'agit que de constater que les serpents étaient des symboles vivants de la divinité, et que les Gentils étaient convaincus qu'ils lui servaient de demeure.

Le Bacchus Sabazius des Grecs était un serpent qui avait aussi ses forêts sacrées et ses prêtres. Xerxès s'étant emparé d'Athènes, les habitants étaient indécis s'ils

réels prouvent, dit-on, depuis plus de 3000 ans cette incarnation dans le corps de l'enfant qui devient Grand Lama à son tour.

1. Serait-ce un conte? Il y a trop de raisons pour la négative. Était-ce un serpent apprivoisé? — Il est douteux qu'un serpent apprivoisé ait pu faire ce qu'on rapporte de celui-ci. La peste a cessé, — elle devait, dira-t-on, avoir une fin. — Quoi qu'il en soit, dans les temples d'Épidaure, de Cos, de Pergame, dans tous les temples si nombreux en Grèce, on voyait des colonnes où étaient inscrits les noms de ceux qui avaient été guéris.

quitteraient la ville; mais les prêtres effrayés accourent en disant que le serpent sacré a disparu.... Alors les Athéniens de s'écrier : « Que tardons nous de le suivre ? »

Un roi des Indes montrait mystérieusement à Alexandre la divinité vivante qu'on adorait dans un temple. C'était un serpent monstrueux qui représentait Bacchus. — L'histoire religieuse des Gentils est pleine de faits d'apparitions de serpents. Ils se montraient pendant la veille, on en recevait des révélations en songe. Pendant le sommeil de Roscius un serpent vient enlacer son corps. Le devin consulté sur ce prodige répond que Roscius est destiné à une grande renommée. Ces sortes d'apparitions, si souvent rappelées dans l'antiquité, ne pouvaient, aux yeux des Gentils, concerner des serpents naturels.

Des faits nombreux prouvaient aussi que les dieux habitaient dans les lieux qui leur étaient consacrés et qu'ils y manifestaient souvent leur présence [1].

1. Mithridate ayant mis le feu aux bois consacrés aux Furies, un grand éclat de rire se fit entendre. On ne put l'attribuer à nul être vivant.

CHAPITRE V

Conjurations des dieux. — Les dévouements. — Révélations utiles au bien-être matériel, etc. — Des guérisons divines. — Invulnérabilité, incombustibilité. — Les dieux accordent des faveurs ou châtient. — Divers moyens de connaître l'avenir. — La Providence, le Destin. — Présages. — Augurie. — Aruspicine. — Des songes. — Astrologie. — Talismans, amulettes. — Des oracles. — Nécromancie ou oracles rendus par les âmes des morts. — Doctrine des Gentils sur l'origine des âmes et leur destination.

Conjuration des dieux.

Outre ce pouvoir immense des prêtres des Gentils qui, pleins de foi, en suivant les rites prescrits, pouvaient faire descendre les dieux dans les statues et les faire apparaître, il leur était encore donné par les conjurations de participer à leur puissance.

On pouvait demander : 1° qu'une chose se fît; 2° que tel malheur fût détourné, et 3° se mettre sous la protection des dieux pour l'éviter. Ces formules de conjurations, qui se distinguaient en *impétratoires, aversoires et recommandatoires*, renferment tout. On devait prendre les précautions les plus scrupuleuses en prononçant les paroles du rituel, cérémonie si grave qu'un homme était préposé pour le lire, un autre pour suivre attentivement chaque parole, un troisième pour imposer le plus grand silence, et un quatrième pour jouer de la flûte, de peur qu'on n'entendît rien de funeste pendant la récitation des formules : de terribles exemples prouvaient que, des imprécations ayant interrompu la prière

ou la formule ayant été mal récitée, les présages étaient devenus funestes. S'agissait-il de consulter la divinité pour savoir si tel événement aurait une heureuse issue, on immolait une victime, on consultait ses entrailles, et aussi promptement que la pensée, sans que la victime eût fait aucun mouvement, la tête, ou le cœur, ou les entrailles de cette victime disparaissaient ou se trouvaient doubles. Et qui l'assure? Ce n'est pas un auteur disposé à croire aux prodiges divins, c'est Pline, qui ne voit que lois naturelles partout. Ainsi, les formules, dit-il, jouissaient d'un grand crédit; elles étaient confirmées par les événements de 830 années. Une simple prière faite par les vestales retenait les esclaves fugitifs. Les exemples existaient par milliers. Au moyen des conjurations, on pouvait faire tomber la foudre; aussi fallait-il se garder d'agir avec légèreté dans ces circonstances. On voit, dans les annales, des exemples bien propres à causer de l'effroi. L'omission de quelques circonstances du rit avait causé la mort. Il était constant que les conjurations avaient modifié de hautes destinées, et qu'on changeait ainsi la valeur des présages. (Pline, XXVIII, 3 et suiv.)

Les prêtres pouvaient causer les orages, ils avaient aussi le pouvoir de les détourner par certaines paroles; ils avaient toute puissance sur les météores. Pausanias rapporte que lorsque la campagne souffrait de la sécheresse, un prêtre de Jupiter, en Arcadie, agitait l'eau d'une fontaine avec un rameau de chêne; il s'élevait une vapeur légère, une nuée se formait, et bientôt la pluie tombait par torrents. Pour obtenir le même bienfait, les Romains roulaient près du temple de Mars un cylindre en pierre qu'on nommait *Manalis*. Cette grande puissance se manifestait dans les dévouements d'une manière non moins frappante.

Les dévouements.

Les présages dont il sera parlé dans un des paragraphes suivants pouvaient être modifiés par les sacrifices et la prière, à moins que le destin n'eût décrété que le malheur annoncé ne pouvait être conjuré, ou que la volonté des dieux infernaux ne fût contraire. Dans ce dernier cas, on ne pouvait rien obtenir de ces divinités terribles qu'en répandant le sang humain; de là les sacrifices humains et les dévouements. Si un crime avait attiré la malédiction sur une nation entière, un chef pouvait, en se chargeant d'imprécations, faire tomber uniquement sur sa tête la fureur des esprits infernaux. Quand ils ne s'étaient pas contentés de victimes humaines d'un rang considérable, les rois eux-mêmes se dévouaient alors pour le salut de l'État. Chez les Grecs, Cécrops sacrifie sa fille pour faire cesser une guerre meurtrière; Agamemnon immole Iphigénie; Ménécée, pour conjurer les maux qui fondent sur les Thébains, s'immole lui-même quand le devin Tirésias eut déclaré que les dieux demandaient cette expiation. Un oracle promet la victoire à l'armée dont le chef mourra dans le combat, Codrus, déguisé en paysan, se fait massacrer dans le camp des ennemis.

Les Romains nous donnent de pareils exemples de dévouement. On connaît ceux de Curtius, des deux Décius et de ces sénateurs qui, après la bataille de l'Allia, se dévouèrent solennellement pour la patrie, exemple qui fut suivi par plusieurs prêtres. (Tite-Live, V; *Encycl. méth.*, v° Dévouement.)

Curtius ne se précipita dans un gouffre que lorsque les aruspices eurent déclaré que les dieux Mânes de-

mandaient qu'on leur envoyât un homme brave. (*Mém. de l'Acad.*, V.)

Les limites et le plan de cet ouvrage ne permettent pas de rapporter ici la cérémonie du *dévouement*. Disons seulement qu'elle était présidée par le grand prêtre, et le chef qui s'était dévoué la terminait en se jetant au milieu des ennemis pour leur communiquer la contagion de la malédiction dont il s'était chargé. Les principaux dieux étaient appelés par leur nom; on les conjurait de répandre la terreur et l'épouvante au milieu des ennemis dévoués aux dieux Mânes; cette formule était répétée mot à mot par celui qui se sacrifiait[1]. L'histoire assure que son dévouement était suivi d'un plein succès; une révolution soudaine s'opérait; la victoire, fût-elle assurée pour l'ennemi, l'armée dont le général s'était dévoué était aussitôt victorieuse.

Les dieux ne révélaient pas exclusivement aux prêtres ou aux devins que tel chef devait se dévouer. Décius, par exemple, et son collègue reçurent cet ordre divin dans un songe; aussi dès que le premier vit l'aile gauche plier, il pensa qu'il était temps d'accomplir ce qui lui avait été révélé, et il appela le grand prêtre Valérius.

Un autre dévouement moins noble, moins sublime, dévouait aux dieux infernaux les sujets dangereux, les nations ennemies. On s'efforçait d'enlever à ces dernières la protection de leurs dieux; on n'y réussissait qu'en gagnant leurs divinités tutélaires par des prières et des promesses. Pour éviter qu'on évoquât ainsi leurs dieux, les prêtres tenaient leurs noms fort secrets.

Les dévouements appartiennnent à la plus haute an-

1 V. Macrobe, qui fait connaître aussi une formule différente pour les termes et la même pour la forme.

tiquité. On voit le roi des Moabites engager Balaam à dévouer les Israélites. Ainsi les imprécations proférées par un prêtre causaient la maladie ou la mort de ceux qu'il dévouait. Quoique l'amour de la patrie et le zèle religieux se fussent bien refroidis, on voit encore, au second siècle de notre ère, Antinoüs se dévouer pour l'empereur Adrien. Si ces dévouements généreux sont rares alors, les imprécations par lesquelles on dévouait les ennemis ne l'étaient pas.

Révélations utiles au bien-être matériel, etc.

Les dieux avaient voulu communiquer avec les hommes et se manifester par des bienfaits. On peut remarquer qu'ils révélaient surtout ce qui concerne la vie matérielle, les biens temporels et les guérisons des maladies. Cependant ils révélaient aussi ce qui concernait les devoirs des hommes envers eux. Les mots barbares usités dans certaines opérations, les formules inintelligibles avaient été dictées par les dieux, qui avaient aussi demandé un culte et des sacrifices. — « Ce que je vous dis est de la plus grande vérité, disait Thémistius, et extrait de la doctrine des anciens; à des temps marqués, des substances divines et éternelles descendirent sur la terre pour l'utilité des hommes, » etc., et Jamblique assure qu'ils étaient les auteurs de ces formules auxquelles on attachait l'efficacité des opérations et le pouvoir d'opérer des prodiges.

Toute l'antiquité atteste ce qu'on vient de lire.

Des guérisons divines.

Ce sujet est un des plus intéressants, car les guérisons surhumaines appartiennent à toutes les religions,

à tous les siècles, même aux siècles matérialistes, qui, refusant de les attribuer à la divinité, préfèrent supposer l'action de quelques lois physiques inconnues. Quoi qu'il en soit, tous les peuples, j'ignore si on doit en excepter un seul, ont cru que la divinité avait communiqué aux hommes, par une sorte de révélation, les premières connaissances de l'art de guérir. Les anciens Gentils, les Grecs, les Juifs et les Chrétiens ont pensé que la médecine avait une origine céleste. Quels sont les dieux qui ont fait ces révélations? A quelle époque? Il règne tant d'obscurité sur ce sujet que la question reste insoluble. On cite une foule de noms : Bacchus, Ammon, Esculape, Apollon, Osiris, Sérapis, Anubis, Apis, Isis, Diane, etc., etc. Mais quelques-uns pensent que Bacchus était le même que Noé, que Ammon était le même que Cham, son fils; d'autres en font des rois, des princes ou des prêtres, des fils des dieux. Osiris passe aussi pour l'inventeur de la médecine. On voyait dans la ville de Nysa des inscriptions qui portaient : « Mon père est Cronos, le plus jeune de tous les dieux, je suis le roi Osiris. » — Une autre était ainsi conçue : « Je suis Isis, instruite par Thoth, fille aînée de Cronos, femme et sœur d'Osiris; c'est moi qui brille dans la Canicule. » — Ailleurs on voit que Thoth est le même que Hermès ou Mercure, et Jamblique dit qu'il y avait en Égypte des colonnes remplies de sa doctrine, et que Pythagore avait puisé de grandes lumières dans les livres sacrés qu'on lui attribue, et qui sont conservés soigneusement dans les temples. Leclerc (*Hist. de la méd.*) dit que si ces livres sont véritablement de lui, il serait évident que la médecine hermétique était fondée en grande partie sur la magie et l'astrologie. Dans un de ces livres, l'*Asclépius*, il est question de statues qui donnent des maladies, les gué-

rissent, prédisent l'avenir et font cent autres prodiges. Osiris, Sérapis et Apis sont les mêmes qu'Esculape, dieu de la médecine ; mais il a existé plusieurs Esculape qui tous faisaient des guérisons. Isis passe aussi pour avoir inventé divers médicaments ; on pense que, mise ensuite au rang des dieux, elle s'occupe encore de la santé des hommes. Diodore assure que ceux qui l'invoquent sont visiblement soulagés : — Ce n'est pas sur des fables, disent les historiens, que la réputation d'Isis s'est établie, mais sur l'évidence des faits, et le témoignage de l'univers entier les atteste... On cite une foule d'autres noms qui appartiennent à la plus haute antiquité, et sont évidemment les noms des disciples des dieux, de ces favoris auxquels ils ont révélé leurs secrets. Ce que la tradition, au milieu de ces ténèbres, offre donc de plus certain, c'est que la divinité aurait révélé, entre autres secrets, celui de guérir, à des personnages qui ont été confondus plus tard avec les dieux [1], ont été divinisés comme eux, et souvent en ont reçu les noms. Il est constant que les prêtres de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, les Druides, etc., etc., guérissaient par des expiations, des lustrations, des sacrifices, des chants et par certaines paroles magiques. Ces moyens étranges de guérison remontaient à la plus haute antiquité. Avant le siége de Troie, les Cabires, les Curètes les pratiquaient déjà [2]. Lorsqu'on eut érigé des temples, les malades s'y rendirent ; les Égyptiens allaient se coucher dans le temple d'Isis et d'Osiris,

1. Œnone disait qu'Apollon lui avait enseigné les simples propres à guérir. — Diane avait fait connaître leurs vertus à Chiron.

2. Les Asclépiades étaient une corporation de prêtres qui ne transmettaient leur moyens de guérir que par l'initiation. Ils joignaient à la médecine divine certaines notions médicales dont Hippocrate se servit pour établir une médecine plus rationnelle.

qui leur révélaient les remèdes ou le régime qu'exigeait leur maladie. Plus tard, Sérapis les surpassa et les fit oublier. N'oublions pas, cependant, que Sérapis était le même dieu qu'Osiris, que Pluton, que Jupiter.

La vie la plus longue, disait Aristide (*Disc. sur Sérapis*), ne suffirait pas pour décrire tous les miracles opérés par Sérapis : ressusciter des morts, donner la santé et les richesses, etc. Ses cures miraculeuses étaient consignées dans des livres sacrés, et il avait partout un grand nombre de temples; en Égypte, du temps d'Aristide[1], on en comptait quarante-trois. — Strabon dit que les plus grands personnages avaient confiance au Sérapis du temple de Canope; on s'y rendait pour obtenir des songes, et les ex-voto encombraient ses autels.

Esculape, que quelques-uns confondent avec Apollon, tandis que d'autres en font un disciple d'Hermès, apparaissait aux malades dans les temples, après certaines cérémonies préliminaires, lustrations, sacrifices, et quand la foi ne manquait pas. Quelquefois les malades ne voyaient en songe que les médicaments; d'autres fois tout se présentait allégoriquement. On pouvait aussi obtenir des songes chez soi : tous ces remèdes, comme on le verra ailleurs, étaient d'ordinaire très-bizarres et plus propres souvent à tuer un malade qu'à le guérir[2].

Toutes les nations avaient ainsi des temples où se rendaient les malades, ou bien ceux-ci y envoyaient leurs amis pour obtenir des apparitions ou des songes;

1. Aristide, orateur grec, est mort vers l'an 189 de notre ère.

2. Les prêtres se couchaient sur les peaux des victimes et obtenaient ainsi des songes. Ils conversaient avec les dieux, interrogeaient les Mânes, voyaient les formes les plus extraordinaires. (V. Aubin Gauthier, *Histoire du somnambulisme*, t. 2.)

quelquefois les prêtres consentaient à se charger de demander la révélation d'un médicament salutaire ; et ces remèdes naturellement inutiles ou nuisibles guérissaient, ainsi que l'attestent tous les monuments historiques. Les Hébreux en étaient si convaincus qu'ils furent entraînés dans l'idolâtrie ; Isaïe leur reproche d'aller dormir dans les temples (LXV, 4), Ochozias envoyait consulter le dieu d'Accaron. (IV *Reg.*, I, 2.)

Ce serait ici le lieu de citer de longs récits historiques de ces moyens curatifs indiqués en songe. Nous verrions à Athènes une statue de Pallas, dressée par ordre de Périclès, lui indiquer pendant son sommeil l'herbe qui guérira son esclave tombé du haut d'un temple. (Leclerc, *Hist. de la méd.*, p. 1.)

Un dragon montre dans sa gueule, à Alexandre, la plante qui doit rendre la santé à Ptolémée. (Cic., *De div.*, II, 66.)

Nous citerions enfin la guérison de la jeune Aspasie, fille d'Hermotime, défigurée par une grosse tumeur au visage. Les médecins demandant à son père une somme dont il ne pouvait disposer, la pauvre enfant se retire fondant en larmes. La nuit, dans un songe, une colombe lui apparaît; s'étant changée en femme, elle lui dit : « Aie bon courage, prends les roses dont on fait des guirlandes pour Vénus; lorsqu'elles seront desséchées et pilées, applique-les sur ta tumeur. » Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et la tumeur disparut. (*Ælien*, XII, 1.)

Les philosophes matérialistes pratiqueront un jour cette médecine sans croire qu'elle émane des dieux. On verra dans Pline que les philosophes naturalistes, en s'efforçant de trouver des vertus naturelles dans certaines substances, manifestaient une crédulité plus folle que ceux qui, ne voyant en elles qu'un signe sen-

sible, attribuaient la guérison au dieu qui les avait ordonnées.

Invulnérabilité, incombustibilité.

C'était une prérogative attachée à l'initiation, comme on le verra plus amplement chez les néoplatoniciens, où le feu ne pouvait les brûler, les lances et les épées ne pouvaient les percer. Le même prodige avait lieu quelquefois pour ceux mêmes qui n'étaient point initiés, par exemple dans les épreuves. Ainsi nous voyons Sophocle, cinq siècles avant Jésus-Christ, faire dire par les gardes auxquels on avait confié le corps de Polynice : « Nous étions prêts à manier le fer rouge et à passer à travers du feu, en prenant les dieux à témoin, » etc. — Selon Pelloutier, cette coutume n'était en usage que chez les Barbares, parmi lesquels les gardes avaient été choisis. — Quoique ce soit surtout chez les Barbares et les sauvages qu'on observe ces phénomènes, on les verra ailleurs chez les peuples civilisés; mais il paraît certain que ces gardes n'avaient pas été initiés, et qu'ils ne comptaient sur l'invulnérabilité que pour prouver qu'ils disaient la vérité. Les prêtres et certaines familles devaient leur invulnérabilité à leur caractère ou à leur naissance; les Hirpiens marchaient pieds nus sur un grand brasier, sans se brûler, en présence de tout le peuple. En Cappadoce, dans un temple dédié à Diane, les prêtresses marchaient aussi sur des charbons allumés; Zoroastre, chez les Perses, a subi de plus fortes épreuves.

Sous le règne de Sapor, un chef des Mages, pour prouver la divinité de sa religion, se fit verser sur le corps nu dix-huit livres de cuivre fondu. (*Pell.*, t. VIII.) Acceptons ces faits sans discuter. On y reviendra dans le cours de cet ouvrage.

Les dieux accordent des faveurs ou châtient.

Les dieux intervenaient souvent pour récompenser ou punir. La vestale Tuccia, accusée faussement d'avoir violé son vœu de virginité, se justifie en puisant de l'eau dans un crible sans en répandre une seule goutte. (Pline, XXVIII, 3.)

Le vaisseau qui transportait Cybèle s'arrête tout à coup dans le Tibre; les efforts des rameurs sont inutiles, rien ne saurait le faire avancer. La vestale Claudia, accusée du même crime que Tuccia, le tire avec sa ceinture. (Ovide, *Fast.*, IV.)

Certaines statues faisaient souvent des prodiges. Celle de Cérès, à Enna, avait secouru plusieurs personnes qui l'attestaient. (Cic. C. Verrès, *Disc.* 4.) Si les dieux secouraient ceux qui les invoquaient, ils punissaient les impies et les méchants. Ils ne pouvaient souffrir qu'on violât le respect dû à leurs temples, et châtiaient les profanateurs. Les uns ont perdu la raison ; d'autres ont langui, atteints de maladies incurables; d'autres sont morts d'épouvante après avoir entendu sortir du sanctuaire des voix terribles, dit Celse. (V. Origène, C. Celse.)

Les Gaulois veulent piller le temple de Delphes; les fidèles sont dans l'effroi; la pythie, inspirée, s'écrie : «Ne craignez rien, les dieux sauront bien se défendre. » Les prêtres ornés des insignes sacerdotaux, saisis du délire sacré, ayant vu les dieux, s'avancent pour être spectateurs des prodiges qui vont se manifester... Le courroux et la puissance des dieux éclatent; au moment opportun, la terre tremble, une partie de la montagne se détache avec fracas, les assaillants sont engloutis, et le tonnerre, la grêle et la tempête tuent ceux qui n'avaient été que blessés. (V. Val. Max. et Justin.)

Les prêtres d'Hercule, ayant omis leur service accoutumé, deviennent muets et sont subitement guéris quand ils ont promis d'être plus fidèles.

Le censeur Appius conseille à la famille des Potitii, chargés du service du même dieu, de l'abandonner au soin des esclaves. Toute la famille des Potitii meurt dans l'année; ils étaient plus de trente, de sorte que cette famille fut éteinte. (Tite-Live, IX, 29.)

Les historiens citent une foule d'exemples du courroux des dieux [1]. — S'il était quelquefois tardif, dit Valère Maxime, la sévérité en compensait la lenteur.

Un volume ne suffirait pas, dit Denys d'Halicarnasse, pour rapporter tous les traits historiques où les Furies poursuivent les coupables, les apparitions soudaines, les morts effrayantes pour empêcher de grands attentats.

Dans certains temples, les asiles étaient d'autant plus respectables qu'on savait que les profanateurs y recevaient un châtiment plus prompt. Tel était celui des dieux paliques. (V. Diod. de Sicile, et *Hist. de l'Acad.*, t. III, p. 44 [2].)

Divers moyens de connaître l'avenir. — La Providence, le Destin.

On distinguait en général deux sortes de divinations, l'une naturelle, l'autre artificielle. A la première appartiennent le délire sacré dont on a parlé, les songes, etc.

A la seconde, l'augurie, l'aruspicine, la nécromancie, l'astrologie, les présages, etc.

1. Les soldats d'Alexandre veulent piller le temple de Cérès à Milet et sont aveuglés par des flammes. — Pyrrhus enlève les trésors du temple de Proserpine à Locres. La déesse excite une furieuse tempête qui ramène sur le rivage la flotte fort maltraitée, et les trésors furent restitués. (Valère Maxime, I, 1.)

2. Pour un crime inutile à rappeler ici, les dieux révèlent à Atticus qu'il faut célébrer de nouveau les jeux. Mille faits prouveraient ce qu'on a avancé.

L'homme est naturellement désireux de connaître sa destinée. On voit partout les fausses religions lui donner une infinité de moyens de satisfaire une curiosité indiscrète; révélations souvent mensongères, et qui souvent aussi se sont réalisées dans toutes leurs circonstances avec une suite qui frappe de stupeur. Un destin inexorable, fatal, dirige-t-il nos actes? Croire à la divination, c'est le penser, ce semble; et cependant une religion toute divine, de concert avec la raison, nous dit que nous sommes libres. — Les Gentils, qui admettaient le Destin, la fatalité, *quod semel dictum est*, dit Horace, reconnaissaient aussi la Providence, à moins qu'ils ne fussent athées..... Ils pensaient que ce que le Destin a fixé, et ce dont les dieux nous menacent, peut être prédit; mais le destin n'est fixé irrévocablement que lorsque le maître des dieux l'a décidé; une fois décrété, il est plus puissant que Jupiter, ou plutôt une foule de passages des tragiques grecs montrent que le Destin n'est que la volonté irrévocable de ce maître des dieux. S'il est décidé qu'Œdipe tuera Laïus, l'oracle qui a prédit cet événement doit s'accomplir. Il en résulterait que l'homme est fatalement criminel, et, par une juste conséquence, que les crimes ne lui sont point imputables.—Les dieux pouvaient donc révéler l'avenir aux hommes; quelquefois c'était un destin bien fixé, d'autres fois, il pouvait encore être changé. Les Gentils faisaient ces distinctions; sinon à quoi bon les prières, les sacrifices et les victimes immolées pour s'assurer si les dieux se laisseraient toucher? — Par des présages, des songes, par l'aruspicine ou tout autre moyen, les dieux ont parlé et dit que le consultant est menacé par un destin contraire : celui-ci immole des victimes, consulte de nouveau les dieux; mais si rien ne les touche, il reconnaît alors qu'un destin inexorable

le force à subir l'événement qui lui a été révélé. Les exemples dans l'antiquité ne manquent pas.

Ce sentiment d'une Providence tel qu'on vient de l'exposer se retrouve chez toutes les nations païennes. Les Barbares, dit Ælien, ne la nient pas, tous adorent un dieu qui prend soin de nous. On était convaincu que rien n'arrivait par hasard. Plusieurs philosophes païens paraissent avoir eu là-dessus une doctrine qui ressemblait beaucoup à celle du christianisme. L'univers entier croyait à la Providence et à la liberté de l'homme. (V. Mignot, t. LVI des *Mém. de l'Acad.*) Épicure, dit-il, fut le premier, trois cents ans avant notre ère, qui enseigna publiquement que les dieux ne prenaient aucun soin des choses d'ici-bas. » Ce n'est pas ici qu'on peut exposer la variété des doctrines, et examiner ce qu'on entendait par destin, hasard, fortune, liberté. Plutarque trouvait compris sous le mot de *destin,* le *contingent*, le *possible*, ce qui est de *notre choix*, la *fortune* et ce qu'on appelle le *hasard*, les *accidents* et tout ce qui peut être ou ne pas être. Dans un sujet si obscur par la diversité des opinions des hommes et des temps, on voit que la révélation de l'avenir pouvait donc souvent être utile aux hommes, puisqu'elle leur donnait le moyen d'invoquer la Providence contre le malheur qu'il était encore possible de conjurer[1]; mais la prédiction finissait par causer le désespoir, quand on voyait que le destin était irrévocablement fixé, et que supplication, sacrifice, victimes, tout avait été inutile.

1. Mais, d'autre part, quels moyens puissants pour les dieux de tromper l'humanité et de l'asservir!

Présages. — Auguries.

Les dieux envoyaient divers signes dont plusieurs étaient des prodiges frappants, pour annoncer aux Gentils des événements futurs plus ou moins importants; on disait que pour ceux qui auraient voulu tout observer, tout eût été présage. Chacun pouvait donc en trouver de nouveaux et obtenir ainsi pour son instruction particulière et ses besoins personnels un avertissement divin. Mais les dieux qui intervenaient à chaque instant pour manifester l'avenir à ceux qui le désiraient, ne présageaient rien à ceux qui ne voulaient pas user de cet avantage. L'effet des augures, dit Pline (XXVIII), dépend de l'homme; c'était un axiome dans la science augurale que « Les imprécations et les auspices sont nuls pour ceux qui n'y font aucune attention. »

Tous les peuples avaient été attentifs à observer les prodiges qui révèlent l'avenir. Les Égyptiens en avaient fait un recueil plus complet que les autres (Hérodote, II, 82); ils consignaient le signe par écrit et observaient ce qui surviendrait [1]. A une époque fort reculée, les dieux avaient révélé l'augurie; les Grecs l'attribuaient à Prométhée, à Mélampus... Mais les Égyptiens, les Chaldéens, la cultivaient avant les Grecs, et on ignore qui l'avait fait connaître aux Gaulois. Ce qui est constant, c'est que partout révélée aux amis des dieux, à ceux qui passaient pour leurs confidents, ceux-ci l'ont transmise aux peuples. On voit parmi les oiseaux, l'aigle, la chouette, le vautour, le

1. Les Pères ont attribué à ces pratiques les tromperies des démons. Le présage ne signifiait rien par lui-même, mais il était accordé aux démons d'aveugler ceux qui les consultaient.

coq, le corbeau, etc., regardés comme des messagers des dieux. Ces croyances ayant survécu à celle de la religion, ont encore aujourd'hui, comme toutes les superstitions, des partisans même chez les impies. Parmi les météores n'oublions pas le tonnerre, qui n'était pas toujours, ainsi qu'on le croit, un présage pour les Gentils. Les *bruta fulmina* ne signifiaient rien, les *fatidica fulmina* ne pouvaient être expiés par aucun moyen; mais certains tonnerres présageaient des malheurs qu'on pouvait détourner. Les Gentils reconnaissaient donc des tonnerres *prodiges*, entendus même dans un temps serein, qui ramenaient parfois les épicuriens au culte des dieux; Horace offre un exemple de ces conversions[1].

Il faut distinguer deux catégories de présages; les uns, pour nous, s'expliquent physiquement, d'autres donnent lieu à diverses opinions. 1° Les négations, dont nous ne dirons rien ici; 2° enfin des explications inacceptables. Julius Obsequens, Tite-Live, Valère Maxime, ont cité des exemples des uns et des autres, qui étaient consignés dans les annales. Ce sont les pluies de sang, de lait, de soufre, de mercure, de chair, etc.; l'éclat d'un soleil pendant la nuit; deux ou trois soleils à la fois; les veaux à plusieurs têtes, les poulets à quatre pieds, etc. Tous ces prodiges sont expliqués de nos jours par la science. Quant à la deuxième catégorie, niée, ou naturellement inexpli-

1. Bayle, en parlant du prodige qui convertit Horace, dit : « Que ce miracle n'en vaut pas la peine, puisque d'épicurien il devenait idolâtre. » Sans doute, si le prodige eût été opéré par le vrai Dieu, il eût manqué son but. Mais le même Bayle a dit que l'idolâtrie était pire que l'athéisme. Si cela est, Satan y gagnait; si au contraire l'idolâtrie est préférable à l'athéisme, Satan n'y perdait rien, la conversion d'Horace le laissait sous son empire et affermissait la superstition que le Sauveur, peu de temps après, venait détruire.

cable ou inexpliquée jusqu'ici d'une manière satisfaisante, ce sont les musiques aériennes, les animaux parlants, les bœufs qui jettent des flammes par la gueule, les voix mystérieuses, les apparitions spontanées de serpents prodigieux, si fréquentes dans l'antiquité; les statues qui ont articulé des paroles, qui se sont agitées, ont donné signe de vie; les enfants à la mamelle qui ont parlé; les armées célestes, leurs combats, les cris des combattants, le cliquetis de leurs armes entendus par les spectateurs;..... l'apparition d'une flamme, d'une lumière, la vision d'un spectre, l'extinction subite d'un flambeau, attribués à un esprit; l'audition de bruits étranges dans les habitations attribués aux lémures ou aux larves, les coups frappés, la tristesse sans cause et subite, que nous appelons *pressentiment*, etc., etc., tous ces présages enfin et une foule d'autres, dont plusieurs se retrouvant parmi nous, présentent des phénomènes curieux, effrayants ou étranges, niés ou inexpliqués. Parmi les divinations de l'augurie on en citera une seule : c'est le signe divin accordé dans une circonstance bien grave; signe si étrange qu'on a été disposé à le nier, et tellement prodigieux que les uns ont supposé la fourberie, d'autres un état psychologique particulier, ne trouvant rien de mieux à dire.

Il s'agit de l'élection d'un consul; c'est au milieu de la nuit, le ciel est serein, sans vent et sans nuages, on se transporte sur une éminence. L'augure, la tête voilée de la prétexte, se met en communication avec les dieux; il prononce les paroles sacramentelles et trace avec le lituus l'espace dans le ciel où doivent apparaître les signes demandés aux dieux qu'il adjure; il les a suppliés d'envoyer six aigles ou douze corneilles, et soudain le prodige s'opère....

Cette première épreuve ne suffit pas; à la rigueur, le hasard a pu faire coïncider l'arrivée de ces oiseaux avec la demande; enfin, d'injustes soupçons peuvent supposer une fraude : un second signe doit confirmer le premier. L'augure demande que le tonnerre se fasse entendre, et aussitôt, au milieu de ce ciel serein, l'éclair brille, le tonnerre éclate, et confirme le premier présage, les dieux ont sanctionné l'élection. Que de tels présages, appartenant à la haute antiquité, aient été niés ensuite par les épicuriens des siècles matérialistes, on le conçoit; mais il n'en est pas moins constant que les Gentils y croyaient et pouvaient aussi bien y croire qu'à beaucoup d'autres phénomènes non moins étonnants pour nous.

Aruspicine.

Ce genre de divination se perd aussi dans la nuit des temps. Elle est plus ancienne que le Lévitique et le Deutéronome (*Lev.*, XIX, 26; *Deut.*, XVIII, 10), puisqu'elle y est sévèrement défendue. Nous la retrouverons en Grèce, chez les Asiatiques, chez les Druides, dans les Gaules. Quel en est l'inventeur? — Même réponse pour toutes ces pratiques.—Ce sont les dieux autrefois qui ont révélé les sciences sacrées. Plus modernes en Étrurie, on voit le dieu Tagès sortir tout à coup d'un sillon pour faire connaître l'augurie aux Étrusques. Enfin, nous l'observons partout et confiée aussi partout aux membres des familles les plus illustres, initiés de bonne heure à ses règles.

On sait que les aruspices avaient pour fonction d'examiner avec un soin scrupuleux la rate, le foie, le cœur, la langue, les reins de la victime, d'observer les signes qui s'y manifesteraient, tous plus

ou moins prodigieux, car le cœur, par exemple, disparaissait et, d'autres fois, on le trouvait double. L'intensité et la couleur de la flamme qui brûlait les intestins était aussi attentivement examinée, car il s'agissait souvent des intérêts les plus importants de l'État.

Chacun devine que des sentiments opposés pouvaient exercer une grande influence dans ces graves cérémonies, quoique des plus religieuses et des plus sacrées, car les passions se servent de tout; les observations des aruspices pouvaient contrarier les projets d'un chef. L'aruspice pouvait être influencé et tromper d'autant plus facilement le chef qui recourait à son art, que celui-ci l'eût ignoré. Pour obvier à cet inconvénient, il y a de grandes raisons de croire qu'il connaissait lui-même l'art divin des aruspices, — nous l'examinerons plus loin, — qu'il était ordinairement présent ou représenté, et exerçait une surveillance active sur le devin; tout prouve aussi que cette pratique, comme toutes les superstitions des Gentils, n'était point infaillible. Mais les grands services qu'elle avait rendus ne permettaient pas de la négliger. On avait vu des généraux, sachant qu'elle trompait quelquefois, ou ne consultant que leur courage, passer outre et la mépriser; mais l'histoire qui en cite les funestes résultats a condamné cette impiété ou cette témérité. Un général romain perdit ainsi la bataille et la vie pour n'avoir pas ajouté foi aux signes des entrailles.

Le jour même de la mort de César, ayant immolé un bœuf, l'aruspice n'y trouva point le cœur: précédemment tout avait annoncé cette mort. Les sacrifices, les songes, les présages, le destin qui l'avait décidée, poussaient à sa perte César aveuglé; le jour

même de sa mort, se moquant de Spurinna, il lui disait en plaisantant : « Elles sont venues, les ides de mars ! » Elles sont venues, répondait tristement l'aruspice, mais ne sont point passées ; on sait le reste. César succomba ; le souverain des dieux l'avait ainsi décrété.

On cite des exemples où le destin semblait avoir parlé, et cependant une dernière supplication prouvait qu'on s'était trompé, engageait à ne point épargner les victimes et à continuer de prier. Mardonius avait attaqué les Grecs avec succès, tout lui présageait la victoire sur les ennemis, qui avaient immolé en vain des victimes, et recouru à tous les moyens que fournissaient les sciences sacrées pour obtenir ces présages favorables qui annoncent que les dieux se laissent toucher ; tout avait été inutile. Pausanias alors, se tournant vers le temple de Junon, invoqua la déesse, en lui demandant de ne pas tromper sa confiance. Dès que cette prière fut faite, les aruspices trouvèrent des signes favorables, et les Grecs furent vainqueurs. (Hérodote, IX, 61.)

Des songes.

Outre les songes obtenus dans les temples, des personnes qui ne les avaient ni sollicités ni provoqués avaient des songes révélateurs de faits cachés ou d'événements appartenant à un avenir plus ou moins éloigné. Comme les oracles dont il va être question, ils étaient tantôt obscurs et énigmatiques, tantôt fort clairs et évidents : si pour ceux-ci l'interprétation était inutile, pour les premiers il fallait recourir au ministère d'hommes auxquels une longue observation des songes et des événements qui les avaient suivis permettait d'expliquer avec succès même les plus obscurs. Tous

étaient envoyés par les dieux, excepté les songes naturels, qui souvent fournissent un diagnostic assez sûr de l'état sanitaire du songeur, et les songes insignifiants également naturels, mais résultat du vagabondage de l'esprit sous l'influence quelquefois d'un estomac chargé d'aliments, ou sous l'empire des passions et des préoccupations de l'homme durant la veille. Les Gentils ne confondaient point ces songes naturels avec les songes divins, et distinguaient d'ordinaire très-bien ces deux classes de songes. Ceux envoyés par les dieux devant seuls nous occuper, nous en citerons quelques-uns transmis par les historiens.

Val. Maxime en fournit un exemple dans le songe d'Artorius, médecin d'Auguste, qui, dans la nuit qui précéda la bataille de Philippes, vit en dormant Minerve lui ordonner de dire au prince de prendre part au combat du lendemain. Or, l'avis de Minerve était peu goûté par le médecin, Auguste étant dangereusement malade ; il le suivit toutefois, et le prince lui-même obéit à Minerve. — Il avait, dit l'historien, de graves motifs pour croire aux songes. — Il se fit donc porter sur le champ de bataille, et s'en félicita, car, pendant qu'il remportait la victoire, Brutus, qui s'emparait de son camp, aurait saisi de même sa personne, si Minerve ne l'eût averti. (Val. Maxime, I, 7.) — Le songe de Calpurnie ne fut pas moins clair que le précédent : la nuit qui précéda la mort de Jules César, elle le vit couvert de blessures expirant dans ses bras...; effrayée de ce songe, elle le conjurait le lendemain de ne point aller au sénat ; César méprisa ses craintes et tomba sous le fer des parricides. (Plutarque, *J. Cæs.*, LXIII.)

Valère Maxime et Tite Live rapportent que les consuls Décius et Torquatus eurent chacun le même songe : les dieux infernaux réclamaient le général de

l'un des partis et l'armée entière de l'autre; celle du général qui se dévouerait serait donc victorieuse. Les aruspices furent consultés sur ce songe, qu'ils confirmèrent. On sait que Décius se dévoua, et que ses troupes remportèrent la victoire.

Le suivant est non moins clair que les précédents : Atérius, chevalier romain, se trouvant à Syracuse pendant les jeux de gladiateurs, vit en songe qu'un rétiaire le perçait de son épée; le lendemain, au spectacle de ces jeux, il racontait son rêve, quand tout à coup, un rétiaire et un mirmillon s'étant introduits dans l'arène, Atérius reconnut le gladiateur qu'il avait vu en songe : « Oh! » s'écria-t-il, « voilà bien le rétiaire que j'ai vu et par qui j'ai cru avoir été tué. » La réalisation de cette partie du songe lui faisant craindre l'accomplissement du surplus, il voulut se retirer; mais ceux qui l'entouraient parvinrent à le rassurer; bref enfin, le mirmillon s'étant approché de la place occupée par Atérius, et le rétiaire voulant le frapper, un faux mouvement dirigea son glaive sur Atérius, qui fut tué. (Val. Maxime, I, 7.)

Les songes étaient quelquefois si obscurs qu'il fallait recourir à l'interprétation du devin. Alexandre, au siége de Tyr, crut voir, dans la nuit qui en précéda la prise, un satyre gambadant sur son bouclier : Aristandre, consulté, répondit : « Satyros signifie, en se décomposant : *Tienne est Tyr* (Σὰ Τύρος), cette ville va donc passer sous votre domination; et l'événement s'accomplit. Les historiens citent une foule de songes dont la réalisation en tout point prouvait une révélation divine, aussi toutes les sectes de philosophes les plus célèbres croyaient à certains songes.

Astrologie.

Le culte des astres enfanta l'astrologie, qui remonte ainsi à une très-haute antiquité. Dès qu'on put croire que les astres étaient des dieux, ils furent l'objet d'un culte. Pensant qu'il y avait entre les astres et les actes de l'homme une étroite liaison, on étudia leurs cours, leurs conjonctions; le ciel parut être un registre où chacun pouvait lire sa destinée. Les prêtres babyloniens furent les premiers qui se livrèrent à cette prétendue science aussi folle qu'impie, qui fut ensuite étudiée et admise partout. Hérodote dit que les Égyptiens savaient à quel Dieu chaque jour, chaque mois sont consacrés. Puisque l'astre qu'il dirigeait était l'arbitre de la destinée, il était naturel de l'étudier pour qu'il en révélât le secret. Tel astre donnait tel caractère, déterminait fatalement tel événement. L'impiété alla jusqu'à tout soumettre à la discipline des astres, les révolutions religieuses elles-mêmes; le libre arbitre fut nié, toutes les actions humaines dépendaient des astres ou mieux des intelligences qui y présidaient; « Nous sommes nés sous le même destin, » s'écrie Andromaque apprenant le trépas d'Hector. (*Il.*, XXII, 477[1].) — Il n'y a plus ni mérite ni démérite, ni vertus ni vices, donc ni récompenses ni peines. — Les plus grands personnages s'infatuèrent d'astrologie. César et Pompée y croyaient comme Bélus, roi de Babylone. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter, même succinctement, les savantes et nébuleuses inepties des astrologues. Bornons-nous à dire qu'on y crut fermement, parce que souvent, et très-souvent, chose in-

1. C'est notre destinée, disent encore aujourd'hui des chrétiens.

croyable, la réalisation des événements prédits vint confirmer la croyance et établir une conviction inébranlable chez ceux même qui doutaient.

L'origine de l'astrologie étant fort reculée est inconnue ; quelques antiquaires l'ont attribuée à Cham ; d'autres ont fait de ce fils de Noé un dieu sous un autre nom. Plusieurs ont pensé qu'elle avait été, comme les autres sciences sacrées, révélée par des intelligences ; nul doute qu'elle ne dérive de la même source et ne remonte à l'époque où le genre humain sortit de son berceau.

L'astrologie faisait connaître les événements funestes décrétés par le destin, et ceux qu'on pouvait détourner par un recours à la Providence. Comme on l'a vu, tout n'étant pas fatalement décidé dans les destinées, l'astrologie offrait sans doute, en révélant l'avenir, le moyen d'éviter certains malheurs ; c'était son unique avantage, sinon on ne conçoit pas que chacun ait voulu connaître une destinée, souvent affreuse, à laquelle nulle puissance ne pouvait résister, que nul effort n'aurait su changer.

Talismans, amulettes.

La croyance au pouvoir des astres donna naissance aux talismans ; telle divinité résidant dans tel astre, il y eut un art de disposer les pierres, les métaux et autres corps de la nature à recevoir les influences de cette divinité ; il consistait d'abord à l'invoquer, pour faire produire à ces métaux des effets aussi surprenants. Il fallait ensuite les fondre ou les graver sous la constellation dont on voulait obtenir l'influence. Ces images ou talismans devenaient alors des dieux tutélaires. L'usage des médailles, camaïeux imagiques et

talismaniques quelconques remonte à une haute antiquité, dit avec tous les érudits le P. Ménestrier. Des Orientaux il passa aux Égyptiens, de ceux-ci aux Hébreux. Les Chaldéens représentèrent les étoiles sous diverses figures, d'où nous viennent les signes du zodiaque. Les talismans passèrent enfin aux Grecs et aux Romains.

Les idoles talismaniques rendaient des oracles, prédisaient les événements, écartaient les malheurs dont une maison était menacée, et lui procuraient la prospérité. C'est d'après cette confiance, selon quelques-uns, que Rachel enleva à son père Laban ses *Téraphim*[1]. Jacob, n'ignorant pas que c'était une superstition, les fit enfouir en terre. (*Gen.*, XXXI, 19; XXXV, 4.) Cet abus se perpétua parmi le peuple de Dieu. (*Jud.* XVII.) La racine enfermée dans un anneau qui chassait les démons était une sorte de talisman. Ils se multiplièrent ainsi, variés à l'infini, chez tous les peuples. On voit chez les Romains le bouclier de Numa venu du ciel; le sceptre de Priam, le palladium, la ceinture de Cécilia, qui guérissait de tous les maux, la statue d'Hécate contre les bêtes venimeuses, celles des pénates et dieux Lares honorées dans les maisons; tous ces objets, avec les pierres gravées sous certaines constellations, étaient ce qu'on a nommé *talismans,* en hébreu *tsélem,* image, en chaldéen *tselmenaya*. Toutes acquéraient une vertu divine par la consécration. Les rats d'or et les anus d'or dont il est parlé dans l'Ancien Testament (1 *Reg.*, VI, 5), n'étaient pas des talismans, mais des *ex-voto.* (V. De l'Isle, *Des talismans;* Gaffarel, *Curiosités inouïes,* et le père Ménestrier, *Images énigmatiques.*)

1. Les savants ne sont pas d'accord sur la signification du mot *téraphim;* étaient-ce des talismans, des dieux pénates, etc.? on ne saurait faire que des conjectures.

Les amulettes, moyen de guérir ou de prévenir les maladies, n'étaient pas moins anciennes que les talismans; des auteurs ont pensé que fondées d'abord sur la vertu physique de la matière, elles devinrent superstitieuses lorsqu'on en abusa; nous pensons plutôt qu'on doit les placer dans la catégorie de ces remèdes bizarres qu'on crut révélés par les dieux; plus tard, les philosophes matérialistes s'efforcèrent d'y trouver une vertu naturelle; ce qui est constant, c'est que les amulettes par elles-mêmes n'avaient aucune vertu curative, que Pline s'en moque avec raison, quoiqu'il attribue à un certain nombre d'entre elles une vertu qui, pour nous, est évidemment pure superstition. Pline n'a rejeté que celles dont la folie lui a paru par trop manifeste.

Amené à cette digression en parlant de l'astrologie et des talismans comme moyen de divination, nous continuerons notre sujet en donnant une idée des oracles chez les anciens et de la nécromancie ou évocation des morts.

Des oracles.

Il serait difficile de déterminer l'origine précise des oracles. On pense qu'ils ont commencé avec l'idolâtrie. On voit dans Homère, qu'ils étaient consultés dès le temps de la guerre de Troie. — Ochozias, dans la Bible, envoya consulter le dieu d'Accaron; Moïse enfin les défendait aux Hébreux (*Deut.*, XVIII, 11); tout ceci prouve que leur origine se perd peut-être dans l'enfance du monde. Ce qui surprend, c'est que nés dans les temps de barbarie, les oracles traversent les époques philosophiques et opposent au scepticisme ou à l'incrédulité des faits qu'on

ne saurait récuser. Aussi, voyons-nous les oracles partout consultés et vénérés comme émanant des dieux. Chez tous les peuples anciens, en Égypte, en Grèce, en Italie... partout, les souverains, les républiques recourent à l'oracle pour les intérêts publics, et les particuliers pour les intérêts privés. Cependant ils fournissaient contre eux d'excellentes armes aux philosophes de la secte d'Épicure; quelquefois ils mentaient, souvent ils étaient ambigus... Comment, avec tant de motifs pour les rejeter, a-t-on pu les consulter si longtemps? S'ils n'eussent commandé que des choses agréables et conformes aux désirs des gouvernants, on pourrait dire que la politique, en en tirant avantage, les aura conservés; mais quand l'oracle avait parlé, des rois livraient leurs propres enfants; des villes se dépeuplaient pour lui obéir; d'où peut provenir un tel aveuglement? — C'est que souvent l'oracle était clair, précis, et sa parole se vérifiait exactement. Il n'est pas ici question d'expliquer ce phénomène, mais de constater un fait non moins étrange que les précédents. Les oracles ont prédit souvent longtemps d'avance des événements qui se sont réalisés dans toutes leurs circonstances, et on n'y saurait voir ni l'œuvre de la fourberie, ni une simple conjecture. Ce n'est pas dire que l'un et l'autre n'ont jamais pu se présenter, mais si la fiction et le mensonge simulent parfois la vérité, quand on ne peut entièrement dévoiler la fausseté, on doit alors garder une prudente réserve et ne rien décider. Ce dernier parti ne peut être choisi pour certains oracles; il paraît incontestable que, véritables en tous points, c'est à tort que le scepticisme de nos jours voudrait les nier. On espère le prouver ailleurs.

Il ne s'agit pas ici d'exposer tous les genres d'oracles;

nous dirons seulement que, pour l'ordinaire, ils étaient rendus par des prêtresses, des prêtres ou devins qui semblaient parler sous l'influence d'une intelligence étrangère; nous disons : ordinairement, car l'étude historique des oracles montrerait d'autres moyens. Quand ils provenaient de l'*influx* divin ou de l'inspiration, qu'ils appartenaient au délire sacré ou aux songes, généralement celui qui subissait cet état ignorait ce qu'il articulait et souvent oubliait tout ce qui s'était passé.

A Delphes, on choisissait pour prêtresse une jeune fille simple et ignorante, qu'on disposait par des lustrations, des sacrifices et diverses autres cérémonies. Soit que le dieu ne fût pas toujours disposé à inspirer la pythie, soit qu'elle-même fût rétive à l'influx divin, il fallait choisir le jour ou le moment propice, et savoir du dieu lui-même s'il consentirait à répondre. On amenait alors une victime, sur laquelle on répandait des libations de vin; certains frémissements de l'holocauste indiquaient la présence du dieu, et s'il approuvait qu'on le consultât, une odeur suave remplissait le lieu saint. On conduisait la pythie sur le trépied sacré, l'exhalaison pénétrait dans ses entrailles [1], le temple tremblait jusque dans ses fondements, le laurier d'Apollon planté à l'entrée était agité comme par une violente tempête, et l'inspiration prophétique se produisait. Les cheveux de la prêtresse se hérissaient sur sa tête, son regard devenait farouche, sa bouche écumait, son corps était agité de mouve-

1. Pitiscus, dans son lexique, cite ce passage des scholies sur le *Plutus* d'Aristophane, 39 : « Pythia insidens tripodi, et diducens fe« mora malum inferne spiritum per verenda naturæ excipiebat, et « capillo soluto spumam ex ore exspuens, et furens, vaticinia, vel « verius deliramenta effabatur. »

ments convulsifs, et des paroles entrecoupées, qui semblaient s'échapper de son ventre ou (selon quelques historiens anciens) d'un endroit que la pudeur défend de nommer, étaient des oracles tantôt clairs et précis, tantôt ambigus et énigmatiques. Ici les épicuriens triomphaient, l'ambiguïté de l'oracle prouvait sa ruse et son ignorance, comment l'attribuer à la divinité? La foi des philosophes plus profonds n'était point ébranlée; outre certains arguments qu'on ne saurait rapporter, ils disaient que la découverte de l'avenir est un labyrinthe dont les dieux ne se tirent pas toujours avec honneur, et il leur suffisait qu'ils eussent rendu des oracles inattaquables. Comment oser enfin les répudier quand on savait que ceux qui les négligeaient mouraient misérablement (V. Origène, C. Celse), et que dans mille circonstances on avait eu à se féliciter d'y recourir.

L'oracle de Claros différait de celui de Delphes : ici, le prêtre choisi par l'oracle pour être son organe, quoique très-ignorant, répondait en vers à la pensée, après avoir bu de l'eau d'une certaine grotte; il lui suffisait de savoir le nom et le nombre des consultants. (Tacite, *Annal.*, II.)

Dans d'autres temples, ceux d'Esculape, de Mopsus, d'Amphiaraüs, de Sérapis, etc., les oracles se rendaient en songe. Comme on l'a vu, on dormait sur les peaux des victimes ; les dieux faisaient voir ce qu'on désirait, indiquaient les remèdes. On l'a dit, souvent bizarres, quelquefois dangereux ou contraires au mal, ils n'en opéraient cependant pas moins la guérison.

Caïus, aveugle, fut averti en songe par l'oracle de s'approcher de l'autel, de s'y prosterner, de passer du côté droit au côté gauche, de mettre une main sur l'autel et de la porter ensuite à ses yeux : ce qu'ayant

fait, la vue lui fut rendue en présence de tout le peuple.

Lucius étant atteint d'une pleurésie et abandonné des médecins, l'oracle lui dit de prendre des cendres sur l'autel, de les mêler avec du vin et de les appliquer sur son côté ; il fut guéri, et alla publiquement rendre grâces aux dieux de sa guérison. Après ces exemples de guérisons singulières, nous aurons occasion de citer ailleurs des remèdes qui semblent contraires à la maladie.

Dans d'autres lieux, l'oracle était consulté par des billets dont le cachet restait intact ; cependant le devin répondait à la demande contenue dans le billet qui, quelquefois, était resté entre les mains du consultant. Alors ce dernier recevait la réponse en songe.

Un Lydien s'étant rendu à Amphiaraüs, dit Plutarque, pour savoir quelle serait l'issue du combat de Mardonius, s'endormit et vit en songe le ministre du dieu qui, le chassant, lui disait que le dieu n'y était pas; puis, le poussant (car celui-ci s'arrêtait), il saisit une grosse pierre et lui en asséna un coup sur la tête. L'oracle se vérifia : Mardonius fut défait par Pausanias et assassiné d'un coup de pierre. (Plutarque, *De oracul. defectu.*)

Cyrus, après avoir sacrifié aux dieux, s'endort et voit un personnage qui lui dit de se préparer, qu'il allait rejoindre les dieux. Cyrus mourut trois jours après. (Xénophon, *Cyri instit.*, VIII, 7.)

D'après une foule d'exemples, les oracles voyaient les choses cachées et ce qui se passait dans les lieux éloignés, ainsi que les événements futurs. On remarquait que ceux-ci étaient d'autant plus ambigus et se vérifiaient d'autant plus rarement qu'ils concernaient un avenir plus lointain.

D'autres oracles se rendaient différemment : par exemple, les chênes parlants de Dodone, leurs colombes, leurs bassins..... Les dés gravés appelés *sorts*, les statues de Préneste et d'Antium qui s'agitaient d'elles-mêmes, etc., etc. Dans l'Achaïe, l'oracle de Mercure se rendait ainsi : — On parlait mystérieusement à l'oreille du dieu, et l'oracle consistait dans les premières paroles entendues en sortant du temple.

Celui de Vénus *Aphacitis* avait lieu en jetant dans un lac sacré des présents pour la déesse; si elle les agréait, ils allaient au fond; s'ils surnageaient, elle les rejetait. (Zosime, I, 58.) Ce simple aperçu prouve que les anciens oracles ne se rendaient pas dans des statues creuses, dans lesquelles pénétraient des prêtres qui auraient répondu pour le dieu. Comme on l'a dit, cette question sera examinée amplement ailleurs.

Nécromancie ou oracles rendus par les âmes des morts.

La croyance à l'existence des âmes séparées du corps était universelle. On voit dans Hésiode qu'elles deviennent des génies. On sait que Platon ne voulait pas qu'on érigeât des chapelles aux mânes devenues dieux, quand elles apparaissaient. Dès la plus haute antiquité, on cite des communications établies entre les vivants et les âmes des morts : Saül, par exemple, fait évoquer l'ombre de Samuel, malgré la défense expresse de la loi divine; il est parlé de la nécromancie dans l'Odyssée ; Hérodote en fait aussi mention et cite dans la Thesprotie un lieu où l'on évoquait les morts. Périandre, tyran de Corinthe, avait tué, dans un mouvement de colère, sa femme Mélisse qu'il aimait cepen-

dant avec passion. Un hôte de Périandre ayant confié à la défunte un dépôt, on ignorait où elle l'avait mis. L'ayant vainement cherché, il ne restait qu'un seul moyen, c'était d'évoquer son ombre. On envoie dans la Thesprotie, sur les bords de l'Achéron (l'existence de ce fleuve et son embouchure sont connues); l'ombre évoquée déclare qu'elle ne saurait répondre, ses vêtements[1] n'ayant point été brûlés, elle est accablée d'un froid glacial. Pour convaincre Périandre, elle dit qu'il veuille se rappeler ce qui s'est passé entre elle et lui après sa mort. — Périandre, qui aimait sa femme avec fureur, avait voulu lui donner, après son trépas, les mêmes témoignages d'amour que si elle eût été vivante. Le tyran, convaincu, ordonne aussitôt à toutes les femmes de Corinthe, esclaves et libres, de se rendre au temple de Junon, parées comme en un jour de fête. Lorsqu'elles y furent, les gardes s'emparèrent des portes et les forcèrent de quitter tous leurs vêtements qui furent brûlés sur la fosse de Mélisse, avec les cérémonies d'usage : alors celle-ci répondit sans difficulté. (Hérodote, V, 92.)

Plutarque, en divers endroits de ses œuvres, cite plusieurs faits de nécromancie; l'oracle de Delphes ayant refusé d'abord de répondre à Callondas qui avait tué le poëte Archiloque, il lui fut ordonné ensuite d'apaiser ses mânes; il se rendit à cet effet au cap Ténare auprès des prêtres qui évoquaient les morts. (Plutarque, *De sera num. vind.*, XXXIV.)

Lorsque Pausanias eut tué Cléonice, il ne cessa de la voir lui annonçant la vengeance divine. Il se rendit à Héraclée dans une caverne où les prêtres évoquèrent

1. On devait brûler ce qui avait appartenu aux défunts. Nous le verrons dans Lucien.

l'ombre de cette jeune fille qui déclara que Pausanias ne trouverait de repos qu'à Sparte. S'y étant rendu, comme on était informé de ses intelligences avec le roi de Perse, on voulut s'emparer de lui, mais s'étant réfugié dans le temple de Minerve, on l'y laissa mourir de faim. Plus tard, comme on se reprocha d'avoir fait mourir un homme à qui la Grèce devait en partie son salut, on envoya en Italie chercher des psychagogues, des évocateurs d'âmes pour évoquer aussi celle de Pausanias.

Le même Plutarque cite enfin l'exemple d'Élysius de Terina qui, ayant perdu son fils Euthynoüs, et soupçonnant qu'il était mort empoisonné, se rendit dans un temple où on évoquait les morts. Après les cérémonies ordinaires, il s'endormit et vit en songe le spectre de ce fils, qui lui remit entre les mains des tablettes qu'il trouva à son réveil et par lesquelles il l'avertissait de ne point pleurer sa mort, qu'elle était une faveur des dieux. (Plut., *De consol. ad Apoll.*)

Quels étaient les rites observés pour ces évocations? On a pensé qu'ils différaient peu de ceux des sacrifices funèbres, et de ce qui est cité par Homère dans l'Odyssée. Il est néanmoins constant qu'il y avait différentes pratiques d'évocations; l'un des moyens consistait à égorger une victime dont le sang coulait dans une fosse, à faire des libations de vin et de miel, et à appeler à haute voix les mânes qui venaient prendre part à ce festin [1], etc. Il paraît constant que l'ombre

1. Quoique Lucien, en sa qualité d'épicurien, veuille plaisanter, il n'en cite pas moins les cérémonies observées dans les évocations. Celles des Thébains se réduisaient à une sorte d'enchantement, *incantatio*. Celles des Thessaliens se pratiquaient sur des ossements avec un appareil formidable.

de Samuel apparut sans recourir à toutes ces cérémonies. L'âme évoquée se manifestait aussi de plusieurs manières : on pensait généralement qu'on n'évoquait ni le corps, ni l'âme du défunt, mais ce que les Latins appelaient *simulacrum*, un nuage, une ombre. (L'âme inférieure.)

La nécromancie établie chez diverses nations sauvages de l'Afrique paraît avoir existé chez tous les Orientaux : on la voit en Phénicie, en Égypte... Le Deutéronome (XVIII, 11) la montre chez les Chananéens. Moïse recommandait aux Hébreux de se garder, lorsqu'ils y seraient entrés, d'imiter les abominations de ce peuple qui consulte les *Oboth*, ou *qui interroge les morts*..... A cause de ces pratiques il les détruira..... Peine de mort était décernée contre ceux qui devinaient par *Ob* (Lévit., XX, 27), divination restreinte dans la suite aux seuls évocateurs des âmes des morts.

Fréret, où l'on a puisé une grande partie de ce qu'on vient de lire, a fait des réflexions fort judicieuses à l'occasion de la nécromancie [1].

Cette divination, faisant partie des pratiques religieuses, était fort estimée, et fut cependant abandonnée dans la suite par les prêtres des Gentils qui furent convaincus, enfin, que les esprits évoqués n'étaient pas des âmes des défunts, mais de mauvais démons. On verra les magiciens évoquer aussi

1. Fréret dit qu'il est surpris de voir que la plupart des commentateurs se plaignent de ne trouver dans l'Écriture aucune preuve claire que les Juifs, au temps de Moïse, crussent à l'immortalité de l'âme. « Comment n'ont-ils pas vu, dit-il, que la pratique interdite aux Juifs et commune chez les Chananéens suppose que l'existence des âmes, séparées du corps par la mort, était alors une opinion générale..... Il serait absurde de penser qu'on interrogeât ce qu'on ne croyait pas exister. » (*Mém. de lit. de l'Acad. roy.*, t. 38, p. 309.)

les morts et pour ce fait condamnés à l'exil; sous Constantin ils furent même punis de mort, et les évocations furent considérées comme un crime très-grave et faisant partie des noires pratiques de la magie.

Doctrine des Gentils sur l'origine des âmes et leur destination.

Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Grecs, pensaient que les dieux inférieurs, les âmes humaines, celles même des animaux, qui ne différaient des premières que par l'imperfection de leur organisme, étaient sortis de la divinité par émanation et procédaient de sa substance sans qu'elle en fût diminuée. C'est le flambeau qui en allume un autre [1]. Ces êtres ne sont ni consubstantiels, ni égaux entre eux; plusieurs philosophes leur donnaient le nom de verbes λόγοι. (V. Plutarque, Philon, etc.) On prétendait qu'ils avaient un corps éthéré; la plupart des philosophes plaçaient ces intelligences dans les astres, de là naquit l'astrologie; celles qui n'étaient pas dans les astres remplissaient l'air, l'eau, etc., jusqu'aux métaux.

L'émanation des âmes humaines et des animaux était l'effet d'une cause agissant de toute éternité; c'était l'opinion des Chaldéens, des Perses, des Grecs, de Pythagore, de Platon, de Philon, etc. Elles émanent du ciel, c'est chose indubitable, dit Macrobe. — Les cabalistes distinguaient en Dieu un *verbe* ou raison interne, et un *verbe* ou raison externe. La première, disaient-ils, réside toujours dans l'essence

1. Ces émanations ne divisent pas Dieu ni ne le multiplient. La cause demeure en son entier.

divine, l'autre en sort par émanation ou procession, c'est la raison humaine.

Plusieurs pensaient que les intelligences supérieures, qui habitent les astres, agissaient par des esprits inférieurs, qu'elles pouvaient abuser de leur liberté et être précipitées en terre. Les Indiens, comme les Chaldéens, enseignaient qu'elles y descendaient parce qu'elles avaient dégénéré... On ne peut rapporter ici ni les contradictions qui existent dans ces systèmes, ni leurs oppositions entre eux. Les uns supposaient que cette descente était volontaire, d'autres disaient qu'elle était forcée, etc. L'opinion la plus généralement admise dans l'Inde, c'est qu'elles étaient précipitées de sphère en sphère et emprisonnées dans un corps jusqu'à ce qu'elles eussent récupéré leur pureté primitive. Selon Platon, les orphiques le pensaient ainsi : revêtir un corps était donc un châtiment. Macrobe explique, d'après les pythagoriciens, les changements qui avaient lieu à chaque migration par l'influence de l'astre que l'âme habitait alors ; elle y prenait enfin un corps sans doute plus ou moins lumineux dont elle se revêtait comme d'un vêtement avec lequel elle entrait dans le corps humain ; ce corps lumineux (sorte de feu), et d'une matière infiniment plus subtile que celle des corps terrestres, se nommait πνεῦμα, esprit, ou πνευματιχὴ ψυχὴ, âme spirituelle, ou εἴδωλον, image ; on supposait qu'elle avait la figure du corps humain, qu'elle était le siége des sensations et des passions... C'était l'âme sensitive, distincte de l'âme raisonnable ; les Indiens appelaient *paramotma*, celle émanée de Dieu, et la seconde *sivatma*, ou âme inférieure. Nous aurons occasion de voir ailleurs ces distinctions. — Les Chinois admettaient aussi ces deux sortes d'âmes.

C'était une sorte de mort pour l'âme d'être contrainte

de prendre un corps; et celui-ci mourant, c'était la vie de l'âme; de là pour les sages, dans les Indes, le bonheur de mourir, et les vœux ardents de se réunir au principe de vie. Les âmes, disaient-ils, selon Gassendi, comme autant de particules de l'âme du monde, sont renfermées dans le corps, qui est comme un vase plein d'eau flottant dans la mer; la mort, c'est le vase qui se brise dans un océan immense, qui est Dieu [1].

Il y a deux moyens de s'unir à Dieu sans quitter le corps, d'entrer dans une sorte d'anéantissement, de mort ou de *quiétude*. Les uns pensaient qu'il y a un intervalle entre l'instant de la mort et la transmigration qui permet aux âmes de venir goûter les offrandes; d'autres pensaient qu'elles se rendaient de suite au ciel ou en enfer. Le ciel consistait dans la jouissance des plaisirs sensuels; quant à l'enfer, pour plusieurs il n'était pas éternel; après un séjour plus ou moins long, les âmes retournaient animer un corps, quelquefois celui de l'animal le plus vil.

Selon Plutarque, Pythagore et Platon enseignaient que l'âme se réunissait à l'âme de l'univers. Dans ce système plus de métempsycose; selon Mignot, d'autres sentant l'avantage de cette doctrine, mais usant de réserve, dirent : que l'âme retournait à son principe, tandis que l'âme sensitive expiait ses fautes. Certains philosophes indiens distinguent deux âmes, l'âme suprême émanée de Dieu, et l'âme sensitive. (V. entre autres le long article de l'abbé Mignot dans les *Mémoires de l'Acad. roy. des inscript., etc.*)

On n'entrera pas davantage dans les profondeurs de ce sujet, dont on n'a dit ici quelques mots que parce

1. Dans le magnétisme nous retrouverons les mêmes opinions.

qu'on verra un jour ces doctrines païennes ressuscitées par des chrétiens et préférées aux vérités du christianisme.

Après avoir donné une idée de la magie divine ou théurgie, on va parler de la magie noire ou goétie.

CHAPITRE VI

De la goétie ou magie malfaisante. — Son origine se perd dans la nuit des temps. — Les croyances et les pratiques de théurgie et de goétie exposées précédemment se retrouvent dans les plus anciens auteurs de l'antiquité. — Faux sacerdoce, aperçu de la magie noire pratiquée par les goétistes de l'antiquité avant notre ère. — La magie était punie.

De la goétie ou magie malfaisante. — Son origine se perd dans la nuit des temps.

Si les dieux, par le moyen de la théurgie[1], donnaient aux prêtres et aux sages le pouvoir de produire des effets supérieurs aux forces de l'homme, dans la goétie les méchants pouvaient, par l'aide des mauvais génies[2], faire aussi des prodiges, ordinairement dans un but de perversité.

Les prêtres pouvaient eux-mêmes disposer des esprits de ténèbres. C'était une des prérogatives de leur ministère sacré. Comme le dit Bayle (*Rép. aux quest. d'un prov.*) c'était une extension de la religion. Ainsi il leur appartenait de recourir aux mauvais génies, comme à des ministres, pour infliger de justes châtiments aux coupables, venger les innocents, et dé-

1. La théurgie (Θεουργία, en grec) est la même, ou du moins a une grande conformité avec la théologie païenne.

2. Ces mauvais génies, c'étaient Hécate, Proserpine, etc., qui étaient en même temps, comme on l'a vu, dieux supérieurs ayant leurs temples, leurs statues. Les dieux remplissaient ainsi toutes les fonctions, comme cet unique valet de *l'Avare* dans Molière.

vouer, pour le bien de la patrie, ses ennemis aux dieux infernaux; mais ils n'en étaient ni moins respectables ni moins vénérés; ils n'étaient point goétistes, ils n'usaient pas comme ceux-ci de cet art détestable que nous verrons exiger d'exécrables pratiques, des substances horribles, ossements de morts, victimes noires, etc. On ne doit pas enfin les flétrir d'un titre connu seulement des modernes, celui de vils *sorciers*. Certaines pratiques qui firent plus tard punir les magiciens de l'antiquité, telles que, par exemple, l'évocation des morts, alors n'étaient point criminelles; les prêtres, en s'y livrant, avaient en leur faveur la légalité et un but louable; les goétistes manquaient de l'un et de l'autre.

La goétie, ou magie noire, était donc une sorte de branche de la science sacerdotale depuis longtemps peut-être séparée du tronc, science abominable, exploitée par une caste ténébreuse, justement abhorrée et méprisée, qui paraît ne s'être livrée aux opérations de la magie malfaisante que pour répondre aux mouvements d'un cœur corrompu.

On a beaucoup discuté sur l'origine de la goétie : les uns prétendent que les deux magies ont la même source; d'autres, que les goétistes sont d'une antiquité moins reculée que les théurgistes, il en est qui considèrent la goétie comme cause du déluge qui en fut l'expiation. Les enfants de Sem avaient parmi eux des mages dont la science, dit-on, n'était autre que cette philosophie naturelle que Dieu infusa au premier homme. Cham trouva le moyen de la corrompre, et fit tant de prodiges par ses enchantements, que les Bactriens le choisirent pour roi et le nommèrent Zoroastre. D'autres font vivre Zoroastre du temps de Darius. On a pensé aussi qu'il y avait eu plusieurs personnages

de ce nom. D'autres enfin ont pensé que Zoroastre était le nom d'une corporation de savants qui avaient porté les sciences magiques en Chaldée; les Grecs les attribuent à Zoroastre, et Arnobe (I, 5) assure que les opérations magiques furent employées de part et d'autre dans les combats qui eurent lieu entre Zoroastre et Ninus, et prouve ainsi que le premier n'en peut être l'inventeur. Ammien Marcellin (XXIII, 6) dit qu'il ne fit qu'ajouter aux sciences magiques des Chaldéens. Odin en a passé aussi pour l'inventeur. D'autres ne le pensent pas, car les volvurs, qui étaient d'habiles magiciennes, étaient les prêtresses de la religion qu'il abolit. Ces prêtresses étaient-elles au surplus d'ignobles sorcières? Il est permis d'en douter. Au milieu de tant d'opinions, qu'y a-t-il de constant? C'est la haute antiquité et l'universalité de la magie : rien de plus obscur que son origine, rien de si contradictoire que les opinions émises à cet égard ; elle paraît née dans chaque peuple, appartenir au sol, ou remonter aux premiers habitants du globe ; car on la rencontre parmi des nations qui n'ont jamais eu de communications entre elles, tant elles sont éloignées, et chez lesquelles on voit cependant une telle identité des pratiques de la magie, qu'on a pensé qu'elle devait être l'antique tradition d'une même souche, ou qu'une même cause avait produit partout les mêmes effets. Eusèbe Salverte, voyant la difficulté d'asseoir une opinion, dit : « Qui trouvera l'origine des sciences humaines et des superstitions dira aussi l'origine de la magie. » Pline (XXX, 4), frappé des mêmes difficultés, s'étonnait que la Grande-Bretagne eût les mêmes superstitions que la Perse, avec laquelle elle n'avait nul rapport. Que peut-on conjecturer? Dans les siècles héroïques, en Grèce, il semble que la théurgie et la goétie furent exploitées par deux castes distinctes. Dans la

fable, qui n'est qu'un reflet de la vérité historique, des personnages qu'on ne flétrit pas du titre de gens abominables, se livrent à la goétie. Médée, Circé, n'appartenaient pas, ce semble, à un sacerdoce légalement constitué; elles communiquaient avec les dieux pour faire le mal, et cependant n'ont pas reçu un nom odieux; on dit qu'elles sont filles d'Hécate; Apollon et Diane leur font même des présents. — Lucine professe une magie aussi noire que les magiciennes de Thessalie, mais Junon ne dédaigne pas de la séduire par des caresses, pour qu'elle prolonge sept jours durant les douleurs d'enfantement d'Alcmène. Que conclure de ces fables? Que la goétie était pratiquée peut-être avec la théurgie par des personnes qui n'étaient pas investies du sacerdoce; que les dieux eux-mêmes l'approuvaient; qu'ils ont pu même communiquer aux uns le pouvoir de faire le bien, à d'autres celui de faire le mal. C'était indifférent à ces dieux; ce sont les hommes qui, plus tard, vénérèrent les premiers et exécrèrent les seconds. On pourrait donc conjecturer ainsi que la goétie s'est établie de la même manière et en même temps que la théurgie, quand les sages reçurent des dieux des révélations pour opérer des prodiges, ces dieux révélèrent à d'autres des secrets très-malfaisants.

On peut faire une autre conjecture : Une caste de prêtres a pu abandonner la théurgie pour se livrer à la goétie. Pourquoi l'aura-t-elle fait? A quelle époque une telle révolution a pu s'opérer?— E. Salverte pense que des circonstances malheureuses ont pu amener les prêtres à laisser tomber dans des mains profanes quelque lambeau de la science occulte ; il les cherche dans les fastes historiques : « Est-ce quand les religions rivales se sont combattues? est-ce quand devant

Zoroastre et le culte du feu, ont reculé le Sabéisme, Shiva, Wichnou et Brahma? — Non. Les prêtres indous et les Chaldéens emportèrent avec eux les arts sacrés... — Quand Moïse dispersa les prêtres de Chanaan, ceux-ci ne léguèrent leurs secrets qu'à des adeptes, ils étaient peu nombreux; Saül eut peine à trouver une femme qui évoquât les morts... — Cambyse envoya au supplice les prêtres d'Apis, mais ces violences ne portèrent aucune atteinte aux secrets religieux, qui restèrent cachés aux profanes. La civilisation depuis longtemps germait, les philosophes désirèrent la perfectionner et voyagèrent dans l'Inde, en Chaldée et en Égypte pour s'instruire... ils se regardèrent comme des initiés; pourtant tout se bornait à quelques notions sans théorie. Peu à peu la discrétion gardée dans les temples cessa de régner dans leurs écoles, mais dans les pays mêmes où la civilisation perfectible prodiguait ses bienfaits, le sacerdoce gardait toujours ses secrets... Cependant Démosthène signale en Grèce, le premier, l'existence des sorciers... La science donc avait cessé d'être concentrée dans les temples, et quelques lambeaux étaient tombés dans des mains profanes; pour la cause de ce fait, il faut remonter à plus de 35 lustres : c'est le massacre des Mages après la chute de Smerdis [1]. Ils ne succombèrent pas

1. Dans un papyrus écrit en lettres hiéroglyphiques, qui remonte à Ramsès III, communiqué à M. Chabas par M. Goodwin, on voit un nommé *Hai* puni de mort pour crime de magie qu'il a apprise en se procurant frauduleusement le livre des formules du Pharaon, livre qu'il n'appartenait qu'au souverain et aux prêtres, ses conseillers, de consulter. — Faut-il en conclure que nul profane ne le connaissait? La négative n'est pas douteuse : La magicienne d'Endor n'était pas du conseil du souverain; 2° la loi punissant de mort la magie et même l'étude de la magie, la conséquence est qu'elle était connue et pratiquée par des gens étrangers à la caste sacerdotale. Les Hébreux s'y livraient, donc la magie était connue des profanes avant Smerdis.

tous, ils se dispersèrent, et quand la politique de Darius voulut les réunir, on peut croire qu'ils ne s'empressèrent pas de devenir les soutiens de leur principal assassin... S'étant trouvés au milieu des Grecs disséminés dans la Perse et nés dans une civilisation perfectible, ils leur transmirent leurs secrets... Ces Grecs ayant admiré les prodiges des Mages, donnèrent à leur art le nom de magie. Ayant ainsi profité des occasions de s'instruire, de retour dans leur patrie, ils en firent un métier lucratif... Les conquêtes d'Alexandre ayant établi des Grecs sur tous les points de l'Asie... les prêtres nombreux de Phrygie et de Syrie se les affilièrent par des initiations... Dans Théocrite, une femme ordinaire fait une conjuration.—La magie avait donc pénétré déjà bien avant chez les Grecs.., etc. » (Analyse du chap. IX du t. Ier des *Sciences occultes*.)

Il est peu probable que les mages aient ainsi communiqué leurs secrets aux Grecs, nés dans une civilisation perfectible, on n'en voit pas le motif. Le sacerdoce et la philosophie sont, dans tous les temps, peu sympathiques. D'ailleurs, cette magie malfaisante se retrouve chez tous les peuples les plus inconnus les uns des autres; la pythonisse d'Endor n'était pas une prêtresse; la magie malfaisante des Thraces, des peuples de la Gaule, etc., était-elle pratiquée par les prêtres, que nous verrons partout si vénérables et si respectés?... La magie noire a paru si ancienne à des savants, qu'ils ont pensé que le déluge fut le châtiment de ceux qui s'y livraient. — Il serait assez naturel d'abord, en considérant les révolutions religieuses, de penser que les prêtres d'un culte aboli, devenus errants et étant méprisés, ces tristes restes d'un sacerdoce si déchu n'appartenant plus à celui

reconnu par l'État, se seraient livrés à l'une et l'autre magie pour satisfaire les besoins ou les passions de ceux qui recouraient à leur ministère. Tout prestige attaché à leur rang étant perdu, ces prêtres d'un culte proscrit ne pouvaient, on le pensa sans doute, être en rapport qu'avec des intelligences malfaisantes. En vain ils prétendaient pouvoir user de la toute-puissance de la théurgie, leur dénûment, leur abjection rendaient cette prétention ridicule. Le pouvoir de faire le mal par les mauvais génies dut paraître plus réel; on recourut à eux pour l'opérer, et bientôt ils furent l'objet de la haine des populations comme ils l'étaient de leur mépris, et purent aussi transmettre leurs secrets par l'initiation aux méchants.

Il faut reconnaître qu'il s'est opéré, à des époques si reculées qu'elles nous sont inconnues, des révolutions religieuses qui auront pu transformer en vils magiciens les prêtres d'un culte aboli. On voit dans les temps historiques la caste sacerdotale d'un pays tombé sous un joug étranger, perdre son crédit, sa puissance et son éclat. Il est naturel que les prêtres se soient livrés indifféremment à la goétie et à la théurgie; ainsi ceux d'Isis accoururent chez les Romains, qu'ils infestèrent de leurs pratiques superstitieuses. Nous verrons ce que devinrent les Druides. On peut donc penser qu'à différentes époques, des prêtres fugitifs, mendiants nomades, auront pratiqué la magie noire, plutôt que d'admettre que les mages, après la chute de Smerdis, l'auraient bénévolement révélée aux Grecs. Mais l'opinion qui l'a fait naître en même temps que la théurgie et de la même cause paraît la plus admissible [1].

1. D'autres causes (l'initiation et la communication avec l'esprit de ténèbres), que l'on aura occasion de signaler quand on examinera la magie moderne, concourent souvent avec la tradition.

Les croyances et les pratiques de théurgie et de goétie exposées précédemment se retrouvent dans les plus anciens auteurs de l'antiquité.

A l'exposé si incomplet des croyances religieuses de l'antiquité, à ce qui vient d'être dit sur la théurgie et la goétie, il serait bon de joindre divers passages pris dans différents auteurs de l'antiquité et chez plusieurs peuples. Mais cette tâche n'entre pas dans ce plan : à la rigueur, un seul peuple et un seul auteur suffisent, ces croyances et ces pratiques étant à peu près les mêmes partout. Cette nation, si on veut, ce sera la Grèce ; cet auteur, ce sera Homère. Les Grecs ont reçu leurs doctrines des Phéniciens, des Thraces, des Égyptiens. Orphée, chez eux, fonda les mystères ; Cécrops leur apporta la sagesse égyptienne ; Cadmus le premier érigea chez eux des autels. Les Grecs avaient déjà leurs pratiques superstitieuses, telles que divinations, oracles, etc.; ils consultaient le chêne de Dodone, ils avaient enfin ce merveilleux qu'on voit même aujourd'hui chez les peuples les plus sauvages ; mais ces législateurs coordonnèrent les croyances, réglèrent le culte, et apportèrent la notion d'un Dieu premier principe... Citer ces croyances et ces pratiques chez les Grecs, c'est citer ce qu'on croyait et ce qu'on pratiquait chez les vieux peuples dont ils furent les disciples.

Mille ans avant notre ère, Homère a composé un ouvrage immortel, que ce soit un poëme contenant des fictions, peu nous importe s'il transmet les croyances du temps, les mœurs, les superstitions. Ouvrons l'*Iliade* et l'*Odyssée*, nous y verrons toutes les croyances des Grecs, citées avec plus de détails qu'on n'a droit de l'attendre d'un auteur qui n'en parle que par occa-

sion, ouvrons-les, dis-je, et nous y trouverons les oracles, les présages, la nécromancie, les diverses divinations, les prodiges qui présagent les événements dirigés par les dieux, les songes, le pouvoir de transformer, de causer des maladies et de guérir par des charmes. La faculté de se rendre invisible, l'enthousiasme prophétique, le don de prédire qu'on observe quelquefois chez les mourants, l'augurie, la magie malfaisante, la magie bienfaisante, la magie prestigieuse, toutes ces choses que nous ferons remarquer dans les livres sacrés des Hébreux, que nous retrouverions chez les anciens sages d'Égypte et de Chaldée, qu'on verra aux époques historiques chez les Grecs et chez les Romains et parmi les peuples modernes; tout cela, dis-je, est dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Ainsi, depuis une longue suite de siècles avant notre ère, les Grecs consultaient les augures et les songes. — Achille dit : Consultons un augure ou même un interprète des songes, car ils sont envoyés par Jupiter.

Calchas est consulté, pour qu'il fasse connaître la cause du courroux d'Apollon ; mais le devin, qui connaît le passé, le présent et l'avenir, hésite de répondre; il serait forcé d'accuser Agamemnon..... — Ce courroux est excité, non par la gravité d'un crime, mais par la prière de Chrysès, prêtre d'Apollon. Ce dieu, l'ayant exaucé, afflige les Grecs d'une épidémie qui ne cessera qu'après avoir immolé une hécatombe et renvoyé Chryséïs. (*Il.*, I.) — Bien des siècles avant notre ère on pensait donc qu'un prêtre pouvait obtenir des dieux qu'ils châtiassent les coupables [1].

1. La malédiction ou *excommunication* remonte à l'origine du monde. Caïn fut maudit après le meurtre d'Abel. L'excommunication

On croyait aux présages, aux prodiges... Le même devin interpréta celui-ci : on avait vu un dragon, le dos marqué de sang, dévorer des passereaux et paraître soudain pétrifié. (*Il.*, II.)

Les songes annonçaient l'avenir. Homère nomme le vieil Eurydamas interprète des songes, qui avait négligé d'interpréter ceux de ses fils avant le combat. (*Il.*, V, 149, 150.)

Le devin Hélénus, inspiré par Apollon et Pallas, engage Hector à provoquer au combat le plus vaillant des Grecs, en lui assurant qu'il ne succombera pas dans l'action. Les dieux apparaissent alors sous la forme de deux vautours pour encourager le guerrier qui accepte cet heureux présage. (*Il.*, VII.)

A cette époque, le tonnerre, comme il le fut chez les Étrusques, était un présage. Plusieurs fois Jupiter tonnant sur le mont Ida, Hector y vit un signe de la victoire. Cependant il devait succomber, car le destin, plus puissant que Jupiter, l'avait décrété; le héros a lancé sur Achille un trait inutile, que son bouclier divin (*enchanté*) a repoussé. Déiphobe apparaît à côté d'Hector, ce dernier lui demande sa lance; hélas! Déiphobe n'était qu'un fantôme trompeur, dont l'apparition présageait le trépas d'Hector. Les dieux ont fasciné ses yeux..., vaincu bientôt et mortellement frappé, il fait cette prédiction : Pâris, s'écrie-t-il, avec l'aide d'Apollon renversera un jour mon impitoyable vainqueur près des portes Scées. (*Il.*, XXII.)

Dans ce passage se voient deux croyances, que le temps n'a pu détruire. Les mourants obtiennent par-

livre aux puissances infernales; c'est la *traditio Satanæ* des Actes des Apôtres. On la voit dans toutes les religions, et les peuples mêmes ressentent l'excommunication lancée contre leur souverain.

fois le don de prédire, et souvent l'apparition d'un spectre a été le présage d'une mort prochaine [1].

On trouve même dans Homère des exemples d'incrédulité qui prouvent qu'elle est de tous les temps: Halitherse, habile devin par le vol des oiseaux, prédisait un malheur terrible aux amants de Pénélope; l'un d'eux, Eurymaque, lui répond: Va, vieillard, va prophétiser à tes enfants..... Ton oracle va être anéanti par le mien..... Que d'oiseaux voltigent sous le soleil, sont-ils tous des interprètes certains de nos destinées? (*Odys.*, II.)

Circé, par ses enchantements, domptait les animaux les plus féroces; sous l'influence de sa baguette et d'un breuvage magique, les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux; ils en eurent la tête, la forme et la voix, ils devinrent comme eux hérissés de soie.... Cependant ils se reconnaissaient: à cet égard seulement la métamorphose n'était pas complète. Ainsi captifs, ils déploraient leur malheureux sort qu'Ulysse n'évita qu'en recevant de Mercure une plante qui neutralisa les enchantements de Circé. C'est en vain qu'il a bu le fatal breuvage, que Circé l'a frappé de sa baguette, Ulysse a conservé sa figure et sa forme. Son protecteur lui avait indiqué un secret pour désenchanter ses compagnons, c'était de se précipiter sur Circé en feignant de vouloir l'immoler, alors non-seulement il évite lui-même la transformation, mais il obtient que ses guerriers recouvreront leur première forme, ce qui eut lieu par l'onction d'une huile magique. (*Odys.*, X.)

On fera de suite observer que cette métamorphose,

1. Patrocle mourant prédit à Hector que le destin a décidé qu'il tomberait bientôt sous le fer d'Achille (*Il.*, XVI).

dans la pensée du poëte, appartenait à l'art magique; que ce serait une erreur grave de l'attribuer à l'effet des charmes naturels de Circé ou du vin, qui, bu avec excès, assimile l'homme à un animal immonde. La croyance aux transformations est trop constante chez les anciens pour qu'on doive recourir à l'allégorie; ils en ont la voix, dit Homère, ils en ont la forme, ils sont même comme eux hérissés de soie..... Cette description n'est pas le portrait d'hommes ivres; ceux-ci ne se connaissent plus, et les premiers se reconnaissaient en déplorant leur sort. La manière dont Ulysse obtint le désenchantement de ses guerriers, et l'évita pour son propre compte, vient corroborer ce sentiment. — Voici donc un exemple de transformations d'une haute antiquité; on y voit encore qu'à cette époque, comme chez les modernes, les menaces étaient un préservatif contre les charmes ou en détruisaient l'effet.

Après cet exemple de transformation, on en trouve un de nécromancie. Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias et s'adresse à Circé, qui, n'étant pas une nécromancienne, lui conseille d'aller à l'extrémité des mers consulter ceux qui évoquent les mânes; comme elle sait commander aux vents, le navire d'Ulysse, abandonné au souffle de Borée, vogue en suivant une route inconnue avec une vitesse prodigieuse, jusqu'à l'entrée des enfers [1].

On voit souvent dans Homère les dieux prendre un corps fantastique, et combattre pour les mortels. — Achille ayant fait une prière à Jupiter, Pallas et

1. Grotte où résidaient les nymphes ou prêtresses; cavernes habitées par les fées. C'est dans une semblable retraite que Julien consulta Maxime.

Neptune, sous forme humaine, viennent le soutenir dans son combat et lui promettent qu'il ne succombera point sous l'effort du dieu du fleuve Xanthe. (*Il.*, XXI.)

Les dieux accordaient quelquefois la faculté d'être invisible. Hector allait succomber si Apollon, au moyen d'un nuage, ne l'eût rendu invisible aux regards d'Achille. (*Il.*, XX, 444.)

C'est ainsi que, sans être vu, Ulysse traversa la ville des Phéaciens. Il en admira les murailles, les places, et arriva jusqu'au palais d'Alcinoüs. Ce ne fut qu'en embrassant les genoux de la reine que le charme cessa. (*Odys.*, VII.)

Avant l'époque chantée par Homère, on consultait les oracles. Ulysse se rend à Dodone pour y consulter le chêne et recevoir la réponse de Jupiter [1].

S'il était possible de s'étendre davantage, on citerait ainsi dans les vieux monuments de l'antiquité mille exemples propres à appuyer la doctrine des Gentils.

Apollon, amoureux de Cassandre [2], lui accorde le don de devination. — Oh! ma mère, disait-elle, faut-il qu'Apollon m'ait choisie!..... qu'il m'ait saisie malgré

1. Cet oracle doit être antérieur à la première colonie conduite par Inachus, qui vivait près de 900 ans avant Homère.

2. Apollon devient amoureux de Cassandre, et lui accorde le don de prédire dans l'enthousiasme sacré : rappelons-nous qu'Apollon est le même dieu que Jupiter, que Bacchus, que Sérapis ; qu'il est même identique avec Diane, Hécate, Némésis, Cérès... Apollon est le même que Pan, que Priape, que le dieu infernal. Cassandre est donc dans cet état qui donne le don de prévision. C'est une variété de la grande catégorie à laquelle appartenaient les *Cerriti* chez les Romains. C'est un dieu qui l'inspire comme l'étaient la pythie chez les Grecs, et comme les gens que plus tard on nomma *possédés*. Cassandre était enfin dans un état qui établit l'antiquité de l'affection des succubes et de la divination par l'extase.

moi de sa fureur!... Et bientôt, sous l'influx divin, elle s'écrie : Oh! mes sœurs, oh! Priam, oh! malheureux roi! que j'ai pitié de vous!... etc. Il brille, le flambeau de Pergame... — Elle voit le carnage, elle voit l'incendie.... Ce n'est plus Cassandre qui parle, c'est un dieu, dit Cicéron. (*De div.*, I, 31.)

Œnone [1] reçut aussi les caresses d'Apollon qui lui octroie le don de guérir. — Apollon, disait-elle, m'a lui-même enseigné son art; tout ce qu'il y a d'herbes et de racines dans le monde est connu de moi. (V. Ovide. — Leclerc, *Hist. de la méd.*, l. I, chap. XXI.) — Selon Apulée, Chiron tenait de Diane la connaissance de la vertu de certaines plantes. (Leclerc, *id.*) Médée [2] avait appris à fond de sa mère l'art des enchantements et réunissait la magie empoisonneuse à la prestigieuse. Pour décider les filles de Pélias à faire bouillir leur père dans un chaudron pour le rajeunir, elle fit cuire d'abord un bélier, et ce n'est qu'en fascinant leurs yeux qu'elle en fit sortir la forme trompeuse d'un agneau. (Diod. de Sicile, IV, 52.)

Elle avait le pouvoir auquel prétendaient les Médées des temps modernes : un jour elle s'éleva dans les

1. Œnone a la même affection : elle a reçu des dieux le don de guérir. — Ces secrets, que les mortels reçoivent des dieux, nous les verrons même révélés dans des temps bien près de nous. (*Les sorciers, les somnambules.*)

2. Médée est fille d'Hécate; on sait ce qu'était ce parentage. Hécate est la même que Proserpine, Cérès, Sérapis... On conçoit que le Soleil lui permette de voyager dans les airs sur des dragons. C'est aussi le Soleil ou Apollon qui, dans des siècles postérieurs, donnera au Scythe *Abaris* cette flèche d'or qui lui permettra de faire des voyages aériens. C'est le même que Sérapis, que Pluton, celui qui fut appelé *diabolos* et qui, à une époque si rapprochée de la nôtre, ne donnera aux sorciers ni char ni flèches d'or, mais un manche à balai chez nous, et une pique, une lance en Norvége, comme nous le verrons.

airs sur un char traîné par des dragons, que lui avait donné le Soleil, emportant avec elle les enfants qu'elle avait eus de Jason. La même magicienne, avec les secrets d'Hécate, éteignait les flammes, faisait rebrousser le cours des fleuves et arrêtait celui des astres.

Ces citations, si faciles à multiplier en parcourant les chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués, prouveraient tous la haute antiquité des diverses branches de la magie. En vain nous dirait-on que nous voulons prouver l'existence de ces croyances par des fictions sorties de l'imagination des poëtes !—Des fictions, vérités pour les Chaldéens, pour les Égyptiens, pour les peuples qui civilisèrent la Grèce; des fictions devenues la croyance des siècles postérieurs, ne peuvent être l'œuvre de l'imagination des poëtes à une époque intermédiaire. Il n'est pas permis de supposer que la Grèce, encore barbare, fut moins crédule et moins superstitieuse que la Grèce civilisée. Ses habitants devaient ressembler beaucoup aux peuplades dont les voyageurs nous dépeignent les mœurs et qui nous offrent les mêmes superstitions que celles dont parle Homère. Le simple bon sens n'est pas ici notre seul guide. Les érudits ont prouvé tous que les anciens poëmes n'étaient pas de pures fictions, mais des traditions antérieures aux poëtes; les Pères l'avaient dit. Selon Lactance, « ils ont transmis des faits réels qu'ils ont tâché d'embellir. »

Arnobe (*Adv. gent.*) s'exprime ainsi : « Pour couvrir l'indécence de vos dieux, vous dites que c'est l'ouvrage de l'imagination des poëtes; qui croira qu'ils aient chanté des faits autres que ceux qui étaient dans la bouche de tout le monde et qu'ils aient été assez impudents et extravagants pour débiter des choses qui

devaient leur attirer le courroux des hommes et des dieux... »

Bayle dit lui-même : « qu'il y eut des gens qui s'efforcèrent d'éluder les coups portés à l'ancienne religion en rejetant sur les licences poétiques ce qu'on lui reprochait, mais ce faible retranchement fut forcé... On a prouvé, d'une manière démonstrative, que ce que les poëtes avaient dit des dieux était l'objet de la religion du peuple. » (Bayle, *Rép. aux quest. d'un prov.* — Voir aussi Bacon et Avéranus, 33e dissertation sur Virgile.) Pour peu d'attention qu'on apporte, dit Bacon, à la lecture d'Homère et d'Hésiode, on voit que ce qu'ils rapportent vient de temps plus anciens, et que ce sont des traditions.

Il est donc constant (on ne peut trop insister sur ce point) que les poëtes n'ont fait que chanter des traditions, car de semblables croyances sont consignées dans les livres sacrés des Hébreux, infiniment plus anciens qu'Homère. Il faut en conclure que les croyances avaient précédé les poëtes, et que, puisque le législateur hébreu punissait sévèrement les pratiques citées par les poëtes, celles-ci n'étaient pas de vaines fictions; donc, la croyance postérieure, loin d'être fabuleuse à sa source, est née de faits réels.

Faux sacerdoce, aperçu de la magie noire pratiquée par les Goëtistes de l'antiquité avant notre ère.

Les membres d'une sorte de secte qui n'appartenaient pas à un sacerdoce légal étaient aux yeux des gentils ce que sont encore aujourd'hui, dans quelques pays, certains devins ou guérisseurs; revêtus du même pouvoir que les prêtres, ils guérissaient les maladies, prédisaient, exorcisaient, chassaient les esprits des

maisons hantées, délivraient ceux qui étaient obsédés ou possédés par les larves, et auraient eu même le pouvoir de maléficier. Ceux-ci, quoiqu'en rendant ces services, n'étaient que tolérés et l'objet d'un mépris presque universel. Ces prêtres mendiants, en gagnant ainsi leur vie auprès des riches qui s'adressaient à eux, n'étaient ni respectés comme théurgistes, ni punis comme goétistes. Les plus convaincus des croyances de la gentilité méprisaient ces intrus dans les sciences sacrées, plusieurs même pensaient qu'ils n'avaient aucun pouvoir. On verra Quintus, quoique stoïcien et croyant aux prodiges, dire qu'il ne fait nul cas des augures du pays des Marses, ni des astrologues du Cirque, ni des prêtres d'Isis, etc. : « Tous ces gens-là, dit-il, n'ont ni art ni connaissance, ce sont des ignorants, des fainéants et des fous que la misère gourmande, qui promettent des monts d'or en demandant une drachme (Cic., *de Div.*, I, 58). » Mais assez d'autres y avaient une confiance entière, qu'ils disaient justifiée par les œuvres.

Ces faux prêtres, nombreux sans doute, d'une caste tombée, que l'État tolérait, éprouvaient cependant quelquefois toute la sévérité des lois; comme ils initiaient ceux qu'ils pouvaient recruter à leurs associations mystérieuses et nocturnes, les magistrats furent chargés, dit Tite-Live, d'interdire la ville, le cirque et le forum à ces prêtres et aux devins, et on leur infligea des peines, ainsi qu'à leurs affiliés. L'historien entend parler ici des chefs de ces assemblées où se commettaient les abominations déjà citées ; mais l'indifférence en religion eut bientôt pour résultat d'admettre toutes ces doctrines et ces sociétés ; chez les Romains, on les punissait seulement quand ils se livraient à des pratiques défendues.

A côté de ceux-ci une caste malfaisante et plus ténébreuse peut-être, tenant sans doute ses secrets de ses ancêtres, qui les avaient reçus des dieux infernaux, se livrait aux plus noires pratiques de la goétie; il n'entre pas dans ce plan d'en faire l'exposé historique avant notre ère; un temps viendra où, forcé d'esquisser le hideux tableau de la magie, nous n'aurons qu'une chose à affirmer, c'est que la sorcellerie moderne est la continuation de la vieille goétie. Quelques mots seulement sur ses pratiques détestables dans l'antiquité, sans nous attacher à en faire l'histoire chez un peuple déterminé, suffiront pour montrer l'étendue de pouvoir des goétistes.

Citons au hasard et sans ordre des passages pris dans les historiens et chez les poëtes.

Les goétistes pouvaient faire tomber la grêle et exciter une tempête. Properce dit qu'ils préparaient une fosse avec certaines cérémonies (IV, 5, 11).

Leur regard causait la mort. — Ériphyle faisait mourir ses victimes par le regard.

Ils pratiquaient ce qu'on nomme parmi nous l'*envoûtement*. Théocrite[1], Ovide, etc., mentionnent l'usage des images de cire et autres charmes pour faire mourir, qu'on sera surpris de retrouver dans des siècles bien voisins du nôtre, et qui rappellent, comme l'a dit Bayle, le tison de Méléagre.

Par l'*incantation*, on avait un empire presque absolu sur les sentiments et les passions : — Symætha excitait ainsi jusqu'à la fureur l'amour de Delphis.

L'œuf de serpent, chez les Gaulois, avait le même pouvoir. Les Romains en étaient si convaincus que,

1. On voit dans Théocrite, Idylle 2e, une conjuration et les menaces d'un maléfice.

loin de mépriser cette croyance populaire, ils punirent du dernier supplice un chevalier gaulois qui, pour gagner sa cause, en avait caché un dans son sein, barbarie atroce, si à leurs yeux ce n'était qu'une pratique absurde (Pline, XXIX, 12).

En prononçant certains vers, les Thraces, selon les historiens, enfonçaient un tison dans l'œil de leur ennemi sans le toucher, exemple bien ancien de blessures faites à distance.

Tous les historiens rapportent que les magiciennes de Thessalie faisaient élever des tempêtes et des orages, donnaient des maladies mortelles, faisaient périr les troupeaux, causaient l'impuissance et une mort lente au moyen d'images de cire à l'effigie de ceux qu'elles voulaient maléfier, et qu'elles perforaient d'aiguilles.

Les tours rapides du *rhombus*, accompagnés de paroles mystérieuses, ramenaient un amant infidèle. Les branches du laurier, arbre consacré à Apollon, les lames gravées de caractères inconnus, les clous arrachés d'un gibet, des crânes humains, des ossements de morts mêlés avec les cheveux de l'inconstant ou avec des pièces de ses vêtements, établissaient ce qu'on appellerait aujourd'hui le rapport, et contraignaient de revenir auprès de l'amante délaissée celui à qui ces cheveux et ces vêtements avaient appartenu. — Amaryllis fait trois nœuds de diverses couleurs, et contraint ainsi de revenir son volage Daphnis. (Virg., VIIIe *égl.*) [1].

Au moyen d'ossements, de parfums, de caractères bizarres, de regards, de signes, d'insufflations, de

1. Dans Virgile, Horace, etc., etc., on voit ainsi des sorcelleries, les mêmes pour le but si elles diffèrent dans la pratique.

paroles prononcées d'une certaine manière, les goétistes opéraient ainsi des prodiges infernaux.

Dans une nuit sombre, on invoquait Hécate, qui apparaissait au milieu des hurlements sinistres des chiens qui annonçaient sa présence.

Les goétistes évoquaient les morts : une fosse, des ossements, des lambeaux de chair humaine, des cheveux de celui qu'on voulait évoquer, certaines herbes, le sang d'une brebis noire, des libations, contraignaient l'ombre d'apparaître.

L'impuissance causée par enchantement, appelée plus tard le nœud d'aiguillette, était un maléfice fort commun chez les anciens. Démosthène cite l'exécution d'une sorcière convaincue de ce crime.

Pausanias dit qu'on fut obligé, en Grèce, d'établir une chambre de justice exprès pour en punir les auteurs.

Hérodote cite divers exemples prouvant qu'on n'épargnait pas même les plus augustes personnages.

Platon avertit les jeunes mariés de se défier des ligatures.

Il est fort inutile de continuer cet exposé de la magie nuisible. Il serait facile de prouver non-seulement qu'elle existait avant notre ère, telle qu'on l'a citée depuis cette époque. Mais elle est bien antérieure à Démosthène, quoique Eusèbe Salverte ait écrit que Démosthène en avait le premier signalé l'existence récente en Grèce ; ce savant a-t-il donc oublié qu'elle est mentionnée même dans les siècles héroïques et dans les plus anciens monuments de l'histoire ?

Les goétistes, avons-nous dit, ne se livraient pas uniquement à des pratiques meurtrières. Ils avaient des formules pour calmer le courroux de ceux qui, ayant souffert une mort violente, venaient effrayer les vivants ;

pour chasser les démons des habitations et des corps, pour faire des prestiges, pour se métamorphoser, se transporter par l'air, pour faire des prédictions, des guérisons, etc., etc. Les magiciennes de Thessalie prétendaient, comme on sait, faire descendre la lune par leurs conjurations, prétention qu'il sera bon d'expliquer.

Ainsi, redisons-le, les goétistes étaient donc non moins puissants que les théurgistes.

Les métamorphoses étaient si communes qu'Hérodote parle d'un peuple dont tous les habitants passaient pour magiciens. On assure sous le serment, dit cet historien, que tous les ans, pendant quelques jours, ils se transforment en loups. — Si ces transformations étaient moins fréquentes chez les Grecs et chez les Romains, les poëtes cependant ne les ont point omises. J'ai vu, disait Amaryllis, Méris se changer en loup.

His ego sæpe lupum fieri et se condere silvis
Mœrim. . . . . .
(Virgile, *Égl.* VIII, 97.)

Le transport aérien chez les anciens ressemble, comme on le verra, à celui des modernes. Abaris tenait d'Apollon une flèche d'or avec laquelle il se transportait aussi vite que la pensée où bon lui semblait, traversant les mers, abordant des lieux inaccessibles. Avec l'aide du même véhicule on avait vu, le même jour, Pythagore à Scizzo en Sicile et à Métaponte en Calabre. Si ces deux personnages ne sont point goétistes, depuis Médée jusqu'à Pamphile, dont nous parlerons (V. *Apulée*), assez d'autres ont joui du même pouvoir locomoteur. Médée a reçu ses dragons, et Abaris sa flèche volante du même dieu ; nous

verrons un jour nos sorcières transportées sur un bâton, comme Abaris sur sa flèche, ou voyager sur le bouc infernal, comme Médée sur son char attelé de dragons.

Les goétistes avaient le pouvoir d'expulser les esprits des maisons.

La mère d'Épicure se rendait ainsi dans les habitations hantées par les esprits malins pour les exorciser. Elle était de la même secte que la mère d'Eschine; Démosthène (*Orat. de Coron.*), en parlant de ce dernier, disait : Il est né parmi ces misérables que le peuple abhorre; vous aidiez, lui dit-il, votre mère dans ses opérations magiques, votre mère que chacun appelait *empusa* (sorcière); c'est vous qui lisiez les formules d'initiation, qui couvriez le candidat d'une peau de faon, qui éleviez des serpents sur votre tête en criant *évohé, sabohé, sabohé,* etc.

Ils prétendaient faire descendre la lune du ciel par des conjurations; ceux qui ont pris ces expressions à la lettre ont dit que sans doute les magiciennes choisissaient l'instant d'une éclipse. Tout prouve qu'il ne s'agit pas ici de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, la prétention du magicien eût été absurde, et la crédulité de celui qui recourait à son art eût été de la démence, il y aurait eu trop de témoins affirmant le contraire. La circonstance d'une éclipse lunaire ne ressemble en rien d'ailleurs à la descente de l'astre. Le fourbe enfin n'aurait pu en tirer parti que fort rarement, et il faudrait supposer chez les magiciennes de Thessalie des notions astronomiques que les anciens sages ignoraient. Cette prétention s'explique en se rappelant que la lune n'était autre que Diane ou Hécate..., mais non l'astre visible lui-même. Un passage de Lucien appuierait ce sentiment. Cléodème dit: J'étais aussi incrédule que vous; après que j'eus vu,

je fus forcé de croire.. Puis, parlant des prodiges d'un hyperboréen, il dit qu'il faisait descendre la lune qui se montrait sous les formes les plus variées : *femme, chienne, vache,* symboles de Diane, d'Hécate, etc. (V. Lucien, *Philopseudes* ; et l'encyclopédie méthodique, *Antiquités et Mythologie*).

La magie était punie.

Ce qui prouverait que le pouvoir des goétistes était très-constant aux yeux du législateur et des magistrats, c'est qu'on les châtiait sévèrement, non peut-être pour avoir exorcisé des esprits et fait des guérisons, mais pour maléfices, nécromancie, etc.; les Égyptiens les punissaient, les Perses leur écrasaient la tête, les Athéniens les condamnaient à mort. Une sorcière de Lemnos fut ainsi exterminée, et on ne fit pas grâce même à ses enfants. Platon voulait que tous ceux qui par charmes, ligatures, paroles, images de cire, etc., auraient maléficié hommes ou bestiaux, fussent punis du dernier supplice. (Platon, *De Leg.*, L. 11. — Plutarque, *Vie d'Artaxercès.*)

A Rome, la loi des Douze Tables défendait, sous la même peine, de nuire par des enchantements, soit aux personnes, soit aux biens. Celui qui commettait ce crime était réputé abominable, *sacer erat,* marque de la plus haute indignation. (Pothier, *Pand.*, I, LXXXIX.) Le genre de mort était d'ordinaire la décapitation, le bûcher, l'exposition aux bêtes.

Le bref exposé qu'on vient de faire de la magie divine et de la magie noire renferme des croyances constantes chez tous les peuples idolâtres; on verra plus loin les modifications qu'y apportèrent les systèmes philosophiques.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

De la philosophie chez les Grecs. — On continue de croire aux esprits, aux génies et aux prodiges. — Les matérialistes, les sceptiques. — Socrate et ses disciples. — Socrate et Platon. — Aristote. — Hippocrate. — Successeurs de Platon. — Successeurs d'Aristote. — Les péripatéticiens. — Épicure. — Zénon. — Les stoïciens. — Décadence de la Grèce épicurienne et impie.

De la philosophie chez les Grecs. — On continue de croire aux esprits, aux génies et aux prodiges. — Les matérialistes, les sceptiques.

Les doctrines religieuses des prêtres égyptiens de la Perse, de l'Inde, etc., avaient été pendant une longue suite de siècles fidèlement transmises aux initiés et religieusement conservées; une âme universelle, un premier principe, des génies; leur intervention signalée par des prodiges, etc., tout cela ne causait pas le moindre doute. Les anciens sages n'avaient pas porté plus loin leurs investigations, et les prêtres transmettaient les traditions comme un recueil de vérités que nul n'avait le droit d'examiner, lorsqu'un peuple nouveau relativement à ceux dont on vient de parler, illustré par ses victoires, instruit par son commerce avec les nations étrangères, éprouva le besoin de réfléchir. Une

civilisation à peine à son aurore n'avait pu éclairer les Grecs voisins encore de la barbarie et tout occupés des besoins matériels; mais initiés aux doctrines des sages des diverses nations, les Grecs pourront désormais analyser, comparer et juger.

Les doctrines, ne différant que sur certains points, se réduisaient aux mêmes principes; mais brisant les entraves imposées par les traditions, les philosophes leur substitueront leurs systèmes, l'esprit humain va s'émanciper et discutera souvent ce qu'il ne peut connaître. Pourquoi les sages de Chaldée, de l'Égypte, de la Perse, etc., ne l'avaient-ils pas fait? La faculté de comparer et de réfléchir manquait-elle à ces hommes qui passaient leur vie à étudier les choses divines? S'ils ont transmis les doctrines sans y rien changer, ils les ont crues divines, ou ils ont supposé qu'elles étaient le suprême effort de l'esprit humain, qui ne pouvant pénétrer plus loin ne peut créer que de vains systèmes; aussi, en examinant la vanité de leurs systèmes philosophiques, on est tenté de dire qu'ils n'ont fait qu'obscurcir le sujet de leurs études. Alors, à mesure que les siècles s'écouleront, les traditions deviendront de plus en plus ténébreuses et erronées par le mélange des divers systèmes des philosophes, de sorte qu'on est forcé de reconnaître que, dans les temps les plus reculés, il existait sur la divinité et ses prodiges une tradition plus sage que tous les systèmes qui se sont succédé depuis ; aussi Socrate blâmait cette curiosité qui s'obstine à découvrir ce que les dieux ont tenu caché.

Il ne s'agit pas ici d'exposer les systèmes sur les effets et les causes, sur la nature de l'âme et sa puissance, sur l'origine du monde, sur la cause productrice des phénomènes, etc., mais d'examiner seulement ce qui concerne notre sujet.

Plus de six siècles avant Jésus-Christ, à l'époque où vivait Thalès, commence l'ère philosophique. Thalès, chef de l'école d'Ionie, se livra plus particulièrement à l'étude de la nature. A dater de ce philosophe, on explique les comètes, on rend raison des éclipses, on ridiculise les prodiges ; la philosophie rejette comme des fables toutes les histoires des dieux de la mythologie, et cependant Thalès reconnaît, et Phérécyde, Anaximène, Pythagore, Empédocle, Zénon, Héraclite, etc., reconnaissent comme lui l'existence des démons, des génies et leur intervention. L'étude de ces philosophes n'a pas encore altéré sensiblement les vieilles doctrines traditionnelles.

Pythagore, au lieu d'être physicien, fut porté par goût à étudier la métaphysique et les religions. — Dieu est répandu partout, est l'auteur des puissances et de leurs œuvres ; ces puissances sont les astres, les dieux inférieurs, les démons, les âmes. C'est par eux qu'il opère tout. Les pythagoriciens croyaient non-seulement à l'existence des esprits, mais à leur apparition : leur doctrine renferme toutes les superstitions de la magie, ses pratiques bizarres, la foi à la propriété des nombres. Dieu régit tout comme cause des causes ; il faut donc interroger sa volonté dans les présages, se mettre en rapport avec les êtres éternels, et pour y parvenir il faut affranchir l'âme. Cet état était l'enthousiasme (l'*extase*), obtenu par certaines pratiques et en invoquant les esprits.

Ocellus et Empédocle, disciples de Pythagore, ne suivirent pas scrupuleusement sa doctrine, ils attribuèrent la production du monde à des forces différentes et opposées agissant sans intelligence ni liberté. — Timée de Locres suppose une intelligence qui a dirigé la force motrice, et qui a produit, d'après un plan, un

monde régulier; mais tous, et avec eux Zénon, Héraclite, etc., pensent que l'atmosphère est pleine de génies; ils voltigent dans l'air, il sont sur la terre, résident dans les eaux. Cependant Zénon et Empédocle appartenaient à l'école éléatique, qui avait pour chef Xénophane de Colophon, et d'après les éléates, Dieu et le monde paraissaient identiques; les phénomènes ne sont que des perceptions de l'esprit. Ils niaient la divination; les dieux d'Homère et d'Hésiode excitaient leurs railleries. Non-seulement pour les éléates tout n'est qu'illusion pour les sens, mais la raison n'est pas moins trompeuse... — Il n'y a rien de réel, rien de certain; l'univers est Dieu et agit nécessairement; donc tout ce qui arrive est l'effet des lois éternelles et immuables de la nature; tous admettaient pourtant l'existence des esprits, sauf les modifications ci-après. — Cette école se divise en métaphysiciens et physiciens; à la première division appartiennent Zénon et Empédocle, dont on vient de parler. Zénon passe pour l'instituteur de cette dialectique qui, soutenant également le pour et le contre, donna naissance aux sophistes. Empédocle croyait aux prodiges des pythagoriciens et en opérait lui-même. Parménide paraît avoir pensé comme son maître : — l'homme ne saurait connaître la vérité pure; la raison et les sens nous trompent. On voit déjà l'esprit humain pousser ici jusqu'à l'abus sa faculté de réfléchir et de raisonner.

A la secte des éléates physiciens appartiennent Leucippe et Démocrite : le premier est l'auteur du système des atomes; le second admet la divisibilité à l'infini de corpuscules qui se meuvent, s'associent, forment des masses de différentes configurations, source de tous les événements du monde, atomes subtils, ténus, qui émanent des corps, sei[illegible] tout, pénètrent

jusqu'à l'âme et y forment des figures représentatives de ces substances. Il admet des natures qui ne se manifestent que dans les ténèbres, composées aussi d'atomes : plus instruits que nous, ayant une voix, prévoyant les événements et les annonçant quelquefois, disséminés dans l'air, les uns font du mal aux hommes, d'autres sont bienfaisants. Ainsi donc, Démocrite admettait plusieurs espèces de dieux et de génies, et cependant il ne reconnaissait ni divinité ni âme spirituelle, n'admettant que des unités corporelles ; les génies, l'âme humaine n'étaient pour lui que des fantômes composés d'atomes sphériques ; les molécules, sorties du corps, en reprenant leur configuration, ont donné lieu à la croyance des spectres... — Démocrite était sensualiste ; à ses yeux, jouir étant le souverain bien, il ne veut pas que nulle crainte puisse le troubler.

Telle est l'idée qu'on peut se faire, après ce rapide exposé, des premières sectes philosophiques qui, abandonnant les traditions, ne s'attachèrent qu'à étudier des faits et à consulter leur raison.

On voit surgir les deux écoles principales de philosophes qui vont désormais se partager le monde : les spiritualistes et les matérialistes. — Tous croyaient à l'existence des mêmes phénomènes ; mais les uns les expliquèrent par l'action des génies, des esprits, d'autres par des corpuscules émanés des corps qui, pénétrant notre âme matérielle, y représentent des formes. Ainsi, d'après Démocrite, les dieux ressemblent à nos songes, et les images qui pénètrent dans l'âme ne sont que des corpuscules qui agissent sur elle à peu près comme dans les songes ; elles pouvaient même prédire ou annoncer des événements, car ces molécules, en se transportant au loin, peuvent révéler des accidents lointains et cent autres événements. Il faut donc bien remarquer

que ces deux écoles ne nient point les faits, mais les expliquent différemment. A ces deux écoles, il faut joindre celle qui dit que tout n'est peut-être que vaine apparence, qu'on ne peut rien affirmer, qu'il n'y a rien de certain.

Nous pouvons donc décider que toutes les sectes philosophiques qui ont existé et qui existent appartiennent à ces trois catégories. On n'a pu rien inventer; on a combiné tous les systèmes, on a fait de l'éclectisme, mais on n'est point sorti hors de ces idées générales, le *nec plus ultra* de la puissance de l'esprit humain.

Ce fut dans le siècle de Périclès surtout, sous ce grand général, disciple de l'école de Zénon, dont on vient de parler, et d'Anaxagore, philosophe bizarre, qui fut accusé d'impiété, que la Grèce, qui s'était illustrée par les armes, se signala dans les sciences et les arts. Elle était alors à l'apogée de sa puissance. Certains phénomènes regardés jusque-là comme surnaturels vont être examinés, discutés avec tous les moyens que fournit une haute civilisation : des rhéteurs emploieront la dialectique pour soutenir les opinions les plus absurdes. Au moyen de sophismes cachés sous un style fleuri, ils nieront les vérités les mieux établies. On a dépeint les sophistes comme des discoureurs hardis, discutant sans fin, usant de toutes les ressources du langage pour faire en termes obscurs des raisonnements sans solidité. On ne devrait point parler ici des sophistes, s'ils n'avaient contribué à l'avénement de la philosophie en multipliant les idées. Mais laissons ces philosophes pour arriver aux vrais philosophes.

Socrate et ses disciples.

Socrate, né 470 ans avant Jésus-Christ, fils de sculpteur et sculpteur lui-même, crut à une vocation divine. Il quitta Athènes et son ciseau, et, après avoir combattu vaillamment les ennemis de la patrie, il attaqua les sophistes, qu'il dévoila comme des hommes sans conviction, des impudents qui ne cherchent qu'à tromper par un langage subtil. La seule raison suffit pour manifester les contradictions de leurs discours. C'est à elle seule aussi qu'il s'adresse. Cherchant la vérité de bonne foi, il dépouille tout préjugé, suppose qu'il ne sait rien, et s'étudie lui-même pour connaître l'homme. Ni tranchant, ni décisif, doutant souvent, décidant rarement, Socrate laisse la physique pour se livrer aux études morales. Il trouvait bon qu'on étudiât la nature, mais jusqu'au point où son étude est utile; il blâmait les spéculations de pure curiosité, et les philosophes plus occupés à subtiliser qu'à rechercher le vrai. Il crut, on donnera plus tard la raison de cette affirmation, il crut certainement qu'il était inspiré par un génie; s'il rejette les dieux du polythéisme tels que les fables les présentent, s'il croit à l'unité de Dieu et s'il défend de trop approfondir ces matières, de peur qu'on ne tombe dans des idées extravagantes, il croit fermement à ce qui lui paraît certain et démontré, c'est-à-dire à la divination, aux présages, à l'existence des génies qui nous avertissent des périls qui nous menacent, etc. « Socrate ayant tout pesé avec ce jugement « droit et fixe qui a mis sa gloire au-dessus de celle « des plus grands hommes », dit Le Batteux (t. 57 de l'*Acad. roy. des inscript. et belles-lettres*), il mérite qu'on examine ses sentiments sur les esprits et leur interven-

tion et sur la cause première, *Dieu*. Il distingue deux objets dans l'explication des causes : 1° la cause qui meut vers certaine fin ; 2° l'objet qui, sous l'action de la première cause, communique le mouvement. Les autres philosophes imaginaient des éthers, des eaux, des airs pour premier principe de causalité ; Socrate était loin de défendre de rechercher les lois physiques, mais trouvait mauvais qu'on oubliât la cause première pour s'arrêter aux causes instrumentales ; il condamnait cet effort ridicule fait par les philosophes pour expliquer, par les causes mécaniques, la production de tous les phénomènes. Il eut plusieurs disciples : — Platon fut spiritualiste ; Aristote, son disciple, fut fortement suspect de matérialisme. Ne pouvant citer toujours littéralement quelques passages de Platon, on rapportera substantiellement ses pensées, ainsi que celles de Socrate.

Socrate et Platon.

Ni l'obscurité ni les contradictions ne font défaut dans les œuvres de Platon, qui nous a fait connaître Socrate.

Il est manifeste que Socrate croyait aux dieux ; il s'est défendu de l'accusation de n'y pas croire. « N'est-il pas vrai que j'admets des démons enfants des dieux? dit-il à Mélitus, et qui pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux et qu'il n'y a pas de dieux ! » (*Apologie.*)

Socrate croyait aux inspirations, soit en songe, soit pendant la veille. Il dit dans le *Criton* qu'il a vu en songe une belle femme... D'après sa prédiction, qu'il trouve très-claire, quoique énigmatique, il doit mourir dans trois jours.

« L'âme a une puissance prophétique. » (*Phèdre.*)

« La partie qui est auprès du foie, devenue tranquille pendant le sommeil, reçoit en songe des avertissements, parce qu'elle est privée de raison et de sagesse... Ceux qui nous ont formés, se souvenant de l'ordre que leur avait donné leur père..., accordèrent à cette partie la divination... » (*Timée.*)

Ce qui prouve à Socrate que Dieu n'a donné à l'homme la divination que pour suppléer à la raison, c'est que nul homme sain d'esprit ne la possède dans toute sa vérité, si ce n'est en songe, quand l'intelligence est suspendue, ou quand elle est égarée par la maladie ou l'enthousiasme. (*Timée.*)

Ces expressions prouvent-elles que Socrate et Platon reconnaissaient que l'âme avait une puissance prophétique? On ne le pense pas.

Socrate dit à Diotime : « Dieu ne se manifeste point immédiatement à l'homme ; c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent avec les hommes, soit dans la veille, soit pendant le sommeil. Celui qui est savant dans ces choses est un démoniaque ou inspiré... » (*Le Banquet.*)

Nous savons que, averti par une voix, il exerçait une sorte de divination ; aussi Hermogène lui disait : « Il semble que tu rendes des oracles comme les inspirés » (*Cratyle*) (c'est-à-dire comme ceux qui parlent sous l'influx divin). Ces inspirés disaient des choses vraies et belles, de l'aveu de Socrate et Platon, qui, sachant aussi qu'ils prédisaient des choses vraies, disait cependant : « Ils ne savent aucune de celles dont ils parlent. » (*Ménon.*)

Dans ce qui nous reste à dire, tout prouve que Socrate n'attribuait pas la divination à une faculté de l'âme, mais à une inspiration divine.

La faculté divinatrice étant une sorte de grâce, tous

n'en jouissaient pas; elle était accordée aussi quelquefois à ceux qui n'étaient ni endormis ni malades.

« La faveur céleste, disait Socrate, m'a accordé un don merveilleux qui depuis mon enfance ne m'a pas quitté; c'est une voix, etc... » Accusé d'introduire de nouvelles divinités, il s'en plaint : « Est-ce donc, dit-il à ses juges, parce que j'entends une voix qui m'avertit. » Il n'a rien dit de nouveau..... On consulte le chant des oiseaux, les paroles inopinées... le bruit du tonnerre, qui est certainement un grand augure... » C'est par la voix que la pythie rend ceux qu'elle tient du dieu... Si les dieux communiquent avec les mortels par ces divers moyens, ils le peuvent aussi par des voix... » « Que les dieux sachent l'avenir et le révèlent à qui il leur plaît, tout le monde *le dit et le croit de même que moi.* » Il va plus loin ; n'ignorant pas que quelques-uns regardaient cela comme naturel, il dit : « Qu'on appelle augure, paroles fortuites, présages de devin, ce dont ils tirent ces connaissances; moi, je l'appelle dieu ou démon, et je pense m'exprimer d'une manière plus vraie que ceux qui attribuent aux oiseaux un don propre aux dieux. » (Xénophon, *Apol.*)

Ce que rapportent Xénophon, Simmias, de cette voix, prouve que celle que Socrate croyait entendre ressemblait à un phénomène dont le moyen âge et les siècles suivants offrent plusieurs exemples [1].

« Tout ce que je viens de dire, disait Socrate, il me semble que je l'entends, et le son de ces paroles résonne si fort à mon oreille qu'il m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit ailleurs... » « Écoutez-moi en silence, » disait-il à Phèdre, « ce lieu a quelque chose de divin, et si les nymphes qui l'habitent

1. Jeanne d'Arc, le Tasse, etc.

me causaient quelque transport frénétique, il ne faudrait pas s'en étonner... » (*Phèdre.*)

Il dit ailleurs : « J'ai senti le signal qui m'est familier, j'ai cru entendre une voix qui me défendait de partir. » N'ayant pas vu d'apparitions, il ne pensait pas que les dieux apparussent, mais il écoutait attentivement ceux qui disaient avoir entendu une voix et les questionnait avec empressement. Il dit ailleurs qu'il ne peut être compté pour un sage, rien ne vient de lui. (*Apolog.*)

Ceux qui l'approchaient s'apercevaient de ses colloques. Car il s'isolait, pour être tout entier à la voix qui lui parlait, il s'arrêtait... : « Laissez-le, » disait Aristodème, « il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi, ne le troublez pas, ne vous occupez pas de lui. » — Plusieurs autres passages prouvent ainsi que Socrate était convaincu qu'un génie lui parlait, et que ses disciples partageaient ses convictions.

On n'exposera pas ici ce que Platon dit dans le *Timée* sur les premières causes, sur l'intelligence, cause de tout ce qui se fait avec plan et dessein, c'est-à-dire dieu; sur la nécessité, cause de ce qui résulte particulièrement de la nature des corps, sur l'âme de l'univers, sur l'âme de chaque astre, grave question, qu'il examine encore dans le traité des *Lois* (IV). — « Si c'est une âme, dit-il, qui dirige le soleil, elle est dedans, et meut ce corps sphérique comme notre âme meut notre corps...; ou bien elle se donne un corps étranger, soit de feu, soit d'air, dont elle se sert pour mouvoir le soleil..., ou, dégagée de corps, elle dirige les astres par tout autre moyen admirable; mais, quelque voie qu'elle prenne, on doit la regarder comme une divinité. Ce serait le comble de la folie de penser

autrement. Quant aux autres astres, on doit dire aussi que ce sont des dieux... — L'univers en est donc plein?... — Nul n'est assez insensé pour nier cela, » répond Clinias.

Dieu, est-il dit dans le même traité (IV), a préposé les démons pour nous gouverner, etc.

Certainement c'était le bien petit nombre qui eût mérité le titre d'insensé que Clinias donne à ceux qui douteraient que l'univers fût plein de dieux ou de génies. Aussi Platon, comme on l'a vu, recommandait expressément la foi aux traditions et aux récits des anciens, qui les avaient reçus des dieux eux-mêmes. — Il ne s'agit pas ici d'examiner les motifs de cette foi, il en est peu qui ne l'eussent point. La saine philosophie n'y avait porté nulle atteinte sérieuse, quoiqu'elle eût déjà attaqué bien des croyances. Mais Platon ne craint pas de dire qu'Homère, Hésiode, etc., ont débité sur les dieux les plus monstrueux mensonges: Ce serait des vérités, dit-il, qu'il faudrait les taire. Il blâme Homère et Eschyle d'avoir dit que les dieux envoient des songes trompeurs, qu'ils prennent différentes formes pour errer pendant la nuit.... Car c'est accuser les dieux d'impostures et de mensonges. Comme la divinité ne peut mentir, on ne dira pas dans sa république qu'elle trompe, soit pendant la veille, soit dans le sommeil. On rejettera toutes les infamies attribuées aux dieux, d'un si mauvais exemple pour l'enfance qui ne comprend pas les allégories. On rejettera aussi les noms de Cocyte et de Styx, qui causent de l'effroi, parce que la peur amollit le courage. (*La République*, IV.)

La raison rejette tous les discours étranges qu'on fait sur les dieux. Les devins assiégent les portes des grands et leur persuadent qu'ils ont obtenu des dieux

par des charmes, des sacrifices, etc., le pouvoir de remettre les crimes.

Ils se vantent de pouvoir nuire aux ennemis, de contraindre les dieux par certains secrets. Ce n'est pas seulement le vulgaire qui le croit, mais les hommes les plus illustres... continue Platon. (*La République*, II.)

Dans le dixième livre des *Lois*, il dit qu'on punira ceux qui font accroire qu'ils savent évoquer les âmes des morts, charmer, fléchir les dieux, renverser les fortunes.

On fera une loi contre les superstitieux, il n'y aura d'autres sacrifices que ceux permis par les lois; ni chapelles, ni sacrifices particuliers aux génies qu'on aurait vus le jour ou la nuit. Les apparitions étant fréquentes et donnant naissance à de nouveaux cultes, Platon punira les auteurs et prendra des mesures sévères pour que le culte soit purgé de ces absurdités et ne soit plus altéré. (*Ib.*)

Il y a deux espèces de maléfices dont la distinction semble embarrasser Platon : ceux qui émanent d'hommes qui nuisent par des moyens naturels, et ceux des gens qui emploient les charmes et les ligatures. « Il est difficile, dit-il, de savoir au juste ce qu'il y a de vrai dans tout cela, et, quand on le saurait, il serait difficile de convaincre les esprits prévenus de ne pas s'inquiéter des figures de cire qu'on place sous les seuils et de les mépriser, parce qu'ils croient à la vertu des maléfices. Pourtant il invite à mépriser les uns et les autres, pour ne pas effrayer les gens timides. »

Celui qui emploie des drogues, s'il n'est pas médecin, ne connaît pas leurs effets sur le corps; celui qui se sert de charmes ne peut de même les connaître, s'il n'est versé dans la divination ou dans l'art

d'observer les prodiges; celui qui se sera servi d'enchantements, s'il est devin, sera puni de mort; s'il ne l'est pas, le tribunal décidera. — Platon expose ainsi les sentiments d'une saine philosophie dans ces divers passages : Ruiner les superstitions, préserver le culte de toute altération, détruire les idées outrageuses qu'on avait des dieux. Ce but était excellent.... — Croire enfin à tout ce que la tradition enseigne à moins d'être insensé, etc... — Mais il est fâcheux que ce philosophe n'ait point prouvé que les croyances superstitieuses étaient aussi vaines qu'elles étaient funestes, et que ces pensées qu'on avait des dieux ne s'appuyaient sur rien ; il a fait voir combien ces opinions populaires étaient fâcheuses pour la société, mais il n'en a point démontré la vanité. Et en vérité, l'aurait-il pu? elles étaient non moins solidement établies que celles du culte, tellement confondues avec ces croyances, qu'en renversant les unes on attaquait les autres. Car elles s'appuyaient sur des faits non moins certains.

D'après les doutes que Platon semble avoir eus du pouvoir des magiciens, doit-on penser qu'il refuse ce même pouvoir aux prêtres et aux devins? — Il n'est pas disposé à penser que les dieux l'aient accordé aux méchants, aux gens sans aveu, qui n'appartiennent point au sacerdoce. Mais, en disant que l'enchanteur ne peut connaître la vertu des charmes s'il n'est versé dans la divination, c'était admettre que les devins, les prêtres reconnus par l'État, possédaient cette science.

Mais les devins n'étaient pas tous prêtres : ainsi Clinias, par exemple (*les Lois*, III), en parlant d'Épiménide, dit : Cet homme, qui n'est véritablement que d'hier, surpasse les plus habiles. — Qu'était-ce

donc qu'Épiménide? Un prophète crétois, un devin guérissant, opérant des prodiges, qui, étranger au sacerdoce, d'abord berger, puis thaumaturge, avait prédit que les Perses, dont on regardait l'invasion comme prochaine, ne viendraient que dix ans après; puis, qu'ayant échoué dans leurs entreprises, ils s'en retourneraient, ayant fait moins de mal aux Grecs qu'ils n'en auraient reçu... Épiménide avait délivré les Athéniens d'un fléau épouvantable, de l'apparition de furies qui causaient la mort d'une foule de victimes, etc. Platon ne nie point tant de merveilles, sans doute elles ne sont refusées qu'aux méchants et non aux amis des dieux. Quoique étrangers au sacerdoce, ces devins peuvent donc opérer des prodiges bienfaisants; mais s'ils en opéraient de malfaisants, ils seraient punis de mort. — N'est-ce pas reconnaître qu'il existe des gens qui, n'étant point prêtres, ont le pouvoir de maléficier? — Alors est-il donc si facile de mépriser les charmes et les ligatures? Malgré l'obscurité de ces passages de Platon, il ne semble pas douteux qu'il ait pensé que les méchants pussent maléficier et que ce pouvoir ne leur fût donné par les dieux, mais il ne fallait pas « effrayer les gens timides. »

Il est évident que Platon pense que les dieux accordent à certains hommes le pouvoir de les fléchir, de prédire, de guérir, etc. — « Un saint délire s'empare quelquefois de quelques mortels, dit-il, lorsque les dieux envoient des maladies ou des fléaux. Il les rend prophètes et leur révèle des remèdes (*Phèdre*). Il recommande les cérémonies pour obtenir la protection des dieux... Après avoir communiqué avec les dieux de l'Olympe par les sacrifices et les prières, il faut, dit-il, honorer les dieux souterrains; le sage doit rendre un

culte convenable aux démons... Ailleurs (*les Lois*, IV), il dit que le sacrifice sera renvoyé au douzième mois, assigné à Pluton ; il ne faut pas avoir d'aversion pour ce dieu, il faut l'honorer comme le bienfaiteur du genre humain (*Ib.*, VIII). — Pour Platon, comme pour les initiés, Pluton était le même dieu que Jupiter.

Lorsqu'il dit que les dieux ne prennent pas différentes formes pour apparaître pendant la nuit, il n'entend probablement parler que des apparitions aux superstitieux et de leurs révélations trompeuses ; car il croit aux apparitions divines. On lit dans le *Timée* que Dieu parla aux dieux qui brillent dans les astres et à ceux qui n'apparaissent que lorsqu'il leur plaît, etc. — Il y en a donc qui apparaissent quelquefois.

Xénophon n'attribue point à la puissance prophétique de l'âme de Socrate ce phénomène de divination qu'on a signalé chez lui. Il avouait franchement, dit-il, qu'un démon le conseillait ; assez souvent il instruisait ses amis de ce qu'ils devaient ou ne devaient pas faire, suivant ce qu'il en avait appris de son démon ; il ajoute que ceux qui le croyaient s'en trouvaient bien, que ceux qui ne l'écoutaient pas s'en repentaient. (*Xénoph.*, *Res memor.*)

Quand il croyait que les dieux l'avaient averti de faire quelque chose, on ne pouvait l'en empêcher, il regardait avec mépris la prudence humaine quand il la comparait à la sagesse divine.

Hermogène l'engage à se concilier la bienveillance de ses juges... — Il répond qu'ayant médité deux fois quelque chose pour se défendre, son démon s'y est opposé... « Peut-être le Dieu, par un effet de sa bonté, m'invite-t-il à terminer mes jours non-seulement dans le moment le plus favorable de ma vie, mais de la manière la plus douce. »

Il publiait partout qu'il recevait des conseils d'une divinité. Socrate ne croyait pas, selon Simmias, que les dieux se montrent, mais qu'ils parlent aux hommes. — Simmias dit qu'il a été souvent présent quand Socrate manifestait cette opinion, « ce qui nous donnait à penser, ajoute-t-il, que le démon de Socrate n'était pas une vision, mais un sentiment de voix et une intelligence de paroles qui venaient le toucher d'une manière incompréhensible..... (Plut., *De gen. Socr.*) »

Cependant plusieurs ont soutenu que Socrate et ses disciples ne croyaient pas à une voix divine. S'il était permis de s'étendre davantage au lieu de faire des citations tronquées, on verrait, du moins nous le pensons, que tout prouve le contraire. En parlant ainsi, on ne prétend pas vouloir expliquer le phénomène, mais dire seulement que les disciples avec leur maître l'attribuaient à un démon qui révélait à Socrate l'avenir, les choses cachées, et lui donnait des conseils fort utiles; on espère le prouver mieux ailleurs. Donc, en attendant, on doit penser que Socrate et les platoniciens admettaient les songes, la divination par l'inspiration, l'intervention des dieux ou génies, les guérisons, etc., etc. Si Platon refuse aux prétendus devins le pouvoir de contraindre les dieux par leurs conjurations..., s'il prétend qu'ils n'ont pu recevoir de ces dieux des révélations mensongères, etc., c'est que Platon, ayant une haute idée de la divinité, ne pouvait croire les infamies qu'on lui prêtait; il ne voulait pas que les dieux fussent plus infâmes que les hommes les plus scélérats; ainsi le décidait la philosophie du bon sens, qui cependant ne cessait de croire au merveilleux du culte des Gentils, parce que les faits l'y contraignaient. Si un philosophe leur eût dit : Vos dieux

ne sont que des esprits déchus, ennemis de Dieu, auquel ils veulent se substituer, ennemis de l'homme qu'ils veulent tromper, les platoniciens auraient compris le prétendu pouvoir des magiciens, et que de tels dieux pouvaient tromper et faire des infamies; mais il n'appartenait qu'aux livres sacrés des Juifs et ensuite à ceux des chrétiens de faire une semblable révélation.

Aristote.

En parlant des causes, le chef des péripatéticiens s'inquiète peu de Dieu, la première de toutes. Livré exclusivement à l'étude de la nature, il paraît vouloir lui attribuer un pouvoir illimité; il confond le surnaturel avec le naturel, ou plutôt il pense qu'il y a dans la nature des propriétés qu'on peut démontrer et d'autres qui échappent à la démonstration; d'ailleurs on ne sait trop ce qu'il entend par nature. Son raisonnement sur un premier moteur, origine du mouvement, malgré son obscurité, laisse entrevoir le matérialisme de sa doctrine. On ne sait ce qu'on doit entendre par le dieu d'Aristote, qui admet cependant des intelligences inférieures; il paraît que son moteur est intelligent, puisqu'il a créé des intelligences préposées pour conserver l'harmonie du monde; selon lui, la matière était inerte avant que le premier moteur en tirât l'univers, mais on ne voit pas que ce moteur ait eu un plan, comme Platon le pensait. Qu'on l'appelle Dieu ou premier moteur, il ne semble être enfin dans la pensée d'Aristote qu'un être spéculatif, le même que la nature, force physique, vivante, universelle, mais aveugle.

Inutile de dire qu'Aristote méprise les dieux de la mythologie.

Que pensait ce matérialiste des diverses divinations? Ce sujet l'embarrasse. Si Socrate et Platon pensent que les songes viennent des dieux, Aristote ne le croit pas; son motif, c'est parce qu'ils ne les enverraient qu'aux plus sages, aux plus vertueux, tandis qu'il est constant qu'ils les envoient indistinctement à tout le monde ; ce qui ne l'empêche pas de dire que les plus habiles médecins en recommandent l'examen. Il ne voit, dans certains songes, qu'un pronostic naturel d'affections qu'on oublie pendant le jour.

Les songes, dit-il, ne peuvent être envoyés par les dieux, parce qu'il y a des animaux qui songent. (*Divin. dans le somm.*)

Les hommes les plus vils prévoient l'avenir et ont aussi des songes; ainsi leur nature n'est donc pas divine, mais démoniaque.

Cette expression veut-elle dire que les songes viennent des démons? On pourrait le penser. — D'après le *Timée*, les hommes n'ayant point été créés par Dieu, mais par les démons, par les intelligences, celles-ci pouvaient donc leur envoyer des songes. Mais Aristote ne partageait pas le sentiment de Platon sur la nature des intelligences. Les songes émanent d'un être intelligent qui, n'étant pas ce Dieu premier moteur, n'est peut-être que ce simulacre, cette ombre dont il a été parlé au chapitre de la nécromancie, âme, nature, *psyché*, *pneuma*, qui préside à l'économie et dirige tout pour la conservation; ce n'est plus la nature, force universelle, mais individuelle. — Ceci exigerait, sans doute, plus de développement; la discussion de ce sujet se présentant ailleurs pourra l'éclaircir.

Quoi qu'il en soit, Aristote admet une divination par les songes : « Qu'il existe, dit-il, une divination..... qui se manifeste par les songes, c'est ce qu'il n'est pas

plus facile de croire que de nier avec mépris. Si tous, ou au moins le plus grand nombre, pensent que les songes ont une signification, c'est une preuve qu'ils se sont fondés sur l'expérience. »

Aristote essaye de l'expliquer.

Comme on songe la nuit, dit-il, à ce qui a préoccupé vivement le jour, il est possible que ces impressions reçues en songe... agissent sur notre esprit et déterminent nos actions pendant la veille.

Certains mouvements, il le pense, certaines sensations peuvent parvenir à l'âme qui songe, et lui être communiquée par des objets extérieurs; — c'est de là que Démocrite tirait ses copies et ses émanations des choses. Les impressions étant mieux senties la nuit que le jour pendant lequel leur effet est contrarié par l'agitation et le trouble de l'air, tandis que pendant le calme des nuits on sent mieux dans le sommeil les petites sensations intérieures qu'apportent les visions qui mettent dans le cas de présager sur les choses mêmes d'où sont émanées les impressions.

Un exemple dissipera l'obscurité qui pourrait exister pour quelques lecteurs dans la pensée d'Aristote. — Supposons qu'à dix lieues de ma demeure on égorge mon ami dans une hôtellerie; des mouvements qui en partent, par une sorte d'ondulation, et qui font impression sur moi, pendant mon sommeil, se produit une image qui, pénétrant jusqu'à mon âme, me fait voir mon ami sanglant, expirant sous les coups de son meurtrier.

Si quelques extatiques prévoient l'avenir, dit Aristote, c'est qu'ils ne sont point troublés par les émotions ordinaires; au contraire, celles-ci étant entraînées loin d'eux, ils sont portés à mieux sentir tous les mouvements qui leur sont étrangers.

Les mélancoliques saisissent rapidement le rapport qu'ils trouvent entre une chose et une autre, en opèrent la jonction et s'en font une image.

Il dit encore ailleurs : Quoique engourdis par le sommeil, les sensations se font mieux sentir en pénétrant dans notre intérieur qu'étant éveillés. Le plus petit bruit est un tonnerre, un peu de chaleur devient un brasier : 1° cela vient de ce que, pendant la nuit, l'air, en général plus calme, transmet mieux les sons ; 2° les autres sensations étant inertes, celles qui agissent sur l'âme ont plus de force et d'énergie. Les petites impressions semblant grandes, on saisit alors ce qui échapperait durant la veille.

C'est ainsi que les songes peuvent faire présager les maladies graves, car les commencements des maladies étant peu sensibles, et se dérobant à l'attention des sens pendant le jour, leurs légers symptômes doivent être plus clairs dans le sommeil que dans la veille.

On voit dans ces passages, qui sont souvent plutôt la pensée que l'expression même d'Aristote, des réflexions pleines de justesse et de sens. Mais ce philosophe n'explique nullement par là toutes les divinations, quoique plus de deux mille ans après lui d'autres philosophes aient paru neufs en exhumant ces sophismes matérialistes et soient fiers de les présenter. En effet, comment l'état maladif, le tempérament pourraient-ils annoncer des événements futurs? Comment des mouvements qui partent du corps d'un mourant peuvent-ils se transmettre au loin pour annoncer sa mort ? De telles explications sont évidemment absurdes, quand il s'agit de ces divinations, de ces oracles admis par les plus illustres philosophes de l'antiquité, comme on le verra.

Les péripatéticiens expliquaient beaucoup de choses

physiologiquement. Mais, arrivés à certains faits qui constituent le vrai merveilleux, ils échouaient complétement. D'autres, avec un mélange de philosophie éléatique et d'épicuréisme, tranchaient la difficulté. Les éléates disaient que les sens nous trompent, ainsi que la raison, qu'il n'y a rien de certain, qu'on ne peut rien savoir.... Les épicuriens recommandaient de jouir, sans s'inquiéter du reste. Jouissons donc, disaient-ils, regardons le merveilleux comme une chimère.

Ceux-ci compteront un jour une foule de disciples qui penseront que tous les faits surnaturels ne méritent pas le moindre examen.

Avant de parler des autres sectes, disons un mot d'Hippocrate et des successeurs de Platon.

Hippocrate.

On ne cite pas Hippocrate comme appartenant à une école philosophique, mais comme médecin croyant à une divination dans les songes, qu'il recommande d'observer avec soin. Il importe de savoir ce que l'oracle de Cos pensait sur un sujet que l'antiquité trouvait si grave.

Hippocrate reconnaît deux sortes de divinations par les songes : ceux qui indiquent les choses bonnes ou mauvaises qui peuvent survenir aux États et aux particuliers, et ceux qui présagent les maladies.

Pour les premiers, il avoue qu'il y a des hommes qui ont un art certain ; mais, voulant aussi juger les songes qui indiquent les affections du corps, tantôt ils rencontrent juste, tantôt ils se trompent... Ils disent bien qu'il faut prendre garde au mal qui peut survenir, mais n'enseignent pas comment on pourrait

l'éviter. Ils ordonnent des prières aux dieux, etc. (Hippocr., *des Songes*, liv. IV *du Régime*.)

Hippocrate ne s'occupe que de l'importance médicale des songes qui annoncent des maladies? De son temps on abusait de la divination; il abandonna les songes divins comme ne pouvant être appliqués en médecine. Il recommanda d'étudier la nature des maladies, disant toutefois « *qu'il importe de discerner s'il y a quelque chose de divin dans les maladies, car c'est encore un pronostic à apprendre*[1]. »

Hippocrate reconnaît les songes divins comme tout le monde de son temps; comme médecin il n'a pas à s'en occuper. Il croit donc à un genre de divination s'expliquant, et que quelques philosophes nient.

Successeurs de Platon.

Parmi les anciens platoniciens, on distingue Speusippe, Xénocrate. Le premier s'éloignait peu de la doctrine de Platon; comme les pythagoriciens, il croyait à la vertu des nombres.

Xénocrate adopta les sentiments des pythagoriciens. Ce qu'il dit des démons prouve qu'il croyait à l'efficacité des pratiques des magiciens. C'est d'après Xénocrate que Plutarque a dit que les jours malheureux, les fêtes où l'on se bat, où l'on se frappe l'estomac, où l'on jeûne, où il se fait des choses honteuses et dissolues, n'appartiennent ni aux dieux, ni aux bons démons;

1. Hippocrate, *Pronostic*, trad. Littré, t. II, p. 113. — Les commentateurs, Galien, entre autres, se sont donné carrière sur ce mot *divin* (εἴ τι θεῖον). On ne saurait mieux faire que de renvoyer à ce sujet le lecteur à l'excellente note que M. le docteur Daremberg a placée p. 14 et suiv. de sa traduction des Œuvres choisies d'Hippocrate, Paris, 1843.

qu'il y a dans l'air des natures grandes et puissantes, et cependant malignes, qui aiment qu'on fasse ces choses pour elles. (Plutarque, *de Is. et Osir.*, XXVI.)

On verra, depuis Platon jusqu'à Cicéron, l'Académie se transformer plusieurs fois. Arcésilas fut l'auteur d'une nouvelle Académie qui poussa le scepticisme jusqu'à nier qu'il fût possible de savoir quelque chose.

Successeurs d'Aristote. — Les péripatéticiens.

Les uns modifièrent un peu sa doctrine, défigurée par d'autres. Dicéarque prétendit qu'il n'y a qu'une âme pour tout l'univers; l'homme, n'étant animé que par elle, n'était pas, sous ce rapport, au-dessus de la brute : s'il y a un Dieu il ne s'occupe pas de ce monde qui a toujours existé. C'était encore l'école éléatique avec quelques modifications, depuis Démocrite jusqu'à Épicure. Cet exposé suffit pour laisser entrevoir ce que ces philosophes pensaient des démons et de leur intervention.

Épicure.

Reconnu chef d'une secte qui porta son nom, Épicure n'aurait pas dû prétendre à cet honneur. C'était un modificateur de la secte éléatique, un successeur de Démocrite et même d'Aristote, quant au matérialisme de la doctrine.

L'homme et les animaux sont nés de la combinaison des atomes; toute la morale consiste à jouir; la volupté est le souverain bien, il n'en faut point abuser. La pensée de l'Élysée et du Tartare pourrait troubler l'homme, il faut se persuader qu'il n'en est rien, faire tous ses

efforts pour ne pas s'en occuper : à quoi bon se donner des craintes fantastiques? il n'y a pas de dieux. S'il y en a, ils ne s'occupent pas de nous. Du système des atomes dérivaient, entre autres opinions singulières, que les pieds n'étaient pas faits pour marcher, ni les yeux pour voir. Les épicuriens dédaignaient tout ce qui était en dehors d'une vie matérielle et sensuelle; peu d'instruction, mettant toute leur philosophie à jouir du plaisir, comme les cyniques à savoir s'en passer, ils ne méritaient guère le titre de philosophes. Les épicuriens étaient des éléates, moins la science; ils ressemblaient à certains esprits forts, il n'en faut attendre ni pensées ni logique; c'étaient des hommes purement matériels.

Après Socrate comme avant lui, nous retrouvons les deux grandes catégories de spiritualistes et de matérialistes, avec les modifications apportées par le caractère de chacun. Les premiers reconnaissent l'existence des dieux, des génies, et leur intervention, la divination, les présages, les prodiges. Les derniers ne voient que la nature et ses phénomènes les plus ordinaires. S'il en est parmi eux qui reconnaissent l'existence de phénomènes extraordinaires attribués par les spiritualistes à une cause surnaturelle, ils s'obstinent à l'expliquer par les atomes, et torturent les faits comme leurs raisons pour placer ces phénomènes sous l'empire des lois physiques. Dès lors on conçoit cette bizarrerie, qu'il y ait parmi ces matérialistes des hommes fort superstitieux qui se soient adonnés aux pratiques de la magie.

Nul doute que si leur système eût expliqué les phénomènes d'une manière aussi satisfaisante que la doctrine qui faisait intervenir les génies, qu'il n'eût obtenu la préférence; mais nier des faits constants ou leur

donner des explications ridicules, c'était un sûr moyen de se faire accuser de mauvaise foi ou de défaut de jugement; cette acusation ne leur manqua point de la part des vrais philosophes.

Zénon. — Les stoïciens.

Une autre secte eut pour chef Zénon; quoique un peu éléatique, son école admet l'existence des esprits, les prodiges, les présages, les divinations, etc. Comme les platoniciens, comme les éléates, elle pense que le monde est vivant, que Dieu en est l'âme, que tous les êtres en font partie. Par une force intrinsèque il a tiré le monde de la matière qui lui est coéternelle, et l'a fait ce qu'il est, mais Dieu et le monde sont identiques. Il existe dans l'univers une loi immuable, un enchaînement de causes et d'effets par lequel tout se meut, tout se développe et produit les divers phénomènes. Dieu est une sorte de feu qui remplit l'immensité de l'espace; hors de lui c'est le vide sans fin; il n'est contraint que par la nature; en agissant conformément à elle, il n'en est ni moins libre ni moins puissant, puisqu'il est avec elle. On conçoit que les stoïciens crussent à la fatalité; Dieu subit la loi du destin, c'est-à-dire cette combinaison éternelle de causes et d'effets telle que tout ce qui est, ce qui fut et ce qui sera ne peut être autrement. Dieu, esprit universel, a donné naissance aux dieux et aux démons; chaque homme a le sien qui le dirige, écoulement de l'âme universelle, ils retourneront un jour à leur source. Le soleil est le premier des dieux; les astres font comme lui partie du feu divin; doués d'intelligence, pourquoi n'annonceraient-ils pas l'avenir et la destinée? De là les stoïciens croyaient à l'intervention d'êtres intelli-

gents qui parlaient à l'homme par des signes et se manifestaient par des apparitions. (*Div.*, liv. Ier.) Les songes, le vol des oiseaux, les modifications qui s'opèrent subitement dans les entrailles des victimes, enfin tous les signes qui présageaient l'avenir aux hommes sont produits par cette vertu divine. Cette substance éthérée universellement répandue fut établie dès l'origine, de manière que tel signe dût prédire tel événement. Nous aurons occasion de faire peut-être mieux connaître cette doctrine. A la suite de tous les systèmes philosophiques et des modifications qu'y apportèrent les disciples des différents chefs d'école, qu'arriva-t-il, quels furent les résultats? Une révolution se préparait depuis longtemps chez les Grecs; les platoniciens étaient tombés dans le pyrrhonisme, les stoïciens, étaient devenus matérialistes, sans cesser d'être crédules et superstitieux; l'épicurisme enfin avait envahi la Grèce; sensuelle, affaiblie par le luxe, ne vivant que pour jouir, son courage s'est perdu ainsi que ses convictions; elle s'avance vers sa décrépitude.

Décadence de la Grèce épicurienne et impie.

Il ne m'appartient pas de signaler toutes les causes de la décadence de la Grèce après ses victoires : l'orgueil délirant d'hommes obscurs rapportant dans leur patrie les vices des pirates, l'autorité devenue populaire, un luxe ruineux, un désir effréné des plaisirs, le sens moral anéanti, les mœurs entièrement corrompues. La philosophie d'Épicure convenait à une telle nation. Serait-ce bien téméraire de dire que l'impiété fut l'une des principales causes de cette funeste transformation? Effet ou cause, il est constant que si elle ne fut pas un poison pour la Grèce, elle fut loin d'être un obstacle à sa décadence.

Le goût de la philosophie avait fait autant d'impies des hommes faits pour gouverner la Grèce ; Alcibiade, instruit dans la philosophie de Socrate, n'y avait puisé que le mépris pour les dieux mythologiques ; voluptueux, sans convictions, on l'accusa d'avoir, à la suite d'une orgie, renversé les statues des dieux, et même d'avoir profané les mystères. Ce disciple de Socrate, si peu digne d'un tel maître, était cependant un homme accompli, qui trouva une jeunesse admiratrice de ses qualités, fort disposée à devenir complice de ses fautes. Les disputes des sophistes, la variété des doctrines ayant préparé l'indifférence et amené le scepticisme, à travers cette foule d'opinions qui divisaient les penseurs, quel choix pouvait faire la multitude qui ne pense pas? — L'épicurisme. — Vider la coupe du plaisir, abandonner les dieux et se rire du Tartare, telle était la Grèce, tel devint tout l'Orient. Ce résultat eût été plus prompt si les philosophes eussent osé proposer ouervtement leurs doctrines ; mais rigoureusement surveillés d'abord, on avait fini par les tolérer et par dire que la philosophie est un flambeau qui éclaire ; on devait penser qu'il peut aussi causer l'incendie qui dévore. L'Orient se mourait quand, dans un coin de l'Occident, florissait un peuple naguère barbare, qui allait commander à la Grèce, à l'Ibérie, à l'Orient, et en adopter la philosophie.

CHAPITRE II

La philosophie grecque chez les Romains. — Épicurisme chez les Romains. — Du stoïcisme chez les Romains. — Existence et providence des dieux prouvées par la divination, les songes, etc. — L'Académie chez les Romains. — Réfutation du stoïcisme. — Réfutation de l'épicurisme. — Réfutation du stoïcisme par Cotta. — Quelques réflexions sur les réfutations de Cicéron.

La philosophie grecque chez les Romains.

Les Romains n'étaient occupés que de conquêtes, leurs mœurs étaient simples; selon Denys d'Halicarnasse, leur religion était plus raisonnable qu'on ne l'avait supposé. Romulus avait rejeté la théologie poétique des Grecs, comme puérile et ridicule; plus tard, on l'accepta lorsqu'on sut que son enveloppe allégorique cachait une belle doctrine, et Numa se fit initier à celle de Pythagore. La philosophie n'était point appréciée chez les Romains, un peuple guerrier n'est pas métaphysicien. Leurs victoires en Orient, en Égypte, en Grèce les mirent en rapport avec des philosophes célèbres. Trois philosophes grecs s'étant rendus à Rome pour une négociation, la jeunesse s'empressa de les entendre : Caton s'alarma en vain de cet engouement; le moment était venu pour les Romains de s'initier aux doctrines philosophiques des nations civilisées. Mais n'oublions pas qu'un peuple dégénéré, impie, leur transmet ses doctrines. Les Romains seront donc bien-

tôt sensuels, voluptueux et impies. Le platonisme, devenu sceptique, leur apprendra à douter de tout; l'épicurisme leur dira de ne craindre ni les dieux ni le tartare. Le stoïcisme étant modifié, toutes les sectes seront ainsi plus ou moins matérialistes; cependant le polythéisme continue de subsister par politique. Un personnage illustre nous a fait connaître cette nouvelle importation. Cicéron dit qu'il a composé plusieurs traités philosophiques, dans le dessein d'être utile à ses concitoyens. Plus tard, il aspira à enrichir la langue latine de toutes les parties de la philosophie : « La jeunesse est tombée dans le désordre, dit-il : c'est rendre un grand service à la république que de l'en retirer; il sera glorieux pour les Romains de n'avoir pas besoin de recourir à la langue grecque pour étudier la philosophie. » Le *Traité de la Nature des dieux* et celui de *la Divination*, dans la pensée de l'auteur, doivent donc initier complétement ses lecteurs aux doctrines philosophiques des Grecs. Les trois sectes principales vont être passées en revue.

Epicurisme chez les Romains.

Cicéron, dans ses *Traités de la Nature des dieux* et de *la Divination*, fait intervenir des interlocuteurs de toutes les sectes.

Velleius, en vrai épicurien, n'approfondit rien, décide hardiment de tout, se moque de toutes les doctrines, sape toutes les religions. Ton tranchant, pensées vagues, raisonnement faux, obscur, captieux, qui plaît au vulgaire; Épicure, dit Velleius, est le seul qui ait pensé juste sur les dieux. Ils sont immortels, dit-on, et souverainement heureux; heureux et sans passions, ils ne font de mal à personne.— On pouvait

s'arrêter là, et demander si on doit les honorer. N'étant capables ni de colère, ni d'affection, on n'a rien à en redouter. Ainsi la réponse est facile. Quelle est leur forme? Ce doit être la forme humaine, car c'est la plus belle de toutes. Ils n'ont ni corps, ni sang; mais, comme un corps et comme du sang, ils ne sont pas visibles, mais intelligibles. Ce ne sont pas des corps solides, mais des images passagères. Comme il y a des atomes à l'infini qui les produisent, elles sont inépuisables et se présentent en foule à notre esprit, à qui elles font comprendre l'état heureux des êtres immortels. Comment vivent-ils? De la vie la plus délicieuse; ils ne font rien, n'entreprennent rien, ne s'embarrassent de rien. Un dieu gouvernant l'univers aurait une triste occupation... Aussi Épicure nous enseigne que le monde est l'ouvrage de la nature. Cela lui a coûté si peu, qu'elle fait et défait sans cesse une multitude de mondes sans avoir besoin d'être guidée par une intelligence; une infinité d'atomes voltigent dans le vide immense, s'approchent, s'accrochent, et par leur union forment tous les corps. On met au-dessus de nous, dit Velleius, un maître éternel, dont on doit nuit et jour avoir peur. Comment ne pas craindre un dieu qui sait tout, qui veut se mêler de tout? Pour nous, affranchis par Épicure, nous ne craignons pas les dieux; nous savons qu'ils évitent toute espèce de chagrin et ne cherchent à inquiéter personne.

Du stoïcisme chez les Romains.

Balbus, stoïcien, dit qu'on ne peut regarder le ciel sans être convaincu qu'il est gouverné par une intelligence. Cette conviction a traversé les siècles et s'est fortifiée, tandis que toutes les vieilles fictions ont dis-

paru; à quoi l'attribuer, si ce n'est aux marques certaines que les dieux nous donnent souvent de leur présence? Balbus dévoile alors toutes les preuves de leurs apparitions par cent faits historiques; il en prouve encore l'existence par les divinations. Quintus devant développer bientôt ce sujet, laissons Balbus démontrer physiquement l'existence des dieux. — Les animaux et les plantes ont une chaleur intérieure, dit-il, qui les fait vivre; elle vient du principe vital qui agit dans tout l'univers. Il établit qu'il y a du feu dans l'eau, dans l'air. L'univers n'existe que par lui, tout lui doit la vie... Ce principe vivifiant n'est dépourvu ni de sentiment ni de raison. Il y a dans les animaux et dans les plantes quelque chose qui ressemble à l'entendement : c'est le principe des appétits. Balbus appelle partie supérieure ce qu'il y a de plus excellent dans le tout où la raison se trouve. Comme tout est portion de l'univers, tout est doué de raison; mais la partie supérieure de l'univers en est surtout éminemment douée, de sorte que l'univers est animé, et l'élément qui vivifie tout (le feu) doit avoir la souveraine raison en partage. Cette chaleur qui anime tout est le feu de l'éther, feu intelligent, plus clair, plus vif, plus propre à exciter les sens que le feu qui agit en nous; et cependant si celui qui agit dans l'homme et dans les bêtes donne le sentiment et le mouvement, n'est-ce pas une absurdité de prétendre que le monde, qui est pénétré de l'éther dans toute son activité et sa pureté, en soit dépourvu? Platon dit que ce qui se meut soi-même est plus divin que ce qui est mû. Or le mouvement propre vient de l'âme; mais puisque dans l'univers tout mouvement vient de l'éther, qui se meut soi-même, l'éther est donc l'âme du monde, doué d'une intelligence qui se prouve par sa

perfection, plus grande que celle des êtres particuliers. Nul être particulier n'équivalant à l'univers, la suprême sagesse est donc un de ses attributs. S'il en était autrement, l'homme, être particulier, vaudrait mieux que tout l'univers.

En suivant la gradation depuis les êtres les plus vils, on arrive aux êtres supérieurs (les dieux). En examinant la perfection relative de chaque gradation, on trouve au dernier rang la nature, dont rien ne peut balancer le pouvoir; mais si, étant infiniment parfaite, elle domine tout, quelle ignorance de lui disputer la raison et la sagesse!

Les astres étant formés de ce que l'éther a de plus pur, la divinité leur appartient aussi.

L'air qui est entre le ciel et la mer a été féminisé parce qu'il est mou, et appelé Junon, sœur de Jupiter, parce que l'air ressemble à l'éther et le touche de près.

L'invention pitoyable des faux dieux a donné lieu aux figures, aux généalogies, aux mariages des dieux. En expliquant ces fables méprisables, on retrouve la doctrine d'un dieu répandu partout : dans la terre, sous le nom de Cérès; dans la mer, sous celui de Neptune, etc.

La doctrine des stoïciens conduit donc à attribuer une âme et la divinité à l'univers, que la providence des dieux gouverne... — Que sont les dieux? Ce sont les astres, le ciel, le monde lui-même, la nature entière. Une souveraine intelligence se manifeste dans le cours des astres, dans la formation et dans les mœurs des animaux, dans les campagnes qui se couvrent de fleurs et de fruits, dans les entrailles de la terre, où l'on trouve tant de choses utiles, etc. — Tout manifeste l'intelligence, la providence. Cette dernière est prouvée

par la divination, par les songes, par les prodiges, par les aruspices, les augures, par les apparitions mêmes.

Existence et providence des dieux prouvées par la divination, les songes, etc.

Cicéron ici fait intervenir son frère Quintus, stoïcien, comme interlocuteur. — Cicéron reconnaît lui-même l'ancienneté et l'universalité de la foi accordée aux diverses manifestations divines : Il n'y a, dit-il, aucune nation, quelque polie, quelque savante, barbare ou ignorante qu'elle soit, qui ne croie qu'il existe des signes annonçant l'avenir et des personnes qui le prédisent. Les États n'ont jamais rien entrepris sans y avoir recours. Les philosophes ont voulu prouver la vérité de cette croyance, qu'un *seul* a niée, — Xénophane de Colophon ; — *tous*, excepté Épicure, qui ne fait que balbutier lorsqu'il parle des dieux, ont admis la divination : Socrate et ses disciples, Zénon et son école, les péripatéticiens, Pythagore qui passait pour augure, Démocrite, Dicéarque et Cratippe, qui n'en reconnaissaient que deux sortes, l'enthousiasme et les songes, et les stoïciens, qui les admettaient presque toutes.

Nous allons exposer les opinions de l'un et de l'autre et les raisons invoquées de part et d'autre pour les appuyer.

Quintus pense qu'il y a nécessairement corrélation entre la divinité et la divination : l'une prouvant l'autre. — Cicéron ne partage pas son sentiment. On espère que la matière va être examinée avec d'autant plus de profondeur et de conscience que le traité de Cicéron doit tenir lieu, comme il va le dire, de tous les ou-

vrages philosophiques des Grecs. La forme dialoguée, employée ailleurs par Cicéron, lui permet d'entrer ici dans une discussion propre à éclairer le lecteur.

Quintus reconnaît une divination qui s'acquiert par l'art, et une toute naturelle. La première, en usage chez tous les peuples, s'exerce de plusieurs manières. La seconde dérive d'une sorte d'instinct divin.

Il passe en revue les prodiges, les présages, rapporte des faits historiques aussi constants pour lui que surprenants pour le lecteur. Il se borne, dit-il, et il le répétera très-souvent, à constater les faits sans expliquer les causes; mais il ne doute pas qu'il n'y ait quelque vertu naturelle qui fasse prédire.

Tout vient prouver la science des devins; rien là qu'on puisse attribuer au hasard. Si un pourceau, en fouillant la terre, formait par hasard un A, pourrait-on imaginer que le même hasard produirait toute l'Andromaque d'Ennius? Il y a des faits qui ne sauraient être l'effet d'un hasard. Ne lui en demandez pas la raison, il ne la connaît pas. — Il y a, dit-on, des prédictions fausses. — Il en est ainsi de tous les arts. La divination artificielle étant basée sur des conjectures peut quelquefois tromper; mais le ministère des aruspices est si ancien, ils ont remarqué depuis si longtemps que les mêmes signes étaient suivis des mêmes événements, que leur art est presque infaillible. Il cite les pays où on les observe exactement et en raconte les immenses avantages. A Rome, on les néglige parce qu'on ne les comprend plus. Caton s'est plaint des funestes résultats de cet oubli. Quintus cite des faits.

La divination naturelle par les songes, le délire, etc., ne conjecture point, mais on prétend aussi la renverser, parce qu'on ne peut trouver la raison de ces prédictions si solidement établies depuis longtemps; on ose

plaisanter sur des événements réalisés conformément à la prédiction et que tant de témoignagnes authentiques confirment, sur des oracles dont les bienfaits sont attestés par de si riches présents. Ils ont, dira-t-on, perdu leur réputation aujourd'hui. Il est possible que la vertu de l'exhalaison qui inspirait la pythie se soit évaporée, qu'elle ait pris un autre cours... Quoi qu'il en soit, ce qui n'a pas lieu aujourd'hui ne détruit pas ce qui se faisait autrefois.

Quintus cite ensuite des exemples de songes singuliers, constants, cités par des auteurs graves, réalisés tels qu'on les avait songés ou interprétés, songes révélateurs de remèdes, etc. A quoi bon les rapporter, dit-il à Cicéron, lorsque vous en avez vous-même fait un qualifié par vous de *merveilleux*. Il y a des songes faux, que peut-on objecter contre les véritables? Ceux-ci seraient plus fréquents, si on ne se mettait au lit l'estomac chargé de nourriture et de boisson. Les dieux communiquent les songes, l'âme voit l'avenir parce qu'elle est dégagée des liens du corps. Les mourants prédisent par la même raison.

Il y a dans l'homme une faculté de pressentir qui lui vient du dehors; quand elle est vivement allumée, quand l'esprit dégagé du corps est agité par une impulsion divine, cet état s'appelle *fureur*.

Donc, selon Quintus, les dieux interviennent. Voudrait-on qu'ils vinssent se montrer sur les places publiques? S'ils ne se découvrent pas, leur vertu se répand partout, — les événements viennent appuyer ses sentiments. Si les barbares, si nos ancêtres, si tous les peuples croyaient aux divinations, dit-il, peut-on en douter? Le consentement universel est-il inutile? Les faits surprennent, on veut savoir le *pourquoi*. Ce n'est pas ce dont il s'agit, mais de savoir si cela est. De ce

qu'on ne saurait dire pourquoi l'aimant attire le fer, peut-on en nier la vertu?

L'art divinatoire était si important partout, que les chefs des États en remplissaient les fonctions. En Perse, les mages sont augures; le roi doit être instruit dans leur science. A Rome, les aruspices[1] ont toujours prévu les événements, après l'observation des prodiges. L'arrivée des Gaulois avait été prédite six ans avant ce malheur. Les voix des Faunes ont souvent présagé de sinistres événements.

Dans la divination par les songes, comme dans celle par le délire, l'âme est excitée par les dieux dont l'intelligence remplit tout; l'âme, comme dégagée, est en commerce avec les dieux, elle voit tout et connaît tout.

Comment voir ce qui n'est pas? Question grave — (il y répondra plus loin). S'il y a des dieux, si leur providence s'étend partout, ils peuvent donner des signes de l'avenir.

Mais, dit-on, c'est compromettre leur majesté que d'intervenir à chaque inspection d'un foie, au vol d'un oiseau. — On répond que, dès l'origine, tout fut établi de manière que tel signe devait précéder tel événement. Si la nature divine remplit tout, elle peut présider au choix d'une victime, en modifier le foie, diriger le vol des oiseaux, etc. Avant la mort de César, on fut surpris de trouver la victime sans cœur; le lendemain, nouveau sacrifice : le foie fut trouvé sans tête. L'intelligence universelle avait anéanti les organes au moment du sacrifice. Le destin conduit tout par un enchaînement de causes liées entre elles; rien ne peut arriver dont la nature ne renferme les causes... Le délire sacré, les songes ont fait voir cet enchaîne-

1. Leur art découvrit que Gracchus n'avait pas pris les auspices, il avoua sa faute, qu'il se hâta de réparer.

ment; il ne faut donc pas s'étonner lorsqu'on dit qu'on voit ce qui n'est pas; tout existe : comme l'arbre est renfermé dans la semence, de même l'avenir est déjà dans ses causes. — Telle était (trop succinctement exposée ici), la doctrine des stoïciens sur les divinations. On va voir, non moins brièvement, les sentiments de l'Académie.

L'Académie chez les Romains.

A l'époque où vivait Cicéron, l'académisme était à sa troisième ou quatrième transformation depuis Speusippe. Cicéron, représentant de la nouvelle Académie, fit de l'éclectisme : il se montre un peu platonicien, plus matérialiste, peut-être, qu'Aristote, sensualiste parfois comme Théophraste, un peu stoïcien et sceptique comme Arcésilas. Son entretien avec Quintus est plein d'intérêt pour nous : il nous révèle la doctrine de sa secte; il renverse une croyance qu'il a dit lui-même appartenir à tous les temps et à tous les lieux; nous avons le droit d'attendre un travail d'autant plus sérieux qu'il est destiné à remplacer des traités que la jeunesse romaine ne pouvait se procurer que fort difficilement.

Réfutation du stoïcisme.

Les deux frères étaient dans la belle villa de Tusculum, appartenant à Cicéron. Quintus avait fait l'exposé dont la substance vient d'être rapportée. S'étant suffisamment promenés, ils s'assirent dans la bibliothèque de Cicéron, et celui-ci prit la parole à son tour. En homme poli, il félicita Quintus sur la manière dont il avait soutenu l'opinion des stoïciens. — Il va répondre

sans rien affirmer, dit-il, mais en doutant. S'il affirmait, il ferait le devin, et il prétend qu'il n'y a point de divination.

On sera plus long dans l'analyse de cette réfutation de la divination qu'on ne l'a été dans son exposé par Quintus, parce qu'on rapportera des parties qui avaient été omises, pour être plus bref, et que d'ailleurs elles seront suffisamment connues par leur réfutation.

La divination n'ayant aucun rapport avec ce qui concerne les sens, n'étant en usage ni dans les sciences, ni dans les arts, Cicéron ne comprend pas quel peut être son objet.

On ne peut prédire ce qui n'est fondé sur aucune cause. Un médecin, un pilote établissent leurs prévisions sur un raisonnement. Un devin peut-il prédire ce qui arrive par hasard, ce que Dieu même ignore? S'il le fait, c'est que l'événement doit arriver infailliblement; si c'est par hasard, comment peut-on le prédire?

A quoi sert la divination, si le destin conduit tout? Quintus avait dit qu'un présage avait fait retourner sur ses pas le roi Déjotarus, qui par là avait évité un grand malheur : Aurait-il pu l'éviter, dit Cicéron, si le destin l'eût voulu? Et si c'était un hasard, il ne pouvait être prédit. Si les événements arrivent par hasard ou fatalement, à quoi servent les aruspices?

Arrivant aux deux espèces de divinations, Cicéron témoigne des doutes concernant les faits cités; ils ont pu être inventés, s'être réalisés par hasard; la science des aruspices vient-elle d'une longue suite d'observations, les peuples se sont-ils communiqué leurs résultats? — Non, dit Cicéron, puisque les uns interprètent d'une manière, d'autres d'une autre.

On examine les signes du foie. Quel rapport entre

ces signes et la nature universelle? Cela serait, comment trouver une victime convenable? Les dieux, dit-on, président au choix, et font au moment du sacrifice paraître des signes dans ses entrailles. — Quoi! vous pensez que le même taureau aura ou n'aura pas une tête au foie? S'il est choisi par tel ou tel, cette tête paraîtra ou disparaîtra subitement? Le hasard choisit la victime, la première n'a pas de tête au foie, la seconde a les entrailles fort belles; que sont devenues les menaces de la première? Dans le dernier sacrifice fait par César, la victime n'avait pas de cœur; ne pouvant vivre sans cœur, on pense qu'il a été anéanti. On voit bien que l'animal n'a pu vivre sans cœur, et on ne voit pas que cet organe n'a pu subitement s'envoler, ni qu'il pouvait être si desséché, si flétri, qu'on a cru qu'il n'existait pas. Pour soutenir les aruspices, les stoïciens bouleversent toute la nature.

Après avoir renversé la divination par l'inspection des entrailles, Cicéron aborde celle qui se faisait par les foudres et les prodiges. Un physicien attribuera-t-il un signe certain à des choses incertaines dont l'effet est purement naturel? Si Jupiter voulait révéler l'avenir par le bruit de la foudre, la lancerait-il si souvent inutilement? Elle tombe dans la mer, sur les montagnes, dans les déserts, dans les pays où on ne l'observe pas; à quoi sert-elle? Vous examinez les faits et non la cause... Mais il ne convient pas de tous les faits, et un philosophe doit rechercher les causes. Après avoir examiné plusieurs faits, Cicéron ne peut pas décider s'il faut y voir plutôt la providence des dieux que le hasard. « Mais je n'en sais rien, dit-il, et je voudrais l'apprendre de vous. »

J'attribue certaines prédictions au hasard, et vous me posez l'argument d'un pourceau qui, en fouillant,

forme une lettre, mais ne saurait écrire un poëme. N'a-t-on pas observé dans les nues la forme d'un lion, d'un centaure? Le hasard peut donc imiter la nature. On pourrait même trouver une tête de faune dans un bloc de marbre; car une tête ne se sculpte qu'en retranchant de la matière. Praxitèle n'a fait autre chose, tout était dans le marbre.

L'origine des aruspices en Étrurie est due à Tagès, qui apparaît tout à coup dans un sillon; qui sera assez fou pour le croire? Si c'est un Dieu, pourquoi est-il resté si longtemps en terre? Si c'est un homme, comment a-t-il pu y vivre? Les prédictions sont d'ailleurs restées sans effet. Ces signes, qu'on prétend venir des dieux, pourquoi sont-ils si obscurs, inutiles ou nuisibles?

Il a plu du sang, des statues ont sué... Cela n'est pas possible, des physiciens ne le croiront pas. L'un ressemblait à du sang; l'autre, c'était de l'humidité. Cherchez la cause de tout ce qui vous paraît surnaturel; si vous ne la trouvez pas, n'en soyez pas moins sûr qu'elle existe. Ce qui se fait n'est point un prodige; ce qui ne peut se faire ne s'est jamais fait.

Vous regardez comme un présage funeste qu'un enseigne n'ait pu arracher son étendard, c'est qu'il l'avait planté hardiment et ne l'a arraché qu'à regret.

Les portes d'un temple se sont ouvertes seules, des boucliers se sont détachés. — C'est le hasard. — Une voix mystérieuse annonce l'arrivée des Gaulois, et on érige un autel à ce dieu parlant; pourquoi donc est-il redevenu muet?

Cicéron en convient, à Rome on ne sait plus ce que c'est que les aruspices; il n'en était pas de même autrefois; chez les autres peuples, c'est moins un art qu'une superstition, ils les consultent avec fruit, tandis que

finit par une boutade : « S'il ne s'en réalisait aucun, dit-il, quelle est la femme qui voudrait y croire ? »

Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentait dans sa gueule la plante qui devait guérir Ptolémée. Cicéron trouve surprenant qu'un dragon ait pu parler avec une herbe dans la gueule. Rien, dit-il, n'est difficile dans un songe. Pourquoi en a-t-il eu un si clair ? pourquoi sont-ils ordinairement si obscurs ? pourquoi Alexandre et lui-même n'ont-ils plus reçu d'avertissements en songe ?

Quintus garde le silence. La conclusion, c'est la vanité des songes. S'ils ne viennent point de Dieu, si leur interprétation n'est qu'une subtilité, s'ils n'ont aucune connexité dans la nature, il faut les rejeter comme une superstition, l'ennemie de l'homme la plus cruelle, qu'il faut se hâter de détruire.

Quintus persistant dans son silence : il faut donc rejeter la divination par les songes comme toutes les autres. Sa cause est perdue.

Les songes seraient méprisés, continue Cicéron, si des philosophes, des hommes d'une grande érudition, qui passeraient aujourd'hui pour les seuls philosophes, n'en avaient pris la défense. C'est contre eux qu'il dispute ; mais comme l'Académie n'affirme rien, qu'elle ne signale que ce qui lui paraît le plus vraisemblable, qu'elle se borne à comparer les sentiments divers, en laissant aux auditeurs le soin de décider, il s'en tiendra à la forme dubitative.

Cicéron, dans son *Traité de la Divination*, a renversé le stoïcisme en forçant Quintus à garder le silence. Dans celui *De la nature des Dieux*, il fait intervenir Cotta, autre académicien, qui attaque les épicuriens et les stoïciens et les renverse.

Réfutation de l'épicurisme.

Cotta répond à Velleius et lui dit qu'il est plus aisé de nier que d'affirmer. — La véritable opinion sur les dieux est difficile à établir. D'abord existent-ils? où sont-ils? d'où viennent-ils? Les épicuriens donnent aux atomes un empire absolu : si tout est plein, il n'y a ni atome ni vide; si les dieux sont formés d'atomes, ils ne sont pas éternels, puisqu'ils se sont réunis et qu'ils auront une fin. Que deviendront alors ces êtres heureux? Cotta résume tout ce qui a été dit par Velleius, et lui prouve qu'il n'a avancé que des folies. — On dit que deux aruspices ne peuvent se regarder sans rire; on doit être encore plus surpris que deux épicuriens puissent s'en empêcher lorsqu'ils discutent ensemble. — Cotta termine en s'étonnant que de si folles rêveries aient pu donner lieu de s'élever contre les doctrines de Pythagore et de Platon.

Réfutation du stoïcisme par Cotta.

Dans le même *Traité de la Nature des Dieux*, Cicéron, sous le nom de Cotta, vient attaquer encore le stoïcisme : il avoue que cette opinion des stoïciens, qu'il existe des dieux, est incontestable, mais il n'y croit que sur la foi des ancêtres, et non sur les preuves des stoïciens, qui n'en entassent autant que parce qu'elles sont faibles. — Je ne me fonde, dit-il, que sur la tradition; mais puisque vous invoquez la raison pour votre démonstration, je prétends que vos preuves n'aboutissent qu'à faire douter. Vous prouvez cette existence par le cours des astres, qui fait supposer qu'une intelligence les gouverne. Vous la prouvez par l'apparition des

les consuls ne les observent plus; Cicéron néanmoins les rejette, parce qu'ils viennent des Barbares et qu'il n'y a pas d'uniformité dans leur discipline. — Les Grecs donnent telle signification au tonnerre à droite, d'autres au tonnerre à gauche : l'ignorance, la superstition ont produit tout cela. Si rien n'est impossible aux dieux, « que n'ont-ils fait les stoïciens sages!... »

Cicéron combat les prédictions des Chaldéens, l'événement tous les jours trompe leurs prévisions.

La divination naturelle est examinée rapidement, quoique ce soit celle à laquelle Quintus accorde le plus de confiance. Pour la première, il n'a rien répliqué, il a tout accepté; désirant connaître le sentiment de Cicéron sur celle-ci, l'opinion des stoïciens devient le sujet d'un rapide examen de la part de Cicéron.

Leur raisonnement, dit-il, est faux, leurs propositions très-contestables, leurs opinions superstitieuses.

Les dieux aiment les hommes; — les épicuriens nient qu'ils soient bienfaisants. — Ils savent tout : des savants le contestent; — ils connaissent l'avenir, — on y a déjà répondu.

Cratippe a dit, pour prouver la divination, qu'il suffit d'avoir une seule fois deviné de manière à ne pouvoir l'attribuer au hasard. Or les exemples sont nombreux, donc, etc. — Cicéron répond que s'il y a de vraies prédictions, il y en a beaucoup de fausses; cela lui suffit pour les mettre toutes sur le compte du hasard.

Il est surpris du privilége de l'enthousiasme, qui rend un insensé plus clairvoyant qu'un sage.

Les oracles étaient obscurs. Ils sont tombés dans le mépris; Delphes n'en rend plus, les exhalaisons, dit-on, se sont évaporées. — Ne semble-t-il pas qu'on parle de vin ou de quelque salaison; elles se sont évaporées quand les hommes ont été moins crédules.

Même erreur à l'égard des songes : Pythagore, Platon veulent qu'on s'y prépare par une nourriture frugale. Comme si les viandes chargeaient l'âme! On dit que les songes viennent des communications avec les esprits. Si on ne doit pas croire aux visions des ivrognes, doit-on croire à celles des gens qui songent? Pour être guéri, faut-il s'adresser plutôt à ceux qui font des songes qu'aux médecins? Si la divinité nous révèle des remèdes dans un songe, pourquoi ne nous apprend-elle point à lire, à écrire, à composer? Comme cela n'est pas, Cicéron dit que le crédit des songes est perdu; fort peu de personnes y croient ou les expliquent, peu s'en souviennent. On ne saurait penser que les dieux envoient des avertissements inutiles : donc ils ne sont pas divins. Pourquoi ne les envoient-ils pas de préférence pendant la veille, pourquoi sont-ils obscurs, pourquoi faut-il les interpréter? Si les dieux veulent nous avertir, le ministère des interprètes serait-il nécessaire? Nul ne contestera que les songes ne se réalisent pas tous; d'où viennent ceux qui sont faux? S'ils viennent aussi des dieux, quelle frivole occupation que de troubler l'esprit? Si les uns sont naturels, les autres divins, qui pourra les discerner? Lequel est le plus probable, que les dieux courent de grabats en grabats pour donner des songes, ou de penser qu'ils sont tous naturels?

Cicéron, rappelant à Quintus les songes qu'ils ont faits eux-mêmes, dit : « J'ai vu Marius; mais d'où venait son image? est-ce, comme pensait Démocrite, du corps que Marius avait autrefois? » L'illustre orateur, après de longs arguments, termine en disant que s'il a songé à Marius en dormant, c'est qu'il y avait songé pendant la veille; il en dit autant du songe de Quintus. Quoiqu'il eût été frappé de ces deux songes, il

Le roi Déjotarus ayant consulté les aruspices, retourna sur ses pas et fit bien, car la chambre où il avait couché s'écroula pendant la nuit. On ne peut nier que les dieux n'aient prévu ce qu'un architecte aurait pu prévoir, ni nier qu'ils n'aient pu avertir Déjotarus par des signes du malheur qui le menaçait; — plusieurs présages avaient averti César pour le détourner de se rendre au sénat. Le destin le menace, les dieux l'avertissent; usant de sa liberté, il s'y rend néanmoins et y trouvera la mort. S'il eût cru aux présages il se serait sauvé. Maintenant admettons qu'un destin fatal l'ait entraîné, cet avertissement inutile était une sorte de cruauté, direz-vous. — Inutile, non. — Il est vrai que les dieux prévoient tout; que ce qu'ils ont décrété arrivera; que l'homme ne peut rien contre leur décision. Ceci détruit, ce semble, la liberté morale de l'homme; c'est le *fatum* sur lequel nos deux philosophes pouvaient argumenter longtemps : mais au fond, l'idée du destin doit rendre religieuse envers les dieux la créature qui en est si dépendante, et lui laisser encore l'espoir de les fléchir, puisque le plus ordinairement l'homme sait que les présages annoncent des malheurs qu'on évite en implorant les dieux.

Prédisent-ils ce qui arrivera par hasard? — Supposez qu'un voyageur suive un chemin qui le conduirait au milieu d'une bande d'assassins, ne puis-je l'avertir de rétrograder? Je connais son destin funeste, s'il s'obstine; je sais qu'il est sauvé, s'il m'écoute. Un autre, emporté par un cheval fougueux, va être lancé dans un précipice. Ma voix l'avertit en vain pour son corps; est-ce en vain pour son âme, prête à comparaître devant son juge?

Il y aurait beaucoup à dire, mais nos deux interlocuteurs n'ont rien dit; il est vrai que Quintus ne re-

connaît plus le dieu *Destin;* le stoïcisme, tombé dans le matérialisme, l'a rejeté : c'était le cas d'examiner si les stoïciens, en appelant destin l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, ne s'étaient pas fourvoyés, puisque ce système les conduisait à nier le libre arbitre ou la divination. Supposez cet enchaînement, l'homme n'est plus qu'une machine mue fatalement; il ne fallait pas se borner à exposer un seul système, il fallait les examiner tous sous leurs diverses faces, ce qu'on n'a pas fait ici.

Une raison puissante pour Cicéron de rejeter la divination, c'est que tout devient présage pour le superstitieux; il n'est jamais tranquille, son courage est amolli. Bien des siècles après lui, le même motif fera nier des faits généralement admis; cependant, s'ils existent, cette négation ne les détruit pas.

Cicéron a pu croire aux divinations comme les stoïciens; mais l'homme politique nie, l'académicien conteste, l'épicurien plaisante.

Les faits ont pu être inventés ou être arrivés par hasard, dit Cicéron. — La science des aruspices vient-elle d'une longue observation, les peuples se les sont-ils communiqués? Non. Les uns interprètent d'une manière, d'autres d'une autre.

Quintus était plus capable que nous de répondre à la question concernant les faits. Quant à la seconde proposition, il devait dire que le même signe pouvait être interprété différemment, selon les pays. Il en est des signes qui annoncent un événement comme de ceux qui servent aux hommes à manifester leurs pensées, ils sont purement de convention.

Quel rapport entre la nature universelle et les signes d'un foie, etc.? — Je l'ignore, devait dire Quintus, physiquement parlant. Mais les philosophes admet-

tant des signes émanés d'une vertu occulte et divine répandue partout, Cicéron ne doit plus raisonner en physicien uniquement, mais examiner longuement l'ancienne doctrine.

On dit que les dieux président au choix de la victime. Les signes varieront au moment du sacrifice, ils se manifesteront ou disparaîtront subitement. La première victime aura des signes funestes ; la seconde, des entrailles fort belles. Que sont donc devenues les entrailles de la première ? On voit bien qu'un animal n'a pu vivre sans cœur ; on ne voit pas, dit Cicéron, que cet organe ait pu subitement s'envoler, etc. — Les stoïciens bouleversent toute la physique.

Quintus pouvait répondre longuement à ces objections, ce que le défaut d'espace nous interdit de faire. Si nous étions Cicéron, nous accuserions les aruspices de fourberie ; il ne l'a pas fait, pour lui c'était difficile. On ne peut dire que le cœur se soit envolé, ni que la victime n'en ait jamais eu ; cependant il arrive de n'en pas trouver et il n'accuse pas d'escamotage ; que dira donc Cicéron ? Une absurdité, pour nier le prodige : « Cet organe est si flétri, qu'on n'a su le trouver. »

Cicéron demande ce que sont devenues les menaces de la première victime. — Il savait que les dieux manifestaient leur courroux par des présages qu'il fallait expier ; on immolait ainsi des victimes jusqu'à ce qu'ils se montrassent satisfaits ou que l'impossibilité de les satisfaire fût évidente. — Quand les entrailles sont belles, les dieux sont apaisés.

Qu'il nous soit permis un instant de prendre Cicéron pour interlocuteur, et de répondre à ses arguments à la place de Quintus.

Cicéron. — Les stoïciens bouleversent la physique.

Pour Quintus, qui croyait à ces prodiges, cette

réponse était aussi peu raisonnable qu'elle le serait pour le chrétien qui croit aux miracles attestés par plusieurs milliers de témoins. Admettre les prodiges, ce n'est pas bouleverser la physique, puisqu'ils sont de l'ordre surnaturel; il fallait prouver que l'ordre surnaturel n'existe pas.

Cicéron. — Si le tonnerre révèle l'avenir, pourquoi Jupiter lance-t-il si souvent inutilement la foudre?

Quintus pouvait lui répondre : « Vous savez comme moi qu'il y a des hommes experts en fulguration, qui distinguent parfaitement les foudres naturelles des foudres prodiges. Niez-vous celles-ci? Vous n'ignorez pas qu'elles ont rappelé des épicuriens au culte des dieux. » Il devait lui rappeler les preuves historiques.

Le raisonnement de Cicéron, qui peut paraître excellent, pour Quintus convaincu, était donc détestable.

Quand Cicéron ne peut découvrir les causes, il nie les faits. — Ce qui s'est fait n'est pas un prodige; ce qui ne peut se faire ne s'est jamais fait, etc....

La hardiesse de cet axiome n'en prouve point la vérité; il se fonde sur ce que la nature a des lois invariables. Trouvé vrai par ceux qui n'ont jamais entendu parler de prodiges, il est faux pour ceux qui savent qu'il se produit des faits hors des lois naturelles : aux Gentils convaincus de l'existence des prodiges, il fallait prouver qu'ils étaient absurdes et que les plus illustres philosophes se trompaient.

Cicéron attribuant quelques prédictions au hasard, Quintus avait prévu l'objection, mais Cicéron, à l'exemple cité du pourceau qui, en fouillant, forme un A, et ne pourrait écrire un poëme, avait répondu qu'on voit dans les nues des figures de lion et de centaure; qu'on peut trouver une tête de faune dans un bloc de marbre; Sa conclusion, c'est que le hasard peut imiter la nature.

Il est possible qu'une nue imite grossièrement la forme d'un lion; cette imitation n'ira jamais à représenter des animaux ou des hommes, dont on distinguerait la forme, les mouvements, la couleur des vêtements, les armes, les coursiers, les évolutions dans les airs. Certaines divinations, par leurs détails, sont non moins exactes et non moins surprenantes. Direz-vous que c'est le hasard? Je vous répondrai : Cessez de balbutier avec les épicuriens, vous savez bien que ce sont des ignorants et des sophistes.

Quant à la tête de faune qui est dans un bloc de marbre parce qu'une tête ne se forme qu'en la dégageant peu à peu, cette réponse ne méritait pas de réplique : c'était une futilité.

Cicéron. — Tagès apparut à un laboureur sous la forme d'un enfant qui serait sorti d'un sillon. Qui sera assez sot pour le croire?

Personne sans doute. Mais on croyait aux apparitions, et l'observation de Cicéron ne prouvait pas à Quintus qu'elles fussent impossibles. Nous dirions aujourd'hui que c'était une hallucination; Cicéron pouvait l'expliquer par les simulacres de Démocrite; il a mieux aimé nier. Était-ce une raison pour Quintus de garder le silence?

Cicéron. — Les réponses des aruspices sont restées sans effet. Qu'est-ce que ces avertissements? Pourquoi ces signes qui ont besoin d'interprètes?... pourquoi sont-ils obscurs, etc.?

Les épicuriens avaient de fortes raisons pour les attaquer, car les signes étaient en effet énigmatiques, ambigus; et pourquoi? dira-t-on. Les dieux, en révélant l'avenir, ne voulaient-ils pas être compris, l'ignoraient-ils? Quintus ne pouvait-il répondre : Nous reconnaissons qu'il existe des intelligences malignes; des sages,

des philosophes l'enseignent; ces esprits peuvent intervenir au lieu des bons. Quoiqu'ils ignorent l'avenir, ils sont infiniment plus aptes que l'homme à le conjecturer: voilà pourquoi leurs prédictions réussissent assez souvent et pourquoi elles sont aussi quelquefois fausses... Ils font des réponses ambiguës, pour qu'on ne puisse pas les accuser de mensonge ou d'ignorance, préférant leur réputation à celle du devin.

Cicéron. — Vous regardez comme un prodige que l'enseigne du premier centurion n'ait pu être arrachée, etc.

Quintus devait rappeler les circonstances de ce fait historique, où d'autres prodiges concoururent avec celui-ci pour annoncer l'insuccès d'une bataille. Pourquoi n'a-t-il pas dit que plusieurs soldats se réunirent vainement au porte-étendard pour arracher l'enseigne sans pouvoir réussir? Cicéron n'ayant pas nié le fait, son explication n'était qu'un bon mot.

Cicéron. — Les portes d'un temple se sont ouvertes seules, les boucliers se sont détachés, c'est par hasard, etc....

Ceci ne peut satisfaire ceux qui croyaient, comme Quintus, que les portes étaient bien fermées et les boucliers solidement attachés.

Cicéron. — On érige un autel à un dieu qui a parlé; pourquoi est-il redevenu muet?

On entendait quelquefois des voix mystérieuses. C'était un fait si connu, qu'il y avait impudence à le nier. Le silence postérieur ne détruit ni ce fait ni l'événement qui le suit. On donna un nom à cette voix, on en fit une nouvelle divinité; n'avait-elle jamais parlé, redevint-elle muette? c'était une question insoluble et oiseuse.

Cicéron. — Les auspices ne sont plus qu'un simu-

lacre... Quoiqu'on les consulte avec soin chez les autres peuples, cette science n'en est pas moins vaine; c'est une science perdue.

Ceux qui l'ignorent, pouvait répondre Quintus, peuvent-ils la traiter de frivole, tandis que ceux qui la connaissent y attachent une si haute importance et s'en félicitent tous les jours?

Cicéron. — Les prédictions des Chaldéens sont un incroyable égarement; ils se trompent, etc....

Vraies ou fausses, ou réalisées quelquefois, plusieurs siècles après Cicéron cet égarement subsistait encore : on verra des savants, en même temps qu'ils proclament que cette science est chimérique, avouer cependant que ces prédictions ne doivent pas leur réalisation au hasard; ils en donnent l'explication et Quintus ne devait point rester court. Si les ennemis mêmes de cette prétendue science y reconnaissent une vérité, Quintus certainement pouvait la défendre.

Soutiendra-t-il mieux la cause de la divination naturelle, de laquelle il paraît mieux convaincu?

Cicéron, ayant examiné les sentiments des stoïciens, les trouve faux et très-contestables. En effet, ceux-ci prétendaient pouvoir nier l'existence des dieux, s'ils n'accordaient pas la divination. « Étant bienfaisants, ils doivent, disaient-ils, nous avertir de ce qui peut nous nuire. » Cicéron ne s'arrête point là, il combat les stoïciens par l'opinion d'Épicure, qui niait que les dieux s'occupent de nous.

Quintus pouvait lui répondre : Vous dites vous-même que les épicuriens ne font que balbutier lorsqu'ils parlent des dieux; laissez donc ces hommes, qui non-seulement nient que les dieux soient bons, mais qui semblent nier même leur existence.

Cicéron s'étonne de ce privilége qui rend un insensé plus clairvoyant qu'un sage.

Celui que vous appelez insensé, pouvait répondre Quintus, n'est que l'instrument passif de l'intelligence qui le gouverne... La pythie doit être simple et ignorante ; l'inspiré ne sait pas ce qu'il prédit, ne s'en souvient même pas. A quoi servirait la sagesse? qu'était-elle en présence du dieu qui se manifeste par l'entremise des démons pendant le sommeil ou la veille?

L'âme reçoit en songe des avertissements, dit Platon (*Timée*), parce qu'alors elle est privée de raison ; si elle pouvait la substituer à l'inspiration, elle y deviendrait rétive. Comment donc s'étonner de ce privilége de l'insensé, qui ne fait que prêter ses organes à une intelligence étrangère, et qui n'est mis par elle dans cet état que pour dire les *choses vraies et belles* qu'elle lui dicte.

Cicéron examine longuement les sibylles, les oracles obscurs, Delphes qui n'en a plus, etc.

Quintus pouvait répondre ce que Sérapion dit dans Plutarque : — Quand l'oracle, non content d'annoncer les événements, spécifie le temps, la manière, l'occasion, les personnes..., ce n'est plus une conjecture, mais une prédiction; Théon a fait même observer pourquoi il fallait parfois employer l'équivoque, et signale le cas où il y aurait eu du danger d'être trop clair[1].

Cicéron. — Delphes ne rend plus d'oracles ; l'exhalaison s'est évaporée, évanouie depuis que les hommes sont moins crédules.

Quintus pouvait dire qu'il n'affirmait pas qu'une ex-

1. Il est permis de penser que dans certaines circonstances, on ne demandait pas l'inspiration; on en voit les raisons dans Plutarque.

halaison fût la cause des oracles : l'un et l'autre, en y réfléchissant bien, ne pouvaient raisonnablement le croire. Une exhalaison, comme l'a dit Plutarque, aurait produit l'enthousiasme chez le premier venu. Il eût été inutile de choisir une femme plutôt qu'un homme, de lui imposer la chasteté, etc. L'exhalaison était donc loin d'expliquer la cause de l'oracle de Delphes, et Cicéron n'a cité cette cause que parce qu'elle était ridicule.

Cicéron. — Démosthène s'est plaint que la pythie *philippisait*..., etc.

Prétendez-vous que la pythie n'ait joué qu'un rôle de fourbe, expliquez alors ces agitations, ces postures étranges, ces convulsions qui ont quelquefois causé sa mort ! Lorsque l'oracle refusant l'inspiration, on voyait la prêtresse expirer sous les tortures du dieu qui voulait rester muet, était-ce fourberie? — Se fait-on mourir pour mieux tromper? Ceci n'exclut point, il est vrai, les impostures des prêtres; des substances vénéneuses, par exemple, ont pu, dira-t-on, être administrées. — Mais alors comment expliquer que la pythie ait pu dire dans cet état des choses «*vraies et belles*,» et annoncer des événements réalisés dans les moindres circonstances? — Vous dites que les oracles se taisent parce qu'on est moins crédule; qui donc est moins crédule? sont-ce les épicuriens, qui nient sans examiner? Car les vrais philosophes n'ont jamais cessé de croire, excepté les académiciens, dont la doctrine est de douter. Les sophistes ont discrédité les oracles, mais les oracles n'ont cessé de répondre que lorsqu'on est devenu défiant et impie.

Cicéron. — Même erreur à l'égard des songes. On recommande de s'y préparer par la frugalité... Les viandes ne chargent pas l'âme, etc.

La moitié d'un volume serait peut-être nécessaire pour aborder convenablement ce sujet des songes, traité si légèrement par Cicéron. S'il est possible et admis que des intelligences instruisent les hommes dans le sommeil, il est bon que la digestion ne soit pas trop pénible, que la matière n'oppose pas trop d'obstacle à l'*influx* divin. — Enfin les songes étaient loin d'être toujours obscurs, comme on le verra dans l'exposé des faits.

Cicéron. — Les esprits des hommes se meuvent-ils en dormant, comme l'a pensé Démocrite?

Laissez donc Démocrite, son système est faux et ridicule.

Cicéron dit que les songes n'enseignent ni la physique, ni la géométrie, qu'il faut recourir à l'art; s'ils nous apprennent à faire des cures, pourquoi ne nous apprennent-ils pas à lire et à écrire?

Les songes merveilleux nous sont envoyés pour connaître ce que nous ne pouvons naturellement savoir: ils peuvent l'être aussi pour manifester aux hommes la possibilité de leurs rapports avec les dieux. Si les songes enfin apprenaient tout, on verrait en eux une cause toute naturelle, il n'y aurait rien de merveilleux.

Cicéron. — Les songes qu'on cite sont peut-être supposés.

Accuserez-vous Xénophon de mensonge? a dit Quintus; vous et moi, n'avons-nous pas fait un songe merveilleux? que vous importe qu'il y en ait de supposés?

Cicéron. — J'ai vu Marius en songe. — L'image de Marius, selon Démocrite, émane des corps...

— Pourquoi toujours citer Démocrite? Ici, d'ailleurs, il s'agit moins de chercher la cause des songes que de constater la réalité des songes divins et de celui que vous avez trouvé si merveilleux... Pourquoi traitez-vous donc si légèrement un si grave sujet?

Cicéron. — S'il ne s'en rencontrait jamais de véritables, la moindre femme n'y croirait pas.

— Vous persistez donc à penser qu'ils s'accomplissent par hasard; les moindres circonstances qui se réalisent d'une manière si frappante prouvent le contraire.

Un dragon a présenté dans sa gueule la plante qui devait guérir Ptolémée; mais Cicéron s'étonne que ce dragon ait pu parler avec une gueule pleine. — Pure plaisanterie, qui ne satisfait que ceux qui ignorent la certitude des révélations dans les songes.

Ironie, sophismes, négations, tout a été bon à Cicéron pour renverser ce genre de divinations comme tous les autres, parce qu'il veut détruire toutes les superstitions qui ont subjugué le monde. L'intention pouvait être bonne, mais les moyens étaient mauvais : ni les railleries, ni les négations ne peuvent rien contre des faits constants; il ne convenait pas à Cicéron d'en parler à la manière des épicuriens, mais franchement, sérieusement; il devait nier ce qui était réellement faux, s'abstenir pour les faits douteux, discuter les faits bien avérés, comparer ensemble les différents systèmes et essayer une explication.

Cicéron avait-il réellement les opinions qu'il voulait imposer aux autres? — Il professait la philosophie de son siècle; comme Épicure, plus préoccupé de la vie temporelle que de la vie future qui ne sert qu'à contrister, il se disait sans doute : « Rejetons toutes ces vieilleries qui nous troublent; auraient-elles quelque chose de vrai, il faut les exterminer sans pitié. »

En pouvait-il être autrement sous le règne d'une philosophie matérialiste et sensuelle, qui repoussait la logique comme les aridités métaphysiques? — Fait fâcheux, car la décadence d'une nation commence à

l'instant même où elle tombe dans l'épicurisme et dans l'incrédulité. Le grand orateur vivait en vrai épicurien lui-même dans sa maison de campagne de Pouzzoles; la contagion régnante l'ayant atteint, il en subissait l'influence funeste. On sait enfin que les révolutions, source de tant de malheurs et d'injustices, peuvent aussi faire naître chez ceux dont les convictions sont faibles un doute pénible; on se demande alors s'il existe réellement des dieux. Cicéron dans sa jeunesse avait été disciple d'Antiochus, qui pensait que le vrai et le faux sont si confondus qu'on ne saurait les distinguer; ayant étudié sous Phèdre et sous Zénon, philosophes épicuriens, il conçut pour leur secte la plus grande estime : on se tromperait donc si on le classait parmi les philosophes graves. Les penseurs, depuis l'antiquité jusqu'à nous, ont porté sur lui le même jugement. Saint Augustin dit que Cicéron nie *toute* science de choses à venir, et que selon lui, par conséquent, l'on ne saurait rien prédire...; il tâche d'anéantir toute prophétie par de vains raisonnements...; par un discours détestable, il montre qu'il avait peur de tomber d'accord du destin. Saint Augustin fait voir pourtant qu'il pouvait éviter cette erreur. — Ailleurs il dit : *Vir gravis Tullius et philosophaster* (un prétendu philosophe).

Le jugement d'un célèbre littérateur contemporain ne lui est guère plus favorable : « Cicéron, dit M. Villemain, n'a rien de déterminé, tantôt il rit des croyances, tantôt il espère l'avenir d'une vie sans fin ; sceptique, matérialiste ou religieux, selon que son sujet le demande, on ne peut rien dire de lui, son opinion n'est pas arrêtée. »

Aux philosophes du dix-huitième et du dix-neuvième siècle Cicéron a fourni des armes contre tout ce qu'on

a nommé la *superstition*... Ils ont adopté non-seulement ses sentiments, mais souvent sa méthode, c'est-à-dire, ils ont quelquefois été frivoles, ricaneurs, incrédules; ils ont méprisé des croyances jusque-là respectées, et, pour asseoir le règne de la raison, ils ont trop souvent déraisonné.

Cicéron favorisa l'incrédulité en montrant que les traditions sur l'intervention des dieux étaient des puérilités et des faussetés. Il favorisa le scepticisme en faisant voir, — ce qui est vrai, — que la philosophie seule ne peut rien décider sur la divinité. Enfin il attaqua tout, renversa tout et n'édifia rien.

Les croyances des Gentils étaient méprisables, détestables; était-ce donc une raison pour nier des faits partout si bien attestés? Le but de Cicéron n'était pas d'éclairer, mais de détruire à tout prix les superstitions; pour sortir d'un mal il tombait dans un plus fâcheux encore, l'indifférence en religion, le mépris pour les faits qui l'établissent. Il se jetait dans l'impiété, et entraînait avec lui dans l'impiété qui mine les sociétés; celle-ci, fille des mœurs dépravées, en devient aussi la mère et les propage.

Cicéron, auquel nous nous sommes peut-être trop arrêté, ne devait pas se borner à montrer ce que les opinions des diverses sectes avaient d'erroné; et si toutes fournissaient des armes contre elles-mêmes, l'Académie, mélange bizarre de stoïcisme, de matérialisme, d'épicurisme et de scepticisme, n'avait guère le droit de les attaquer. La doctrine platonicienne, malgré ses contradictions et ses erreurs, était moins déraisonnable, puisqu'elle était moins en opposition avec des faits qui ont leur logique et leur puissance; aussi, comme on va le voir, ces mêmes faits continue-

ront de se manifester et l'impiété régnera avec la superstition.

On est loin de donner comme excellentes ces réflexions écrites à mesure qu'elles se présentaient à l'esprit : Quintus, on le répète, avait sans doute de meilleurs arguments qui nous échappent.

CHAPITRE III

Résultats de la philosophie chez les Romains. — L'incrédulité et l'impiété devenues une des causes de leur décadence.

L'épicurisme produisit ce qu'il produira toujours, un sensualisme grossier; l'académisme avait pour résultat la mort de l'intelligence, l'immobilité de l'esprit. A quoi bon chercher la vérité lorsqu'on désespère de pouvoir jamais la rencontrer? Le stoïcisme continua de croire à son dieu Nature. L'absurdité du polythéisme était reconnue ainsi que ses fables. « — Qu'il y ait des enfers, des mânes, des milliers d'hommes qui passent dans une barque après leur mort, dit Juvénal, les enfants mêmes ne le croient pas. » — On se flatte d'avoir secoué le joug des vieilles croyances, l'incrédulité et l'impiété parmi les grands sont à leur apogée; on peut s'en convaincre lorsqu'on sait que César déclara un jour en plein sénat que le dogme des peines et des récompenses était sans fondement. S'il ne jugeait pas qu'il fût utile à sa politique de cacher un tel sentiment, il fallait que l'irréligion fût déjà bien répandue; toutefois il faut excepter le vulgaire, qui arrive à l'impiété plus tardivement. — Ce résultat ne peut surprendre; ce qui pourrait causer de l'étonnement, c'est que la superstition remplaça la religion. Les phi-

losophes ont voulu renverser les croyances religieuses pour abolir les superstitions, et on est plus superstitieux que jamais : on ne croit plus à la magie qui met en rapport avec les dieux, mais à une magie naturelle, dont la cause est occulte; César athée était superstitieux comme une femme, et n'osait monter en voiture avant d'avoir prononcé certaines paroles. Tibère exigeait qu'on le saluât quand il éternuait, pour le préserver d'un péril imminent. Néron ne croyait plus aux dieux, mais il donnait un royaume à un prince barbare qui lui apprenait la magie. Tibère l'étudia sous Thrasylle; elle lui causa tant d'horreur, qu'il fit mourir tous les magiciens.

Tout ce que la goétie et la théurgie opéraient de plus merveilleux, pourra-t-on le croire! continua de se produire. Avec une philosophie qui niait tout, qui riait de tout, qui doutait de tout, aurait-on soupçonné de pareils résultats? Où sont donc ceux que Cicéron attendait de son œuvre? Il attaquait des faits identiques partout, et dès que l'on put supposer qu'ils venaient d'une cause occulte toute physique qui n'avait nul besoin de l'intervention des dieux, ces phénomènes si constants ne furent plus rejetés. Les épicuriens, les matérialistes ne nient plus; cet agent mystérieux est inconnu, mais les atomes d'Épicure peuvent expliquer toutes ces merveilles, et nous savons que les stoïciens les attribuent à une âme universelle, à la nature intelligente. Quant aux académiciens, dont le propre est de douter, s'ils n'affirment pas, n'ayant du moins pas le droit de nier, ils restent indifférents.

Ainsi tout prouve que la superstition n'a pas perdu un seul pouce de terrain après Cicéron : histoire, œuvres des philosophes, écrits des poëtes, etc., tout

atteste qu'on croit encore aux songes, aux oracles, aux guérisons superstitieuses, à l'enthousiasme ou fureur prophétique, à la magie bienfaisante ou malfaisante, aux transformations, à la nécromancie, et généralement enfin à tout ce que l'antiquité avait constamment cru.

CHAPITRE IV

Les prodiges continuent depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au cinquième. — Statues animées. — Divinations diverses. — Métamorphoses. — Oracles. — Magie malfaisante. — Présages, prodiges. — Enthousiasme, fureur sacrée, extase, vue à distance, etc. — Les dieux s'emparent de l'homme, possessions. — Astrologie. — Aruspicine, augurie. — Guérisons divines. — Lucrèce. — Pline.

Les prodiges continuent depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au cinquième.

C'est vainement que Cicéron avait recommandé de ne point ajouter foi aux songes. Les monuments historiques en citent des milliers qui se sont réalisés : ils rapportent les remèdes obtenus en dormant dans les temples ou dans sa propre demeure. Pline (XXV, 6) parle, entre autres, d'une femme qui songea que son fils, soldat dans la garde de l'empereur, avait été mordu par un chien enragé, et qu'il serait guéri s'il buvait le suc de la racine de *cynorrhodon*. Quand la lettre de la mère arriva, dit Pline, le malade avait déjà horreur de l'eau ; on essaya le remède, et, contre tout espoir, le malade fut guéri.

On ne parlera pas ici de tant de songes cités par de graves personnages, et dont les philosophes n'ont pas dédaigné l'étude : on pourrait en rapporter une foule avec les noms de ceux qui s'en sont occupés. Thémistius, fameux philosophe du quatrième siècle, n'imita point la légèreté de Cicéron en traitant le sujet des

songes. « Il n'y faut pas croire si légèrement, dit-il, ni résister opiniâtrément. Croire que les songes annoncent l'avenir et qu'on puisse le découvrir en s'y appliquant, c'est une croyance si universellement répandue, qu'il faut bien admettre qu'elle a quelque fondement. »

Parmi ces songes, les uns révélaient l'avenir, d'autres des faits cachés, inconnus; les uns étaient clairs, d'autres avaient besoin des interprétations de l'onéirocritie. Artémidore ne redouta ni fatigues ni dépenses pour connaître tout ce qui avait été dit sur leur interprétation; il crut qu'Apollon lui avait inspiré son art, et affirmait qu'il pouvait répondre à toutes les questions, qu'il en convaincrait les moins crédules.

On verra ailleurs des exemples de songes obtenus dans les temples.

Statues animées.

On continua de penser que, dans certaines circonstances, les statues donnaient des signes de vie. Martial, Proclus, Maxime de Madaure, etc., les apologistes qui viennent après Cicéron, en ont parlé comme d'un fait aussi certain que connu. (Voy. Arnobe, l. VI, etc.)

« Les esprits, dit saint Cyprien, sont cachés dans les statues qui leur sont consacrées. (*De idol. vanitate*, VII.) »

« Les démons, dit Firmicus Maternus, sont attirés vers l'image de Sérapis par les sacrifices qu'on lui fait, comme ils le sont vers les autres simulacres. (*De errore prof. relig.*, XIV.) »

Hiéroclès assurait qu'Apollonius avait vu chez les brahmanes des trépieds de pierre se mouvant tout seuls, etc.

Divinations diverses.

Les philosophes païens, les historiens, les Pères nous apprennent que les divinations artificielles et naturelles continuèrent, comme on le prouvera plus loin. Constantin punit de mort ceux qui se livraient à la nécromancie, et plusieurs empereurs, en exerçant l'aruspicine, commirent des cruautés qui font frissonner. On pratiquait aussi l'hydromancie ou divination par l'eau, la divination par le miroir ou cristallomancie, la dactyliomancie ou divination par les anneaux, décrite dans Ammien Marcellin, etc.

Métamorphoses.

Les métamorphoses chantées par les poëtes depuis Circé, étant crues même par les philosophes, nous verrons que Varron lui-même ne sait que dire de ces faits étranges. Saint Augustin en rapporte qui se sont passés de son temps (*Cité de Dieu,* XVIII, 18). On connaît l'histoire de la femme changée en jument et guérie par saint Macaire. D'après Nicéphore, Tiridate, sous Constantin, se métamorphosait en pourceau. Tous ceux qui le voyaient, dit-il, croyaient voir un pourceau.

Virgile attribue à certaines plantes le pouvoir de transformer. Il est donc bien constant que la vieille croyance subsistait après Cicéron.

Oracles.

Les oracles, qui deviendront bientôt tous muets, étaient encore consultés; la plupart avaient pour or-

ganes des prêtres ou des prêtresses qui parlaient sous l'empire du souffle ou d'une exhalaison, et oubliaient tout ce qu'ils avaient dit. Trajan, d'après le récit des prédictions étonnantes de l'oracle d'Héliopolis, se décida à le consulter; pour n'être point la dupe d'un imposteur, il prit ses mesures et envoya une lettre bien scellée, en demandant une réponse. L'oracle fit renvoyer un billet blanc bien plié. Les prêtres, dit Macrobe, furent effrayés d'un tel ordre; mais Trajan fut dans l'admiration, car sa lettre ne contenait rien.

Tacite dit que Vespasien, étant à Alexandrie, voulant consulter Sérapis pour savoir s'il serait empereur, et ayant ordonné qu'on le laissât seul dans le temple, tout à coup il aperçut derrière lui un des principaux Égyptiens, nommé Basilides, qu'il savait être éloigné d'Alexandrie de plusieurs journées de chemin et retenu malade au lit. Fort surpris, en sortant du temple il interroge les prêtres et tous ceux qu'il rencontre, pour savoir si Basilides était à Alexandrie; il envoie même des cavaliers où résidait Basilides, et acquiert la certitude qu'il a eu une vision prophétique et symbolique. Basilides vient du grec Βασιλεύς, qui signifie *roi*, et l'apparition devint ainsi la réponse à sa demande. Ce passage de Tacite, en faisant voir que les Romains après Cicéron continuèrent d'avoir foi aux oracles, montre en même temps que ceux-ci répondaient de différentes manières aux consultants. Loin de n'y plus croire, l'incrédulité, au contraire, s'évanouissait devant les épreuves. On voit après Cicéron les empereurs consulter les oracles. Tibère, Néron, Caligula, Vespasien, Titus, Adrien, Sévère, Caracalla, etc., tous se montrent aussi croyants que jamais. Plutarque, Tacite et autres historiens qui rapportent des oracles, avouent qu'ils trom-

paient quelquefois, mais qu'ils étaient souvent très-véridiques, ou au moins fort prodigieux ; savants et ignorants y avaient grande confiance, malgré le scepticisme et l'impiété de ce temps. Ainsi Tibère, voulant détruire les oracles près de Rome, fit apporter, dit Suétone, dans un coffre bien scellé les sorts de Préneste, mais il fut épouvanté quand il les trouva vides. — *Disjicere conatus est... sed majestate prænestinarum sortium territus destitit*, etc.

On pourrait citer ainsi, d'après les historiens, diverses consultations faites aux oracles par les empereurs et des réponses merveilleuses, si on ne craignait d'être trop long.

De la magie malfaisante.

Les historiens, les philosophes, les poëtes citent tous les opérations magiques qui effrayaient les populations. On charmait par le mauvais regard, par les simulacres, on croyait au pouvoir de la magie, on le redoutait, etc. Apulée, accusé de magie, n'excipe point devant ses juges de l'absurdité d'une telle accusation ; il n'en nie pas la puissance : il prouve que le sujet qu'on l'accusait d'avoir fasciné ne remplissait pas les conditions exigées par l'art magique. — Pline paraît croire à l'efficacité de l'opération qui faisait passer un champ dans celui du voisin, crime prévu par la loi des Douze Tables. Certainement on y croyait, puisque Furius fut appelé devant ses juges pour répondre à cette accusation[1].

1. Il est vraisemblable qu'il s'agissait moins ici du terrain lui-même que de l'engrais qui le fertilise. Cette dernière opinion est d'autant plus admissible, que la première accusation serait absurde... La pra-

Par la magie on causait des maladies graves. Tacite nous apprend que Germanicus mourut bien convaincu que sa mort était causée par les opérations magiques de Plancine et de Pison. Les lambeaux de cadavres, les tablettes de plomb sur lesquelles son nom était inscrit, les caractères magiques, les diverses substances qu'on trouva, prouvèrent l'existence d'un maléfice. (Tacite, *Annales*, II.)

On croyait aux voyages aériens des magiciens. Pamphile se déshabille, dit Apulée (*Métamorph.*), elle ouvre un coffret, se frotte avec une substance depuis les pieds jusqu'à la tête, marmotte quelques paroles, paraît métamorphosée en hibou, prend son vol et disparaît à tire-d'aile, comme on le racontera de nos sorcières. Que l'œuvre d'Apulée ne soit qu'une fiction, on ne discute pas cette question; toujours est-il vrai que la prétendue vertu de l'onguent magique et le transport aérien ne sont pas sortis du cerveau de nos sorcières.

On charmait par le regard. Virgile a dit, dans ses *Bucoliques*, qu'un œil envieux a ensorcelé ses agneaux, et Horace, en parlant de Canidie, écrit qu'elle avait façonné certaines images, etc. ; de sorte que le pouvoir malfaisant des simulacres se trouve historiquement établi depuis l'antiquité jusqu'à Horace, Horace au roi Duffus [1], et de Duffus jusqu'à nos jours.

Les *Institutes* de Justinien reconnaissent qu'on peut maléficier avec des paroles. On était donc convaincu, après Cicéron comme avant lui, que la magie pouvait calmer la fureur, l'exciter, maléficier, etc.

tique qui consiste à faire passer ainsi l'engrais existait encore dans le Morvan il y a quelques années; pendant certaines nuits, les propriétaires d'un champ se voyaient forcés de le garder.

1. Les historiens assurent que Charles IX et Henri VI moururent aussi ensorcelés au moyen d'images exposées au feu.

Présages, prodiges.

On pourrait penser, d'après Tite-Live, que de son temps on ne croyait plus aux présages envoyés par les dieux; car il dit que, » par suite de cette incrédulité, on perdit l'habitude de consigner les prodiges dans les annales. » — Sans doute, on reconnut que certains phénomènes, considérés longtemps comme prodiges, étaient naturels. Mais il en restait une certaine classe qui, quoiqu'on eût cessé de les enregistrer, préoccupaient encore. Parmi les anciens présages, plusieurs troublaient assez vivement l'esprit des philosophes, malgré tout ce que Cicéron avait pu dire : c'étaient toujours les apparitions de spectres, les voix mystérieuses, les armées aériennes et certains animaux qui continuèrent d'être regardés comme des messagers de malheur. Cicéron vit lui-même un fait qui dut ébranler son scepticisme. Valère-Maxime dit qu'un instant avant qu'on le prît dans sa villa de Caïète pour le faire mourir, un corbeau arracha devant Cicéron l'aiguille d'un cadran solaire; puis, s'attachant par le bec à sa tunique, il ne quitta prise qu'à l'arrivée de l'esclave qui annonça les soldats chargés de le mettre à mort.

On lit dans Dion Cassius que Drusus allait traverser l'Elbe, quand une femme gigantesque lui apparut; elle lui dit, en lui reprochant son ambition, que son destin ne lui permettait pas d'aller plus loin. Peu après il mourut d'une chute de cheval.

Dion lui-même eut un présage de sa mort et de celle de son fils. Plutarque raconte que Dion, assis un soir devant sa porte, vit une grande femme, qui, par son

costume, ressemblait aux furies des tragédies, laquelle se mit à balayer sa maison. Dion, effrayé, appela ses amis, les priant de lui tenir compagnie pendant la nuit, craignant le retour du spectre. Quelques jours après, son fils se tua en tombant du haut d'un toit, et Dion lui-même fut mis à mort. (Plut., *Vie de Dion.*)

Plutarque (*Vie d'Alexandre*), en parlant des prodiges qui précédèrent la mort de ce monarque, dit qu'il faut se garder de mépriser ces signes, ainsi que de tout craindre.

Ammien Marcellin (XXV, 2) rapporte que Julien, dont il était le secrétaire, dit un jour à ses confidents que l'apparition qu'on pensait être celle de son bon génie paraissait l'avoir abandonné; il leur confia qu'étant pendant la nuit profondément occupé d'un sujet philosophique, il avait vu la figure du génie de l'empire lui apparaître avec un extérieur défait et bien différent de la manière qu'il lui était apparu quand il fut salué du titre d'Auguste; sa tête, sa corne d'abondance étaient voilées; il le vit ensuite sortir d'un air triste. Julien ne put se défendre d'une certaine émotion; mais, se résignant[1], il se leva pour offrir des sacrifices et conjurer les maux qui le menaçaient; il eut plusieurs autres présages de sa mort.

Le même historien cite, parmi les présages de la mort de Valentinien, l'apparition de sa femme, alors absente, qu'il vit assise près de lui, les cheveux épars

1. Au même instant, Julien vit en sortant une longue traînée de lumière sillonner l'air et s'évanouir. — Ammien Marcellin reconnaît que c'était un météore. Cependant, dit-il, des aruspices, sur l'autorité du livre de Tarquitius (*De reb. divinis*), demandèrent que Julien ne livrât point bataille; mais il n'en tint compte, etc.

On examinera un jour comment il peut se faire que des météores deviennent des présages.

et vêtue d'habits de deuil. Le lendemain, contre son habitude, son cheval se cabrait devant l'écuyer et refusait de se laisser monter; le même jour, Valentinien mourut d'un coup de sang. On ne consignait donc plus, il est vrai, les prodiges dans les annales; mais il faudrait peut-être des volumes pour contenir ceux auxquels de grands personnages ont ajouté foi depuis Auguste seulement jusqu'à la chute du paganisme[1].

Non-seulement les historiens rapportent les prodiges qui concernaient des personnages plus ou moins fameux, mais ceux qui annonçaient ces grands événements politiques qui changent les destinées des nations.

L'apparition d'une croix à Constantin annonça aux païens que le christianisme allait triompher.

Julien veut rebâtir le temple de Jérusalem; d'après l'aveu d'Ammien Marcellin (XXIII), des globes de feu s'y opposent, et prouvent que la religion de Moïse a fait place à celle de Jésus. On assure que des croix apparurent partout. Les aruspices en trouvaient jusque dans les entrailles des victimes. (Athan. Kircher, *De crucibus prodig.*, part. I.)

Josèphe, entre autres prodiges par lui cités comme annonçant la ruine de Jérusalem, dit qu'il arriva, le 27 mai..., une chose qu'il craindrait de rapporter, si

1. On sait que les paroles fortuites étaient elles-mêmes un présage. Val. Max., l. I, cite entre autres celui-ci : — Cæcilia, femme de Métellus, avait une nièce prête à se marier, qu'elle mena, comme c'était la coutume, dans une chapelle pour chercher des présages nuptiaux. La tante s'assit, la nièce se tint debout; elles furent longtemps ainsi sans rien entendre. La nièce, lasse d'être debout, pria sa tante de la laisser asseoir pour quelques instants. — Très-volontiers, répondit la tante, *je vous cede ma place*. Ces paroles furent le présage qu'on cherchait. Cæcilia mourut bientôt, et son mari épousa sa jeune nièce.

d'allégresse; ses amis lui en demandant la cause, il répondit que le sanglier qui avait ravagé la vigne du Seigneur était mort. Effectivement, dit Théodoret, sa mort était arrivée au jour et à l'heure même où ce vieillard l'avait annoncée[1].

Cette faculté de voir les choses éloignées ou cachées, dont il ne s'agit pas encore de rechercher la cause, n'était pas constamment due à un état extatique. Dès que Jarchas, le plus fameux des brahmanes selon saint Jérôme, eut envisagé Apollonius, il le salua par son nom en grec, lui demanda une lettre que Phraorte l'avait chargé de lui remettre, vit avant de l'ouvrir qu'il y manquait une lettre. C'était un *d*. Jarchas dit à Apollonius le nom de son père, de sa mère, de ses parents; il sait quelle est son instruction, connaît ses voyages, leur durée, ce qui lui est arrivé, ce qu'il a dit en chemin, ce qu'il a fait, etc., etc. (*Réponse d'Eusèbe à Hiéroclès.*)

Les dieux s'emparent de l'homme, possessions.

On ne dira qu'un mot de cet état, qui sera examiné amplement un jour. — Cette maladie extraordinaire, que les chrétiens nomment *possession*, était connue des Gentils dès la plus haute antiquité. — Homère, en parlant d'un patient, dit qu'un démon ennemi est entré dans

1. Ces faits ne sont point rapportés ici comme exemples d'extases diaboliques, mais comme exemples de vues à distance. Sans vouloir encore expliquer le phénomène, on note que ces faits de seconde vue se présentent dans tous les siècles et chez tous les peuples. — Spartien écrit qu'un enfant découvrit, par la seconde vue, à Didius Julianus, l'arrivée de César et le départ de Julien. — Un solitaire vit, depuis Constantinople, l'empereur Valens périr dans une grange où il s'était réfugié, et où les Goths avaient mis le feu. Cet enfant en était à plus de dix lieues. — Nicéphore, l. 2, c. 50.

son corps (V. Massé). On attribuait à Salomon certains secrets pour chasser les esprits. Saül, dans l'Ancien Testament, était possédé. Les *cerriti*, les *larvarum pleni* se montrent, comme Saül, avec l'esprit troublé; ils prédisaient l'avenir, des phénomènes étranges se manifestaient. C'est surtout à la venue du Christ qu'ils se multiplièrent. Bientôt après, ces phénomènes devinrent épouvantables. Le délire sacré était une sorte de possession. Ce qu'il faut constater ici, c'est que les personnes atteintes de cet état après Cicéron, devinrent plus nombreuses et l'état lui-même devint plus épouvantable.

La mère d'un jeune homme possédé du démon depuis deux ans se présente à Jarchas, lui raconte qu'elle désirait lui amener son fils, mais le démon l'a menacée de le faire mourir.... Jarchas l'écoute avec bonté et lui dit : « Ayez pleine confiance, le démon ne tuera pas votre fils, si vous lui portez ceci à lire, » et le sage Indien lui remit une lettre, etc... (*Rép. d'Eusèbe.*)

On pourrait grossir le nombre de ces citations.

Astrologie

On continua d'étudier l'astrologie. — Que les astres, disait-on, soient gouvernés par des intelligences, ou qu'un esprit universel intelligent les dirige comme les autres parties de notre vaste univers, il est hors de doute qu'ils ont un empire sur nous. On prouverait par des faits qu'on ne cessa de se livrer à cette science. Suétone, liv. Ier, dit que Tibère négligeait les dieux et la religion, mais s'occupait d'astrologie.

Aruspicine, augurie.

L'aruspicine, malgré tout ce que Cicéron avait dit

contre cette prétendue science, fut plus consultée peut-être que jamais. Les faits parlaient plus haut que les déclamations des sceptiques. Ammien Marcellin (XX) s'exprime ainsi : « Les entrailles prophétiques, qui prennent, comme on sait, des formes sans nombre, découvrent l'avenir à ceux qui les consultent avec attention. »

Celse fait entrer dans les diverses divinations tout ce qu'on apprend par les entrailles des victimes. (V. Orig. c. Celse.)

Pline dit : « On donne comme certain, c'est une opinion générale, que des imprécations ayant interrompu la prière... soudain le cœur et les entrailles des victimes ont disparu ou se sont trouvés doubles sans qu'elles eussent fait aucun mouvement. » (Pline, XXVIII, 3.)

Les empereurs ont été accusés d'avoir, en pratiquant l'aruspicine, commis des atrocités si affreuses, que la grande conviction qu'ils avaient des avantages qu'en retirait leur politique ne saurait jamais les excuser.

Ammien Marcellin veut disculper Julien son maître de ces monstruosités, mais il avoue ses pratiques superstitieuses. Il étudia, dit-il, l'art des augures et y fit des progrès; il apprit par ce moyen qu'il succéderait à Constance, dont la mort lui fut révélée.

On doit en dire autant de l'augurie; de sorte qu'on pourrait croire que les augures, quelques siècles après Cicéron, plus instruits que lui dans l'augurie, ne riaient plus en se regardant. — « Ce n'est pas la fantaisie des oiseaux, dit Ammien Marcellin, qui nous révèle l'avenir, qu'eux-mêmes ignorent, nul n'est assez dépourvu de sens pour le dire; la Divinité dirige leur vol... il en est de même pour leurs cris...; rendue favorable par des cérémonies, elle suggère des oracles. »

Guérisons divines.

Lorsqu'on parcourt les auteurs qui parlent des cures des dieux et des songes; en voyant ce grand nombre de faits extraordinaires après Cicéron comme avant lui, on est étonné qu'il ait osé nier des faits qui paraissent avoir été si journaliers, si publics.

Esculape, dit Celse, a été et est encore vu de plusieurs, tant Grecs que Barbares, guérissant les malades, prédisant l'avenir, accordant divers bienfaits. (Orig. c. Celse, l. III.)

Hérodien dit que Caracalla se rendit dans le temple d'Esculape pour obtenir des remèdes en songe. (I, 8.)

Marc-Aurèle remercie Sérapis de lui avoir indiqué en songe différents remèdes. Tantôt, dit-il, ce dieu ordonne à celui-ci de monter à cheval, à celui-là de se faire verser de l'eau froide sur le corps, à un autre de marcher nu-pieds sur la terre. (*Pens.*, c. II.)

Esculape, dit Galien, prescrivit un jour à un lépreux de faire un liniment avec des vipères... et de s'en frotter tout le corps; il fut entièrement guéri.

Un Athénien et un Juif atteints chacun d'une maladie différente, ayant consulté Esculape, en reçurent tous deux la même ordonnance, de manger du porc. Le premier négligea de la suivre; mais le Juif s'en trouva si bien, que, malgré la loi mosaïque, le porc fut sa nourriture habituelle. (V. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. III.)

Sérapis ordonne à un malade qui crachait le sang une boisson de sang de taureau, considéré comme poison dangereux; il en but et fut guéri. (V. Ælien.)

Le dieu ordonna à un autre de manger de la chair d'âne, qui le guérit de sa phthisie.

Un autre étant malade pour avoir avalé des œufs de serpent, Sérapis lui ordonna de se faire mordre la main par une murène, et il recouvra la santé.

Philostrate, parlant de la divination et de ses avantages, disait que le plus grand était la médecine. « Les médecins n'auraient jamais connu la médecine, si Esculape, fils d'Apollon, n'eût composé ses remèdes d'après les révélations de son père : de là, dit-il, vient la médecine. Jamais on n'eût osé se servir des poisons comme remèdes. (*Vie d'Apollonius*, III, 18.)

Pline, Galien, Aristide, Synésius attestent avoir évité de très-grands dangers par les remèdes qui leur ont été ainsi révélés, citent plusieurs plantes indiquées en songe, et confirment ainsi ce qu'on a dit précédemment des révélations des dieux.

Les inscriptions, les *ex-voto*[1] sont des monuments authentiques de ces guérisons divines qu'on retrouve dans les débris des temples.

Pierius Valerianus cite l'inscription d'un monument érigé par un certain Frontanianus, qui déclare l'avoir fait pour avoir eu l'apparition d'Esculape et des autres divinités.

On aurait à faire ainsi mille citations qui prouveraient ces songes et ces cures. Julien, Caracalla, Antonin y avaient une très-grande confiance. Ce dernier, pour témoigner sa reconnaissance à Sérapis, fit frapper plusieurs médailles en son honneur. Dacier dit que rien n'est plus commun chez les anciens que les remèdes ainsi révélés, et il ajoute qu'il n'attacherait aucune importance à leurs coutumes crédules et superstitieuses,

1. Les *ex-voto* particulièrement, si nombreux et si intéressants, même au point de vue de la pathologie, mériteraient un chapitre spécial, s'il nous était permis d'être moins bref.

si des hommes très-sages, très-dignes de foi n'avaient parlé de ce qui leur était arrivé dans leurs songes, etc...

Dans Origène (*c. Celse*) on trouve confirmée la réalité de ces nombreuses guérisons. Grecs et Barbares, tous attestaient avoir vu le dieu, non en apparence, mais lui-même, prouvant sa présence par ses oracles ou par les guérisons qu'il opérait.

L'empereur Claude, selon Suétone, fit un décret portant que tous les esclaves qui se rendraient dans le temple d'Esculape, situé dans une île, seraient libres ; car les maîtres trouvaient très-agréable de les faire guérir de cette manière. — Quelle fut la raison de l'empereur, on l'ignore ; peut-être les prêtres se plaignirent-ils de cette grande affluence ; elle prouverait, du reste, elle-même ces guérisons, qui remontaient à une haute antiquité, puisque tous les anciens historiens, tels qu'Hérodote, Pausanias, Tite-Live, Varron, Strabon, etc., étaient unanimes pour les attester. On verra les Hébreux, ainsi séduits, se livrer aux mêmes pratiques que les Gentils ; les Pères eux-mêmes avouent ces cures merveilleuses chantées aussi par les poëtes. (V. Tibulle, etc.)

On termine par une de ces cures qu'on va rapporter avec quelques développements. Aristide, orateur grec, né au deuxième siècle, raconte avec de longs détails (ce qu'on ne saurait faire ici) que le dieu Esculape l'avait depuis longtemps prévenu de se défier de l'hydropisie, et lui avait recommandé la chaussure égyptienne. Il eut une tumeur qui grossit d'une manière effrayante. Les médecins ordonnaient l'incision, le dieu la défendait... Comme cette tumeur croissait toujours, ses amis inquiets lui reprochaient, les uns, son trop de confiance... d'autres disaient autre chose ; mais le dieu résistait, affirmant que cette tumeur le sauve-

rait, et accusait les médecins d'ignorance; pendant quatre mois qu'elle augmenta, le dieu lui donnait ainsi chaque nuit des prescriptions toutes plus merveilleuses les unes que les autres : c'étaient des courses nu-pieds au milieu de l'hiver, et l'exercice à cheval, fort difficile dans sa position, car les aines, particulièrement, étaient horriblement enflées; l'enflure montait jusqu'au nombril...; Esculape ne l'abandonna pas, mais il se montrait parfois fort bizarre. Ainsi, par exemple, il recommanda une nuit à son père nourricier, nommé Zozime, de se rendre auprès d'Aristide pour connaître ce qu'il lui avait prescrit, puis il ordonna à Aristide d'aller auprès de Zozime pour lui demander ce qu'il avait dit à ce dernier. Ils se communiquèrent les ordonnances d'Esculape; bref, tout alla bien, la tumeur d'Aristide diminua considérablement. Le lendemain, ses amis le complimentaient, quoique un peu défiants, et les médecins voulaient toujours intervenir. Esculape ne le voulut pas. La suppuration étant excessive, les chairs pouvaient s'altérer; le dieu ordonna de faire un liniment avec des œufs, et en peu de jours la plaie fut si bien cicatrisée, qu'on n'y vit plus rien. (Aristide, *Disc. sacrés.*)

Dans ces nombreuses relations, les songeurs n'avaient aucunes notions de médecine; souvent la maladie était incurable, et les médecins avaient échoué. Aristide dit qu'il avait épuisé tous les moyens à Rome et à Pergame, où les médecins lui avaient déclaré ne rien connaître à sa maladie. La relation de celle d'Aristide peut faire naître de profondes réflexions. — A Élée, le dieu lui prescrit un bain de mer, l'assurant qu'il trouvera près du port un vaisseau portant le nom d'Esculape; il devra y entrer, et il entendra sortir de la bouche des matelots des paroles qui concorderont avec les événements du jour. Il se rend à Élée, y trouve le bâti-

ment indiqué, et entend les matelots chantant les cures d'Esculape.

Un jour le dieu avait prescrit à Aristide une potion fort inusitée; son médecin Théodose n'osant rien décider, on consulta le gardien du temple, qui entendait souvent raconter des songes; celui-ci répondit qu'un de ses collègues avait eu pendant la nuit le même songe, ce que ce dernier confirma. — Quoique le remède fût très-dangereux, le malade s'en trouva fort bien.

Un jeune malade s'était rendu dans le temple pour avoir en songe la révélation d'un remède. Mais, au lieu de faire ce qui lui était prescrit, il mangea beaucoup, but jusqu'à s'enivrer et n'eut pas de songe. Un jour qu'il s'était emporté, Esculape lui dit en songe de s'adresser à Apollonius...; il se rendit alors à Éphèse, et celui-ci lui fit comprendre que les dieux ne guérissaient que ceux qui tenaient à guérir.

Quelquefois les malades se communiquaient leurs songes, qui avaient parfois entre eux un rapport frappant. « A côté de moi, à Pergame, dit Aristide, se trouvait un sénateur qui attendait aussi un songe. Le dieu lui prescrivit une saignée, en lui disant qu'il venait aussi de me la prescrire, ce qui était vrai. » (*Disc. sacrés.*)

Ce qu'on vient de rapporter suffira sans doute pour prouver que les arguments fournis par Cicéron contre la divination et contre tout le merveilleux en général eurent un résultat nul, en ce sens que l'on continua de se livrer à toutes ces pratiques et de croire aux mêmes faits; mais la plupart de ceux qui les admettaient essayaient de les expliquer par les lois physiques, ainsi qu'on va le voir.

Lorsqu'on ne niait pas les phénomènes, on les

attribuait d'ordinaire à la nature. — La superstition[1] triompha, mais la religion tomba.

Le peu de développement imposé par le plan de cet ouvrage à l'exposé qu'on vient de faire suffira, je pense, pour montrer que la superstition avait remplacé la religion; tel n'était pas le dessein de Cicéron, qui avait déclaré formellement qu'il voulait détruire la superstition et maintenir le culte des dieux. (*Divination*, l. II.) On n'examinera pas si cette entreprise était praticable, si elle devient possible à ceux qui nient le surnaturel. On va voir ce qu'on fit pour expliquer ce qui avait été jusque-là considéré comme divin. — D'abord, quand les faits semblaient inexplicables aux philosophes, ils les rejetaient volontiers comme absurdes; et s'ils étaient trop bien attestés pour qu'on pût les nier, dans ce cas on disait avec Cicéron : « Si le fait est vrai, soyez sûr qu'il est naturel. » On comptait alors sur l'avenir de la science pour les expliquer.

Avant de poursuivre, il est bon peut-être de prévenir une objection sur le merveilleux : les historiens, dira-t-on, n'étaient-ils pas des hommes crédules, imbus des récits populaires qu'ils ont acceptés sans critique? ou bien n'ont-ils pas feint d'y croire, afin d'égayer leur récit par des fables dont ils sentaient la fausseté? etc. — Il n'en est pas ainsi; il était constant à peu près pour toutes les sectes qu'il se produisait des

1. On entend ici par superstition des pratiques vaines avec lesquelles on obtenait des effets surprenants attribués à une cause fausse ou occulte. — Plusieurs, sans doute, croyaient au dieu Esculape, mais généralement ce n'était plus que le nom donné à cette cause occulte. Ainsi l'épicurien Celse, qui vantait les cures d'Esculape, ne croyait nullement à cette divinité. — Lorsqu'aujourd'hui les magnétiseurs-*fluidistes* entendent leurs somnambules dire qu'elles voient des esprits, ils n'en sont pas moins convaincus que les guérisons de celles-ci sont dues à leur fluide.

phénomènes qu'on ne peut assimiler pour leur certitude à cet oiseau fabuleux (le phénix) qu'on n'a jamais vu ni connu. Il s'agit ici de faits journaliers observés par une foule de personnes; de faits que les épicuriens étaient intéressés à nier, car ils avaient alimenté la superstition, et ils avaient trop à cœur de l'anéantir pour admettre ce qui n'était propre qu'à l'entretenir. Si on s'est donné la peine de chercher une explication, si on a torturé le bon sens surtout pour en trouver une, soyez certains qu'on croyait fermement. On n'essaye pas d'expliquer ce qu'on a longtemps nié, ce qu'on a tant d'intérêt à rejeter.

Une doctrine peut triompher, être généralement admise, mais ce n'est pas dire cependant que celle qui est méprisée n'ait plus de partisans. Ainsi on peut distinguer encore trois catégories de philosophes pendant l'existence du matérialisme après Cicéron : les épicuriens, qui veulent jouir sans raisonner; les matérialistes, qui cherchent les causes physiques et reconnaissent pour maître Démocrite ou Aristote; ceux-ci pensaient que si on ne peut démontrer toujours le pouvoir de la nature, il n'en est pas moins sans limite; et enfin des philosophes célèbres, des hommes graves qui continuent de suivre la doctrine spiritualiste et n'admettent pas qu'il soit possible d'expliquer certains phénomènes sans l'intervention des esprits.

L'opinion de la plupart des philosophes n'est pas souvent assez marquée pour qu'on puisse les classer nettement dans telle ou telle école, car ils sont plus ou moins éclectiques. Il semble qu'on n'ait rien à dire ici des épicuriens; c'est le contraire, parce que plusieurs d'entre eux appartiennent à la catégorie des matérialistes, qui expliquent bizarrement les faits.

Lucrèce.

Ce philosophe était un épicurien, qui essaya de concilier dans un long poëme le système d'Épicure, l'infini d'Anaximandre[1] et les atomes de Démocrite. Son but avoué était encore de détruire la superstition, son vrai but ne fut-il pas plutôt d'établir l'athéisme?

Citons la substance de quelques passages du poëme *de Natura rerum*. — Que pensait Lucrèce des esprits, de leurs apparitions? D'abord il croit aux faits; voici comment il les explique : On affirme avoir vu des esprits. Ce sont des atomes qui ont pris une forme. Il faut expliquer ce que nous appelons les images des choses... Ce sont comme des membranes qui se détachent de la surface des corps et qu'on prend pour des spectres effrayants... — Lucrèce espère guérir de la crainte du retour des âmes, et qu'on sera persuadé que les ombres qui errent parmi les vivants sont une pure fable, et qu'on sera convaincu enfin qu'il ne reste rien de nous après notre mort. Les apparitions semblaient prouver le contraire; il les explique. — Il est certain, dit-il, que les corps envoient perpétuellement de leur surface des images déliées, des espèces de membranes ou d'écorces qui, quoique détachées, en conservent la forme... Il y a des molécules dont les unes ressemblent à la fumée, d'autres dont les parties les plus condensées ressemblent à la dépouille des cigales ou du serpent... Puisque l'expérience le confirme, il sort donc de tous les corps une image superficielle et dé-

1. Ne pouvant exposer les systèmes des philosophes sur l'origine du monde, on n'a rien dit de l'infini d'Anaximandre. C'était une sorte de chaos doué cependant de mouvement, résultat d'une force vitale.

liée... — Ce qu'on décide en faveur des corps visibles, Lucrèce dit qu'on doit le décider aussi pour ceux qui, plus subtils, échappent à la vue... Ces corpuscules peuvent se détacher dans l'ordre de leur situation, la disposition extérieure de leurs parties s'opposant à ce que rien ne s'altère dans la configuration qu'ils avaient avant leur départ; quoique invisibles séparément, une émanation continuelle finit par les condenser, alors ils frappent nos regards, il y a apparition.

On ne peut suivre Lucrèce dans ses longues dissertations. Disons seulement qu'il pense que des atomes peuvent pareillement se réunir dans l'air. — Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que les images s'écoulent seulement du fond et de la surface des corps, elles sont quelquefois leur propre ouvrage, apparaissent dans les airs et y prennent toute sorte de figures.

Les apparitions étant expliquées de la sorte, il explique également la cause de certains bruits... — L'oreille ne perçoit un son que parce que ce son, étant corporel, a frappé cet organe. Alors, expliquant aussi les échos, il y trouve la cause de ces voix qu'on a prises quelquefois pour des voix de faunes, et montre qu'elles sont produites par les échos des collines : il y en a qui répètent cinq et six fois les paroles... Ainsi on affirme qu'on entend les jeux des satyres, des nymphes, et leur musique; on assure qu'on a entendu Pan jouer de la flûte en branlant la couronne de pin qui pare sa tête cornue... On croit ces récits, mais ces bruits ne peuvent nous surprendre, la voix pénétrant partout... Il n'est pas étonnant qu'on l'entende dans le silence de la nuit, etc....

Lucrèce explique tout aussi matériellement la pensée... — Il y a un nombre prodigieux d'images qui se dispersent sous différentes formes; leur nature étant

extrêmement déliée, on s'imagine aisément que, se rencontrant dans l'air, elles s'unissent entre elles comme des toiles d'araignées; leur texture étant plus déliée que tout ce qu'on voit, elles s'insinuent dans le corps, meuvent le sentiment et font connaître à la nature subtile de l'esprit le pouvoir de leur impulsion. C'est à leur émanation qu'il faut attribuer, dit Lucrèce, la vision des centaures, des cerbères à face de chien, des spectres, etc. Il existe ainsi des images de toute espèce, dont l'écoulement intarissable remplit toute la nature. Les unes se forment d'elles-mêmes, d'autres naissent du fond ou de la superficie des choses, et d'autres de la réunion de figures dissemblables. L'image d'un centaure, par exemple, n'émane pas d'un être qui ait jamais existé; mais l'image qui s'échappe d'un cheval se rencontrant par hasard avec celle qui sort d'un homme, elles s'unissent et n'en forment qu'une seule qui tient des deux natures.

L'entendement, dit plus loin Lucrèce, est un assemblage de principes déliés... — Est-il rien qui persuade mieux que la pensée est l'effet nécessaire des images? etc... — De sorte que l'esprit, d'après Lucrèce, est un être matériel, lequel, ébranlé par des corpuscules qui ont pris des formes diverses, perçoit des apparitions de toute sorte. Les corpuscules qui s'échappent d'un ami, d'un parent, fût-il mort ou vivant, peuvent affecter la forme du corps et révéler à la nature déliée de notre esprit les éléments qui survivent au corps. — On ne dira rien de ces explications; on aura plus tard occasion de faire voir ce qu'on doit penser de ces extravagances, qui ont trouvé de nombreux partisans.

On va expliquer non moins physiquement la magie malfaisante et bienfaisante, les oracles, etc.

Pline.

On vient de voir comment on expliquait les apparitions et les voix mystérieuses; le surplus n'était pas moins facile. Pline, matérialiste comme Lucrèce, lorsque les faits étaient constants, ne reculait pas devant les explications les plus absurdes. — Voyons d'abord sa profession de foi : « Dieu, quel qu'il soit, s'il en est un autre que le soleil, est tout yeux, tout oreille, toute vie, etc... » (Pline, II, 5.) Croire les dieux innombrables, ou, comme Démocrite, n'en admettre que deux, la récompense et la peine, c'est folie.... Pline trouve qu'il n'y a pas moins de folie à croire que ces dieux sont vieux, jeunes, mariés, etc. Toutes les croyances et tous les systèmes religieux ne lui semblent pas plus sages les uns que les autres. Celui-là, dit-il, est un dieu pour les hommes, qui leur rend service... Jupiter, Mercure, etc., ne sont que des nomenclatures symboliques de la nature... C'est folie de croire que l'Être suprême, quel qu'il soit, s'occupe de nous; toutefois, pour les sociétés, il est utile de le croire, etc... L'épicurisme de Pline n'étant plus douteux, voyons ce qu'il pense des phénomènes considérés si longtemps comme surnaturels.

La magie exercée par les intrus dans les sciences sacrées embarrassait les philosophes. On a vu ce que disait Platon, ce que pensait Quintus des prêtres d'Isis. Il était logique de croire que les dieux n'accordaient point à des scélérats, à des gens sans aveu la puissance d'opérer des prodiges. Pline, comme épicurien, devait refuser ce pouvoir aux uns et aux autres. « La magie est une science trompeuse, frivole, » dit-il (XXX); ce qui le lui prouve, c'est que Néron y a

renoncé, n'ayant pu apprendre de Tiridate le moyen de commander aux dieux; ce qui le lui prouve encore, c'est que dans les mystères on emploie la taupe, qui est le rebut de la nature. La magie offre une ombre de vérité, c'est celle des *empoisonnements*.— Les substances employées étaient-elles toutes naturellement propres à empoisonner, on ne le pensera pas en parcourant les œuvres de Pline.

Il est constant qu'il se moque des superstitions magiques et de l'excessive crédulité des anciens (XXVI, 9) : — Sans rien garantir, il rapporte les pratiques et les usages des Barbares (XXVIII); il prévient qu'il a choisi les recettes sanctionnées par une approbation à peu près unanime; mais certains remèdes ne sont pour lui que des rêveries, tant ils sont ridicules ou monstrueux : ainsi le sang de gladiateur contre l'épilepsie, et les os du crâne d'un criminel employés par Démocrite contre certaines maladies, sont, aux yeux de Pline, des recettes qui ne conviennent qu'aux Barbares. Les vertus attribuées à certains végétaux sont absurdes : ainsi la plante *æthiopis*, qui dessèche un étang, et dont le seul contact ouvre les endroits fermés; la plante *achémenis* (XXVI, 9), qui jette le désordre dans les rangs ennemis, excitent un sourire de pitié chez le grand naturaliste; cependant, quoiqu'il nie ainsi les vertus chimériques que la superstition accorde à certaines substances, il en admet d'autres qui ne le sont pas moins. Aussi l'annotateur du livre Ier de Pline (collection Panckoucke) a dit, en parlant de lui : « Nous regrettons, non pas de « voir un homme inférieur à son siècle, mais tout « juste au niveau..., incrédule par boutade, et crédule « lorsqu'il trouve sur sa route les merveilles du sang « de belette, etc. (XXVIII.)

Pline paraît croire à la vertu des formules. « Il convient, dit-il, de la rapporter à l'homme. » Il croit que le cœur, les entrailles des victimes dans l'aruspicine disparaissent soudain ou se trouvent doubles. — Comment ne le croirait-il pas? « La force de ces formules est confirmée par les événements de plus de huit siècles. »

Pline croit qu'une simple prière des Vestales retient les esclaves fugitifs..., « des milliers d'exemples le prouvent ; il est non moins avéré qu'il y a des formules capables de faire tomber la foudre. Combien d'autres exemples ont fait voir qu'on change de hautes destinées ou qu'on modifie les présages.... » — » L'effet des augures dépend de la manière qu'on les reçoit, dit-il ailleurs. C'est un axiome reçu dans la science augurale, que les auspices sont nuls pour ceux qui n'y font pas attention. »

Il y a de l'audace à croire qu'on peut commander à la nature; il n'y a pas moins de stupidité à oser le nier, quand les interprètes de la foudre poussent la science jusqu'à prédire à jour fixe les événements.

Pline dit qu'on n'a pas encore résolu un grand problème, c'est de savoir si les paroles ont une vertu médicinale; si cela est, il faut nécessairement la rapporter à l'homme. (XXVIII, 3.) — Cette expression doit signifier que cette vertu ne peut venir que de la volonté humaine, qui dispose d'une force curative, tandis que, au contraire, les malédictions envoient un principe vénéneux. — « Il n'y a personne, dit-il, qui ne redoute les malédictions... » — Si l'intention de l'homme, d'après Pline, peut guérir ou maléficier, il faut nécessairement supposer une émanation tantôt salutaire, tantôt vénéneuse.

« C'est par une raison contraire, continue Pline, qu'on se fait des souhaits de bonne année et qu'on sa-

daient de placer un doigt sur le genou... C'eût été un obstacle à l'objet de la réunion.

Pline croyait aux songes : ailleurs on en a cité un, d'après lui, qui est fort surprenant. Il appelle les druides devins, et croit sans doute à la divination. Comment n'y eût-il pas cru? Il cite différentes substances qui faisaient deviner; il croit aux divers présages qui annoncent l'avenir aux hommes : voix, sons de trompette dans les airs, armées célestes, pluies de pierres, dont il ne doute pas.

Que l'on parcoure les historiens, les poëtes, les philosophes, les médecins de cette époque, on verra qu'à ce merveilleux attribué aux intelligences on a substitué une cause toute naturelle. Dans un dialogue de Lucien [1], plusieurs chefs de secte, éminents en savoir, dissertent sur les moyens de guérir la goutte de l'un d'entre eux nommé Eucrate; Ion, platonicien, Cléodème, péripatéticien, et autres, étaient venus féliciter le malade, qui allait mieux : la goutte était descendue dans les jambes, et chacun indiquait le remède qu'il croyait propre à la chasser. La conversation, interrompue un instant par l'arrivée de Lucien sous le nom de Tychiades, reprend aussitôt, et Cléodème dit qu'un moyen excellent de guérir la goutte, c'est de lever de la main gauche la dent d'une belette tuée de certaine manière..., de l'envelopper dans la peau d'un lion nouvellement écorché et d'y placer les jambes du malade. Dinomaque répond que ce n'est pas la peau d'un lion, mais d'une biche, parce que cet animal est plus agile...

1. Faisons observer qu'à cette époque où vivait Lucien, on revenait aux doctrines anciennes de Pythagore et de Platon, et ce qu'on va lire est plutôt pour prouver le peu de solidité des explications matérialistes, que pour montrer le nombre de leurs partisans, qui avait singulièrement diminué.

La discussion s'anime, un des interlocuteurs prétend qu'il faut y ajouter des paroles... Lucien, qui est épicurien et sceptique, leur dit que c'est folie d'imaginer que des paroles puissent guérir... On rit de son ignorance... — Vous ne savez donc pas, lui dit Cléodème, que tous les jours on guérit avec des charmes, qu'on fascine les serpents, qu'on fait toutes sortes de cures avec des paroles?... — Lucien ne peut pas croire que la fièvre, par exemple, ait des oreilles. Ces hommes graves, qui ne mentent jamais (Philoclès le fait observer à Lucien), invoquent alors l'autorité des faits. Ion, pour le convaincre, raconte ce qu'il a vu. — Un jour, on vint dire à son père que son esclave se mourait de la morsure d'un serpent. Son corps était enflé et livide. — Mon père, dit Ion, se désolait; mais un de ses amis lui dit : « Ne craignez rien, je vais chercher un Chaldéen qui le guérira. » Celui-ci étant venu prononça quelques paroles, suspendit au pied du malade un fragment de la pierre sépulcrale d'une jeune fille morte depuis peu, et le malade fut si subitement guéri qu'il retourna de suite travailler à la vigne. — Notre épicurien persiste à nier, et les philosophes en sont offensés, car ces faits sont quotidiens et prouvent que les lois de la nature sont aussi merveilleuses que peu connues.

Galien lui-même avait méprisé la vertu des charmes comme des contes de vieilles; mais il se rendit au témoignage des sens; l'expérience, fille du temps, lui ayant prouvé jusqu'à l'évidence qu'il y avait dans les paroles une puissance... « *Temporis autem processu* (dit Galien) *ab his quæ evidenter apparent pensuasus sum, vim in ipsis esse.* »

Ces faits étaient assez étranges pour qu'on fût peu

disposé à les croire. Que dire? il fallait bien se rendre quand on voyait.

Oserons-nous répéter, d'après Proclus, que l'oignon de mer, placé sous le seuil d'une porte, détruit les charmes, que le chardon béni fait apparaître les esprits; d'après Apulée, que le basilic les chasse? Les minéraux chassaient aussi les démons; le diamant les expulsait, même très-lestement. Un clou arraché d'un sépulcre éloignait les spectres; une épée les effrayait. Les larves, les fantômes étaient expulsés par des moyens tout naturels. Certaine racine chassait les démons des corps des possédés; Pline, déjà cité, dit qu'on les aspergeait avec du sang de taupe; que ceux qui étaient vexés par les faunes étaient délivrés avec une plante nommée la langue de dragon. (Pline, XXX. — V. aussi Juvénal, Claudien, etc.)

Peut-être accusera-t-on les païens de se contredire. Si les épicuriens ne croyaient pas aux esprits, ils ne pouvaient ni les voir ni les chasser. — On répondra que ceux qui croyaient aux esprits (c'était le petit nombre) pensaient que ces moyens naturels avaient sur eux un grand empire; comment des fumigations, certaines plantes, la vue d'une épée, par exemple, faisaient-elles fuir les esprits? Ils l'ignoraient, mais l'expérience était là. Quant aux épicuriens, les configurations d'atomes expliquant les apparitions; les substances citées détruisaient le phénomène, qui pouvait être aussi l'effet d'un état pathologique particulier. C'est ainsi qu'Arétée attribuait à la folie certaines facultés considérées par les spiritualistes comme signes de la présence d'un dieu ou d'un démon dans le corps d'un malade. Qu'il fût devenu astronome subitement, poëte ou philosophe, ou qu'il prédît l'avenir, pour Arétée et ceux de la même secte, ce malade était

un fou qu'on pouvait guérir par des remèdes naturels.

Avant de terminer ce chapitre, on doit dire que dans tous les temps cependant, et bien avant l'époque du matérialisme, plusieurs déjà attribuaient à des agents très-physiques les mêmes vertus que d'autres accordaient aux intelligences, mais ce qui était l'exception devint alors règle générale. On prétendit trouver dans la matière tout ce que les anciens attribuaient aux esprits. — Extravagance que sentait très-bien Sénèque lui-même. Les habitants de Cléone chassaient les nuées en immolant des agneaux ou en se faisant des incisions d'où le sang coulait : que disaient les matérialistes pour expliquer ce prodige? « La vapeur de ce sang montant jusqu'à la nue, l'écarte et la dissipe. » Mais Sénèque se moque d'eux, en disant qu'il vaudrait mieux soutenir que c'est une fable, un mensonge. *Quanto expeditius erat dicere mendacium et fabula est.* (*Quæst. nat.*, IV, 7.)

Les stoïciens ne croyaient à la puissance des imprécations que comme présages. Quintus disait : Les imprécations d'Atéius n'ont point été cause de la défaite de Crassus, elles n'en ont été que le présage. On respirait donc partout une atmosphère d'incrédulité relativement aux esprits. Pendant que les matérialistes expliquaient tout, ainsi qu'on vient de le rapporter, on voit certains épicuriens nier tout court, ou faire mille plaisanteries au lieu d'arguments. Nous aurons occasion de les faire connaître dans Lucien.

Après avoir montré que les faits persistaient malgré les rires des épicuriens, il nous reste à signaler la tendance d'un retour aux anciennes doctrines.

CHAPITRE V

Retour aux vieilles doctrines spiritualistes. — Examen des faits merveilleux, discussion de Plutarque. — Plutarque. — Cause de la cessation des oracles. — Apulée. — Incrédulité et ignorance des prêtres païens ; ils contrefont des prodiges.

Retour aux vieilles doctrines spiritualistes.

L'épicurisme et le scepticisme ayant subsisté durant plus de deux siècles et causé tous les maux qu'ils entraînent à leur suite, il se manifesta une tendance vers les opinions spiritualistes. D'où vint cette disposition? fut-elle due à l'instabilité de l'esprit qui ne peut rester constamment dans le même cercle d'idées? — Ce fut peut-être une des causes, mais on en signalera ailleurs deux autres qui opérèrent un retour plus complet, — le *christianisme* et le *néoplatonisme*[1]. Lucien, avouant que de son temps toutes les sectes croyaient à la magie et à ce qu'elle a de plus prodigieux, nous montre déjà cette tendance à admettre l'intervention des génies. Cet épicurien nous a déjà introduit dans un cercle de philosophes qui expliquaient naturellement les

1. Le spiritualisme n'avait jamais cessé d'avoir quelques adhérents, pendant l'époque d'épicurisme et de matérialisme; seulement ceux-ci l'emportaient, quand le christianisme s'établit par les miracles; le néoplatonisme voulant arrêter ses progrès par ses prodiges, cette lutte combattit le matérialisme et ressuscita les opinions spiritualistes.

cures merveilleuses, mais nous avions omis de citer ceux qui parmi eux croyaient fermement aux esprits; car les prodiges, devenant plus nombreux que jamais, vont bientôt forcer de reconnaître cette intervention, et le grand mouvement néoplatonique se produira.

On regrette de ne pouvoir rapporter ici, dans toute son étendue, un dialogue de Lucien (*De l'incrédule*); ce Voltaire des Grecs y fait parler des philosophes pythagoriciens, platoniciens, péripatéticiens et stoïciens. Lui-même intervient comme épicurien; il a soin de nous faire observer que ce sont des hommes ennemis du mensonge, alliant la science à la vertu, attestant non ce qu'ils ont appris, mais vu de leurs yeux et même opéré. — Ion, le platonicien, affirme avoir vu un Chaldéen qui, après avoir tracé un grand cercle dont il fit le tour trois fois en prononçant sept mots dans un grimoire, contraignit tous les serpents qui se trouvaient dans un champ d'accourir, alors il souffla dessus et tous périrent. Comme Lucien plaisante, un péripatéticien nommé Cléodème lui dit qu'il a été comme lui fort incrédule, mais que depuis qu'il a vu un Hyperboréen voler dans les airs, marcher sur les eaux, chasser les démons et faire descendre Hécate, il a été forcé de croire. Cléodème cite un autre fait : Il avait un disciple nommé Glaucias, fort studieux, qui, étant devenu amoureux d'une certaine Chrysis, gardée par un père sévère, ne faisait plus de progrès dans la philosophie; que fit Cléodème, touché de l'état de son disciple? Il alla trouver l'Hyperboréen, qui évoqua l'ombre du père de Glaucias; l'ombre se fâche d'abord, puis s'apaise et enfin permet... Alors l'Hyperboréen fait son opération (elle est décrite dans Lucien) et Chrysis se présente aussitôt... — Cléodème triomphant, demande à Lucien si, après avoir vu de pareils prodiges, il douterait encore.

— Lucien répond qu'il est excusable, n'ayant rien vu de semblable: mais Chrysis, dit-il, a entendu le son de l'argent, et comme Chrysis ne rebute personne, le magicien était fort inutile... —L'argument de Lucien dut toucher peu nos philosophes; car enfin Cléodème eût pu lui dire que Chrysis était sous la garde d'un père sévère, que depuis longtemps Glaucias languissait, et qu'il eût sans doute langui longtemps encore sans le magicien, car elle n'est venue qu'à la suite de ses conjurations. — Cependant Ion espère toujours vaincre l'incrédulité de Lucien. Il le trouve insupportable de ne rien croire, et lui demande ce qu'il répondra à ceux qui chassent les démons avec des paroles[1]; il cite un Syrien de la Palestine que tout le monde connaît, qui délivre les possédés, interroge les démons, qui répondent en grec et en latin sans que le patient remue les lèvres; Ion assure qu'il a vu lui-même un démon tout noir sortir du corps d'un possédé.

L'incrédulité de Lucien persiste. — Eucrate prend la parole, et dit qu'on n'est pas le seul qui ait vu des démons. Cela lui est arrivé souvent; effrayé d'abord, il s'y est accoutumé... — « Tous mes gens vous diraient comment une de mes statues d'airain (qui, par parenthèse, l'a guéri de sa fièvre) quittait la nuit son piédestal et courait partout; si on ne la dérangeait pas, elle ne faisait de mal à personne, elle marchait, chantait, agitait l'eau de la fontaine, etc.... »

Lucien plaisantant de plus belle, Eucrate croit devoir lui dire de ménager ses expressions, car la statue sait se venger... Il raconte ce qu'elle a fait à un de ses palefreniers qui avait volé ses offrandes. Chaque nuit la statue battait et tourmentait sa victime. On voyait

1 Il est évident qu'il s'agit ici des chrétiens.

le matin les contusions; et ces vexations firent mourir l'esclave. — Que répond Lucien à ces philosophes qui ne mentent pas? — que ce qui est de l'airain ne sera jamais que de l'airain. — Un médecin qui était présent lui assure aussi que parfois les statues marchaient... Il en a une d'Hippocrate, qui, rôdant toutes les nuits, met tout sens dessus dessous; elle ouvre les portes avec grand bruit, mélange toutes ses drogues, etc., quand on néglige de lui faire un sacrifice. — Lucien trouve plaisant qu'Hippocrate exige des sacrifices.

Eucrate appelle l'attention de Lucien sur un dernier fait qui lui est personnel. — Il y a cinq ans, se promenant seul dans un bois, il entendit le bruit d'une chasse; d'abord il crut que c'était son fils; mais le bruit se rapproche, et que voit-il? un spectre haut de près d'un demi-stade, une torche dans une main, une épée dans l'autre, la tête de Méduse couronnée de serpents, et le corps d'un dragon; des chiens noirs, hérissés, tout souillés, l'accompagnaient. Tournant en dedans de sa main la pierre de l'anneau qu'il avait au doigt, il vit le spectre disparaître et se précipiter en enfer: mais il en eut tant d'effroi, qu'il en éprouve encore en le racontant. En effet, dit Lucien, nous voyions, pendant son récit, le poil de ses bras se hérisser. — Son témoignage fut suivi de celui de Pyrrhias, qui avait entendu l'aboiement des chiens et vu briller les flambeaux. — Lucien rit de ce témoin.—Cléodème ayant fait un autre récit; en ce moment les enfants d'Eucrate revenaient du gymnase. — Puissé-je être sûr que ces enfants feront mon bonheur, s'écria leur père, en les montrant, comme ce que je vais vous dire est véritable! Il raconta alors très-dolemment qu'après la mort de leur mère il fit brûler, comme cela se pratique, tout ce qu'elle avait de plus précieux; que cependant, sept jours après, elle lui

apparut en lui reprochant de n'avoir pas brûlé tout ce qui lui appartenait. On chercha, et en effet on trouva derrière un coffre une pantoufle brodée en or, qu'on brûla comme le reste, et elle ne revint plus... — Refuserez-vous encore de croire? — Non, dit Lucien, je mériterais de recevoir des coups de cette pantoufle, si j'en doutais tant soit peu. — Arignote le pythagoricien survint alors; on l'avait surnommé le *Divin* à cause de son éminent savoir. Lucien se réjouissait de son arrivée, pensant que c'était un auxiliaire pour lui. — Après les compliments d'usage, celui-ci engage à continuer la conversation, voyant qu'on traitait un sujet sérieux. — Nous tâchions de gagner cet incrédule, dit Eucrate en montrant Lucien : il ne veut croire ni aux démons, ni qu'il revienne des esprits. — Peut-être, dit le pythagoricien, n'entend-il parler que de ceux qui sont morts de mort naturelle?... — Il ne distingue pas, dit le stoïcien. — Quoi! vous niez des choses si manifestes, ce dont presque tout le monde a été témoin! ajouta le pythagoricien en regardant Lucien de travers. — Je ne trouve pas étrange, répondit Lucien, que ceux qui ont vu croient; moi, qui n'ai rien vu, il est bien permis que je ne croie pas..... — Si vous allez jamais à Corinthe, poursuit le pythagoricien, demandez la maison d'Eubatide : — un spectre la rendant inhabitable, il raconte comment il le chassa en récitant certaines formules dans un livre égyptien... D'abord cet esprit se changea en chien, en taureau, en lion, puis s'enfonça dans la terre... Ayant creusé dans cet endroit, on y trouva un cadavre dont il ne restait plus que les os. — Tous les assistants triomphaient en regardant Lucien. — Que répondra-t-il? — Quoi! Arignote, vous que je prenais pour un sage, dit Lucien, vous trahissez ainsi la vérité que vous devriez défendre! — Mais qui croirez-vous donc? reprit Arignote, si vous ne croyez ni

ceux-ci, ni moi; nommez-nous quelqu'un, enfin, que vous jugez digne de foi. — Alors Lucien cite Démocrite, en rapportant l'espièglerie bien connue qui lui fut faite par des jeunes gens déguisés en fantômes pour l'effrayer... Démocrite leur dit, comme on sait, de cesser leur badinage, tant il était persuadé, ajoute Lucien, que les âmes des morts ne reviennent pas. — Eucrate conclut au contraire que Démocrite était peu sage, s'il pensait ainsi; et il raconte ce qu'il a vu en Égypte... — Pancratès, son maître, faisait mille prodiges, et celui qui cause le plus d'étonnement, c'est qu'il pouvait, dit-il, animer un objet quelconque qui alors exécutait ses ordres... — A cette dernière histoire, Lucien, perdant patience, leur dit de cesser de raconter des absurdités qui remplissent de terreur les jeunes gens pendant le reste de leur vie, et il se retira.

Les Dialogues de Lucien sont un modèle charmant de plaisanterie attique; on croit entendre un de ces causeurs spirituels de la fin du dix-huitième siècle, sceptique léger que rien ne saurait convaincre quand il est question du monde invisible, tant il est attaché au monde matériel. Il ne croit pas, il ne saurait croire; ne le tourmentez pas; de grâce, laissez-le jouir en paix.

Ici le hasard a rassemblé des hommes graves, savants, de toutes les sectes, des hommes ennemis du mensonge, convaincus de tout ce merveilleux dont on a ébauché l'histoire avant le siècle de Cicéron; tous forment une masse de témoignages capables d'ébranler tout autre qu'un épicurien; mais rien ne peut toucher celui-ci, rien ne le convaincra, ni la qualité des témoins, ni leur nombre. Essayera-t-il d'expliquer des convictions si singulières chez des hommes instruits, éclairés, prudents? — Non, il n'a rien vu, il ne croit que ce qu'il voit, il rejette tous les témoignages quand

il ne comprend pas; car tout ce qu'il ne comprend pas c'est pour lui extravagance et folie. — Voilà bien le portrait des épicuriens, dans tous les temps.

On n'a pu rapporter, en quelque sorte, que l'esprit de cette jolie fiction où Lucien fait cependant si bien connaître les croyances philosophiques de son siècle. On évoque les morts qui se courroucent en vain; la magie a un empire puissant sur les sentiments; les possédés sont nombreux, et les signes qui manifestent une possession sont en partie cités : les statues s'agitent, se promènent. Ce prodige d'évocation, qui a fait déifier tant d'hommes immoraux, cette croyance qui préoccupait la sagesse de Platon, sans qu'il osât précisément nier le merveilleux de la cause; cette folie si étrange pour la plupart d'entre nous continue de subsister après Cicéron; non-seulement Lucien l'a dit, nous avons une foule d'autres témoignages. Les personnes mortes, surtout celles mortes de mort violente, et dont tous les vêtements n'ont pas été brûlés, reviennent, et Lucien nous montre que ces esprits familiers auxquels on fait des offrandes, qui reçoivent un culte domestique, deviennent quelquefois des hôtes bien cruels. Cette fiction, si vraie quant au fond pour les croyances qu'elle présente, n'est pas seulement le tableau du merveilleux au temps de Lucien, nous le retrouverons, après de longs siècles, aussi ressemblant avec l'ancien que le changement de religion peut le permettre. S'il y a parmi nous des Lucien, il s'y trouve, mais secrètement, des Cléodème, des Arignote, des Eucrate. — D'où vient cela...? — Les négations, les plaisanteries ne détruiront jamais des faits bien avérés. Lucien avait plusieurs questions à examiner, — la véracité des témoignages, l'état mental des témoins, les diverses causes possibles des phénomènes.

1° Ces témoins n'étaient ni mauvais plaisants, ni moqueurs, mais des hommes graves, dont le visage, a dit Lucien, *à force d'être sévère, était presque terrible.*

2° *Ce sont des chefs de secte,* dit-il, *la fine fleur de la philosophie, célèbres, respectés* pour leur prudence. Sans examiner longuement cette deuxième question, il traite les faits qu'ils rapportent d'absurdités et de faussetés; C'était déclarer que ces hommes sérieux, sages et savants sont ou des insensés ou des menteurs. Restait donc une troisième question qu'un simple épicurien n'aborde jamais, c'est l'examen physique, profond, des faits, les lois inconnues qui peuvent les produire, etc. — On n'avait dit, il est vrai, sur ce sujet que trop d'inepties; le bon sens de Lucien le sentait; mais il restait à considérer si à défaut de causes toutes matérielles on ne pouvait soupçonner l'existence d'agents spirituels; il fallait enfin examiner avec attention le pour et le contre, mais Lucien ne pouvait faire ce que n'avait pas fait Cicéron.

Examen des faits merveilleux, discussion de Plutarque.

On pardonne volontiers à un épicurien de nier les signes les plus manifestes du monde invisible, tant on est, dans un siècle comme le nôtre, porté à l'imiter.

Les explications saugrenues des matérialistes avaient pu éblouir pendant quelque temps ceux qui aiment les idées nouvelles les plus excentriques, et les préfèrent aux traditions les plus respectables; mais il vient un instant où le bon sens sort de son sommeil; on examine ces explications, et le mépris doit succéder à cet engouement matérialiste, lorsqu'on voit que ce qu'on avait pris pour de l'or n'était qu'un vil oripeau. — La

transition des opinions matérialistes aux doctrines spiritualistes ne pouvait être brusque : elle s'opéra peu à peu, après mûr examen. Il est non-seulement impossible ici de passer en revue plusieurs philosophes, il le devient même d'extraire de longs passages des œuvres d'un seul ; bornons-nous donc à analyser quelques morceaux de Plutarque et d'Apulée, qui suffiront pour prouver ce retour à l'ancienne croyance, et montrer le mépris ou l'oubli de la philosophie de Cicéron et d'Épicure. Du temps de Lucien, comme on vient de le voir, nombre de philosophes fameux croyaient à l'intervention des génies dans les diverses divinations. On est curieux d'en connaître les raisons dans Plutarque et dans Apulée.

Plutarque.

Ce philosophe ne se borna point à étudier la philosophie dans la Grèce : il se rendit en Égypte pour le même objet. Élevé par Trajan, dont il fut l'ami, à la dignité de proconsul, après la mort de ce prince, Plutarque retourna à Chéronée, sa patrie, où il fut promu aux plus hautes charges et fait prêtre d'Apollon. Le sacerdoce n'était plus alors qu'une sorte de magistrature ; le titre de ministre d'un culte n'engageait point à croire ce qu'il enseignait. Cicéron, élevé à la dignité d'augure, n'en était pas moins incrédule, et Plutarque, qui rejetait les dieux du polythéisme, se montrait tellement l'ennemi des pratiques superstitieuses du culte, qu'il a dit quelque part que la superstition ne valait guère mieux que l'athéisme, et qu'on offensait autant les dieux en niant leur existence qu'en disant qu'ils sont vicieux. Voyons donc, avec cette large part de scepticisme, ce qu'il pensait du merveilleux païen.

Dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, rejetant avec dédain les dieux mythologiques, il dit cependant que ce ne sont pas de vaines fictions; ces fables rappellent de grands événements; on ne doit pas écouter ceux qui pensent qu'elles perpétuent la mémoire des faits et des aventures merveilleuses de quelques rois ou princes, — cela conduit à l'athéisme, à faire accepter les erreurs d'Evhémère, qui a changé les dieux en amiraux et en grands capitaines... Il faut croire ceux qui, en parlant de Typhon, d'Isis et d'Osiris, ont dit que ce n'étaient point des hommes, mais quelques grands démons, comme le pensaient Pythagore, Platon, Xénocrate, suivant en cela l'opinion des plus anciens théologiens. Ceux-ci tenaient que ces êtres étaient supérieurs à l'homme, qu'ils n'avaient pas la divinité pure, mais étaient un composé de matière corporelle et spirituelle, capable de voluptés, de douleurs et de passions. Que sont donc ces derniers? « Ils ont une nature mêlée, et une volonté et une affection inégales, dit le naïf traducteur de Plutarque, et tout ce qui est dextre et impair appartient aux dieux de l'Olympe, et tout ce qui est sénestre et pair aux démons. »

Il en reconnaît de bons et de mauvais. — Selon Xénocrate, les jours où l'on se bat, où l'on se frappe l'estomac, où l'on fait des choses obscènes et honteuses, n'appartiennent ni aux dieux ni aux bons démons... il y a dans l'air des natures puissantes, mais malignes, *mal accointables,* qui éprouvent du plaisir à ce qu'on se fasse ces choses pour elles... Hésiode, au contraire, nomme les bons démons gardiens de l'homme; Platon dit que ce sont nos médiateurs auprès des dieux, dont ils nous transmettent les oracles.

Ainsi Plutarque revient aux vieilles traditions. Peut-être ne veut-il pas d'un seul dieu nature, comme les

stoïciens, ce qui ne lui permettrait pas d'expliquer la cause du mal. — Après avoir rappelé les opinions plus ou moins matérialistes qui dérivent des fables sur les dieux et les divers symboles, il dit que toutes pèchent au fond, quoique toutes *disent bien et droitement*. La vie, selon lui, est conduite par deux principes, dont l'un nous dirige à droite et l'autre à gauche : c'est l'opinion des plus sages. L'un est l'auteur de tout bien, l'autre de tous maux... c'est *Oromase* et *Ahrimann*... Il faut sacrifier à l'un pour lui demander des choses utiles, et à l'autre pour l'empêcher de nous faire du mal.

Pour éviter le matérialisme et le panthéisme, Plutarque tombe dans le manichéisme.

Causes de la cessation des oracles.

Plutarque, dans deux de ses traités, introduit plusieurs interlocuteurs pour discuter la cause qui fait prédire, et pour répondre aux plaisanteries des épicuriens sur les vers de la pythie, etc.

Pourquoi n'y avait-il plus en Béotie qu'un ou deux oracles? — Parce qu'on est moins crédule, avait dit Cicéron. — C'est parce que l'impiété est si universelle, dit Démétrius, un des interlocuteurs de Plutarque, qu'on ne devrait pas demander pourquoi quelques-uns ont cessé, mais comment il se fait qu'il s'en trouve encore. Les uns les interrogent comme s'ils voulaient éprouver un sophiste, d'autres leur demandent de révéler des trésors cachés, des mariages clandestins...

Ammonius veut qu'on se garde d'attribuer la cessation des oracles à d'autres causes qu'aux dieux; car ce serait leur assigner une cause naturelle... — Il pense d'ailleurs que la dépopulation de la Grèce expliquerait cet anéantissement; où il fallait trois femmes pour

prophétiser, une seule maintenant est plus que suffisante...

Avouez-vous que c'est Dieu qui fait et défait les oracles? dit Cléombrote. — Je maintiens le contraire, dit un autre. Dieu prépare tout pour notre propre usage. Mais la matière finit par s'altérer; il faut rechercher les forces de la nature, en reconnaissant Dieu comme première cause. Il serait ridicule et peu respectueux de penser que Dieu parle dans le ventre de la pythie...

Cléombrote, qui est de cet avis, dit qu'il est difficile de savoir comment intervient cette providence. Ceux qui la font cause de tout et ceux qui veulent qu'elle n'intervienne en rien se trompent tous. Mais ceux qui ont supposé des démons comme médiateurs entre les dieux et les hommes ont résolu une bien grande difficulté... En ôtant leur intervention, on détruit tout commerce entre les dieux et les hommes, attendu qu'on supprime la nature qui sert de *truchement* à la divinité.

On supprime ici une longue dissertation sur les démons qui meurent,... sur les hommes qui deviennent demi-dieux, etc. Enfin Plutarque reconnaît comme évident qu'il existe des natures moyennes qui sont le lien entre la divinité et l'humanité, mais sujettes aux passions, à subir des changements.

Plutarque ne pense pas qu'il y ait ni oracles ni divinations sans divinité, et méprise le sentiment de ceux qui disent que les dieux n'écoutent pas les hommes dans les sacrifices; mais Dieu ne s'entremet pas en personne, il laisse ce soin aux démons, qui vont, viennent partout, dirigent les sacrifices, etc.

Entre les démons il y a une grande différence de vertus... Il y en a qui conservent quelques faibles traces de l'âme sensitive qui n'est pas raisonnable;

à d'autres il en reste beaucoup... C'est ce qu'on voit très-bien, dit Plutarque, dans les cérémonies, fêtes et sacrifices qu'on leur fait... Quant aux mystères et cérémonies secrètes, qui permettent plus clairement que par nulle autre voie d'apercevoir « la vérité de la na- « ture des démons, je n'en parle point quant à cela, « et en ai la bouche close, » comme dit Hérodote. Et quant à certaines fêtes, sacrifices sévères et tristes, où on mange chair crue, où l'on se déchire, etc., où l'on dit des choses honteuses durant le sacrifice, je ne penserai jamais que ce soit pour des dieux, mais pour apaiser la fureur de quelques démons malicieux... Il n'est pas vraisemblable que les dieux aient demandé qu'on leur sacrifiât des hommes... Les rois n'ont immolé leurs propres enfants que pour détourner la colère de quelques malins esprits et pour assouvir les tyranniques amours de ces derniers.

Après avoir reconnu l'intervention des démons dans les oracles et les divinations, Plutarque dit que si le démon vient à manquer ou à passer ailleurs, la divination cesse dans ce lieu jusqu'à ce qu'il lui plaise d'y revenir.

Selon un autre interlocuteur, il ne faut pas faire de suppositions qui favorisent l'impiété; que des démons interviennent, c'est bien; mais leur attribuer des crimes, des calamités, prétendre que les erreurs viennent des dieux, c'est blâmable.

Cléombrote. — Si vous reconnaissez des démons et si vous soutenez qu'ils ne soient ni mortels ni méchants, en quoi diffèrent-ils des dieux?... Empédocle n'est pas le seul qui ait dit qu'il en existait de mauvais, mais Platon, Xénocrate, Chrysippe, Démocrite lui-même; puisqu'il priait pour rencontrer des images heureuses, il faisait suffisamment entendre qu'il y en

avait de perverses, de malintentionnées. Cléombrote apporte les raisons et cite des faits propres à faire croire qu'ils sont mortels..., le récit de Thamos, par exemple. Les stoïciens mêmes partagent cette opinion; ils pensent que parmi cette multitude de dieux il n'y en a qu'un qui soit éternel; tous les autres, étant nés, doivent mourir... Quant aux épicuriens, il faut les laisser nier, se fâcher, trouver étrange que des démons apparaissent... On ne doit pas s'occuper d'eux...; ils nient bien la Providence; moquons-nous de leurs simulacres qui découlent des corps, fussent-ils vivants, brûlés ou pourris, pour se montrer aux hommes et se promener...

Ammonius partage l'opinion de Cléombrote; si on la rejetait, il faudrait rejeter bien des choses qu'on ne saurait expliquer autrement; si on l'adopte, elle ne présente rien d'impossible... — Après une longue digression étrangère à ce sujet, on revient à la cessation des oracles; le lieu où les démons les rendaient est comparé à un instrument qui reste muet quand le musicien l'abandonne; puis on examine comment les démons donnent aux devins la divination, les visions, etc. — Ce sont des substances aériennes; ils montrent l'avenir par des visions, comme on montre par lettres, écrits, regards, etc., des choses déjà arrivées, ou que l'on pronostique celles qui arriveront...

Vient ensuite l'examen de la question de savoir si nos âmes peuvent prédire comme les démons; n'étant pas probable qu'en quittant leur corps elles acquièrent une nouvelle puissance, elles ont sans doute cette faculté, dont l'action est empêchée par leur union à la nature corporelle. C'est le soleil à travers un brouillard; à la mort, l'astre s'échappe de la nue obscure... Rien là d'étrange... La mémoire, qui répond à la puis-

sance divinatrice, garde les faits qui cependant sont passés ; l'âme, donnant ainsi l'être à ce qui n'est plus, peut voir également ce qui n'est pas encore ; l'avenir même lui appartient davantage, car elle s'y affectionne plus qu'au passé.

Cette puissance innée mais obscurcie peut se manifester par songes, purifications, sacrifices, etc. Le corps bien purifié acquiert une température particulière ; la partie raisonnable, délivrée de l'action des choses présentes, s'unit à l'imagination pour voir l'avenir... La raison, qui conjecture, voit ce qui est le plus vraisemblable, mais la vertu divinatrice n'a pas besoin de la raison, c'est la table rase propre à recevoir des impressions sans raisonner... Quand elle s'éloigne du présent, elle voit l'avenir par une disposition du corps transformé, qu'on a nommée *inspiration*. Le corps a souvent cette disposition, la terre lui envoie des exhalaisons qui transportent l'âme hors d'elle-même, ce qui arrive aussi dans certaines maladies... Or ce souffle (ou inspiration) étant très-divin, soit qu'il vienne par l'air, soit de quelque vapeur humide, il donne au corps une disposition étrange quand il l'a pénétré ; il est sans doute difficile d'en exprimer la propriété, cependant on le peut par conjecture de plusieurs manières... : par sa chaleur, il peut ouvrir des pores où se trouve une force imaginative de l'avenir ; comme le vin qui, en nous excitant, fait révéler nos secrets... L'âme, étant surexcitée, dépouille les craintes causées par les préoccupations qui empêchent l'effet de l'inspiration divine... — Plutarque recourt à des comparaisons ; par exemple, le fer qui se durcit par la trempe, etc. Il n'est donc pas étonnant que la terre envoyant plusieurs exhalaisons, il s'en trouve qui transportent les âmes de fureur divine et leur don-

nent la vision de l'avenir. La manière dont l'oracle de Delphes fut découvert semble appuyer cette conjecture. Le berger tombé dans l'antre poussait des cris dont on ne tint compte; mais quand on l'entendit prédire, on fut très-surpris. L'âme sans doute s'unit à l'exhalaison comme l'œil à la lumière; cet organe ne peut rien sans elle, comme l'âme qui a la vertu divinatrice ne peut rien sans l'agent qui l'excite; c'est pourquoi plusieurs pensent qu'Apollon et le soleil sont le même dieu...

Les vertus latentes de la terre se manifestent ou cessent dans un lieu pour reparaître ou cesser encore après plusieurs révolutions, comme on voit apparaître ou disparaître des sources d'eaux thermales.

Démétrius, l'un des interlocuteurs, dit avoir vu les oracles de la Cilicie dans toute leur force, et raconte, comme témoin, que le gouverneur entouré d'épicuriens, et étant lui-même impie, voulut éprouver l'oracle et envoya un affranchi porteur d'une lettre bien scellée; celui-ci déclara avoir vu en songe quelqu'un qui lui dit un seul mot : Noir. Démétrius dit : cela nous parut impertinent; il en fut autrement pour le gouverneur qui demandait dans sa lettre : « T'immolerai-je un taureau noir ou blanc? »

Ammonius fait observer qu'on a ôté la divination aux dieux pour la donner aux démons, puis enfin aux exhalaisons. Cette explication, dit-il, anéantit toute intervention divine. Alors à quoi bon prier les dieux, pour obtenir des oracles, si l'âme a une faculté prophétique qu'une vapeur, que la température peuvent exciter? A quoi bon consacrer des vierges pour prononcer l'oracle? pourquoi celles-ci gardent-elles le silence, si la victime ne donne pas les signes voulus quand on fait les effusions? pourquoi, lorsqu'ils ne se montrent pas,

l'oracle se tait?... — Ce serait fort bien si on attribuait l'oracle à un dieu; mais si cela dépend d'une exhalaison, que les signes aient lieu ou non, le ravissement d'esprit doit toujours se produire et disposer l'âme du premier venu. Il serait oiseux et ridicule de choisir une vierge, etc... — Ces réflexions embarrassent les interlocuteurs. Lamprias est prié de dire son avis. J'y répondrai, dit celui-ci en invoquant l'autorité de Platon, qui blâmait Anaxagore de s'être trop attaché aux causes naturelles, et d'abandonner la cause efficiente et finale qui est la plus importante; il faut attribuer à Dieu le principe d'action, sans cependant oublier que la matière est nécessaire pour l'œuvre qu'on opère. Celui qui explique comment on donne la trempe au fer n'ôte rien à l'action de l'ouvrier... Les plus anciens théologiens ne voyaient que l'action divine, tandis que les philosophes les plus modernes attribuent tout à la matière. Les uns et les autres laissent à désirer. Celui qui réunit l'intelligence qui meut, et la matière passive qui est mue, répond à tout; car on ne prive la divination ni de l'action divine ni de la raison humaine, puisqu'on lui donne pour sujet l'âme et pour instrument le souffle ou l'inspiration... La terre engendre les exhalaisons; le soleil (qui est un dieu, d'après la tradition) lui donne sa puissance. Les démons interviennent comme surintendants et gardiens de la température qui favorise cette exhalaison, et comme préposés pour la graduer, afin de ne pas tourmenter l'âme ni la transporter hors d'elle-même, mais donner la vertu nécessaire pour agir, sans causer de douleur à celui qui la reçoit... Le but des effusions sur la victime est pour s'assurer si l'oracle veut répondre... la divinité devant indiquer si le moment est favorable, etc...

Plutarque invoque le témoignage de ceux qui ont

consulté l'oracle... La partie de l'âme de la pythie, qui doit être en rapport avec l'exhalaison, peut être plus ou moins disposée, plus ou moins sous l'empire du corps... L'âme étant bien préparée, l'inspiration a lieu; sinon il survient un état convulsif et de fureur... — Un fait récent est rappelé; les signes de la victime ne s'étaient pas montrés favorables, cependant les prêtres continuaient les effusions. On plaça la pythie comme malgré elle sur le trépied; mais, dès les premières paroles, on vit qu'elle ne pouvait plus supporter l'exhalaison. Pleine d'un esprit muet et malin, elle pousse un cri épouvantable, s'élance vers la porte, en se roulant par terre; les consultants effrayés s'enfuient, ainsi que le grand prêtre; les autres assistants étant rentrés, on l'emporta hors du lieu, et elle mourut deux jours après. Voilà pourquoi on exige des signes et certaines conditions; la divinité sait quand la pythie est disposée à recevoir l'inspiration sans danger...

Dans un autre traité (*Des oracles rendus en vers*), Plutarque parle des vers de la pythie; les épicuriens en riaient, en disant que les vers d'Apollon ne valaient pas ceux d'Homère.

On répond que le dieu ne donne que l'inspiration; ni la voix ni la diction ne lui appartiennent... — On dit que les oracles étaient en vers, que maintenant ils sont en prose; — il y en a toujours eu en prose comme en vers... — Le ravissement d'esprit vient de deux causes, de l'inspiration et de la nature; comme c'est la pythie qui prononce les vers, peut-on faire rendre à un instrument des sons qui n'appartiennent pas à sa nature et faire articuler un bègue?

La pythie doit être née de parents pauvres, être sans expérience... Dieu se sert des croassements des corbeaux, et nous voulons que la pythie s'exprime comme

un personnage de tragédie; quand elle parlait en vers, c'était le goût de l'époque; les philosophes excités par la boisson en faisaient autant; on aimait aussi le langage énigmatique; comme il fallait alors être obscur pour parler à des tyrans, les vers étaient préférables; aujourd'hui qu'il n'y a plus de séditions ni d'usurpations de tyrannies, on préfère la clarté... — On ne consulte l'oracle que pour des choses vulgaires, mariage, santé, commerce; on ne craint pas que le lieu perde une réputation acquise par trois mille ans de durée, et qu'on l'abandonne comme l'école d'un sophiste, etc...

Le langage de la pythie va droit à la vérité, on n'a pu jamais la convaincre de fausseté.

On a vu que Plutarque n'estimait guère plus la théologie fabuleuse que l'athéisme, il rejetait aussi les explications athées de certains philosophes et le dieu nature des stoïciens; — il reconnaît deux principes opposés dans le monde, puis des dieux supérieurs, des dieux médiateurs et les démons, qui, sujets aux passions, sont les uns bons, d'autres mauvais; il a remarqué enfin qu'en supposant l'existence des démons et leur intervention, on donnait la solution de mille difficultés insolubles sans cette hypothèse.

La divination, l'un des phénomènes les plus étranges qui puissent se manifester dans l'homme, n'est pas niée avec dédain, il y croit. Les oracles ont cessé dans beaucoup d'endroits; il ne dit pas que leur célébrité soit due à la crédulité; de son temps même, des incrédules ayant été forcés d'y croire; il n'accuse ni les prêtres de fourberie ni la pythie d'imposture, il ne paraît pas qu'il en ait eu même la pensée. C'est une fille ignorante, dit-il, simple, dont le langage est vrai; il ne croit pas que, pour mieux tromper, elle se

soit fait expirer dans des convulsions épouvantables, ni que les prêtres fussent capables d'une telle cruauté; en effet, s'ils n'étaient pas assez préparés, il leur suffisait d'ajourner les consultants, de faire une réponse ambiguë, comme on les accusait de le faire. Plutarque avait cent raisons pour n'accuser ni les prêtres ni la pythie. Ne doutant pas du phénomène, il s'agissait de l'expliquer : des matérialistes avaient soupçonné une exhalaison physique, mettant l'âme dans l'état où on suppose qu'elle sera, étant dégagée du corps. Cette explication, après examen, n'est pas satisfaisante. Autrefois on croyait que le dieu parlait dans le ventre de la pythie; pensant que c'était indigne de lui, on a voulu n'y voir ensuite qu'un agent naturel. Si la première opinion était irrévérente, la seconde accorde trop à la nature; si une exhalaison fait prédire, à quoi bon effectivement tous ces signes, toutes ces conditions exigées? Il paraît donc assez raisonnable de penser que les dieux ne prononcent pas l'oracle, mais qu'ils l'inspirent, le révèlent à l'âme, mise dans un état convenable par l'exhalaison; les démons en surveillent la température, et donnent les signes indiquant si l'inspiration est possible.

Cicéron avec les épicuriens s'était moins fatigué l'esprit; tandis qu'ils ont nié, Plutarque a examiné, recherché les causes, ou plutôt exposé celles que donnaient d'autres philosophes non moins convaincus que lui. — Ont-ils trouvé la véritable cause...? — En attendant un nouvel examen, on doit savoir gré à Plutarque de ses recherches, le féliciter sur son courage et sa loyauté, et le louer de n'avoir pas craint de revenir aux anciennes doctrines quand les nouvelles lui ont paru mauvaises.

Apulée.

Apulée reconnaissait, comme Platon, des dieux supérieurs, des dieux inférieurs, et des esprits intermédiaires. Les dieux immortels sont le soleil, la lune, les cinq étoiles errantes et douze astres, tels que Vesta, Jupiter, Vénus, etc. Ces dieux ont un père ; dégagé de la nécessité d'agir, il n'est soumis à aucun soin ; comme il est incompréhensible, on ne s'en peut faire une idée.

Les dieux immortels s'occupent de l'homme, mais ce n'est que par l'intermédiaire des puissances moyennes qui sont dans l'air; celles-ci transmettent nos prières, font connaître nos besoins; ce sont des ambassadeurs qui communiquent la volonté des dieux, par révélation, présages, prodiges. Chaque démon s'acquitte du ministère qui lui est confié. Les uns font naître des songes, disposent les entrailles des victimes, gouvernent le vol ou le cri des oiseaux, inspirent les devins, font briller les éclairs, etc. Tout ce qui sert enfin à révéler l'avenir est ordonné par les dieux et exécuté par les démons; il serait indigne des dieux qu'il en fût autrement. Ces êtres qui habitent l'air sont lumineux, composés de sa partie la plus pure, la plus subtile..... Mais si les dieux ont une égalité d'âme perpétuelle, si le père des dieux ne ressent ni colère, ni pitié, ni joie, les esprits ministres ont des passions; le mépris les révolte, le respect nous les concilie ; on les gagne par des offrandes. Apulée les définit ainsi : Ce sont des êtres animés dont l'esprit est raisonnable, le corps aérien. Plutarque dit qu'ils meurent, mais Apulée dit que leur durée est éternelle; leur âme est passible puisqu'elle souffre les mêmes agitations que la

nôtre. Les uns veulent un culte de nuit, d'autres un culte de jour; les uns le veulent secret, d'autres qu'il soit public. Les uns demandent des gémissements, d'autres des danses, le bruit des tambours et des hautbois. Les faits qui prouvent qu'ils sont colères sont si nombreux, si connus, que ceux qui ont voulu en faire un recueil en ont beaucoup plus omis qu'ils n'en ont rapporté. Leur colère se manifeste dans les songes, dans les oracles..., lorsqu'on a, par négligence ou par mépris, omis quelques circonstances du cérémonial. On appelle aussi *démons*, dit-il, les âmes affranchies des liens du corps; il distingue les larves, les lémures; les premiers tourmentent les méchants; tous se nomment les mânes.

Ceux qui n'ont jamais été revêtus d'un corps sont bien supérieurs en dignité aux mânes qui ont eu un corps. Chaque homme a un de ces génies témoin de ses pensées et de ses actes. En parlant de celui de Socrate, Apulée ne veut pas qu'on s'imagine que les prévisions de ce philosophe fussent l'effet de sa prudence et de son expérience : « Platon, dit-il, en parlant de cette voix qui dirigeait Socrate, entendait quelque chose de divin, d'extraordinaire... » Apulée pense même que le génie se manifestait par des signes visibles. Un signe divin, assurait Socrate, vient de s'offrir à moi... — Les pythagoriciens étaient étonnés, dit Aristote, lorsque quelqu'un leur assurait n'avoir jamais vu de génie, et Apulée demande alors pourquoi Socrate n'aurait pu voir le sien.

Que l'ouvrage d'Apulée, intitulé *l'Ane d'or*, soit un livre historique, comme quelques-uns l'ont pensé, ou selon d'autres une fiction, il n'en reflète pas moins les croyances de l'époque. Ainsi les sorcières emploient des lambeaux de chair pour leurs charmes, et s'achar-

nent tellement à mutiler les cadavres humains qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Ces maudites femmes se transforment en chiens, en oiseaux, et se glissent avec tant d'adresse qu'elles tromperaient, dit-il, les yeux du soleil. On ne peut imaginer tout ce qu'elles inventent pour en venir à leurs fins. En lisant les remarques d'Apulée, on croit lire les écrits des démonologues du quinzième et du seizième siècle. La métamorphose de Pamphile, qui, s'étant frottée, vole dans les airs; les conjurations pour se faire aimer; l'aventure de cette femme répudiée qui s'adresse à une sorcière pour lui demander d'apaiser son mari ou de lui envoyer des spectres pour le tourmenter; tout cela se retrouvera quinze siècles encore après Apulée, certifié par des personnes qui n'ont jamais ouï parler de lui ni de ses œuvres. — Le mari de cette femme fut si épouvantablement vexé par les larves, qu'il se pendit; et sa fille, absente, eut un songe où son père, ayant la corde au cou, apparut pour lui révéler ce funeste événement.

Apulée lui-même fut accusé de magie[1]; c'était, comme on l'a dit, le cas de plaisanter avec Lucien, de nier son pouvoir avec Cicéron, d'invoquer les deux siècles d'épicurisme qui ont ri des dieux et des hommes. Les temps sont changés, comme on l'a vu; il se disculpe d'être magicien, avoue le pouvoir de la magie, est convaincu que l'âme simple d'un enfant peut, par des charmes et des parfums, être enlevée à ce monde, se dégager de son corps, être ramenée à sa nature immortelle et divine, et dans une sorte de sommeil prédire l'avenir, etc. Il faut qu'il soit vierge, qu'il ait des grâces, etc.

1 Saint Jérôme, saint Augustin et beaucoup d'autres l'ont cru coupable de ce crime.

Si aux époques de spiritualisme il y avait des épicuriens et des sceptiques, on sent que, malgré le retour au spiritualisme, ceux-ci furent encore longtemps après assez nombreux. Ainsi, malgré la nouvelle tendance de l'esprit au spiritualisme, favorisée par la continuation des faits qui ne pouvaient guère s'expliquer que par lui; malgré les deux causes ci-devant signalées et qui seront exposées en leur lieu, il y avait toujours une foule d'hommes qui, comme Lucien, niaient et plaisantaient, ou qui, comme Pline et Lucrèce, donnaient des explications naturelles; car il est vrai que plusieurs ne peuvent ou ne veulent s'élever jusqu'au spiritualisme, et que d'autres sont épicuriens par caractère, tant les conditions requises pour être disciples d'Épicure resteront faciles, tant la nature y convie. Il est donc bien vrai de dire que l'homme est plus disposé généralement à nier le merveilleux qu'à l'accueillir, quoique l'on prétende le contraire. Sans doute les faits surnaturels le frapperont, s'ils se présentent; mais la régularité des lois physiques les fait bien promptement oublier et rejeter.

Ce qu'on vient de dire et ce qui reste à exposer cause un certain embarras. On a signalé des contradictions et de l'obscurité dans les religions de la haute antiquité. Dans le sujet qui nous occupe, on pourrait faire la même observation. Le sacerdoce est atteint du vice dominant: l'épicurisme et l'incrédulité. — Pourquoi? — Parce qu'il est tombé surtout dans l'ignorance des pratiques du culte. Mais l'histoire, qui nous l'apprend, nous dit en même temps qu'on est revenu à ces pratiques. Où donc les a-t-on retrouvées, si elles étaient oubliées partout?

Incrédulité et ignorance des prêtres païens; ils contrefont des prodiges.

Un grand événement, dont on parlera plus loin, s'est accompli; quoique prédit, quoique l'époque fût pressentie, il est resté inaperçu pour les Juifs saducéens et pour les épicuriens païens. — Chez les Gentils, le culte existait encore, mais sans croyance. Les magistrats, les grands, le méprisaient; il ne subsistait que par politique. Le peuple lui-même, dont le zèle religieux s'était fort refroidi, restait polythéiste par habitude. Les prodiges, comme on vient de le dire, n'avaient pas cessé, mais il est permis de penser que le mode de manifestation des faits dut quelquefois favoriser les explications des matérialistes et les doutes des sceptiques. Niés par les uns, d'autres les attribuaient à l'âme universelle, d'autres aux forces motrices de la nature. Tous ceux qui se croyaient éclairés, et partout le nombre en devient bientôt immense, n'attribuèrent plus ce merveilleux qui avait nourri la foi des Gentils, ni à Jupiter, ni à Vénus, ni à Diane, à Sérapis ou Pluton. Les noms restèrent, mais la foi, la piété disparurent, tandis que la superstition continuait d'asservir ces prétendus esprits forts. Adrien érigea des temples à Antinoüs, ce favori qu'il aimait de cet amour infâme dont les païens trouvaient les exemples dans leurs dieux, et, d'après Spartien, ce nouveau dieu eut des prêtres et rendit même des oracles que l'empereur, dit-on, avait composés lui-même. Combien un fait semblable devait inspirer alors de mépris pour les anciens oracles, auxquels on ne dut pas soupçonner une origine plus respectable, et que devaient penser les prêtres de ce nouveau dieu? Pourtant Adrien était adonné aux divinations et à la magie; An-

tonin, Marc-Aurèle se livraient à toutes les superstitions romaines et étrangères; ce dernier ne croyait cependant ni aux bons ni aux mauvais génies, mais il pensait que son âme était une émanation de l'âme universelle, et cherchait à la dégager de la matière qui en paralysait les facultés.

Partout le sacerdoce avait ressenti le contre-coup des révolutions, des guerres, des changements de dynastie et des systèmes philosophiques. En Égypte, la caste sacerdotale avait subi des persécutions qui altérèrent sa doctrine; elle perdit en grande partie, par suite des événements politiques, les connaissances qui l'avaient rendue célèbre. Strabon, qui n'est pas le seul à l'accuser d'ignorance, a parlé d'un prêtre qui accompagnait Ælius Gallus, comme d'un homme qui joignait à beaucoup de vanité encore plus d'ignorance; et Suidas parle d'un autre prêtre d'Héliopolis non moins ignorant ni moins vaniteux. Du temps de Strabon, cette décadence datait déjà de plusieurs siècles. Les traditions étaient abandonnées, les colléges des prêtres n'étaient plus fréquentés. Cet auteur dit qu'il vit au milieu des ruines d'Héliopolis les vastes édifices bâtis autrefois par les prêtres égyptiens; mais, au lieu de sages vénérés pour leur science, il ne trouva que des superstitieux faisant, pour vivre, le métier de sacrifier aux dieux, et expliquant d'après leur imagination les cérémonies du culte. Ces hommes, qui ignoraient les vieux rites, tout en se piquant de science, obtenaient-ils des prodiges? y croyaient-ils?—Ils étaient superstitieux, et les pratiques importent peu à l'agent occulte qui opère les prodiges... Il lui convient même de favoriser l'incrédulité et les erreurs qui ont cours. Quand le merveilleux faisait défaut, nul doute que ces prêtres ne l'aient simulé. — En était-il ainsi de tous les prêtres?

On ne saurait le penser, puisque les philosophes qui se rendirent en Égypte au deuxième siècle y puisèrent la science qui, comme on le verra, rétablit plus tard la théurgie. Il faut croire que quelques savants personnages y conservaient les traditions religieuses; sinon ce serait une contradiction de dire qu'on retrouva la science en Égypte si elle eût été complétement perdue. — Dans les Gaules, le druidisme, après la conquête, subit les modifications que le vainqueur lui imposa, et fut ébranlé par ce coup terrible, on le sait; Claude parvint à abolir presque entièrement les sacrifices humains, ordonnés, soit lorsqu'il s'agissait de racheter la vie d'un homme par le sacrifice d'un autre, soit de prédire l'avenir dans les entrailles. Dès lors le sacrificateur dut se borner à faire une légère incision à la victime humaine, et la divinité fut obligée de se contenter de quelques gouttes de son sang. On continua d'adorer Taranis et Teutatès; les Gaulois furent toujours experts dans les divinations; mais ils joignirent à leur culte celui des vainqueurs; les ministres d'Éleusis s'étant établis dans les Gaules, on y sacrifia à Cérès et à Proserpine; mais un culte transmis par les Romains à une époque d'incrédulité et d'ignorance ne devait être qu'une momerie. Quoi qu'il en soit, les successeurs des druides pratiquèrent une religion que l'on verra mélangée de druidisme, du paganisme romain, et de christianisme. Plusieurs traditions furent conservées; nous les retrouverons un jour dans les sectes du moyen âge; mais quelle comparaison établir entre les druides des deuxième et troisième siècles, par exemple, et les druides qui étudiaient durant vingt années leur science dans les forêts?

Chez les Romains, le nombre des dieux s'accrut de tous les dieux des nations qu'ils soumettaient. Ayant

refusé d'abord d'admettre les mystères égyptiens et repoussé les prêtres d'Isis, par indifférence religieuse et par politique, tout fut ensuite accepté, et les divinités étrangères furent confondues avec celles des Romains. Mais on ne croyait plus ni aux unes ni aux autres. Les magistrats étaient revêtus d'un double caractère, c'est-à-dire à la fois prêtres et magistrats. Une époque vint où il n'y eut que des magistrats et un fantôme de sacerdoce qui ignorait complétement sa religion. Cicéron, on l'a vu, avoue « qu'on ne sait plus ce que c'est que « les auspices; qu'il n'en était pas de même autrefois; « que d'autres peuples les observent encore avec soin, « qu'on les rejette parce qu'ils viennent des barbares, « et parce que c'est moins un art qu'une superstition. » On voit donc pourquoi Cicéron a répété après Caton « que l'on ne conçoit pas que deux augures puissent se regarder sans rire, » — c'est qu'ils ignoraient les pratiques et le côté[1] merveilleux de cette science; certains rites étaient perdus depuis longtemps, on en sera convaincu quand on saura que quatre siècles après la mort de Numa, un rituel de ce roi ayant été retrouvé dans un coffre de pierre, on vit que les cérémonies prescrites différaient tellement de ce qui se pratiquait, qu'il fut décidé, pour prévenir les scrupules des simples, qu'on brûlerait ces formules; on craignait aussi qu'on n'en abusât.

1. On peut rire des choses les plus graves que l'on ne connaît pas. On le demande aujourd'hui aux hommes de foi. — S'il était possible qu'il se trouvât un jour des prêtres assez ignorants ou assez impies pour dire qu'ils ne comprennent pas comment peut s'empêcher de rire le ministre qui, avec une insufflation et certaines paroles du rituel, chasse le démon du corps de l'enfant qu'il baptise, devrait-on penser que les saints docteurs qui ont, durant dix-huit siècles, employé les exorcismes du baptême, n'y croyaient pas plus que ces prêtres ignorants dont on vient de parler? Devrait-on décider que pour les premiers ce fût une momerie ridicule?

Maintenant est-il donc surprenant qu'à une certaine époque les païens aient fabriqué des prodiges, que l'on ait découvert, après l'abolition du paganisme, des allées souterraines, des statues creuses; on trouvait bon de feindre des prodiges qu'on ne pouvait plus obtenir (une autre cause sera citée plus loin). On se moquait donc à tort, comme Cicéron et Lucien, de ce que l'on ne comprenait point. — Mais l'époque où l'on va revivifier la théurgie dans ses sources approche; on voyagera pour consulter des hommes plus instruits dans cette prétendue science, et le néoplatonisme luttera un jour par ses prodiges avec une religion nouvelle qui doit bientôt remplir le monde.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE I

Origine du néoplatonisme. — École d'Alexandrie, sa doctrine, — Mosaïsme; ses traditions, ses croyances. — Comparaison des deux doctrines. — Puissance des esprits d'après l'Ancien Testament.

Origine du néoplatonisme.

On l'a montré longuement : après Cicéron, les prodiges de la théurgie, de la goétie, les présages, etc., n'avaient pas cessé. Le délire sacré se produisait, plusieurs oracles étaient muets, mais la pythie recevait encore l'inspiration, et, d'après le témoignage de Plutarque, rendait encore des oracles très-véridiques, quoiqu'on ne la consultât plus que sur des choses vulgaires, car les magistrats n'y avaient plus de confiance. L'histoire nous apprend que, sous Tibère, il y avait quelques prêtres aussi croyants que du temps d'Hérodote, qui remarquèrent que les prodiges s'évanouissaient en présence des incrédules, qu'ils appelaient *profanes ;* les épicuriens étaient incapables d'être initiés, leur

présence faisait échouer les prodiges du dieu qui, refusant d'intervenir, exigeait ou la foi, ou la disposition à la recevoir, et favorisait même les doutes des sceptiques. Croyants et mécréants lui plaisaient également sans doute, car tous servaient ses desseins. Les miracles du christianisme le forcèrent d'en changer, et les sectateurs du paganisme s'y rattachèrent quand ils virent qu'il allait être renversé. — Après ce retour, l'ancien culte se rétablira-t-il d'une manière durable? la société redeviendra-t-elle sincèrement païenne, les effets de l'épicurisme seront-ils évités? — Comme le ver rongeur, qui attaque une plante par ses racines, la fait peu à peu se flétrir, se dessécher et mourir, il en est de même de l'épicurisme sur une nation; on est loin de dire au surplus qu'il ait été l'unique cause de la décadence des Romains. — Gardons-nous d'anticiper, et surtout d'aborder un sujet que d'autres ont plus complétement traité qu'on ne peut le faire ici [1].

École d'Alexandrie, sa doctrine.

Alexandre avait réuni à Alexandrie des philosophes de tous les pays soumis à sa domination; après sa mort, Ptolémée son successeur y accueillit aussi les philosophes, qui y affluèrent de toutes parts; il créa une académie où toutes les écoles s'étant réunies, tous les systèmes qui avaient entre eux quelque ana-

1. D'après Montesquieu (*Grand. et déc. des Rom.*), la secte d'Épicure qui s'introduisit à Rome contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains. Les Grecs qui en furent infatués avant eux en avaient été, dit-il, plus tôt corrompus. Montesquieu, avec son siècle, n'a vu que des momeries dans les augures et les auspices. Je pense différemment, mais je crois avec lui que l'impiété et la dépravation des mœurs concoururent puissamment, avec d'autres causes, à la décadence des Romains.

logie se confondirent. Les doctrines que les pythagoriciens et les platoniciens avaient puisées en Égypte, en Perse, dans la Chaldée, comme on l'a vu, admettaient un être intelligent, feu, lumière, âme universelle...; tous pensaient que c'était une *force* agissant essentiellement, dont l'action, par décroissements successifs, aboutissait à produire la matière, et que de celle-ci les génies avaient tiré tous les corps. Selon Platon, la force créatrice avait agi avec plan; l'harmonie qui règne dans le monde révèle une sagesse divine. Ces philosophes adoptèrent ce système et la croyance à l'existence des génies continua; mais ils pensaient que l'âme humaine était une production de l'Être suprême, esclave de la matière et le jouet des génies, tandis que selon Platon c'était une portion de l'âme du monde, destinée à rentrer dans le sein de la Divinité. Cette dernière opinion fut adoptée par les diverses sectes de philosophes. C'est de la doctrine des platoniciens, unie à celles des Orientaux, que se forma la fameuse école d'Alexandrie, à côté de laquelle les écoles épicurienne, pyrrhonienne et matérialiste deviennent si pâles. En résumé, que décida cet aréopage de philosophes les plus illustres du monde?

Que l'intelligence qui a produit l'univers avait agi avec dessein, selon un plan et que ce n'est pas une simple force; aussi sage que puissante, elle préside à l'harmonie des mondes, et communique avec l'homme en employant le ministère des génies chargés d'exécuter ses décrets, etc....

Sous le règne de Ptolémée Physcon, il y eut une émigration d'un grand nombre de familles égyptiennes et étrangères qui apportèrent leurs connaissances en Orient. Ces doctrines ayant plu s'y propagèrent, et des hommes de toute condition adoptèrent la philo-

sophie des alexandrins; et, comme Pythagore, ils pensèrent aussi que l'ordre et l'harmonie de l'univers dépendaient des rapports des différentes parties entre elles; que les nombres ayant dirigé les puissances créatrices, ils devaient posséder une force capable de déterminer ces puissances. Le grand secret pour leur commander fut de connaître ces combinaisons; tous aspirèrent à ce but. L'âme étant dégradée par l'union avec le corps, on chercha les moyens de l'affranchir de ses liens; des pratiques singulières furent mises en usage pour la purifier, on les employa également pour écarter les génies malfaisants qui attachent l'homme à la terre, etc. Cette philosophie ainsi modifiée fut adoptée dans presque tout l'Orient, et d'elle naquit le néoplatonisme, c'est-à-dire la théurgie et le polythéisme raisonnés.

Arrivons à la seconde cause qui renversa le matérialisme et ressuscita la doctrine spiritualiste au quatrième siècle de notre ère.

Mosaïsme, ses traditions, ses croyances.

Il est certain que pour arriver à une conclusion logique tout doit s'enchaîner; avant d'aborder le christianisme, il faut donc dire un mot du mosaïsme. — Dans l'exposition précédente, on a vu que tous les peuples reconnaissaient l'existence des dieux et de génies se manifestant aux hommes et accordant, même aux moins dignes, un pouvoir surhumain. Ces opinions, existant chez des nations auxquelles leur position topographique n'avait point permis de les recevoir des autres peuples, nous forcent à reconnaître que les mêmes agents occultes ont opéré partout des actes donnant lieu aux mêmes croyances. Cette impossibilité de communica-

tion n'existe pas, il est vrai, pour la nation juive; souvent esclave ou vassale des autres peuples, elle aurait pu y puiser ses croyances. Mais, ne pouvant discuter ici longuement cette question traitée amplement par de plus instruits, on dira seulement que les Hébreux n'ont pas plus emprunté aux Chaldéens ce qu'ils pensaient des intelligences que les hordes sauvages des îles les plus inconnues, qui pourtant croient aussi aux esprits. Dans l'histoire de Moïse, — la plus ancienne que l'on connaisse, — on voit que, loin de vouloir rien emprunter aux Gentils, leurs traditions sont rejetées comme fausses et erronées. Ce que les livres saints disent des esprits vient donc d'une autre source, puisqu'ils rejettent ou rectifient, loin de les admettre, les doctrines idolâtres. — Les livres sacrés des Hébreux n'ont subi aucune modification, on n'y peut faire le moindre changement, tant on les respecte; aussi contiennent-ils des récits à la honte de la nation, aussi bien que ses glorieux exploits. La naissance du premier homme né sans mère y est fixée à une époque fort rapprochée, système bien imprudent, car si la science découvre qu'elle est infiniment plus ancienne, Moïse, qui prétend que Dieu lui a révélé cette origine, n'est plus qu'un ignorant et un fourbe.

Ce contemporain de Dardanus et de Cécrops, qui n'a vécu que parmi les polythéistes, n'admet qu'un seul Dieu, et n'en fait pas mystère au peuple. — Ce Dieu n'est ni le feu principe, ni l'Æther, ni un dieu lumineux et terrestre tout à la fois, ni un dieu oisif relégué par delà les sphères dans l'immensité. Le Dieu qui s'est révélé à Moïse comme autrefois aux patriarches est le créateur de l'univers; par lui tout subsiste, sa providence s'étend jusqu'au ciron, et lui seul mérite nos adorations.

Selon Moïse, les traditions divines ont été faussées, obscurcies; ce serpent-dieu des Gentils, qui dès l'origine a trompé l'homme, continue sur sa postérité ses moyens de séduction par des révélations mensongères, des apparitions, des prédictions et mille prodiges; de sorte que le genre humain, déchu par le péché, séduit par les esprits malins qui se sont substitués au vrai Dieu, les a seuls adorés : d'où résulte que *Satan*, l'adversaire; *Seddim*, le destructeur; *Schirim*, le bouc; *Belial*, le révolté; *Beelzébuth*, *Moloch*, *Baal*, *Lucifer*, l'antique serpent, qui sont les dieux des idolâtres, ne sont en réalité que d'exécrables démons. Où les patriarches, Moïse et les prophètes de cette petite nation méprisée ont-ils donc puisé leur doctrine? — Ils prétendent la tenir de Dieu même; elle remonte au berceau du genre humain; ils la tiennent enfin d'une tradition qui n'a point été faussée, que d'éclatants miracles ont souvent confirmée. Il entrait dans les desseins providentiels qu'une nation la conservât fidèlement et fût gardienne des archives de la grande famille. Aussi Moïse reçut les lois divines destinées à préserver le peuple hébreu de la contagion des Gentils. Satan règne sur ceux-ci par des pratiques superstitieuses qui sont rigoureusement défendues aux Hébreux. — On n'adorera point les dieux des Gentils, on ne recourra pas aux divinations, aux augures, on ne consultera point les songes, etc. — Tout vient démontrer, contrairement à l'opinion de plusieurs, que ces pratiques idolâtres, pour le législateur hébreu, n'étaient pas de pures chimères qu'il faut détruire parce qu'elles troublent l'esprit et peuvent amollir le courage; il lui a été révélé qu'elles constituent un commerce abominable avec les esprits révoltés : et en effet, quoiqu'il veuille la multiplication du peuple hébreu, tout infracteur sera puni de mort, tant ces pra-

tiques, celles mêmes qui semblent les plus innocentes, sont abominables à Dieu. Ce qui prouve que Moïse ne blâme ces pratiques qu'en tant qu'elles émanent d'une source impure, c'est qu'on les voit admises par les patriarches et dans la religion mosaïque elle-même: Dieu s'y manifeste par des apparitions, dans les visions, les songes et par divers miracles; mais il défend de suivre les superstitions des Gentils. Il serait téméraire, même aux Hébreux, de croire qu'ils communiquent avec la Divinité, car le démon peut intervenir pour les tromper. Les communications divines deviennent plus rares lorsque la piété s'affaiblit : Dieu, qui se met en rapport avec de saints personnages, n'entre pas indifféremment en commerce avec tout le monde. On comprend donc que Joseph ait eu une coupe pour augurer, qu'il interprétât les songes, que Daniel les ait expliqués, que Samuel ait fait retrouver à Saül ses ânesses égarées, etc.; qu'on devinât par l'Éphod, par Urim et Thummim, etc. — Ceux qui recouraient à ces moyens, dis-je, étaient chers à Dieu; mais quand on devient criminel, il cesse de répondre. Saül, ne pouvant obtenir de réponse de Jéhovah sur l'issue d'un combat, consulte une pythonisse, et Dieu le punit de sa double faute.

Maintenant que l'on comprend que les saints patriarches et les prophètes obtenaient des révélations divines par diverses pratiques très-légitimes, on sent l'importance de la défense générale faite aux Hébreux, puisque le démon est toujours prêt à contrefaire l'œuvre de Dieu.

Que serait devenu ce peuple gardien des vraies traditions, et d'où devait sortir l'envoyé des nations? L'idolâtrie triomphant partout, il eût été l'esclave de Satan, et, chose impossible, la promesse divine eût été vaine.

Comparaison des deux doctrines.

Il résulte donc de la comparaison des croyances des Gentils et de celles des Hébreux, lesquelles, sur certains points capitaux, diffèrent essentiellement, que les uns et les autres ont reconnu l'existence des intelligences et tout ce qui constitue le surnaturel et le merveilleux. Chez les Gentils, les manifestations des dieux firent oublier le vrai Dieu, tandis que chez les Hébreux, au contraire, Dieu demeura l'unique objet de leur adoration; leur doctrine, il est vrai, distingue des intelligences, mais soumises toutes, comme l'homme, à une épreuve : les unes sont sorties triomphantes, ce sont les anges, qu'ils honorent comme amis de Dieu et les guides de l'homme; les autres, ce sont les démons tous mauvais, tombés par leur orgueil, qu'ils abhorrent comme ennemis de Dieu et de l'humanité. Toutes les intelligences, par leur nature angélique, peuvent opérer des prodiges; les anges, ministres du Très-Haut, font des miracles et sont ses messagers auprès de nous; les démons font des choses prodigieuses, surhumaines par rapport à nous, mais naturelles relativement à Dieu, qui seul peut bouleverser les lois physiques, anéantir et créer; s'ils font du mal, la sagesse divine le permet en vue d'un bien que l'homme ne soupçonne pas.

En parcourant l'Ancien Testament, on verra, comme on l'a dit, que les mauvais esprits ont contrefait, autant qu'ils l'ont pu, les prodiges divins, et on pourra se convaincre que tout le merveilleux que les Gentils attribuaient à leurs dieux est une contrefaçon grossière des miracles de Jéhovah. Pour le prouver, on citera en substance quelques versets de la sainte Écriture. —

L'Ancien Testament, loin donc de nier le merveilleux païen ou de l'expliquer comme les épicuriens, loin de le proclamer divin comme les sages du paganisme, comme les pythagoriciens et les platoniciens, lui assigne son véritable nom; c'est la *magie*, crime si détestable qu'on doit faire mourir les magiciens.

Ainsi tous ceux qui respectent la Bible comme livre inspiré, et qui, malgré tous les témoignages historiques, nieraient la réalité des faits prodigieux exposés précédemment, trouveront dans ce recueil, le plus ancien monument connu, un puissant motif de les accepter. — Ceux enfin qui rejetteraient tous ces témoignages historiques et la Bible elle-même, comme étant tous autant de fables, seraient forcés, du moins, d'avouer qu'il est fort étrange de retrouver ces récits fabuleux identiques partout, et de les retrouver surtout, comme on va le voir, dans les livres sacrés des Hébreux, qui devaient les mépriser comme autant de croyances ridicules et de contes propres à favoriser des superstitions dont Moïse voulait sauvegarder sa nation.

Puissance des esprits d'après l'Ancien Testament.

Les livres sacrés des Hébreux nous apprennent que les substances spirituelles appelées anges, ministres, envoyés du Très-Haut, sont forts et puissants! (*Psal.* CII,20,etc.)— L'Écriture sainte les montre, en plusieurs endroits, agissant comme les êtres corporels, exerçant sur la matière une force, une puissance incomparablement supérieure à celle de l'homme; ils se manifestent quelquefois aux regards des créatures, mais leur apparition ne produit pas toujours les mêmes effets sur les sens de tous (*Gen.*, XIX, 10; *Daniel*, etc.); l'un voit et entend ce qu'une autre personne présente entend et

ne voit pas, tandis qu'une troisième voit et n'entend pas. (*Dan.*, X, 7.)

Les animaux eux-mêmes peuvent avoir des apparitions : l'ânesse de Balaam vit l'ange avant que Balaam l'eût vu lui-même. (*Num.*, XXII, 31.)

D'autres fois, l'apparition n'est accordée qu'à la prière. Le serviteur d'Élisée s'effrayait en voyant l'armée des Syriens ; Élisée le rassure : Il y a plus de monde avec nous qu'avec eux, lui dit-il. Ayant demandé à Dieu d'ouvrir les yeux de son serviteur, celui-ci vit aussitôt que la montagne était couverte de chevaux et de chariots. (4 *Reg.*, VI, 17.)

Les anges sont *forts* : quand Séleucus envoie Héliodore pour piller le temple de Jérusalem, ceux qui l'accompagnent sont renversés par une vertu toute divine; un cheval monté par un homme terrible fond sur Héliodiore et le frappe sans relâche avec les pieds, tandis que deux jeunes hommes pleins de force et rayonnants de beauté le fustigent, le chassent du temple; quoique entouré d'un grand nombre d'archers dont il invoque l'assistance, nul ne peut le secourir.

Ils sont *puissants*, un seul ange extermine en une nuit 185,000 Assyriens.

Ils sont d'une agilité surprenante : un ange transporte le prophète Habacuc de Judée en Chaldée, pour porter de la nourriture à Daniel, et le rapporte. — Le voyage se fait avec tant de célérité que l'absence d'Habacuc ne fut point remarquée; exemple ancien du transport par l'air.

Un ange apporte au prophète Élie, dans le désert, un vase d'eau et un pain cuit sous la cendre. (3 *Reg.*, (XIX, 6.)

L'ange Raphaël, sous la forme d'un jeune homme, conduit Tobie chez Raguel, le délivre d'un poisson

prêt à l'avaler; lui indique la demeure de Raguel, lui apprend qu'il a une fille du nom de Sara..., lui dit de la demander en mariage, qu'il l'obtiendra, que ses sept maris ont été tués par le démon, que lui Tobie sera épargné. Raphaël lui apprend que tous ceux sur lesquels les démons ont du pouvoir, ce sont les incontinents, qui n'ont pas la crainte de Dieu. Après lui avoir donné ces conseils, il lui indique le moyen de guérir la cécité de son père... Tout réussit comme l'ange l'avait annoncé, et, avant de disparaître, Raphaël lui confie que son père et lui ont été agréables au Seigneur, en pratiquant la vertu, etc.

Dans ce récit biblique, si touchant, si poétique dans le texte sacré, on voit que les anges peuvent prendre la forme humaine et paraître agir en tout comme l'homme; ils connaissent, ils prévoient...—Pour opérer la guérison de la cécité de Tobie, Raphaël indique un remède étrange; pour chasser les démons, le moyen qu'il indique ne l'est pas moins. Ce n'est pas ici la substance qui opère, c'est la puissance du messager divin. Ces substances ne sont que le signe sensible, le symbole. Raphaël ne s'attribue point le mérite de ses bienfaits; il recommande à Tobie de bénir Dieu, de publier ses merveilles. S'il y a quelque conformité entre l'œuvre de l'ange et celle des démons, quelle différence ensuite! Ces derniers, loin de rien attribuer à Dieu, s'attribuent tout à eux-mêmes, se substituent à la Divinité, et réclament l'adoration qui lui est due, etc.

On pourrait multiplier ces passages, qui prouvent les apparitions des anges, la connaissance qu'ils ont de nos projets, de notre avenir, leur pouvoir sur la matière, etc., etc.

Dans les mêmes livres sacrés des Hébreux, on voit que la puissance des intelligences malignes n'est pas

moins considérable, si Dieu le permet, que celle des anges; mais ayant constamment pour but de tromper l'homme et ordinairement de lui causer du mal, Dieu souvent l'anéantit ou la restreint. Il est dit dans le livre de Job qu'il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse être comparée au démon. Satan demande à Dieu d'exercer sa rage contre Job. — Va, lui dit le Seigneur, tout ce qu'il a est en ton pouvoir; mais n'étends point la main sur lui. (*Job*, I, 12.) L'épreuve continuant, Dieu permet que Satan le fasse souffrir physiquement sans pouvoir porter atteinte à sa vie. (*Job*, II, 6.)

Il peut causer la mort; les sept premiers maris de Sara furent tués par le démon, à cause de leur incontinence. (*Tob.*, VI, 14, 16, 17.) Il lui est accordé quelquefois de sévir même sur les justes, comme l'exemple précédent l'a prouvé.

Dieu permet que Pharaon reste endurci devant les prodiges de Moïse; la magie des sages d'Égypte qui ont contrefait les prodiges divins l'aveugle, ils échouent cependant dans un dernier prodige, et sont forcés de s'écrier : *Le doigt de Dieu est là.* (*Exod.*, VII, VIII, IX, etc.)

Les fléaux, les prodiges forcent enfin Pharaon de reconnaître la supériorité du Dieu de Moïse; ces fléaux cessent à la prière de ce dernier. Mais Pharaon est l'image de l'impie dans tous les temps, son endurcissement persiste..., car le démon aveugle ceux qu'il tient en son pouvoir, la vérité leur reste cachée, ils sont dans les ténèbres.

Ces esprits de malice n'ont rien perdu de leur puissance par leur chute, à moins que Dieu ne la paralyse : « Devant sa puissance (dit le *Livre de la Sagesse*, c. XVII), toutes les illusions de l'art des magiciens deviennent inutiles. »

Les démons peuvent obséder les hommes. — Lorsque l'esprit du Seigneur se fut retiré de Saül, l'esprit malin s'en empara et l'agitait. (1 *Reg.*, XVI et suiv.)

Le démon peut faire éclater la foudre, renverser les édifices, faire périr les hommes et les bestiaux... Il fait tomber le feu du ciel, les troupeaux de Job sont brûlés; il excite une tempête qui renverse ses maisons; il fait mourir ses enfants, ses serviteurs, et, lorsque Dieu l'eut permis, il frappa Job lui-même d'ulcères malins. (*Job*, I, 16, 19.)

L'Ancien Testament cite des prodiges divins si bien contrefaits[1] par les démons, qu'on en a signalé de semblables chez les Gentils. Ainsi les présages qu'on a cités chez ceux-ci se retrouvent dans l'Ancien Testament. Un doigt mystérieux trace en caractères de feu la prédiction de la mort de Baltassar et annonce la destruction de son empire.

Antiochus se préparant à porter la guerre en Judée, entre autres signes on vit pendant quarante jours dans les airs des cavaliers vêtus de drap d'or et armés de lances... Une multitude de gens armés faisaient des évolutions, agitaient leurs boucliers; on voyait briller les casques, les épées, etc... On supplie Dieu de ne point permettre que ces prodiges tournent au désavantage de son peuple, etc. (2 *Mach.*, 5.)

L'Écriture sainte est donc loin de dire que les présages soient toujours frivoles; au contraire, différents passages de l'Exode et des livres sacrés nous apprennent que des signes apparaissent, afin que la toute-puissance, la vérité, la justice et la bonté de Dieu soient manifestées.

1. Cette contrefaçon serait parfois difficile à reconnaître, car qui pourrait toujours décider si le présage vient de Dieu ou du démon ?

Mais si Dieu envoie quelquefois des signes aux âmes fidèles, on est averti que le démon en fait paraître souvent aux superstitieux pour les troubler et les tromper.

On a vu Héliodore fustigé par des anges pour avoir voulu piller le temple de Jérusalem. — On sait aussi que les dieux des Gentils punissaient les sacriléges qui violaient leurs temples.

Les dieux des Gentils combattaient pour eux ; — dans l'Écriture, on voit cinq cavaliers, dont les chevaux ont des brides d'or, apparaître au ciel ; deux d'entre eux veillent sur Judas Machabée, et lancent la foudre sur ses ennemis.

Josué voit près de Jéricho un homme debout, armé d'une épée nue. — Êtes-vous des nôtres ? lui dit Josué. — Je suis le prince de l'armée du Seigneur, dit l'apparition, qui vient à votre secours. (*Josué*, V, 13, 14.)

L'état de Nabuchodonosor, condamné par le Très-Haut à se nourrir d'herbes pendant sept ans comme un bœuf, ressemble, d'après le texte biblique, tellement aux métamorphoses des Gentils, que plusieurs commentateurs, et entre autres Tertullien, ont pensé que ce roi de Chaldée avait subi une métamorphose.

Les Gentils croyaient aux apparitions des faunes et des satyres dans les forêts... — L'Écriture dit que les esprits de ténèbres sont condamnés à errer dans les lieux solitaires ; le démon qui avait tué les sept maris de Sara fut relégué dans le désert... Et Isaïe prédit que les faunes gambaderont un jour dans les ruines du palais de Babylone. (*Isaïe*, XIII, 21.)

Les dieux envoyaient des maladies, ils pouvaient guérir... L'Écriture est loin de nier les guérisons des démons et leur pouvoir de causer des maladies ou la mort.

Circé, Abaris, Pamphile sont transportés par l'air; — on a vu les anges transporter ainsi les prophètes.

Les païens dévouaient leurs ennemis aux dieux infernaux. L'Ancien Testament ne traite pas ces cérémonies d'inventions politiques ni de superstitions. On lit que Balaam fut appelé par Balac pour dévouer les enfants d'Israël. — Que Balaam fût augure chez les Gentils ou prophète réprouvé de Dieu, peu nous importe ici; nous savons que Balaam n'hésite point à remplir sérieusement sa mission; vainement des signes divins le lui défendent.... Un ange apparaît, et même son ânesse parle: Balaam n'en continue pas moins la cérémonie du dévouement, qu'il renouvelle trois fois... ; mais l'esprit, qui parle par sa bouche, le contraint, en disposant de sa langue, à maudire Balac et à bénir Israël. — Tout prouve dans ce récit biblique que la cérémonie est prise au sérieux, soit de la part de Balaam qui dévoue, soit de celle de Balac qui veut dévouer... Mais le devin, forcé de bénir, dit à ce dernier que les augures et les devins ne peuvent rien contre Israël. (*Num.*, XXII.)

Les Israélites recouraient eux-mêmes au dévouement... — Les prêtres feront sept fois le tour de la ville de Jéricho pendant sept jours, marchant devant l'arche et sonnant de la trompette... Le peuple ensuite poussera un grand cri, en disant : « Que cette ville soit anathème !... etc. » Les trompettes ont sonné sept fois; on achevait le septième tour, lorsque les mille voix du peuple firent entendre un grand cri. — Aussitôt les murailles de Jéricho s'écroulèrent avec fracas, etc. On voit que la cérémonie de l'anathème est suivie d'un plein succès contre les Gentils, et que les Israélites bravent leurs dévouements, lorsqu'ils se mettent sous la protection de Dieu et lui demeurent fidèles. (*Josué*, VI.)

CHAPITRE II

Avénement du médiateur attendu chez toutes les nations. — Le matérialisme et les négations de l'épicurisme devenus impossibles après les nombreux miracles du christianisme. — Le néoplatonisme s'établit et multiplie ses prodiges (troisième et quatrième siècles), Ammonius, Plotin, etc. — Théurgie ; à quel signe on distinguait les dieux des mauvais esprits. — Variétés d'opinions entre Plotin, Porphyre, Jamblique, etc. — Des objets animés par la Divinité, et surtout des talismans. — Est-il bien constant que les néoplatoniciens crussent à tant de prodiges. — Julien, Maxime, Libanius, etc.; leurs pratiques superstitieuses. — Chute du paganisme.

Avénement du médiateur attendu chez toutes les nations.

On a vu, dans la plupart des théogonies, qu'un être intelligent, médiateur, verbe, esprit, voulut unir les deux principes; mais on ne trouve dans cette dualité ou cette triade aucune analogie avec l'*expectative* des Juifs; — d'après l'antique promesse d'un sauveur, faite aux patriarches et rappelée par les prophètes avec des circonstances si frappantes, et accomplies en tout point par l'avénement du Messie, rien ne ressemble en effet à cet être qui sert de lien au principe actif et au principe passif. Nous n'avons donc pas davantage à nous occuper des traditions si défigurées des Gentils sur l'origine des choses et sur l'esprit qui y préside en qualité de médiateur; mais il faut reconnaître que chez ces derniers, comme chez les Juifs, on attendait partout vaguement un envoyé, un dominateur, un sauveur; pa-

reille attente démontre que cette promesse, qui remonte au berceau de l'humanité, n'avait pas été entièrement oubliée par les Gentils, malgré les causes multiples qui devaient produire ce résultat; sans doute, il entrait dans les desseins divins que les nations idolâtres, appelées un jour à jouir d'un tel bienfait, n'en perdissent pas complétement l'espérance. Il est certain qu'une foule de citations dans divers auteurs prouveraient que cette expectative était peut-être universelle; et ce qui surprend davantage, c'est que chez plusieurs nations une vague rumeur précisait en quelque sorte l'époque de la venue de ce libérateur. (V. Mignot, t. LXV. — Prideaux, *Hist. des Juifs,* liv. III, etc.)

Un auteur anglais, Faber, dit que l'attente d'un libérateur, vainqueur du serpent et fils du Dieu suprême, n'avait cessé de prévaloir chez tous les païens. (*Horæ Mosaïcæ.*)

Maurice (*Hist. de l'Indoustan,* l. II) a prouvé que des traditions avaient appris à tout le monde païen qu'il devait attendre un personnage sacré vers le temps de la venue du Christ. Chez tous cependant cette croyance n'était pas aussi explicite. En parcourant les écrits des anciens, Jamblique, par exemple, fait remarquer que les Égyptiens, outre le Dieu suprême, avaient un second dieu conducteur, et Ramsay dit qu'il est manifeste que le peuple admettait un dieu mitoyen, semblable au Mithra des Perses. (*Disc. sur la Mytholog.*)

Parmi les différents Hermès, il y en avait un que les Chaldéens appelaient le *Sauveur* des hommes. — Les Sabéens reconnaissaient aussi tous, quoique de sectes différentes, la nécessité d'un médiateur. — Si ce qu'on vient de lire n'est pas assez formel, ce qui suit l'est davantage.

Confucius espérait la venue d'un révélateur, la dési-

rait avec ardeur, et ne se consolait qu'en songeant au bonheur de ceux qui la verraient.

Une ancienne croyance des Chinois était, qu'au culte des idoles, qui avait corrompu la première révélation, succéderait la dernière religion, qui durerait jusqu'à la fin du monde. (De Guignes, *Mém. de l'Acad.*, t. LXV.)

Dans l'*Edda*, théologie des peuples du Nord, il est parlé d'un médiateur entre Dieu et l'homme, qui écrasera la tête du grand serpent. C'était aussi la croyance des Arabes.

Chez les Grecs, Socrate dit qu'on ignore quelle doit être la disposition du cœur de ceux qui offrent des sacrifices à Dieu, etc...., qu'il faut attendre jusqu'à ce que quelqu'un l'enseigne. — Quand viendra-t-il? demande Alcibiade. Socrate lui répond : « C'est celui à qui, dès à présent, vous êtes cher... » — « Alcibiade réplique qu'il fera mieux pour sacrifier d'attendre sa venue, et Socrate réplique à son tour que c'est plus sûr que de s'exposer à déplaire à Dieu. » — Donc on attendait un docteur universel. (Faucher, *Mém. de l'Acad.*, t. LXXI.)

Virgile voit s'avancer la grande époque de la naissance de l'Enfant divin qui doit régner sur le monde, et le serpent, dit-il, expirera près de son berceau. (*Églog.* IV.) Suétone (*Vespas.*, IV) et Tacite nous montrent tous les peuples de l'Orient, les yeux fixés sur la Judée, attendant, d'après une antique tradition, le dominateur du monde qui devait en sortir à cette époque. (Tacite, *Hist.*, V, 13.)

Tous les peuples lui donnaient un nom en rapport avec sa grande mission : c'était le libérateur, le dominateur, le soleil de justice, etc.

Terminons par le témoignage même des philosophes incrédules. — Selon Boulanger, — Chinois, Japo-

nais, Siamois, Mexicains, Américains, etc., attendaient comme les Hébreux un personnage extraordinaire; il ajoute : Il n'a existé aucun peuple qui n'ait eu cette expectative. —Voltaire dit que, de temps immémorial, les Indiens et les Chinois attendaient qu'un sage viendrait de l'Occident (ce qui était l'Orient pour l'Europe). (*Add. à l'Hist. gén.*)

D'après Volney, les traditions sacrées des anciens peuples avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand médiateur, qui devait venir...; d'un juge final, d'un sauveur futur, roi, dieu, conquérant et législateur...., qui délivrerait les hommes du mal. (*Les Ruines.*)

Inutile, après ces quelques citations tronquées, de parler des prophètes chez les Hébreux; ceux-ci sont plus explicites, comme on sait.

Donc, malgré le voile qui couvrait les prophéties, malgré l'obscurcissement de l'antique tradition chez les peuples idolâtres, on attendait l'*envoyé*, et on savait que le moment était proche.

Nous sommes à l'an 4004 du monde; Auguste est le chef du vaste empire romain. Il ne reste du vieux culte païen, pour un grand nombre de personnes, que le nom et des cérémonies sans croyance. Une sourde rumeur tient les Gentils eux-mêmes dans l'attente, et les Juifs ne se décident à lutter contre les Romains que parce qu'un oracle ambigu annonçait, comme leurs Livres saints, qu'il allait sortir de leur nation quelqu'un qui commanderait à toute la terre. — On le sait, cet empire n'étant pas terrestre, une telle prédiction ne pouvait être comprise par des hommes matériels; mais l'incrédulité, avait fait table rase du vieux culte païen, le moment était venu pour la Providence d'édifier le temple chrétien.

On ne rappellera point ici la naissance de cet enfant merveilleux annoncé par des anges, visité par les mages de Chaldée guidés par une étoile miraculeuse. Les païens avaient accordé à certains personnages une origine divine. Jésus ne descend ni de Jupiter, ni d'Apollon; c'est le fils de Jéhovah subsistant avant tous les siècles; c'est l'envoyé de Dieu, le désiré des nations; on ne parlera ni de sa morale sublime, ni de ses miracles; nul n'en peut sérieusement contester ni la réalité, ni la supériorité sur ceux que les dieux opéraient dans les temples. Quelle comparaison établir entre les guérisons d'Esculape, opérées lentement en usant de recettes bizarres ou de cérémonies ridicules, et les miracles de Jésus, lequel, d'un seul mot, vient à la mort ravir sa proie? D'où vient cette puissance? — Les uns disent: c'est un grand magicien qui aura puisé sa science en Égypte. — Il fait ce que nul n'a jamais fait, disent d'autres; peut-être a-t-il dérobé dans le temple le vrai nom de Dieu. — Mais pourquoi le grand-prêtre, demanderons-nous, à qui ce nom était connu, n'opérait-il pas les mêmes prodiges?... — Il guérit par Béelzébuth, prince des démons, s'écrient des pharisiens. — Le bon sens populaire fait justice de ces stupides blasphèmes: Satan voudrait-il donc détruire Satan? Celui qui vient substituer aux extravagances et aux infamies païennes des dogmes si sublimes et une morale si pure peut-il être le suppôt de Satan?

Quoique la doctrine de Jésus soit opposée aux passions humaines et aux mœurs de l'époque, les conversions s'opèrent par milliers; il ne cherche pas à séduire par les promesses d'une égalité trompeuse; des riches, des puissants, des proconsuls, des chefs de synagogue, sont entraînés par ses miracles; bravent les reproches et même les supplices, et de persécuteurs acharnés

deviennent des prosélytes ardents. Ce n'est point ici le lieu d'exposer ce nouveau prodige. Que l'on consulte les historiens sacrés, ecclésiastiques et profanes, et, quand on aura connu ce personnage si supérieur aux autres, on désirera savoir comment cet homme prodigieux, si sincère, si ennemi du mensonge, va expliquer le merveilleux païen. — Cet homme divin (ainsi le nommaient plusieurs païens) n'explique le merveilleux ni par le pouvoir de l'âme, ni par les fantômes de Démocrite ou les corpuscules de Lucrèce, ni par la combinaison des nombres, ni par la vertu de certaines paroles, ni par des hallucinations épidémiques et contagieuses. D'abord il ne nie point. — Les faits qui constituent le merveilleux sont pour lui constants, soit qu'ils consistent en divinations, guérisons, possessions, apparitions, tout ce dont les épicuriens plaisantent; il reconnaît, dans le Nouveau Testament, et proclame l'existence des esprits bons ou mauvais, il déclare que les prodiges des dieux du polythéisme sont dus aux démons. — Il ne nous appartient pas ici d'exposer tout ce qu'il a dit de lui-même; restons dans les limites de notre plan.

Ouvrons le Nouveau Testament, ce livre dont tout chrétien doit croire le contenu comme étant l'expression d'une vérité qu'il faut accepter sous peine d'anathème : — on y atteste l'existence des anges, êtres spirituels qui revêtent quelquefois la forme humaine, qui ont un langage et exercent, comme les êtres corporels, une action sur la matière, mais incomparablement plus puissante. Ce fut un ange qui renversa la pierre du sépulcre. (*Matth.*, XXVIII, 2.)

Ce fut un ange qui ouvrit aux apôtres les portes de leur prison et brisa leurs chaînes. (*Actor.*, V, 19.)

Les anges transportent les corps : quand saint Phi-

lippe eut baptisé l'eunuque de la reine d'Éthiopie, un ange enleva saint Philippe, de sorte que l'eunuque ne le vit plus ; quant à Philippe, il se trouva dans Azot, où il prêcha l'Évangile. (*Actor.*, VIII, 39, 40.)

Les apparitions n'ont pas lieu toujours en frappant les sens; ceux de tous les spectateurs seraient également frappés, ce qui n'est pas. Ainsi Saul, sur le chemin de Damas, voit une vive lumière et entend une voix. Ceux qui l'accompagnaient ne virent pas la lumière et n'entendirent que la voix.

Outre les passages nombreux attestant l'intervention des bons anges, on voit aussi celle des mauvais que Dieu a précipités dans l'abîme. (2 *Petr.*)

Le Nouveau Testament apprend que les démons sont puissants. L'apôtre saint Paul les nomme princes du monde... Il leur reste l'emploi de tromper les hommes... Nous n'avons, dit-il, à combattre ni la chair, ni le sang, ni aucune force visible... mais des principautés, des puissances, des malices spirituelles. — Jésus-Christ appelle Satan le *fort armé* (*Luc.*, XI, 21), et saint Jean le nomme *prince* du monde. (V. les différents passages du Nouveau Testament qui attestent cette puissance.)

La haine que les démons portent aux hommes les incite à leur faire tout le mal que Dieu leur permet, et dans la mesure qu'il a fixée dans sa sagesse.

Si le démon veut cribler les apôtres comme on crible le froment, il en demande à Dieu la permission. (*Luc*, XXII, 31.) Non-seulement les malins esprits tentent les hommes, mais ils leur causent diverses maladies, les obsèdent, les possèdent, à moins que Dieu ne les arrête..... Ils exerceraient de même leur rage sur les animaux appartenant à l'homme, si Dieu le permettait. Lorsque Jésus-Christ voulut les chasser

du corps du possédé de Gérasa, ils demandèrent à entrer dans une troupe de pourceaux; et, dès qu'il l'eut permis, ces animaux se précipitèrent tous dans un lac.

Aussitôt que les démons sont expulsés du corps des possédés, les maladies que causait leur présence sont subitement guéries. — Dieu appelle les apôtres et leur donne autorité sur les démons et le pouvoir de guérir les maladies. (*Luc*, IX, 1.)

Le démon révèle l'avenir. Une fille gagnait beaucoup d'argent par ses divinations dues à un esprit de Python, qui la possédait; dès que saint Paul l'eut chassé, elle ne sut plus deviner, et ses maîtres en murmurèrent. (*Actor.*, XVI, 16.)

Le Nouveau Testament constate l'existence de la magie, le pouvoir des magiciens. C'est ainsi que Simon séduisit les peuples et renversa l'esprit des Samaritains par ses enchantements; on le surnomma la Grande Vertu de Dieu. (*Actor.*, VIII, 9.)

Le magicien Bar-Jésu s'efforçait d'empêcher le proconsul Sergius d'embrasser la foi; saint Paul, regardant fixement cet homme, lui dit: « Enfant du diable, la main du Seigneur s'étend sur toi, tu vas devenir aveugle. » Bar-Jésu perdit aussitôt la vue, et le proconsul, témoin de ce miracle, embrassa la foi. (*Actor.*, XIII.) Jésus, loin de nier les prodiges des démons, vient donc attester leur pouvoir d'en opérer.

S. Paul, après avoir recommandé de ne pas se troubler ni de croire trop légèrement au second avénement, dit que l'impie viendra, accompagné de la puissance de Satan, faisant toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, qui pourront porter à l'iniquité ceux qui ne recherchent pas la vérité... Pour ceux-ci, Dieu permettra ces illusions. Plus loin, il recommande de bien conserver les traditions. Avant

il avait dit : « Le mystère d'iniquité, dont l'œuvre est de renverser le culte de Dieu pour asseoir le règne de l'Antechrist, se forme dès à présent. » (2 *Thess.*, II.)

Ces versets, qui prouvent que le démon continuera de vouloir se substituer à la Divinité, nous apprennent comment, dans le passé, l'oubli de Dieu a pu survenir... C'est en oubliant les traditions, en croyant aux prodiges trompeurs de Satan, que Dieu permet, et qui portent à l'impiété ceux qui ne recherchent point la vérité, mais le mensonge.

Saint Matthieu dit que ces prodiges seront si grands, qu'ils séduiraient les élus, s'il était possible...

Saint Jean nous en révèle l'espèce... — Il fera descendre le feu du ciel, fera parler les statues, les animaux, rendra sain et sauf un des siens blessé à mort. (*Apoc.*, XIII.)

Cette puissance n'appartiendra-t-elle au démon que lors du second avénement? Saint Paul a dit que le mystère d'iniquité se formait déjà; on a vu que les enchantements d'Élymas, de Simon, nuisaient à l'établissement du christianisme ; les prodiges des démons qui ont établi l'erreur dans le passé, qui séduiront lors de la venue de l'Antechrist, peuvent être obtenus dès aujourd'hui par ceux qui consentent à s'aveugler.

Les Juifs, ne pouvant douter des prodiges des démons chez les Gentils, pensaient que Jésus opérait les siens par Béelzébuth ; mais ceux qui parmi eux se convertirent surent discerner les prodiges sataniques des vrais miracles; tous, par l'étude des faits, croyaient à la puissance que Satan peut communiquer à ses adorateurs. — Pourquoi pensaient-ils que Jésus chassait les démons par Béelzébuth? C'est parce que les magiciens qui étaient parmi eux les chassaient en vertu du pou-

voir que Satan leur donnait sur les autres démons. (V. Cassien, *Coll.* VIII.)

Dieu permet que le corps de l'homme soit abandonné quelquefois aux vexations du démon pour sauver son âme (c'est l'obsession). L'incestueux de Corinthe fut livré à Satan pour mortifier sa chair et afin que son âme fût sauvée au jour du jugement. (1 *Cor.*, V, 5.)

Alexandre et Hyménée lui furent également livrés, pour qu'ils apprissent à ne plus blasphémer. (*Tim.*, I, 20.)

Le transport de Jésus sur le pinacle du temple peut être considéré comme un premier exemple du pouvoir du démon pour transporter les corps. On en a un second dans cet autre transport sur une montagne élevée... Le démon, ne pouvant que conjecturer que Jésus fût le Messie, veut le tenter par des pensées d'ambition. (*Matth.*, IV.)

Jésus nous apprend ce que devient l'esprit impur expulsé du corps de l'homme : il s'en va dans des lieux arides, il erre autour des tombeaux pour chercher un repos qu'il ne peut trouver. (*Matth.*, XII, 43.)

Les dieux des Gentils sont encore ici des démons.

Le Nouveau Testament nomme le démon *Baal, Béelzébuth*, etc... Ces noms, qui désignaient des dieux chez les Gentils, étaient synonymes avec le *Diabolos* des Grecs, le *Bélial*, le *Satan* des Hébreux. Il y avait identité entre les princes des démons et les dieux supérieurs des Gentils. Le mot *Baal*, *Beel, Bel*, etc., signifiant maître, seigneur, était joint souvent au nom d'une divinité: Béelzébuth, dieu principal d'Accaron (4 *Reg.*); Belphégor, dieu des Ammonites; Belséphon, à qui on donnait la forme du chien, etc.

Si l'on voulait citer des prodiges divins, on trouve-

rait dans le Nouveau Testament le don de parler des langues inconnues, la révélation des pensées, la vue des choses cachées, les prédictions de l'avenir; les apparitions, les songes, les résurrections de morts, etc.; mais ce pouvoir n'est octroyé qu'à une foi profonde.

Dès que les apôtres eurent reçu l'Esprit-Saint, les Juifs, venus de toutes parts à Jérusalem, furent émerveillés en les entendant parler l'idiome de vingt régions étrangères; ceux qui ignoraient ces langues disaient qu'ils étaient ivres et s'en moquaient. (*Actor.*, II.)

Les apôtres connaissaient les pensées. Ananie et Saphire avaient retenu par tromperie une partie du prix de la vente d'un champ : « Satan vous a tenté, dit Pierre à Ananie...; pourquoi mentez-vous à Dieu? » Ananie expire aussitôt... Trois heures après, Saphire vient faire le même mensonge, reçoit le même reproche et rend aussitôt l'esprit. (*Actor.*, V.)

Dieu parle dans les songes : Joseph est instruit de la sainteté de Marie et averti de fuir en Égypte. — La femme de Pilate est inquiétée dans un songe concernant Jésus-Christ.

Paul et Silas sont dans un cachot, leurs pieds sont serrés dans des ceps, ils prient : la terre tremble, leurs liens tombent, les portes de la prison s'ouvrent... : s'étant réveillé, le geôlier veut se tuer; Paul l'arrête : « Nous voici, lui dit-il. » — Le geôlier, en voyant ce miracle, se convertit. (*Actor.*, XVI.)

Les impies auront beau contrefaire les miracles de la religion nouvelle, l'infériorité est évidente, le doigt de Dieu est encore là pour les arrêter.

Simon le Magicien fait des prodiges qui le font surnommer la Grande Vertu de Dieu; mais témoin lui-même des miracles de saint Philippe, étonné des effets surnaturels opérés par l'Esprit-Saint, il ose deman-

der qu'on lui vende le moyen d'opérer de tels prodiges.

Il suffit à Paul de prononcer une parole pour causer la cécité d'Élymas.

Les fils de Scéva, voyant qu'il suffisait aux apôtres de prononcer le nom de Jésus pour chasser les esprits, pensèrent qu'avec le même nom ils obtiendraient le même résultat. Mais le démon les maltraite : « Je connais Jésus, leur dit-il ; mais vous, qui êtes-vous ? » Réponse qui apprend à tous les exorcistes présents et futurs, que ce n'est point un nom ni des paroles qui chassent les esprits, mais la foi en Jésus-Christ, et que les exorcismes sont des armes inutiles, dangereuses même pour ceux qui n'ont ni assez de foi ni assez de piété pour commander aux démons.

L'action de Satan sur les Juifs les incite à persécuter les apôtres : c'est ce qui a empêché Paul d'aller trouver ses frères, quoiqu'il en eût deux fois formé le dessein ; c'est pourquoi il dit : *Satan nous en a empêchés.* (1 *Thess.*, II, 18.)

Dans la 2e aux Corinthiens, XII, saint Paul dit que Dieu a voulu qu'il ressentît dans sa chair comme un aiguillon, qui est l'ange de Satan...

Le démon, dit saint Luc (VIII, 12), enlève la parole de Dieu de nos cœurs.

Il aveugle l'esprit de ceux qui ne croient pas ; il se transforme en ange de lumière (2 *Corinth.*, XI, 14) ; il tourne autour de nous pour nous dévorer... (1 *Pet.*, V, 8.)

Le Nouveau Testament reconnaît donc ainsi que l'ancien : 1° l'existence des bons et des mauvais esprits (il est en ceci d'accord avec ce qu'on a vu chez les Gentils) ; 2° une puissance inhérente à la nature de ces derniers, s'exerçant sur le monde matériel, agitant,

transportant les corps, remuant les statues, exerçant des cruautés sur l'homme et même sur les animaux, etc., ayant un certain empire sur les sentiments, les actes, les pensées, etc.

Le Nouveau Testament n'est pas un cours de démonologie pour disserter sur les opérations diaboliques ; pourtant ce qu'il exprime suffisait autrefois pour prémunir ceux qui étaient témoins des faits et doit suffire aujourd'hui, à moins que, méprisant l'Écriture sainte, on ne s'obstine à nier le merveilleux, comme les épicuriens, ou à vouloir l'expliquer comme les matérialistes.

Le matérialisme et les négations de l'épicurisme devenus impossibles après les nombreux miracles du christianisme.

Les sectateurs d'un faux culte ont quelquefois poussé le fanatisme jusqu'à s'immoler à leurs divinités. La conviction des premiers chrétiens, opérée par les miracles était si ferme, qu'ils ont aussi, durant trois siècles, souffert le martyre pour l'attester. Les premiers étaient des fanatiques qui aspiraient à se réunir à leurs dieux plus promptement ; les seconds préfèrent la mort plutôt que de renier Dieu, qui s'est manifesté par d'éclatants miracles. Les convictions des uns et des autres étaient solides et basées, on ne saurait se le dissimuler, sur des motifs puissants. A l'époque où nous sommes arrivés, les prodiges païens et les miracles chrétiens furent si nombreux que l'épicurisme et le matérialisme devaient subir une défaite; les néoplatoniciens, il est vrai, ne se sacrifieront point, mais ils sont très-hostiles aux chrétiens, prêts à tout souffrir pour leur foi ; ainsi, malgré sa morale si pure et peut-être à cause d'elle, le christianisme avait des ennemis acharnés. Un seul de ses miracles aurait dû convertir

une multitude de païens (ce qui arrivait souvent), mais plus souvent encore ceux qui ne voyaient pas persistaient à nier; et parmi ceux qui voyaient, plusieurs, par mauvais vouloir, restaient dans l'aveuglement. Les chefs de secte, d'ailleurs, combattaient avec les subtilités de leur dialectique, et les ministres du culte et les pontifes, soutenus par le pouvoir, invoquaient la sévérité des lois contre les chrétiens, qui n'opposaient que leur résignation et le calme de l'innocence. Ceux qui ne pouvaient nier les miracles ni les expliquer les attribuaient au démon; il eût été inutile de leur montrer que la grandeur des prodiges et les vertus des thaumaturges repoussaient une aussi noire calomnie, car leur endurcissement était volontaire; pouvait-il en être autrement pour des hommes corrompus? La nouvelle doctrine substituait une morale sublime et les austérités de la pénitence aux infamies païennes, elle voulait rendre humbles des hommes orgueilleux; chastes des hommes adonnés à la luxure; pénitents des hommes sensuels et voluptueux; convaincre des épicuriens et des sceptiques; elle enlevait à un fantôme de sacerdoce sa puissance.

Malgré tant de corruption, malgré les persécutions, malgré la vigilance du pouvoir et ses rigueurs, les rangs des ennemis du christianisme s'éclaircissaient tous les jours; le sens commun, devant l'évidence des faits, méprisait le rire stupide des ignorants et la bave des impies.— Celle-ci causant des nausées comme le venin du serpent; le dégoût et l'horreur saisissaient les âmes honnêtes. Le peu de vie du paganisme peu à peu s'éteignait. On a vu déjà que les philosophes avaient une grande tendance à rappeler les vieilles doctrines. Dans l'impuissance d'expliquer naturellement le merveilleux, on sentit qu'il fallait revenir à reconnaître

l'intervention de la divinité; les oracles d'ailleurs se rendaient encore et, comme on l'a dit, les guérisons d'Esculape et de Sérapis s'opéraient dans les temples. Le vieux culte aurait donc conservé et récupéré des sectateurs, s'il eût été possible de le purger de ses absurdités. Il plaisait en favorisant de honteux penchants, ses fêtes charmaient les imaginations poétiques et ceux qui aiment le culte des souvenirs.

Enfin l'antique serpent qui ne dort pas ne pouvait ainsi renoncer à sa proie. — Les chrétiens instruits dans la vraie doctrine sentaient que Dieu permettrait une épreuve; Satan voyait que son royaume lui échappait; — il avait amené les hommes au matérialisme, il les avait fait tomber dans l'athéisme, pire que l'idolâtrie, et les faits miraculeux renversaient l'athéisme; l'épicurisme était méprisé par les stoïciens alors nombreux, et le polythéisme, sous l'empire d'une raison plus épurée, faisait place au christianisme. — Que fera donc Satan? — Il essayera bientôt de concilier le polythéisme avec la raison, ce sera le *néoplatonisme*, et comme il lui est permis de tribler les nouveaux chrétiens, nous verrons aussi qu'il fit surgir les hérésies; il continuera enfin de susciter contre les chrétiens la haine de leurs ennemis. En effet, on accusait les premiers de toutes les calamités, si le Nil n'inondait pas assez les terres d'Égypte, si le Tibre débordait dans les campagnes voisines de Rome; s'il survenait pluies ou sécheresse, tremblements de terre, guerres, famines ou grêles, le peuple accusait toujours les chrétiens : ces ennemis des dieux étaient cause de tous les fléaux, et accusés même de la multiplication des rats et des sauterelles; alors le peuple criait de toutes parts : *A bas les chrétiens, exposez-les aux bêtes!*

On le sait, l'épreuve (Dieu la permettait) fut terrible;

Satan criblait et cribla tant dès le premier siècle, qu'un instant on vit le grain du Seigneur diminuer. On lit dans une correspondance de Pline avec Trajan que les temples païens, qu'on croyait abandonnés, devinrent un instant plus fréquentés. En parlant du christianisme, Pline disait : « Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages, les campagnes, mais on peut y remédier... Ce qu'il y a de certain, c'est que nos temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que les sacrifices longtemps négligés recommencent... »

On aurait pu penser que le christianisme, malgré la promesse du Maître, succomberait sous tant de coups. La nature dépravée de l'homme lui suscitait partout des ennemis, car il ne promet ici-bas que des croix et des souffrances ; mais il assurait aussi au delà un bonheur sans fin ; et comme garant, c'étaient des miracles éclatants, publics; des maladies incurables guéries, des morts ressuscités ; de sorte qu'une religion prêchée par de pauvres artisans bravait toutes les puissances de l'enfer et du monde.

S'il y a des défections de la part de quelques chrétiens peu affermis, la foi de ceux qui restent fidèles se réchauffe. Dieu a dit que les ennemis de son Église ne prévaudraient jamais contre elle ; quoique attaquée par tous les moyens que la ruse et la rage de Satan peuvent suggérer aux hommes, tout se remplit de chrétiens de tout état, de toute condition, d'hommes qui ne sont ni crédules ni avides de nouveautés. Contre les vociférations de la multitude, la hache des bourreaux et les rugissements des lions, on observe la sérénité du juste dont l'âme aspire à s'envoler au ciel. Contre le néoplatonisme, dont nous allons parler avec quelque étendue, surgiront, avec les miracles du chris-

tianisme, des écrivains qui ont été païens, initiés aux mystères; philosophes, orateurs, hommes savants, illustres, qui connaissent les deux religions et la vanité des sectes philosophiques; ils exposeront les motifs de leur conversion, et pourquoi ils ont abandonné une religion dont les dieux donnaient l'exemple de tous les vices, pour en suivre une qui prêchait le renoncement à tous les biens de ce monde et à tous ses plaisirs; ces hommes deviendront les apologistes de la religion du crucifié.

Avant d'exposer leurs écrits, examinons d'abord le néoplatonisme, ce moyen puissant de rétablir le paganisme sur sa base; nous verrons un jour les hérésies, arme non moins terrible, suggérées par le même adversaire.

Le néoplatonisme multiplie ses prodiges (troisième et quatrième siècles); Ammonius, Plotin, etc.

Satan, pour parler le langage des chrétiens, a changé de batterie, l'épicurisme tombe, le polythéisme fait entendre les râlements de son agonie, on croit nécessaire, pour le ressusciter, de le mettre en harmonie avec la philosophie, qui va elle-même être modifiée; celle-ci n'a su que détruire; mais n'ayant pu trouver la vérité dans le monde visible, il faut la chercher dans le monde invisible et unir l'illuminisme à la philosophie; on ne sera plus sceptique, mais idéaliste, éclectique et mystique. Tel fut le moyen que suggéra Satan pour empêcher que la religion de Jésus ne remplaçât celle de Jupiter et d'Osiris.

L'Orient soufflait de nouveau, comme il a été dit, les doctrines de Pythagore et de Platon; Ammonius, portefaix d'Alexandrie, en conciliant Platon avec Aris-

tote, donna un merveilleux éclat à l'école d'Alexandrie. Plutarque dit qu'il forma le projet de concilier toutes les écoles philosophiques. Il choisit dans le christianisme ce qui s'accordait avec les doctrines égyptiennes et celles de Platon ; ce qui était contraire à son système fut rejeté comme des altérations faites par les disciples du Christ.

Ce système consiste à reconnaître un être nécessaire (Dieu), de la substance duquel sont sortis tous les autres êtres, la foule des génies, des démons, et l'âme humaine. Plusieurs philosophes pensaient que certains minéraux, certaines plantes pouvaient donner à l'âme un degré de subtilité propre à faire voir les démons. D'autres, dédaignant ce commerce, s'unissaient à l'Être suprême par l'extase. Ammonius attribua aux génies et aux démons les divers prodiges de toutes les religions, et pensa que le but de la philosophie devait être d'élever l'âme au-dessus des impressions corporelles, d'exciter sa partie sensible pour la mettre en rapport avec les esprits. On avait été forcé de reconnaître les miracles du Christ, qu'on assimilait à Pythagore, à Empédocle, à Apollonius, etc., lesquels, comme on sait, commerçaient avec les puissances célestes. Plotin, Origène, Porphyre, Amélius, Hiéroclès, Jamblique, etc., furent les disciples de l'école d'Ammonius : dès que Plotin l'entendit parler, il s'écria : *C'est celui-là même que je cherchais*. Après avoir écouté ses leçons pendant onze ans, il alla étudier les doctrines des sages de l'Inde et suivit l'empereur Gordien pour entendre ceux de la Perse. Les néoplatoniciens eurent de nombreux disciples, et parmi ceux-ci les personnes les plus considérables : des hommes d'État, des sénateurs. Tous ces personnages, la plupart d'un génie élevé, vaste et pénétrant, furent convaincus que l'homme peut se mettre en rapport

avec les génies et opérer des prodiges. — Combien les temps sont changés! Plotin et tous ses disciples étaient persuadés, comme lui, qu'il était sous la protection d'un génie, non de ceux qu'on nomme *démons*, mais *dieux;* son disciple Porphyre raconte qu'un prêtre d'Isis, voulant évoquer le génie de Plotin, reconnut que ce génie était un dieu. Plotin lui-même était si fier de ce privilége, qu'étant prié par Amélius d'assister à un sacrifice fait aux génies, il répondit fièrement : — « C'est à eux de venir à moi et non pas à moi d'aller à eux, » — réponse orgueilleuse qui ne s'explique que par la conviction qu'avait Plotin de la supériorité des intelligences avec lesquelles il communiquait. — Non-seulement Plotin prédisait, découvrait les choses cachées, mais les génies étaient impuissants contre lui. Ainsi, le magicien Olympius, voulant le maléficier, vit que tous les maléfices qu'il voulait faire tomber sur Plotin, étant repoussés, retombaient sur lui-même, et il avoua qu'il était bien puissant, puisqu'il renvoyait à ses ennemis les traits que ceux-ci lui décochaient. — Ce qu'il y a de plus admirable, dit Bayle, c'est que Plotin connût les machinations magiques de son ennemi. « Le corps d'Olympius, disait Plotin, est en ce moment plissé comme une bourse, ses membres se froissent, etc. »

Ainsi la religion expirante s'est revivifiée : les néoplatoniciens ont pu rallumer son flambeau, presque éteint, au feu sacré des antiques religions de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse. Nous voudrions aborder quelques détails dans un sujet si intéressant et si peu connu, mais il faudrait encore ici des volumes où l'on ne peut [illegible] que quelques pages.

[illegible] Plotin, le monde est éternel et la forme du [illegible] le panthéisme mystique : l'âme [illegible] une nature que Dieu d'où elle est

émanée, et dès cette vie tend à retourner à sa source divine; elle peut récupérer sa puissance par la magie. Dieu est l'âme du monde, toutes les âmes en sont émanées, comme les rayons solaires émanent du soleil. Plotin, en expirant, disait : « Je fais un dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers. » C'est l'ancien stoïcisme; voyons ce que la nouvelle doctrine y ajoutait.

La secte éclectique des néoplatoniciens absorbant presque toutes les sectes, excepté celle d'Épicure déjà presque anéantie, le néoplatonisme emprunta au christianisme sa trinité, son médiateur, son verbe, ses anges, ses démons, sa théorie de la grâce, sa pénitence, sa prière; il eut ses inspirés, ses prophètes, ses prodiges. On retrouvait chez les anciens quelque chose d'analogue à ceci, mais non tel que la doctrine néoplatonique l'enseigne.— La substance éthérée dont le rayon solaire est le principe préside immédiatement à la conservation du monde éternel; au-dessus de cette substance est le monde intelligible; au degré suprême, *Dieu*: le soleil est au monde visible ce que Dieu est à l'égard du monde intelligible. Il y a dans le monde supérieur un soleil de vérité dont la lumière, qui est l'action d'un esprit pur, propage la clarté dans l'univers. (Julien, *Panég. du soleil*. — *Mém. de l'Acad. des inscr.*)

L'homme s'élève à Dieu par l'extase, qui réduit l'âme à l'état d'essence pure; il lui est révélé ce qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître par lui-même; — c'était le délire (μανία) de Platon, auquel l'âme parvient par la théurgie, qui établit l'*unification* avec Dieu par l'extase. — Dans le mysticisme de Plotin, l'homme se trouvait donc changé en Dieu, et nous verrons dans Jamblique que la théurgie lui en communique la puissance. Ainsi la nouvelle philosophie ressuscite les anciennes croyances,

en leur faisant subir des modifications. Tous les efforts de la philosophie l'ont conduite, après de longues études, à avouer qu'elle ne peut rien savoir, puis à reconnaître, après les erreurs de plusieurs siècles, que les vieilles traditions étaient encore ce qu'il y avait de meilleur.

Théurgie : à quel signe on distinguait les dieux des mauvais esprits. Variété des opinions entre Plotin, Porphyre, Jamblique, etc.

La théurgie (V. *Hist. de l'Académ.*, art. Théurgie) avait les mêmes rites que les anciens mystères, elle produisait les mêmes merveilles ; Porphyre et Jamblique, qui s'étaient fait initier à Éleusis, nous l'apprennent. Les mêmes divinités y étaient invoquées ; non-seulement on y retrouvait ces dieux qui autorisent les vices, mais on voyait qu'on ne les sert bien qu'en se livrant à toute la fougue des passions, et cependant, par une contradiction qu'on a déjà dû remarquer, pour parvenir à cet état divin où l'âme, dégagée des liens corporels, voit l'essence divine et est unie avec elle intellectuellement, il fallait recourir à la médiation des démons, employer la prière, les ablutions, les parfums, la pratique des sacrifices et garder la continence. Pour réussir, on devait observer exactement tout ce que prescrivait le formulaire. Des paroles qui n'appartenaient à aucune langue et n'avaient aucun sens étaient prononcées ; dès la plus haute antiquité, elles avaient passé chez les Grecs : Porphyre en témoignait un jour sa surprise à Jamblique ; celui-ci lui assura que ces mots bizarres avaient une signification pour les dieux et n'en étaient même que plus respectables. Les Égyptiens, les Assyriens s'en servirent les premiers, dit-il, et les cérémonies perdraient toute leur

vertu si on y substituait des rites nouveaux et d'autres paroles. On s'est relâché sur ce point dans les temps modernes... — Qu'est-il arrivé? — Les évocations restaient sans effet.

Porphyre[1], croyant à de bons et à de mauvais démons, était d'avis qu'il fallait apaiser ces derniers, mais se délivrer de tout ce qui leur est soumis; c'est pourquoi il recommande l'abstinence. — Jamblique eut des rapports plus intimes avec les dieux que Porphyre; sa science théurgique l'emportait sur celle de ce dernier, qui le consulta sur divers sujets qui l'embarrassaient. Ainsi il lui demande pourquoi, après avoir invoqué les bons esprits, on commande aux mauvais d'exécuter les volontés injustes des hommes; il est surpris qu'on leur fasse des menaces pour les contraindre. — Porphyre ne niait pas les apparitions des dieux pendant la célébration des mystères; mais la difficulté de discerner les bons esprits des mauvais le troublait; il interroge Jamblique sur l'opinion de ceux qui pensent que toutes les prédictions émanent des mauvais démons; Apulée était de ce nombre; on a vu qu'il leur attribuait les passions de l'homme, les prédictions des devins et les opérations de la magie. Porphyre paraissait adopter ce sentiment et penser que les devins recevaient leur pouvoir d'esprits fourbes qui prennent toutes sortes de formes, etc.... Porphyre propose ainsi à Jamblique différentes difficultés qu'il est impossible d'analyser toutes ici.

Jamblique, dans son *Traité des mystères*, donne des

1. Ce philosophe, disciple de Plotin, outre ses connaissances théurgiques, avait un savoir qui, dit-on, s'étendait à tout. Il a fait un grand nombre d'ouvrages. Le plus célèbre est celui qu'il composa contre les chrétiens; le plus dangereux sans doute, et le plus répandu, puisqu'une partie des saints Pères s'occupa de le réfuter.

Le pouvoir de prédire, selon Jamblique, n'appartient ni à l'art, ni à la nature; mais on doit le rapporter aux dieux : *Potestas præsaga refertur ad deos.*

Après avoir reconnu que les songes sont dus à diverses causes naturelles, Jamblique dit que ceux qui viennent des dieux n'arrivent pas comme les premiers; on peut les avoir même dans la veille, alors on entend des voix qui disent brièvement ce qu'on doit faire.

Il traite ensuite de l'inspiration pendant la veille; Porphyre avait parlé de deux genres d'inspiration, l'un dans le sommeil, l'autre dans la veille qui faisaient prédire l'inspiré. Jamblique dit que celui qui semble être dans le sommeil ne dort pas, et que celui qui paraît éveillé n'est pas proprement dans l'état de veille... leur vie est sous l'empire du dieu qui donne l'inspiration.

Dans le chapitre *Inspiratus habet deum pro anima*, Jamblique dit : Le plus grand signe de l'inspiration, c'est de voir descendre l'esprit, et d'être conduit et enseigné mystiquement par lui. L'inspiré, avant de le recevoir, voit une certaine apparence de feu; quelquefois les spectateurs le voient comme lui, soit quand il arrive, soit quand il se retire : —*Adveniente sive recedente.* — Ceux qui sont experts dans ces choses distinguent à quel ordre appartient le dieu et quelle est sa puissance... L'inspiré ne fait et ne dit rien par lui-même étant entièrement conduit par l'esprit divin.

Porphyre disait que l'inspiration était un mouvement de l'âme uni au souffle divin; Jamblique soutient qu'il n'y a rien d'humain, mais la divinité s'empare de toutes les puissances de l'âme. Jamblique expose les divers sentiments relatifs à la cause qui fait deviner; — elle n'appartient, dit-il, ni au corps ni à l'âme, il en donne les raisons. La cause, ce sont les dieux qui

descendent en nous, qui s'emparent de tous nos organes, et qui parlent par la bouche de celui qui est transporté de la fureur sacrée : *Per os furentis.*

Porphyre pensait que les dieux étaient contraints par l'homme qui les évoque, Jamblique nie qu'il en soit ainsi. L'invocation rapproche le prêtre du dieu par une sorte d'assimilation, mais il ne fait pas violence à la divinité.

Les prodiges et les divinations n'ont lieu par aucune vertu ni des actes, ni des corps, ni de l'âme, mais par la libre puissance de Dieu, ce que Jamblique expose dans cinq pages. Douze autres pages traitent des songes divins et humains.

Porphyre consulte encore Jamblique sur une opinion qu'il ne partage pas, qui attribuait les prédictions et les guérisons aux mauvais démons qui feignent être des dieux ou de grands démons, ou des âmes de trépassés. Quoique Jamblique se fasse une sorte de scrupule de mélanger le sacré avec le profane, il répond : Que les sages de Chaldée lui ont appris que les dieux accordaient aux bons par les sacrifices le vrai bien, et que leur présence chassait les mauvais comme la lumière dissipe les ténèbres. Un sacrificateur pieux ne peut être troublé par eux, celui qui serait vicieux, qui n'observerait pas les rites, ne pourrait faire venir les dieux. Les mauvais démons accourraient, il serait aussitôt rempli d'un esprit fort méchant, les prêtres profanes deviendraient dissolus et méchants comme lui...— Dans les sacrifices légaux cela n'arrive pas, les dieux embrasent le ministre de leur feu divin et les méchants démons disparaissent comme la foudre. Vous avez donc agi témérairement, ô Porphyre ! lui dit Jamblique en rappelant l'opinion de ceux qui attribuent la divination aux mauvais démons : sachez que ceux-ci sont dès le

commencement dans les ténèbres, et ne peuvent ni discerner le vrai du faux, ni comprendre les causes des événements.

Ceci n'étant qu'un extrait fort tronqué, ne doit pas empêcher les lecteurs curieux de connaître le sujet si intéressant du merveilleux chez les néoplatoniciens, de recourir à Jamblique ; il nous reste à parler des prodiges de la théurgie. — On a déjà parlé au chapitre des mystères des apparitions des dieux ; quoique forcé d'être court, nous en dirons encore ici quelques mots pour donner une idée plus complète du pouvoir conféré aux prêtres dans les mystères.

Jamblique, pontife des mystères secrets, répond à Porphyre, qui lui demandait plusieurs éclaircissements sur divers points faisant le sujet d'une lettre adressée à Anebon : après avoir dit que c'est par la théurgie que l'âme se dégage de ses liens charnels, après avoir dit que les anges entourent en grand nombre ceux qui exercent le ministère sacré et les élèvent à un état divin, il expose qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, ils prédisent l'avenir, parlent un langage divin, ne vivent plus de la vie animale... Le feu n'a plus de pouvoir sur eux, ils peuvent marcher sur des brasiers ardents sans le sentir, le dieu qui les anime en repousse l'ardeur ; s'ils en éprouvent les atteintes, il ne leur cause nulle douleur, ils sont insensibles aux piqûres et aux écorchures. Il y a plus, ils sont invulnérables, on les perce avec des lances et des épées, il n'en reste pas de vestiges ; leurs actions n'étant plus humaines, ils peuvent passer dans des lieux impénétrables, inaccessibles..., marcher sur les eaux comme sur des chemins solides ; tous n'opèrent pas les mêmes prodiges, les opérations et leurs effets diffèrent selon les personnes.... Chez les uns, tous les membres du corps sont agités à la fois,

d'autres n'éprouvent des mouvements convulsifs que dans un seul membre. A ces mouvements divers succède un repos profond, un calme subit; dans cet état ils entendent des bruits de toute sorte, mélodieux, effrayants, lugubres; tantôt ce sont des voix qui chantent en chœur, tantôt des voix discordantes, continues, ou avec interruption... Parmi ces inspirés, les uns se livrent à des danses, d'autres à des chants... Il en est dont le corps grandit parfois comme un colosse, d'autres fois il se rapetisse comme celui d'un enfant.... On voit les uns s'élever en l'air, se diriger horizontalement, puis, se laissant tomber, ils ne sont point blessés...; tout cela n'effraye personne, car ce prodige se manifeste souvent. La plus insigne marque d'intervention divine, c'est de voir descendre l'esprit, comme on l'a dit précédemment.

On ne peut rapporter ici les réponses que donne Jamblique aux diverses questions que lui fait Porphyre; —Ce dernier pensait que l'âme devinait dans les songes. Jamblique lui répond que les songes qui viennent de causes humaines ne sont pas véritables ou ne se réalisent que par hasard.

Porphyre, outre les prédictions ou les oracles obtenus publiquement, parle des divinations particulières faites par certains moyens qui attirent les esprits pour prédire. Jamblique les rejette; ceux qui se confient, dit-il, à ces signes négligent la religion et ne peuvent communiquer avec la Divinité, qui fait seule de véritables prédictions; ils tombent sous la puissance des mauvais démons qui mentent et trompent..., *qui mentiuntur et fallunt*, etc.

Jamblique dit plus loin que les dieux donnent des signes qui annoncent l'avenir par le ministère de la nature universelle ou par le moyen des démons ministres

qui gouvernent toute la nature, selon la volonté des dieux. Ils opèrent des changements dans les viscères des victimes pour avertir les hommes. Il est manifeste que cela se fait par opération divine, car souvent on ne trouve plus les organes indispensables à la vie, ils ont été enlevés subitement.

Porphyre s'étonne que les dieux révèlent l'avenir par la farine... — Jamblique lui répond qu'ils le font par un excès de bonté; la Providence est si disposée à nous annoncer l'avenir par divers signes que les pierres, les baguettes, le bois, le froment, la farine, etc., sont pour elle des moyens : elle anime les objets inanimés, donne le mouvement aux choses inertes et l'intelligence à ce qui est dépourvu de raison. La Divinité qui parle dans la bouche des fous se sert ainsi des choses les plus viles, etc. *Inspiratus... habet Deum pro anima.*

S'il était permis de continuer cet examen, on verrait que la science du disciple l'emporte sur celle du maître. Porphyre est éclairé ainsi par Jamblique sur différents points de la doctrine religieuse. Cependant les sentiments de Jamblique n'étaient pas généralement admis, les païens n'étaient pas d'accord sur tous les chefs : l'un avait une opinion que l'autre rejetait, parce que leur commerce avec les dieux les trompait; tout y était ténébreux et contradictoire.

L'auteur des Oracles de Zoroastre, en attestant aussi les prodiges de la théurgie, indique ce qu'on doit faire suivant la forme que prennent les démons : « Quelquefois, dit-il, vous verrez dans les mystères sacrés des temples un feu d'une figure et d'une couleur étrange qui passe avec rapidité; vous entendez des voix confuses, avec un bruit, un fracas qui ressemble à celui du tonnerre; vous apercevez, au milieu des flammes, un coursier fougueux monté par un cavalier nu, d'autres fois

avec des vêtements resplendissants d'or... Un moment après, tout est dans le trouble et dans l'horreur, le ciel n'a plus sa forme sphérique, les astres ne donnent plus de lumière, la lune apparaît toute noire, la terre tremble, il sort de son sein des chiens ou d'autres animaux menaçants qui effrayent, etc. Mais ce sont les dieux qui vous présentent ces choses et vous honorent de leur visite; pour la mériter, il faut que votre âme soit purifiée par les sacrifices. » — Il paraît donc que l'auteur de ce fragment ne possédait pas, pour discerner les esprits, les règles de Jamblique, puisque ces apparitions, qui étaient pour lui toutes divines, n'étaient, d'après le sage de Chaldée, que des apparitions de mauvais esprits. On croyait généralement que le pouvoir des démons était tout terrestre. Celse, Apulée, pensaient qu'en étudiant la magie théurgique, il fallait se garder de trop se livrer à l'amour des choses corporelles. Les sages avertissaient que presque tous les démons avaient une passion désordonnée pour les voluptés charnelles, étaient avides de sang et de sacrifices, couraient après les concerts, ne pouvaient rien opérer de mieux que des guérisons, faire des prédictions et tout ce qui concerne la vie périssable.

Il est constant qu'il n'y avait rien de bien fixe sur certains points de la théurgie; quelques-uns y voyaient encore une cause naturelle jointe à l'influx divin; mais les plus instruits n'y voyaient que la Divinité s'emparant des prophètes ou devins; grand nombre de passages dans Jamblique, instruit aux bonnes sources, viennent le prouver.

Ils différaient ainsi de sentiment dans le discernement des esprits et ne distinguaient pas facilement la théurgie de la goétie, source de difficultés insurmontables, d'autant plus graves que les opinions mêmes des

plus savants étaient parfois fort opposées entre elles. — Vous prétendez qu'on doit regarder comme des magiciens les fidèles disciples de Pythagore et d'Orphée, disait Apollonius de Tyane, et vous attachez à ce titre l'idée la plus odieuse; moi je soutiens qu'ils sont les plus fidèles disciples de Jupiter, s'ils mènent, comme ils le doivent, une vie divine : quiconque n'est pas magicien est un athée... — Il entendait parler sans doute de la magie théurgique et non de la goétie; car, pour celle-ci, Philostrate dit qu'Apollonius avait des sentiments d'horreur.

Au milieu de ces opinions nécessairement divergentes, parce que les dieux le voulaient ainsi; ce qu'on voit chez tous les néoplatoniciens c'est la ferme croyance aux apparitions des dieux, à l'existence des démons bons et mauvais, et des âmes des défunts qui, grossissant leur nombre, apparaissaient comme les dieux et les démons; la ferme croyance aux oracles et aux diverses divinations, à tous les prodiges enfin qui vont maintenant se multiplier, simuler les miracles du christianisme et jeter ainsi le trouble chez les nouveaux chrétiens. Parmi les païens, les uns prétendaient que les prodiges des mauvais démons n'étaient que des illusions ainsi que leur apparition; les vrais prodiges, les apparitions réelles n'appartenaient qu'aux dieux. Pour les chrétiens, les dieux et les démons étant les mêmes, ils soutenaient que tous les prodiges du paganisme étaient des impostures diaboliques, et que les païens devenaient le jouet des démons[1].

1. Jamblique dit que les apparitions des dieux ne sont point fantastiques, mais réelles; tandis que celle des mauvais esprits est imaginaire et trompeuse.

Des objets animés par la Divinité et surtout des talismans.

En parlant du merveilleux chez les néoplatoniciens, on ne peut passer sous silence ce qui fait le sujet de ce paragraphe. Les néoplatoniciens, comme disciples d'Orphée, de Pythagore, etc., qui avaient donné aux Grecs la pratique des talismans, devaient y attacher la même importance que ces derniers. — La théurgie, outre la purification de l'âme, perfectionnait les êtres corporels, les mettait dans un rapport convenable avec la nature universelle. L'art de la théurgie consistait à trouver les moyens de disposer les pierres, les métaux, les parfums, tous les corps enfin, à recevoir l'influence divine, par l'entremise des esprits qui animent les astres. Par certaines pratiques, ces corps étaient rendus sacrés, et se trouvaient remplis de la Divinité qui venait résider en eux pour être utile aux hommes. D'après ces principes, on fabriquait des statues auxquelles on attribuait, en vertu des influences de l'astre, de vrais prodiges. Ainsi les statues parlaient, s'agitaient;... — avec une Vénus couchée on faisait cesser la grêle, etc. (De l'Isle, *des Talismans*.) C'est pourquoi Apollonius laissait, en parcourant la Grèce, des talismans partout où il passait. — Constantinople étant extraordinairement fatiguée par les serpents et les scorpions, il grava sur le cuivre le signe de ces reptiles, en ayant soin d'observer la vertu planétaire, et aussitôt les habitants furent délivrés. Ce fut aussi par un talisman qu'il empêcha les inondations du fleuve Lycus (*Cedrenus in Claud.*); pouvoir admirable reconnu dès la plus haute antiquité; Trismégiste disait à Asclépius : « Considérez quel est le pouvoir de l'homme; voyez ces statues animées qui ont un esprit qui leur donne la vie..., qui font tant de

grandes choses..., qui envoient des maladies et qui les guérissent, » etc., etc. (S. Aug., *Cité de Dieu*, VIII, 23.)

Est-il bien constant que les néoplatoniciens crussent à tant de prodiges?

La première pensée qui se présente à l'esprit, c'est la question de savoir si, après une si longue incrédulité, à une époque de très-haute civilisation, des hommes revêtus des plus hautes charges de l'État, des philosophes les plus éclairés de ce temps, ont cru réellement aux prodiges du néoplatonisme; s'ils n'ont pas plutôt feint d'y croire et favorisé les jongleries de quelques prestidigitateurs pour les opposer aux miracles des chrétiens. — Pour toute réponse, on pourrait inviter le lecteur à parcourir les historiens profanes, les traités philosophiques, les Pères de l'Église et les historiens ecclésiastiques; car il ne douterait plus de l'entière conviction des néoplatoniciens.

Il est très-constant que les platoniciens qui avaient été sceptiques, redevinrent croyants aux prodiges dont ils furent les acteurs ou les témoins. Ce fut une raison pour réhabiliter tous ceux que l'épicurisme avait niés, et pour exhumer les vieux prodiges et les anciens oracles; mais les uns, comme Celse, dans le but de faire douter des miracles chrétiens comme on doutait des prodiges païens; d'autres, enfin, fermement convaincus des uns et des autres, pour essayer, mais en vain, de démontrer la supériorité des prodiges païens. — Celse, rappelant les cures d'Esculape et les oracles d'Apollon, disait: Pourquoi oublier les prodiges d'Aristée, d'Abaris, de Cléomède, tandis qu'on vante ceux de Jésus?... — Le premier s'était montré à Cyzique un instant après qu'il se fut enfermé chez un foulon, à Proconèse; le se-

cond, comme on sait, chevauchait en l'air sur une flèche; et le troisième, s'étant caché dans un coffre, s'y était rendu invisible à ceux qui le poursuivaient, et l'oracle avait déclaré que c'étaient là de vrais prodiges.

Jésus connaissait la mauvaise vie de la femme adultère qu'il n'avait jamais vue. Plotin n'avait-il pas découvert le vol secret d'un collier de perles... prédit la mort d'un de ses disciples, et connu la résolution qu'avait prise Porphyre, dans sa mélancolie, de se faire mourir? Plotin ne voyait-il pas les dieux, ne conversait-il pas familièrement avec eux? L'oracle ne déclara-t-il pas après sa mort qu'il était au nombre des divinités? Porphyre, moins favorisé des dieux, ignorant, sceptique même sur quelques points, ne les avait vus qu'une seule fois; cependant il avait chassé d'un bain le démon qui s'en était emparé, et obtenu un oracle important... Mais Jamblique voyait souvent les dieux; on l'a trouvé quelquefois, lorsqu'il était en contemplation, élevé en l'air de dix coudées, et on a vu son corps briller de la plus vive lumière.

Édèse, son disciple, n'a-t-il pas des visions quand il veut, après avoir récité certaine prière? Les dieux lui révèlent l'avenir dans son sommeil, et un jour qu'il avait oublié ces divins oracles, son valet lui fit remarquer qu'ils étaient écrits sur le dos de sa main.

Esculape apparaît en songe et guérit des maladies : Jamblique, Julien, etc., l'assurent; il se fait tant de choses extraordinaires, que cela surpasse tout ce qu'on peut en dire. — Ainsi s'exprimaient beaucoup de païens frappés des prodiges des néoplatoniciens : « Si les simulacres que nous érigeons ne sont pas des dieux, disaient-ils, pourquoi donc ont-ils tant de puissance? Est-il vraisemblable que des statues inanimées, immobiles aient un tel pouvoir? » Les dieux, disait

Porphyre, sont dans les statues comme dans un lieu saint; Jamblique fit un ouvrage pour le prouver à ceux qui auraient pu en douter. »

Celse faisait voir que la religion païenne était sanctionnée par les opérations extraordinaires des génies et par des prédictions.

« Est-il besoin, disait-il, de parler des oracles, des prophètes, des inspirés.....? Que de choses les dieux n'ont-ils pas révélées à ceux qui leur offraient des victimes? Par combien de prodiges la Divinité n'a-t-elle pas fait connaître qu'elle était présente dans les temples... Les dieux se sont montrés, ils ont puni ou récompensé, frappé les uns de maladie, les ont fait tomber en démence, et forcés d'avouer leurs crimes secrets... — D'autres ont été guéris, délivrés de la colère des démons... (Orig. c. Celse, VII, VIII.)— Qu'on se transporte dans les temples de Trophonius, d'Amphiaraüs, de Mopsus, où les dieux apparaissent sous la forme humaine, réelle, évidente.— Ces prodiges étant actuels, il n'était guère possible de nier ceux des temps passés. On pouvait se transporter à Tricca, Cos, Épidaure, Claros, Pergame, etc., où le souvenir de tant de guérisons et de prédictions obtenues n'était point perdu. Mais si on veut être mieux assuré de cette profonde conviction des païens les plus éclairés, dont plusieurs devinrent chrétiens, on peut consulter Eusèbe, Athénagore, Maxime de Madaure, Ammien-Marcellin, Lucien, Celse, Ælien, Tacite, Suétone, Dion, Eunape, Justin, Philostrate, Zozime, Valère-Maxime,» etc., etc.

Les païens avaient des arguments non moins puissants que leurs prodiges : « Comment voulez-vous, disaient-ils aux chrétiens, que nous ajoutions foi à vos paroles, et que nous abandonnions le culte de nos dieux pour le vôtre (*Minucius Felix*)? Ils rappelaient alors

les bienfaits qu'ils en avaient reçus, en faisant envisager aux chrétiens leur triste position, forcés d'errer çà et là, punis du dernier supplice, etc. — Le Dieu des Juifs est si inférieur aux nôtres, disaient-ils encore, que nous l'avons fait captif, ainsi que la nation qui l'adorait. » Puis ils se moquaient de la crédulité des chrétiens, qui croient qu'une vierge a enfanté, que les corps ressusciteront, qui ont reçu leur doctrine des Barbares... Ils leur reprochaient jusqu'à leurs macérations, leurs jeûnes, leur mépris de la vie et des biens terrestres. Une accusation plus grave contre les chrétiens, c'était d'égorger un enfant, de le manger, et, après avoir éteint les lumières, de se livrer à d'infâmes impudicités. A ce sujet, saint Théophile, patriarche d'Antioche, disait à Autolycus : « Malgré votre prudence, vous ajoutez foi à ce que vous disent des insensés. Comment avez-vous pu croire les faux bruits que les impies ont répandus?... » — Pline fit une information juridique et reconnut la calomnie. — Mais ce mépris dont les chrétiens étaient l'objet, la crédulité qu'on leur reprochait, l'accusation de magie, les horreurs dont on vient de parler, le reproche d'être la cause des châtiments des dieux, etc., s'opposaient, concurremment avec les prodiges païens, à l'établissement du christianisme; cependant, en dépit de ces divers obstacles, il triomphera. Les apologistes nous apprendront par quels moyens les temples païens vont bientôt être renversés, malgré les oppositions de toute nature, malgré l'intérêt des prêtres à soutenir le néoplatonisme, et malgré la ferme résolution des magistrats, prêts à tout entreprendre pour écraser le nouveau culte. Quelques mauvais chrétiens, qui connaissaient les miracles et la doctrine du christianisme, apostasièrent; ils pouvaient en divulguer les secrets, et s'ils avaient reconnu des

prestiges et des impostures dans les miracles, les dévoiler; pourtant nul ne les attaqua; les prodiges de la théurgie osèrent lutter contre les miracles et les contrefaire, mais nul n'osa en nier l'éclat. L'apparition d'une croix à Constantin et à son armée décida la conversion de cet empereur, qui favorisa les progrès du christianisme, donna de la splendeur à son culte et proscrivit l'idolâtrie. Ce n'est pas ici le lieu de démontrer la sincérité de la conversion de ce prince. Quatre historiens contemporains ont parlé de cette apparition qui remplit d'étonnement l'armée, qui en fut elle-même témoin; elle est attestée aussi par des médailles frappées en mémoire de cet événement. (V. Euseb., *Vie de Constantin.*)

L'épreuve devait continuer, Satan devait cribler encore; Dieu ne voulait pas que le zèle des vrais chrétiens pût se refroidir. Après trente ans de paix et de triomphe, le christianisme devint l'objet de la haine de Julien, qui ne renouvela point d'abord les anciennes persécutions; mais cet empereur, en rétablissant le paganisme, en ôtant à l'Église du Christ ses priviléges, en excluant les chrétiens de toutes les charges, en leur défendant même l'étude des sciences, en tolérant ou excitant contre eux des émeutes, en fomentant surtout les hérésies, lui portait des coups non moins funestes qu'en répandant le sang des martyrs.

Julien, Maxime, Libanius, etc.; leurs pratiques superstitieuses.

S'il était possible de douter encore des convictions des néoplatoniciens, on pense que le doute ne serait plus permis en lisant la Vie de Julien.

Julien, qui était chrétien, redevint païen.— D'où vint cette apostasie? — Né avec un esprit vif, un désir insa-

tiable de tout connaître, il voulut étudier la philosophie, qui, comme on sait, était unie à la théurgie; il avait conservé aussi, dit-on, un secret penchant pour l'ancien culte. — La philosophie théurgique était devenue l'étude des hommes les plus distingués, qui pratiquaient tous la magie. Julien, âgé de vingt-quatre ans, étant à Athènes, voulut lui-même s'appliquer à la magie, à l'astrologie, aux divinations et à toutes les superstitions. Des devins lui ayant prédit qu'il serait empereur, sa curiosité sacrilége pour les divinations en fut plus vive; il se fit initier à la théurgie, en approfondit les mystères et en adopta les pratiques. Un des points de la doctrine chrétienne, c'est que Dieu permet l'aveuglement de ceux qui se livrent aux démons : ce fut donc le crime de Julien qui causa son apostasie. Les historiens et les Pères nous apprennent unanimement qu'il pratiqua les arts magiques et appela les philosophes les plus fameux, entre autres Maxime le Cynique, disciple d'Édèse. — Eunape racontait à Julien ce qu'il avait vu avec plusieurs autres philosophes : — Maxime, disait Eunape, nous a conduits dans le temple d'Hécate; lorsque nous eûmes salué la déesse, il nous fit asseoir : ayant purifié un grain d'encens et récité tout bas un hymne, la déesse se mit à sourire, les flambeaux s'allumèrent d'eux-mêmes, etc.... (Eunape, *Vie de Maxime.*)— Voilà l'homme que je cherche, dit Julien. Il se fit initier par Maxime, qui ayant évoqué les dieux, ceux-ci apparurent sous des formes si épouvantables, que Julien fit par habitude le signe de la croix; à ce signe, tout disparut. La cérémonie étant ainsi troublée, le devin s'en plaignit; mais Julien lui montra son étonnement de ce que ce signe avait eu ce pouvoir; Maxime, le rassurant, lui répondit : « Les dieux ne craignent pas la croix, mais ils ont eu votre

action en horreur. » — Julien, initié aux secrets de la théurgie, selon l'expression de saint Grégoire, sortit fanatisé par le démon, plein, dit-il, de ce que les théurgistes, dans leur langage, nomment enthousiasme, fureur sacrée.

Sozomène (*Hist. eccl.*, II, 5), qui assure n'avoir écrit que ce qu'il a vu ou appris de témoins dignes de foi, dit aussi que Julien renonça au christianisme avec une impudence si horrible, qu'il recourut à des sacrifices et à des expiations pour effacer son baptême, et que soit en public, soit en particulier, il s'adonna aux augures et à toutes les superstitions païennes.

« Les secrets exécrables de la magie à laquelle il s'adonnait, dit Théodoret (*Hist. eccl.*, III, 26.), furent découverts après sa mort et se voient encore à Carras; Julien, passant par cette ville, entra dans un temple, en fit fermer les portes et plaça des gardes pour empêcher d'y pénétrer avant son retour. Lorsqu'on eut appris sa mort, dit Théodoret, étant entré dans ce lieu, on y trouva les restes de ses sacriléges; une femme pendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre ouvert; ce qui avait été fait sans doute par cet impie, pour consulter ses entrailles concernant sa guerre contre les Perses. » Des preuves semblables furent trouvées à Antioche.

Ammien-Marcellin, secrétaire et ami de Julien, avoue les pratiques magiques de ce dernier; en essayant de le disculper de ce qu'elles ont de monstrueux..... Il ne détruit pas l'accusation de magie. — La malignité, dit-il, a prétendu qu'il était parvenu par des voies détestables à connaître l'avenir; — examinant comment on acquiert cette science, il déclare que par diverses cérémonies on se rend les démons favorables, que ceux-ci suggèrent des oracles, etc... — Après avoir

parlé de l'augurie, il dit encore que les entrailles des animaux prennent, comme on sait, différentes formes et découvrent l'avenir. (Am. Marcell., XXI, 1.)

Julien, dit-il, étudia l'augurie et y fit des progrès; il avait consulté les augures et les devins pour savoir s'il parviendrait à l'empire... — Ailleurs il dit qu'il eut plusieurs présages de sa mort...; — enfin il avoue que, plus curieux que plusieurs de ses sujets de connaître l'avenir, il entreprit de déboucher la fontaine de Castalie... *Multorum curiosior Julianus novam consilii viam ingressus est,* etc. (*Id.*, XXII, 12.)

Tout ce qui vient d'être dit prouve que Julien recourait à toutes les pratiques usitées pour savoir l'avenir, et rien ne vient le disculper des atrocités dont l'accusent les historiens contemporains. Les entrailles des animaux révélaient l'avenir, celles des victimes humaines devaient être encore plus efficaces; enfin il était initié aux plus grands secrets de la théurgie. Aussi, le philosophe Libanius lui disait : « Vous êtes en si grande familiarité avec les dieux, qu'ils agréent non-seulement vos sacrifices, mais vous révèlent les choses cachées par le vol des oiseaux et par les entrailles des victimes; ils vous accordent le don de prédire l'avenir,—vous éveillent, vous découvrent les embûches qu'on vous dresse, indiquent les lieux où vous devez combattre, etc. » Il dit à Julien que « c'est lui qui voit les dieux, c'est à lui qu'il est donné de les entendre..., de sorte qu'il peut dire : Minerve me parle à présent, Jupiter me parle à cette heure; en ce moment, j'entends la voix d'Apollon, d'Hercule, de Pan, de tous les dieux, de toutes les déesses. » (Libanius, *Disc. d'Ambass. à Julien.*)

Était-ce flatterie de la part de Libanius? — On ne reprochera pas à ce philosophe d'avoir voulu flatter Julien;

— Libanius, d'un caractère fier et altier, refusa de se rendre à la cour de Julien, qui voulait le nommer préfet du prétoire. Julien étant irrité contre les habitants d'Antioche, Libanius lui parla avec une si courageuse liberté, qu'un des assistants lui dit qu'il était bien près du fleuve Oronte pour parler si hardiment. Libanius, regardant ce dernier avec dédain, lui répondit : « Courtisan ! La menace que tu me fais ne peut déshonorer que ton maître... » et il continua... — Ce commerce entre les dieux et Julien était constant pour Libanius, comme pour ses contemporains. Aussi le même Libanius dit que Julien fut mis par les peuples au rang des dieux après sa mort, et qu'il avait exaucé une personne qui lui demandait une grâce... — Julien avait donc été si grand théurgiste qu'il mérita, comme Plotin, de devenir un dieu après son trépas. (Libanius, *Oraison funèb. de Julien.*)

Julien lui-même parlait de ses rapports avec les dieux de manière à confirmer tout ce qu'on disait de ses opérations théurgiques. Un temple est incendié à Antioche; Julien dit qu'il était persuadé avant l'incendie qu'Apollon avait abandonné son temple : La première fois que j'y entrai, dit-il, la statue me le fit d'abord connaître... Si quelqu'un refuse de me croire, je prends le soleil à témoin de la vérité de ce que j'avance : serment grave dans la bouche d'un souverain pontife aussi croyant que Julien. (Misopogon.)

Dans sa lettre au sénat il dit que, tandis que les soldats le proclamaient auguste, ayant prié Jupiter de lui envoyer un présage, il eut aussitôt une vision dans laquelle il lui fut ordonné de ne point s'opposer à l'élection.

Il dit encore que la nuit qui précéda le jour où il fut élevé à l'empire, ignorant les desseins de l'armée,

il eut une autre vision; un adolescent, sous la forme du génie de l'empire, lui dit qu'il s'occupait depuis longtemps de son élection : Si tu refuses de me recevoir, je m'en irai, continua le génie; mais souviens-toi que de ce jour je cesse d'habiter avec toi. (Amm. Marcell., XX, 6.) — C'était peut-être déjà un présage de sa fin que Julien n'eût pas supposé, s'il n'avait parlé qu'en homme politique.

Il serait surprenant que Julien n'eût pas reçu de prescriptions médicales dans ses maladies; mais lui-même nous apprend qu'étant malade d'un vomissement de sang, tandis qu'on désespérait de sa guérison, Esculape lui ordonna de prendre sur son autel des grains de pomme de pin et d'en manger avec du miel pendant trois jours. Ce qu'ayant fait, il fut guéri et alla publiquement remercier les dieux. (Gruter.)

Comme ce ne fut point par politique que Constantin se fit chrétien, ce n'est pas par imposture, et en feignant des convictions qui lui manquaient que Julien devint païen; il fut séduit par des prodiges et, comme ceux qui les opèrent, entraîné par les démons. — On n'accumulera pas d'autres preuves des croyances théurgiques de ce dernier; redisons-le, dès que ce prince qui avait tant de foi aux divinations fut initié aux mystères de la théurgie, il fut aveuglé. Un jour, on aura l'occasion de citer des faits analogues. Si le christianisme a ses prophètes, ses miracles, le paganisme a donc ses devins, ses prodiges, ses oracles, ses guérisons; ce sont des faits qu'on ne peut nier.

Julien, dans ses réflexions sur le christianisme, se montre païen convaincu et adversaire acharné de la religion chrétienne; pour la flétrir, il n'omet rien et emploie contre elle les raisons les plus spécieuses. Parmi les mille reproches qu'il adresse aux Galiléens, il

les blâme de ne plus se faire circoncire, de ne pas imiter Abraham, qui se livrait aux divinations et consultait les augures. Il dit que le Dieu des Hébreux est un envieux; qu'il s'est fâché contre le serpent, qui voulait faire connaître la sagesse aux hommes. Le récit de l'expulsion d'Adam du Paradis, pour l'avoir écouté, ne peut être excusé en disant que c'est une fable; c'est, dit-il, un blasphème.

Si Dieu qui a créé tous les peuples les a tous abandonnés, excepté les Hébreux, c'est un dieu partial, envieux. « Mais, bien loin qu'il en soit ainsi, poursuit Julien, voyez combien la Divinité nous accorde de bienfaits qui vous sont inconnus ! elle nous a donné des dieux et des protecteurs qui ne sont point inférieurs à ceux des Hébreux..., et ce qui prouve évidemment que le Créateur a vu que nous avions de lui une notion plus vraie de sa divinité que les Hébreux, c'est qu'il nous a comblés de biens...; qu'il nous a donné abondamment ceux du corps et de l'esprit, en envoyant aux Gentils des législateurs bien supérieurs à Moïse. Si le Dieu de Moïse est le Dieu suprême, nous l'avons mieux connu que lui...; nous qui le regardons comme le roi de l'univers, nous ne croyons pas que, parmi les dieux qu'il a donnés aux peuples et auxquels il en a confié le soin, il ait favorisé l'un beaucoup plus que l'autre. » — Julien dit que, si cela était, le dieu à qui il aurait attribué le gouvernement de l'univers presque entier, serait mieux favorisé que celui à qui il n'aurait confié qu'un petit peuple.

Si, d'après Moïse, votre Dieu, Galiléens, est un Dieu jaloux, pourquoi adorez-vous ce prétendu fils que vous lui donnez?

Ce Dieu jaloux et sanguinaire se livre à de tels accès de colère qu'il a menacé plusieurs fois de détruire

même la nation des Juifs, son peuple chéri. — Julien demande alors ce que n'ont pas à redouter les anges, les démons et le genre humain tout entier sous un dieu aussi violent. Tous les peuples ont reçu des bienfaits des dieux. Les Hébreux sont loin d'être seuls protégés; les sages des nations sont supérieurs à Moïse; leurs guerriers, leurs monarques sont supérieurs à un Samson, à un David, qui méritent plutôt le mépris que l'estime des gens éclairés.

Lequel est préférable, d'être toujours libre et de commander pendant deux mille ans, ou d'être assujetti à l'étranger? Montrez-nous, chez les Juifs, un Alexandre, un César!

Votre Jésus, qu'a-t-il fait, dit-il ailleurs? Il a séduit quelques juifs méprisables.....; il n'a guéri que quelques boiteux et quelques démoniaques dans les petits villages de Bethsaïde et de Béthanie... — Les Galiléens refusent d'adorer le bouclier qui est tombé du ciel, tandis qu'ils adorent le bois d'une croix..... Doit-on mépriser ou haïr ceux qui tombent dans de si funestes erreurs?..... Insensés qui, après avoir abandonné les dieux de leurs pères, prennent pour Dieu un homme mort chez les Juifs!

Après avoir parlé des moyens de divination que Jupiter a substitués aux oracles qui cessent en quelques lieux, il dit qu'un de ses plus grands bienfaits, c'est d'avoir envoyé un dieu sous forme humaine[1] (Esculape) pour guérir les maladies... « Les Hébreux, dit Julien, pourraient-ils se vanter d'avoir reçu un pareil bienfait?..... Cependant, Galiléens, vous nous avez quittés et vous êtes passés comme transfuges chez les Hé-

1. « Jupiter ayant engendré Esculape. Ce sont, dit Julien, des vérités couvertes par la fable, et que l'esprit seul peut connaître. »

breux..... Vous n'avez pas pris chez eux ce qu'il y avait de bon; mais comme les sangsues, vous n'avez tiré que le sang corrompu... Vous ne les avez imités que dans la fureur de leurs vices... Vous ne soutenez que les chimères que vous avez inventées..... » — « Jésus et Paul ne sont parvenus qu'à tromper quelques servantes et quelques hommes du peuple, » dit-il plus loin.

« Ah ! je sens, dit le prince apostat, un mouvement qui paraît m'être inspiré et qui me contraint de vous dire : Pourquoi, Galiléens, avez-vous déserté les temples de nos dieux pour fuir chez les Hébreux? Serait-ce donc parce que les dieux ont donné à Rome l'empire de l'univers et que les Juifs ont été presque toujours les esclaves de toutes les nations?..... »

Ces quelques lignes sont extraites des réflexions de Julien, conservées dans les réfutations de saint Cyrille, et dont je ne rapporte que la substance; on peut penser que l'original ne manque ainsi ni de verve, ni même d'éloquence; la passion et la haine de l'apostat s'y montrent à chaque page.

On y voit des objections plus ou moins spécieuses renouvelées de nos jours et mille fois réfutées. Julien préconise les biens temporels comme preuve de l'amour des dieux et de l'excellence du culte des païens; on trouve ici ces matérialistes toujours aveuglés qui ne voient que l'existence matérielle et sensuelle : ignorant l'épreuve à laquelle l'homme est soumis, ils ne savent pas que les disciples du Christ doivent, pour aller au ciel, suivre un chemin épineux !

Julien put croire, dans son aveuglement, que le christianisme était faux, et que le paganisme, rajeuni dans la philosophie, triompherait; l'oppression des chrétiens, le merveilleux païen, tous ses nombreux prodiges étaient bien propres à séduire les faibles. En

effet, si on pouvait en douter encore, on invoquerait le témoignage des chrétiens eux-mêmes, qui, loin de rejeter les prodiges de la théurgie, les attestent avec unanimité.—Les Pères en font l'aveu. «Nous ne nions pas, disent-ils, que dans certains lieux, dans certaines villes, il ne s'opère des merveilles sous le nom des idoles...» — Ce merveilleux confirmait les païens dans leurs erreurs, retenait le esprits vacillants, ébranlait les chrétiens peu fervents; plusieurs, trompés par une sorte d'analogie entre les deux religions, n'y voyant qu'une différence plus nominale que réelle, apostasiaient. Dieu ne fait pas violence au libre arbitre humain : des miracles éclatants prouvaient assez la divinité de la religion pour convaincre ceux qui aimaient la vérité; mais Dieu laisse toujours libre de la méconnaître.

Chute du paganisme.

Le christianisme pourra-t-il résister? — Qu'y avait-il de plus propre à consolider le paganisme que de voir un chrétien apostat monté sur le trône, y appliquer sa puissance et son zèle? Julien n'a plus recours au bourreau[1]; il sait que les chrétiens sont avides du martyre, et il les traite comme de pauvres insensés. Le polythéisme, méprisé par les philosophes, s'est allié à la philosophie; avec l'autorité souveraine qui lui donne son appui, il peut tout braver. On a montré à ceux qui seraient tentés d'être chrétiens que Dieu n'est pas pour eux. S'il les aimait, eût-il permis que leur sang rougît les cirques et les amphithéâtres? Les miracles, parmi les chrétiens, deviennent moins fréquents; les prodiges, chez les néoplatoniciens, se multiplient, et

1. Cependant, il finit par tolérer ouvertement la persécution.

tandis que ceux-ci donnent l'essor à leurs passions, ils rient ensemble de ces chrétiens stupides, exténués par les jeûnes et dont l'haleine sent mauvais.

Avec le renoncement à tout sentiment d'orgueil ou d'amour-propre, un phénomène non moins étonnant, c'est le mépris, de la part des chrétiens, pour ce qui fait l'objet d'une vive sollicitude pour l'homme : — l'intérêt de sa santé et de sa vie. — S'il s'opérait parmi les chrétiens des miracles de guérison, et même de résurrection, ils étaient déjà plus rares, et plutôt faits comme manifestations de la divinité de la religion que dans un intérêt purement humain. Chez les païens, les guérisons, aisément et fréquemment obtenues, n'exigeaient ni prières ferventes ni piété ; observer quelques cérémonies, obtenir un songe, prononcer quelques paroles bizarres, cela suffisait. Julien avait été ainsi guéri. — On sait quelle éminente vertu était requise dans les saints pour que Dieu leur octroyât le don des miracles, mais on a vu et on verra amplement un jour combien il est facile d'opérer des prodiges, et surtout d'être *guérisseur ;* en attendant ces nombreux exemples, qu'on se rappelle la guérison opérée par Vespasien, citée par Tacite.

Cependant le christianisme ne sera point renversé ; il ne peut triompher sans combattre ; il fera des pertes, sans doute ; les coups de crible réitérés laisseront échapper le mauvais grain, mais le froment le plus pur restera, le nouveau culte subsistera. Jésus-Christ l'avait assuré dans un temps où cette promesse pouvait ressembler aux paroles d'un enthousiaste ou d'un sectaire présomptueux ; comment expliquer ce prodige? Le paganisme, malgré ses merveilles et malgré tout cet assemblage de séductions, a perdu son prestige ; on l'abandonne pour le christianisme, qu'on avait tant de motifs pour repousser. Les riches qui veulent être par-

faits renoncent à tout. On dira peut-être que le mobile de tant de conversions parmi les pauvres, ce fut de profiter des biens que leur abandonnaient quelques riches fanatisés. Les aumônes se faisaient aux malheureux sans distinction de culte. Julien disait : « Les impies Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent même les nôtres, que nous laissons manquer de tout. » (Julien, *Lettre à Arsacius.*)

Il ne s'agissait pas pour les chrétiens d'obtenir une égalité impossible dans les biens, mais de mépriser des biens périssables qui deviennent un obstacle pour obtenir le ciel, seul vrai bien. Nous avons même pour garant un autre ennemi des chrétiens. — Celse disait « que les chrétiens méprisent les biens de la vie *présente.* » (Orig. c. Celse, III, 78.)

Que ceux qui ne comprendraient point une telle abnégation ne s'imaginent donc pas que la conversion des pauvres ait été due aux avantages d'un nivellement de fortune dans la société des chrétiens. Ce nivellement n'était point ordonné et ne fut jamais tenté. Des riches donnaient sans se rien réserver, mais ils le faisaient volontairement; Dieu ne punit dans Saphire et Ananie que le mensonge.

La grande famille des chrétiens ne se préoccupait que des biens du ciel; on savait que Dieu donnait le surplus par surcroît.

Disons-le enfin d'après Julien, cet ennemi des chrétiens. « Ceux qui embrassaient le christianisme étaient auparavant des adultères, des voleurs, des ravisseurs, des ivrognes, des calomniateurs, en un mot, des hommes plongés dans les plus infâmes désordres. » *Réfutation de Julien par saint Cyrille.*) — En croyant jeter le mépris sur les sectateurs du christianisme, Julien prouve leurs convictions et l'excellence de la

doctrine; car ces hommes, si vicieux étant païens, dès qu'ils sont chrétiens deviennent des modèles de vertu. En attendant l'examen plus complet des causes d'un tel prodige, nous avons à constater que le paganisme était réellement mourant sous Julien.

Dans une lettre à Aristomène, Julien se plaint de n'avoir trouvé personne qui revînt avec joie au culte des dieux. « On ne sacrifie qu'à regret... ceux qui le font de bon cœur sont en petit nombre et ignorent les règles du sacrifice. » (*Jul. op.*, Par., 1630, *Ep.* 4.)

Dans une lettre à Libanius, il se plaint que son discours aux habitants de Bérée, pour les engager à revenir à la religion des ancêtres, ait été sans succès... Il y avait passé un jour entier, avait visité la citadelle, offert solennellement un taureau blanc, et fait au sénat un discours fort touchant sur la religion..... Il n'a gagné presque personne. (*Ib.*, Ep. 27.)

Même déception à Antioche, où Julien était allé pour une fête d'Apollon... Il dit qu'il croyait y trouver toute la pompe qu'Antioche peut lui donner, il ne rêvait que victimes, libations, parfums, etc.; il se rend au temple, il n'y trouve ni victimes, ni gâteaux, ni un grain d'encens; il pense que les préparatifs sont au dehors, qu'on attend ses ordres; il demande au prêtre ce que la ville offre dans un jour si solennel. Rien, répond le prêtre; voici seulement une oie que j'apporte de chez moi.... Julien réprimande le sénat... — Quoi! une ville si considérable, d'où les dieux ont chassé l'athéisme, ne peut pas immoler un bœuf par tribu? Le prêtre... au lieu d'emporter sa part des sacrifices, est le seul qui ait sacrifié!... (*Ib.*, Misopogon.) En vain Julien parle de l'indignation des dieux, et s'indigne lui-même. Le paganisme n'existait plus que de nom. En vain Julien, voulant faire mentir les prophéties, s'efforce-t-il de

rebâtir le temple de Jérusalem; d'après un témoignage qui en vaut mille, — celui d'Ammien Marcellin, — des globes de feu s'échappent des fondements du temple, détruisent les travaux, font périr les ouvriers, et de nombreux présages annoncent la fin du prince apostat lui-même.

Les prodiges de la théurgie, les efforts des néoplatoniciens, leur culte favorable aux passions, les calomnies contre les chrétiens, les miracles de ceux-ci qu'on assimile à ceux des Égyptiens, qui chassent les démons, guérissent les maladies et font paraître des tables chargées de mets, etc. Tout cela fut vain; rien ne put arrêter la chute du paganisme réformé. Semblable à un vieil arbre qu'on a tronçonné pour lui donner un peu de vie, après avoir végété sous Julien, il se dessécha et mourut avec lui. Vainement la philosophie veut ranimer sa séve; le néoplatonisme n'est plus qu'une école avec Proclus; son existence cesse sous Justinien, et ses disciples vont chercher un asile en Perse. Nous verrons un jour des lambeaux de leurs doctrines s'en former de nouvelles qui ne ressusciteront point le paganisme, mais n'en seront pas moins funestes à ceux qui ne s'attacheraient pas aux dogmes chrétiens comme à une ancre de salut.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE I

Exposé sommaire des causes qui firent triompher le christianisme. — Exposé des attaques des apologistes contre le paganisme. — Preuves spéculatives des apologistes. — Lactance (*Des Institutions divines*). — Tertullien. — Eusèbe. — Saint Augustin. — Minucius Félix. — Clément d'Alexandrie. — Saint Justin. — Saint Cyprien. — Résumé. — Preuves matérielles, expulsion des démons qui se faisaient passer pour des dieux. — Ces faits étaient connus de la plupart des païens, qui pouvaient eux-mêmes l'attester et se convertissaient. — Le signe de la croix, plusieurs l'attestaient, suffisait pour chasser les démons.

Exposé des causes qui firent triompher le christianisme.

Cet étonnant prodige du triomphe du christianisme sur le paganisme tient à des causes multiples qu'on a déjà entrevues, parmi lesquelles figurent d'abord les prophéties, puis les miracles. Si on compare les prophètes des Livres saints avec les oracles et les devins, on voit une supériorité immense chez les premiers; le prophète, maître de lui-même, dévoile au moyen de l'inspiration divine les événements futurs; il menace, il promet, au nom de Dieu, et ces menaces et ces promesses ne sont jamais vaines; il annonce aux Juifs un rédempteur, en exposant d'une manière énigmatique,

il est vrai, ses souffrances et sa mort; la destruction du temple, la cessation des sacrifices sont prédites aussi; tout s'accomplit. A ces révélations aussi importantes que vraies, si nous comparons les oracles et les divinations des Gentils, nous éprouvons un sentiment de frayeur mêlé de mépris, en entendant sortir de ces devins agités par d'effroyables convulsions, des paroles entrecoupées, oracles tantôt vrais, tantôt faux, qui ne concernent, le plus ordinairement, qu'un avenir prochain, et les intérêts vils et matériels des particuliers, il nous suffit d'indiquer sommairement cette différence.

Les chrétiens, qui connaissaient la sublimité des prophéties, méprisèrent bientôt les esprits de python, surtout lorsqu'ils virent, comme nous le dirons, que le premier venu parmi les chrétiens leur imposait silence.

Nous sommes forcé d'être non moins succinct en parlant des miracles; quelle comparaison établir entre les prodiges d'Aristée, d'Abaris, de Cléomède, de Plotin, d'Apollonius, de Jamblique, etc., avec ceux des apôtres? Peut-on comparer les miracles du Christ avec ceux d'Esculape? Il est inutile de faire remarquer les formules ineptes, puériles et ridicules qui servent à obtenir les uns, et la spontanéité et la sublimité des autres. — Levez-vous, marchez, ouvrez les yeux et les oreilles, voyez et entendez. Aussitôt les boiteux marchent, les aveugles nés voient et les sourds entendent : *Surge,* et les morts ressuscitent. Que le lecteur se rappelle les prodiges païens précédemment cités; leur différence avec les miracles sera aussi frappante pour lui qu'elle le fut pour les premiers chrétiens. Un fait plus propre que tous les autres à faire discerner la vérité et à renverser le culte de l'ancien serpent, c'était de le forcer à déclarer lui-même qu'il était le démon; c'était le pouvoir de le chasser du corps des

possédés en prononçant le nom de *Jésus;* c'était enfin de voir ceux qui avaient communié indignement livrés à Satan, et la manifestation subite de ces phénomènes épouvantables connus sous la dénomination de possession: quelle différence entre les thaumaturges des deux religions; entre le païen d'une moralité souvent très-douteuse et le vrai chrétien, type de toutes les vertus. Quelle différence, enfin, entre l'adorateur de ces dieux qui protégent les voleurs, les filoux, les adultères, les incestueux, qui commandent les prostitutions, qui, dans leurs châtiments ou leurs récompenses, manifestent la perversité de leur nature, et l'adorateur du Dieu dont la morale est exposée dans l'Évangile.

Exposé des attaques des apologistes contre le paganisme.

Il fallait que les preuves du christianisme fussent bien frappantes pour opérer des conversions aussi étonnantes. La vérité ne se prouvait pas invinciblement par la morale, quelque belle qu'elle fût, mais par « une démonstration présentant un caractère divin, disait Origène, laquelle ne permet pas qu'on lui compare la dialectique grecque. C'est, la démonstration que l'Apôtre appelle de l'esprit et de la puissance; de l'*esprit*, ce sont les prophéties dont l'évidence opère la conviction; de *la puissance*, ce sont les miracles étonnants qui confirment sa doctrine; et cependant, disait Origène, si un Grec savant venait parmi nous, il confirmerait notre doctrine par les arguments, il en démontrerait la vérité selon les règles de l'école. » (Orig. c. Celse, l. Ier.)

On voit, dès les premiers siècles, des savants, des philosophes païens se convertir au christianisme et devenir ses apologistes. Qui ne connaît les noms des

Tertullien, des Justin, des Origène, des Tatien, des Lactance, des Cyprien, des Minucius Félix, des Clément d'Alexandrie, etc., etc.?

La plupart de ces grands hommes avaient été initiés aux mystères du paganisme; ils connaissaient les deux religions; ils les avaient examinées, comparées, et la vanité des sectes philosophiques leur était connue; aussi ils exposent les nombreux motifs de leur conversion. Témoins de la lutte des deux religions, pour distinguer le bon droit, il ne leur a fallu que des yeux, du bon sens et le bon vouloir: on devine que si Satan eût lutté à forces égales, les conversions n'auraient pu s'opérer; mais pour devenir chrétien, il suffisait d'aimer la vérité, de n'être point hostile à son influence, quoi qu'il pût en coûter.

La vérité ne se rencontrait ni dans les divers systèmes de la philosophie antique, ni dans le vieux polythéisme, ni dans l'édifice moderne construit avec les débris de l'une et de l'autre. L'étude de l'Écriture sainte donnait une solution satisfaisante aux problèmes insolubles qui jusque-là avaient embarrassé les savants... La folie de la croix, les dogmes et les préceptes gênants du christianisme; rien ne put détruire ni même affaiblir la foi de ces hommes éminents. La divinité de la religion leur était démontrée par des preuves d'une telle gravité, que l'incrédulité et son sourire devenaient impossibles. Faisant abstraction des faits, si on suppose des hommes assez fourbes, assez menteurs pour avancer des impostures, peut-on les supposer assez fous ou assez opiniâtres pour les soutenir au prix de leur sang? et peut-on, s'ils attestent des mensonges, les supposer assez stupides pour les appuyer sur des extravagances qui révoltent la raison? Ces extravagances se retrouvent dans toutes les religions, dira-

t-on, et toutes ont eu leurs fanatiques; — oui, sans doute, parce que toutes ont eu des prodiges supérieurs à tout pouvoir humain, tous propres à les convaincre; mais le christianisme seul a des miracles; et les chrétiens ont montré, comme on vient de le dire, et les apologistes signaleront, comme on le verra bientôt, les marques incontestables de divinité de la religion qu'ils ont été conduits à choisir.

Il serait avantageux d'esquisser au moins les écrits des Pères pour avoir une idée de leurs œuvres immortelles, si peu connues; nous apprendrions les motifs de leur conversion, action si insensée pour les païens aveuglés, et nous connaîtrions en même temps les ouvrages de Celse, de Porphyre, de Hiéroclès, de Julien, etc., de tous ces philosophes qui attaquaient tantôt avec l'ironie, tantôt avec l'acharnement d'une violente haine, le christianisme et ses miracles qu'ils ne niaient point. Jésus-Christ était, disaient-ils, initié à la théurgie; c'était un sage comme Orphée, comme Apollonius... — L'oracle d'*Apollon*, étant consulté sur Jésus, répondit qu'il n'était qu'un homme, mais fameux par ses prodiges; — entre ses disciples qui disaient que c'était un dieu et l'oracle qui déclarait qu'il n'était qu'un homme, un païen aveuglé devait-il hésiter? Les disciples du Christ ne pouvaient être que des imposteurs qui avaient corrompu sa doctrine; imposteurs, il est vrai, qui faisaient des miracles aussi étonnants que leur maître! — Un spectacle plein d'intérêt serait donc de voir les apologistes entrer en lice avec les néoplatoniciens; mais comment oser aborder ce sujet dont la plus courte analyse exigerait des volumes, et qui cependant perdra tout à n'être qu'effleuré? En lisant les Pères, la conviction passe dans l'âme, non par la puissance de l'éloquence et d'une argumentation subtile, mais par

la force irrésistible que la simple vérité a sur ceux qui l'aiment.

Les philosophes païens sont combattus par leurs propres arguments; le paganisme, par les aveux de ses défenseurs les plus zélés. La morale de l'Évangile est comparée aux turpitudes et aux absurdités païennes; les prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ et ses miracles sont mis en parallèle avec ce merveilleux païen que l'antiquité vénérait, que Cicéron traite avec tant de dédain, que les épicuriens nient, etc...

Les apologistes pouvaient admettre les faits surnarels du christianisme sans cesser d'être les disciples de cette philosophie commode qui niait les prodiges païens; leur rôle était facile. — Vous osez parler de vos oracles, de vos présages, lisez donc Cicéron, pouvaient-ils dire... Vous osez parler des apparitions des dieux, — mensonges, illusions; du pouvoir des théurgistes et des goétistes, — fourberie, crédulité; du délire sacré, — état simulé, folie contagieuse; de la divination, — coïncidence heureuse; des oracles, — ce sont des réponses si habilement combinées que l'événement favorise presque toujours le devin; les présages, enfin, sont des craintes puériles. — Que serait-il resté? — Ces hommes loyaux n'useront pas de moyens si faciles; ils admettent, eux, si savants dans ces choses, avec la simplicité apparente du vulgaire, ces faits que l'épicurisme nie, que les philosophes expliquent si contradictoirement, et ce qui pour ces derniers était une énigme est rendu, par les apologistes, intelligible à tous.

En se bornant à rapporter ici en substance quelques passages tronqués et décolorés des Pères, on sent combien on altère des œuvres qui, pour ne rien perdre de leur solidité et de leur beauté, devraient être citées en entier; cependant on éprouve le besoin,

dans un travail tel que celui-ci, d'initier le lecteur à quelques-unes de leurs pensées, à quelques-uns de leurs arguments, ne serait-ce que pour l'engager à parcourir ces ouvrages, aujourd'hui si peu lus.

Preuves spéculatives des apologistes.

Les apologistes exposent les preuves nombreuses de la vanité des différents systèmes philosophiques, ils démontrent la fausseté du paganisme, et prouvent par une foule d'arguments que leurs dieux ne sont point des dieux; ils vont plus loin, ces prétendus dieux sont de mauvais démons : ces preuves ne naissent pas seulement de leurs arguments, ils les puisent dans les ouvrages mêmes des philosophes païens, dans les aveux des prêtres, dans les prescriptions, dans les contradictions, dans les mensonges des oracles; ils les puisent enfin dans certaines preuves de fait que fournissent les possessions; par exemple, les aveux forcés des démons expulsés par les chrétiens.

On va, comme on l'a dit, remarquer que les apologistes, loin de nier les prodiges des Gentils, comme le soutiennent de nos jours plusieurs bons chrétiens avec les libres penseurs, les ont tous reconnus; mais les Pères et les docteurs de l'Église, en avouant que ce ne sont pas des fables, les attribuent aussi tous aux démons. On va voir enfin que leur doctrine explique parfaitement ces prodiges qui causaient tant d'embarras à ceux qui les rapportaient à leurs dieux.

Lactance (Des Institutions divines).

Lactance, habile orateur, fut appelé à Nicomédie par Dioclétien, pour enseigner la rhétorique; son mé-

rite et ses vertus le rendirent si célèbre que Constantin lui confia l'éducation de son fils. On ignore les causes et l'époque de sa conversion; on sait seulement qu'il vécut pauvre au milieu des cours, qu'il ne reçut des présents des empereurs que pour les distribuer aux indigents, et qu'il vécut au commencement du quatrième siècle : Lactance réfuta la philosophie et les chimères du paganisme dans son *Traité des Institutions divines*.

La philosophie vantait ses bienfaits; il en examine les résultats d'après les philosophes eux-mêmes... — C'est la recherche de la sagesse, leur dit-il; est-elle raisonnable, puisque, d'après votre propre aveu, on ne peut la trouver?... Il montre, d'après Socrate et l'Académie, qu'il est impossible de découvrir les causes naturelles : Zénon et les stoïciens rejettent les conjectures; si on ne peut être sûr de rien par la science, s'il ne faut pas recourir aux conjectures, la philosophie est renversée, et c'est encore l'opinion de tous les autres philosophes qui se divisent en différentes sectes... Où donc trouver la vérité?

Il dit que les philosophes s'égorgent tous comme les enfants de Cadmus; l'impossibilité de s'entendre engagea Arcésilas à instituer une philosophie qui consistait à n'en admettre aucune.

De ce que la science humaine est un mélange d'ignorance et de vérité, il résulte que deux extrêmes doivent être évités : il ne faut pas imiter les académiciens, qui, ayant vu des choses obscures, ont pensé qu'on n'en pouvait connaître aucune; ni les physiciens, qui, ayant découvert quelques vérités, en ont conclu qu'ils pouvaient tout connaître.

En morale, il n'y a pas d'uniformité dans les préceptes des philosophes... Il passe en revue toutes les

sectes, et il voit que toutes diffèrent : « Lesquelles suivrons-nous? dit-il, leur autorité est égale. »

Que nous reste-t-il à faire? sinon de renoncer à ces disputes opiniâtres, et nous soumettre à un juge qui décidera nos questions et nous donnera la sagesse pure et le vrai bien.

Quel est le souverain bien? Ici les philosophes se contredisent; les uns le font consister dans la vertu; il montre qu'elle n'est pas le souverain bien, elle y conduit... Le vrai bien, c'est la religion, et les philosophes, qui pour délivrer l'homme de toute sorte de crainte la lui ont ôtée, ne pouvaient rien faire de plus contraire à l'humanité et à la raison... Or, sans religion, l'homme vit comme la brute; le bon sens du peuple l'emporte donc sur la sagesse des philosophes. Quoique son culte soit erroné, il n'oublie pas l'excellence de sa nature...

Il montre le grand égarement de l'homme fait pour la religion et la sagesse; quand il embrasse l'une, il abandonne l'autre, tandis qu'elles devraient rester unies. Adonné seulement à la religion, il repousse la sagesse qui lui dit qu'il ne peut exister plusieurs dieux, ou bien il rejette la religion vraie pour suivre une fausse sagesse.

Après avoir prouvé la fausseté de la religion et de la philosophie, et fait voir qu'elles sont incomplètes chez les païens, il montre que nulle autre religion que le christianisme ne remplit toutes les conditions.

Cicéron a dit que la philosophie était la science des choses divines et humaines; il n'a parlé qu'en déclamateur... « Vous vous vantez, lui dit-il, de connaître les opinions de toutes les sectes, veuillez donc nous dire où vous avez trouvé la vérité ! » Après avoir montré que Cicéron s'est contredit dans ses ouvrages, il dit

que si la philosophie donne seule les règles de la sagesse, que les philosophes seuls aussi seront hommes de bien, et Lactance les montre sujets cependant à toutes les passions, faisant en secret ce qu'ils condamnent dans leurs écoles... La philosophie est donc inutile ; loin de rendre vertueux, ce n'est qu'un pur passe-temps.

« Quel bien a-t-elle fait? dit-il ailleurs, puisqu'elle n'a rendu meilleurs ni les maîtres, ni les disciples... Lorsque la religion manque, il n'y a plus de discernement du bien et du mal, et le lien social est rompu... »

Sénèque a dit que la sagesse n'était connue que depuis mille ans ; si elle est conforme à la nature, elle doit être non moins ancienne..... ; aussi Lactance prouve-t-il qu'on l'a connue avant la philosophie, et conclut que philosophie et sagesse ne sont pas synonymes.

Après avoir pulvérisé la philosophie et les plus illustres philosophes, il examine les opinions de ceux qui leur sont inférieurs.....—Les uns se tuent par crainte de mourir; d'autres mettent la compassion au rang des vices; d'autres disent que la neige est noire, puis ils sont forcés de dire que la poix est blanche.

La doctrine chétienne est la vraie sagesse, elle opère ce que les philosophes ont voulu et n'ont pu faire..... Comment des hommes sans conviction pourraient-ils persuader? Comment ceux qui avouent que leurs passions l'emportent sur leur raison pourraient-ils réprimer celles d'autrui? L'expérience prouve la puissance des préceptes divins.— « Donnez-m'en un, dit Lactance, qui soit emporté, je le rendrai doux ; avare, je le rendrai libéral... Qu'on approche de nous sans crainte...., etc. » Quel est le philosophe qui pourrait en faire autant?

Après avoir prouvé l'unité de Dieu d'après les philosophes, il dit qu'il est entouré d'esprits glorieux de le

servir, qui ne demandent ni autels, ni sacrifices...; que les adorateurs des fausses divinités demandent à celles-ci le nom qu'on peut leur donner sans crime...; qu'on apprenne d'Apollon lui-même ce qu'on doit penser de Jupiter et des dieux moindres que lui; il dira que ce ne sont pas des dieux, mais tout au plus les ministres du vrai Dieu, sans excepter Jupiter lui-même; et quoique Apollon ait l'audace de se placer au nombre des intelligences bienheureuses, il est contraint d'avouer quelquefois qu'il n'est qu'un esprit impur. Lactance cite des oracles où Apollon avoue qu'il est Lucifer...; d'autres où il a déclaré que les démons gémissent sous la pesanteur des coups que Dieu fait tomber sur eux sans relâche, etc.

Lactance expose les contradictions que présente la doctrine des religions fausses, examine tous ces dieux livrés à tous les vices, aux passions les plus honteuses: «Poëtes, historiens, philosophes, dit-il, tous sont d'accord sur leurs vices..... On dit que ce sont des allégories, des erreurs grossières introduites par la théologie fabuleuse, que les phénomènes de la nature y ont donné lieu, etc., etc. — Vos dieux sont donc le produit de l'imagination!... — D'autres disent que c'étaient des hommes qu'on a divinisés pour leur courage; le courage rend-il l'homme meilleur? D'autres l'ont été pour leurs bienfaits..... Cérès et Bacchus ont trouvé le blé et le raisin..... — Cela mérite-t-il la divinité? » Il montre que c'est à tort d'ailleurs qu'on croit leur devoir ces présents. « D'après l'Écriture sainte, plus ancienne que vos dieux, poursuit Lactance, on se servait déjà du blé et du vin.....» Il passe en revue les divinités grecques et romaines, leurs mystères, leurs sacrifices, en montre l'absurdité et l'infamie : — des dieux qui veulent des sacrifices humains; desquels on n'ob-

tient rien qu'en se faisant dans la chair de profondes incisions[1]... Un Saturne père des dieux, venu quelques siècles avant la guerre de Troie..., etc.

Il demande ailleurs à quoi servent les simulacres où les dieux viennent résider par la consécration, et qui ne sont que des représentations de personnes mortes; peut-on être assez insensé pour les adorer..... Si ce sont des défunts et si les dieux sont absents, vous ne le devez point... et si vos dieux sont répandus partout, vos simulacres sont inutiles, etc.

Lactance ne conteste pas que leur divinité ne soit prouvée par leurs oracles et leurs prodiges. Pour qu'il n'y ait rien d'obscur, dit-il, « *Je ferai voir que* les prodiges et les songes..... n'étaient que des *illusions* dont le démon s'est servi pour tromper les *hommes*..... » Il fait connaître, d'après la vraie doctrine, la nature de cet esprit corrompu par l'envie, et pourquoi Dieu a permis son action..... — Il parle de la matière que des philosophes pensent être antérieure à Dieu, et dit, au contraire, que c'est de lui qu'elle a reçu sa force... Pour que la nature ait pu faire quelque chose, il faudrait qu'elle fût intelligente. Si cela était, elle

1. A Salamine on immolait un homme à Jupiter. — Les peuples de la Tauride immolaient Diane à tous les étrangers que la mauvaise fortune jetait sur leurs côtes. — Les Gaulois n'apaisaient leurs dieux qu'en répandant le sang humain. Le Jupiter du Latium n'était pas moins cruel. — Saturne aimait aussi ce culte; mais, pour diversifier, on précipitait la victime dans le Tibre. — Les Carthaginois, pour calmer, après une défaite, la colère de leur dieu, immolèrent deux cents jeunes gens choisis parmi leur plus illustre noblesse. Cybèle inspire à ses initiés de lui sacrifier de leurs propres mains ce que cette déesse jalouse arracha au malheureux Atys. — Les prêtres de Bellone, poussés par l'esprit de vertige, se font, en tenant un poignard de chaque main, des incisions profondes dans les membres, courent, se roulent, s'agitent... et leur raison se perd avec leur sang, etc., etc. (Extrait du liv. Ier, 21.)

serait Dieu ; alors on déraisonne, car c'est nier que Dieu ait fait le monde et avouer qu'il l'a fait... — Mais la matière, dit-on, est coéternelle à Dieu... C'est reconnaître deux dieux de puissance opposée, et il est clair qu'il n'en peut exister qu'un seul : ou Dieu est sorti de la matière, ou bien c'est Dieu qui l'a créée; mais ce qui est matériel ne peut produire ce qui est spirituel..., etc. C'est ainsi que Lactance, par une série d'arguments qui échappent à notre analyse, prouve l'unité d'un être spirituel, éternel. Il parle de l'origine de l'idolâtrie qui succéda au sabéisme.... explique la fable de Jupiter détrônant Saturne... L'âge d'or, c'était le culte du vrai Dieu; l'idolâtrie n'était point née, ni la philosophie inventée... Quand Jupiter eut détrôné son père, la vérité disparut, les crimes pullulèrent, car l'impiété naquit. Tous les malheurs viennent de l'oubli de Dieu pour suivre des superstitions extravagantes.

Au tableau hideux des maux causés par l'idolâtrie, Lactance oppose les lumières de la foi ; au dévergondage philosophique, la doctrine des apôtres... On leur reproche leur grossièreté, leur ignorance; cela s'accorde-t-il avec l'art de tromper?... vie austère, mépris de ce que le monde convoite, enfin leurs souffrances, leur mort pour soutenir ce qu'ils attestent... et on ose les accuser d'être des brigands; mais on n'a pas osé nier ni leurs miracles, ni ceux de leur maître, qu'on a comparés aux prodiges d'Apollonius; pourquoi donc celui-ci n'a-t-il pas été adoré comme Jésus? les miracles de Jésus sont donc supérieurs!

Il oppose au paganisme les bienfaits du christianisme : la charité, qui unit les chrétiens... Plus d'embûches, de fraudes, d'impureté, d'idolâtrie, plus de femmes obligées de se prostituer, on pourvoit à leurs besoins; plus de crimes, c'est le retour de l'âge d'or.

christianisme, il en devint un des apologistes les plus ardents. Il ne s'agit pas d'exposer ici ses erreurs; s'il adopta une partie de celles de Montan, il put être entraîné par son caractère; frappé de tout ce qu'il voyait, sa sévérité naturelle le porta à proclamer une discipline plus austère que celle qu'on enseignait. Ce qu'on va citer en substance est extrait de l'apologie qu'il publia à Rome pour les chrétiens; elle passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition.

Le savant apologiste expose que les livres sacrés de Moïse devancent de plusieurs siècles ce que les païens ont de plus antique; histoire, villes, monuments, notions, etc. « Je n'en dis pas assez, dit-il; ils sont antérieurs de plusieurs siècles à vos dieux, à vos oracles, etc... » Moïse est antérieur de près de huit cents ans à la fondation de Rome, d'environ mille ans à Priam[1]; il précède Homère de plus de cinq cents ans.

Tertullien prouve ensuite la divinité des Livres saints : — tout ce qui arrive a été prédit par les prophètes... « L'accomplissement des prophéties dans le passé nous est, dit-il, un garant qu'elles s'accompliront dans l'avenir... » — On disait que le christianisme venait de naître : — « Nous n'avons, répond Tertullien, d'autre Dieu que celui des Juifs, leurs livres sont les nôtres... » Il expose succinctement les menaces des saints oracles qui ont annoncé la dispersion, le bannissement des Juifs; la naissance d'un fils de Dieu, qui dans les derniers siècles se choisirait parmi tous les peuples des adorateurs plus fidèles que les Juifs..., qui réformerait le genre humain... Ce fils ne sera dû ni à l'inceste d'une sœur, ni à la faiblesse d'une fille,

1. Pour l'exactitude chronologique, il faudrait plus de trois cents ans.

ni à un père métamorphosé en serpent ou en taureau... Tertullien en explique la nature, la puissance... — Il s'est incarné dans le sein d'une vierge, il naît uni à Dieu... « En attendant que je vous prouve sa divinité, recevez cette doctrine, ne fût-ce qu'une fable semblable aux vôtres. » Les Juifs l'attendent encore, poursuit Tertullien...; il explique comment il se fait qu'ils n'ont pu le reconnaître.... — Il était écrit dans leurs livres que Dieu, pour les punir, leur ôterait la sagesse et l'intelligence... — L'abaissement de Jésus, pris pour un magicien, son jugement, sa mort, sa mission, celle des apôtres, sont exposés par Tertullien, qui dit : « Voilà notre histoire... Nous confessons publiquement au milieu des tortures la divinité de Jésus-Christ... Examinez donc s'il est Dieu..., si sa religion rend meilleur..., il s'ensuivra que toutes celles qui lui sont opposées sont fausses, lors même qu'elles prouveraient leur divinité par quelques oracles et quelques prodiges... » — Ceci conduit Tertullien à parler des démons... « Nous connaissons, dit-il, des substances spirituelles dont le nom n'est pas nouveau... Les philosophes savent qu'il y a des démons, les poëtes aussi, comme le peuple même le plus ignorant...; les magiciens nous l'apprennent également... » Il arrive ensuite à leurs opérations... « Si vos dieux, poursuit Tertullien, ne font pas des prodiges plus éclatants que les démons, où se trouve donc la prééminence qui caractérise la nature divine?... » Quant à la divinité du Christ, outre les prophéties qui l'ont annoncé et les miracles qu'il a faits : « Nous vous produirons des témoins irréprochables de sa divinité... — Qui donc?... — Ceux même que vous adorez... » — Et en effet, nous verrons plus loin, dans les Pères, que les dieux étaient contraints d'avouer qu'ils sont des démons et que Jésus-Christ est

Dieu; et qu'il n'y en a pas d'autre que lui. — « Nous n'avons pas besoin d'autres preuves pour nous justifier d'avoir offensé la religion des Romains, continue Tertullien, c'est d'avoir démontré la fausseté des dieux. » — Il aborde l'argument de Julien, qui donnait comme preuve de la vérité du paganisme que ses sectateurs étaient les plus puissants. — Mais ne pouvant exposer ici les réponses de Tertullien, il suffira de dire qu'il anéantit d'avance les arguments employés plus tard par Julien... « Ceux, dit-il, que les Romains ont vaincus, n'avaient-ils pas aussi leurs religions!... Les Babyloniens régnaient avant vos pontifes, les Mèdes avant vos quindécemvirs, les Égyptiens avant vos Saliens, les Assyriens avant vos Luperques... Si vos dieux disposent des empires, les contempteurs de tous les dieux n'eussent jamais régné. »

Nous pourrions exposer ici ce que les Pères pensaient des mystères; mais on a vu déjà les sentiments de Clément d'Alexandrie, de saint Augustin, etc... Un dernier mot encore sur ce sujet.

Arnobe (*adv. Gentes*) dit que le nom seul des fausses divinités est un opprobre : « Vous ne voudriez pas, dit ce Père aux païens, que vos enfants ressemblassent à vos dieux, ni que vos filles assistassent aux initiations de Cérès. »

Eusèbe dit aussi : « Les païens se sont fait des dieux; de là sont venus les mystères impurs, etc. » (*Panég. de Const.*)

Saint Augustin, dont on a rapporté divers passages concernant les mystères, demande ce qu'il faut penser des impuretés qui s'y *commettent en secret avec ces hommes* énervés et infâmes (les eunuques, prêtres de Cybèle); « au moins n'ont-ils pu cacher la honte de leur dégradation. » (*Cité de Dieu*, VI, 7.) On a vu que les

païens eux-mêmes, moins dissolus que leurs dieux, s'exprimaient de la sorte.

Eusèbe.

On a dit de l'évêque de Césarée qu'il *savait tout ce qui avait été écrit avant lui*. Entre autres excellents ouvrages, ses traités de la Préparation et de la Démonstration évangélique sont les plus savants que l'antiquité nous fournisse pour démontrer la vérité du christianisme et la fausseté du paganisme. — Il y bat en brèche avec le même succès la philosophie et la théologie des Gentils. Il y prouve que les sages se sont contredits et gravement trompés; il les combat par leurs propres armes, il prouve que les dieux ont menti, se sont eux-mêmes contredits, et qu'ils sont identiques enfin avec les mauvais esprits.

Les dieux dissolus de la fable devinrent pour les initiés, dit Eusèbe, des allégories qu'on expliqua dans les mystères..... Il les dépeint comme un tissu d'impiétés, de fourberies, de sales orgies; il met dans la même catégorie les magiciens, les prêtres de Bacchus, les initiés, et tous ceux qui se livrent aux opérations nocturnes..... Les ténèbres les plus obscures ne sauraient jamais assez cacher ces impudicités.

La théologie allégorique n'est pas plus satisfaisante que celle de la fable; il prouve que les interprétations sont forcées, mensongères, que Platon se contredit, que Plutarque les contourne en vain pour les expliquer... Il prouve d'ailleurs que ces allégories substitueraient le panthéisme au vrai Dieu; la Divinité n'étant plus alors qu'une agglomération d'êtres matériels..., l'homme perdrait tout respect pour elle. Ce système est donc l'oubli de Dieu; mais Eusèbe prouve que les phi-

losophes sont en contradiction avec leur doctrine ; eux-mêmes, en adorant des idoles qu'ils croient inanimées, confirment les erreurs mythologiques. Il signale les mêmes contradictions dans les oracles, qui tantôt confirment les croyances fabuleuses, tantôt appuient la doctrine des allégories. Il demande ensuite si l'infamie, l'erreur, les contradictions peuvent émaner de la source de toute pureté, de toute vérité. Il passe à la théologie politique qui admettait, comme faits bien constants, les oracles, les divinations, les prodiges, les cures miraculeuses, les statues qui semblaient parfois douées de vie... Eusèbe dit que, pour détruire cet appareil idolâtrique, on pourrait puiser des arguments chez les païens eux-mêmes; plusieurs sectes, les épicuriens, par exemple, les lui fourniraient... Le champ serait vaste ; mais il n'est pas dans son dessein de suivre cette méthode.

Il faut reconnaître, dit Eusèbe, qu'avant Jésus-Christ les nations s'étaient laissé séduire par des esprits pervers, des démons méchants... Quel jugement porter sur ces puissances qui agitent ces idoles? Sont-ce des dieux ou de mauvais démons?..... L'Écriture n'en reconnaît pas de bons... Eusèbe, pour éviter toute polémique, ne prendra pas ses autorités parmi les chrétiens; cent païens les lui fourniraient, mais un seul suffit : c'est Porphyre, auteur d'un recueil d'oracles; en commerce intime avec les dieux, il est le plus capable de nous apprendre ce que sont les dieux; Eusèbe, d'après cet initié, examine si ces puissances sont des dieux ou des démons... Un oracle, ayant fixé les hiérarchies divines, recommande d'immoler des victimes aux dieux célestes ; il n'oublie point ceux des enfers, et prescrit pour chaque ordre un mode de sacrifices... Cependant le même Porphyre, au Traité de l'absti-

nence, établit, par les arguments les plus solides, que les dieux suprêmes et les dieux inférieurs ne peuvent être honorés par des holocaustes; ceux qui en exigent ne sont pas des dieux... Les victimes ne conviennent qu'aux démons... Les prétendues divinités auxquelles l'oracle ordonne d'offrir des victimes, dit Eusèbe, ne sont donc pas des dieux, mais des démons.

Porphyre, même traité, dit qu'on ne doit offrir au Dieu souverain que le culte du cœur, les objets matériels n'étant pas dignes de lui... On ne doit également donner aux dieux qui en procèdent que des témoignages de gratitude... — Cette doctrine n'était pas particulière à Porphyre; d'après Apollonius, celui qui n'immole pas de victimes à la Divinité a trouvé le seul culte qui lui soit agréable : et Théophraste disait qu'elle s'indigne de ces sacrifices cruels... — Il était prouvé, d'après les sages eux-mêmes, que c'est un crime... — « Puisque l'oracle, dit Eusèbe, ordonne d'immoler des victimes pour lui et pour les dieux de tous les ordres, ni lui, ni ceux-ci ne sont donc dieux, ce sont des démons... Tous les théologiens reconnaissent, poursuit Eusèbe, que les uns sont bons, les autres méchants; or ceux qui sont bons font du bien... Mais si Jupiter, Junon, Bacchus, etc., aiment les sacrifices d'hommes ou d'animaux, sacrifices exécrables selon ces autorités, ce sont donc des dieux malfaisants..., etc. »

Eusèbe, parcourant l'histoire, voit partout des sacrifices humains prescrits pour Jupiter, Apollon, etc., et les terribles fléaux qui en suivent l'omission : sécheresse, mortalité, famine; l'oracle en déclare la cause; — on a oublié de faire couler le sang humain; — les historiens les plus célèbres l'attestent. L'Écriture reproche aux nations ces sacrifices; elle dit qu'ils sont exigés par leurs dieux, qui sont *des démons*.

« En effet, dit Eusèbe, si c'étaient de bons génies, ils seraient bienfaisants, les oracles auraient interdit ces cruautés, tandis qu'ils les ordonnent : autre preuve enfin de leur méchanceté, c'est qu'ils veulent être partout honorés par des abominations... »

« S'il y a de mauvais démons qui exigent ces monstruosités, continue Eusèbe, on objectera peut-être qu'il faut les distinguer des bons, honorés comme dieux souverains : mais alors je demanderai où étaient ces bons génies qui ne peuvent éloigner les mauvais ni protéger leurs serviteurs fidèles? Nul d'entre eux n'a démasqué ces fausses divinités. Pourquoi ces dieux bons et véritables gardaient-ils le silence? pourquoi ne dévoilaient-ils pas les dieux méchants? C'était à eux à dénoncer ces dieux cruels et lubriques ; or aucun d'eux ne l'a fait. Seul le Dieu des Hébreux a défendu d'honorer les méchants démons...; il est donc aussi seul véritable : donc la religion des Gentils est fausse et l'œuvre des mauvais esprits, puisqu'on retrouve chez tous les idolâtres les mêmes sacrifices, les mêmes impuretés... Qu'on n'objecte pas qu'ils ne sont offerts qu'aux mauvais démons, puisque c'est à Saturne, à Junon, à Bacchus, au grand Jupiter, divinités bienfaisantes, qui devaient s'élever contre un pareil culte, loin de l'accepter... La raison humaine, qui les proscrivait, était donc supérieure à ces esprits qui les réclamaient. »

Le même Porphyre proclame que tous les soins du sage doivent être de purifier son âme, de la mettre à l'abri de l'attaque des démons, de renoncer à tout commerce avec eux, de rechercher le vrai bien et de ne point s'attacher, comme les pervers, aux choses matérielles : — dès lors, plus de divinations, plus de présages, d'entrailles fumantes, ni de ces pratiques qui révèlent l'avenir, etc....

« Que penserons-nous donc de ceci? dit Eusèbe, — puisque, d'après Porphyre lui-même, ce ne sont que des artifices des démons; les anciens sages qui s'y livraient n'étaient donc point de vrais sages : or tous les peuples l'ont fait, donc tous étaient dans l'erreur... Apollon ordonnait qu'on fît des sacrifices aux mauvais esprits, il était donc leur ami; or nous n'avons guère pour amis que ceux qui nous ressemblent. »

D'après Porphyre, l'oracle a dit que, pour seconder les efforts des devins et obtenir les manifestations du dieu, il fallait offrir une victime expiatoire aux mauvais démons..., et, selon le même Porphyre, la raison veut qu'on purifie son âme, car les démons ne peuvent rien sur une âme pure... — Quel nom faut-il donner à un tel oracle? — Oh! dit ce Père, voilà pourquoi les chrétiens, éclairés par l'Écriture sainte, rejettent un culte impur pour une vie chaste; voilà pourquoi ils ont renoncé à vos oracles, à vos divinations, et ont méprisé tous les prestiges dont les démons se servent pour séduire... : c'est que Jésus-Christ leur a appris à les rejeter. (*Prép. évang.*, IV.)

« Porphyre, en parlant des esprits, poursuit Eusèbe, dit qu'ils portent à la concupiscence, excitent les passions, empruntent mille figures diverses. Les plus méchants sont ceux qui changent le plus souvent de formes : astucieux, cruels, il n'y a mal qu'ils ne tentent... Dépourvus de toute puissance divine, tantôt ils cachent leurs embûches, tantôt ils usent de force ouverte; tout leur but est de nous donner une fausse idée de la divinité, que souvent ils ont osé contrefaire pour nous amener à leur culte; ils flattent les passions les plus viles, se jouent de notre imprudence, et gagnent ainsi non-seulement les gens crédules, mais les plus grands philosophes... C'est par leur pou-

voir, ajoute Porphyre, que s'opèrent les prestiges des magiciens ; ce sont eux qui ont fasciné le genre humain par mille prodiges étonnants, etc.... »

« Cet aveu, dit Eusèbe, qui prouve que les plus grands philosophes ont honoré les mauvais esprits comme des dieux, nous surprend : c'est avouer la source de l'erreur des nations ; aveu bien important de la part d'un personnage initié aux mystères et aux superstitions des Gentils ; c'est reconnaître que les démons se font passer pour des dieux. »

Le même Porphyre avait dit que ce n'était pas sans raison qu'on regardait Sérapis comme chef des démons ; celui-ci, qui était identique avec Pluton, avait fait connaître qu'ils prenaient toutes sortes de formes et remplissaient les habitations et les corps ; les moyens de les expulser avaient été révélés... Les prêtres les chassaient par des lustrations, afin que les dieux pussent ensuite se manifester, etc....

On ne peut suivre Eusèbe plus loin, mais ceci seul prouve combien de tels aveux étaient favorables à sa cause, et combien il était facile aux apologistes de triompher du paganisme. Hécate était la même que Sérapis ; celui-ci le même dieu qu'Apollon : les initiés avouaient donc que leurs dieux supérieurs étaient des démons. Cet aveuglement des païens eût étonné les apologistes s'ils n'en eussent connu la cause... — Sans s'en douter, les mêmes païens attestaient l'avénement de Jésus-Christ, qui devait détruire l'empire de Satan ; on le voyait par la cessation des sacrifices barbares, par le silence des oracles, par l'anéantissement de la puissance des dieux..., etc. Aussi Porphyre se plaint qu'on n'éprouve plus les heureux effets de leur intervention, ni l'assistance d'Esculape ni de nul autre...

Ayant dit précédemment qu'il y avait eu accroisse-

ment de prodiges, il semble qu'il y ait ici contradiction.... — L'intervention des esprits se manifesta davantage dans les arts sacrés, mais les oracles et les guérisons dans les temples faisaient souvent défaut. Le corps de saint Babylas, enterré près d'un temple, rendit muet l'oracle d'Apollon, qui en déclara lui-même la cause. Julien, voyant que les oracles cessaient, nous apprend que Jupiter snppléa à ce défaut en donnant les arts sacrés. (S. Cyrille, *Réfut. de Julien.*) — Le même Julien ayant fait enlever le corps de saint Babylas, l'oracle parla de nouveau. (Bullet, *Hist. de l'établ. du christian.*, p. 207.)

Après cette digression, revenons à Eusèbe : « Pourquoi se sont-ils donc retirés (les dieux) devant un simple mortel? dit-il; quoi! Jésus-Christ leur a ôté leur divinité, il a substitué son culte au leur, et ils n'ont pas extirpé cette erreur malgré tous leurs efforts!... »

Eusèbe rappelle une croyance commune aux païens et aux chrétiens. : Les démons errant dans l'atmosphère aiment les cadavres et les tombeaux... Leurs chefs, voyant qu'on élevait des statues aux morts, agitèrent ces statues, établirent des oracles et firent des guérisons, tantôt parce que le mal était curable, tantôt parce qu'ils cessaient de tourmenter le malade... Cela fit croire à une intervention divine. Le polythéisme s'établit ainsi par les prestiges des démons, et les prêtres, sous leurs inspirations, en multiplièrent les merveilles.

Eusèbe, après avoir rappelé que les mauvais esprits apparaissent tantôt sous la forme des dieux supérieurs, tantôt sous celle des dieux inférieurs, dit que souvent ils ne prennent pas la peine de se transformer et donnent bien des preuves évidentes de leur nature perverse; la variété de leurs apparitions fut la source de

mille erreurs, puisque, pour les uns, ils furent des dieux, et pour d'autres, des démons qu'on distingua en bons et méchants; mais si l'on accorda un culte aux premiers pour obtenir leur médiation, on le fit pour les derniers afin de détourner leur fureur. Il invoque le témoignage d'un païen. — Plutarque a pensé (*De oracul. defectu*) que les sages avaient levé une grande difficulté en plaçant, entre les dieux et les hommes, des démons médiateurs, et dit qu'il ne croit pas se tromper en déclarant que les esprits qui président aux oracles ne sont pas des dieux, puisque ceux-ci ne peuvent avoir un commerce immédiat avec les choses terrestres, mais que ce sont des démons. — Dira-t-on que ce sont de bons démons? Plutarque ne pouvait le penser; les sacrifices humains, selon lui, n'ont pu être ordonnés que pour détourner la colère des mauvais esprits..., et on sait combien de fois l'oracle a demandé de telles victimes! — Eusèbe prouve enfin que le culte des anciens s'adressait aux esprits du mal... — Plutarque rapporte, d'après les vieilles traditions, que tout ce qu'on raconte de Typhon, d'Isis et d'Osiris, doit être attribué non à des dieux, mais aux démons...

Eusèbe dit ailleurs que Porphyre a raconté que l'apparition du dieu Pan, serviteur de Bacchus, à des laboureurs avait causé leur mort. — « Un dieu bon se fait bénir par ses bienfaits, continue Eusèbe. — Eh bien! rien de tout cela, etc.[1]. »

Un autre oracle a déclaré que si Diane n'eût retenu sa colère, tous les bûcherons d'une forêt auraient cessé de vivre. — « Voilà celle qu'il vous faut fléchir! » — Porphyre n'a pas nié que quelques bons démons ne

1. On se souvient, en effet, que Pan était identique aussi avec Jupiter.

soient lubriques; d'autres aiment le bruit des tambours et le chant des femmes..... — Il s'étonne que les bons, comme les mauvais, soient soumis aux passions... — Ils veulent la justice, dit-on, dans ceux qui les honorent, et commettent mille injustices; ils rejettent les prières de ceux qui se livrent aux jouissances grossières, et portent les hommes aux plus infâmes voluptés; ils veulent que leurs ministres s'abstiennent de viandes, et ils aiment l'odeur des holocaustes; ils défendent de toucher un cadavre, et certaines évocations ne s'obtiennent qu'en immolant des victimes... — On ne voit donc dans les dieux des païens que contradictions, et rien surtout qui porte les hommes à la vertu.

Porphyre donne comme vérité incontestable qu'ils n'apparaissent pas de leur plein gré; lorsqu'on les évoque, ils cèdent à une impérieuse fatalité... Ils font du mal quand on les évoque avec négligence; mais ils n'obéissent qu'à une force irrésistible : c'est encore l'oracle qui l'apprend. Hécate dit qu'elle ne quitte l'Olympe qu'en cédant à des invocations dont la force secrète est un charme... Porphyre cite un grand nombre d'oracles qui prouvent tous que les dieux sont contraints par la fatalité plus puissante qu'eux. — Eusèbe fait observer qu'il n'y a rien de grand, rien de divin dans ces êtres dégradés qui se laissent arracher du ciel, non parce que ceux qui les invoquent sont vertueux, mais parce qu'ils usent de vains prestiges. Donc ce ne sont ni des dieux ni de bons démons...

« Ce seraient des dieux, dit Eusèbe, ceux qui deviennent ainsi le jouet d'hommes méprisables sans pouvoir briser leurs chaînes! ce seraient de bons démons, ces esprits qu'il faut contraindre pour faire le bien! Si leur nature est bonne, pourquoi ne le font-ils pas d'eux-

mêmes? pourquoi faut-il les y forcer? Si leur apparition n'a pas pour résultat ce qui est honnête et utile, comment peut-on leur donner le titre de *dieux?* etc. »

Porphyre, frappé des contradictions et des difficultés qui surgissent à l'occasion de ces dieux qui paraissent si peu d'accord avec eux-mêmes, est surtout vivement surpris, dit Eusèbe, que le premier venu puisse effrayer les dieux célestes. Si le soleil et la lune subissent des accidents, il est clair qu'on s'en apercevrait, comme on s'aperçoit des éclipses; non moins clair que s'ils nous écoutent, l'idiome n'y fait rien; tout cela est donc pure vanité...

Ce sont les démons, continue l'apologiste (*Præp. evangel.*, V), qui ont donné ces abominables leçons de jongleries; ce sont eux qui ont révélé ces moyens de les enchaîner; il invoque encore ici pour autorité l'oracle lui-même. Il est dit dans le recueil de Porphyre que les dieux, entre autres choses, ont révélé comment on peut les soumettre, indiqué les victimes qui leur plaisent, ordonné la forme de leurs statues[1], tous les rites de leur culte... Il en fournit des preuves nombreuses... Enfin ils ont inspiré l'art magique... « Porphyre, dit Eusèbe, a parfaitement réussi à nous

1. Ils ont révélé, dit Porphyre, non-seulement quelles choses leur sont agréables..., etc.; mais ils ont appris aux hommes quelles formes on doit donner à leurs statues, sous quelles figures ils apparaissent, quels lieux ils habitent. Ils ont révélé tous les rites qui s'observent, etc..... Ils ont déclaré quelle matière devait être employée pour faire leurs idoles. Dans un oracle, Hécate prescrit tout ce qui doit entrer dans la composition de sa statue. C'est sur le modèle qu'ils ont donné qu'on a fait leurs statues. — D'après Pan lui-même, le front de ce dieu est orné d'une double corne; il a les jambes d'un bouc et aime les jouissances de la volupté. Hécate ici demande qu'on la représente avec une robe blanche, des sandales d'or et une ceinture de longs serpents... Quant à la matière, ce sera du marbre de Paros ou l'ivoire ciselé. (*Ib.*, V, 11, 12, 13.)

montrer les artifices des démons et les piéges qu'ils nous tendent... Mais à quoi servent cette magie et ces enchantements, pour le bonheur...? Il examine les oracles dont l'ambiguïté a causé la mort des princes, la perte des empires; ils se sont joués de ceux qui les consultaient; ils ont allumé les guerres, la discorde; leurs réponses sont inutiles ou ridicules...; ils prennent parti pour des causes injustes; ils louent l'immoralité; ils font rendre les honneurs divins à des athlètes, à la matière brute; ils flattent les tyrans. » Eusèbe continue de prouver, par l'examen d'un grand nombre d'oracles, qu'ils ne peuvent émaner de la Divinité... Lorsqu'ils annoncent l'avenir que régit le destin, ils ne le connaissent que par l'inspection des astres; les oracles déclarent que c'est d'après cette inspection qu'ils prédisent le sexe d'un enfant, les maladies..., etc.

Le destin qui a décrété que tel temple serait détruit par la foudre, tel autre incendié est donc plus puissant que vos dieux, dit Eusèbe, puisqu'ils ne peuvent s'y opposer.

Alors à quoi bon ces libations, ces victimes... Cependant, arrêtez, poursuit Eusèbe, l'oracle a dit qu'il fallait recourir à la magie pour se soustraire au destin; puisque la magie est un moyen accordé par les dieux pour triompher du destin, pourquoi n'ont-ils pas donné des moyens magiques pour préserver leurs temples de la foudre? (*Præp. evang.*, VI.) — Profitons de l'aveu, dit Eusèbe; — Porphyre lui-même reconnaît qu'ils ne disent pas toujours la vérité... Parce qu'il est impossible à certains démons de connaître parfaitement le mouvement des astres; si les oracles sont faux, ce n'est pas qu'ils mentent, « c'est, dit-on, l'air environnant qui les trompe... » — Il est donc évident, répond Eusèbe, qu'ils n'ont rien de divin, car la divinité ne

peut ni se tromper ni mentir ; ils usent de ces stratagèmes pour en imposer à la crédulité, ils font croire à la fatalité ; mais avec celle-ci que deviennent donc nos passions, notre volonté? etc...

Il faut renoncer à citer ici, en substance, les arguments d'Eusèbe contre les fausses religions. Les quinze livres de la Préparation évangélique et les dix de la Démonstration évangélique doivent être lus dans l'auteur; car il devient impossible de donner une idée de ces traités vraiment admirables, où Eusèbe a pulvérisé le paganisme et la philosophie, et prouvé la vérité du christianisme.

Saint Augustin.

Dans ce qui vient d'être exposé, le principal but était de réfuter les philosophes païens et de démontrer que tout le paganisme était une chimère introduite par les démons ; il serait inutile de citer d'autres Pères, ce sont toujours à peu près les mêmes arguments. Saint Augustin, contemporain de Julien, complétant et résumant dans ses ouvrages les Pères des siècles précédents, prouve de même que les dieux sont de malins esprits, que la théurgie est, comme la goétie, un commerce établi entre l'homme et les puissances infernales. L'existence de la magie et de ses prodiges malfaisants ou bienfaisants est aussi par lui proclamée et démontrée.

Il fait sentir le ridicule de la doctrine qui regarde les démons comme des médiateurs... — Quoi ! des médiateurs, dit-il, qui aiment les ordures des théâtres et les maléfices de la magie!... La pureté, l'innocence n'obtiendront rien par leur propre mérite, il faudra recourir à leurs ennemis !

S'il faut adorer les auteurs de la magie, pourquoi la punissez-vous?... Lorsqu'Apulée en fut accusé, si elle était innocente, non-seulement il l'eût avouée, il aurait encore blâmé la loi qui la condamnait..., mais il a voulu s'en disculper... — Les chrétiens ne font pas comme Apulée, ils avouent hautement leur foi et souffrent la mort pour elle.

Saint Augustin trouve absurde que les dieux aiment à communiquer avec les démons, qui usurpent la divinité et lui imputent de faux crimes, tandis qu'ils rejettent l'homme humble et pénitent.

On dit que les démons habitant l'air, qui est entre le ciel et la terre, ils sont nécessairement nos médiateurs par le lieu qu'ils occupent.

Saint Augustin trouve étrange que les dieux connaissent mieux les démons, à cause de la proximité locale, que les hommes pour la pureté de leur âme... Si les dieux, dit-il, voient nos pensées, à quoi sert l'entremise des démons?

Ayant fait clairement ressortir l'absurdité d'une telle doctrine, il dit qu'elle est inventée par ces esprits envieux, superbes et méchants; — ce ne sont point des médiateurs; depuis qu'ils ont été chassés du ciel, l'homme est au-dessus d'eux, parce qu'il adore Dieu; mais ceux-ci ne règnent que sur ceux auxquels ils ont su persuader, par leurs prédictions et leurs prestiges, qu'ils étaient des dieux.

La plupart des philosophes distinguent deux sortes de démons, des bons et des mauvais, —ces derniers ne pouvant être nos médiateurs, ce ne pourrait être que les premiers; mais saint Augustin (*Cité de Dieu*, VIII, 14) fait observer que les uns et les autres, d'après Apulée, étant très-passionnés, persécutent ou protégent les hommes, selon qu'ils les haïssent ou les aiment. C'est

Jésus-Christ, dit-il, qui est notre seul médiateur, puisqu'il possède les deux natures. Les démons sont de faux médiateurs qui s'interposent pour nous tromper. D'après l'Écriture il n'y en a point de bons. (*Ib.*, IX.)

Les miracles, dit saint Augustin, n'ont eu lieu que pour établir le culte de Dieu, et les prodiges de la magie sont obtenus par le commerce avec les démons.

On obtient les premiers par les vertus chrétiennes et la foi; ces derniers par des charmes, une curiosité criminelle.

La théurgie, comme la goétie, émane des malins esprits. Porphyre avoue que ni l'une ni l'autre ne conduisent à Dieu... ; mais tantôt il dit d'éviter la théurgie, tantôt il excite à y recourir, non pour purifier la partie intellectuelle de l'âme..., mais la partie spirituelle qui reçoit les images des corps; selon lui, les conjurations théurgiques rendent apte à recevoir l'inspiration des esprits et les visions des dieux... Il avoue aussi pourtant que par la théurgie, on contracte avec des esprits qui envient à l'âme sa purgation, ou du moins favorisent les mauvaises passions de ceux qui l'envient... — Il cite un Chaldéen qui, ayant pris beaucoup de peine pour purifier son âme, n'y put réussir, parce qu'un savant théurgiste avait lié les puissances par des consécrations... — Vos dieux, dit saint Augustin, sont donc soumis aux passions, s'il peuvent être gagnés ou effrayés... S'ils étaient bons, celui qui veut être purifié l'emporterait auprès d'eux sur ceux qui lui porteraient envie. Il est bien étonnant que ce théurgiste ait trouvé un dieu supérieur qui servît son envie, et que ce brave Chaldéen n'en ait pu trouver un plus puissant encore qui obligeât ces dieux effrayés de faire le bien qu'on leur demandait, soit en les effrayant davantage, soit en les délivrant de leur crainte.

Ces visions d'anges et de dieux, obtenues par ceux qui sont ainsi purifiés, sont donc produites par Satan, qui se transforme en ange de lumière. (*Ib.*, X, 8, 9, 10.)

Saint Augustin, d'après Porphyre lui-même, prouve que ce prêtre idolâtre n'a pas d'opinion arrêtée sur les dieux ou les démons, ceux-ci se montrant tantôt sous la figure des dieux, tantôt sous celle des démons ou des trépassés... La femme chrétienne la plus simple sait mieux discerner que Porphyre toute cette diablerie qu'elle déteste, dit le saint évêque.

Le même Porphyre s'étonne de ces menaces faites aux dieux par un homme pour les contraindre, telles que divulguer les mystères d'Isis et mettre en pièces les membres d'Osiris. Les effets des imprécations émanent d'esprits imposteurs..., dit saint Augustin, et toutes ces fictions des démons apparaissant comme dieux ou âmes des défunts, ne sont que des badinages pour tromper; ainsi que les cérémonies, tons de voix, figures astrologiques, etc., etc., qu'on croit capables de produire des effets divers.

Les démons ont inventé le tout pour se jouer des hommes qu'ils ont aveuglés... Porphyre lui-même a entrevu cette vérité, dit-il, car il a remarqué que tout cela ne conduisait ni à la béatitude, ni à la vraie sagesse, mais à rechercher des biens temporels... — Ce ne sont donc ni des dieux, ni de bons démons.

« Aussi, continue saint Augustin, comme il se fait par le moyen de la magie tant de choses qui surpassent toute la puissance humaine, que reste-t-il à dire? sinon que tout ce merveilleux ne se rapportant point à Dieu, dont la jouissance peut seule rendre l'homme heureux, selon l'aveu des platoniciens, on doit le considérer comme une illusion diabolique. »

Il dit plus loin qu'il faut se garder d'écouter ceux

qui ne veulent pas que Dieu fasse des miracles visibles, tandis qu'ils reconnaissent qu'il a créé le monde, ce qui est aussi incompréhensible aux hommes que celui qui l'a fait...

Dieu ne dédaigne pas de faire des miracles visibles pour exciter l'âme attachée aux choses matérielles, et rappeler les hommes à l'adoration d'un Dieu invisible. Saint Augustin répond ainsi à ceux qui accusent la Divinité de changer les lois de la nature..., — et donne un critérium pour reconnaître de quelle source émanent les miracles..., c'est, dit-il, de savoir s'ils conduisent à Dieu[1]...

« Penserons-nous, dit-il ailleurs, qu'il faille ajouter foi, pour parvenir au ciel, aux anges qui veulent qu'on leur rende un culte, ou aux anges qui disent qu'il n'est dû qu'à Dieu seul?... Puisque des anges nous invitent par des miracles à adorer Dieu, que d'autres en font pour nous porter à rendre un culte à eux-mêmes..., lesquels doit-on croire? Que les platoniciens répondent, que les philosophes répondent, que les magiciens répondent, que tous les hommes, en un mot, s'il leur reste une étincelle de raison, répondent, et nous disent si l'on doit écouter de préférence ceux qui demandent des adorations pour eux-mêmes, ou les anges qui les demandent uniquement pour Dieu. »

Quand même ni les uns ni les autres ne feraient de miracles, quand il n'y aurait que ce fait, que les uns commandent le sacrifice pour eux, et que les autres veulent qu'on n'adore que le vrai Dieu, il suffirait d'avoir un peu de piété, pour voir de quel côté est

1. Quand le démon se transforme en ange de lumière, on pourrait encore s'y tromper, mais ce passage de saint Augustin n'est pas un traité du discernement des esprits.

l'orgueil ou la véritable religion... « Je dis plus, ajoute saint Augustin, lors même qu'il n'y aurait que les esprits qui veulent un culte qui feraient des miracles, lors même que les autres dédaigneraient d'en faire, le bon sens indique ceux qui doivent l'emporter; mais puisque Dieu, dans l'intérêt de la vérité, a voulu que les anges qui ne veulent que sa gloire fissent des miracles plus certains, plus évidents que ceux qui usurpent un culte dû à Dieu seul, qui serait donc assez déraisonnable pour ne pas voir la vérité ? »

Saint Augustin, parlant des prodiges cités par les historiens païens, distingue les faits qui peuvent appartenir à des causes occultes de ceux dont les dieux sont les auteurs; il dit que ces derniers ne sont pas comparables aux miracles de la sainte Écriture. « Les prodiges de la magie, dit-il, ne sont que des illusions et des fantômes... En vain quelques-uns de ces prestiges semblent égaler quelques miracles des serviteurs de Dieu, la fin pour laquelle ils sont faits montre que les nôtres sont incomparablement plus excellents; car les premiers ont lieu pour établir le culte de ceux qui veulent qu'on leur sacrifie, au lieu que les véritables miracles n'ont d'autre but que la gloire de Dieu. »

A quoi bon multiplier ces citations? Tous les Pères professaient la même doctrine : les dieux des nations sont des démons, *dii gentium dæmonia;* non des êtres chimériques, mais des intelligences malfaisantes. Ce qui suit va le prouver d'une manière encore plus frappante.

La ruse, le mensonge, les turpitudes des faux dieux, leur cruauté, sont encore plus amplement dévoilés dans les lignes suivantes. Sans s'astreindre à aucun ordre, on va rapporter quelques passages des Pères déjà nommés, et d'autres qui ne l'ont pas été encore.

Minucius Félix.

Minucius Félix avoue que les oracles ont dit quelquefois la vérité ; mais ce célèbre orateur veut, dit-il, remonter à la source de l'erreur... Il existe des esprits malins et vagabonds qui, après avoir perdu les avantages de leur nature et s'être plongés dans les vices, s'efforcent, pour se consoler, d'y précipiter les autres ; corrompus, ils ne se plaisent qu'à corrompre... Les apôtres et les philosophes les appellent *démons*... ; ce sont eux qui opèrent ce que les magiciens font d'admirable, qui donnent l'efficace à leurs enchantements, qui font voir ce qu'on ne voit pas, qui produisent enfin toutes ces merveilles dont on parle... (*Octavius*, XXVI.) « Nous avons prouvé, dit-il, par l'autorité des mages et des philosophes, que ce sont des esprits impurs qui se tiennent dans les statues qu'on leur consacre, et y acquièrent la puissance d'une divinité qui y serait présente ; ils inspirent leurs prophètes, habitent dans les temples, gouvernent le vol des oiseaux, font palpiter les entrailles des victimes, rendent des oracles mêlés de mensonge, trompent et sont trompés comme ceux qui ne savent pas bien la vérité... ; ils troublent la vie, se glissent dans les corps, forment les maladies, épouvantent l'âme, tordent les membres pour contraindre les hommes à les adorer ; lorsque, rassasiés de victimes, ils ont détruit les charmes, on leur attribue la guérison ; ce sont eux qui agitent vos devins... Ce sont eux, dit-il ensuite, qui ont donné ces songes que vous attribuez à Jupiter, et fait ces prodiges dont les historiens font mention, etc.... Ce sont eux qui causent toutes ces illusions, etc. » (*Ib.*, XXVII.)

Le philosophe Athénagore (*Apol. à Marc-Aurèle*) en

dit autant : — « Ce sont les démons qui entraînent les hommes aux pieds des idoles, qui aiment le sang des victimes, les cruautés dans les adorations, etc...»

Clément d'Alexandrie.

Clément d'Alexandrie, après avoir prouvé que les dieux ne sont pas des dieux, dit qu'il importe d'examiner si ce ne sont point des démons... — Après avoir rappelé les sacrifices et les libations de sang humain que ces dieux cruels ordonnent..., il dit : « Voyez l'amour que vous portent et quels biens peuvent vous faire ces esprits malfaisants... — Pouvez-vous, dit-il ailleurs, les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres fangeux, errant autour des tombeaux, apparaissant comme des spectres dans les ténèbres, comme des fantômes affreux... Les magiciens se vantent de les avoir aux ordres de leur impiété, et les contraignent d'obéir par des paroles. »

Dans les *Stromates*, il dit que certaines prédictions chez les Grecs n'appartenaient qu'aux conjectures; mais d'autres furent inspirées par les démons...

Lactance déjà cité, parlant des égarements des païens, dit qu'ils viennent d'une puissance ennemie envieuse de notre bonheur... occupée à nous cacher la vérité...; il dit plus loin que les démons sèment les piéges, altèrent la santé, causent les maladies, épouvantent l'imagination par des songes, jettent dans des transports furieux et forcent par les maux qu'ils causent de recourir à leur puissance, mais elle ne consiste qu'à nuire à ceux qui les craignent et ne se mettent point sous la protection de Dieu.

Eusèbe, précédemment cité (*Panégyrique de Cons-*

tantin), dit que cet empereur a triomphé des démons. — Après avoir rappelé les abominations et les cruautés du culte païen, il s'écrie : — « Qui a donné le pouvoir de chasser les esprits impurs par des prières? qui donc a exterminé les démons, qui depuis plusieurs siècles trompaient les peuples, si ce n'est Jésus-Christ?... »

Tertullien (*De tes. im. anim.*, III) disait : « Si nous admettons l'existence des démons, ce n'est pas assurément que nous soyons leurs partisans, nous qui savons les chasser du corps des possédés. » Un épicurien se moque de cette croyance, les malédictions même prouvent qu'on croit aux démons et qu'on les déteste. N'appelle-t-on pas démon un homme rempli de méchanceté, d'orgueil et d'impureté?... Quand un Gentil prononce le nom de Satan, c'est avec la même horreur que le chrétien qui sait qu'il induit l'homme à pécher...; c'est reconnaître implicitement celui qui l'a perdu... Si les chrétiens le reconnaissent plus explicitement que les Gentils, ceux-ci, toutefois, le haïssent; et le haïr, n'est-ce pas le reconnaître?...

Au livre *De l'idolâtrie*, Tertullien blâme sévèrement ceux qui fabriquèrent des idoles et qui donnèrent ainsi un corps aux démons, *dæmoniis corpora conferunt*. (*Ib.*, VII.)

Dans son exposé de tout ce qui se rattache à l'idolâtrie, il n'omet pas l'astrologie, qui est à la magie ce que l'espèce est au genre.

Dans le traité *Du vêtement des femmes* (II), il parle des vaines sciences qu'ont inventées les anges rebelles livrés à l'*amour des femmes*... ; — ce sont entre autres les enchantements, la révélation des vertus médicinales des plantes, etc.

Dans l'Apologétique, il dit encore : « Nous reconnaissons des substances spirituelles dont le nom n'est pas

nouveau... Elles causent des maladies aux corps et de funestes accidents, à l'âme des émotions subites et désordonnées; leur subtilité qui échappe aux sens les rend propres à agir sur notre double substance..... Vantez-nous, dit-il, leur secours dans les maladies!... Elles commencent par les donner, et prescrivent des remèdes inouïs ou contraires; on croit qu'elles ont guéri le mal, elles ont seulement cessé d'en faire... »

On n'aperçoit pas toujours ces esprits, on ne les reconnaît qu'aux maux qu'ils causent...; ils se transportent partout avec vitesse...; la terre entière n'est pour eux qu'un seul et même lieu...; cette vélocité est le propre d'une nature qu'on ne connaît pas...; il leur est ainsi facile de savoir ce qui se passe au loin et d'être crus auteurs de ce qu'ils annoncent; c'est par ces divers moyens qu'ils ont pu se substituer à Dieu...

Tertullien pense qu'il devient inutile de citer leurs prodiges... — Si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants, à des chèvres, à des *tables*, etc.... — *per quos et mensæ divinare consueverunt;* — s'ils envoient des songes par le moyen des démons qu'ils ont invoqués, etc..., à plus forte raison ces puissances séductrices feront pour elles-mêmes ce qu'elles opèrent pour les autres; mais si vos dieux ne font rien de plus que les démons, que devient la prééminence qui caractérise la divinité, etc.? (*Apolog.*, XXII, XXIII.)

« Connaître le vrai Dieu, dit-il ailleurs (*De bapt.*, V), c'est connaître les artifices du démon toujours prêt à contrefaire les œuvres de Dieu... »

Tertullien nous apprend que Satan a ses sacrements, son baptême qu'il fait recevoir aux siens; c'est l'impur qui purifie, etc...

« Jul. Firmicus Maternus déclare que le démon imite

nos mystères....; il a ses onctions, en quelque sorte ses christs, parce qu'il est l'antechrist... » (*De errore prof. relig.*, XXIII.)

Saint Justin.

Saint Justin voit l'origine du polythéisme dans l'intervention des démons, erreur dont Dieu n'arrête le cours qu'en se manifestant quelquefois aux hommes. C'est ainsi qu'il dit à Moïse : « *Je suis celui qui suis.* » (*Disc. aux Grecs*, XXI.)

Le même, première Apologie à l'empereur Antonin le Pieux, se plaint qu'on ne veuille rien examiner... Vous n'écoutez que la haine ; vous n'obéissez qu'à l'impulsion des démons, dit-il; il importe de remonter à la cause..... — Alors il raconte que les génies, ayant apparu sous des formes trompeuses, corrompirent les femmes et les enfants, et effrayèrent les hommes, qui, frappés de terreur et de vertige, ignorant l'existence des mauvais esprits, en firent des dieux..... Mais nous, continue saint Justin, c'est en Jésus-Christ que nous croyons, et nous déclarons imposteurs et pervers les auteurs de tant d'impostures... Nous sommes persuadés que votre acharnement vient moins de vous que de l'esprit infernal qui égare la raison de l'homme, etc.; Satan ne néglige pour séduire ni prestiges, ni songes, ni fantômes..., il met tout en œuvre...; il ne veut pas que vous lui échappiez comme nous l'avons fait nous-mêmes... — Les secrets de la nécromancie, l'inspection des entrailles, l'évocation des mânes des jeunes enfants, etc..., sont des présomptions qu'après la mort l'âme conserve le sentiment, etc...

Saint Cyprien.

Saint Cyprien (*De idol. vanitate*) expose la même doc-

trine avec la même conviction. — « Ne me vantez plus, dit-il, les auspices ni les présages... où trouver la cause de cette démence, sinon dans des illusions et des prestiges qu'il faut imputer à des esprits corrompus et vagabonds..., qui ne cherchent qu'à entraîner les hommes dans leur ruine; l'antiquité les a connus sous le nom de *démons*, ils manifestent leur puissance par des prestiges et des enchantements... » — Saint Cyprien, comme tous les Pères, croit que les statues donnent des signes de vie.— « Ce sont ces esprits déchus, dit-il, qui s'enferment dans les statues consacrées, qui allument l'enthousiasme des prêtres, font palpiter les fibres des victimes, gouvernent le vol des oiseaux, dirigent le destin; menteurs et trompés, ils enveloppent la vérité de ténèbres, troublent la vie, inquiètent le sommeil, se glissent dans les corps qu'ils possèdent, bouleversent l'âme, tordent les membres dans des convulsions horribles, détruisent la santé, incitent l'homme à se faire guérir à leurs autels; mais on nomme guérisons ce qui n'est que la cessation de leurs outrages... — Leur but, c'est de détourner du culte du vrai Dieu et de jeter dans la superstition...; » — il dit ailleurs, toujours en parlant du démon, qu'il tâche de nous surprendre par une infinité de tentations. C'est un ennemi vieux et expérimenté, qui fait la guerre à l'homme depuis de longs siècles, mais il ne saurait nuire que Dieu ne le lui permette.

Saint Irénée, parlant de Marc et de Simon, attribue leurs œuvres aux démons : — « Simon, dit-il, exerçait la magie et troublait l'esprit par ses enchantements. »

Saint Justin (Ire Apol. déjà citée) dit que les amours obscènes des dieux, leurs crimes, ne peuvent venir que des démons. « Veuillez aussi nous croire, dit ce

Père, ce sont eux qui ont donné comme des faits vrais les fables du paganisme, pour faire passer aussi pour une fable la venue de Jésus-Christ; sachant cet événement par les prophètes, ils firent croire à l'existence d'un grand nombre d'enfants de Jupiter, et pensèrent que la naissance du Christ semblerait non moins absurde que les récits fabuleux...

« Nous adorions comme vous Bacchus, Apollon, etc., dont on ne peut dévoiler les turpitudes sans rougir... Vous célébrez encore leurs mystères honteux. Pourquoi sommes-nous plutôt persécutés que ces hommes envoyés par les démons qui osent se donner pour des dieux, et que vous comblez d'honneurs?» — Saint Justin parle des statues érigées à Simon et des abominations de Marcion, hérétiques portant le nom de chrétiens, dont les prodiges ont été opérés par Satan, et dont le but était d'empêcher l'homme d'arriver à Dieu... — « Les esprits grossiers, dit ce Père, qui ne sauraient se dégager de la terre, il les attache aux choses terrestres et sensibles; ceux capables de plus hautes contemplations, mais dont le jugement n'est pas sain, ni la vie pure, ni le cœur affranchi de passions, il les plonge dans l'impiété. »

Il termine sa seconde apologie en priant le sénat de la rendre publique : « Au milieu de cette capitale, les chrétiens triomphent des démons, dit-il; ils guérissent au nom de Jésus des hommes dont les malins esprits s'étaient emparés, contre lesquels tout l'art des magiciens avait été impuissant, » — autre preuve de fait qu'on examinera bientôt.

Résumé.

On pourrait multiplier ces extraits des œuvres des apologistes dont il devenait impossible ici d'aborder

toute la profondeur; mais cet aperçu trop court étant déjà bien long et peut-être fastidieux pour la plupart des lecteurs, il a fallu se restreindre, quoique à regret, car non-seulement on voit l'importance que les Pères attachèrent à leur sujet, mais on en est pénétré soi-même. Quelques répétitions devenaient inévitables, en citant plusieurs fragments de leurs œuvres; pourtant il fallait montrer, dans la doctrine de tous, cette uniformité qui manque chez les philosophes. — Quant à l'ordre méthodique, il devenait impossible dans des citations tronquées, qui, prises çà et là, rompent la connexion des diverses parties du sujet. Il est donc bon peut-être de résumer ici les principales attaques livrées à la philosophie et au culte païen par les Pères, *qui en admettaient pourtant* les prodiges [1]. Ainsi nous avons

1. Ce qu'on vient de lire a suffisamment prouvé que les apologistes admettaient la réalité des prodiges des fausses religions; il serait facile d'en multiplier les preuves. Lactance, que sa grande réputation fit appeler à Nicomédie par Dioclétien, l'a exprimé longuement dans ses œuvres. — « Plusieurs ont recours, dit-il (*Div. instit.*, II, 8), à des histoires écrites par de célèbres auteurs, par lesquelles il semble justifié que ceux que nous prétendons n'être point des dieux ont fait voir par des prodiges, des songes, des présages, des oracles, etc., qu'ils étaient véritablement des dieux. » Il cite Navius, qui, pour prouver l'augurie, coupa un caillou avec un rasoir. — L'apparition de Castor et Pollux annonçant à Vatienus la défaite de Persée. — Junon Moneta, qui avait parlé. — Les prodiges, ci-devant cités, des deux Vestales. — L'arrivée du serpent d'Épidaure qui fit cesser la peste. — Les exemples de vengeances des dieux. — Les divers songes prodigieux, etc. — « Pour ne rien laisser d'obscur, poursuit Lactance, je ferai voir que ces prodiges n'étaient que des illusions, dont le démon s'est servi pour tromper les hommes... » Après avoir montré les œuvres de Dieu, les causes de l'idolâtrie, etc., etc., il dit plus loin (*Ib.*, 17.), que « l'astrologie, les auspices, les augures, les oracles, la nécromancie, la magie, etc., sont des inventions des démons. » — On est donc étonné que Mgr Duvoisin, évêque de Nantes, et quelques prêtres de nos jours, semblent penser que les Pères n'y croyaient point, tout dans leurs œuvres prouve le contraire. On le démontrera un jour. (V. Duvoisin, *Démonst. évang.*)

vu que tous les systèmes philosophiques sont plus ou moins absurdes et se détruisent mutuellement; ils n'ont produit et ne peuvent produire aucun bien; le christianisme seul est la vraie sagesse.

De l'aveu des Gentils et de la doctrine de leurs sages il résulte que leurs dieux et leurs bons et mauvais démons sont des êtres identiques dont la malignité s'est dévoilée dans mille circonstances; ils ne peuvent être tous que des esprits malins, puisqu'ils ont proclamé de funestes maximes, qu'ils sont souvent menteurs et cruels dans leurs oracles; c'est une engeance immonde, puisqu'ils commandent des impudicités, qu'ils sont en rapport avec des hommes corrompus et pervers; ce ne sont pas des dieux bienfaisants, puisqu'ils contraignent l'homme d'immoler ce qu'il a de plus cher au monde; ils ne sont ni justes, ni purs, puisqu'ils ne montrent ni honnêteté; ni justice, ils ont une haine épouvantable contre l'homme sur lequel ils exercent leur cruauté, etc. Inutile de pousser plus loin cette énumération des méchancetés des dieux des Gentils; la preuve de leur perversité trouvera son complément en établissant un parallèle entre eux et le Dieu des chrétiens. — Les miracles divins, par leur sublimité, leur éclat, rappellent l'homme à Dieu; les prodiges païens seraient propres à en éloigner, tant la plupart sont ridicules, burlesques et même nuisibles. — Nous connaissons leurs étranges guérisons; mais à Dieu seul appartient de guérir spontanément et de rendre la vie à un cadavre.

Dieu déroule aux prophètes ce qui doit arriver dans la suite des siècles. Les devins ne conjecturent que les événements prochains et généralement de peu d'importance.

Les révélations des dieux, en proclamant un premier

principe sans volonté et sans action, et les astres et la nature entière animés par des dieux, se sont substitués au Dieu éternel et ont usurpé le culte qui n'est dû qu'à lui; en proclamant le destin, l'homme, qui cesse alors d'être libre, n'a plus ni mérite ni démérite, et pourtant ce destin, plus puissant que les dieux, obéit aux conjurations des magiciens. — Quelles réflexions fait naître ce prétendu pouvoir du païen même le plus impie qui peut contraindre les dieux par d'horribles menaces! — Le chrétien fait d'humbles supplications, et s'il est exaucé il n'en conçoit point d'orgueil. L'humble thaumaturge, au contraire, remercie son Dieu et se reconnaît indigne d'une telle faveur. — Le christianisme recommande le pardon des injures; — mais la vengeance, c'est un axiome païen, est le plaisir des dieux. — L'Évangile recommande la chasteté : c'est par des actes impurs et lubriques qu'on se rend les dieux propices. — L'Évangile recommande de rendre à chacun ce qui lui appartient : les Gentils priaient Mercure de les seconder dans leurs tromperies, et la déesse Laverne de les rendre adroits dans le vol. — On brûle comme exécrables les révélations qu'une déesse fit à Numa, et même les livres de la sibylle. — Les livres saints traversent les siècles, bravent les révolutions des empires et sont respectés même par les Gentils et les barbares. A la gravité et à la sérénité des prophètes du vrai Dieu, que l'on compare les faux prophètes des cultes idolâtres... Agités de mouvements convulsifs effrayants, leur âme est pleine de trouble, l'agent qui les domine leur ôte la raison, ils semblent privés de sentiment et même de vie; on en a vu quelques-uns expirer parce que leur dieu refusait de répondre; il dispose enfin si tyranniquement de tout l'organisme de son prophète, que celui-ci oublie ce qu'il a dit et

fait. — Les dieux exigent quelquefois, il est vrai, la continence et des purifications; mais il est non moins vrai que, par une de ces contradictions étranges qu'on a signalées, ils préfèrent faire leurs révélations à des hommes dissolus, à des femmes perdues et à des idiots.

A quoi bon continuer ce parallèle où l'on voit, d'un côté l'humilité, la justice, la charité, la pureté, toutes les vertus enfin recommandées, et où, de l'autre, on ne voit que vengeance, cruauté, orgueil, injustice, impureté dans les œuvres, obscurité et contradictions dans la doctrine?

Les mauvaises passions, l'amour des voluptés, l'intérêt matériel, etc., chez plusieurs païens, devaient résister à des arguments aussi puissants; mais la force de la vérité, chez celui qui n'en est pas l'ennemi décidé, devait triompher, et en effet, comme on l'a vu, elle triompha. Tout païen qui n'avait pas perdu le sens moral, qui conservait encore dans son âme des traces de sa noble origine, put discerner la vérité de l'erreur, et le néoplatonisme parut évidemment faux; d'ailleurs, issu de la philosophie et de l'ancien culte, ces deux élements mauvais pouvaient-ils composer un tout qui fût bon? Ceux qui lurent nos apologistes le sentirent. Les deux religions avaient leurs prodiges, que les épicuriens confondaient dans le même mépris; plusieurs d'entre eux devinrent eux-mêmes moins rétifs, tous ne pouvaient être des Lucien riant à tout propos; les arguments des apologistes, la morale du christianisme, ses prophéties, ses miracles formaient un ensemble d'une force irrésistible, et, devant ce faisceau si solide de preuves, les intelligences s'inclinèrent, et le triomphe du christianisme bientôt fut complet. Pouvait-il en être autrement? il avait des preuves morales à la portée de

tous les esprits droits que Satan ne tenait pas dans ses chaînes, et certaines preuves matérielles furent très-capables d'entraîner les convictions des intelligences les moins élevées. Nous allons exposer cet autre genre de preuves.

Preuves matérielles; expulsion des démons qui se faisaient passer pour des dieux.

Parmi toutes les causes qui multiplièrent les chrétiens, la plus frappante sans contredit, la plus émouvante, celle pour laquelle les apologistes invoquent les témoignages d'une foule de témoins, celle enfin dont nul spectateur ne pouvait contester la puissance, c'est l'expulsion des dieux du corps des possédés, et leur aveu qu'ils étaient des démons; c'est enfin ce châtiment imposé à ceux qui, ayant fait une communion sacrilége, devenaient les victimes des esprits de ténèbres.

Nous continuerons d'être simple narrateur, en citant des faits attestés par des témoignages irrécusables, et sans vouloir, du moins à présent, ni les critiquer, ni les commenter.

A ceux qui auraient pu se tromper encore sur la nature de ces intelligences, les adorer comme des dieux, ou croire leur puissance égale à celle des dieux, etc...., il fallait, pour détruire de telles erreurs, que Satan lui-même fût forcé de se manifester, de se déclarer l'esclave de Jésus-Christ; il fallait entendre ces esprits immondes avouer eux-mêmes ce qu'ils sont, et proclamer la divinité du Sauveur; il fallait enfin qu'il fût possible aux chrétiens de paralyser leur puissance, d'empêcher leurs prodiges et de les chasser du corps même des prêtres païens, qui se croyaient divinement inspirés. Souvent on a vu le nom seul de

Jésus ou le signe de la croix, dans ces temps de foi ardente, tenir lieu d'exorcisme.

Soyons un instant par la pensée témoins du spectacle épouvantable que présentait un possédé tourmenté par les dieux infernaux : il pousse des cris affreux, des hurlements horribles, il profère mille blasphèmes, mais à la voix d'un chrétien prononçant un nom sacré, les divinités exécrables qui torturent ce malheureux manifestent leur sortie sous la forme d'une flamme, d'une noire et puante fumée, d'un animal effrayant ou immonde. On est forcé d'avouer, ces faits étant admis, qu'un tel spectacle était des plus propres à opérer de nombreuses conversions; aussi, d'après les historiens, ce fut une des causes puissantes de l'établissement du christianisme.

Les apologistes, en s'adressant aux empereurs et aux philosophes, invoquaient le témoignage des Gentils pour attester ce qu'ils avançaient. « *Si ces faits n'eussent pas été notoires,* fait observer le savant Bullet, *c'eût été folie.* » (*Hist. de l'établ. du Christ.*)

Saint Cyprien (*De idol. vanit.*, 7.) s'exprime ainsi : « Les démons adjurés par le vrai dieu confessent incontinent la vérité et sont contraints de sortir des corps qu'ils possèdent : à la parole d'un chrétien, cédant à l'opération d'une puissance secrète, ils témoignent par leurs hurlements, par leurs pleurs, qu'ils sont tourmentés, déchirés de coups, dévorés par les flammes; ils confessent, en présence de ceux mêmes qui les adorent, d'où ils viennent, et disent quand ils sortiront... »

S'adressant à Démétrianus : « Si vous vouliez les entendre, lui disait-il, lorsque nous les conjurons par les fouets spirituels, quand nous les chassons des corps et que nous les obligeons d'avouer qu'ils doivent être

jugés!... venez en être témoin, vous verrez que nous ne disons rien qui ne soit vrai. » (*Ad Demetr.*, 15.)

Minucius Félix, s'adressant aux Gentils, leur disait : « Plusieurs d'entre vous savent bien que les démons sont contraints d'avouer ces choses lorsque nous les tourmentons pour les chasser des corps, que nous les contraignons de sortir par ces paroles qui les tourmentent, par ces prières qui les brûlent... — Ce Saturne, ce Jupiter, ce Sérapis, tous ces autres que vous adorez, vaincus par la douleur, confessent ce qu'ils sont; et quoique la honte dût leur faire cacher éternellement ce qu'ils révèlent, et surtout en votre présence, ils avouent cependant leur misérable condition. Vous les pouvez croire, puisqu'ils sont forcés de rendre témoignage à la vérité contre eux-mêmes. Lorsqu'on les conjure par le Dieu vivant, ces misérables frémissent; et s'ils ne sortent de suite, ils se retirent du moins peu à peu, selon que la foi du patient ou la grâce du médecin sont plus ou moins grandes... — Ils sèment la haine de notre religion dans les esprits faibles... Rien de si naturel que de vouloir perdre ceux qu'on craint. » (*Octavius*, XXVII.) Origène s'exprimait de même.

« C'est une injustice de condamner ce qu'on ne connaît pas, dit plus loin Minucius Félix (*Ib.*, XXVIII); nous ne sommes pas sans nous repentir de cette faute; vous savez que nous avons été comme vous et que nous avions les mêmes sentiments, lorsque nous étions dans le même aveuglement... »

J. Firmicus Maternus à Constantin et à Constans (*De error. relig. prof.*, XIV), combattant Porphyre, qui avait parlé de la grandeur de Sérapis, disait : « Nous vous sommes fort obligés de ce que vous nous avez expliqué la nature de vos dieux et comment ils sont assujettis à

l'empire des hommes... Un homme peut forcer Sérapis à lui obéir et l'enfermer dans un corps, pour l'obliger à déclarer ce qu'il voudrait cacher. — C'est à peu près ainsi, continue Maternus, que vos dieux, dans notre religion, sont punis par la vertu de nos paroles, lorsqu'ils tourmentent les corps qu'ils possèdent... La parole de Dieu qui sort de la bouche des chrétiens est comme un feu qui les brûle : et en même temps que vous leur rendez un souverain culte, nous leur faisons souffrir les derniers supplices. »

Il dit à ces empereurs qu'il ne faut pas prier ceux auxquels on a droit de commander... « C'est le démon, dit-il, que vous honorez par ces sacrifices..., le démon, qui ne saurait entendre le nom de Jésus-Christ sans trembler..., sans avouer qu'il se sent déchiré et brûlé, et sans confesser ses crimes. »

Saint Irénée, parlant du don des chrétiens d'opérer des miracles, disait : « Les uns chassent les démons avec une autorité si souveraine, si efficace, que ceux qui en étaient tourmentés, surpris et reconnaissants, se convertissent... » (*Contr. hær.*, II, 32.)

Selon Origène, — Tous les jours le seul nom de Jésus chasse les démons. (*Orig. c. Celse*, I, 67.)

Saint Cyprien (*Ep. ad Donat.*) déclare que, entre autres priviléges, les nouveaux baptisés chassent les démons, les forcent de confesser leur misère....., les flagellent, redoublent l'ardeur du feu qui les dévore...

Lactance dit que « les démons redoutent les chrétiens, qui par la seule invocation de Dieu les obligent de sortir au milieu d'affreux hurlements, de confesser qu'ils sont démons, de se nommer par leurs noms, quand on les conjure au nom de Dieu. Que l'on assemble ceux qui font profession de rappeler les âmes des

enfers, qu'ils rappellent Jupiter, Neptune, Apollon, Saturne, etc., ils viendront, ils répondront; que ces mêmes personnes appellent Jésus-Christ, qu'ils tâchent de l'évoquer, il ne paraîtra point... » — Et ailleurs, « qu'on amène un homme réellement possédé, et en même temps le prêtre d'Apollon lui-même, ils frémiront également l'un et l'autre, et Apollon sortira aussi vite de son prophète que le démon sortira de ce possédé; donc les démons, exécrés par les païens sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent. » (*Inst. div.*, IV, 27.)

Tertullien, après avoir justifié les chrétiens dans sa défense adressée aux souverains magistrats de l'empire, dit (*Apologet.*, X) : « Nous avons cessé d'adorer vos dieux depuis que nous avons reconnu qu'ils ne sont point dieux... Vous avez le droit d'en exiger de nous la preuve... » Après l'avoir donnée dans les douze chapitres suivants, il termine ainsi : « Jusqu'ici, ce ne sont que des paroles, mais voici une démonstration par les faits, que les dieux et les démons sont absolument les mêmes. »

« Qu'on fasse venir devant vos tribunaux quelqu'un reconnu pour possédé du démon; qu'un chrétien, quel qu'il soit, le premier venu, commande à cet esprit de parler, il avouera qu'il est véritablement démon, et qu'ailleurs, il se dit faussement dieu... »

« Qu'on amène également quelqu'un de ceux qu'on croit agités par un dieu, qui, en respirant avec force sur les autels, aient reçu la divinité avec la vapeur, qui parlent avec effort et comme hors d'haleine... Si vos dieux, n'osant mentir à un chrétien, ne confessent pas qu'ils sont démons, répandez sur le lieu même le sang de ce chrétien téméraire...; » Tertullien demande ce qu'il y aurait de plus manifeste qu'une pareille preuve.

— Que pourra-t-on soupçonner? de la magie ou de la fourberie? — Vos yeux et vos oreilles vous confondraient... Vous n'avez rien à opposer à l'évidence... — Or, si vos dieux sont véritablement des dieux, pourquoi disent-ils faussement qu'ils sont démons...? Est-ce par déférence pour nous? leur divinité est donc soumise aux chrétiens... Si enfin ils sont anges ou démons, pourquoi se donnent-ils ailleurs pour des dieux?

Ce pouvoir sur eux, dit-il, nous vient du nom de Jésus-Christ et des menaces que nous leur faisons de sa part..., ils sont soumis à ses serviteurs, etc...

En notre présence, à notre commandement, effrayés par la pensée et l'image du feu éternel, vous les voyez sortir du corps pleins de fureur et couverts de honte; vous les croyez lorsqu'ils vous trompent, croyez-les lorsqu'ils vous disent la vérité... Tertullien ajoute que ces témoignages font beaucoup de chrétiens... « Or, comment les démons pourraient-ils se résoudre à perdre des serviteurs si fidèles..., s'il leur était permis de mentir? etc... »

Ces faits étaient connus de la plupart des païens, qui pouvaient eux-mêmes les attester et se convertissaient.

Tertullien (*Supplique au proconsul Scapula*), après avoir manifesté l'horreur que les chrétiens ont pour les démons, disait : « Nous les combattons, nous les confondons, nous les chassons tous les jours, comme plusieurs d'entre vous le savent... Vos officiers même pourraient vous en instruire, puisqu'ils ont reçu des chrétiens ces sortes de bienfaits... » Le greffier de l'un d'entre eux a été délivré par ce moyen du démon qui le tourmentait, ainsi que le parent et le fils de quelques autres, etc.; *et quorumdam propinquus et puerulus*, et

combien de gens considérables, pour ne point parler des autres, ont été délivrés des démons ou guéris de leurs maladies... *Quanti honesti viri.* (*De vulgaribus enim non dicimus*, etc.)

Saint Justin, dans son apologie à l'empereur et au sénat, disait : « Vous pouvez reconnaître la vérité de ce que je dis par ce qui se passe tous les jours sous vos yeux et en votre présence. Grand nombre de possédés, tant dans votre ville que dans le reste du monde qui n'avaient pu être délivrés par les magiciens, ont été guéris par les chrétiens en invoquant Jésus-Christ. »

« Quel est celui qui ignore, dit Eusèbe, qu'il nous est ordinaire de chasser les démons par la seule prononciation du nom de Jésus-Christ et par nos prières? » (*Dém. év.*, III, 6.)

Peut-on soupçonner le mensonge chez les apologistes? Et ce qu'ils nommaient possession du démon, n'était-ce point une maladie telle que l'épilepsie, par exemple? C'est ce qu'on examinera un jour.

Le signe de la croix, plusieurs l'attestaient, suffisait pour chasser les démons.

Ceux qui ont vu, disait Lactance, comment le seul nom de Jésus-Christ force les démons à abandonner les corps, savent aussi quelle est la vertu du signe de la croix ; la preuve en est facile, car les païens ne sauraient ni offrir leurs sacrifices, ni tirer aucune réponse des oracles, en présence de ceux qui ont le front marqué de ce signe ; il ajoute que c'est une cause de persécution. Les chrétiens qui remplissaient les charges de l'État, étant forcés d'assister aux sacrifices, dissipaient les démons par le signe de la croix, et empêchaient les présages de paraître dans les entrailles

des victimes; alors plusieurs païens, loin d'y voir la preuve de la divinité du Christ, se plaignant de ce que les profanes troublaient les sacrifices, disaient que c'était l'effet de la haine des dieux pour les chrétiens. — Lactance répond : que « les dieux, au lieu de fuir, auraient agi d'une manière plus digne de leur majesté, s'ils avaient de suite puni les chrétiens. » (*Instit. divin.*, XXVII.)

On se rappelle ce qui arriva à Julien en présence des démons évoqués par Maxime; — saint Athanase confirme les mêmes faits :— « Le seul signe de la croix, dit-il, fait évanouir les prestiges et les illusions des démons... Que celui qui en veut faire l'expérience vienne, et qu'au milieu de leurs prestiges, de leurs oracles et des prodiges de la magie, il fasse le signe de la croix dont les païens se moquent, il verra comment les oracles cessent, comment tous les enchantements de la magie restent sans effet... Quel est donc ce Christ? Si ce n'est qu'un homme, comment se fait-il qu'il surpasse la puissance de vos dieux?... Si c'est un magicien, comment se fait-il que ce magicien n'affermisse pas, mais détruise au contraire tout art magique?» (*De Incarn. Verb.*, 48.)

Pourquoi le nom seul de Jésus-Christ et le signe de la croix semblaient-ils quelquefois sans vertu, et ont-ils paru plus tard l'avoir perdue ? Les Pères nous l'ont appris.

« Les démons sont expulsés, disait Origène, lorsque la prononciation du nom de Jésus-Christ se fait avec une conscience pure et une foi ferme. »

Selon Minucius Félix, les démons sortaient de suite, d'autres fois peu à peu, selon que la foi du patient était plus ou moins grande, ou bien la grâce du médecin.—Saint Cyprien en a dit autant, dans les mêmes termes.

La fuite du démon devant le signe de la croix était quelquefois une grâce qui n'était pas demandée, comme on l'a vu dans Julien, et qui cependant révélait la vérité à ceux même qui ne voulaient point la connaître. — On pourrait multiplier ces attestations. — Saint Grégoire de Nazianze disait : « Il m'est arrivé souvent qu'après avoir prononcé à peine le nom adorable de *Jésus*, le démon prenait la fuite en faisant entendre des hurlements... et la même chose m'est arrivée en formant seulement en l'air le signe de la croix. »

L'auteur des questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament (V. Baltus, *Hist. des oracles*, t. Ier, 304), — qui paraît plus ancien que saint Augustin, — après avoir dit que les miracles étaient nécessaires lors de l'établissement du christianisme, ajoute : « A présent encore les démons sont effrayés par le signe de la croix et contraints de fuir... ; » il fait observer que « s'ils ne sentaient qu'elle est un grand mystère, ils ne seraient point effrayés quand on la nomme..., etc. »

Avant il avait dit qu'à la vue du signe de la croix tout le paganisme devenait muet, les dieux n'osaient répondre..., etc. « Il est bien étonnant, poursuit l'auteur, que le paganisme, qu'ils appellent *sagesse*, appréhende si fort le christianisme, qu'ils traitent de *folie*. » (*Ib.*, 307.)

Terminons par des faits non moins propres à convaincre les païens qu'à causer un effroi salutaire aux chrétiens, c'est ce châtiment cité dans les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens, contre l'incestueux de Corinthe, pour sa lubricité ; contre Alexandre et Hyménée pour leurs blasphèmes ; il y est dit : qu'ils furent livrés à Satan. Cette *tradition*, connue sous le nom de possession du démon, état affreux dont on exposera ailleurs les signes, survenait souvent alors après une communion sacri-

lége. Saint Cyprien [1] cite plusieurs faits arrivés de son temps, démonstratifs de la présence réelle dans les espèces eucharistiques et de la terrible action satanique

1. Saint Cyprien (*De lapsis*, XXV, XXVI). — Une petite fille fut portée par sa nourrice aux magistrats, qui lui firent manger le reste du sacrifice des païens à l'insu de sa mère, qui porta ensuite l'enfant, dit-il, au sacrifice des chrétiens; à peine entrée, l'enfant ne put supporter l'assistance dans le lieu saint; il semblait qu'elle subît la torture de la question, et lorsque le diacre, selon l'usage, l'eut fait boire dans le calice, le breuvage ne put rester dans des entrailles souillées; ce fut pour elle un poison qui lui causa des tremblements et des convulsions étranges. Le crime secret de la nourrice fut ainsi découvert.

Il cite une femme qui, ayant ouvert avec des mains impures l'armoire où elle avait mis le Saint du Seigneur, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'y toucher.

Un homme dont la conscience n'était point pure eut la témérité de prendre sa part du pain sacré; mais il ne put, dit saint Cyprien, ni manger ni manier le Saint du Seigneur, il ne se trouva dans sa main qu'un peu de cendres, pour prouver, dit-il, que Notre-Seigneur se retire quand on le reçoit indignement, et que sa grâce salutaire est changée en cendres. Il dit, en continuant : « Combien en voyons-nous tous les jours qui, ne faisant point pénitence de ce crime et ne le *confessant* point, sont possédés par les démons..., perdent l'esprit, deviennent furieux..! Il n'est pas besoin, dit-il, de rapporter en particulier tous ces accidents funestes; la diversité des châtiments est aussi grande que le nombre des coupables..... Qu'on ne se croie pas en sûreté, parce que le supplice est différé, il faut croire, au contraire, que la vengeance divine est d'autant plus grande qu'elle est plus tardive. »

Ce qu'on vient de lire suscite plusieurs réflexions : ce n'est donc point dans les ténèbres du moyen âge qu'on a établi la confession et cru à la présence réelle, comme le publient quelques savants de nos jours. — La primitive Église, avec les apôtres, croyait que le pain et le vin étaient réellement changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et cette croyance était en outre confirmée par ce prodige épouvantable, appelé *possession*. Qu'on veuille bien consulter les écrits des Pères et les historiens ecclésiastiques, le doute ne sera plus possible.

Du temps de saint Cyprien on croyait à la confession et à la présence réelle, comme on vient de le voir. Qu'était-ce donc que saint Cyprien? L'héritier d'une famille aussi illustre que riche, lequel, ayant abjuré le paganisme et distribué tout son bien aux pauvres, fut élevé au sacerdoce, puis, malgré ses oppositions, fait évêque de Carthage en 248 ou

contre les coupables. Malgré le secret des divins mystères, on trouve, dans les Pères des premiers siècles,

249. Donc, au milieu du troisième siècle, on se confessait et on croyait que Jésus-Christ était dans l'Eucharistie, d'après un témoignage dont on ne saurait suspecter la véracité.

Remontons plus haut : Tertullien, vers l'an 205, écrit à sa femme de ne point se remarier s'il meurt le premier, ou au moins d'épouser un chrétien. Il lui fait envisager toutes les difficultés qui surgiraient pour elle dans un mariage païen pour remplir ses devoirs de chrétienne, qu'il énumère ; jeûnes, visites des pauvres, se lever la nuit pour prier, etc. Poursuivant, il dit : « Ne saura-t-il point ce que vous prenez en secret avant toute nourriture, et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il point qu'il est tel que l'on dit ? » (2 *Ad uxor.*, V.) — Donc la communion au deuxième siècle, se faisait à jeun, et l'Eucharistie n'était point du pain ordinaire aux yeux des chrétiens.

Remontons encore plus haut : Saint Justin, mort en 167, pensait comme Tertullien. « Le pain et le vin, dit-il, sont devenus l'Eucharistie en prononçant les paroles dont Jésus-Christ lui-même est l'auteur, et sont la chair et le sang de Jésus incarné. » *Ità etiam didicimus cibum, etc... Per preces verbi, quod ab ipso est, Eucharistiam factum, illius incarnati carnem et sanguinem esse.* (Apol., II ad Antonin. Pium. — V. Duguet, *Traité sur l'Euch.*, IV.)

Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et de Papias (qui étaient eux-mêmes disciples de saint Jean l'Évangéliste), est encore plus explicite. — « Comme son incarnation est véritable, dit-il, l'Eucharistie l'est aussi ; c'est pour cela que Jésus-Christ déclara hautement : « Que le pain... était son corps, et que le vin du calice était son sang... » — Il demande ensuite comment les hérétiques peuvent nier que notre chair nourrie de celle de Jésus-Christ ne puisse avoir la vie éternelle. » (*Contr. hæreses*, l. IV et V.)

Arrivons aux temps apostoliques. Saint Ignace, évêque d'Antioche, plus de trente ans avant la mort de l'apôtre saint Jean, dans sa lettre à l'Église de Smyrne, après avoir dit que Jésus-Christ a véritablement souffert et s'est véritablement ressuscité, non pas en apparence, comme quelques infidèles osent l'avancer en niant la vérité de ses souffrances, dit ensuite : — « Ils s'abstiennent de l'Eucharistie et n'assistent pas à la prière qui la consacre, parce qu'ils ne croient pas et ne confessent pas que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, laquelle a tout souffert... etc. Ainsi, en s'opposant au don de Dieu, en le combattant par leurs disputes, ils se privent de la vie. » *Ab Eucharistia et oratione abstinent, eo quod non confiteantur Eucharistiam carnem esse D. N. J.-C., etc.* (*Ad Smyrn.*, II-VII.) — En voyant

plusieurs preuves de la croyance au dogme de la présence réelle.

ces monuments de la tradition de l'Église sur la présence réelle, qui pourrait encore s'étonner qu'elle nous apprenne en même temps que les profanateurs d'un si grand sacrement aient été livrés à Satan pour leur punition?

CHAPITRE II

Doctrine de l'Église sur les démons; leurs mœurs, leurs prestiges, leurs divers prodiges, etc. — Divinations. — Guérisons. — Bruits, cris, apparitions, vexations, possessions. — Continuation du même sujet, oracles, astrologie. — Présages. — Magie. — Augurie. — Délire sacré. — Nécromancie. — Songes. — Transformations. — Amours impurs des dieux.

Doctrine de l'Église sur les démons; leurs mœurs. leurs prestiges, leurs divers prodiges, etc.

Une tradition universellement répandue, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, établit la croyance à l'intervention d'agents spirituels; on a vu que des phénomènes extraordinaires la confirmaient et la proclamaient comme une vérité irréfragable. Les livres sacrés de tous les peuples, les sentiments des principales sectes de philosophes admettaient les esprits; mais les livres saints des Juifs, le Nouveau Testament chez les chrétiens, les Pères, les docteurs, répandirent la lumière sur ce sujet si ténébreux pour les Gentils.

Les chrétiens rejetèrent dans les croyances païennes tout ce qui était opposé à la doctrine des saintes Écritures (S. Aug., *De civ. Dei*, XXI, 6); ce qui concordait avec elle, ce qui venait en aide à l'explication du texte sacré, était admis; il suffisait que les faits fussent bien établis; on ne décidait dogmatiquement

qu'autant qu'il était évident que ces faits n'étaient pas contredits par le texte des Écritures. Sur certains points peut-être insolubles et assez indifférents, la doctrine a pu varier, mais le dogme est demeuré invariable. Dieu a révélé ce qu'il était nécessaire de connaître, le surplus étant de pure curiosité, l'homme livré à ses seules lumières ne le saura peut-être jamais. Le discernement des esprits est aussi un don de Dieu, et, sans cette lumière divine, l'homme est sujet à se tromper. L'humilité, la prière sont donc préférables à toutes les recherches d'une raison orgueilleuse dont Dieu permet l'aveuglement. C'est ainsi que les démons trompèrent autrefois ceux qui s'éloignèrent de la tradition divine, qu'ils trompèrent ensuite les pythagoriciens, les platoniciens, les théurgistes par leurs prestiges, et enfin qu'ils aveuglèrent les épicuriens.

Plusieurs Pères pensaient, comme les platoniciens, que les démons avaient un corps éthéré qu'ils condensaient pour se rendre visibles. Cette opinion n'étant ni hétérodoxe, ni dogmatique, était libre ; plusieurs, dès les premiers siècles, pensaient le contraire qui a prévalu; c'est-à-dire qu'anges et démons sont de purs esprits. La première opinion n'est peut-être pas soutenable sans témérité; elle ne semble point cependant répugner à la raison, car si l'âme humaine est jointe à un corps charnel, les intelligences pourraient être unies à un corps formé d'air subtil.

Ces esprits remplissent l'air; leur célérité est si grande qu'ils jouissent sur la terre d'une sorte d'ubiquité. Ces expressions, qui semblent contradictoires en parlant des esprits, seront un jour expliquées.

Quelle est leur puissance? Elle est très-grande, n'ayant rien perdu de celle qui est inhérente à leur nature angélique selon l'ordre hiérarchique. Mais Dieu

paralyse les efforts qu'ils font sans cesse pour nuire soit à l'âme, soit au corps.

Comment apparaissent-ils? — Ils impriment des fantômes dans le cerveau, alors l'apparition n'est que prestigieuse; ils prennent la forme de serpents, de taureaux, de chiens, d'animaux féroces; celle de feu, de flamme, etc. Ils font entendre des bruits étranges, tels que cris, coups frappés, sifflements, plaintes, éclats de rire, etc. Ces apparitions ne sont ordinairement pour le fidèle que de vains épouvantails: la foi, le signe du salut dissipent ces illusions. Ils peuvent frapper, blesser, etc.[1]; mais la grâce de Jésus-Christ rend inutiles les efforts du démon, qui, quoique enchaîné, pourrait se ruer sur l'imprudent qui, méprisant les avertissements, s'en approcherait de trop près. Le démon peut aussi, sans doute, revêtir une forme matérielle en s'incorporant, comme on le dira plus loin, dans les substances inertes ou dans les corps vivants.

Les démons peuvent aussi se transformer en anges de lumière : sous la forme de saints personnages, ils portent les hommes à faire des jeûnes excessifs, à prier sans relâche; comme ils peuvent détourner de la piété par le rigorisme; ils prêchent aussi quelquefois une morale relâchée ou inventent d'autres dogmes. L'Église doit être le seul guide du chrétien; un ange annoncerait-il un autre Évangile, il ne faudrait pas l'écouter.

Ce qui trompe les hommes, ce sont les prodiges qui ont permis aux démons de se faire passer pour des dieux: les prédictions, les guérisons, etc. — On se trompe grandement quand on prend pour marque certaine de puissance divine les prodiges surhumains opérés par les démons; leur supériorité sur les œuvres

1. S. Athanase, *Vie de S. Antoine.* — S. Jérôme, *Vie de S. Hilarion.*

de l'homme ne les rend point miraculeux. (S. Aug., *De divin. dæm.*, III.)

Ils ne font point de miracles ; ils ne peuvent ni créer, ni anéantir, ni changer les lois physiques établies par le Créateur; mais ils peuvent infiniment mieux que l'homme se servir des objets de la création. Ils ne sont point créateurs, mais ils peuvent disposer des germes répandus dans toute la nature. Saint Augustin pense qu'on peut expliquer ainsi les prodiges des magiciens de Pharaon, qui purent faire apparaître de vraies grenouilles et de vrais serpents. (S. Aug., *De Trinit.*, III, 8.) Il dit ailleurs que, par art magique, on peut faire ainsi des prodiges surpassant toute conception humaine. (*De civ. Dei*, X, 12.) On est alors d'autant plus disposé à croire à un miracle, que la célérité avec laquelle les esprits opèrent a été plus grande, et que leur action sur le corps est invisible[1].

Les faits, d'accord avec les dogmes, proclament l'action des esprits sur la matière comme réelle. On ne doit point alors être surpris des merveilles qui s'opéraient dans les temples; agitations de statues, rencontres d'animaux, changements opérés dans les entrailles des victimes, etc. Ils peuvent faire prononcer aux hommes des oracles à leur insu, ou les leur faire écrire, et même leur inspirer des pensées, des sentiments en agissant sur l'encéphale.

1. Le démon peut, sans miracle, rendre un corps invisible. Il peut l'emporter avec la vitesse de la pensée, ou même l'apporter, et on pourra croire qu'il a créé ou anéanti, tandis qu'il n'y a que déplacement. Un corps peut se soutenir en l'air sans support, le démon, agent invisible, le soutient. On examinera ce sujet à son ordre. On tiendra cette promesse que le lecteur trouvera peut-être trop souvent réitérée; mais on demandera lequel est préférable de laisser le sujet incomplet sans donner l'espoir d'y revenir ou de l'aborder quand le moment n'est pas encore venu.

Ces esprits inventeurs de la magie, des divinations, varient, selon les temps et selon les individus, leurs moyens de séduction; dans un siècle matérialiste, ils cachent leur action sous l'apparence des lois physiques; si le siècle est spiritualiste, ils jettent dans l'idolâtrie, ou bien ils inventent les hérésies. Les hommes matériels sont attachés par eux à la vie sensuelle, ils excitent leurs appétits grossiers; si les hommes sont capables de pensées élevées, mais si leur jugement n'est pas sain, et s'ils cèdent à une curiosité condamnable, ils tombent dans ces erreurs monstrueuses signalées dans le polythéisme et chez les hérétiques.

Leurs prodiges souvent sont de purs prestiges: rendre invisible ce qui peut être vu, faire voir par hallucination diabolique ce qui n'existe pas, etc.

C'est ainsi que les évocations de la nécromancie sont des illusions; il n'appartient pas au démon, dit Tertullien, de tirer les âmes du ciel ou de l'enfer, mais il fait apparaître des fantômes aux magiciens. Les démons envoient des songes qui sont de vrais oracles, etc.

Ils ont trompé en faisant croire qu'ils ont les passions de l'homme, qu'ils sont comme lui sensibles aux voluptés charnelles. — Fiction, pur badinage, dit saint Augustin, inventés pour mieux séduire; des esprits ne peuvent avoir les passions des êtres corporels et sensibles; mais s'ils ne partagent point avec l'homme les vils penchants de sa nature déchue, ils sont du moins, depuis leur chute, hors de l'ordre et usent de tous les moyens propres à nous entraîner au mal avec eux.

L'illusion de la théurgie, que les païens croyaient être un moyen de communiquer avec les dieux pour opérer le bien, était non moins détestable que la goétie,

Comme on l'a dit, c'est chose quelquefois difficile et qui exigerait des principes qu'on ne peut développer ici : 1° On les distingue par le but, s'ils corrigent les mœurs, ou s'ils causent du dommage au corps ou à l'âme ; 2° par les sentiments de ceux qui les opèrent : les saints ne cherchent que la gloire de Dieu, les magiciens à satisfaire leur vanité, leur orgueil ou leurs passions (S. Aug., *De div. quæst.*, LXXIX, 4); 3° on les distingue par la nature des prodiges : les miracles avaient un caractère de noblesse et de grandeur qui manquait aux prodiges diaboliques ; les miracles de premier ordre étaient évidemment supérieurs à tout autre pouvoir que celui du Créateur, tels que donner la vue aux aveugles-nés et ressusciter des morts. Tous les prodiges supposaient un pouvoir surhumain, mais il était évident qu'ils n'étaient pas tous surnaturels ; — guérir subitement ou lentement un mal incurable, pour l'homme de la science, peut n'avoir rien de divin et être pourtant surhumain ; Dieu voulait enfin que ces prodiges offrissent souvent un caractère vil et grotesque qu'on ne rencontre pas dans le miracle.

La certitude des prodiges diaboliques bien constante pour les païens, comme pour les chrétiens, servait à ces derniers à démontrer la possibilité des miracles à ceux qui les niaient. — « Quoi ! disait Origène, vous reconnaissez que le démon peut en faire, et Dieu ne le saurait ! Nier qu'il y ait des miracles divins sous prétexte qu'il y en a de diaboliques, c'est comme si on rejetait, dit-il, les démonstrations parce qu'il y a des sophismes. Il est manifeste, — continue Origène, — qu'il y a un art magique dont les méchants se servent auprès du diable pour en obtenir certains prodiges ; il s'ensuit nécessairement qu'il doit s'en faire parmi nous par une vertu toute divine. » (Orig. c. Celse, II, 1.)

« Si les esprits immondes, dit aussi saint Augustin (*De civ. Dei*, XXI, 6), ont le pouvoir d'opérer de telles merveilles, quel doit être celui des saints anges? Quel est celui du Créateur, dont les uns et les autres tiennent toute leur puissance? » Il avoue que celle des démons est quelquefois telle que, sans le don de *discernement*, il serait impossible de savoir ce qu'ils peuvent par leur nature ou ce qu'ils ne peuvent pas. (*De Trin.*, III, 9.)

Mais si ces esprits sont si puissants, si les magiciens ont pu faire croire qu'ils pouvaient troubler ou calmer l'esprit de l'homme à leur gré, arrêter les flots, faire trembler la terre et évoquer les ombres, combien il est plus facile à Dieu de faire des miracles qui semblent incroyables!

Un fait à signaler, parce qu'il a un caractère prophétique, c'est que les Pères pensaient qu'il viendrait un temps où l'Église de Jésus-Christ ne ferait presque plus de miracles et où le démon seul en opérerait.

« Tant que la vocation à la foi durera, disait saint Chrysostome, les serviteurs de Jésus-Christ feront des miracles; mais quand elle cessera, commencera la séduction... Alors le diable aura la puissance de faire non les prodiges vains qu'il faisait autrefois (les prestiges du temps de Simon), mais des prodiges utiles. »

Cette prédiction s'est vérifiée, l'Église fait infiniment moins de miracles qn'à l'époque où l'établissement du christianisme les rendait nécessaires; mais on verra Satan opérer de nombreux prodiges qui, prouvant les prodiges passés, montrent aussi ce qu'on doit attendre dans l'avenir du pouvoir de l'Antechrist.

Après cet exposé général de la doctrine de l'Église, on va passer alternativement en revue les diverses croyances superstitieuses des païens, on montrera ce

dies naturelles, mais le mal est sujet à retour; et s'ils guérissent le corps, ils tuent l'âme. — Remèdes bizarres[1], substances sans vertus, contraires souvent à la maladie, qui prouvent que la guérison n'est point due aux médicaments, mais à un agent spirituel : ce qui vient le prouver encore, c'est que cette guérison s'opère non moins efficacement par certains gestes ou par vaines paroles ordonnées par les dieux.

Arnobe (*Adv. gent.*, I, 48-49), en avouant ces guérisons, dit que tous ceux qui se rendaient dans les temples pour obtenir cette faveur n'étaient pas tous secourus; le démon, voulant contrefaire Dieu en tout, n'accorde quelquefois les prodiges de guérison qu'à une foi ferme et à de grandes supplications; puis il fait observer que les miracles de Jésus-Christ avaient lieu sans recourir à tout cet attirail païen dont on a parlé.

Il est donc bien constant que des cures extraordinaires avaient été opérées; puisqu'elles étaient avouées par les Pères, qui font observer combien elles différaient des miracles de Jésus-Christ. — Si les Pères eussent pensé que Satan ne peut guérir, ils l'auraient dit sans détour; mais ils ne l'ont pas fait, et il eût été difficile qu'il en fût autrement.

Saint Augustin (*De civ. Dei*, X, 18), en parlant des miracles chrétiens, s'exprime ainsi : — « Dira-t-on que ces miracles sont faux et inventés?... Les dieux mêmes des païens ne se sont fait adorer que par des miracles, comme leurs histoires en font foi... Celui qui prétend qu'on ne doit ajouter foi pour ces choses à nul écrivain, peut aussi prétendre qu'aucun dieu n'a soin de ce

1. Autre chose est de dire : Votre douleur cessera si vous prenez le jus de telle herbe, ou enfin de dire : elle cessera si vous la suspendez à votre cou. (Saint Aug., *De doctr. chr.*, II, 29.)

monde[1]. » — Il n'entend pas réfuter ici ceux qui nient la Divinité, ni ceux qui soutiennent qu'elle ne s'occupe pas de ce monde; mais il veut demander à ceux qui ne doutent pas des miracles des dieux, parce qu'ils s'en rapportent aux historiens ou aux livres de magie ou de théurgie, pourquoi ils font difficulté de croire aux miracles chrétiens sur la foi des Écritures, dont certainement l'autorité l'emporte sur les livres des païens[2].

Saint Justin avoue aussi les cures des dieux des

1. *Quisquis hoc dicit, si de his rebus negat omnino ullis litteris esse credendum, potest etiam dicere nec deos ullos curare mortalia.* — Saint Augustin avait deviné la formule de l'école positiviste, où la négation du surnaturel se joint logiquement à l'athéisme.

2. Quoi de plus propre à prouver la réalité des miracles chrétiens que les conversions de tant de païens illustres qui souffraient le martyre pour attester ce qu'ils avaient vu ! Une preuve qui l'emporte sur les livres et la tradition, une preuve qu'un témoin ne ment pas, c'est de verser son sang pour attester ce qu'il a dit. Ce n'est pas un simple récit fabuleux qui déterminait les Justin, les Cyprien, etc., à renoncer à leurs fortunes ou à leurs fonctions pour se livrer au bourreau. Les prodiges païens manquaient d'attestations aussi puissantes. Les fausses religions ont eu des adorateurs qui ont subi des supplices volontaires; elles auraient pu sans doute trouver aussi des martyrs, parce qu'elles avaient leurs prodiges ; cependant il y aurait toujours cette différence énorme, que les idolâtres souffriraient la mort pour conserver leur vieux culte, tandis que les nouveaux chrétiens souffraient le martyre pour en choisir un nouveau. Différence énorme, on le répète. — Mais la politique a aussi ses martyrs, dira-t-on ; elle a ses victimes innocentes. — Ce sont d'ordinaire des séditieux punis, non des martyrs. On ne court pas à la mort pour la politique, on l'évite, au contraire, autant qu'on le peut ; on meurt avec plus ou moins de courage, mais ce n'est pas le martyre, c'est un supplice pour une cause bonne ou mauvaise. C'est Louis XVI ou Robespierre; ce n'est ni Justin ni Polyeucte..... — Les prêtres indous, malgré leurs prodiges, que la science n'explique pas, n'ont jamais su faire adorer Brahma par nos voyageurs, la plupart, cependant, chrétiens peu zélés. Un amiral français n'aurait jamais eu à punir de mort un marin chrétien attestant au péril de sa vie la réalité des prodiges de Wichnou.

Gentils, puisqu'il explique pourquoi ils les ont faites. « Le démon sachant qu'un des caractères du Messie serait de faire des guérisons, en fit sous le nom d'Esculape, pour affaiblir par avance une des grandes preuves de la divinité du Sauveur et de sa mission. » Il dit aussi que, dans le même but, le démon supposa une progéniture à Jupiter à la suite de ses relations impures avec de simples mortelles, afin que ce fait, qui semblerait une fable à l'avénement du Sauveur, fît considérer la naissance de Jésus *né d'une vierge* comme une absurdité.

Les remèdes bizarres, les substances qui paraissent être sans vertus, étaient condamnés (on l'a vu) comme des pratiques diaboliques. Cependant, s'il n'y avait ni invocation, ni caractères magiques, on pouvait croire que ces substances, attachées au cou, étaient douées de quelques vertus naturelles occultes; il était licite, dans ce cas, d'en user à moins qu'on ne se *doutât* qu'elles fussent le signe sensible d'un pacte tacite avec le démon. Selon saint Augustin, on doit y mettre d'autant plus de soin et de prudence, que ce remède aura paru plus efficace... — « Quand on ignore la cause de cette efficacité [1], il importe beaucoup, dit-il, de voir dans quel esprit chacun s'en sert. » (*De doct. christ.*, II, 29.)

Bruits, cris, apparitions, vexations, possessions.

On a dit que les démons peuvent se manifester de plusieurs manières, s'incorporer dans la matière,

1. Saint Augustin semble nous apprendre ici que de quelque part que vienne la guérison, quand on ignore la cause, et quand on a agi avec simplicité et pureté d'intention, pensant que la cure diabolique était naturelle, on n'est point coupable; mais avec le simple doute ce serait une faute.

exercer une action sur les corps de la nature. Par cette puissance inhérente à leur nature angélique, ils pourraient même bouleverser l'univers, si Dieu le permettait; mais le plus souvent, comme il a été dit aussi, tout se borne à des vacarmes effroyables, à des apparitions de spectres, etc.; Dieu veut quelquefois que l'agression et l'action de ces terribles ennemis, cessant d'être cachées, deviennent perceptibles aux sens, car on s'en défierait moins si jamais on ne les voyait. (*Discours de saint Antoine*, rapporté par saint Athanase.)

Dieu, dans sa miséricorde ou sa justice, permet aux démons d'exercer sur l'homme leurs sévices et des vexations parfois si horribles qu'elles pourraient, si Dieu ne jugeait dans sa sagesse devoir arrêter leurs coups, causer la mort du patient.

Ainsi les obsessions et les possessions sont permises pour rendre manifeste la rage des démons, pour rappeler à Dieu le pécheur. Dieu les permet quelquefois à l'égard de ses serviteurs les plus fidèles, pour augmenter leur gloire dans le ciel, tandis que l'impie, qui sera la proie de Satan, et qui devrait, ce semble, être dès ce jour sa victime, est cependant épargné. C'est que Satan, satisfait de régner sur l'âme pour le triomphe de l'erreur et de l'impiété, laisse le corps tranquille. S'il n'exerce pas ses vexations sur les méchants, c'est pour mieux établir la concupiscence dans leur cœur. Quand la sagesse divine les permet sur l'impie, loin d'en murmurer, il en doit rendre grâce à Dieu, qui lui a fait connaître son cruel ennemi.

L'état de possession se manifeste par des signes étranges ou épouvantables dont les Pères, plus explicites que les saintes Écritures, ont cité différents exemples. — Le possédé voit les choses cachées, lit les pensées, révèle quelquefois l'avenir; son corps se sou-

tient en l'air, contre les lois de la gravitation; ses forces paraissent surhumaines. (S. Paulin, *Natales S. Felicis*, III et VII; Sulp. Sev., *Dialog.*, III, 6.)

Fort souvent, quoique les démons agissent très-énergiquement sur le corps et sur l'esprit de l'homme, c'est une possession latente qui ne manifeste aucun des signes de l'action satanique et n'en est que plus déplorable : le traître Judas, qui termina sa vie par le suicide, en offre un exemple. — D'autres fois le démon, s'étant emparé de l'homme, en fait un enthousiaste, un devin, un faux prophète; on en a vu des exemples dans l'enthousiasme sacré des Gentils, et on en verra de nombreux dans la magie et les hérésies. Les démons remuent les corps inertes, qui semblent alors doués de vie; ils infestent les demeures, particulièrement les maisons inhabitées, car ils aiment les lieux déserts; ils fréquentent les tombeaux, c'est là surtout que les magiciens entrant en commerce avec eux croient vraiment leur commander par des paroles et certains rites, tandis qu'en réalité ils en sont les esclaves.

Ces quelques pages rappelleront brièvement ce qu'on a vu précédemment et prépareront à tout ce qui reste à dire.

Continuation du même sujet, oracles, astrologie.

Tout ce merveilleux que les Pères admettaient avec les païens, mais qu'ils attribuaient aux esprits de malice, au lieu de l'attribuer à la Divinité, avait constamment, on l'a vu, embarrassé les savants et toutes les sectes de philosophes; la plupart des faits avaient paru même si extravagants, que lorsque la raison qui examine se fut substituée à la foi qui accepte sans critique, on trouva plus simple de les nier. Entre ces deux extrémités,

nier ce qui était attesté par les témoignages de tous les temps et de tous les lieux, ou accepter bénévolement ce qui semblait absurde, plusieurs philosophes hésitèrent d'autant moins à nier tout court, que certains faits *invraisemblables* semblaient se manifester plus rarement que dans les temps anciens. Les Pères avec la doctrine du christianisme sur les démons conciliaient ces graves difficultés et détruisaient les dissidences.

Ainsi, les oracles par exemple avaient été, comme on sait, le sujet de longues discussions; les uns affirmaient, les autres niaient, d'autres doutaient; les uns n'y voyaient que le fait de l'imposture, d'autres attribuaient leur réalisation au hasard; peut-on les nier? les oracles peuvent-ils mentir? pourquoi sont-ils si ambigus? pourquoi refusent-ils de répondre? disaient les épicuriens; — le sceptique, l'académicien continuent de douter, l'épicurien hausse les épaules en signe de pitié, le stoïcien croit et affirme; en signalant les faits, il n'entend point expliquer les causes. Les Pères intervenant, disaient aux sceptiques, aux épicuriens, et à tous: « Vous savez que vous n'avez pas le droit de nier les oracles, vous ne pouvez les attribuer au hasard ni à l'imposture. » En effet, en examinant certaines prédictions réalisées dans les plus petites circonstances, le doute n'était plus permis, et le silence forcé de tous devenait un acquiescement tacite; cependant l'oracle ne peut émaner des dieux; de quelle source émane-t-il donc?—Il procède des intelligences malignes que vous reconnaissez presque tous, et que vous savez capables d'induire en erreur; qui mentent quelquefois parce qu'elles aiment le mensonge, qui mentent aussi parce que la vérité leur reste souvent cachée, qui dès lors sont énigmatiques dans leurs réponses, voulant cependant paraître véridiques. —Les Pères, développant les principes émis dans

le chapitre précédent, leur prouvaient évidemment que les oracles ne pouvaient venir de la fourberie humaine ni de Dieu, qui sait tout et ne ment jamais, ni de ses anges ; mais qu'il fallait de toute nécessité, en y reconnaissant une intelligence, décider qu'elle ne pouvait être que perverse. Alors toutes les difficultés étaient aplanies et les ténèbres dissipées.

Que pouvait-on dire de l'astrologie? elle était la source de non moins graves discussions; si elle avait ses détracteurs, elle avait aussi de nombreux partisans. Selon Pythagore et Démocrite, cette prétendue science était ridicule; Aristote et Platon la dédaignaient; les astres étant matériels, disait-on, ne peuvent exercer d'empire sur l'âme qui est spirituelle..., et cependant des hommes graves ayant étudié l'astrologie y croyaient, parce qu'elle aussi présentait des exemples multipliés de prédictions bien vérifiées qui ne pouvaient venir du hasard; les astres étant des dieux, n'était-il pas naturel de les considérer comme arbitres de notre destinée et capables de nous la révéler? Le ciel était donc comme un registre que chacun pouvait consulter. — On ne saurait exposer ici tout ce que le simple bon sens alléguait pour démontrer que c'était une folie, et une folie bien funeste, puisqu'elle établissait la fatalité..., cependant des hommes de mérite persistaient dans leurs croyances. Clément d'Alexandrie raconte que son père Faustinien en était si persuadé, qu'il disait souvent à ses enfants : Priez ou ne priez pas, ce que votre planète annonce arrivera. Faustinien, issu d'une famille illustre, était un des profonds mathématiciens de son siècle.

Comment se faisait-il qu'on crût à l'astrologie, malgré tous les raisonnements qui établissaient qu'elle était chimérique? C'était à cause de la réalisation de

prédictions astrologiques telles qu'on devait repousser ces lieux communs de hasard, d'imposture, etc., si souvent répétés. Quel embarras pour les philosophes païens ! Mais les Pères n'étaient nullement embarrassés ; grâce à leur doctrine, ils anathématisent cette folie, et cependant ils sont convaincus que les prédictions sont surhumainement véritables. Comment expliquer cela? — Saint Augustin, dont les œuvres résument celles des Pères qui l'ont précédé, prouve dans sa *Cité de Dieu*, dans la *Doctrine chrétienne*, dans ses *Confessions*, etc., par de très-sages raisons que l'astrologie est une croyance insensée, mais il met d'accord partisans et détracteurs en expliquant comment elle dit vrai très-souvent.

« Il arrive par je ne sais quel jugement secret de Dieu, dit-il, que les hommes touchés de ces vaines curiosités sont livrés aux erreurs et aux illusions que mérite la dépravation de leurs désirs, et sont séduits et abusés par les anges apostats, qui usent d'artifices et de prestiges pour révéler des choses passées ou futures... Plusieurs événements, ajoute-t-il, se trouvent conformes aux observations de ces insensés... L'Écriture nous a prémunis, en nous avertissant de fuir ces extravagances ; elle a dit : « Quand même ce qu'ils auront dit arriverait, ne vous fiez point à eux. » (*Deut.*, XIII, 1-3.)

« Tout chrétien doit fuir ces superstitions qui entretiennent un commerce entre les hommes et les démons, qui ne les ont inventées que pour être les conventions de leur fausse et perfide amitié. » (*Doctr. christ.*, II, 23.)

Dans ses *Confessions*, après avoir dit qu'il s'est appliqué à voir comment il pourrait le mieux ridiculiser ceux qui débitent de telles illusions, il termine à peu près ainsi : — « Cependant, par des mouvements cachés de sa justice et de son admirable sagesse (de Dieu), qui

ne sont connus ni des devins, ni de ceux qui les consultent..., il arrive que chacun reçoit la réponse que méritent les dispositions secrètes de son cœur. » (*Conf.*, VII, 6.)

Dans la *Cité de Dieu*, l. V, après avoir montré en sept chapitres combien l'astrologie est une science frivole, il termine en disant que c'est un moyen que les démons emploient pour établir la fausse et dangereuse opinion de la fatalité des astres. Cela se fait par une secrète inspiration de ces démons et non par l'inspection de l'horoscope, qui est entièrement vain. — Ainsi il est permis aux démons de tromper ceux qui méprisent les avertissements de la sainte Écriture.

Présages.

Les Gentils croyaient aux présages. L'Écriture nous apprend aussi que Dieu lui-même révèle quelquefois l'avenir par des signes; mais chez les premiers, tout, en quelque sorte, l'annonçait. Dans leur curiosité excessive de savoir l'avenir, non contents d'observer les présages ordinaires, ils en inventaient de nouveaux; ils en demandaient constamment aux dieux; esclaves des vaines observances, elles abrutissaient leur intelligence, énervaient leur courage; les philosophes les plus convaincus de la réalité des signes divins, sentant et l'abus et le danger, étaient embarrassés par mille difficultés. Un dieu intervient dans les entrailles fumantes des victimes, il intervient pour annoncer que la vapeur sera prophétique, il intervient dans le vol des oiseaux, dans la manière de becqueter des poulets, etc. Pourquoi remplit-il si souvent un rôle si peu digne de lui? pourquoi ne prédit-il pas lui-même? pourquoi envoyer des signes pour prédire un malheur inévita-

ble? pourquoi choisir de tels moyens, etc., etc.? Les discussions étaient interminables, insolubles; prêtres et philosophes ne décidaient rien.

La doctrine de l'Église répondait à tout. — C'est l'œuvre des intelligences séductrices qui se sont substituées à Dieu; leur but est de tromper les hommes, de les tyranniser; — ils réalisent souvent ce qu'ils annoncent, ils multiplient les signes et inspirent la pensée d'en inventer de nouveaux, pour troubler l'esprit, désespérer ou au moins inquiéter. Mais les signes divins rappellent l'homme à son Dieu, lui inspirent la joie, la confiance ou la résignation. — Les présages des démons jettent dans l'abattement, causent la folie ou entraînent dans l'impiété. Ne cherchez ni ne demandez jamais de présages, dit la vraie doctrine; s'il s'en présente, sachez discerner ceux qui sont divins de ceux qui sont diaboliques. Le corps enseignant de l'Église sera votre guide.

Magie.

On a vu qu'il a existé, dans tous les temps, des personnes qui, par des opérations et certains rites, prétendaient opérer des prodiges sans le secours de la théurgie. Platon, ne voulant reconnaître ce pouvoir que dans la caste sacerdotale, a feint d'ignorer qu'il se trouvait aussi chez les magiciens de la populace qui chassaient les démons, guérissaient, prédisaient, servaient les passions haineuses des méchants et prétendaient même commander aux dieux. — D'autres niaient tout court. — Ce serait, disaient-ils, attribuer aux hommes les plus vils ce que la raison ne permet pas de leur accorder. Ne pouvant admettre que les dieux fussent ainsi contraints, il fallait bien nier : — Quintus ne

croyait pas au pouvoir des magiciens du Cirque, et Pline, qui attribuait aux paroles et à diverses substances des propriétés si merveilleuses, riait des prétentions des magiciens, qui cependant étaient aussi puissants que les théurgistes, parce qu'ils s'adressaient aux mêmes agents. — L'erreur, disaient les Pères, dérive de ce qu'on pense que la théurgie seule peut mettre en rapport avec les dieux; mais ces prétendus dieux étant tous des démons, théurgie et goétie ne sont qu'une fiction; la distinction est chimérique. La puissance n'est ni dans les paroles, ni dans les substances, elle n'appartient point à l'homme, mais aux démons, qui, lorsqu'ils font le mal, aiment à faire croire aux hommes qu'ils leur ont donné ce pouvoir, afin que ceux-ci soient au moins coupables par l'intention. La magie, qui n'a réellement ni lois ni règles, peut donc être pratiquée par les goétistes comme par les théurgistes, puisqu'elle émane des mêmes intelligences qui trompent les uns et les autres, et lors même qu'elles font le bien, c'est toujours dans la prévision de causer le mal... — Le moyen de n'avoir rien à redouter des magiciens, c'est d'éviter le péché; alors le démon devient lui-même aussi impuissant que les magiciens.

Augurie.

L'augurie devenait aussi la source des systèmes les plus contradictoires, les uns niant, d'autres affirmant; les uns expliquant, d'autres déclarant que c'était inexplicable. Certains animaux sont de vrais prophètes, des oracles vivants qui répondent à nos pensées; l'augurie tient à une qualité occulte, à une sorte d'instinct, etc. — Les uns, d'après les principes de la métempsycose, pensaient que l'âme humaine avait pu se loger

dans le corps des animaux. — D'autres prétendaient que l'instinct prophétique des oiseaux, par exemple, venait de l'élément qu'ils habitaient, qui, rendant leurs sensations plus subtiles, les rendait aussi plus aptes à prédire. — D'autres pensaient qu'ils prophétisaient sans le savoir, que les dieux dirigeaient leurs mouvements. Le dieu souverain, l'Éther, communiquait la vertu divinatrice; il s'agit de savoir se rendre les dieux propices. Cicéron nie, tandis que Quintus se retranche derrière une masse de faits; mais Cicéron réplique par un argument capable de fermer la bouche à tous ceux qui oseront attribuer aux dieux l'aruspicine ou l'augurie : — « Pourquoi donc les dieux ne disent-ils pas toujours la vérité ? » — On sait quelle sera la réponse des Pères. — C'est l'œuvre des esprits menteurs, qui, pour séduire les hommes, non-seulement s'enferment dans les statues qu'ils agitent, mais inspirent les devins, se glissent dans les entrailles des victimes, dirigent le vol des oiseaux, la rencontre des animaux, etc.

Délire sacré.

Par la vertu des exhalaisons, l'âme peut-elle récupérer le pouvoir inhérent à sa nature spirituelle et divine, comme le pensaient les païens? Peut-elle être, par certaines cérémonies, délivrée des entraves que lui oppose le corps, ou être placée dans un état propre à recevoir l'inspiration divine? Sort-elle du corps réellement? etc. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte, il est certain qu'un devin voit au loin, prévoit les événements futurs, et se trompe souvent, etc. A cette question longuement débattue dans Plutarque, la saine doctrine répondait : — Ce sont les démons qui prédisent, mais, pouvant se tromper par diverses raisons,

leurs prédictions sont sujettes aussi à tromper, quoiqu'elles soient très-souvent assez exactes. L'âme, enfin, ne peut sortir de son corps, ni voyager; pendant cette vie, elle n'est jamais sans sa chair, dit Tertullien. (*De anima et resurrect. carn.*)

Saint Athanase (*Quæst. ad Antioch.*, XXXIII) soutient que l'âme n'a pu quitter le corps, quoique celui-ci soit sans sentiment. En parlant de l'extase diabolique, saint Augustin dit qu'elle n'est qu'une vive impression, une sorte de songe (*De civ. Dei;* — *Ep. ad Evod.;* — *Auctor ap. eund. libri de spir. et anima*); il est naturel à l'âme de se laisser tromper par d'étranges visions, etc. De ce que le corps semble privé de vie, il n'en faut donc pas conclure que l'âme l'ait quitté; mais cet état est souvent causé par le démon... — On objecte que les inspirés, dans leur extase, disent des choses véritables et prédisent... — Rien là de surprenant; le démon, qui les a mis dans cet état, a pu leur communiquer ce qui se passe au loin, leur révéler ce qui est caché, etc.

Nécromancie.

Les Gentils croyaient pouvoir évoquer les âmes des défunts; on a déja vu ce que pensait Tertullien : — La pythonisse d'Endor qui, sur la demande de Saül, évoqua l'ombre de Samuel, a donné lieu à diverses opinions parmi les Pères; mais celle de saint Basile, de Tertullien, de saint Grégoire de Nysse, qui prouvent que le démon prit la forme de Samuel, rend parfaitement raison des apparitions de la nécromancie. (On l'a dit ailleurs, les démons ont le pouvoir de fasciner.)

Quelques mots encore sur la divination avant d'arriver aux songes. — Il reste peu de chose à dire sur

la divination que Cicéron a rejetée : « Si on peut prédire l'avenir, dit-il, on est forcé d'admettre le destin et de nier le libre arbitre. » Tout arrive alors fatalement; si cela n'est pas, comment les dieux peuvent-ils révéler l'avenir, puisqu'il n'existe pas?

On y a dejà répondu : Il peut être conjecturé assez bien par le démon, qui peut aussi, Dieu le lui permettant, prédire les événements qu'il dirigera, etc. Aussi saint Augustin disait : « Ceux qui veulent établir une fatalité dans les astres sont plus supportables que Cicéron... Reconnaître un Dieu et nier qu'il sache l'avenir, c'est une folie manifeste... » (*De civ. Dei*, V, 9.) Quoi qu'il en soit des disputes des philosophes, poursuit-il, comme nous reconnaissons un Dieu souverain, nous reconnaissons aussi sa prescience, et ne craignons point que notre volonté soit liée, sous le prétexte que la prescience infaillible de Dieu a prévu ce que nous ferions; ainsi la notion de l'avenir pour Dieu et la liberté pour l'homme peuvent exister simultanément. De cette question en naîtrait une seconde encore plus grave qui n'appartient pas à notre sujet.

Des songes.

Cicéron disait : « Si les dieux envoient des songes, pourquoi trompent-ils? pourquoi font-ils connaître ce qu'il serait bon d'ignorer toujours? pourquoi faut-il des interprètes? Ils ne peuvent donc venir des dieux, » etc. — Quoique les sceptiques eussent nié, cependant les stoïciens y croyaient. — Que pensaient les Pères?

L'Écriture semble ici être en contradiction avec elle-même. — On y voit les songes de Jacob, de Joseph, de Pharaon, etc. — D'après Job, Dieu nous avertit dans les songes (XXXIII, 15.). Joël promet des songes pro-

phétiques (II, 28). Mais le Lévitique les défend (XIX, 26.), ainsi que le Deutéronome (XIII, 5). Jérémie invective contre ceux qui disent : j'ai songé... (XXIII, 25.) L'Ecclésiastique semble expliquer ces prétendues contradictions. — « Les imprudents bâtissent sur les songes, dit-il. Ce qui est impur peut-il rendre pur? La vérité sortira-t-elle du mensonge?... Les songes des méchants ne sont que vanité, à moins que le Très-Haut ne les envoie... N'ajoutez point foi à ces effets de votre imagination... Plusieurs sont tombés dans l'égarement pour y avoir cru... » etc. (XXXIV.) Mais l'Ecclésiaste dit : « Où il y a beaucoup de songes, il y a beaucoup de vanité... Pour vous, craignez Dieu. » (V, 6.)

Quel enseignement puisera-t-on dans le rapprochement de ces divers passages un peu obscurs? — Il y a plusieurs sortes de songes; beaucoup sont vains et insignifiants, plusieurs se réalisent; il en est qui sont envoyés de Dieu, mais d'autres, d'où viennent-ils? Les songes des infidèles et des méchants ne peuvent certainement appartenir qu'à la classe des songes vains ou diaboliques. Comme ils peuvent égarer, tromper, jeter dans la mélancolie, le désespoir ou dans de funestes erreurs, on ne doit point s'y appliquer. — Les songes peuvent être divins, Dieu peut en envoyer aux justes, l'Écriture en offre des exemples... ; mais qui peut se trouver assez pur pour communiquer avec Dieu par des songes? Il est donc très-prudent de ne point s'y arrêter avant d'avoir pu connaître leur source. Les songes des Gentils, qui souvent ont annoncé l'avenir ou révélé des remèdes, ont aussi souvent induit en erreur, parce qu'ils émanaient d'une source impure ou de l'imagination, etc. — Ces songes avaient d'ordinaire besoin d'interprètes, car souvent ils étaient

énigmatiques. — Ce qui a été dit précédemment sur les prédictions des démons dispense d'entrer ici dans un plus grand développement.

Les Pères pensaient donc qu'il y avait des songes faux et des songes qui se réalisaient. Saint Cyprien, saint Jérôme, etc., admettent, comme on sait, cette vérité; il s'agit de savoir les discerner : ceux des démons, qui peuvent aussi être vrais, sont toujours dangereux. Le péril, pour un esprit aussi borné que celui de l'homme, n'est pas facilement prévu, car le tigre infernal revêt quelquefois la forme de l'agneau... Le moindre mal, c'est d'effrayer ou d'inquiéter; aussi l'Ecclésiaste a dit : « Pour vous, craignez Dieu. »

Les païens demandaient des songes; le chrétien doit se garder de les consulter. Quand Dieu en envoie à ses saints, il leur révèle en même temps leur céleste origine. — Combien encore ici la doctrine des chrétiens l'emporte sur celles du paganisme!

Transformations.

Parmi les croyances des Gentils, on en a signalé une qui blessait tellement le sens commun, que plusieurs philosophes, ne pouvant l'expliquer, l'ont rejetée avec dédain, ou bien ont gardé un silence prudent. La croyance aux transformations, transmise par la théologie traditionnelle, revivifiée dans tous les siècles par des faits nouveaux, ne put être anéantie, comme elle aurait dû l'être depuis le temps de Circé. Toutes les nations citaient de ces faits étranges, qui n'appartenaient point à l'imagination des poëtes, mais dont ils s'emparaient comme d'un sujet de leur domaine. Le docte Varron n'a point dédaigné d'aborder une croyance trop répandue pour être entièrement dépourvue de vérité.

Si la plupart des philosophes niaient, plusieurs étaient dans le doute; on trouvait toujours cette divergence d'opinions qu'on a fait remarquer concernant le merveilleux païen.

Que pensaient les Pères? Accordaient-ils à l'empire déjà si vaste de la magie le pouvoir de transformer? Se réuniront-ils aux philosophes qui n'y voient qu'une chimère? Nieront-ils aussi, par une sorte de respect humain qui craint le ridicule? rien ne s'y opposait. — Ce sujet scabreux mérite examen. Saint Augustin n'ignorait pas tout ce qu'on racontait sur cette matière. « Si nous disons qu'il ne faut pas ajouter foi à ces sortes de choses, nous ne manquerons pas, même aujourd'hui, de gens qui assurent en avoir ouï ou expérimenté... » — Le lecteur attend que le saint évêque rejettera ou acceptera tout net. — « Que dirai-je, dit-il, sinon qu'il faut fuir la société des mauvais anges et des hommes impies, et nous retirer à grands pas vers Dieu... Plus nous voyons que la puissance des démons est grande, plus on doit s'attacher au Médiateur... Ces choses sont si rares, dit-il plus loin, qu'on a raison de n'y pas ajouter foi. Il faut pourtant croire que comme Dieu est tout-puissant, il peut tout ce qu'il veut pour faire grâce ou pour punir, et que les démons ne peuvent que ce qu'il leur permet... Il est constant quand ils font ces choses, qu'ils ne créent pas de nouvelles natures, mais les font paraître autres qu'elles ne sont; ils ne sauraient opérer ce changement ni dans l'âme, ni dans le corps; ils ne peuvent qu'assoupir les sens, agir sur l'imagination et faire qu'on se croie tel qu'on paraît aux autres. » Entre autres faits, il raconte celui du père de Præstantius, qui crut être devenu cheval et avoir porté des vivres à l'armée, — ce qui était vrai. — Si ces charges sont réelles, ce sont les démons qui les portent, afin de

compléter l'illusion, afin de faire croire que la bête que l'on voit est aussi réelle que la charge qu'elle porte. « Ces choses, dit saint Augustin, nous ont été racontées par des personnes dignes de foi, que nous aurions peine à démentir. » Il admet même aussi la possibilité d'une substitution, les démons pouvant faire ces prestiges. (*De civ. Dei*, XVIII, 17-18.) Saint Augustin est donc loin de nier les transformations, qu'il explique par la puissance de Satan sur l'imagination et sur les sens.

Dans la Vie de saint Macaire par Palladius, évêque d'Hélénopolis, on voit la même doctrine et le même fait. On amène à saint Macaire une femme qu'un Égyptien, qui en était devenu amoureux sans pouvoir en jouir, avait fait métamorphoser en jument par un magicien; tous les moyens avaient été vainement employés pour détruire le charme. — « Vos yeux sont fascinés, dit en souriant le saint personnage à ses disciples et à ceux qui lui présentaient cette femme, il n'y a pas de transformation. » Il répandit l'eau sainte sur celle-ci et sur les assistants, et elle apparut à tous ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être : l'illusion diabolique avait cessé. Ce qui est constant dans les transformations, c'est le prestige.

Amours impurs des dieux.

Une croyance plus absurde encore, s'il est possible, que celle qu'on vient d'exposer, c'est le commerce charnel des dieux avec les femmes. Il est certain que plusieurs Pères ont partagé avec leurs contemporains une telle opinion, qui les fait accuser de nos jours d'une excessive crédulité. D'après le livre apocryphe d'Hénoch, les anges auraient eu commerce avec les filles des hommes; de sorte que saint Justin, Athénagore,

Tatien, Lactance, Tertullien, etc., n'ont pas craint d'adopter cette opinion. — Malgré le respect que méritent tant d'hommes illustres, on n'a pu dissimuler ici une erreur, d'ailleurs bien excusable, puisqu'ils l'ont partagée avec une foule de philosophes célèbres, et qu'elle s'explique.

L'accouplement des dieux avec les femmes était si généralement admis, comme on sait, qu'on leur attribuait la naissance de certains personnages de l'antiquité, et les hommes les plus judicieux des siècles postérieurs ne savaient qu'en penser. — « L'histoire nous apprend, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, III, 4), que César n'a pas cru moins descendre de Vénus que Romulus du dieu Mars. » — Cicéron, dans son scepticisme, s'étonnait, en parlant de Romulus, que cette origine divine eût été crue : « Car si dans les siècles grossiers, disait-il, on croyait tout, il en était autrement du siècle de Romulus, où, les sciences florissant déjà, il était difficile de rien feindre... Ce siècle de Romulus était trop fin pour admettre rien qui ne fût au moins vraisemblable — et cependant on y croyait. » — Varron, le plus savant des Romains, dit saint Augustin (*Ib.*, 4) en parlant de ces choses, tombe presque d'accord qu'elles sont fausses, quoiqu'il n'ose l'assurer positivement. Varron, dit-il ailleurs (*Ib.*, VI, 7), a rapporté des faits qu'il n'attribue pas à la théologie fabuleuse ; ce sont des aventures qu'il considère comme autant de mystères qui s'accomplissent dans les temples et prouvent que les dieux sont touchés des mêmes plaisirs que les hommes. Saint Augustin avance à ce sujet que les malins esprits confirment ces opinions par des prestiges, et que ce n'est pas sans raison qu'on représente les grandes infamies des dieux sur les théâtres.

Le saint évêque d'Hippone est d'abord peu explicite

sur une croyance qui, quoique invraisemblable, tenait encore les philosophes de son temps dans la perplexité. Il avait dit (*Ib.*, III, 4) qu'il n'entendait point encore examiner si Vénus avait été la mère d'Énée et si le dieu Mars avait pu engendrer Romulus; il y a, dit-il, quelque chose dans les Écritures qui pourrait faire demander si les anges prévaricateurs ont eu commerce avec les filles des hommes; mais il renvoie ailleurs cet examen. Enfin, au l. XV, c. 23, après avoir dit qu'il a déjà *touché* cette question sans la résoudre, il ajoute que l'Écriture apprend toutefois que les anges ont apparu dans des corps qu'on pouvait non-seulement voir, mais toucher; puis il continue ainsi : « De plus, comme « c'est une chose publique et que plusieurs ont expéri- « mentée, ou apprise de ceux dont la foi ne peut être « suspecte, que les sylvains, les satyres et les faunes, « qu'on appelle ordinairement *incubes*, ont souvent « tourmenté les femmes et contenté leurs passions avec « elles, et que beaucoup de gens d'honneur assurent « que quelques démons, nommés *dusiens* par les Gau- « lois, tentent et exécutent tous les jours ces impure- « tés, en sorte qu'il y aurait de l'impudence à le nier; « je n'oserais me déterminer, ni dire s'il y a quelques « esprits revêtus d'un corps d'air qui soient capables « d'avoir ce commerce avec les femmes. Je ne pense « pas néanmoins que les saints anges aient pu tomber « dans ces faiblesses, etc. »

Jusqu'ici on a vu la doctrine de l'Église manifester une haute sagesse dans l'examen des croyances des païens et trancher des difficultés inextricables pour eux. En est-il autrement dans le sujet qui nous occupe? Les Pères ont été accusés d'une crédulité puérile; on a dit que la doctrine sur les accouplements des démons avec les femmes était impertinente et ridicule;

cependant, comme nous retrouverons dans les siècles qui se sont écoulés depuis saint Augustin jusqu'à nous une doctrine à peu près semblable sur des faits identiques, il importe d'examiner si on peut l'accuser d'erreur, et si elle est aussi digne de risée qu'on le pense.

Redisons avant tout, s'il y a crédulité à admettre des faits universellement admis, que cette opinion est au moins fort excusable chez les Pères. S'ils sont crédules, bien plus encore étaient crédules les philosophes païens, qui pensaient que leurs dieux aimaient les plaisirs charnels. On doit surtout taxer de crédulité ceux qui avaient pensé que l'acte générateur n'avait point été stérile, et même parmi les Romains un homme tel que Varron [1], qui quoique le plus savant des Romains, ne savait encore que décider à cet égard.

D'abord y avait-il tant de crédulité chez les païens de penser que leurs dieux pouvaient engendrer? Cela excédait-il les bornes de la puissance des dieux? était-il nécessaire qu'ils aimassent les voluptés charnelles pour s'y livrer? — C'étaient, disaient-ils, autant de mystères... — Si ce sont des divinités inférieures, comme on leur supposait un corps d'une matière fort subtile, cette substance légère, inconnue de l'homme, ne pouvait-elle communiquer la vie? Ces dernières intelligences ne pouvaient-elles avoir les passions de l'homme? Avouons-le, ce qui nous semble aujourd'hui si insensé ne devait point l'être à une époque où les faits s'étaient si multipliés qu'on n'aurait pu les nier sans *impudence*.

Plusieurs Pères, sans être sottement crédules, ont donc pu penser d'après ceci, et ayant pour autorité le livre d'Hénoch, confirmé par un passage mal inter-

1. Il mourut peu d'années avant notre ère.

prété de la Genèse, que, les anges s'étant livrés à l'amour des femmes, il en était né des géants.

Mais ce sentiment de quelques Pères, était-ce bien la doctrine de l'Église? — Non, — il était personnel à quelques-uns; et le marquis d'Argens (*Dissertat. sur Ocellus Lucanus*, p. 98), aussi hardi philosophe que Bayle, dit qu'on ne doit pas être étonné que ces Pères se soient trompés sur la nature des anges jusqu'à ce que l'Église eût décidé qu'ils étaient purement spirituels, et que l'infaillibilité des conciles eût appris[1] comment il faut entendre le passage de la Genèse indiqué plus haut. D'Argens ajoute qu'il était presque impossible aux Pères de l'expliquer autrement. D'après un philosophe esprit fort, l'opinion de ces Pères est donc déjà justifiée de crédulité.

Et en effet, il s'agissait d'une croyance presque générale qui pouvait être admise tant que l'Église n'avait rien statué.

Au quatrième siècle, à l'époque où vivait saint Augustin, on pensait déjà que les anges bons ou mauvais sont des substances spirituelles; le livre d'Hénoch était reconnu apocryphe, et on avait décidé que ce passage de l'Écriture qui parle des anges signifie enfants de Dieu, hommes de bien; ce qui est relatif aux géants est également expliqué d'une manière très-satisfaisante. (V. S. Aug., *De civ. Dei*, XV, 23; saint Jean Chrysost. et saint Ambroise.)—Dans saint Augustin, qui résume les Pères, on voit quelle était alors la doctrine de l'Église relativement aux accouplements diaboliques. — «Tant de gens d'honneur les certifient, a-t-il dit, qu'il y aurait de l'impudence à les nier...» Mais il semble

1. Cependant Sulpice Sévère, au cinquième siècle, croit encore ce que croyaient quelques-uns des premiers Pères.

n'oser rien décider, ni dire s'il y a quelques esprits revêtus d'un corps d'air qui soient capables d'un commerce charnel : puis il dit plus loin : « Quoique les saints anges aient pris quelquefois un corps, de sorte qu'ils ont *été vus et touchés*, il ne pense pas qu'ils aient pu tomber dans ces faiblesses (*Ib.*). Cela devrait plutôt s'entendre des anges révoltés. » Il regarde le livre d'Hénoch comme apocryphe; il rejette l'interprétation erronée du passage de l'Écriture précédemment cité, qui parle des anges, attendu qu'elle a nommé quelquefois *anges* les hommes de Dieu, etc. Poursuivons notre examen. — Saint Augustin pense-t-il, avec les païens et avec Varron, que les démons recherchent les voluptés dans leurs embrassements? Il dit seulement (*Ib.*, VI, 7) : Varron avoue que les hommes croyaient que leurs dieux étaient touchés des mêmes plaisirs qu'eux. — Croit-il que les accouplements ont été féconds? En parlant de ces prétendues origines divines, il s'exprime ainsi : « Mais, dira quelqu'un, est-ce que vous croyez ces choses? — Non, vraiment, *je ne les crois pas*, » répond saint Augustin (*Ib.*, III, 4). — Croit-il qu'ils goûtent du plaisir dans ces accouplements? — « Non, sans doute, » dit-il toujours. Mais en parlant de cette croyance des païens, il s'exprime encore ainsi : « Les malins esprits ne manquaient pas de confirmer ces opinions pernicieuses par des prestiges. » (*Ib.*, VI, 7.)

Avant, il semblait hésiter; — « s'ils avaient un corps d'air d'une matière subtile, peut-être pourrait-il y avoir commerce charnel [1]; mais si ce sont de purs esprits (et c'était l'opinion adoptée), tout y est prestigieux. »

1. En effet, s'il eût été admis que les esprits étaient composés d'un fluide subtil, il eût peut-être même été téméraire de soutenir qu'une *aura seminalis* ne pouvait opérer la fécondation.

Voyons, après cet exposé, quelle est la doctrine de l'Église et de saint Augustin? — Ces turpitudes diaboliques sont si généralement crues qu'on ne peut les nier sans impudence; ces accouplements étant prestigieux, il n'en peut naître de postérité.

Les prétendus dieux, enfin, n'éprouvent point de plaisir charnel, mais ils désirent porter au mal par leur exemple. — Tout y est donc fiction, car ils ne sont pas plus capables d'éprouver de la volupté que d'engendrer. — Pourtant, ne l'oublions pas, ils n'ont rien perdu de leur nature angélique; or, si les bons anges ont paru sous la forme humaine agir en tout comme des hommes; si on les a non-seulement vus, mais touchés, ces démons séducteurs et artificieux ont pu faire croire aussi par les mêmes moyens à des accouplements véritables, car ils font tout ce qui dépend d'eux pour nous perdre, et un des moyens les plus efficaces, c'est l'impureté.

Avec des faits si bien attestés, ce sentiment des Pères au quatrième siècle dut paraître fort sage.

Concluons donc : 1° S'il y a eu crédulité de la part de quelques Pères, elle était fort excusable pour plusieurs raisons ci-devant exposées. La Genèse mal interprétée, le livre d'Hénoch avaient contribué à leur faire adopter une erreur païenne que nul alors n'osait rejeter.

2° Elle était moins grave que celle des Gentils, qui croyaient que des dieux tels que Jupiter copulaient avec les femmes, tandis que les opinions personnelles de ces premiers Pères furent que ces dieux étaient des démons. Mais bientôt une doctrine infiniment plus sage fut adoptée, c'est celle qu'on vient d'exposer. — Si elle l'emporte sur celles de quelques autres Pères, combien elle l'emporte surtout sur celles des plus

grands philosophes païens. Ici, comme ailleurs, la doctrine de l'Église explique donc des faits inexplicables ou mal expliqués par les païens. En toute circonstance, celle-ci était donc le fanal propre à dissiper les ténèbres du paganisme; en présence de faits qu'on ne saurait nier *sans impudence*, il était impossible de dire, ce semble, rien de plus judicieux.

CHAPITRE III

Des hérésies, d'où viennent-elles? — Hérésiarques des premiers siècles. — Simon. — Ménandre. — Marcion. — Marc. — Montanisme. — Basilide. — Manichéisme, Manès. — Les Gnostiques, etc. — Réflexions sur les hérésies, sentiments des Pères sur les hérétiques et leurs prodiges. — Supplément, la Cabale.

Des hérésies, d'où viennent-elles?

On a dit précédemment qu'il fut permis au démon de cribler les nouveaux chrétiens par les hérésies. *Petivit ut cribraret*. Les Pères, les historiens nous ont fait connaître ce nouveau genre d'attaques, qui ne cessera qu'à la fin des jours.

Jésus-Christ avait averti son Église qu'après avoir semé le bon grain, l'ennemi sèmerait l'ivraie : la divine Sagesse ainsi le permettait pour éprouver la foi. Si l'on demande qui inspire les hérésies, dit Tertullien (*De præscr.*, XL), je répondrai que c'est le diable, dont l'office est de dérober aux hommes la vérité. Le Saint-Esprit nous a prévenus que les prestiges du séducteur transformé en ange de lumière feraient inventer les hérésies. (*Ib.*, VI.) Tertullien fait voir que le démon, dans les mystères des faux dieux, s'est efforcé constamment d'imiter les saintes cérémonies du christianisme, comme il avait voulu copier les rites de la loi mosaïque. (*Ib.*, XL.)

« Qu'y a-t-il de plus adroit, disait saint Cyprien, que la manière dont le démon s'est conduit pour nous surprendre!... découvert et terrassé par l'avénement de Jésus-Christ, ayant vu ses idoles renversées et ses temples déserts, il s'est avisé d'un nouveau stratagème pour s'attirer des disciples, ceux qu'il ne peut retenir dans l'ancienne voie, il les engage dans une nouvelle erreur. Il prend des hommes dans l'Église même..., qui ne laissent pas de s'appeler chrétiens et de croire qu'ils sont dans la lumière, quoiqu'ils marchent dans les ténèbres; étant trompés par les artifices de Satan, qui s'est transformé en ange de Dieu... Celui-ci aposte ses ministres pour faire passer la nuit pour le jour, l'antechrist pour Jésus-Christ. » — Saint Cyprien dit que la cause de ce mal, c'est qu'on s'écarte de la doctrine du Maître... Partout il se plaint de ce qu'on ne garde pas l'unité de l'Église.

Qu'on ne s'imagine pas, dit-il plus loin, que les bons puissent sortir de l'Église : le vent n'emporte point le froment, mais la paille légère... — Et ailleurs : « Jésus-Christ permet cette épreuve, pour faire connaître ceux dont la foi est ferme et sincère. Il faut qu'il y ait des hérésies, dit le Saint-Esprit, afin qu'on distingue ceux qui sont véritablement gens de bien... Dès ici-bas, les bons sont séparés des méchants... » (S. Cyprien, *De unit. Eccles.*)

En vain l'Apôtre avait recommandé à la créature déchue par curiosité et par orgueil, de se mettre en garde contre l'esprit philosophique qui veut tout connaître et tout sonder. La raison, malgré son impuissance, continue de vouloir tout expliquer. On se livre à des disputes vaines, à des recherches sans fin; on puise dans les doctrines des pythagoriciens, des stoïciens, des platoniciens, on essaye d'expliquer les dogmes au

moyen de la magie, de la cabale et des nombres... L'Esprit-Saint avait cependant prévenu des attaques de Satan, et dit qu'on ne devait rien ajouter à la doctrine des apôtres : ceux-ci n'ont rien inventé, et ont recommandé que, lors même qu'un ange descendrait du ciel pour donner un autre Évangile, il ne faudrait pas l'écouter. — Pour nous, dit Tertullien déjà cité, nous sommes en possession du symbole de notre foi... il faut éviter même les disputes avec les hérétiques, elles ne serviraient qu'à épuiser la tête et les poumons... L'hérétique rejette dans l'Écriture les livres qui ne lui conviennent pas, retranche des uns, en altère d'autres, interprète comme il entend ceux qu'il reçoit entiers... L'audacieux novateur, ayant rejeté ce qui le confond, cite ce qu'il a falsifié : à quoi servirait la dispute? Il niera opiniâtrément ce que vous avancez; il soutiendra ce que vous niez. Vous ne remporterez de là que de l'indignation et de la fatigue... Notre doctrine nous vient des apôtres, toute doctrine opposée ne peut être que fausse; tout ce que nous avons à prouver, c'est que la nôtre a été constamment la même... Inspirée par le démon, l'hérésie, au fond, ne diffère pas de l'idolâtrie.

Il dit que la conduite des hérésiarques est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, assortie à leur foi..... Opposés les uns aux autres dans leurs croyances, tout est égal, pourvu qu'on se réunisse pour triompher de la vérité... Les femmes exorcisent, dogmatisent, baptisent, promettent des guérisons; les ordinations se font au hasard, par caprice; le laïque devient prêtre, le prêtre devient laïque... Ils sont décriés pour leur commerce avec les magiciens, les astrologues, les philosophes, les gens d'une curiosité effrénée... Par leurs mœurs, on juge

de leur foi, ils enseignent les doctrines les plus pernicieuses[1], etc. (Tertull., *De præscr.*, passim.)

Cependant ces hérésiarques dont les doctrines étaient opposées et la morale souvent loin d'être pure, chacun d'eux prétendait posséder la vérité; la vérité, qui est une, pouvait-elle se rencontrer parmi tant de sectes contradictoires, qui s'étaient toutes plus ou moins écartées de la doctrine des apôtres? Chacune, pour soutenir ses prétentions, faisait des prodiges et des prédictions; tous ces sectaires orgueilleux se prétendaient inspirés par l'Esprit-Saint. Un exposé succinct des plus fameuses hérésies, et même de leurs prodiges, dans le cours de cet ouvrage, fera mieux connaître que tout ce qu'on pourrait dire ici ce que les Pères considéraient comme l'œuvre de l'ange séducteur.

Hérésiarques des premiers siècles.

La doctrine des hérétiques et les prodiges qui la sanctionnaient étaient propres à en dévoiler l'auteur. Comment ne pas le reconnaître? Orgueilleux, brouillons, tracassiers, séditieux, ils étaient ce grain avorté, cette paille légère que le moindre vent emporte : « *Ils sont sortis d'avec nous*, disait saint Cyprien, *mais ils n'étaient pas avec nous, ils y seraient demeurés.* »

Simon.

Du temps des apôtres, nous voyons Simon, disciple du magicien Dosithée, surpasser son maître dans l'art

1. Qui le croirait? Cet homme qui avait confondu les hérétiques fut séduit par l'apparente piété des montanistes : Satan a tant de moyens de séduction; le relâchement chez les uns, l'austérité excessive des autres.

des prestiges, et par ce moyen séduire les Samaritains, qui le nommaient la grande vertu de Dieu. Les *Actes des Apôtres*, qui attestent la gloire et les enchantements de Simon, nous apprennent aussi que saint Philippe, étant allé à Samarie, fit découvrir par ses miracles la nature des prodiges de ce magicien, qui, étonné lui-même, et regardant les apôtres comme des magiciens d'un ordre supérieur, se fit baptiser. Voulant se faire initier à ce qu'il appelait leur magie, il ne quitta plus saint Philippe, et offrit à saint Pierre de l'argent pour qu'il lui apprît à faire descendre visiblement l'Esprit-Saint, qui concédait le don des langues et celui de prophétie. On sait la vive réprimande que lui adressa l'Apôtre. Simon se retira confus, et s'étant adjoint une courtisane nommée Hélène, il parcourut les provinces pour combattre la doctrine des apôtres, enseignant que Dieu n'avait pas produit immédiatement le monde ni créé l'homme ; s'il l'eût créé, disait-il, il ne lui aurait pas donné des lois qu'il savait qu'il enfreindrait. Ce créateur, qui n'a voulu que des coupables à punir, est un être ennemi de l'homme. — Les platoniciens croyaient qu'il existait entre l'Être suprême et le genre humain une longue chaîne de génies auxquels on commandait par les enchantements. Simon déclara qu'il était l'Être suprême, le Paraclet, le Verbe de Dieu, etc. Il avait dans le temps créé des intelligences puissantes à des degrés divers ; mais, lorsqu'il voulut faire le monde, la première d'entre elles, ayant pénétré son dessein, prévint sa volonté en créant elle-même des substances spirituelles auxquelles elle se garda bien de révéler l'Être tout-puissant qui l'avait créée elle-même... Ces intelligences, à leur tour, produisirent le monde, et, pour se faire adorer comme des dieux suprêmes, elles retinrent captive l'intelligence mère, l'outragèrent, l'empêchèrent de s'en retourner

vers son père, puis l'enfermèrent dans le corps d'une femme... c'était Hélène, la même qui avait causé la guerre de Troie, et qui, de siècle en siècle, après plusieurs transmigrations, s'est vue réduite à être exposée dans un lieu de débauche. Simon, ayant pris une forme humaine, la chercha par tout le monde, il vit dans son voyage que ces puissances ambitieuses et rivales se disputant l'univers, exerçaient sur les hommes une affreuse tyrannie et prescrivaient mille pratiques insensées, il voulut rompre leurs chaînes, révéla que les religions étaient l'œuvre de ces puissances qui avaient fait croire qu'il y avait des actions bonnes et mauvaises, qu'il fallait se mortifier, se refuser les plaisirs, etc. Simon est donc venu pour éclairer les hommes, et leur apprendre que les actions sont indifférentes, que c'est par sa grâce et non par leurs mérites qu'ils seront soustraits à la domination tyrannique des anges, qu'il ne peut y avoir de salut que pour ses disciples, qu'il faut enfin croire à Hélène et à Simon, la grande vertu de Dieu.

Pour croire de telles inepties, dans les plus beaux siècles de la civilisation, pour qu'environ cent trente ans après Simon (selon saint Justin), les Samaritains et plusieurs autres en divers pays adorassent encore ce magicien comme le plus grand des dieux, et même au troisième siècle selon d'autres auteurs, il fallait que les prodiges de Simon fussent bien surprenants, et que le bruit des miracles du Sauveur eût bien préparé les esprits à accepter le grand mystère d'une incarnation; mais le fait n'est que trop véritable; pour l'honneur de l'humanité, on voudrait pouvoir en douter. Simon baptisait, faisait descendre le feu du ciel sur les eaux..., etc. Sa doctrine sur l'origine du mal, sur la rédemption des hommes était contraire à celle des apôtres, qui ex-

pliquaient, selon lui, fort mal ce dogme... Il trompa beaucoup de monde. Ses disciples firent, comme lui, des prodiges; il eut ses prêtres, ses adorateurs. Quelques-uns de ses disciples, tel fut Ménandre, formèrent une secte nouvelle qui se fit une doctrine. (V. Pluquet, *Dictionn. des hérésies.*)

Qu'on ait érigé ou non une statue au dieu Simon, c'est ce qu'on ne discutera pas; on n'examinera même pas si ses prestiges étaient diaboliques ou naturels; dernière opinion qu'on ne partage pas. Ce qui est constant, c'est qu'il séduisit ses compatriotes, les Samaritains, par des prodiges que les historiens et les Pères attribuèrent aux démons; c'est que sa doctrine enfin était opposée à celle du christianisme.

Ménandre.

Ménandre, son disciple, prit le titre d'envoyé divin. — « De Dieu, auteur de la vie, disait-il, sont sortis une foule de génies qui ont formé l'univers : soit impuissance, soit méchanceté, ils ont enfermé l'âme humaine dans un corps, source de misères; des génies bienfaisants, touchés de cet état, ont envoyé Ménandre pour apprendre aux hommes le moyen de triompher des mauvais anges; ce secret était de rendre les organes inaltérables par l'emploi d'un bain magique qui ne permît plus de vieillir... — Les ménandriens se crurent immortels; cette hérésie eut des sectateurs sous d'autres noms, dans des temps assez près du nôtre. Les secrets de la cabale et l'alchimie furent la continuation de leurs folles prétentions.

Marcion.

Marcion, d'abord chrétien zélé, puis excommunié

pour certaines faiblesses, s'attacha à Cerdon et apprit de lui le système des deux principes, qu'il allia avec quelques dogmes chrétiens et avec les idées pythagoriciennes, platoniciennes et stoïciennes. D'après lui, l'âme, tirant son origine d'une intelligence bienfaisante, s'était dégradée en s'unissant au corps.

Ne pensant pas que l'intelligence suprême eût pu réunir l'âme au corps, il crut, avec Cerdon, que le Dieu qui avait créé le monde et le corps de l'homme était fort différent du Dieu suprême. L'âme sort du bon principe et le corps du mauvais. Le premier, pour communiquer son bonheur, a créé les âmes et la foule des esprits; le second, pour troubler ce bonheur, ayant créé la matière, a enchaîné les âmes dans les corps, leur a donné des lois, les a assujetties à la terre, pour les empêcher de se réunir au principe bienfaisant. L'histoire de Moïse, les lois des Juifs, les châtiments qu'ils craignent, les récompenses qu'ils espèrent, etc..., en sont la preuve. Marcion a été envoyé pour annoncer que l'homme ne peut être heureux que par son union à son principe; en conséquence, il condamne tout ce qui s'y oppose, tous les penchants de la nature, les plaisirs les plus innocents, etc.... La continence est si essentielle, selon Marcion, qu'il considère le mariage comme un crime.

Il y a, selon lui, opposition entre l'Ancien et le Nouveau Testament, ce qui fait supposer qu'ils ont deux principes tout différents; il ajouta aux livres saints ou en retrancha ce qui contrariait son système.

On prétend qu'il adopta quelques principes de magie; peut-être lui permirent-ils d'appuyer ses erreurs par des prodiges : il est certain qu'il séduisit beaucoup de monde. Il reconnaissait que Jésus-Christ, fils du Dieu souverain, était venu, mais revêtu d'un

corps fantastique, pour faire mépriser le créateur des corps.

Apelle, son disciple, n'admit qu'un seul principe éternel ; mais la difficulté de concilier l'origine du mal avec le bon principe lui fit penser que le principe qui avait fait les anges ne prenait aucun soin de la terre; ayant créé des anges, entre autres l'*ange de feu*, celui-ci créa le monde, lequel est mauvais, car ce créateur était mauvais... Il pensait, comme Marcion, que Jésus-Christ était venu pour inspirer le mépris du créateur de la matière, mais il n'admettait pas qu'il eût un corps fantastique... — Loin d'être continent comme Marcion, Apelle s'adonnait aux femmes; l'une d'elles, qui était une prostituée, faisait des prodiges et avait des apparitions.

Marc.

Selon Marc, disciple de Valentin, Dieu a créé le monde en prononçant certaines paroles ; ce n'était pas des sons vagues ou arbitraires, ils n'auraient pu produire un être plutôt qu'un autre; ces mots exprimaient des êtres, et avaient une force productrice... qui existait aussi dans les lettres... Les vingt-quatre lettres de l'alphabet renfermant ainsi toutes les forces, toutes les qualités possibles, c'est pour cela que Jésus-Christ a dit qu'il est *l'alpha et l'oméga.*

Les sentiments varient sur le système de Marc; les uns prétendent qu'il admettait trente éons, d'autres disent vingt-quatre, pour expliquer les phénomènes... On ne peut aborder ici ces détails sur la puissance des éons et sur les nombres dont la force était capable de les déterminer. Il paraît que les éons produits par l'Être suprême étaient des intelligences auxquelles il avait

abandonné le soin du monde. Quoi qu'il en soit, avec les éons on pouvait faire tous les prodiges possibles. — On sait déjà que les Gentils attribuaient aux lettres et aux paroles une grande puissance; c'est par là, selon eux, que Jésus-Christ opérait ses prodiges. — Entre autres miracles, Marc changeait en sang[1], aux yeux des spectateurs, le vin du saint sacrifice, qui, après une prière, bouillonnait dans le calice, et remplissait un grand vase : des femmes illustres par leur rang, qui admiraient le prodige accompli par Marc, remplies de fureur divine, s'agitaient et prophétisaient. Marc, qui disait avoir la source de la grâce, choisissait les moyens propres à la communiquer. Pour que les femmes reçussent l'Esprit-Saint, il fallait être disposé favorablement à servir la passion de Marc... Ses prestiges perpétuèrent sa doctrine : tout était permis aux marcosiens. Si quelques femmes étaient retenues par un reste de pudeur, après certaines invocations, on se rendait invisible, alors on ne craignait plus rien. Ils étaient persuadés, dit saint Irénée, qu'après avoir fait certaines prières, leurs turpitudes étaient cachées sous un voile impénétrable.

Montanisme.

Peu de temps après sa conversion, Montan prétendit qu'il était le prophète envoyé par Jésus-Christ pour annoncer des vérités que l'Église, dans son enfance,

1. Ce prestige prouve encore qu'au deuxième siècle l'Église croyait que le vin consacré devenait du sang, autrement cet hérétique n'eût pas rendu ce changement sensible par un faux miracle. — Comme on ne peut entrer ici dans plus de développement concernant l'hérétique Marc, V. S. Irénée, *Adv. hæres.*, I; — Théodoret, *Livres des hérétiques*; — S. Philastrius, *Liv. des hérésies*; — Bergier, *Dict. théol.*, v° *Marcosiens*, et Pluquet, *Dict. des hérésies*.

n'aurait pu comprendre. Agité de mouvements convulsifs, les uns le croyaient inspiré, d'autres pensaient qu'il était possédé; mais lui se disait inspiré par le Paraclet, pour enseigner une morale plus parfaite. L'Église ne refuse pas le pardon aux grands criminels. Montan enseigne que l'Église ne peut les absoudre; il multiplie les austérités qu'elle a prescrites; il regarde les secondes noces comme des adultères, prétend qu'il n'est pas permis de fuir les persécutions, etc... Priscille et Maximille quittent leurs maris pour le suivre, et prophétisent comme lui. Bientôt surgit une foule de prophètes montanistes que l'Église, après mûr examen, déclara faux et hérétiques. Leurs principes, loin de favoriser la débauche, comme chez plusieurs hérésiarques, ne furent pas moins dangereux par leur excessive sévérité.

Leurs prophéties, leur doctrine austère, séduisirent plusieurs pays qui en furent infestés; cependant Montan et ses premiers disciples menaient une vie absolument contraire à leur doctrine [1], qui n'était propre qu'à décourager les fidèles; leurs prophéties, comme celles des païens, étaient vraies quelquefois, souvent menteuses. Le prophète montaniste était agité comme la pythie. — Ces hérétiques essayèrent de tromper le pape saint Victor; Tertullien lui-même fut séduit. Cette hérésie était le chef-d'œuvre de l'esprit de ténèbres transformé en ange de lumière. Mais, les conciles s'étant assemblés, l'agent séducteur fut découvert. — « Les

1. On assure (V. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 16) que Maximille et Montan sont morts comme Judas, ils se sont pendus... On prétend aussi que Théodote, le promoteur de leur prophétie, fut élevé en l'air par l'esprit qui l'avait trompé, et ensuite précipité misérablement. — On dit que cela est arrivé de la sorte, ajoute Eusèbe, qui a soin aussi de dire que, ne l'ayant pas vu, il n'oserait l'assurer.

montanistes, dit saint Augustin, tiraient, par le moyen de piqûres pratiquées sur tout le corps d'un jeune enfant, son sang, qu'ils mêlaient avec de la cendre; ils en faisaient un pain avec quoi ils préparaient leur eucharistie[1]. » — Montan n'attribuait point à Dieu la création du monde, mais aux intelligences par lui créées, erreur commune à la plupart des hérésiarques, adoptée pour concilier l'origine du mal avec la bonté de Dieu.

Basilide.

Basilide, adoptant aussi les principes de Pythagore, s'infatua de la magie et de la cabale, prétendit qu'il y a des nombres qui ont un rapport si essentiel avec l'ordre et l'harmonie des mondes, que l'intelligence créatrice ne pouvait s'en écarter en les formant. Connaître ce rapport, c'est connaître la loi qui a dirigé cette intelligence. Le nombre 365, qui forme les révolutions que le soleil accomplit dans l'année, devait être celui qui plaît le plus à cette intelligence. Ce nombre, exprimé par des lettres formant le mot *abraxas*, parut tout-puissant; on le grava sur des pierres, on en fit ces talismans dont il sera parlé, qu'on voit encore dans les cabinets des curieux. Pythagore avait enseigné que l'intelligence productrice réside dans le soleil; des chrétiens pensèrent que Jésus-Christ était dans cet astre; ils portèrent sur eux des *abraxas* où l'on grava sa figure, pour obtenir des grâces.

Manichéisme, Manès.

L'existence de deux principes était admise, comme on l'a vu, chez tous les peuples : Oromase et Ahriman,

1. *De hæres*, XXVI. C'est encore le sacrifice sanglant des païens.

Osiris et Typhon, etc... Partout enfin on avait reconnu un dieu lumière et un dieu ténèbres; deux génies maîtres absolus, dont l'un faisait le bien et l'autre le mal. On pensait que ces deux principes devaient être éternels et indépendants l'un de l'autre, sinon il n'y aurait eu que du bien ou du mal. Nous avons vu aussi précédemment que c'était le même dieu qui formait une *dualité*, aussi les manichéens supposaient les deux principes *coéternels*. — Il serait difficile d'exposer ici ce système, puisqu'on a compté plus de soixante-dix sectes de manichéens, qui se divisent et se contredisent. Quoi qu'il en soit, Manès reconnaissait les deux principes; il disait aux chrétiens qu'il admettait comme eux une puissance de ténèbres; mais, ne pensant point qu'elle fût l'œuvre d'un dieu bon, il fallait supposer qu'elle était éternelle et incréée comme lui. Il n'était point l'inventeur de ce système, puisque Pythagore, Platon, etc., supposaient cette coéternité. Loin de penser pourtant que le mauvais principe fût égal au bon, il supposait, au contraire, que le bon avait envoyé l'esprit vivant pour enchaîner dans les airs ou reléguer sur la terre le démon, auquel il ne laissait de puissance et de liberté qu'autant qu'il le jugeait à propos pour ses desseins; mais, le démon ayant usé de cette puissance pour former l'homme et la femme, l'âme unie au corps, étant céleste, doit être purifiée avant de retourner à sa source divine, et ce n'est qu'après des transmigrations nombreuses, après avoir animé différents corps, traversé la région de la matière, et passé dans la lune pour arriver au soleil qu'elle parvient à la colonne de gloire.

Il ne nous appartient pas de rapporter toutes les extravagances de ces systèmes, dont les conséquences furent si funestes, et dont on ne peut cependant se

dispenser de parler, puisqu'ils trouvent encore de nos jours des partisans.

Les manichéens rejetaient l'Ancien Testament, en opposition, disaient-ils, avec le Nouveau. Ils condamnaient le mariage, qui ne sert qu'à perpétuer la captivité des âmes. On les accusait de se livrer à toutes les turpitudes que les passions les plus grossières peuvent inspirer. Manès accueillait toutes les sectes; il admettait le principe d'égalité, jurait haine éternelle aux rois... « Tout appartient à tous, disait-il; il n'y a ni pauvres ni riches. » Les manichéens rejetaient les sacrements, le culte des saints, celui de la croix, des reliques, des images, etc.

D'après le manichéisme, le Dieu bon n'inspire aucune crainte pour les crimes; le mauvais, quoi qu'on fasse, est toujours notre perpétuel ennemi : avec eux tout est fatal, inévitable, car chacun d'eux agit selon sa nature; il n'y a ni bien ni mal moral, mais bonheur et malheur.

Manès, Persan élevé dans la science des mages, retourna en Perse, où Sapor le fit écorcher tout vif. Cet hérétique qui se disait aussi le Paraclet, quoique réfuté, laissa de nombreux disciples à la croyance des deux principes, mais dissidents sur plusieurs chefs; il en naquit une multitude de sectes manichéennes.

Le manichéisme a été considéré comme l'hérésie la plus funeste; c'est la seule qui ait été prédite avec tous ses caractères particuliers, c'est le vrai mystère d'iniquité prédit par l'apôtre saint Paul, c'est l'hérésie que l'Esprit-Saint a signalée comme étant la plus dangereuse, c'est enfin l'hérésie de la fin des temps. — Manès s'attribuait aussi le don des miracles; nous verrons un jour les réformés devenir ses disciples, ce qui permettrait

de suivre la filiation du manichéisme jusqu'à nos jours[1].

Les gnostiques, etc.

Ce nom, qui signifie *savants*, *éclairés*, *illuminés*, fut pris par les hérétiques du premier siècle, qui se crurent plus éclairés que les simples fidèles qui suivaient la seule doctrine des apôtres. — On doit peut-être considérer le gnosticisme moins comme une secte que comme un nom commun à toutes les sectes de philosophes qui, plus instruits, se piquaient d'enseigner une doctrine plus élevée. En effet, nourris dans les divers systèmes philosophiques païens, en abjurant le paganisme, ils voulaient accommoder la théologie chrétienne aux idées pythagoriciennes, platoniciennes ou

1. Ce principe d'égalité, cette idée de communisme, Manès n'en fut point l'inventeur. On sait qu'elle a été réalisée en Grèce par Lycurgue, qui fit sa révolution par la terreur. Pour faire cesser l'envie des pauvres et l'orgueil des riches, il établit un partage égal des terres; les repas furent en commun, l'éducation des enfants fut commune : arrachés à leurs familles, les exercices gymnastiques auxquels on les assujettissait étaient si pénibles, qu'on faisait mourir ceux qu'on jugeait ne pouvoir s'y soumettre.

Platon, dans son plan d'une république, fut, comme on le dit aujourd'hui, plus *radical;* il pousse les éléments du communisme à leurs dernières conséquences; il divise les habitants en trois classes : les mercenaires, les guerriers, les magistrats et les philosophes. Les premiers sont les esclaves des deux dernières classes; que la propriété appartienne à l'État ou à la classe des travailleurs, cela importe peu, celle-ci doit nourrir et servir les deux autres classes. Le mariage n'est qu'une union annuelle. Comme le principal but est d'obtenir des enfants vigoureux, les enfants mal constitués seront égorgés, et on fera avorter toute femme âgée de plus de quarante ans. Les enfants seront nourris dans un asile commun et n'ont ainsi d'autres familles que l'État, qui se charge de leur éducation. — On verra un jour les mêmes idées renaître parmi nous, à une époque où la philosophie puise trop souvent ses systèmes politiques et religieux chez les Gentils.

stoïciennes. Vainement les évangélistes et les apôtres disaient : « Voici la doctrine du Maître, nous ne devons point nous en écarter, c'est tout ce qu'il a bien voulu nous révéler, une vaine curiosité n'en doit pas chercher davantage. » Les gnostiques voulaient expliquer l'origine du mal, qu'ils tâchaient de concilier avec la bonté de Dieu. Le monde n'a pas été créé par Dieu, disaient les valentiniens, les créatures sont trop imparfaites. Le plérome, le Dieu suprême, a créé des génies, des *éons*, ce qui leur permettait de tout expliquer... — Quoique divisés sur plusieurs points, les gnostiques regardaient tous la matière comme étant éternelle, incréée, mauvaise, gouvernée par un esprit méchant qui asservit les âmes attachées à la matière... Ils n'admettaient ni péché originel, ni rédemption : Jésus-Christ était venu pour donner des leçons de vertu... C'était un bon génie dont on ne niait pas la qualité de Verbe de Dieu ni les miracles ; il n'avait pris un corps qu'en apparence, et après sa mission était remonté au ciel. — C'est un génie méchant qui a fait l'Ancien Testament ; Dieu, disaient-ils, est puissant, mais son pouvoir n'est pas assez grand pour vaincre ce mauvais génie qui a fabriqué le monde. Il y a trois espèces d'hommes : il en est qui n'obéissent qu'aux mouvements de la matière et sont incapables d'idées ; d'autres sont capables de raisonner, mais ne peuvent s'élever au-dessus des appétits sensuels ; il en est de spirituels ; ceux-ci s'occupent de leur destination, de la dignité de leur nature et triomphent de leurs passions.

Avec ces systèmes Dieu n'est pas libre, les hommes eux-mêmes ne sont point libres, puisqu'ils sont nés matériels, sensuels ou spirituels. Terminons un exposé aussi incomplet, en disant qu'on reprochait aux gnostiques de se livrer à la magie ; et qui les en accuse ? Ce

ne sont pas seulement les Pères, mais Plotin, ce philosophe platonicien dont nous avons parlé. Comme ils attribuaient aux éons un grand pouvoir, ils savaient aussi la manière de les subjuguer par des enchantements et par des paroles magiques. — Des systèmes des gnostiques dérivait enfin une morale affreuse. Plusieurs prétendaient que, pour combattre les passions avec succès, il fallait s'y livrer. — Saint Épiphane (*Adv. hæres.*) fait aussi un tableau effrayant des crimes des gnostiques; le jour de Noël, je crois, ils s'assemblaient dans des cavernes, éteignaient les lumières; le père et la fille, le frère et la sœur cohabitaient ensemble au hasard. Au bout de neuf mois, on apportait les fruits de ce commerce; puis, ayant fait des incisions dans le corps des enfants provenant de l'adultère ou de l'inceste, on mettait leur sang dans des fioles, on le mélangeait avec de la cendre, qui servait ensuite d'assaisonnement à leurs mets. On n'explique pas ce symbole, qui donna lieu sans doute aux calomnies contre les chrétiens, ci-devant rapportées.

On n'ajoutera que quelques mots à ce court exposé des hérésies des premiers siècles, puisé particulièrement dans le savant dictionnaire de Pluquet.

Les nicolaïtes adoptaient les erreurs des gnostiques sur l'origine du monde; faibles et superstitieux, ils alliaient la croyance aux démons avec les dogmes chrétiens; c'est-à-dire que ceux-ci, pour ne pas irriter les démons, mangeaient des viandes offertes aux idoles.

Arius soutenait que le Verbe divin avait été produit par Dieu le Père avant tous les siècles, et il s'en était servi pour créer le monde; mais ce fils était fort inférieur à son père. On distinguait deux sortes d'ébionites : les uns croyaient que Jésus-Christ était né d'une Vierge; d'autres, qu'il était né à la manière ordi-

naire; mais tous reconnaissaient qu'il était le Messie et réunissait tous les caractères sous lesquels il a été prédit.

Cérinthe croyait comme Platon que Dieu n'avait pas créé l'univers : c'est un des esprits qu'il a produits qui créa le monde, etc. — L'apôtre saint Jean réfuta cet hérétique dans son Évangile, où il dit : *In principio erat Verbum*, etc. — Ceux qui ont prétendu que la trinité chrétienne sort de l'école de Platon se trompent lourdement; car Cérinthe, formé à cette école, loin d'admettre une trinité, n'admet pas seulement une dualité ; il ne suppose point le Fils égal au Père. Pour lui, c'est une créature née de Joseph et de Marie ; à la vérité le Christ, descendu sur lui en forme de colombe, lui avait donné le pouvoir de faire des miracles ; mais il s'en était séparé au moment de la passion de Jésus.

Réflexions sur les hérésies; sentiments des Pères sur les hérétiques et leurs prodiges.

On a vu le culte de Satan renversé par la chute du paganisme ; il restait à démontrer d'après les Pères son action dans les hérésies, de faire voir pourquoi Dieu les permet, d'en signaler les principaux caractères, de donner une idée des principales doctrines, ce qu'on a fait très-succinctement.

Mais, tous les hérétiques se disant exclusivement orthodoxes, il reste à savoir, nous dira-t-on, quels sont ceux qui méritent réellement ce titre. En nous reportant au premier siècle par la pensée, lesquels faut-il croire? ou ces hommes simples, sans lettres, connus sous le nom d'apôtres? ou ces philosophes, ces savants qui seuls se prétendent éclairés, connus sous le nom de *gnostiques?* — question ridicule maintenant, à laquelle cependant on doit répondre.

A peine le christianisme est-il né, qu'il se divise en plusieurs sectes ayant toutes le nom générique de chrétiens : — est-ce Pierre, Paul, Jean, Matthieu, etc., qui enseignent la vraie doctrine ? n'est-ce pas plutôt Cérinthe, Marcion, Valentin, etc.? — Quels sont ceux qui entouraient le Christ? quels sont ceux qu'il chargea de publier sa foi? Ce ne furent certainement ni Cérinthe, ni Marcion, ni Valentin; dissidents d'ailleurs sur plusieurs points, tandis que la doctrine de Pierre, de Paul, etc., est identique. Les noms des premiers hérétiques ne sont cités ni dans les écrits authentiques du Nouveau Testament, ni même dans les livres apocryphes invoqués par les hérétiques seuls, et rejetés par les apôtres et leurs successeurs, qui accusent ces hérétiques d'avoir falsifié ou fabriqué à dessein des évangiles pour établir leurs doctrines erronées. — Maintenant comment distinguera-t-on ces écrits apocryphes des authentiques ? — Tertullien nous répondra : « C'est par leur ancienneté. » Dès qu'il est constant pour tous que Pierre, Paul, Jean, etc., sont les disciples du souverain maître, il est facile de savoir quelle est la vraie doctrine; celle que l'on rejette comme ayant été altérée dans des écrits postérieurs appartient évidemment à ces novateurs qui avaient intérêt à la falsifier. Tertullien, qu'on regrette de ne pouvoir citer plus au long, dit : « Le vrai précède le faux, qui en est la contrefaçon; or il est si constant que notre Évangile est le plus ancien, que Marcion l'admettait autrefois, et que depuis il a prétendu le corriger. » (*Adversus Marcion.*, IV, 4 et 5.)

Il invoque la même autorité des Églises en faveur des Évangiles de Jean, de Marc, de Matthieu. Pourquoi, dit-il, refuse-t-on de les reconnaître...? Tertullien montre que ce qui vient des apôtres a été constamment respecté dans toutes les Églises..., que l'on s'adresse

à celles de Corinthe, de Galatie, de Philippes, de Thessalonique, d'Éphèse, de Rome... (*De præscript.*) Tertullien ne se borne pas au témoignage des Églises, il produit en faveur de la doctrine les lettres écrites de la propre main des apôtres. — Désirez-vous, dit-il, vous instruire en lisant leurs lettres authentiques? — Après avoir cité dans l'Achaïe ou la Macédoine plusieurs villes, il nomme en Asie Éphèse, et en Italie Rome, qui fourniront des preuves incontestables.

Saint Augustin (*Contr. Faust.*, XIII) dit : « Peut-être nous citerez-vous un écrit qui porte le nom d'un des apôtres, où il fait dire, par exemple, que le Christ n'est pas né de Marie. Si cet écrit prétendu apostolique et l'Évangile de Matthieu ne peuvent subsister ensemble, lequel faut-il admettre de celui que l'Église a reçu et conservé depuis son origine, ou de celui qu'elle rejette parce qu'elle ne l'a jamais connu? » — On n'analysera pas un plus grand nombre de ces passages qu'on affaiblit trop en les tronquant. On s'abstiendra par le même motif de rien citer du pape saint Clément.

Tout prouve que les apôtres dès l'origine s'opposèrent aux nouvelles doctrines, si contraires à l'enseignement du Maître, et à sa défense expresse de rien changer. Saint Paul, Ire ép. à Timothée (I, 4-7), lui recommande de ne pas imiter ceux qui s'amusent à des fables, qui se séparent, et qui s'imaginent être docteurs de la loi et ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils blâment si hardiment. Il lui recommande encore (*Ib.*, VI, 20) de garder le dépôt qui lui a été confié, de fuir les nouveautés des profanes et la doctrine qui porte faussement le nom de *gnose*.

Tous les Évangiles furent publiés peu d'années après l'ascension du Sauveur, excepté celui de saint Jean,

composé soixante-trois ans après, pour répondre à l'hérésie naissante de Cérinthe. Les conciles vinrent successivement s'opposer aux hérésies et conserver l'intégrité de la doctrine.

C'est ainsi que celle de l'Église de Rome est restée la même depuis les apôtres. En vain des novateurs orgueilleux ont voulu discuter des points de pure curiosité qu'il n'a pas plu à Dieu de révéler; et, selon leur gré, ajouter ou retrancher, expliquer et commenter avec le secours des divers systèmes philosophiques païens. — Qu'en est-il résulté? — Une doctrine pleine d'absurdités et de contradictions, qui varie selon les sectes et selon les temps, qui a ressuscité des systèmes erronés sur l'origine du monde et sur Dieu... — Les Pères montrent que les hérétiques ont abandonné ainsi la doctrine écrite et orale des apôtres et de leurs successeurs immédiats; les dissidences des hérésiarques étaient d'ailleurs une bonne démonstration de la fausseté de leurs systèmes.

Ce qu'il est bon de faire observer dans notre temps, si fécond en opinions hérétiques, c'est que les hérétiques des premiers siècles reconnaissent les miracles du Christ et sa divinité; aucune de ces sectes, qui vivaient à ces époques si rapprochées du Christ, n'osa en faire un simple mortel ni rejeter ses miracles; les uns disent qu'il n'a pris un corps qu'en apparence; d'autres veulent qu'à un corps humain soit venu se joindre le Christ, qui, ne pouvant souffrir les tourments de la croix, est remonté au ciel à l'instant où le corps fut livré aux bourreaux. Nul n'a avancé que ce fût simplement un homme; Arius lui-même, en disant que le Verbe divin a créé le monde, mais qu'il est inférieur à Dieu le Père, n'ose nier précisément sa divinité, comme Socin, quoiqu'il le fasse implicitement.

Enfin, tous les hérétiques ont cru à l'existence des démons, ainsi qu'au pouvoir de ceux-ci d'opérer des prodiges, croyance que la réforme ne combattit point.

On ne peut rapporter la réfutation faite par les Pères des systèmes concernant la difficulté de concilier l'origine du mal avec la bonté de Dieu ; elle engagea la plupart des hérétiques à supposer deux dieux, l'un mauvais et l'autre bon. Choqués de voir tous les maux attachés à la nature physique, ils pensaient, en l'attribuant à un dieu malfaisant, trancher la difficulté.

Il est certain qu'il se présente ici un mystère des plus insondables, mais c'était une raison pour ne point s'y arrêter. — L'homme, ne pouvant considérer la nature dans son ensemble harmonieux, rapportant tout à lui-même, ignorant la destination de l'immense machine dont il ne voit qu'un point, ignore aussi que le désordre particulier qui le frappe forme l'ordre de ce grand tout qu'il ne connaît pas... ; est-ce une raison de penser que la nature physique soit l'œuvre d'un dieu méchant?

Les hérétiques pensaient enfin qu'un dieu bon n'aurait pu faire une créature criminelle. « Comment, disaient-ils, n'a-t-il pas prévu qu'elle abuserait de sa liberté? Pourquoi sa bonté ne l'arrête-t-elle point, etc.? — Un tel dieu ne peut être que méchant!

La bonté divine devait-elle douer l'homme d'une perfection infinie? étant *infinie*, il serait un dieu ; — *finie*, *bornée*, la malice commence où cesse la perfection. La souveraine bonté exige-t-elle que Dieu prévienne l'abus que l'homme peut faire de sa liberté? Dieu n'a-t-il pu vouloir qu'il ne fût heureux qu'en remplissant certaines conditions? sa sagesse n'a-t-elle pu prescrire des lois pour concéder ce bonheur? devait-il

en créant les hommes faire des automates? » — En attendant la solution de ces questions et d'une foule d'autres, il suffit de savoir qu'il est absurde de supposer deux dieux coéternels et puissants. La raison dit qu'il ne saurait exister qu'un seul Dieu, mais souverainement juste et bon. Soyons donc certains que lors du grand dénoûment cette bonté et cette justice seront reconnues; de notre ignorance seule naissent nos murmures, et quand le mystère sera dévoilé, nous ne pourrons accuser Dieu ni d'injustice ni de méchanceté.

Les Pères blâmaient donc avec raison l'examen de ces questions et les systèmes extravagants qu'on croyait propres à les expliquer; ils faisaient remarquer l'insigne contradiction de ces hérétiques, qui, proclamant un Dieu éternel, sans bornes dans sa puissance et dans ses perfections, reconnaissaient cependant deux principes qui se nuisent nécessairement dans leurs œuvres.

Tertullien renversait la doctrine de Marcion; celui-ci prétendait que le Dieu de l'Ancien Testament était méchant, et pourtant, dit Tertullien, ce livre est rempli de traits de bonté; Dieu n'y veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion; est-il contraire à sa bonté d'infliger des châtiments à ceux qu'il veut rappeler à lui? Selon les hérétiques eux-mêmes, un Dieu bon punit les pécheurs... — Qui sait, enfin, si les fléaux qui ont frappé les Juifs ne tendaient pas au but que Dieu s'était proposé pour leur bonheur?

On faisait voir aux montanistes que leur doctrine péchait par excès d'austérité... Vous condamnez les secondes noces comme adultères, vous êtes en opposition à la doctrine expresse de l'Apôtre, leur disait-on; on leur montrait surtout qu'ils étaient hypocrites; car, si leur doctrine était trop austère, leur conduite était fort corrompue.

Saint Irénée fit une étude sérieuse des hérésies et réfuta les hérésiarques. « L'Écriture étant la règle immuable de la foi, il faut, dit-il, l'expliquer conformément à la doctrine constante de la tradition. » — Et qui la connaissait mieux que saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, qui avait été lui-même disciple de saint Jean? — « L'Écriture, dit le saint évêque, ne renferme pas tout. Obscure en plusieurs endroits, il faut recourir à la tradition, c'est-à-dire à ce que Jésus-Christ et ses apôtres ont transmis de vive voix et qui se conserve et s'enseigne dans nos églises. » Il établit cette tradition par la succession des évêques : les apôtres ont reçu le dépôt entier des vérités et l'ont confié aussi tout entier à leurs successeurs... — Il démontre qu'il n'y a aucun hérétique qui ne puisse être convaincu d'avoir innové et quitté le fil de la tradition. Avant Valentin et Marcion il n'y avait ni valentiniens ni marcionites, etc.

Saint Irénée recommande la soumission à l'Église et aux pasteurs, qui méritent une confiance sans bornes par l'attention infinie qu'on a de choisir les plus saints et les plus instruits... « L'homme vraiment spirituel, continue-t-il, juge tous les hérétiques; dès qu'il entend une chose contraire à ce qu'il a toujours ouï dire, cette chose par là même est réprouvée. »

Aux preuves précédentes, si mutilées dans cette analyse, se joint celle résultant des prodiges qui trompaient les hérétiques, et que les Pères attribuaient au démon. Ceux-ci ne traitent pas les hérétiques d'insensés, ils ne les accusent point de simuler des prodiges. Tous les hérétiques sont entraînés par l'orgueil, l'ambition, la curiosité; germes du crime funeste qui prend le nom d'hérésie, quand l'homme s'obstine à se croire plus instruit que l'Église, qui tient

sa doctrine des apôtres. — Voyons-le chez les messaliens.

Ces hérétiques eurent pour chef Sabas, qui, prenant à la lettre divers passages de l'Écriture, donna tous ses biens aux pauvres et se fit eunuque... Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de ne point travailler pour une nourriture qui périt?... Il a dit aussi que le démon tourne autour de nous sans cesse; il a recommandé de prier sans relâche, etc... Sabas, conséquemment, regarde le travail comme un crime, et se croit entouré de démons et harcelé par eux. La prière suffit pour les chasser; il proclame que les sacrements sont indifférents...

Les messaliens voient, entendent et touchent les démons; ils les respirent avec l'air, les avalent avec leur nourriture, font des sauts prodigieux pour les éviter; ils ont des révélations et prédisent au milieu des convulsions. — Étaient-ce donc des fourbes ou des insensés aux yeux des Pères? Théodoret, le digne disciple de saint Jean Chrysostome, dont on ne peut citer ici le chapitre relatif à l'hérésie des messaliens, s'exprime ainsi : — « On les appelle *enthousiastes*, parce qu'ils sont agités par un démon dont ils prennent la violence pour un effet de la présence du Saint-Esprit. » (Théodoret, *Hist. eccl.*, IV, 11.) — On ne dit pas que ce sont des fourbes; rien ne le prouve, en effet; rien aussi ne démontre qu'ils fussent des fous ou des extravagants: tout prouve le contraire; très-prudents, ils cachent leurs sentiments; fort nombreux, ils infestaient même les monastères; railleurs, ils se moquaient de ces chrétiens stupides qui, disaient-ils, croient à la vertu des sacrements. Tout prouvait à ceux qui connaissaient cette hérésie que les messaliens étaient loin d'être des insensés.

Les extases des montanistes n'étaient pas attribuées

Saint Irénée fit une étude sérieuse des hér
réfuta les hérésiarques. « L'Écriture étan
immuable de la foi, il faut, dit-il, l'expliq
mément à la doctrine constante de la trad
qui la connaissait mieux que saint Irén
saint Polycarpe, qui avait été lui-m s,
saint Jean? — « L'Écriture, dit le sai nais-
ferme pas tout. Obscure en plusier èdes à
recourir à la tradition, c'est-à-d ui-même
Christ et ses apôtres ont transm autant plus
se conserve et s'enseigne dans voit souvent
blit cette tradition par la succ
apôtres ont reçu le dépôt e e ce fut la grande
confié aussi tout entier à ler u au diable de le
montre qu'il n'y a aucun b gité de fureur, il dé-
convaincu d'avoir innové impies contre la tra-
Avant Valentin et Marcio ui, conformément à la
ni marcionites, etc. qu'on évitât les faux pro-

Saint Irénée recom mme un possédé pour lui
et aux pasteurs, qui m es, oubliant les marques aux-
par l'attention infini es faux prophètes, l'engagèrent
et les plus instruit *Hist. eccl.*, V, 16.) Le démon les
continue-t-il, juge la foi. Alors Satan suscita deux
une chose contrai il inspira les mêmes erreurs qu'à
chose par là mè hèrent les mêmes impertinences...,

Aux preuve fausses prophéties, etc... — L'ac-
analyse, se joi rberie? On n'y songea même point,
paient les hé qu'un vrai prophète ne parlait pas
démon. Ce comme la pythie, que le Saint-Esprit n'a-
sensés, *ils* vrais prophètes comme Satan agitait les
diges. To montra que ceux-ci avaient l'esprit troublé
l'ambitio était emparé d'eux; on montra enfin
qui pre que les femmes étaient séduites, elles
tine à leurs maris, recevaient de riches pré-

à l'imposture. Saint Épiphane dit que c'est le démon qui les cause... « Maximille ne doit pas, dit-il, se vanter d'avoir reçu le Saint-Esprit, mais l'enthousiasme des démons. »

Tertullien, parlant d'une montaniste, nous apprend qu'elle tombait en extase, conversait avec les anges, entendait les révélations des secrets célestes, connaissait l'intérieur des cœurs et indiquait les remèdes à ceux qui le désiraient. Tertullien tenait lui-même journal de ces phénomènes, qu'il serait d'autant plus difficile aujourd'hui de nier, qu'on les voit souvent se reproduire parmi nous.

Eusèbe, d'après Apollinaire, dit que ce fut la grande ambition de Montan qui donna lieu au diable de le séduire... « Rempli du démon, agité de fureur, il débitait, dit-il, des extravagances impies contre la tradition de l'Église... Ceux qui, conformément à la volonté divine, désiraient qu'on évitât les faux prophètes, le conjurèrent comme un possédé pour lui imposer silence... D'autres, oubliant les marques auxquelles on reconnaît ces faux prophètes, l'engagèrent à parler... » (Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 16.) Le démon les trompa, ils perdirent la foi. Alors Satan suscita deux femmes auxquelles il inspira les mêmes erreurs qu'à Montan, et qui débitèrent les mêmes impertinences..., Maximille fit ses fausses prophéties, etc... — L'accusa-t-on de fourberie? On n'y songea même point, mais on prouva qu'un vrai prophète ne parlait pas hors de soi comme la pythie, que le Saint-Esprit n'agitait pas les vrais prophètes comme Satan agitait les siens : on montra que ceux-ci avaient l'esprit troublé dès que Satan s'était emparé d'eux; on montra enfin que, aussitôt que les femmes étaient séduites, elles abandonnaient leurs maris, recevaient de riches pré-

sents, s'adonnaient au vol, avaient le goût de la bonne chère, du luxe, du jeu, du prêt à usure, etc., etc. C'est ainsi qu'on prouvait de quel esprit elles recevaient leurs inspirations; mais on ne leur imputait pas de fourberie dans leurs prodiges.

Saint Irénée attribue à des prestiges diaboliques l'aveuglement de Marc et de Simon. — Qu'étaient ces prestiges? — Ils consistaient à tromper les yeux, dit le saint évêque, en montrant des fantômes qui disparaissaient aussitôt. *Oculos deludentes et phantasmata ostendentes, statim cessantia.* (*Contr. hæres.*, II.) C'est la fascination des sens. Les prestiges des simoniens, des carpocratiens et autres hérétiques étaient une simple fascination... — Saint Épiphane, Eusèbe, Justin, Nicéphore, saint Clément, etc., ne considèrent point les prestiges de Simon comme des tours d'un adroit bateleur : c'est un magicien. — Que fait-il? Il traverse les flammes sans se brûler, vole comme les oiseaux, sait se métamorphoser de différentes manières, semble changer les pierres en pain, etc.; mais ces prestiges sont toujours pour les Pères le résultat d'un commerce diabolique. Les Actes des apôtres, moins explicites que les écrits des Pères, se bornent à attester que Simon troublait l'esprit par ses enchantements.

Firmilien, dans sa fameuse lettre à saint Cyprien, en traitant du baptême des hérétiques et des miracles de séduction, est conduit à parler aussi des extases et des prédictions d'une certaine prophétesse... : « Agitée des principaux démons, dit-il, elle séduisit grand nombre de ses frères par les prodiges qu'elle opérait... Tandis qu'elle en trompait ainsi plusieurs, elle osait offrir le sacrifice terrible du pain et du vin..., conférait le baptême, en paraissant suivre en tout la règle de l'Église... C'est ainsi qu'elle séduisit un prêtre

et un diacre, etc. » — Firmilien ne voit point là d'imposture naturelle; il dit, au contraire, qu'un exorciste d'une grande vertu s'éleva contre l'esprit qui agitait cette femme, lui résista vigoureusement, et prouva que cet esprit était très-mauvais, et non l'Esprit-Saint. Il eût été difficile d'y voir de simples prestiges. Cette femme se vantant qu'elle causerait des tremblements de terre à telle époque, ils arrivèrent dans le lieu et à l'instant par elle indiqués... Le démon avait prédit qu'un incrédule viendrait bientôt pour tenter cette femme : *Venturum quemdam adversum et tentatorem infidelem;* ce qui eut lieu, comme on vient de le voir.

Les Pères ont donc constamment signalé chez les hérétiques les prodiges de Satan, que ceux-ci considéraient comme vrais miracles démonstratifs de leurs doctrines. Saint Irénée, pour leur enlever cette dernière ressource, comme il l'avait fait des autres, montrait la différence qui existe entre leurs prodiges et les miracles, si communs alors dans l'Église des premiers chrétiens; ils consistaient, comme on sait, dans les discours prophétiques, les guérisons instantanées, etc., et dans la preuve par excellence, la résurrection des morts. — On ne peut, poursuit saint Irénée, dire le nombre des miracles opérés chaque jour par l'Église au nom de Jésus-Christ; elle le fait sans artifice et sans intérêt, et sans invocation superstitieuse. — On disait enfin aux hérétiques : Feriez-vous des miracles, notre doctrine, étant plus sûre et plus autorisée qu'ils ne le sont, doit l'emporter. La séduction prédite pour les derniers temps ayant déjà commencé, si d'autres miracles pouvaient étayer une nouvelle doctrine, celle-ci détruirait la première. Le Sauveur a prouvé sa doctrine par ses miracles; aujourd'hui de nouveaux, fussent-ils réels, ne peuvent la renverser. Les Pères ne niaient pas que Dieu

n'en accordât quelquefois aux méchants pour diverses raisons; mais ce sujet difficile nous entraînerait trop loin, il suffit de dire que c'est à l'Église seule à donner les règles pour juger la doctrine par les miracles et ceux-ci par la doctrine. — En résumé, on disait aux hérétiques : Vous alléguez vos prodiges, nous ne les nions pas, mais les nôtres sont supérieurs aux vôtres; vous prédisez l'avenir, comme les païens, dans d'effroyables convulsions, vos cures ressemblent aux leurs, et comme eux vous ne pouvez ressusciter des morts, etc., etc. Admettons que Dieu accorde à votre foi en Jésus-Christ, quoique hérétiques, de vrais miracles; examinons votre doctrine et les motifs qui, ayant déterminé votre choix, vous ont séparés de nous; n'est-ce pas l'orgueil, la curiosité, l'ambition? Cette doctrine autre que celle des apôtres vous conduit à des systèmes païens, et contient des principes subversifs de la sainte morale évangélique que vous altérez par un rigorisme décourageant ou par un relâchement corrupteur qui engendre la dépravation; donc tout vous condamne.

Supplément. — La Cabale.

Il y aurait infiniment de choses à dire sur la Cabale, qui rentre dans la magie et dans les hérésies; elle apprenait à connaître l'essence divine, ses opérations, celles des esprits et des forces de la nature. Au moyen de figures symboliques, de l'arrangement des lettres de l'alphabet, par la combinaison des nombres, on déterminait l'action des intelligences. On pense que cette prétendue science, à laquelle se livrèrent les pythagoriciens et les platoniciens, venait de Chaldée.

On sait que, suivant la doctrine des Chaldéens, Dieu est une lumière éclatante dont toute la création est une

émanation. Ce foyer lumineux, en perdant de son éclat peu à peu, compose d'abord le monde des intelligences spirituelles; puis, s'obscurcissant toujours, il forme l'éther, région des astres et des planètes, où se trouvent les êtres matériels. Nous savons enfin qu'il existe, dans ce monde des intelligences, des êtres bienfaisants et d'autres malfaisants; admettons que pour les invoquer on doive les appeler par leur nom : si on l'ignore, il faut le chercher; mais ce nom résultant de la combinaison des lettres, en essayant beaucoup de combinaisons, on finira par le trouver. Eh bien, de là les mots bizarres en usage dans les évocations, et cette croyance que le nom du génie gravé ou écrit le fixera auprès de l'objet qui le porte, et de là les talismans. On a parlé de ces combinaisons propres à déterminer la suprême intelligence à produire tel effet ou tel autre. Cette doctrine avait pénétré chez les Juifs et chez les Orientaux; ils trouvèrent quelque analogie avec celle du christianisme; mais celui-ci n'expliquant pas tout ce que leur curiosité désirait, ils y suppléèrent par cette alliance blâmable et si condamnée des dogmes chrétiens et du système des émanations, de la combinaison des lettres et de la vertu des nombres. Les Juifs crurent trouver dans l'arrangement des lettres hébraïques de grands mystères; mais, leurs *sephiroth* n'étant autres que les éons des Valentiniens, ils firent remonter ces connaissances à Moïse. La tradition (*cabale* signifie tradition) les leur avait transmises. La verge de Moïse n'avait produit tant de prodiges que parce que le vrai nom de Dieu y était gravé [1]. — C'est ainsi que les gnos-

1. Un savant a refusé cependant de croire que l'antiquité ait été infatuée de la Cabale; il prétend prouver (t. XIII *Mém. de l'Acad. des inscript.*, p. 58), qu'elle n'a qu'un rapport éloigné avec les idées astro-

tiques se crurent plus instruits que les apôtres et voulurent joindre à la doctrine du souverain maître les superstitions de la gentilité.

On verra un jour les quatre sortes d'êtres intermédiaires qui présidaient aux quatre éléments, figurer dans la science des cabalistes sous les noms de gnomes, de salamandres, de sylphes et d'ondines.

logiques des Chaldéens et les nombres de Pythagore, avec les observations des Basilidiens, les éons des Valentiniens, etc. La Cabale, même chez les Juifs, ne remonterait que vers le dixième siècle ; elle viendrait, selon lui, des philosophes arabes. (V. Bergier, v° *Cabale.*)

CHAPITRE IV

Châtiments infligés par les magistrats aux goétistes jusqu'au cinquième siècle; les théurgistes, après Julien, ne furent point épargnés. — Pénitence imposée par l'Église durant cette période.

Châtiments infligés par les magistrats aux goétistes jusqu'au cinquième siècle; les théurgistes, après Julien, ne furent point épargnés.

L'antiquité punissait la goétie ; Auguste y avait apporté beaucoup d'ardeur, dit Suétone. On fit une perquisition des livres de magie, et à Rome seulement on en brûla plus de deux mille volumes, quantité énorme à une époque où les livres étaient fort rares. Les nouveaux convertis à Éphèse en apportèrent aux pieds des apôtres pour une valeur de cinquante mille pièces d'argent, ce qui n'empêcha point les empereurs de s'y livrer tout en punissant ceux qui s'y livraient. Tibère, Néron punirent les goétistes; ce dernier chassa les philosophes de peur que sous ce nom il ne se cachât quelque magicien ; s'il ne s'était agi que d'une chimère, c'eût été y attacher une bien grande importance!

Les divinations n'étaient condamnées qu'autant que les consultants auraient voulu connaître des secrets relatifs au chef de l'État. Ainsi les lois répressives n'atteignaient point l'augurie, l'aruspicine, ni les cérémonies sacrées qui mettaient en rapport avec les dieux ;

et hors de l'enceinte des temples, elles étaient tolérées; mais Constantin, en 319, rendit une loi qui défendait à tous aruspices d'entrer dans une maison particulière pour son art, sous peine d'être brûlé et menaçait de confiscation des biens celui qui aurait requis son ministère. Une seconde loi décide cependant qu'on n'a pas entendu défendre aux aruspices l'entrée des temples, et qu'il est permis aux prêtres de s'y livrer à l'aruspicine.

En 321, une autre loi porte que c'est avec justice que les lois usent d'une grande sévérité envers les magiciens, qui, par leur art, nuisent aux hommes ou excitent les personnes chastes à l'impudicité; mais on excepte ceux qui font des guérisons, et qui par des charmes conjurent les tempêtes, la pluie et la grêle, etc.; il ne faut pas rechercher ceux-ci, puisque leur art, loin de nuire, produit un grand bien. Était-ce chez Constantin une faiblesse qui trouve son excuse dans les préjugés de sa première éducation, ignorance religieuse ou condescendance commandée par sa politique? Quoi qu'il en soit, Constance, en 357, fut moins indulgent; une loi nouvelle défend de consulter les augures, impose silence aux Chaldéens, sévit contre les magiciens (*malefici*) pour les maux étranges qu'ils causent; défense est faite d'exercer leur art sous peine d'être décapités.

La même année, une seconde loi porte que plusieurs ont l'audace d'employer l'art magique pour évoquer les morts, pour troubler les éléments, faire mourir leurs ennemis, porter préjudice aux gens de bien. — Il faut détruire cette sorte de gens ennemis de la nature. *Feralis pestis absumat.*

Des lois aussi sévères n'empêchent ni les magiciens, ni les astrologues, ni les aruspices de pulluler même à la cour, et on a vu en effet Julien trouver des devins

qui lui prédisent le trône, des magiciens qui l'initient à leur art. Constance, informé des pernicieux engagements de Julien, adressa en 358, au préfet du prétoire une nouvelle loi qui porte que si, dans toutes les parties de la terre, les magiciens sont considérés comme ennemis du genre humain, il importe surtout que les personnes qui composent la cour du prince soient exemptes de ce crime... Ordre en conséquence, s'il s'y trouve soit magicien, aruspice, devin, augure ou observateur de songes, de l'arrêter. Si étant convaincu il ose dénier, il sera mis à la question, ses côtes seront déchirées avec des ongles de fer, sans que le rang et les priviléges accordés aux dignitaires qui les exemptent de ces sortes de supplices puissent les en préserver. Constance n'ayant régné que deux ans, Julien parvenu à l'empire rétablit, comme on sait, toutes les pratiques du paganisme, et le crédit des aruspices et des devins.

Après un règne de dix-neuf mois, Julien meurt. Sous Jovien, le christianisme triomphe, les temples des idoles sont fermés, les sacrifices prohibés; son règne, qui dura moins de huit mois, ne lui permit pas de faire davantage. Les magiciens s'assemblaient la nuit; les ténèbres couvraient leurs abominations.

Valentinien et Valens, l'an 364, firent une loi qui porte que quiconque sacrifiera aux démons ou fera des enchantements pendant la nuit, sera puni de mort.

Les astrologues, appelés aussi mathématiciens, prétendant que cette loi ne les concernait point, voulurent continuer d'enseigner leurs erreurs; l'un d'eux fit un traité fameux dans le temps, qui donna lieu, en 370, à une loi de Valentinien, laquelle défend d'enseigner l'astrologie, soit en public, soit en secret, soit de jour,

soit de nuit. En cas de contravention, le maître et les disciples seront punis de mort.

La loi des Douze-Tables ayant décrété le crime de magie *abominable*, et le magicien *exécrable* (*sacer esto*); d'après cette maxime, tout particulier devait s'y opposer; ce qui donna lieu à divers abus : on tuait le magicien pour qu'il ne pût révéler ses complices, ou bien, sous prétexte de magie, on se défaisait de ses ennemis. Ces abus firent rendre, en l'an 371, une loi qui ordonnait de conduire le magicien, aussitôt après son arrestation, devant ses juges, et faisait défense très-expresse, sous peine de mort, d'attenter à la vie de ceux même notoirement connus comme goétistes (ou sorciers).

Plusieurs exemples à cette époque prouveraient la sévérité des lois contre les goétistes et contre ceux même qui se livraient à la magie bienfaisante.

Sous Valentinien, des perquisitions sévères furent faites contre les magiciens. Apronien, préfet de Rome, les convainquit sans réplique des crimes qu'on leur imputait, et fut aidé par la déclaration de leurs complices. La magie inspirait tant de crainte et d'horreur, qu'il suffisait d'avoir voulu l'étudier pour être condamné à mort. Un cocher, nommé Hilarin, subit cette peine pour le seul fait d'avoir confié son fils à un enchanteur qui devait lui apprendre la magie, dit Ammien Marcellin. (XXVI, 3.)

Le même historien dit que, sous Valens, les châtiments étaient accompagnés de cruautés; il n'était pas permis aux femmes de pleurer la mort d'un époux. — On a déjà signalé de graves abus : dans son exécration, le peuple allait jusqu'à se charger quelquefois de l'office de bourreau. Ammien Marcellin prétend même qu'en mettant les scellés il est arrivé de glisser des sortiléges dans les meubles des personnes qu'on voulait

faire accuser de magie. — Peut-être ne doit-on accepter ces faits qu'avec réserve; Ammien Marcellin, l'ami de Julien, a pu les dénaturer; d'autres peuvent être vrais. Nous verrons un jour le même crime, excitant la même horreur, produire des voies de fait non moins blâmables : glisser des charmes dans les meubles de ceux qu'on suspecte, pour les atteindre plus sûrement, était bien loin d'être juridique; mais il serait si opposé à la nature de punir une épouse qui pleure, que, pour l'honneur de l'humanité, on pense qu'il y a ici exagération de la part de l'historien.

On punissait même la magie bienfaisante, comme il a été dit. Le même Ammien Marcellin nous apprend qu'une vieille femme fut condamnée à mort pour avoir guéri avec des paroles la fièvre intermittente de la fille de Valens. Il dit que l'empereur, qui la récompensa ainsi, l'avait mandée lui-même.

Il dit aussi qu'ayant surpris dans les bains un jeune homme qui, en comptant sept voyelles, approchait alternativement les mains du marbre du bain et de sa poitrine pour guérir ses maux d'estomac, ce malheureux fut condamné à mort. A côté d'une telle sévérité, on cite cependant des exemples d'indulgence : le tribun Potentianus, convaincu d'avoir ouvert le ventre d'une femme enceinte pour consulter les divinités infernales, fut absous, dit-on, malgré les murmures des sénateurs. On eût été moins indulgent s'il les eût consultées sur la vie de l'empereur; toutefois, on doit dire aussi qu'il y a erreur de penser qu'on punissait seulement ceux qui voulaient connaître la durée d'un règne. Les faits cités plus haut prouvent le contraire.

Avec une telle rigueur, le nombre des magiciens devait diminuer, et cependant, d'après le même historien, le préjugé qui trouvait louables les pratiques ma-

giques propres à favoriser les intérêts matériels, était si enraciné, qu'un sénateur confia un de ses esclaves à un magicien pour l'initier à son art, et qu'il put se racheter du supplice par une somme considérable. Le nombre enfin diminua, et l'injonction faite par Théodose à ceux qui connaîtraient des magiciens de les livrer aux magistrats devait produire ce résultat; l'horreur qu'inspirait même la magie bienfaisante la fit repousser dans les circonstances où l'on aurait dû se trouver heureux de l'accueillir. Ainsi, en 408, des astrologues toscans ayant offert de faire lever le siége mis devant Rome par Alaric, en excitant des tonnerres et des tempêtes, quelques notables furent d'avis de leur permettre de faire, sur l'une des places publiques, leurs sacrifices impurs; mais les gens de bien en furent indignés, et quand l'ennemi se fut retiré, le pape Innocent Ier et les magistrats écrivirent à Honorius et à Théodose, à cette occasion, et une loi décréta l'expulsion des astrologues : — « Perquisition sera faite de leurs livres, qui seront brûlés, et si l'on découvre quelqu'un enseignant en secret ces erreurs, il sera banni dans les îles à perpétuité... » — Malgré les lois, on crut pouvoir recourir quelquefois encore à la magie pour faire le bien ; mais la Novelle de Léon vint combattre ces erreurs. Elle porte que si quelqu'un se sert de charmes, soit pour recouvrer la santé, soit pour détourner les fléaux qui font périr les fruits de la terre, il sera puni du dernier supplice. (V. De Lamare, *Traité de la police*, l. III, tit. 7.)

Un si grand attachement à ces pratiques, tant de sévérité pour leur répression, montrent, de part et d'autre, une forte conviction. Il fallait autre chose que de la fourberie, de la part des théurgistes toscans, pour oser proposer d'exciter des tempêtes et des tonnerres pro-

pres à faire lever un siége au moyen de sacrifices magiques sur une place publique ; s'ils n'avaient pas la confiance qu'ils manifesfaient, ils étaient sûrs d'avance d'être au moins couverts de mépris et de honte ; s'ils avaient cette foi en leur art, d'où leur venait-elle? que pouvait ici leur fourberie? Il y avait donc conviction de leur part ; qu'est-ce qui peut la donner? sinon des faits. Nous verrons ultérieurement d'autres faits dont l'examen permettra de montrer moins de perplexité dans la solution de ce problème.

Pénitence imposée par l'Église durant cette période.

Jusqu'au troisième siècle, l'Église n'inflige aucun châtiment aux hérétiques, ni à ceux qui se livrent encore aux pratiques païennes ; celles-ci d'ailleurs appartiennent à l'hérésie. Saint Paul dit à Tite (III, 10) de les avertir deux fois, et s'ils ne se convertissent, d'éviter leur présence.

On a prétendu que les chrétiens, durant les trois premiers siècles, avaient abandonné les pratiques de la goétie et de la théurgie. Cette opinion semble peu soutenable. Les vrais fidèles n'étaient point théurgistes ; mais, dès avant Constantin, n'y avait-il pas des chrétiens faibles qui n'avaient pu secouer complétement les erreurs du vieux culte? des chrétiens mal convertis qui, se rendant aux assemblées nocturnes, se croyaient transportés par des bêtes et y trouver Diane et Hérodiade? Un concile tenu en 314, à Ancyre, invite évêques et prêtres à déraciner cet art diabolique, à chasser ceux qui s'y livrent ; car ce sont les serfs du démon, *a diabolo tenentur captivi ;* à les avertir que tout cela est faux, etc.

Il est constant que les Pères se sont préoccupés vivement de la magie. Eusèbe (*Dem. ev.*, III), saint Ba-

sile (*Ep. ad Amphil.*), saint Grégoire de Nysse (*Ep. ad S. Letoium.*), saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Augustin, etc., — tous ont dit que ce sont des ruses de l'esprit malin, qui, pour séduire les hommes, veut entrer en commerce avec eux. Les divinations excitent toute leur sollicitude; les conciles les prohibent sous diverses peines. La première est celle d'excommunication (V. le conc. d'Elvire en 300, celui de Laodicée en 366, le 4e conc. de Carthage en 398). Le concile d'Elvire refusait la communion même à l'extrémité. Jusque-là ce n'étaient que des peines spirituelles; mais un capitulaire d'Hérard, archevêque de Tours, outre l'expulsion, ordonne une pénitence publique. D'après les anciens canons pénitentiaux, il est infligé à ceux qui recourent aux devins, aux uns plusieurs mois, à d'autres une année. — Depuis l'époque où le paganisme est tombé, la goétie et la théurgie sont donc également condamnées. Cette dernière n'est plus le culte des dieux; comme culte des démons, c'est *une des branches* de la magie.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE I

Exposé de la magie du cinquième au quinzième siècle; introduction de la magie ou sorcellerie au moyen âge. — Assemblées nocturnes, sabbat. — Châtiments infligés par l'Église du cinquième au quinzième siècle. — Lois criminelles de l'État, plus sévères.

Exposé de la magie du cinquième au quinzième siècle; introduction de la magie ou sorcellerie au moyen âge.

On a esquissé précédemment les croyances religieuses des Gentils : on a montré l'Ancien et le Nouveau Testament déclarant que leurs dieux étaient des démons. On a vu les Pères le prouver par les arguments et par l'exposé des faits. Les Romains, comme tant d'autres peuples, ayant eu leur enfance et leur virilité, ont atteint leur décrépitude. Les anciens cultes, qui se revivifient souvent dans les persécutions, ont cependant à peu près cessé d'exister. La religion de Moïse a reçu son complément dans le christianisme, dont le divin fondateur est mort sur une croix. Cet instrument d'ignominie est devenu, de l'orient à l'occident, du septen-

trion au midi, un signe vénéré. Les divinités des Gentils ont perdu leur diadème; ces cornes qui ornaient leur tête, emblème de leur puissance, sont devenues le signe caractéristique des esprits de malice; les prêtres des cultes proscrits et les adorateurs des faux dieux ne sont plus que des magiciens, de vils sorciers.

Cependant Satan continue son œuvre de séduction, comme on vient de le voir dans les hérésies, parmi lesquelles vont figurer la magie et la sorcellerie : quoique ces deux mots semblent synonymes, on a cru devoir les distinguer. La magie est une science : elle suppose une étude, elle continue la théurgie dans sa double puissance ; la sorcellerie dérive du mot *sorts* ou divinations, contre lesquelles l'Église s'éleva dès les premiers siècles. Les sorciers peuvent guérir et maléficier, prédire comme les théurgistes, se métamorphoser (dit-on), se transporter aux assemblées appelées *sabbat;* la sorcellerie est une pratique et semble être plutôt le partage des gens vils, et la magie la science de classes plus élevées, des hommes instruits. S'il était possible d'en entreprendre l'histoire dans l'univers entier, on serait surpris de la retrouver à peu près partout la même : nous sommes forcé de nous borner aux Celtes, c'est le nom que les anciens donnaient aux peuples qui habitent aujourd'hui les pays qui nous intéressent davantage : la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, etc. (Pelloutier, *Hist. des Celtes*, l. Ier, c. 1-12.)

Il est bon de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les documents historiques d'une époque plus reculée pour avoir une idée des superstitions des Gaulois et des Francs. — Ces récits semi-fabuleux sont devenus, pour la plupart, l'origine des contes qui ont bercé notre enfance : que faut-il croire des ogres et des fées, des

loups-garous et des femmes dont la double prunelle fait mourir ceux qu'elles regardent? etc. En acceptant ces récits avec circonspection, on trouve des vérités sous l'enveloppe de la fable. Ces ogres qui mangeaient la chair humaine sont peut-être les Celtes, qui, dans leurs assemblées nocturnes, immolaient des victimes humaines; qui dévoraient, dans leurs horribles festins, de jeunes enfants dont les entrailles palpitantes étaient consultées par des druidesses transportées de fureur divine; ces loups-garous sont l'œuvre de ce pouvoir de transformation si généralement admis; quant aux femmes dont le regard est si meurtrier, nous ferons un jour avec elles ample connaissance.

Les Celtes, outre leurs dieux suprêmes, reconnaissaient des intelligences présidant aux quatre éléments, exerçant chacune leur souveraineté dans leur district particulier. L'initiation de l'homme à la science magique lui concédait le pouvoir de leur commander. — C'eût été une impiété de donner une forme à la divinité et de circonscrire sa demeure; on s'assemblait la nuit dans les forêts, à la lueur de la lune ou à la clarté des flambeaux; là on immolait des victimes humaines, on faisait un banquet de leurs chairs, on se livrait à des danses frénétiques. (Pelloutier, t. VII, qui cite ses autorités, c'est-à-dire Tacite, Strabon, Procope, etc., prétend qu'ils ne reconnaissaient qu'un dieu suprême avec des intelligences.)

On s'assemblait près d'une mare, d'une fontaine ou d'un étang; on prédisait l'avenir par le bruissement des vents dans le feuillage, par les configurations de la flamme, par le tourbillon des eaux. (Pell., IV, 7.)

On distinguait plusieurs sortes de druides obéissant à un souverain pontife qui résidait à Chartres, et plusieurs sortes de druidesses. La première classe, dit Stra-

bon, faisait vœu de continence et ne quittait jamais les forêts; les druidesses de la seconde les quittaient une fois l'an pour visiter leurs maris; celles de la troisième vivaient en famille et se rendaient aux assemblées pour servir les deux premières classes : elles se livraient aux divinations et autres cérémonies magiques. Les unes répandaient le sang, d'autres observaient la manière dont il coulait, consultaient les entrailles de concert avec les eubages et sous l'inspection des druides du premier ordre; les dieux donnaient des signes sensibles de leur présence. (Pell., VII, 4.) La divinité paraissait révéler de préférence l'avenir aux femmes; de là le respect qu'on leur portait et le soin de les consulter dans les circonstances les plus graves. Les Romains s'adressèrent eux-mêmes aux druidesses et leur accordèrent une extrême confiance. (*Ib.*, p. 317.) On a parlé de la puissance magique des druides; chacun avait celle que lui conférait le génie dont il était le ministre; comme ceux-ci (les génies) en différaient entre eux, ces ministres n'en étaient pas doués au même degré. L'initiation, comme on l'a vu dans Jamblique, conférait aux druides une existence nouvelle, un merveilleux pouvoir.

Si l'on voulait racheter la vie d'un homme, on devait aussitôt en sacrifier un autre, car rien n'était plus agréable aux dieux que de tels sacrifices. On immolait les prisonniers de guerre, mais les citoyens du plus haut rang étaient eux-mêmes choisis, quand les dieux préféraient des victimes illustres. Le patriotisme commandait les dévouements volontaires, dont on attendait les plus heureux résultats. Il suffisait, chez certains peuples de la Celtique, que l'esprit du dieu s'emparât de quelqu'un pour qu'on le crût choisi par la divinité; alors on l'immolait à la Lune. (Pell., VIII, 4.)

On n'abordera pas le long détail des divinations. La divinité dirigeait les mouvements des animaux, le vol des oiseaux... — Aux divinations par le feu se rapporte l'épreuve de l'eau bouillante et du fer chaud, laquelle variait selon les peuples; ici on portait à la distance de neuf pieds neuf barres de fer rouge, là des socs de charrue; ailleurs on devait mettre sa main dans un gantelet de fer rougi au feu; on enfonçait son bras jusqu'au coude dans l'eau bouillante, ou bien on marchait sur des charbons ardents sans éprouver les atteintes du feu. (V. dans Pelloutier, *Ib.*, les auteurs qu'il a cités.)

On recourait aussi à l'épreuve par l'eau froide. Cet élément semblait alors doué d'intelligence, car l'eau froide pouvait brûler comme l'eau bouillante..... et, contrairement aux lois de l'hydrostatique, comme preuve d'innocence, l'accusé, au lieu d'aller au fond, surnageait. On verra plus tard ce dernier phénomène admis comme preuve de culpabilité. Ces épreuves existaient de temps immémorial chez les Celtes. (*Ib.*, c. 6.)

On y retrouvait ainsi l'aéromancie, l'hydromancie, les auspices, les prestiges, comme chez les peuples dont il a été ci-devant parlé. (*Ib.*, VIII, 4.) Mais tel signe, comme l'a dit Cicéron, indiquait ici le contraire de ce qu'il indiquait ailleurs; langage de convention, que chaque peuple tenait du génie qui le lui avait révélé. Les Celtes ajoutèrent ensuite à leurs superstitions celles des nations qu'ils fréquentèrent. La colonie qui s'établit à Marseille, et plus tard la conquête des Romains, vinrent modifier les pratiques religieuses et augmenter les pratiques superstitieuses des Gaulois. On voit ensuite le pouvoir sacerdotal des druides s'affaiblir. Tibère voulut abolir les sacrifices druidiques; mais cette caste

subsistait encore sous Claude et même sous Alexandre Sévère. Les druidesses étaient si habiles à prédire, que les empereurs les consultaient et les vénéraient. On voit à la fin du quatrième siècle les druides jouir encore d'une sorte de considération; mais le christianisme s'étant établi peu à peu dans les Gaules, au quatrième siècle il s'y affermit. Au cinquième, où commence notre examen, le baptême de Clovis dut donner le coup de grâce au druidisme dans ses États. Nous verrons bientôt s'il fut anéanti entièrement.

Cet aperçu nous montre les Gaules asservies à des croyances analogues à celles des Grecs et des Romains. On croyait à la magie, aux esprits, aux possessions, fréquentes à ces époques dans les Gaules; car on voit les apôtres saint Denis, saint Martin, etc., délivrer un grand nombre de possédés. Nul doute que, dans les Gaules comme ailleurs, ces possessions ne fussent la grande cause des conversions qui s'y opéraient.

Les Francs, qui s'établirent solidement dans les Gaules vers l'an 418, y apportèrent aussi leurs croyances à la magie. Dans une loi que Sigebert suppose avoir été promulguée en 424, il est question du sabbat : — « Celui qui accusera quelqu'un d'avoir porté une chaudière au lieu où s'assemblent les sorciers, s'il ne peut le prouver, sera condamné à une amende de deux mille cinq cents deniers. Si une sorcière est convaincue d'avoir *dévoré* un homme, elle sera condamnée à payer huit mille deniers. » — D'après les lois barbares, les plus grands crimes se rachetaient par une amende. — Chez les Anglo-Saxons, en Espagne, chez les anciens Bavarois, etc., etc., les magiciens étaient punis soit par une amende, la plus forte qu'on infligeât pour les crimes les plus graves, soit par la bastonnade ou la

mort, tant on était convaincu de leur pouvoir de maléficier, de causer la grêle, de frapper de stérilité les animaux ou les végétaux, etc., etc.

Assemblées nocturnes, sabbat.

On a parlé ailleurs des assemblées nocturnes des Gentils, on les a retrouvées chez les Celtes : les uns, comme on l'a dit, ont prétendu qu'après l'établissement du christianisme, les chrétiens n'avaient pas dévié pendant les trois premiers siècles de notre ère; d'autres cependant citent un canon du quatrième siècle, qui n'a été connu qu'au dixième, lequel condamne les croyances superstitieuses des chrétiens. — Le concile d'Ancyre recommande aux évêques et aux prêtres d'apporter tout leur zèle à exterminer la magie et à chasser de l'Église les magiciens : « C'est une apostasie, un retour aux vieilles erreurs... Des femmes abominables se croient transportées sur des animaux, pensent parcourir d'immenses espaces avec Diane et Hérodiade; obéir à cette Diane qui les appelle à son service. Ainsi trompées, elles sont entraînées vers le culte des païens, comme si à côté de Dieu il y avait d'autres dieux. Satan trouble leur esprit en leur faisant *accroire* que cela se passe réellement, quoique n'existant que dans leur imagination, *in solo spiritu, non in corpore*[1], etc. »

Nous ne discuterons pas maintenant l'authenticité de ce canon; mais s'il y avait, comme on ne saurait en

1. Les correcteurs romains du décret de Gratien parlent d'une ancienne *Vie du pape Damase Ier*, dans laquelle il est question « *harum mulierum quæ se putabant nocturno silentio cum Herodiade et innumera multitudine mulierum super bestias equitare, et multa terrarum spatia pertransire.* »

douter, des chrétiens encore attachés aux vieilles superstitions, il est très-vraisemblable qu'ils se rendaient aux assemblées nocturnes, qui étaient loin d'avoir cessé complétement. Le transport n'était donc pas imaginaire, mais réel; il n'y aurait de doute que sur le mode de ce transport, — *super bestias*, — et sur l'apparition de Diane et d'Hérodiade, ce qui sera examiné plus loin.

Combien de temps ont duré ces assemblées? Il a été dit précédemment que le druidisme était tombé au cinquième siècle, et nous allons voir des chrétiens, même après cette époque, se rendre encore à ces réunions nocturnes. Courtépée (*Hist. abrégée du duché de Bourgogne*, l. Ier, art. 1er), après avoir cité un fait qui prouve l'existence du druidisme au sixième siècle, ajoute, d'après Procope : « Les Français, devenus chrétiens, observent une grande partie de leurs superstitions..., et pratiquent des choses exécrables qu'ils font servir aux divinations. » — Courtépée n'attribue pas ces impiétés à des chrétiens, il est vrai, mais aux druides gaulois, subsistant, d'après lui, encore au septième siècle, car du temps de saint Éloi, dit-il, les erreurs du paganisme triomphaient des lumières de l'Évangile en plusieurs lieux de la France; il ignore si les druides continuaient de former un seul corps, s'ils conservaient leur chef... Mais le christianisme rendit leur nom aussi odieux qu'il avait été respectable... Dans les langues gauloises, on ne le donne qu'aux magiciens et aux sorciers ; « il est pris dans ce sens, dit-il, dans les monuments anglo-saxons du sixième siècle ; de là l'expression : c'est un vieux druide, » en parlant des sorciers.

Si le druidisme subsistait, les chrétiens s'y livraient-ils? — On n'en saurait douter. Pelloutier remarque qu'a-

près que la religion chrétienne se fut établie en Allemagne et dans les Gaules par autorité publique, les personnes attachées à l'ancienne religion se rendaient secrètement pendant la nuit aux assemblées, qui se tenaient dans les campagnes ou dans les forêts. (Pell., IV, 4.)

« C'est ce qui donna occasion, dit-il, à quelques chrétiens peu éclairés d'accuser ceux qui restaient encore attachés au paganisme d'être des sorciers qui traversaient l'air sur des balais, qui faisaient des cérémonies nocturnes avec les démons, et dansaient autour du diable en forme de bouc. » Pelloutier se montre surpris que l'Église ait ajouté foi à ces fables et qu'elle ait défendu aux fidèles de se rendre au sabbat. — Les superstitions druidiques furent-elles enfin abandonnées après le sixième et le septième siècle?

Au huitième siècle, dit Dulaure, les païens, dont le culte secret existait encore, conservaient les formes et les dogmes de leurs mystères; dans les siècles qui suivirent, ils se propagèrent et allièrent les pratiques de la magie avec les rites chrétiens... Il signale l'existence de corporations secrètes, et reconnaît qu'une grande multitude de femmes se réunissaient la nuit pour faire des danses et des banquets; mais il pense que, pour étonner les personnes crédules et cacher aux chrétiens le lieu de leurs réunions, elles feignaient de faire rapidement ce voyage, montées sur des bêtes[1]...

Nous verrons (ce qui est, je crois, plus certain que les sentiments des historiens modernes) les conciles

1. Si le but de ces assemblées n'avait été que de se livrer à des danses, que de faire des banquets et de pratiquer même des superstitions innocentes, les magistrats, les évêques et les peuples s'en seraient moins vivement préoccupés.

et les capitulaires, jusqu'au neuvième siècle, sévir contre ces hommes qui font des ligatures, excitent des tempêtes, etc., et blâmer la conduite de ces *insensés* qui se rendent sous des arbres auprès des fontaines et des pierres... (*menhirs*) et y allument des flambeaux. — Il serait difficile de ne point voir dans ces assemblées nocturnes, condamnées avec tant de zèle, les derniers vestiges du druidisme et ses prodiges.

L'idolâtrie avait-elle cessé partout au neuvième siècle? Au dixième, on rendait encore un culte à Jupiter sur le mont Joux. Saint Bernard de Menthon, en fondant, en 962, l'hospice du mont Saint-Bernard, renversa le premier l'idole de Jupiter, et chassa, dit-on, les démons qui rendaient ce passage dangereux.

Au douzième siècle, dans l'Esclavonie, on rendait toujours un culte public à Priape, et on invoquait les nymphes ou fées. Qui nous dira donc l'époque où cessa le culte proscrit, lorsqu'il était favorisé par certaines circonstances; les lieux déserts, les forêts!

Il est constant que les désordres qui survinrent sous les premiers successeurs de Charlemagne favorisèrent le retour des anciennes pratiques religieuses; non-seulement il y eut relâchement de la part des chrétiens, mais un assez grand nombre suivaient encore secrètement le culte proscrit. On remarque, selon les pays, l'influence des anciennes croyances païennes mélangées avec le christianisme; c'était Diane en Italie, ailleurs c'était Hécate, etc., devenues Satan depuis le christianisme..., mais un Satan qui, pour les mauvais chrétiens, étant presque le rival de Dieu par la puissance, ne devait point être négligé. Il y eut donc des associations qui se rendirent la nuit dans les lieux écartés pour se livrer plus librement à leurs pratiques. Les chefs de ces réunions étaient tout naturellement

les successeurs des druides, mais dégénérés, initiés à quelques rites, n'ayant conservé qu'une partie des secrets de l'initiation, et ce qui pouvait les mettre en rapport avec les intelligences; sacerdoce bâtard qui s'est transmis sans doute plus longtemps qu'on ne pense.

Les conciles les traitent d'*insensés*, expression qui n'est point, dans l'opinion des Pères des conciles, synonyme avec *aliénés*. C'étaient des insensés, il est vrai, de s'obstiner à suivre le culte des démons; mais enfin c'étaient les successeurs des prêtres païens, des anciens druides. Corporation savante autrefois, et respectée; successeurs bien déchus, assurément, bien moins instruits que leurs devanciers, mais conservant assez de lambeaux de la science sacerdotale pour communiquer à leurs affiliés le pouvoir d'opérer des prodiges; ces descendants ruinés, avilis, d'une noble race, qui n'ont conservé que quelques malheureux débris de l'héritage de la famille, ne sont donc pas des insensés dans le sens propre; mais l'Église les regarde comme des gens en commerce avec le diable. Les druides et les sectateurs du druidisme en France devinrent des sorciers qui s'assemblaient sous un chêne, arbre consacré à Jupiter, et près d'une fontaine. Attachés à la médecine d'incantation, aux divers genres de divination et surtout aux maléfices : rejetés de la société qui les hait, les craint et les méprise, désormais ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour lui nuire.

Il n'est donc pas douteux que postérieurement à l'établissement du christianisme les successeurs des druides n'aient continué, autant qu'ils l'ont pu, leur culte dans les profondeurs des forêts; qu'on ait nommé leurs assemblées *sabbat*, que l'Église ait cru qu'on y adorait le démon, rien là d'extraordinaire. Le mot sabbat ex-

cite notre sourire, parce qu'il nous rappelle les récits des démonographes, et réveille en nous l'idée du ridicule et de la crédulité; mais ce sabbat nous fait ressouvenir des assemblées des païens, du culte rendu à *Bacchus Sabazius*, surnom de Jupiter chez les Thraces; de ces mystères nocturnes qui blessaient la pudeur, de ces femmes qui criaient : *Evohé, Sabohé!* Ceux qui chez les Thraces célébraient ces fêtes s'appelaient *Sabas;* on s'y rendait la nuit, on y dansait; tout ce qui s'y passait autrefois ressemble tellement au *sabbat* du moyen âge qu'on serait même surpris que ce dernier n'eût pas été considéré comme une continuation du premier, et que ceux qui dans les Gaules y assistaient n'eussent pas été appelés indifféremment druides ou sorciers. En attendant, ceci suffira peut-être pour démontrer qu'il est au moins très-vraisemblable que le sabbat a dû continuer pendant la période qui nous occupe. Pour ne pas anticiper, on n'en dira pas davantage à présent. Des savants qu'on ne peut accuser d'incrédulité l'ont senti.

Nous trouvons reçue parmi les érudits l'opinion qui confond les sorciers avec les druides. Walter Scott reconnaît qu'avec les débris du culte païen il se forma chez les chrétiens la base d'un système démonologique qui s'est perpétué jusqu'à nous. Cet antiquaire, en parlant des druidesses, qui à cause de leurs prédictions s'élevaient à un plus haut rang dans les conseils, dit qu'il n'était pas extraordinaire de les voir élevées au rang d'*haxa* ou grande prêtresse, d'où vient, continue-t-il, le mot *hexe*, universellement employé maintenant pour désigner une sorcière; il dit que haxa en Écosse est encore synonyme de druidesse ou grande prêtresse. Il ajoute que les néophytes se disant chrétiens, ne s'étaient pas tous dépouillés de leurs anciennes supers-

titions ni n'avaient renoncé au culte des dieux subalternes.

Pelloutier a dit que les uns font venir l'étymologie du mot druide de *drus*, qui signifie magicien dans le vieux langage britannique; d'autres de *derouid*, qui veut dire *parler avec Dieu*.

E. Salverte (*Sciences occultes*, I, 9), étonné du grand nombre de sorciers des cinquième et sixième siècles, dit qu'avant saint Augustin, qui a parlé du *sabbat*, il n'y avait que des magiciens isolés..., tandis que l'idée de sabbat implique celle d'une société organisée, ayant ses grades, ses chefs, son initiation. — Cela ne devrait pas surprendre E. Salverte, s'il voulait bien reconnaître que le sabbat des faux chrétiens est la continuation parmi nous des assemblées des druides. Maintenant s'y passait-il tout ce que les démonographes rapportent, ce n'est pas ce qu'il s'agit à présent d'examiner [1], mais on veut constater seulement une sorte de filiation des croyances mythologiques des païens et du druidisme mélangés aux hérésies chrétiennes.

Sommes-nous en droit, dit E. Salverte (*Ib.*, p. 257), de donner pour successeurs aux sorciers du cinquième siècle ceux dont les réunions ont été déférées aux tribunaux jusqu'au dix-huitième? — Cette question pourra être complétement résolue, je pense, quand on aura fait l'exposé de la magie après le quinzième siècle.

1 Nul doute qu'il ne s'y passât, au moins dans l'imagination de ceux qui s'y rendaient, de choses extraordinaires. Le lieu solitaire, l'heure choisie pour que la divinité ne fût troublée par aucune cause étrangère dans ses manifestations, l'indiquent assez. « C'était le moment le plus propice pour entendre sa voix, dit Pelloutier (*Hist. des Celtes*), pour observer ses avertissements; tout cela avait lieu la nuit où l'imagination blessée croit voir des spectres et des fantômes qui disparaissent quand le jour commence. »

cies ; mais les pénitences concernant les superstitions sont encore souvent de deux ans, les jeûnes au pain et à l'eau de dix jours et de cinq jours.

Les pénitences de cinq, de six et sept ans de l'ancien Pénitentiel romain furent réduites à un an par le Pénitentiel de Théodore. Au onzième siècle, l'évêque Burchard fit un recueil de décrets en vingt livres. Dans celui intitulé le *Correcteur*, la peine due aux péchés est fort adoucie ; cependant celle qui est infligée pour avoir consulté les devins est encore de deux ans, quoique ce soit contre les superstitieux qui veulent sérieusement se convertir.

Lois criminelles de l'Etat plus sévères.

Les lois de l'État étaient plus sévères que celles de l'Église. On a vu que les Francs, au cinquième siècle, n'infligaient pas la peine de mort. Une société naissante épargne la vie de ses membres. Comme la magie est le crime le plus horrible, l'accusateur était condamné à une amende de 2,500 deniers ; mais si l'accusé était convaincu, il était condamné à payer 8,000 deniers.

Childéric ordonna en 742 que les magistrats s'entendraient avec les évêques pour abolir la magie, les sortiléges, les sacrifices profanes, etc.

Au huitième siècle, Charlemagne réitère les mêmes ordres ; les magiciens sont réputés exécrables ; on punit comme homicides ceux qui causent des tempêtes, qui maléficient. Dans quelques capitulaires, il s'adresse aux prêtres pour qu'ils s'opposent à ce que les fidèles retombent dans le paganisme, pour que toutes les souillures de la gentilité soient abandonnées, sortiléges, divinations, phylactères, auguries, ensorcellements.

Dans un autre, on prévient ceux qui font des liga-

tures, qui excitent des tempêtes, etc., que partout où on les trouvera ils seront punis; on s'adresse à ces insensés qui se rendent auprès des fontaines, des arbres et des pierres druidiques, y allument des flambeaux et font d'autres cérémonies; il faut anéantir ces coutumes exécrables partout où on les trouvera.

Autre capitulaire qui porte que dans les paroisses où il y aurait des infidèles qui allument des flambeaux et rendent un culte aux pierres, aux arbres ou aux fontaines, le curé qui négligera de corriger ces abus se rendrait coupable de sacrilége. — Quelques prêtres même n'étaient peut-être pas exempts de ce crime, car nous voyons déjà le concile de Laodicée (C. 36) ordonner de chasser de l'Église prêtres ou clercs qui seraient enchanteurs, etc.

Un capitulaire de l'an 805 déclare qu'il a plu au sacré concile que ceux qui causeraient des tempêtes ou d'autres maléfices... soient appréhendés... s'ils avouent le mal qu'ils ont fait... On les tiendra en prison jusqu'à ce qu'ils soient venus à repentir.

En 873, un capitulaire porte qu'on est informé que des magiciens et sorciers, dans plusieurs lieux du royaume, se livrent à des maléfices dont plusieurs personnes seraient mortes. Le devoir du souverain est de perdre ces impies et de ne laisser vivre ni les sorciers ni les magiciens; on ordonne que chaque comte, dans son ressort, s'efforcera de les rechercher et s'en saisira. Si les faits sont prouvés, on les exterminera; s'il n'y a que soupçon, on ordonnera le jugement de Dieu...

Nous voyons dans les Gaules la sévérité des peines s'accroître à mesure que les crimes sont mieux connus. Les conciles et les lois civiles diminuèrent en France le nombre des coupables; mais il en vint des nations voisines, devenus si odieux par leurs détestables pratiques,

qu'une ordonnance de 1490 porte qu'ils seront punis selon toute la rigueur des lois... — En juillet 1493, le prévôt de Paris rappelle les dispositions de cette ordonnance jugée si utile, que le crieur juré en fit la publication dans tout Paris, assisté des magistrats; solennité requise dans les affaires les plus importantes.

CHAPITRE II

Exposé succinct des branches de la magie durant la période du quatrième au quinzième siècle. — Assemblées, sabbat. — Maléfices. — Magie prestigieuse. — Des divers moyens de connaître l'avenir et les choses cachées, présages, songes. — Inspirations, seconde vue, etc. — Astrologie, talismans. — Des épreuves au moyen âge; épreuves par le feu. — Épreuves par l'eau. — Suite des superstitions et faits magiques au moyen âge, médecine d'incantation. — Invasions diaboliques. — Des incubes et succubes. — Infestations des maisons par les esprits. — Obsessions. — Possessions.

Exposé succinct des branches de la magie durant la période du quatrième au quinzième siècle.

Il existe une grande prévention contre la vérité des faits merveilleux cités dans les anciennes chroniques, et peut-être quelquefois avec raison. Cependant, s'il y en a de faux ou d'exagérés, tous ne méritent pas le même dédain. Plusieurs raisons militeraient donc ici contre leur complète omission; il est constant qu'ils ont trop vivement inquiété les princes de l'Église, les chefs de l'État, pour être purement chimériques; on a porté contre ces crimes des lois rigoureusement répressives; les chroniqueurs les plus sérieux, des hommes ennemis du mensonge les rapportent; il serait téméraire de dire qu'ils appartiennent à une époque trop crédule pour qu'on daigne s'en occuper. Leur analogie d'ailleurs avec le merveilleux païen et le merveilleux des siècles suivants permettrait-elle de garder entièrement le

silence? Pour continuer sans interruption la série des faits magiques, on va donc citer ceux qui ont pour garants les personnages les plus recommandables. Quoique l'absence de documents authentiques fournis plus tard par les tribunaux des différents degrés nous ait privés de détails fort curieux, l'exposé des faits sera suffisamment explicite.

Assemblées, sabbat.

Plusieurs ont nié l'analogie du sabbat avec les assemblées de l'antiquité et celles des temps modernes. Les Pères, dit-on, n'ont rien dit du sabbat devenu si effroyablement grotesque au seizième et au dix-septième siècle. — Ce qui a été dit précédemment prouve le contraire : les païens ne parlent pas de ces assemblées présidées par Satan; car, d'après leurs croyances, c'étaient les dieux adorés dans les temples, sur les hauts lieux ou dans les forêts : on n'a point dit que les goétistes chez les Gentils avaient adoré le Satan de nos sorcières, mais on a vu les turpitudes des mystères et ce qui s'accomplissait dans les temples. Le voile dont cet infâme mysticisme est couvert est donc assez soulevé pour reconnaître une identité complète entre le diable cornu du sabbat et le dieu lubrique des mystères, et pour oser supposer qu'il n'a pas disparu dans le temps intermédiaire. Le doute concernant l'existence des assemblées nocturnes au moyen âge semble donc impossible, surtout avec les raisons suivantes.

1° On voit la loi salique promulguée sous Clovis (V. Pardessus, *Loi salique*) constater l'existence du sabbat. 2° Le canon *Episcopi*, du concile d'Ancyre, dont on a parlé dans le chapitre précédent, fait mention de ce qu'il nomme des illusions sataniques et d'un transport

à une assemblée présidée par Diane[1]. 3° Apulée a parlé d'un onguent magique qui permet de se transporter par l'air à de longues distances. 4° Les néoplatoniciens citent le transport comme un des dons divins conférés par l'initiation. 5° Les druides ont continué, après l'établissement du christianisme, de s'assembler dans des lieux déserts, les pays montagneux et boisés favorisaient la continuation du vieux culte; les hérésies enfin modifiant les croyances mythologiques et druidiques, leurs sectateurs cachèrent leurs cérémonies abominables dans l'épaisseur des sombres forêts. Si l'on objectait, d'après le canon *Episcopi*, que tout ce qui se passait dans ces horribles assemblées n'était qu'imagination et illusions diaboliques, on ferait remarquer qu'il est bien extraordinaire que ces mêmes faits aient été tellement attestés et si souvent avoués dans les siècles postérieurs aux *ténèbres du moyen âge*, et attestés par des témoignages si puissants, que les docteurs en théologie, les membres de nos parlements, se soient vus forcés d'admettre ce qui avait été nié dans le moyen âge par des hommes accusés pourtant aujourd'hui d'une extrême crédulité.

Que les recueils de canons faits par Yves de Chartres, Burchard, Gratien contiennent des pièces douteuses parmi celles qui sont authentiques, cela nous importe peu; ce qu'il faut constater, c'est que ce dont ils font mention était admis par plusieurs autres. — Postérieurement, Jean de Salisbury, au douzième siècle, a parlé du sabbat des sorciers, de leurs banquets nocturnes,

1. Quelle que soit la date assignée à ce canon, qui a beaucoup occupé les critiques, il paraît certain qu'elle est ancienne. Si elle ne remonte pas à l'année 314, époque du concile d'Ancyre, des auteurs graves ne font pas difficulté de la rapporter à l'an 382 et au concile romain, qui fut célébré alors sous le pape Damase Ier. (V. Baronius, le P. Labbe, D. Ceillier, *Hist. des aut. ecclés.*, III, 722.)

des enfants qu'on y mange, etc., bien qu'il n'y voie qu'une illusion diabolique. (V. *Polycraticus*, II, 17.) — Tout ce qu'il s'agit donc d'établir ici, c'est que, durant le moyen âge, bon nombre de personnes croyaient déjà au sabbat, c'est-à-dire à des assemblées secrètes qui se rattachent à celles des Gentils, et aussi bien constatées que possible, à défaut des documents fournis plus tard par les procès nombreux des seizième et dix-septième siècles. — On s'abstient maintenant de faire le tableau des horribles merveilles qui s'y passaient; trop de ténèbres les enveloppent encore, nous le renvoyons à une époque plus rapprochée de nous, pour passer très-succinctement en revue quelques faits appartenant à la magie du moyen âge.

Maléfices.

On serait dans l'erreur si l'on pensait que les derniers membres de la corporation des druides se livraient seuls à la magie. On a fait voir, à côté des théurgistes, des gens très-malfaisants, n'appartenant à aucun sacerdoce, du moins reconnu. Quand le druidisme fut aboli, loin de craindre de faire des prosélytes, les druides durent désirer initier secrètement tous les chrétiens qu'ils pouvaient entraîner, et leur apprendre, sinon la science sacerdotale tout entière, — eux-mêmes n'en possédaient plus que quelques lambeaux, — pas même peut-être tout ce qu'ils savaient, mais un recueil plus ou moins incomplet de secrets magiques concernant les guérisons superstitieuses, les divinations, et surtout les maléfices. Ceci nous expliquerait peut-être un jour comment parmi nos sorciers du moyen âge on trouve tant de degrés divers dans le pouvoir magique. — On voit, au moyen âge, des personnes

d'un rang élevé accusées de magie; on voit aussi des hommes puissants se vanter de descendre des druides.., et d'autres, non moins éminents, assez confiants dans la magie pour s'adresser aux plus vils sorciers. Quelques faits historiques prouveront cette assertion. La magie était encore employée contre les ennemis, et quelquefois même dans les combats corps à corps : de là l'exorcisme des armes enchantées, dont un guerrier loyal et brave eût dédaigné le moyen. Ainsi les Huns, combattant en 566 contre Sigebert, roi de Metz, recoururent à des opérations magiques. — « Par la puissance de la magie, dit Debonnaire (*Hist. de France et Chroniq. de Metz*), ils avaient rempli l'air de spectres. » — Les plus anciens monuments historiques citent des faits semblables. On sait que dans les combats entre Ninus et Zoroastre, les secrets de l'art infernal ne furent pas dédaignés.

Les sorcières maléficiaient les personnes du rang le plus élevé. Un fils de Frédégonde meurt : des sorcières avouent qu'elles ont causé sa mort, à l'instigation du préfet Mummole. Ce dernier, ayant été maléficié, ne pouvait être sauvé qu'en lui substituant une victime illustre; le jeune prince fut choisi. On se souvient qu'une victime étant dévouée, ne pouvait se racheter que par une autre. Ces sorcières ayant subi le dernier supplice, on instruisit la cause de Mummole; soumis à la torture, il nia le premier chef, avouant seulement qu'il avait charmé des breuvages pour gagner la faveur royale. Sorti de la torture sans avoir souffert de mal, il y fut soumis de nouveau, et, moins heureux, il perdit la vie, par suite des douleurs qu'il avait endurées. Frédégonde ayant perdu ses deux autres enfants, Clovis, fils d'une première femme de Chilpéric, devenant héritier du trône, fut accusé aussi d'avoir employé

contre eux des maléfices. Il aimait la fille d'une magicienne; les soupçons prirent tant de gravité, que Chilpéric, convaincu du crime de son fils, fit informer. La jeune fille fut suppliciée; sa mère, mise à la torture, avoua qu'elle avait contribué à la mort du prince, et le roi, abandonnant son fils à la vengeance de Frédégonde, ce dernier fut conduit dans un château, où on le trouva poignardé quelques jours après.

Chilpéric, en permettant qu'on fît mourir l'héritier de sa couronne, ne doutait ni de son crime ni de la puissance de la magie. — Frédégonde elle-même y avait une grande confiance, car si elle faisait mourir les sorcières dont elle avait à se plaindre, elle protégeait celles dont elle espérait quelques avantages. Grégoire de Tours nous apprend (l. VII, 44) qu'elle prit sous sa protection une femme qui devinait par un esprit de python.

La reine Brunehaut mérita, disent les chroniqueurs, sa malheureuse fin. Elle usa de charmes magiques contre sa bru, et avait tellement noué l'aiguillette au roi Thierri, « qu'il ne put, dit Pasquier, avoir connaissance d'Hermenberge. »

Le duc de Bénévent, Grimoald, étant ennemi de Charlemagne, fut accusé d'avoir envoyé plusieurs personnes pour répandre des poudres dont l'effet fût de faire périr les bœufs du grand monarque... On entendit ceux qui étaient accusés d'avoir jeté les poudres, on fit comparaître ceux qui avaient souffert l'épreuve de l'eau, tous avouèrent qu'ils avaient répandu ces poudres.

Veut-on un exemple du pouvoir des sorciers sur des personnes d'un rang inférieur? arrivons au douzième siècle. Une femme adultère, est-il dit dans la vie de saint Bernard (*Auct. Guill.*, I, 10), tourmentait par des sortiléges son mari, pauvre et habitant une chaumière non

loin du monastère du saint moine; par ses ensorcellements, comme elle l'en avait menacé dans sa colère, elle avait obtenu que le corps de ce malheureux fût si consumé et si desséché, qu'il ne pouvait ni vivre ni mourir. Sa vie ressemblait à une longue mort. Des personnes, émues de compassion, l'amènent à saint Bernard, à qui on fait le récit de l'infortune de ce pauvre homme. Le saint, vivement indigné de tout ce qu'un chrétien avait enduré par la malice de l'antique ennemi, appela deux de ses moines, fit porter le moribond devant l'autel, plaça sur sa tête le vase contenant la sainte Eucharistie, en défendant au démon, par la vertu de ce sacrement, de le tourmenter, et il fut aussitôt guéri.

Citer un plus grand nombre de maléfices, ce serait se charger d'un bagage inutile. Un temps viendra où trop de faits incontestables se multiplieront sous nos yeux. Nous ne parlerons ici de l'envoûtement de Philippe VI que pour rappeler un maléfice connu de la haute antiquité, par exemple les images de cire exposées au feu, piquées, etc.

Magie prestigieuse.

Celle-ci consiste à fasciner les regards, de sorte qu'on croit voir ce qui réellement n'est pas. Ce qu'on va lire ne peut appartenir aux prestiges des bateleurs; ne pouvant l'expliquer par l'adresse des jongleurs, on est fort tenté de le nier, et cependant, si l'on admet des faits de magie prestigieuse dans l'antiquité, dans la sainte Écriture, chez certains hérétiques, ceux non moins surprenants des derniers siècles, et surtout les phénomènes dont nous voyons les magnétiseurs attester aujourd'hui la réalité avec une conviction si ferme, on

n'osera repousser trop opiniâtrément tant de faits du même genre au moyen âge.

Selon des auteurs anciens, Sédéchias, Juif et médecin, était si habile à fasciner par des prestiges, qu'il semblait aux spectateurs avaler un chevalier armé, dévorer une voiture chargée de foin, sans excepter les chevaux et le voiturier. Il coupait la tête, les mains et les pieds d'une personne, semblait les placer dans un bassin, puis les remettait en place; il faisait voir des chasses, des courses, des joutes en l'air... L'an 876, en plein hiver, dans le palais de l'empereur Louis, on l'a vu créer des vergers, des jardins pleins de plantes rares, de fleurs charmantes, et des oiseaux dont les chants étaient mélodieux. Quelqu'un tirait-il le pied d'un autre, ce pied suivait sans que celui-ci en souffrît. « Satan aime à provoquer le rire, dit Delrio : *Amat Satan homines ad risum provocare, ut læti ac hilares imbibant impietatem; sic præstigiatores*, etc. » (Delrio, *Disquis. mag.*, I, 4.)

Dans son *Histoire de Bohême,* ouvrage fort estimé, Dubravius parle d'un bohémien si expert en prestiges, que, au même instant, il se présentait avec un visage, des habits et une stature tout différents; pour amuser le roi, il faisait apparaître à sa table ses courtisans avec des pieds de bœuf et de grandes cornes au front. Ce magicien se faisait traîner dans un char attelé de chevaux métamorphosés en coq. Il changea un jour des bottes de foin en pourceaux; l'acheteur les ayant conduits à la rivière, fut fort surpris de voir autant de bottes de foin surnager et être emmenées par le courant (Dubravius, XXIII, *Int. Rer. bohem. script.*).

Des divers moyens de connaître l'avenir et les choses cachées, des présages, inspirations, songes, etc.

L'avenir, certains événements cachés peuvent être révélés sans invocations ni pratiques superstitieuses. — Ainsi les présages, les pressentiments, les songes, les inspirations, la seconde vue, indépendamment des diverses divinations artificielles, des manifestations d'esprits, etc., etc., sont autant de moyens de connaître ce qui est caché.

Comme l'antiquité païenne, le moyen âge eut ses présages; on pensa que la Divinité peut annoncer aux hommes les malheurs prêts à fondre sur eux. La sainte Écriture citait des exemples de présages, et, de concert avec elle, l'histoire profane l'a fait pendant une longue suite de siècles. Si les Gentils croyaient à des prodiges qui s'expliquent aujourd'hui, tels que les monstres à plusieurs têtes, les parhélies, les aérolithes, les comètes, etc., il y avait des signes inexplicables que les auteurs du moyen âge ont rapportés avec la gravité et la bonne foi d'un historien très-convaincu de leur réalité. Grégoire de Tours cite des prodiges à chaque page, comme Julius Obséquens et comme Tite-Live. — En 580, sous Chilpéric, on raconte que des bruits effrayants, dont la cause ne put être connue, se firent entendre; du sang pur coula d'un pain quand on le rompit, d'autres présages funestes annoncèrent les malheurs sans nombre qui frappèrent le monarque et ses sujets. D'après Flodoart, en 842 et mars 848, on vit à différentes époques, dans les airs, défiler des armées au clair de la lune.

Au dixième siècle, à Reims, une semblable apparition présagea la peste. Michaud a rapporté les nom-

breux présages qui enflammèrent au onzième siècle l'ardeur des croisés.

Mézeray, règne de Philippe Ier, dit qu'on vit des armées s'entre-choquer avec un *étrange tintamarre ;* du pain cuit tout récemment répandit beaucoup de sang; un enfant parla distinctement à l'instant même de sa naissance.

En 1395, le même historien (règne de Charles VI) parle de cinq petites étoiles qu'on vit combattre contre une grande étoile, jusqu'au moment où une voix terrible venant du ciel se fit entendre; puis un cavalier tout de feu transperça de sa lance de feu cette grande étoile qui disparut.

On vit aussi en Guyenne des escadrons se heurter, on entendit les hennissements des chevaux, le cliquetis des armes, les cris des combattants.

Depuis l'apparition d'une croix à Constantin jusqu'à celle qui apparut à trois mille spectateurs en 1826, à Migné, on pourrait citer plusieurs apparitions semblables qui, tantôt furent des présages heureux, tantôt de malheur. On en signale au huitième siècle. Au neuvième, le roi des Pictes, près de livrer bataille au roi des Angles, invoque saint André; une croix apparaît aussitôt dans le ciel, inspire le courage aux siens et jette l'épouvante parmi les ennemis. A dater de ce jour, la croix de saint André fut placée sur les drapeaux comme témoignage de ce prodige que le calviniste Buchanan admet, mais n'explique point.

En 1139, Alphonse, n'étant encore que comte de Portugal, avait à combattre contre cinq rois maures; il sentait le danger de sa position, car il y avait cent Maures contre un chrétien. Ses soldats étaient consternés, il était lui-même accablé de tristesse, disposition peu favorable pour combattre un ennemi aussi puissant. Il supplia

le Seigneur de se montrer aux infidèles, et aussitôt on vit dans le ciel un rayon lumineux; il augmente, puis apparaît une croix plus brillante que le soleil. Des anges environnaient le signe vénérable... Alphonse alors triomphe d'un ennemi si confiant naguère. Laharpe, que l'on n'accusera point d'avoir été crédule avant sa conversion, dit que ce prodige est attesté par tous les historiens espagnols, mais il n'essaye pas de l'expliquer. — On est loin de vouloir attribuer tous ces faits merveilleux au même agent; qu'ils soient divins, sataniques ou naturels, peu nous importe; mais la croyance aux présages continue, parce que les phénomènes qui l'ont établie n'ont point cessé de se manifester. On croira facilement que les chroniques fourniraient une multitude de ces présages, signalés chez les anciens, comme signes précurseurs d'événements généraux ou particuliers, tels que voix entendues, coups frappés, apparitions de spectres, etc., etc., la ressemblance est si frappante, ils se présentaient si souvent à cette époque, comme ils l'ont fait depuis, qu'il serait plus convenable de rechercher les causes et la nature de ces phénomènes que d'en dédaigner l'examen.

Des songes.

L'illustre Cicéron était-il de bonne foi, lorsqu'il affectait de mépriser les songes? S'il était possible de faire un recueil non des songes extraordinaires qui n'ont jamais été écrits, quoique propres cependant à causer un vif étonnement aux sceptiques, mais de ceux qu'on peut lire dans les vieilles légendes, les chroniques et les biographies, on obtiendrait au moyen âge un nombre immense, sans doute, de volumes de songes

qui forcerait le lecteur de s'écrier, en s'adressant à l'orateur romain : « Grand Cicéron, vous saviez vous-même, en méprisant certains songes, que votre décision était fausse; le motif qui vous dirigeait, étant de combattre les superstitions, peut-il vous excuser? — L'antiquité y a cru et l'Église indique encore aujourd'hui des moyens pour les discerner. Malgré les règles très-sages qu'elle nous donne, il se trouva cependant, même parmi ses ministres, des hommes héritiers des vieilles doctrines païennes qui, en interprétant les songes, s'exposèrent aux tromperies de Satan. L'évêque Synésius fit un traité pour expliquer les songes naturels les plus insignifiants; à côté de ceux-ci, qu'il est permis au démon de réaliser quelquefois, on voit toujours les songes divins et diaboliques. D'après saint Jérôme, on en citera un qu'il crut appartenir aux premiers. Une nuit, il songea qu'on le fouettait, parce qu'il aimait trop les lettres profanes; à son réveil, les marques parurent sur sa personne, aussi il ne douta point que ce songe ne fût divin. — Saint Augustin (*De cura pro mort.*, XI) cite un songe dont la source divine fut moins évidente : « On présente à un fils, en qualité d'héritier de son père, un billet souscrit par ce dernier; ce fils, ignorant cette dette, eut un songe dans lequel il vit son père lui assurant que la dette était payée, et qui lui dit de chercher en tel *endroit* pour en trouver la preuve, ce qu'il fit avec plein succès. » Le saint évêque n'attribue pas ce songe au défunt, mais aux esprits; de quelle nature était celui-ci? Le service rendu ne démontre pas rigoureusement une source divine, et saint Augustin n'a rien décidé; — le démon, pour favoriser la croyance aux songes, a bien pu faire cette révélation.

Pétrarque cite celui-ci : Un Italien songe qu'un des lions de marbre ornant le parvis d'une église lui a fait

une morsure mortelle. Le lendemain, passant devant une église, et voyant un lion de marbre, il raconte à ceux qui l'accompagnent son songe de la nuit, et mettant la main dans la gueule de l'animal, il dit : Voilà mon ennemi de la nuit dernière; malheureusement, il s'y trouvait un scorpion qui lui fit une blessure mortelle. — A la rigueur, la réalisation de ce songe pouvait venir du hasard; mais s'il est merveilleux, est-il divin? — Ce songe était un mensonge si le songeur n'y eût pas fait attention; Dieu l'aurait-il donc envoyé pour qu'il devînt la cause de l'accident? On ne peut le supposer. D'autre part, si on l'attribue au démon, on en fait un prophète, et on sait qu'il ignore l'avenir : il faudrait donc admettre ici que le diable aurait conduit un scorpion dans la gueule du lion, dirigé les pas du songeur auprès du scorpion, et réalisé ainsi le songe qu'il aurait envoyé. On n'entreprendra point ici de faire le discernement de ces songes, on constate uniquement l'existence des trois catégories signalées précédemment.

Inspirations, seconde vue, etc.

L'inspiration diabolique se présente si souvent dans les faits en simulant l'inspiration divine, qu'il est parfois fort difficile de les distinguer, tant le diable se montre habile à se transformer en ange de lumière; quelquefois aussi le démon s'ingénie à faire penser que ses inspirations sont dues à l'état pathologique ou simplement physiologique de l'inspiré, sujet ardu dans tous les temps; un malade, un fou prédisent, lisent les secrets des cœurs. Ce phénomène est naturel, dit-on, parce qu'il cesse avec la maladie qui l'a causé; que décider alors du fait suivant?

Grégoire de Tours cite l'histoire d'un bûcheron de Bourges qui, ayant été piqué par les abeilles, fut insensé durant deux ans; plus tard, il se dit le Messie et conduisait avec lui une femme du nom de Marie... — Jusqu'ici rien de fort prodigieux; mais bientôt on le suit en foule, parce qu'il guérit les infirmes et prédit l'avenir; il annonce les maladies qui surviendront, les pertes qu'on subira : les uns y virent une inspiration toute divine, d'autres, vu la cause qui semblait l'avoir provoquée, pensèrent qu'elle pouvait être naturelle. D'après Grégoire de Tours, il paraît cependant que ces facultés surprenantes furent généralement attribuées au démon. — Saint Augustin parle d'un certain Albicérius qui paraissait instruit des actions les plus secrètes des gens[1] qu'il voyait, et d'un frénétique ayant le don de seconde vue. Ces facultés extraordinaires se manifestaient même dans l'état normal, comme chez la femme devineresse dont se servait Frédégonde; chez celle-ci, les facultés surhumaines étaient assez pré-

1. Saint Augustin (*C. acad.*, I, art. 17) l'avait connu étant à Carthage, et dit qu'il était illettré et qu'il répondait à tous ceux qui le consultaient sur les choses les plus inconnues; il le sait par expérience, et invoque le témoignage d'Alypius, de Licentius, de Trygetius, qui avaient comme lui consulté Albicérius et étaient étonnés de ses réponses. On le consulta sur une perte..., sans hésiter, il répondit : — « C'est une cuiller. Celui qui l'a volée l'a cachée en tel lieu..., etc. » — Ce qui se trouva vrai. Quelqu'un lui envoyait une certaine somme; celui qui la lui portait en avait détourné quelques pièces d'argent; il reconnaît le vol avant d'avoir vérifié la somme. Un savant nommé Flaccianus, voulant acheter un champ, consulta le devin; il devina le nom de ce champ qui était fort hétéroclite, et exposa toutes les circonstances relatives à cette affaire. Un jeune étudiant demande ce qu'il a dans la pensée : « Un vers de Virgile, » lui répondit-il; il le récita sur-le-champ, quoiqu'il n'eût pas étudié le latin. Saint Augustin dit de lui : « C'est un scélérat, *Homo flagitiosissimus.* » (V. aussi D. Calm., *Des apparitions*, I, 240.)

cieuses; non-seulement elle devinait l'avenir, découvrait les voleurs et retrouvait les objets volés; mais on reconnut un esprit de python, qui lui faisait ainsi gagner beaucoup d'argent. Agéric, évêque de Verdun, la fit arrêter et l'exorcisa... le démon refusant de sortir; on eût continué les exorcismes; mais Frédégonde intervint, et trouva sans doute qu'une faculté si utile à ses intérêts et à sa curiosité n'était pas si détestable.

Saint Augustin traite ces gens de *scélérats*, parce que les facultés divinatrices viennent ou de l'inspiration des mauvais esprits, ou même de colloques avec eux dans leurs apparitions. Froissard rapporte dans ses Chroniques que, deux ou trois siècles avant lui, un baron vassal du comte de Foix avait un esprit familier qui lui faisait connaître tout ce qui se passait. Rien ne se faisait, dit-il, « *ni auprès*, ni au loin, qu'il ne le sût « tout incontinent, et quant et quant en avertissait « le comte, lequel s'esbahissait bien fort de ce que « le baron lui contait des choses qu'il n'était pas « possible de savoir aussitôt par moyens *humains*. » (V. Massé, *Impost. des dev.*) Le baron étant ami du comte finit par lui confier la familiarité qu'il avait avec cet esprit. Curieux, désireux de le connaître, le comte, aussi peu scrupuleux que le baron, sollicita l'esprit, l'attira et lui fit quitter ce dernier, qui en avait fait autant à un certain prêtre romain. Alors la science du baron cessa, et le comte de Foix sut tout ce qui se passait en sa seigneurie et même dans tous les États du monde; il suffisait de consulter l'esprit.

Astrologie, talismans.

L'astrologie était une science aussi difficile que chimérique; l'Occident, au moyen âge, s'y livra fort peu:

les vrais savants, peu nombreux alors, en connaissaient trop bien la source impure pour vouloir l'étudier, et la classe ignorante ne le pouvait. Cultivée seulement chez les Orientaux, et en Espagne par les Sarrasins, c'est au douzième siècle, par suite des rapports établis entre l'Orient et l'Occident, que cette prétendue science, importée parmi nous, prit un développement inconnu même des anciens.

Il n'entre pas dans ce plan de la faire connaître. Les astrologues supposaient trois sortes de mondes ; chacun reçoit les influences du monde supérieur qui le gouverne ; le Créateur communique aux hommes sa toute-puissance par les intelligences, par les cieux, les étoiles, les planètes, les éléments, par les animaux, les pierres... Alors il leur est donné de pénétrer jusqu'à l'archétype, l'ouvrier de toutes choses.

L'astrologie, qui avait déjà tant d'ennemis parmi les philosophes gentils, en trouva d'autant plus au moyen âge, que les vrais chrétiens la considéraient comme une imposture diabolique; mais les sectes hérétiques s'y adonnèrent. Les grands consultèrent les astrologues, et on la verra, surtout après le quinzième siècle, dominer le monde, inspirer de fausses espérances aux uns, ou troubler les autres par des craintes souvent chimériques.

Les talismans, comme l'astrologie, étaient à peu près tombés dans l'oubli durant le moyen âge; le savant Ménestrier dit que, renouvelés par les gnostiques et autres hérésiarques des premiers siècles, ils furent de nouveau tirés des ténèbres dans le seizième et le dix-septième siècle. Il est donc possible qu'ils fussent peu connus au moyen âge ;... cependant on y recourait encore trop souvent, puisque l'Église a fait des efforts, à cette époque, pour proscrire ces abus; ses princes con-

damnent tout infracteur à des peines sévères. En 721, un concile tenu à Rome défend, sous peine d'excommunication, l'usage de ces bandes sur lesquelles sont écrits des versets des livres saints, réunis à d'autres paroles superstitieuses. Léon le Sage, au neuvième siècle, pour abolir les talismans, condamne à mort ceux qui s'en servent, et pourtant on voit, au treizième siècle, Léopold, évêque de Freisingen, composer un traité sur l'influence des astres et sur la manière de se les rendre favorables par les talismans. Ceci prouve que l'astrologie et les talismans furent bien loin d'être oubliés, puisque, malgré la défense de l'Église, quelques-uns de ses membres même s'y adonnaient [1].

A la même époque, on voit enfin le moine Roger Bacon s'adonner à l'astrologie et composer divers écrits sur les prétendues vertus occultes de la nature. Le général de son ordre, croyant qu'il était sorcier, le fit enfermer, « car il avait l'esprit de son siècle (disent les biographes de Bacon, — c'est-à-dire il croyait à l'intervention de Satan). Il fallut que le franciscain prouvât qu'il n'avait nul commerce avec le diable. » — Cette assertion est une erreur, Roger Bacon fut enfermé parce qu'il s'était infatué d'astrologie, parce que ses écrits étaient remplis de superstitions... L'Église, voyant le retour de l'astrologie, préoccupée de ses résultats et sachant quel en était l'auteur, crut devoir sévir contre ceux qui la pratiquaient.

Des épreuves au moyen âge, épreuves par le feu.

Les épreuves rentrent dans les pratiques de divination, comme étant un moyen de découvrir la culpabi-

1. On attribuait l'influence des talismans à une cause naturelle, ce qui disculpe un peu ceux qui y avaient recours.

lité ou l'innocence d'un accusé. L'antiquité païenne la plus reculée s'en était servie; le moyen âge chrétien se crut d'autant mieux permis de recourir à ce moyen, que Dieu avait fait ainsi des miracles pour sauver des innocents; de sorte que ceux même qui n'avaient nul droit d'espérer un miracle, tentèrent Dieu par les épreuves. Saint Simplice au quatrième siècle, il est vrai, et au cinquième saint Brice, s'étaient purgés par l'épreuve du feu; ce dernier, non content d'avoir porté dans ses vêtements restés intacts des charbons ardents, fit apporter l'enfant dont on l'accusait d'être le père; et, quoique trop jeune pour *articuler*, celui-ci parla cependant pour nier cette paternité. Au sixième siècle, un solitaire, partisan de l'hérésie de Sévère, voulant la prouver par une épreuve; Éphrem, patriarche d'Antioche, y consentit. « Quoique vous deviez m'obéir, lui dit-il, et que vous demandiez une chose au-dessus de mon pouvoir, j'ai tant de confiance en Dieu, que je ne m'y refuse pas. » Il fit préparer un bûcher, qui effraya cet hérétique présomptueux; le saint, l'ayant réprimandé, se borna à y jeter sa tunique, qui en fut retirée intacte trois heures après. (P. Le Brun, *Hist. critiq. des superst.*, II, 163.)

Ces miracles inspirèrent de la confiance aux superstitieux; ils ignoraient que les prodiges obtenus par les méchants et les infidèles ne peuvent être divins, Dieu d'ordinaire n'exauce que les prières des saints. — Les épreuves superstitieuses continuèrent donc, malgré les défenses réitérées de l'Église; les Ripuaires et les Frisons les pratiquaient. Au huitième siècle, les Lombards, vaincus par Charlemagne, y tenaient infiniment, et des chrétiens peu éclairés s'opiniâtraient à y voir l'intervention divine. Agobard tonne contre ces abus; Louis le Débonnaire, avec les évêques, les condamnent; et

en 860 on voit encore l'épreuve du fer chaud dans la cause de la reine Thietberge, accusée d'inceste; — un homme fit pour elle l'épreuve de l'eau bouillante sans se brûler. Plusieurs pensaient que la magie n'y était point étrangère, et cependant on tolérait ces pratiques. Hincmar consulté, fut d'avis qu'on pouvait, d'après l'Écriture, employer ces épreuves; mais il tombait d'accord qu'on ne doit pas y recourir quand la vérité peut se découvrir par d'autres voies. Pourtant il soupçonnait vivement l'intervention diabolique; car lorsque Gotescalc voulut entrer dans quatre tonneaux d'eau, d'huile, de poix bouillantes, et dans un grand feu, successivement, en présence du roi, des évêques, des clercs et du peuple, on le lui refusa, et Hincmar lui-même le traita d'homme diabolique.

En 876, le fils de Louis le Germanique prouva contre son oncle ses droits au trône; dix hommes firent l'épreuve par l'eau froide, dix par l'eau bouillante, et dix autres en tenant un fer rouge sans se brûler. Depuis cette époque jusqu'au treizième siècle, les épreuves continuèrent d'être fréquentes.

En 895, le concile de Tribur les permit aux laïques. Au dixième siècle, le Pénitentiel romain ordonne qu'un serviteur, accusé d'avoir tué un prêtre, se justifiera en marchant sur douze fers ardents. — On pourrait citer dans ces siècles plusieurs exemples : sainte Cunégonde, en 1024, pour se justifier d'une accusation d'adultère, porte en ses mains les fers ardents comme elle eût porté un bouquet de fleurs. En 1063, un religieux, devenu évêque d'Albano et cardinal, honoré comme saint, entre pieds nus dans un grand brasier, pour prouver la simonie de Pierre de Florence.

En 1103, le prêtre Luitprand accuse de simonie Grosulan, archevêque de Milan, et s'offre à subir l'é-

preuve du feu; il fit préparer un bûcher de bois de chêne, long de dix coudées sur quatre de hauteur. Deux piles de même dimension étaient séparées l'une de l'autre seulement d'une coudée et demie, c'est-à-dire laissaient à peine un espace pour passer. Luitprand avait fait son testament et indiqué le lieu où on l'inhumerait, préliminaires qui montrent qu'il n'était pas très-sûr du succès; alors, revêtu de ses habits sacerdotaux, il s'engage dans cet étroit passage. Les tourbillons de flamme se divisent en deux parts au nord et au midi, comme si deux vents contraires eussent soufflé au centre du bûcher. Ses vêtements, son corps, sa robe de lin n'en furent point endommagés; la main droite, qui avait jeté l'eau bénite et donné l'encens, souffrit seule quelque atteinte. Ce qui fut suffisant pour absoudre l'accusé, dont l'accusateur alors se détermina à se retirer dans la Valteline, ne voulant plus habiter Milan.

En 1098, Pierre Barthélemy sut par révélation qu'une lance trouvée dans l'église d'Antioche était celle qui avait percé le côté de Notre-Seigneur. — Grande dispute à ce sujet, à laquelle l'inspiré voulut mettre fin par l'épreuve du feu; elle se fit en présence de plus de quarante mille spectateurs. Barthélemy, n'ayant pour vêtements qu'une chemise, passe au milieu d'un feu des plus terribles, portant la lance couverte d'un linge très-fin, sans se brûler. Étant mort douze jours après, ceux qui niaient l'identité de la lance répandirent le bruit que le trépas était arrivé par suite de l'épreuve, que celle-ci n'était donc pas concluante... Leurs adversaires prétendirent qu'il était mort, au contraire, par suite des contusions qu'il avait reçues d'une populace ivre d'admiration pour lui. « Le prodige est constant, disaient-ils, car Barthélemy devait être asphyxié, grillé dans un aussi grand feu. » — Le bûcher était composé

de deux tas de bois longs de quatorze pieds, séparés l'un de l'autre d'un pied environ (*spatium quasi unius pedis*), formant un embrasement qui s'élevait jusqu'à trente coudées de hauteur (*æstuabat usque ad triginta cubitos*), dont nul ne pouvait approcher. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, soutient que le feu ne causa point la mort de Barthélemy; il invoque le témoignage de ceux qui, comme lui, ont vu Barthélemy traverser ce feu effroyable : « Ni son corps, ni sa chemise, dit-il, ni le linge très-fin couvrant la lance, ne furent atteints; on vit seulement quelques légères marques de brûlure aux jambes. » Le prodige était donc constant. D'abord il se trouva une lance, conformément à la révélation; cette lance pouvait être fausse, mais Dieu permit sans doute que la foi de Barthélemy le préservât, sans vouloir qu'il le fût entièrement, pour ne pas faire passer pour une vraie relique une lance qui peut-être n'était pas ce qu'on pensait. (V. *Dict. encycl. de la théolog. cathol.*, v° Lance.)

On croyait ainsi que le démon pouvait intervenir dans toutes les épreuves, dans celles même qui semblaient les plus saintes; qu'il se transformait en ange de lumière pour tromper. On remarquait enfin que le feu favorisant tantôt l'innocent, tantôt le coupable, quelque prodigieuses que fussent les épreuves, elles méritaient donc peu de confiance. Les yeux se dessillèrent. Yves de Chartres prouva qu'elles étaient impies, superstitieuses, rappela les condamnations dirigées autrefois contre elles, et trois papes, Célestin III, Innocent III, et Honorius III réitérèrent ces défenses. Au treizième siècle, elles étaient jugées de tout le monde; en Orient, où on les pratiquait de la même manière qu'en France, on fut aussi détrompé. Pachymère raconte avoir vu dans sa jeunesse ces épreuves pratiquées plusieurs fois au

grand étonnement des spectateurs. Ceux qui s'y soumettaient ne se brûlaient pas; on s'en désabusa cependant partout. — Ces pratiques, disait-on, venant des Barbares, appartenaient à la magie. Le prodige ne pouvant émaner de Dieu, il fallait décider qu'il était diabolique, car on ne pouvait le supposer naturel. Comment, d'ailleurs, admettre que des sauvages eussent des connaissances physiques ignorées des nations civilisées, et possédassent un secret qui n'avait jamais transpiré? Ce qui suit désabusa mieux encore. Sous le règne d'Andronic, il s'était élevé des disputes sur divers sujets théologiques. Chaque parti étant convaincu de la bonté de sa cause, on convint d'allumer un grand feu dans lequel tous jetteraient leurs cahiers, chacun espérait bien voir les siens préservés; mais, ô déception! les livres de tous les contendants brûlèrent. On rit beaucoup de l'épreuve; on se moqua surtout des théologiens, et le ridicule opéra ce que n'avaient pu faire les papes et tous les conciles.

Épreuve par l'eau.

Quoiqu'on ne voie l'épreuve de l'eau en usage qu'au troisième siècle, elle ne doit pas être moins ancienne que les épreuves du fer chaud. Les Capitulaires l'interdirent; Hincmar nous dit comment elle se pratiquait au neuvième siècle. L'accusé nu, le pied droit lié avec la main gauche, soutenu par une corde, était lancé dans l'eau; s'il enfonçait, il était déclaré innocent : c'était le contraire s'il surnageait. Cette épreuve, qui se fera plus tard uniquement pour les sorciers, avait lieu pour divers crimes. Herman et Loccénius font mention de quelques voleurs qui, après avoir essayé en secret s'ils enfonceraient, demandèrent à se justifier

par l'eau; mais, lors de l'épreuve juridique, ils nagèrent comme du liége. Louis le Débonnaire, ayant indiqué pour l'an 829 des conciles à Paris, à Lyon, à Mayence et à Toulouse, avait demandé qu'on examinât les épreuves par l'eau. Le résultat fut la défense expresse, *omnibus interdicantur;* cependant les discussions des savants les firent rétablir sous Charles le Chauve. Hincmar, malgré la décision des quatre conciles précédents, voulut justifier les épreuves par l'eau, en citant divers miracles : « Noé, disait-il, a surnagé, et les méchants enfoncèrent dans les eaux. Depuis Jésus-Christ, l'eau, qui nous a sanctifiés par le baptême, ne peut recevoir les méchants... Des hommes divins ont trouvé le secret de découvrir des faits cachés par l'épreuve de l'eau froide... » — D'autres citaient les miracles rapportés par Grégoire de Tours, concernant deux femmes : l'une condamnée à être noyée, jetée dans le Rhône avec une grosse pierre au cou, ayant invoqué saint Genet, surnagea; l'autre, accusée d'adultère, jetée dans la Saône ayant au cou une meule de moulin, ayant invoqué le Seigneur, fut préservée. Ces miracles ne ressemblaient en rien à l'épreuve de l'eau; les innocents ici n'enfonçaient pas : c'était donc une bizarrerie suggérée par Satan, qui avait voulu faire enfoncer les innocents et surnager les coupables. Ainsi le pensaient les gens sensés; l'Église elle-même, en permettant ces épreuves, soupçonnait vivement l'intervention de Satan, puisqu'elle recourait aux exorcismes pour l'empêcher. Ces hommes *divins*, selon Hincmar, étaient donc des devins, et non des hommes divins; aussi déclare-t-il, et c'est le meilleur de son ouvrage, qu'il est prêt d'adopter le sentiment des gens plus instruits que lui sur ce sujet. Cependant Hincmar, qui s'était trompé, en avait entraîné d'autres, et l'épreuve

continuait. En 1021, d'après le père Mabillon, pour s'assurer de l'envahissement illégitime des biens d'une abbaye, on jeta à l'eau un enfant qui ne put enfoncer... — Tout, jusqu'à l'examen de conscience, se réglait par les épreuves. Elles continuèrent au onzième, au douzième siècle; Dieu ne permit pas cependant, dit Le Brun, que l'épreuve fît confondre les hérétiques avec les catholiques (Le Brun, *Ib.*, p. 262). Les Manichéens de Soissons, pour cacher leurs hérésies, employaient le parjure. Guibert engagea l'évêque de Soissons à faire exorciser l'eau, célébrer la messe et administrer l'Eucharistie aux suspects; leur chef, soumis à l'épreuve, surnagea comme le bois le plus léger. Saint Bernard en dit autant d'autres hérétiques qui niaient leurs erreurs. Soumis à l'épreuve, ne pouvant enfoncer, ils furent convaincus de mensonge.

Au treizième siècle, cette pratique cessa. Le concile de Latran, en 1215, défendit les bénédictions et les exorcismes qui précédaient les épreuves, et celles-ci furent déclarées superstitieuses. Cujas, en disant qu'elles viennent des Lombards, prouva surabondamment leur origine superstitieuse.

Suite des superstitions et faits magiques au moyen âge; médecine d'incantation.

Nous nous bornerons à constater ici l'existence de la médecine d'incantation et la croyance aux métamorphoses pendant cette longue période. Le moyen âge ne fut ni au-dessus ni au-dessous des siècles qui le précèdent et qui le suivent : les uns conservaient la tradition des moyens de guérir par des simples, des gestes ou des paroles, moyens si curatifs, que la science les eût enviés si la superstition n'eût été évidente pour

les moins clairvoyants. Quelquefois un spectre révélait des remèdes à des ignorants, qui faisaient alors des cures prodigieuses.

Ce qui a été dit en traitant des prestiges qui fascinaient l'œil de manière que des chevaux semblaient être des coqs, dispense de parler des métamorphoses. La Renaissance, qui les a admises, ne ressuscita point des faits oubliés pendant l'espace d'environ mille ans; le moyen âge, si les métamorphoses eussent cessé, aurait pu les nier; il en fut autrement, car, les faits continuant, il atteste ce que l'antiquité avait affirmé, et les siècles qui le suivront joindront leur témoignage au sien. Quel faisceau de preuves pour des faits extraordinaires que la postérité ne se lassera ni de nier ni de proclamer!

Invasions diaboliques.

Sous ce titre fort complexe sont contenus les incubes, les succubes, les infestations de maisons, les obsessions, les possessions, etc., phénomènes étonnants et terribles, qui ne sont point, comme on l'a vu, sortis au moyen âge du cerveau des légendaires; l'antiquité, les historiens des premiers siècles les attestent de leurs mille voix, et le seizième et le dix-septième, et même le dix-huitième siècle, se joignent à eux pour rapporter encore les mêmes faits avec une foule de circonstances omises jusqu'ici.

Des incubes et succubes.

Nous nous bornerons, sans exposer les faits, à constater dans cette période une croyance qui lui est commune avec la haute antiquité et avec les premiers

siècles de notre ère; j'entends celle des copulations avec les esprits, mentionnée dans plusieurs auteurs. Ainsi saint Isidore, évêque de Séville au septième siècle, dit que les Dusiens se livrent journellement à cette impureté : *Assidue peragunt hanc immunditiam*, etc. (*Etymolog.*, VIII, 11.)

Hincmar, au neuvième siècle, dit que, pour tromper les femmes, ils prennent la forme de leurs amants. (*De divort. Lothar.*, interrog. XV.) Saint Bernard guérit la femme d'un chevalier, à Nantes, qui s'était fiancée à un démon qui abusait d'elle, sous la forme d'un beau jeune homme, dans le lit même où couchait son époux. Celle-ci cacha son crime pendant six ans. La septième année, les remords la dévorent; elle craint les jugements de Dieu, vient aux prêtres confesser sa faute, mais rien ne peut expulser Satan. Saint Bernard arrive, elle court se jeter à ses pieds; Satan l'avait prévenue de l'arrivée du saint homme, et lui avait défendu, avec menaces, de recourir à lui, et sous peine d'être son plus cruel persécuteur... Saint Bernard la rassure, lui remet son bâton, et ce bâton opère, avec les prières du bienheureux et du clergé, ce que n'avaient pu faire jusque-là les pèlerinages, les aumônes, les confessions, etc. (*Vit. S. Bern.*, *auct. Ernaldo*, II, 6.) — Au quinzième siècle, la question des incubes fut discutée devant l'empereur Sigismond. Les faits étaient si bien attestés, qu'on déclara ces copulations possibles. — Il est constant que tout le moyen âge attribuait à des êtres intermédiaires, fées, nymphes, sylphides, etc., le pouvoir de copuler et même d'enfanter ou d'engendrer. Les traditions des grandes familles des États européens donnent à plusieurs rois ou princes une origine surhumaine, ce dont il convient peu de parler ici. — Raymondin,

comte de Poitiers, s'unit à la fée Mélusine, qui, dit-on, prenait souvent la forme d'un serpent. Brantôme dit sérieusement que lorsqu'on rasa le château de Lusignan, elle se montra moitié femme, moitié serpent... — Une tradition du duché de Clèves fait descendre Godefroy de Bouillon directement d'un esprit qui avait pris la forme d'un cygne... — Bowmaker, auteur écossais, démontre longuement que les rois d'Angleterre descendent du diable par les femmes. — Sir David Lindsay dit que le premier duc de Guyenne est né d'une fée ou d'un démon. — Don Diégo Lopez, seigneur de Biscaye, devint amoureux d'une dame richement parée qui lui apparut à la chasse. Ayant un jour prononcé un nom sacré devant cette dame, qui était devenue son épouse, celle-ci devint furieuse, s'éleva dans les airs avec sa fille, dirigea son vol vers les montagnes en poussant de longs gémissements, et *oncques on ne la revit*, etc.

Nous en avons peut-être trop dit, quoiqu'il reste beaucoup à dire; mais on devait montrer ici que l'antiquité fabuleuse et les siècles déjà civilisés des Capétiens et des Valois avaient eu des croyances identiques sur le résultat des conjonctions de l'homme avec les esprits.

Infestations des maisons par les esprits.

Saint Augustin (*De Civ. Dei*, XXII, 8) rapporte que le tribun Hespérius possédait, au territoire de Fussales, une métairie nommée *Zubedi;* les esprits malins tourmentaient ses esclaves et son bétail; il pria le saint évêque de s'y rendre pour les chasser; saint Augustin, ne le pouvant lui-même, y envoya un de ses prêtres

qui offrit le saint sacrifice, et de suite la vexation cessa.

Saint Césaire, du temps de Théodoric, rendit le même service au médecin Elpide, dont la maison était habitée par des lutins qui lui jetaient des pierres. « *Sed et saxorum quoque imbre in domo sua crebrius appetitus...* » (Bolland., *Vita S. Cæsar.* 27 aug., p. 70.)

La maison d'un officier nommé Théodore était aussi infestée de lutins; les hommes et les animaux étaient épouvantés et vexés de leurs attaques; on jetait des pierres aux gens qui étaient à table; la maison se remplissait de souris et de serpents... Saint Théodore y passa la nuit en prières, y jeta l'eau bénite partout, et la maison aussitôt fut délivrée. (Boll., 22 apr.) — Les annales de Fulda citent un fait qui ressemble plutôt à une obsession qu'à une infestation. Sous Louis II, dans une ferme sur le Rhin, on entendait parler un esprit sans le voir; il s'attacha à un des ouvriers de la ferme, brûla la maison qu'il habitait; il suivait le pauvre homme jusque chez ses amis, où il commettait mille dégâts, de sorte que, nul ne voulant recevoir l'obsédé, il se vit forcé de coucher en plein air : il avait réuni ses récoltes dehors en un monceau, le malin esprit les lui incendia; on résolut de l'exorciser; à cet effet, on se rendit à Mayence, où les exorcismes eurent le succès que l'on espérait; mais comme signe d'expulsion, le démon tua quelques spectateurs venus pour être témoins de cette cérémonie... L'esprit reprocha à un prêtre un crime secret, etc.

Sigebert (*Chronique*) parle des apparitions d'esprits à Camon, près Bingen. — On entendait des bruits étranges; des pierres étaient lancées; mais des prêtres, envoyés par l'archevêque de Mayence, firent tout cesser par leurs prières.

Obsessions.

Si dans les infestations on est inquiété par des bruits, des apparitions, des coups frappés, et quelquefois même par des coups administrés par un agent invisible, c'est surtout dans les obsessions que le démon tourmente, assiége au dehors, harcèle ses victimes, et exerce sur elles mille cruautés. Saint Athanase a rapporté avec de longs détails l'obsession de saint Antoine, si ridiculisée dans les siècles d'incrédulité, et qui ressemble pourtant complétement aux obsessions des temps modernes. Tout commence ici par l'infestation; les malins esprits troublent le saint personnage, lui livrent mille petits combats pour l'empêcher de faire son salut; il résiste, et Dieu permet l'obsession. Le corps de saint Antoine est livré aux vexations de Satan pour accroître ses mérites.

Il n'est plus permis au démon de cacher ses attaques et ses embûches, il agit à découvert; le bienheureux voit toutes les machinations de son ennemi, qui prend pour le tromper, tour à tour, des formes effroyables ou séduisantes. Antoine résiste comme le roc résiste aux flots ; il voit objectivement l'efficacité de ses prières et de ses austérités. Les tentations et les vexations ordinaires avaient été impuissantes, Dieu lâche la bride à Satan; c'est un tintamarre dont on ne saurait se faire une idée, ce sont des bruits effrayants; l'édifice même s'écroule, ses murailles s'entr'ouvrent; et les démons apparaissent sous la forme de lions, de taureaux, etc.; ils attaquent saint Antoine avec rage; ils lui font des blessures horribles; ils font entendre des cris qui glaceraient d'épouvante les plus hardis. Percé de coups, le saint ne perd point sa sérénité, il

sait que le démon ne peut rien sur son âme, rien même sur son corps si Dieu ne le permet. — Exercez, leur disait-il, tout votre pouvoir contre moi, que tardez-vous!... — Les démons font entendre des grincements de dents terribles et avouent leur défaite; mais pour recommencer de nouvelles attaques variées de mille manières... Souvent l'avenir étant inconnu des démons, peut-être espéraient-ils que tôt ou tard ils triompheraient d'Antoine.

Les fidèles qui venaient visiter le bienheureux, ceux qui passaient les jours et les nuits près de sa demeure, entendaient, au dedans de l'habitation, comme une troupe d'hommes qui faisaient un vacarme étrange, et des voix lamentables qui s'écriaient : — Qu'es-tu venu faire dans ce désert? penses-tu résister à nos embûches? — On pouvait croire que des gens avaient pénétré par escalade dans l'habitation d'Antoine; mais, en regardant à travers les fentes des portes et ne voyant rien, les spectateurs, saisis d'épouvante, ne doutaient plus de la présence des démons... ils appelaient alors Antoine, qui les rassurait, leur disant de ne point craindre...

La relation de l'obsession dont on vient de donner une si faible idée fut écrite par saint Athanase sur la demande de plusieurs solitaires : il leur recommande de croire tout ce qu'il rapporte de saint Antoine, qu'il a lui-même vu très-souvent; il dit avoir appris aussi beaucoup de choses d'un solitaire qui a demeuré longtemps avec le saint abbé. Non-seulement tout ce qu'il en cite est vrai; mais, loin de pouvoir raconter ses actions, il se hâte, ajoute-t-il, d'écrire, parce que le temps de la navigation passe; si quelqu'un raconte plus de merveilles que lui, leur multitude ne doit rien ôter à la foi qu'elles méritent, etc. — A ceux qui

soupçonneraient que saint Antoine était un pauvre halluciné, une sorte d'insensé, on ferait observer qu'il sortit de sa retraite pour combattre les Ariens, que les païens accouraient pour le toucher, les philosophes païens le visitaient; enfin l'empereur et ses enfants lui écrivaient comme à leur père. Quant à saint Athanase, l'un des quatre grands docteurs de l'Église grecque, le respect qui l'entoure ne permet pas même d'élever un doute sur ce qu'il a écrit concernant saint Antoine. On ne saurait donc rejeter les faits, il reste à les expliquer.

Cette obsession, qu'on aurait dû citer précédemment, est une preuve manifeste de la puissance attribuée au démon par l'Église : coups frappés, voix entendues, pouvoir de renverser les édifices, de faire des blessures, de se montrer aux regards sous les formes les plus effroyables ou parfois les plus gracieuses, etc. — Les faits d'obsession furent très-nombreux au moyen âge; nous les retrouverons après lui.

Possession.

La possession est le complément des attaques diaboliques : dans les infestations, si le démon fait entendre des bruits, s'il apparaît, là se borne le plus souvent ses persécutions; dans l'obsession, il fait davantage, il attaque les personnes, il les blesse, leur cause mille maux; mais, dans la possession, il s'empare de l'organisme du possédé, il le soulève, l'emporte, le soutient en l'air, le lance au loin, le contraint de faire, le force de s'abstenir, dispose de ses membres, de sa langue et même de son cerveau, car il y imprime ce qu'il veut; mais directement il ne peut rien sur l'âme; les vies des saints fourniraient de nombreux exemples de pos-

session. — Y voyait-on constamment les signes caractéristiques exigés aujourd'hui par les rituels? — 1° Ces signes, devenus nécessaires dans les derniers temps, ne l'étaient point pour de saints personnages: outre le pouvoir de guérir miraculeusement les maladies, ils avaient celui d'en discerner les causes; certaines affections qui nous semblent aujourd'hui naturelles, Dieu leur en révélait la cause diabolique. 2° On n'a pas jugé toujours à propos de transmettre les phénomènes bien connus des possessions si nombreuses dans ce temps-là. On se bornait à relater que tel saint avait délivré tel nombre de possédés. En se reportant même aux premiers siècles, quelques relations, pourtant, quoique fort succinctes, présentaient déjà les signes surnaturels, ce qui porte à penser qu'ils se manifestaient souvent. Quelques faits, avant le cinquième siècle, nous montrent l'existence de ces signes. Saint Jérôme, dans la Vie de saint Hilarion, dit que l'un des premiers citoyens de la ville d'Ayla, nommé Orion, étant possédé par une légion de démons, fut amené chargé de chaînes auprès de saint Hilarion, qui se promenait alors avec ses frères; dès qu'Orion l'aperçoit, il se jette sur le saint homme et le soulève très-haut en l'air. Tous les assistants poussent les hauts cris, tant ils craignent que ce corps exténué par les jeûnes ne soit brisé. Mais le saint leur dit en souriant : « Laissez-le faire... » Il met une main sur les cheveux d'Orion, de l'autre serre ses deux mains en répétant deux fois ces paroles adressées aux démons: « *Soyez tourmentés.* » Orion pousse alors de grands cris, le derrière de sa tête se renverse et touche la terre; il pleure, il supplie Jésus-Christ de le délivrer de sa misère; puis on entend, dit saint Jérôme, sortir de la bouche d'un seul homme différentes voix et les cris

confus d'une foule de peuple : et il fut aussitôt délivré.

Un jeune officier des gardes de Constance étant possédé obtient de l'empereur la permission de se rendre auprès de saint Hilarion; comme il était accompagné d'une grande suite, saint Hilarion, la renvoyant, ne garda avec le possédé que les officiers de celui-ci et ses serviteurs; il lui demande d'abord quel est le motif de sa venue, quoiqu'il le connût fort bien; à peine eut-il commencé d'interroger l'officier des gardes que celui-ci s'élève en l'air, touchant à peine la terre et rugissant d'une manière effroyable. Ne connaissant que la langue de son pays, il répondait pourtant en un syriaque si pur, dit saint Jérôme, qu'il n'y manquait ni le sifflement, ni l'aspiration, ni aucune marque de l'idiome... Le démon ayant confessé comment il était entré, saint Hilarion l'interrogea en grec pour se faire entendre des truchements... le démon alléguant pour ses excuses qu'il avait été contraint par des charmes... « Peu m'importe comment tu es entré, lui répliqua Hilarion, je t'adjure de sortir; et de suite l'officier fut délivré. »

Voici un troisième fait cité dans la même Vie, mais où les signes surnaturels font défaut. « Un possédé, nommé Marsitas, brisait ses chaînes et blessait tout le monde, comme un taureau furieux; à peine à force d'hommes et de bras avait-on pu le tenir enchaîné. Conduit auprès de saint Hilarion, les frères du monastère sont épouvantés à la vue de ce furieux qu'une foule de gens contenaient à peine. Néanmoins saint Hilarion commande de le délier. — Baisse la tête, lui dit-il, et viens ici : le possédé obéit en tremblant. Le saint ayant ensuite exorcisé le démon, renvoya, dit saint Jérôme, cet homme parfaitement guéri. » — Ce qui se manifeste

ici n'offre rien de surnaturel au premier aperçu; on est surpris seulement de l'empire exercé par un vieux solitaire sur un fou furieux, et d'une guérison aussi subite; mais si le même personnage déclare cet état causé par l'action du démon, il est assez naturel de penser que la même puissance qui lui a permis de chasser la maladie a pu lui en révéler la cause.

Était-ce l'effet de l'imagination? — Saint Jérôme dit qu'on amenait tous les jours au saint des animaux furieux dont le démon s'était emparé. Un jour on lui amena un énorme chameau, qui avait tué plusieurs personnes; plus de trente hommes le traînaient avec de grosses cordes, ses yeux étaient sanguinolents, sa bouche écumante, sa langue enflée et dans un mouvement perpétuel, ses effroyables rugissements remplissaient l'air d'un bruit étrange et sinistre... Hilarion ordonne de le délier; ceux qui l'avaient amené s'y refusent, un seul ose obéir; Hilarion s'avance, et dit en syriaque au démon : « Que tu sois dans un renard ou dans un chameau, tu es toujours le même; tu ne m'effrayes pas. » Le saint, tenant la main étendue, reste ferme, et cette bête qui arrivait furieuse, comme si elle eût voulu le dévorer, tomba aussitôt la tête baissée contre terre, et chacun s'étonna de voir la grande furie de cet animal changée en une si grande douceur... — Le saint apprit à ceux qui l'entouraient que le diable, par haine pour l'homme, s'empare aussi des animaux, etc... (S. Hieron., *Vita S. Hilarionis.*)

Ces maladies étaient-elles mentales? L'imagination a-t-elle pu les guérir subitement? pouvaient-elles faire parler des langues inconnues? l'imagination d'un chameau, frappée par les paroles d'un vieux moine, a-t-elle pu le guérir de sa rage? — Il semblera plus aisé au lecteur de nier tout cela que de l'expliquer physi-

quement; mais l'un et l'autre nous semble fort difficile. On trouvera peut-être étrange que le démon possède un chameau...; mais, d'après ce qui a été dit précédemment, les esprits pouvaient s'emparer de l'homme, des animaux, des statues, de la matière inerte, etc. Les Gentils, loin d'en être surpris, en étaient convaincus; aujourd'hui les magnétistes, les médium et leurs témoins, logiquement, pourraient-ils nier ces faits?

Le même saint Jérôme (*Epitaph. Paulæ ad Eustochium*, 13) dit qu'à Samarie, auprès des tombeaux des prophètes, et de celui de saint Jean-Baptiste, Paule frémissait d'horreur en entendant les rugissements des démons; les possédés, dit-elle, hurlaient, les uns comme des loups, aboyaient comme des chiens, sifflaient comme des serpents, mugissaient comme des taureaux..., d'autres faisaient pirouetter leur tête qui se renversait sur les talons jusqu'à toucher la terre...; elle y vit enfin des femmes soutenues en l'air, la tête en bas, et qui cependant restaient couvertes... — Saint Hilaire proclame les mêmes prodiges; les démons mugissent, les malades sont guéris, on voit avec admiration, dit-il, les corps s'élever d'eux-mêmes en l'air, et les femmes suspendues par les pieds, sans que leurs vêtements retombent sur leur tête [1]. (S. Hilar., *Contr. Constant.*, n. 8.)

Saint Paulin, au cinquième siècle, parlant des énergumènes délivrés par saint Félix, dit aussi : « On les voyait s'élever brusquement en l'air et y demeurer suspendus les pieds en haut, sans tenir à quoi que ce fût, et pourtant leurs habits demeuraient comme collés au corps. (S. Paulin, *In Natal. VII. S. Fel.*)

1. Dom Coustant, l'éditeur de saint Hilaire, ajoute ici : « *Hujusmodi portentum nostra ætate vidit Lotharingia, uti fidem faciunt Commentaria Marchionis de Beauvau gallice scripta*, p. 6. »

Sulpice Sévère (*Dialog. III de Virtut. B. Mart.*) rapporte les mêmes merveilles : « Le monastère (de Marmoutier) était, dit-il, à deux milles de Tours ; dès que Martin mettait le pied hors de sa cellule pour se rendre à l'église, on voyait les énergumènes rugir et trembler, les clercs étaient ainsi avertis chaque fois de l'arrivée de leur évêque par les gémissements des démons... — J'ai vu, ajoute le saint et savant disciple de l'évêque de Tours, à l'arrivée de Martin, un énergumène élevé en l'air, y rester suspendu, les mains étendues, de sorte que ses pieds ne touchaient pas le sol. » (*Vidi quemdam adpropiante Martino in aere raptum, manibus extensis in sublime suspendi, ut nequaquam solum pedibus attingeret.*)

Sulpice Sévère, après avoir cité d'autres prodiges, dit que pour prouver ce qu'il vient de dire, il n'apportera pas le témoignage d'un seul homme, mais de plusieurs milliers. (*Ad hæc probanda... non unum ego hominem, sed multa millia producam.* Ib.)

« Lorsque Martin exorcisait, poursuit le même historien, il ne touchait personne, ne faisait pas de longs discours, comme plusieurs clercs qui emploient un tourbillon de paroles; ayant fait approcher les énergumènes et fait éloigner les assistants, il ordonnait de fermer les portes de l'église ; puis, revêtu de son cilice et couvert de cendre, il se prosternait à terre et priait ; alors vous eussiez vu ces malheureux souffrir différemment lors de l'expulsion; les uns, ayant les pieds en l'air, étaient comme suspendus, leurs vêtements cependant ne retombaient point sur leur figure, de peur que leur nudité ne blessât la pudeur[1] ; d'autres, tour-

1. Tum vero cerneres miseros diverso exitu perurgeri, hos sublatis *in sublime pedibus quasi de nube pendere*, nec tamen vestes defluere super faciem, ne faceret verecundiam nudata pars corporum.

mentés sans être interrogés, avouaient leurs crimes; des démons déclaraient leurs noms, celui-ci disant qu'il était Jupiter, cet autre qu'il était Mercure; enfin vous eussiez vu tous les satellites du diable souffrir avec lui. » (*Ib.*)

Le moine Stagirius étant possédé, saint Chrysostôme lui écrivit une lettre pour le consoler... « Il n'était pas présent, il en remercie le Seigneur; mais on lui a raconté si exactement cet événement qu'il en connaît tous les détails. Théophile d'Éphèse, leur ami commun, désespéré, vint le voir et lui raconta dans quel misérable état on avait trouvé le pauvre moine; il lui parla du spectre horrible qui, sous la forme d'un pourceau couvert de boue, s'élançait sur Stagirius et luttait avec lui. »

Saint Chrysostôme, dans sa longue lettre, ne décrit aucun des signes de la possession, c'eût été inutile... il se borne à témoigner à Stagirius la part qu'il prend à son malheur, lui recommande la résignation, lui dit que c'est une épreuve. Ne sommes-nous pas cause des maux qui nous arrivent? lui dit saint Chrysostôme. Ne nous plaignons point de Dieu qui a plusieurs voies pour nous conduire au but... Il lui parle enfin de plusieurs personnes qui, ayant subi la même affliction, ont été promptement délivrées; — il ne cite qu'un seul signe, c'est celui d'être renversé... — « Vous avez honte quand on vous renverse, y a-t-il de la honte à tomber quand on vous terrasse, etc.? » — Malgré la brièveté des relations de possessions, à cette époque, on voit déjà qu'il ne s'agit point d'une maladie ni d'une guérison ordinaires, tout y est surhumain.

Les possessions furent très-fréquentes au moyen âge; tantôt c'est une épreuve, ou un châtiment, ou l'effet d'un sortilége. Au neuvième siècle, le fils de Louis le

Bègue fut possédé, six hommes pouvaient à peine le tenir; il fut guéri par les exorcismes. — On a vu dans l'antiquité les profanateurs des temples punis surnaturellement. Grégoire de Tours rapporte que les soldats de Théodoric, ayant commis des abominations dans la basilique de Saint-Julien en Auvergne, ils furent tous possédés du démon.

Combien de volumes il faudrait écrire pour rapporter les possessions du moyen âge! dût-on se borner à compulser les chroniques des onzième, douzième et treizième siècles, les Vies des saints, les écrits de Pierre Damien, de Pierre le Vénérable, de saint Bernard, de saint Odilon, de saint Odon, etc., hommes graves qu'on doit être d'autant moins disposé à accuser de mensonge[1] ou d'exagération que les mêmes faits se présenteront dans les siècles modernes; mais combien de possessions ignorées! combien de faits, attestés et néanmoins niés avec mépris... — Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, a écrit l'aventure épouvantable d'un comte de Mâcon dont le châtiment fut aussi public que l'avaient été ses crimes. Un jour, dans son palais[2], entouré de ses gardes, le démon le contraint de sortir et de monter à cheval. A peine eut-il obéi à ces injonctions, que cheval et cavalier furent enlevés en l'air. On entendit le comte crier jusqu'à ce qu'il eût disparu. (*De miraculis*, II, 1.) — Le moyen âge cite de ces faits prodigieux de gens emportés par le démon, *que onques on ne revit*; on est néanmoins disposé à les nier, malgré l'accent de profonde conviction de leurs pieux auteurs. Nous verrons encore des faits analogues

1. On prouvera ailleurs qu'on ne peut supposer le mensonge dans des hommes qui auraient mieux aimé mourir que de mentir.

2. « *Cum eum... multitudo tam militum quam diversi ordinis circumstaret.* »

après la renaissance. — Quelle crédulité! dira-t-on; — mais comment oser nier, répondrons-nous, que le diable puisse emporter le comte de Mâcon, lorsqu'on voyait les possédés soutenus en l'air? Jésus-Christ porté par le diable sur le pinacle du temple, et les sorciers traverser les airs comme une troupe de corbeaux.

On a vu, dans le premier siècle, les possédés être, le plus ordinairement, délivrés par une simple parole; dans le siècle de saint Bernard et même du temps de saint Jean Chrysostôme, les démons sont déjà plus rétifs. — On en a énoncé la cause, — c'est l'incrédulité des assistants : voilà sans doute aussi pourquoi saint Jean Chrysostôme et saint Bernard exhortaient le peuple à prier avec eux pour le possédé, c'était pour n'être point trompés par Satan.

On amène un jour à saint Bernard une femme de condition, fort âgée et depuis longtemps possédée du démon : à peine pouvait-elle respirer. Privée de la vue, de l'ouïe et de la parole, agitée de convulsions violentes, elle tirait si affreusement la langue, que cet organe ressemblait à la trompe d'un éléphant (*monstrum*, *non femina videretur*). Saint Bernard exhorta le peuple à prier avec ferveur, ce qu'il fit lui-même dans le saint sacrifice qu'il offrit ensuite. Après l'Oraison dominicale, il pressa plus vivement l'ennemi. Mettant le sacré corps sur la patène, il le tint sur la tête de cette femme, en prononçant ces paroles : *Esprit malin, voici ton Juge, voici celui qui a une puissance souveraine..., voici... celui qui a dit : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire... C'est par la puissance terrible de cette majesté que je te commande... de sortir... du corps de sa servante...* Le démon torture alors celle-ci d'autant plus cruellement qu'il est plus pressé de la quitter... Saint Bernard, étant remonté à l'autel, achève la frac-

tion de l'hostie, donne la paix au diacre, qui la communique au peuple, et à l'instant même, la possédée fut guérie. (*S. Bern. Vita*, *auct. Ernaldo*, III, 13-14.)

Il reste tant de faits merveilleux et surtout horribles à citer dans l'époque suivante, que l'on pense que ce qu'on vient de lire suffit pour établir leur filiation; on va donc passer aux hérésies pendant le moyen âge.

CHAPITRE III

Introduction des doctrines païennes aux douzième et treizième siècles. — On veut déjà réformer. — Hérésies. — Les Templiers. — Francs-maçons. — Albigeois. — Les faits magiques mieux connus seront moins niés. — Tendance de retour aux doctrines de l'antiquité païenne. — Roger Bacon et autres adoptent les systèmes matérialistes.

Introduction des doctrines païennes aux douzième et treizième siècles. On veut déjà réformer. — Hérésies.

Les rapports qui s'établirent entre les Orientaux et les Occidentaux répandirent chez ceux-ci les vieilles superstitions païennes, rajeunies, comme on l'a dit, dans les nouvelles doctrines hérétiques et philosophiques. Les Manichéens, formant une infinité de sectes, sévèrement punis par les empereurs devenus chrétiens, se propagèrent dans les ténèbres. On ne les suivra point dans toutes les péripéties de leur existence : ils s'accordaient pour rejeter les sacrements, le culte de la Vierge, des saints, celui de la croix et des images. Malgré les variations établies par chaque chef de secte, on retrouvait chez tous les Manichéens le dieu bon et le dieu mauvais, la cabale, les superstitions magiques; chez tous enfin l'esprit de révolte politique et religieuse. Déguisant adroitement leur doctrine, ils se posaient en vrais chrétiens, et citaient hypocritement à tout propos les vérités de la sainte Écriture; tantôt, s'alliant avec d'autres hérétiques, ils se transformaient

en une nouvelle secte; tantôt, se disputant entre eux, ils s'attaquaient avec acharnement et se séparaient...

Ainsi, au septième siècle, ils deviennent Pauliciens; au neuvième, divisés en sectes ennemies, ils se font entre eux une guerre sanglante... Leur aversion pour la croix et le culte des images leur ayant concilié l'affection des Sarrasins, ils se liguent avec eux contre les empereurs; ayant été défaits, plusieurs se réfugient en Bulgarie, où on les connaît sous le nom de *Bulgares*. Cette hérésie ayant fait des progrès dans le diocèse d'Albi, on les nomma *Albigeois*. Au douzième et au treizième siècle, ils sont aussi connus sous le nom d'*Henriciens*, de *Cathares*, etc., et feront un jour germer en Allemagne l'hérésie des *Hussites*, etc. — Les Manichéens et les Gnostiques, s'étant associés secrètement, perpétuèrent dans l'ombre le principe de révolte et de sédition qui força d'établir l'inquisition, consentie par les souverains et requise même par eux; car l'invasion manichéenne s'efforçait de perpétuer parmi ses adeptes non-seulement la volonté d'anéantir le catholicisme, mais de renverser les rois, d'établir le règne de la liberté, de constituer une république universelle et la grande fraternité religieuse, ou mieux l'indifférence pour tous les cultes. Le manichéisme, allié au gnosticisme, corrompit les Templiers et enfanta, dit-on, les ancêtres des francs-maçons. — Faisons un bref exposé des hérésies, de leurs pratiques et de leurs doctrines.

Au cinquième siècle, selon saint Augustin (*De hæres.*), les Gnostiques étaient si décriés, qu'on réunissait ces divers hérétiques sous la même dénomination, *borborites*, c'est-à-dire *sales*, à cause des abominations pratiquées dans leurs mystères. Il dit (*Ib.*)

que les Montanistes tiraient, comme on l'a vu, le sang d'un enfant par des piqûres, le mêlaient avec la cendre : c'était leur eucharistie.—D'après des enquêtes juridiques faites à Carthage et à Rome, et d'après les aveux de ceux qui y avaient participé, les Manichéens étaient contraints dans leurs assemblées *velut eucharistiam conspersam cum semine humano sumere.* (*Ib.*, XLVI.)

Comme on l'a dit, les Paulliciens, alliés avec les Messaliens, formèrent les Bogomiles en Bulgarie : Psellus les nomme *gnostiques*, *euchites*... Sortis de la Bulgarie, ils arrivèrent avant l'an 1000 en Italie, où on les nomma *Bulgares*, du nom du pays qu'ils venaient de quitter. Se disant plus purs que les autres hommes, ils s'appelèrent *catharins*, bégards, etc. Ils admettaient trois principes : le père, qui règne dans les régions supérieures, et deux fils issus de lui. Le plus jeune préside aux choses célestes; le plus ancien, à notre monde, *seniori vero subcœlestia.* Les Euchites adoraient l'un et l'autre; l'*ancien*, de peur qu'il ne leur fît du mal, *caventes videlicet ne malefaciat.* Ils l'appelaient le *premier né*, créateur des animaux, des plantes, etc., mais aussi le dangereux, l'ennemi, *verò pestiferum atque hostilem.* Psellus fait remarquer cette doctrine du nombre *trois*, qui appartient à la fable grecque. « Les Euchites et les Gnostiques, dit-il, font des sacrifices abominables aux démons. Le soir du jour de la mort du Sauveur, ils se rassemblent avec des femmes, et après certaines cérémonies, les lumières étant éteintes, ils se mêlent ensemble, le père avec la fille, le frère avec la sœur, etc.... Au bout de neuf mois, les enfants nés de ces conjonctions sont égorgés ; on emplit des vases de leur sang. Les corps étant brûlés, ils mêlent leurs cendres avec ce sang et avec leurs ali-

ments. On croit que le caractère imprimé par les sacrements se trouve ainsi effacé[1]. — Les Euchites peuvent ensuite chasser les démons et communiquer avec eux sans crainte. (Psellus, *De operat. dæmon.*)

Cette doctrine ayant pénétré en France, y fit des progrès rapides; s'étant répandue en diverses provinces, plusieurs conciles s'assemblèrent pour y porter remède. Entravés par la guerre des Albigeois, les Euchites n'en envahirent pas moins l'Occident, et au douzième siècle ils infestaient déjà les bords du Rhin, l'Angleterre, l'Espagne, la Gascogne, etc.

Au treizième siècle, Bulgares, Albigeois, Cathares, etc., se subdivisaient en près de quatre-vingts sectes. En 1233, Grégoire IX les signala dans ses Lettres à quelques évêques d'Allemagne comme gens invoquant le démon, qui apparaît dans leurs assemblées sous différentes formes, entre autres celles du chat, du crapaud, etc. Ils ont choisi Satan pour leur maître; il se fait dans leurs réunions des infamies, auxquelles ils se livrent après avoir éteint les lumières. Chaque année, après avoir communié, au lieu d'avaler l'hostie, ils la jettent dans des lieux immondes. Ils pensent que Lucifer a été, par ruse, chassé du ciel; qu'il doit y retourner, qu'ils y seront heureux avec lui[2], etc.

1. Julien avait fait aussi une cérémonie pour effacer son baptême.

2. « Hujus pestis initia talia perferuntur : nam dum novitius in ea quisquam recipitur, et perditorum primitus scholas intrat, apparet ei species quædam ranæ, quam bufonem consueverunt aliqui nominare: hanc quidem a posterioribus... osculantes... Hæc apparet... quandoque in modum anseris, vel anatis... demum novitio procedenti occurrit miri palloris homo, nigerrimos habens oculos... hunc novitius osculatur et sentit frigidum sicut glaciem.... Completo convivio, per quamdam statuam... descendit retrorsum ad modum canis mediocris gattus niger retorta cauda, quem a posterioribus primo novitius, post

Au onzième siècle déjà, le synode d'Orléans ayant fait une enquête sur les Manichéens transportés en Occident, déclare qu'ils s'assemblent par intervalle dans une maison désignée; là, un flambeau à la main, ils parcourent en chantant la liste de plusieurs démons, jusqu'au moment où l'un d'eux descend au milieu de l'assemblée, sous la forme d'un petit animal (*in similitudinem cujuslibet bestiolæ*); alors on éteint les lumières et chacun copule avec la personne qu'il rencontre, fût-ce sa mère ou sa fille. L'enfant né de cet accouplement est brûlé, et les cendres sont respectées, oserons-nous le dire, comme les catholiques vénèrent l'eucharistie, et soigneusement conservées, car la puissance du démon y réside. (D'Achery, *Spicileg.*, I, 605). Toutes ces infamies au fond se ressemblent.

Au treizième siècle et au commencement du quatorzième, on pourrait citer l'hérésie des *Fratricelles* ou *Frérots*, espèces de franciscains laïcs, qui renouvelèrent différentes erreurs des Donatistes et des Albigeois. Ne pouvant exposer ici ni leurs pratiques ni leur doctrine, il suffira de dire qu'une foule de sectes, sous le nom de frérots, continuèrent les infamies des Gnostiques; ils prétendaient que Jésus-Christ et ses apôtres n'avaient pas manqué de femmes, ayant eu leurs propres femmes ou joui de celles des autres; que l'adultère ni l'inceste n'étaient pas des crimes: les femmes se rendaient par troupes à leurs assemblées, et là, toujours les lumières éteintes, le célébrant, en invoquant

magister, deinde singuli per ordinem osculantur. (Raynald. *Annal. eccles.*, XIII, p. 447, n. 42 et 43.)

En rapportant toutes ces hideuses cérémonies, on ne peut s'empêcher de faire remarquer combien le démon se plaît à avilir l'homme qui se livre à lui. Il semble qu'il veuille dans *cette image de Dieu* assouvir la haine qu'il porte au Créateur.

l'esprit, donnait le signal des monstruosités signalées ci-devant. Les enfants, nés de ce commerce impur, étaient jetés de main en main par ces hérétiques formant le cercle, jusqu'à ce que ces enfants expirassent. On les brûlait ensuite, et leurs cendres, mêlées avec le vin, étaient données en breuvage aux adeptes dans les initiations. Les horreurs que l'on vient de signaler chez ces hérétiques se retrouveront au seizième et au dix-septième siècle avec peu de modification chez les sorciers [1].

Des Templiers.

On a prétendu que le manichéisme avait corrompu l'ordre des Templiers ; il faut entrer ici dans quelques détails nécessaires. — Les Templiers, pauvres dans l'origine, enrichis par les libéralités des souverains, se corrompirent, ils devinrent orgueilleux, ennemis de l'autorité, voluptueux ; ils se lièrent avec les infidèles, et on les accuse d'avoir alors adopté les erreurs des Manichéens et des Gnostiques, dont le but était, comme on sait, le renversement de la religion et des gouvernements. Comme eux, les Templiers juraient, dit-on, haine au Christ et à la royauté, et professaient comme eux les principes de liberté et d'égalité ; entre autres accusations, on a prétendu qu'ils reniaient Jésus-Christ, qu'ils crachaient sur la croix, qu'ils se livraient enfin

1. On a prétendu, dans les *siècles de lumière,* qu'il fallait attribuer ces infamies à de folles imaginations. On demande comment des paysans ignorants et grossiers ont pu s'attribuer les turpitudes que l'on reprochait aux Manichéens des siècles précédents? Comment des rustres qui habitaient des contrées sauvages ont-ils pu connaître dans toutes leurs circonstances les infamies des Cathares, des Albigeois, des Euchites, des Bulgares, etc., à moins qu'ils n'aient fait partie d'une de ces sectes de Manichéens ?

entre eux à mille abominations, pratiquaient la magie, s'obligeaient à un secret impénétrable, etc. — Serait-ce une calomnie? — Il est peut-être fâcheux pour ces religieux qu'ils n'aient guère eu pour apologistes que les incrédules et les impies, mais cela est; et ces derniers accusent Philippe le Bel d'avoir brûlé les Templiers pour s'emparer de leurs biens immenses; ils possédaient en effet plus de six mille convents ou seigneuries en 1312, et l'ordre avait été fondé en 1118. — Ne pouvant faire ici l'histoire de ce fameux procès, bornons-nous à dire qu'après la chute du royaume de Jérusalem, les Templiers répandus dans les divers États de l'empire excitèrent des séditions contre Philippe le Bel, qui fit leur procès de concert avec Clément V. Une partie des crimes dont on les accusait furent avoués par cent quarante d'entre eux, sans torture; il n'y en eut que trois qui nièrent. Le pape interrogea soixante-douze accusés à Poitiers; il était disposé à s'opposer aux poursuites et avait même écrit au roi; mais, d'après leurs aveux, Clément V consentit à ce que la procédure continuât. Cinquante-neuf, qu'on brûla, s'obstinèrent à nier, il est vrai; mais leurs dénégations en face des preuves évidentes résultant des aveux de leurs frères, du grand nombre de témoins entendus, devaient-elles être accueillies? Tous les témoins étaient-ils des scélérats, tous les commissaires nommés à Paris, Bayeux, Rouen, Troyes, Cahors, Carcassonne, Caen, etc., etc., étaient-ils des scélérats? Tous les cardinaux, évêques, inquisiteurs, officiers du roi, magistrats, docteurs, étaient-ils des hommes vendus à Philippe le Bel? Faut-il en dire autant de l'Angleterre, de l'Espagne de la Sicile et autres pays? Les incrédules ont copié Villani, l'ennemi du pape, homme irrité contre Philippe, et on a répété partout ce que les incrédules avaient dit ou écrit.

Ce procès fut l'objet d'un examen sérieux; il dura six ans. On fut convaincu de la culpabilité des Templiers; le roi ne profita point de leurs dépouilles, il demanda au Saint-Père que les biens fussent donnés à un autre ordre militaire. Le protestant Mosheim a pu dire que Clément V était avare et vindicatif, accuser Philippe d'avidité, de rancune contre l'Ordre du Temple, Voltaire a pu copier de telles assertions, mais il n'était besoin ni d'avarice ni de vengeance : par les témoignages, comme par leurs propres aveux, ils furent convaincus d'idolâtrie, d'hérésie, de pratiques infâmes; ils avaient leurs assemblées secrètes... Jacques Molay a nié les horreurs qui se passaient dans les réceptions; ne pouvait-il exister deux réceptions : l'une secrète, inconnue du grand maître; l'autre publique, selon les anciens statuts? D'après ce qui a été dit, il n'est pas surprenant que les Templiers aient eu des rapports avec les hérétiques répandus en Orient et ailleurs, qu'ils aient été par eux trompés, qu'ils aient cru adopter un christianisme réformé, qu'ils soient tombés dans l'hérésie des Gnostiques, des Valentiniens, des Manichéens, mélangée avec les antiques erreurs païennes. L'espace manque pour traiter ce sujet; mais des savants ont pensé que les Templiers étaient initiés à la doctrine secrète des sages de l'Orient. Hammer montre l'intime liaison des doctrines hérétiques avec la cosmologie des Persans, la mythologie des Syriens et des Égyptiens. D'autres rattachent les doctrines des Templiers, des Rose-croix, des Francs-maçons, avec celles des Albigeois, etc., toutes ces sectes voulaient renverser les gouvernements et la religion. Il paraît hors de doute que les Templiers crachaient sur la croix, se livraient entre eux à un acte infâme. Jésus-Christ a dit qu'il est l'*alpha* et l'*oméga;* les Gnostiques et les Manichéens di-

saient aussi que leur maître leur avait enseigné le commencement, le milieu et la fin... — Les Templiers se donnaient un baiser symbolique sur la bouche, sur l'ombilic et *in anu seu spina dorsi*, pour représenter le commencement, le milieu et la fin. Il est inutile d'exposer avec plus de détails ces turpitudes; ce qui a été dit des hérétiques, ce qu'on dira de la secte des sorciers prouve suffisamment ce dont est capable celui qui abandonne la bonne voie pour suivre l'erreur. Orgueilleux, les Templiers refusent l'obéissance aux patriarches de Jérusalem; ambitieux, ils envahissent les biens de l'Église; impies, ils se lient avec les infidèles contre les princes chrétiens; ils exercent enfin des brigandages contre ceux qu'ils étaient chargés de défendre, ils deviennent séditieux, corrompus. Ces faits connus rendent assez croyables ceux qu'ils cachaient [1].

Francs-maçons.

On ne parlera des Francs-maçons, au moyen âge, que pour citer quelques opinions sur cette association obscure... — Nicolaï pense qu'elle vient des Templiers; Barruel rattache les doctrines des Templiers et des Francs-maçons à celle des Albigeois. Hammer pense qu'ils sont plus anciens que les Templiers, que cette société peut remonter à ces astrologues qu'on a vus chassés de Rome. Il considère comme première loge des Francs-maçons cette maison de sagesse fondée au Caire à la fin du onzième siècle; il montre une grande analogie entre les symboles des Gnostiques et ceux des

1 Goerres, IIIe volume, dit qu'il ne serait pas étonnant qu'ils eussent ajouté aux vices de leur patrie ceux de l'Orient, et que, formant un ordre dans l'ordre, ils eussent conservé en secret les pratiques des Manichéens.

Francs-maçons. La croix tronquée, signe du phallus, de la clef de science, etc., est devenue, dit-il, le maillet des maçons; le serpent, c'est le cordon des Templiers et des maçons : Le soleil, la lune, étaient adorés chez les anciens; on retrouve aussi l'étoile symbolique chez les maçons; la lettre G, inscrite dans ce signe, est l'initiale de *gnosis*, et rappelle le gnosticisme des uns et des autres. On ne continuera pas d'exposer ici les rapprochements entre les Templiers et les Francs-maçons; peut-être ne sont-ils qu'ingénieux; quoi qu'il en soit, il y a parentage, comme on le verra, entre les hérétiques, les Templiers et les maçons. Comme les Templiers, ils ont leurs doctrines secrètes, leurs symboles, qui tirent leur origine des fausses religions de l'antiquité; comme les hérétiques, plusieurs maçons osent, au dix-neuvième siècle, se dire les vrais disciples du Christ, dont ils respectent peu les dogmes. Tous les cultes leur sont assez indifférents, la plupart n'en professent aucun; leur théisme vague reconnaît l'existence d'un grand architecte de l'univers; ils admirent la morale évangélique, mais la plupart n'en sont pas moins très-immoraux : on le répète, c'est de la franc-maçonnerie moderne qu'on parle ici par anticipation, celle du quinzième siècle n'est pas connue, ou mieux, nous le pensons, n'existait qu'à l'état d'embryon. Il en sera parlé plus amplement ailleurs. Disons encore, par anticipation, que s'ils se prétendent les vrais disciples du Christ, l'Église les rejette de son sein. Clément XII et Benoît XIV ont condamné cette association qui doit être toute moderne.

Albigeois.

Les Albigeois, ces manichéens de Bulgarie, qui infestèrent le Languedoc à la fin du douzième siècle, quoique

poursuivis et rigoureusement châtiés, enhardis par les désordres du clergé, osèrent l'attaquer dans tout ce qui établissait sa considération ; le peuple passant du mépris pour les prêtres à celui de la religion, le résultat fut la propagation de l'hérésie des Albigeois. Ces derniers supposaient que Dieu ayant produit Lucifer, celui-ci s'étant révolté, il avait été chassé du ciel : ainsi expulsé, il fit le monde visible et matériel sur lequel il règne ; Dieu produisit alors un second fils, Jésus-Christ, pour rétablir l'ordre... — Rien de nouveau, comme on le voit, c'est toujours le *manichéisme*.

Les Vaudois, disciples de Pierre Valdo, se réunirent aux Albigeois et aux Henriciens ; au quinzième et au seizième siècle, ces Vaudois furent confondus par le peuple avec les sorciers.

Ainsi donc se retrouvent partout au moyen âge, dans les hérésies formées du druidisme et des vieux cultes idolâtriques mélangés avec le christianisme, la doctrine des deux principes, les assemblées nocturnes, les sacrifices sanglants, les enfants égorgés servant aux opérations magiques, des dissolutions qui font frémir, l'eucharistie profanée, enfin des pratiques si horribles, que tout a paru incroyable lorsque les procès de sorcellerie ont révélé des faits semblables.

Les faits magiques mieux connus seront moins niés.

Si les lois civiles et religieuses punissaient les faits magiques, il n'en faut pas conclure que la réalité de tous, sans exception, fut admise ; plusieurs, on l'a vu, étaient considérés comme étant, non ce qu'on appellerait aujourd'hui des hallucinations naturelles, mais des illusions diaboliques ; le paragraphe suivant le prouvera. Cependant des témoignages très-recomman-

dables ayant renversé le scepticisme de plusieurs, on reconnut qu'il y avait conformité entre les hérétiques et les sorciers; que si les premiers ont des assemblées réelles, celles des derniers peuvent bien ne pas être imaginaires. Au douzième siècle, Gervais de Tilbury affirme, comme chose que nul ne nie, la transformation des sorcières en chats : « On voit, dit-il, sur leur corps les traces des blessures qu'elles ont reçues. » — Au même siècle, Alain de Lille, surnommé *le docteur universel*, parmi les étymologies qu'il donne du nom de catharins, cite celle qui le fait dériver de *catto*, parce que, dit-il, Satan leur apparaît sous la forme de chat, *cujus posteriora osculantur*. (Alanus, *Contr. hæret.*, I, 63.)

Le pape Jean XXII ordonne une enquête contre les magiciens, qui se servent, dit-il, de miroirs et d'images qu'ils consacrent à leur manière; placés en cercle, ils invoquent les démons et tâchent par des sortiléges de tuer ou de faire mourir de langueur; ils font entrer ces mauvais esprits dans un cercle ou dans un anneau, et les interrogent sur l'avenir ou sur les choses secrètes, ils prétendent ainsi faire mourir par des paroles ou pouvoir guérir. — Dans une autre lettre à l'évêque de Rié, il se plaint d'avoir été lui-même l'objet de leurs attaques; il possède trois images que l'on avait percées avec des aiguilles, en prononçant certaines formules d'invocation et qui étaient destinées à le faire mourir.

Quelques prêtres et des évêques furent eux-mêmes accusés d'avoir prêté hommage à Satan et de s'être entretenus avec lui. — Au treizième siècle, le cardinal Godin ordonne de la part du souverain pontife, à l'inquisiteur de Carcassonne, de faire une enquête contre les magiciens qui, sacrifiant aux démons, font avec eux un pacte, et profanent le baptême en baptisant certaines figures ou certains objets; il faut, étant assisté

des évêques, procéder contre eux comme on procède contre les hérétiques.

Les faits de magie devinrent plus fréquents, il s'y présentait de ces choses étranges, abominables, que l'on retrouvera dans tous les procès des siècles suivants. Le fameux jurisconsulte Barthole, consulté par l'évêque de Novare relativement à une sorcière, répondit, qu'ayant renoncé au Christ et au baptême, foulé la croix aux pieds, adoré les démons, ensorcelé des enfants, il fallait la condamner au feu, à moins qu'elle ne se repentît. Il le décide ainsi d'après la Bible, le droit canonique et le droit romain. (V. Goerres, III, p. 49 et suiv.)

Quoique le moyen âge soit considéré comme une époque de crédulité, il est pourtant certain qu'on rejetait alors beaucoup de faits merveilleux admis ensuite dans les siècles postérieurs plus éclairés sur ce sujet. Ainsi on a vu le concile d'Ancyre nier le transport réel des sorcières sur des bêtes, et décider qu'il y a *illusion* diabolique. — On rappelait, d'après un ancien récit, que saint Germain, entrant un jour dans une maison, trouva la table servie pour une assemblée de sorcières; à l'heure dite, il arriva en effet une foule d'hommes et de femmes des lieux circonvoisins et bien connus; mais le saint, qui reconnaît la *piperie* du diable, ordonne à tous ces convives de rester, et charge quelqu'un d'aller dans les maisons de ceux dont ils avaient pris la ressemblance, et tous, assure-t-on, furent trouvés dans leurs lits. Alors il força les démons d'avouer qu'ils trompaient ainsi les hommes. — Saint Philastrius, évêque de Bresse au quatrième siècle, pensait que la question des incubes est une fable païenne. — Saint Jean Damascène, au huitième siècle, parlant des dragons qui, selon les Sarrasins, se chan-

geaient en hommes pour enlever les femmes et copuler avec elles, traite d'ignorants ceux qui racontent les voyages des sorcières par l'air, lesquelles, malgré serrures, verrous et portes fermées, font mourir les enfants en suçant leur sang : quoique les uns aient prétendu l'avoir vu, et d'autres le tenir de l'aveu de ces femmes, il n'en croit rien. Si elles entraient les portes fermées, avec leur corps ou même en esprit seulement, Jésus-Christ n'aurait rien fait de plus ; affirmer, dit-il, qu'elles vont en âme seulement, meurent et ressuscitent, c'est dire qu'elles font très-souvent ce qu'il n'a fait qu'une fois lors de sa passion ; ce sont des prétentions des hérétiques pour séduire les simples, poursuit saint Jean Damascène (*De draconibus et strygibus*).

Saint Agobard, évêque de Lyon, *De grandine et tonitruis*, au neuvième siècle, dit que nobles et vilains, citadins et villageois, vieux et jeunes, presque tout le monde, croient que certaines gens peuvent faire tonner et grêler, disant que c'est un temps artificiel produit par les sorciers [1]. Malgré les affirmations de ceux qui citent le temps et le lieu, il le nie ; car ce serait attribuer aux hommes ce qui n'appartient qu'à Dieu... — Quant aux poudres que Grimoald, duc de Bénévent, était accusé d'avoir fait jeter dans les prés et les fontaines pour empoisonner le bétail, quoiqu'il ait vu les accusés, et qu'ils lui aient déclaré s'être servis de cette poudre, il les traite d'*insensés*. « Comment pourrait-il se faire, dit-il, qu'il y eût une poudre qui fît mourir les bœufs et qui épargnât les autres animaux ? » — On voit un jour, à Lyon, trois hommes et une femme descendre d'un navire aérien ; on s'assemble autour d'eux, on les menace. On voulait les lapider, et on l'eût fait

1. On se rappelle sans doute les *fulmina fatidica* de l'antiquité.

sans l'intervention d'Agobard, qui n'y vit sans doute qu'une illusion diabolique.

Jean de Salisbury, déjà cité, parlant du transport, par l'air, des sorciers, des assemblées, des festins, de Satan qui y préside, des enfants coupés par morceaux, etc., attribue le tout à un aveuglement causé par le démon, qui trompe les gens simples qui le croient. Le meilleur moyen de ne pas croire à ces folies, c'est de se tenir attaché fermement à la foi chrétienne.

Le *Fortalitium fidei*, composé, en 1459, par un Franciscain, regardait encore comme des illusions ces prétentions de femmes qui disent s'assembler dans des lieux déserts, y trouver un sanglier qu'elles entourent avec des flambeaux, *osculantes eum in anu suo*. (*Fortalit. fidei*, l. V.)

Il serait oiseux de grossir ainsi la liste des gens qui refusaient de croire parce que les faits, trop peu connus d'eux, répugnaient à leur raison ou à leur foi; mais les faits qu'ils niaient seront reconnus et constatés dans les siècles suivants, malgré les causes qui s'y opposeront, tandis que d'autres viendront exhumer les systèmes païens pour les expliquer.

Tendance d'un retour aux doctrines de l'antiquité païenne.

La doctrine de l'intervention des esprits va trouver des sceptiques, et l'esprit humain prélude à une réforme. Au douzième et au treizième siècle, le commerce de l'Occident avec l'Orient portait déjà ses fruits. — Avant de poursuivre, on doit rappeler le grand événement dont l'influence nous fait encore aujourd'hui sentir ses effets divers. — Au huitième siècle, Charlemagne s'efforça de rétablir les écoles; ce mouvement

intellectuel eut peu de succès; mais lorsque les Arabes eurent vaincu l'Asie et l'Afrique, ils traduisirent les anciens philosophes; Aristote surtout fut admiré, et sa philosophie eut beaucoup de disciples. Les califes fondèrent diverses académies, où les différents systèmes philosophiques furent discutés et commentés selon la méthode d'Aristote, dont les théories furent acceptées. Il y eut des péripatéticiens, des alexandrins, des sceptiques, et même des éclectiques. Les philosophes arabes s'appliquèrent surtout à la médecine d'incantation, à l'alchimie, à l'astrologie, etc. — Le grand mouvement des croisades communiqua enfin tous les systèmes philosophiques à l'Occident. Depuis l'époque où les derniers alexandrins s'étaient réfugiés en Perse, un petit nombre de personnes, dans tout l'Occident, connaissaient les systèmes antiques. Mais, à partir du douzième et du treizième siècle, la philosophie païenne vint, avec ses doctrines diverses, renouveler les discussions ; et, les vieilles superstitions, comme on l'a dit, s'accréditant et se propageant, bientôt naîtra le libre examen et la tendance à donner une explication naturelle de phénomènes considérés jusque-là comme surnaturels. Tandis que les uns expliqueront le merveilleux physiquement, d'autres, livrés au mysticisme alexandrin, opéreront ce monstrueux assemblage de rêveries cabalistiques, de théurgie et de christianisme qu'on a déjà remarqué dans les hérésies. Les explications physiques viennent établir partout la croyance à l'existence des faits qu'on eût été tenté de nier : on peut admettre encore, il est vrai, ou rejeter l'intervention des esprits ; mais on croit généralement à des phénomènes naturels merveilleux ; on pense que des fous prédisent l'avenir, que certains individus voient naturellement les choses cachées, que des songes

se vérifient, qu'on peut guérir avec des paroles, que d'autres peuvent maléficier par le regard, etc. On peut croire tout cela et différer d'opinion sur les causes, c'est-à-dire les expliquer comme Épicure et Lucrèce.

Avicenne, au dixième siècle, et Averrhoës au douzième, avaient ressuscité les extravagances des vieux matérialistes. Avicenne, comme ses maîtres, accordait à l'âme le pouvoir de faire des prodiges. Certaines âmes, s'élevant au-dessus de la matière, pouvaient guérir les malades à distance, mouvoir les objets, faire tomber la pluie, maléficier, etc.... Rapportant à l'imagination tout ce que d'autres considéraient comme surnaturels, Avicenne pensait qu'elle peut terrasser un taureau, et qu'on l'a vu, chez des poules victorieuses d'un coq, leur faire pousser un éperon. C'est, dit-il, parce que la nature obéit aux pensées.

Le médecin arabe Averrhoës, ce grand admirateur d'Aristote, ce blasphémateur de toutes les religions, enseignait, contrairement à la doctrine chrétienne, qu'une même intelligence anime tous les hommes; il rejetait l'existence des démons et niait qu'il existât des esprits séparés d'un corps. « On doit voir tout ce que la nature a fait, disait-il, sinon son travail serait vain... L'imagination se forme des apparences de diables, qu'elle transmet aux sens; puis on croit voir et entendre ce qu'on a imaginé... » Non moins opposé à la saine doctrine sur la certitude des faits surnaturels, il soutenait que tout ce qu'on en dit « n'est ni constant ni prouvé... N'étant pas vraisemblable, on doit le regarder comme faux : pour s'assurer si une chose est vraie, il faut voir si le bon sens l'admet. On ne croit pas des témoins qui attestent des choses invraisemblables, etc... » —Averrhoës aurait eu cent fois raison si le bon sens voyait tout et si l'invraisemblable n'était

jamais vrai; mais le bon sens juge mal ce qu'il ignore, et l'invraisemblable n'est souvent que trop vrai.

Les philosophes de cette catégorie soutenaient tous que, ne pouvant argumenter que sur les substances tombant sous les sens, les apparitions d'esprits n'étaient pas un sujet sur lequel on pût raisonner, et ils les rejetaient comme chimériques. D'autres avouaient la possibilité de l'existence des esprits, mais niaient qu'ils pussent revêtir un corps... D'autres disaient : « Nous les nions, parce que nous ne les avons jamais vus; » d'autres enfin pensaient que tout ce qu'on racontait des spectres dérivait des influences célestes, et concluaient de là que les pratiques magiques venaient des causes occultes des astres; mais que la magie, en tant que diabolique, était vaine et fausse. Aristote, disaient-ils, ne doutait pas, ainsi que son école, qu'il y eût des charmes; et ce qui pourrait faire penser qu'il admettait ce qu'on a dit des démons, c'est qu'il les a mis au nombre des animaux. Mais évidemment il s'est trompé; s'ils étaient des animaux, ils seraient visibles, palpables : on n'en voit pas, donc ils n'existent pas; et si on les voit, ils sont naturels. — Tous ces péripatéticiens pensaient que les devins prédisaient par une vertu naturelle, qui, ayant besoin d'excitation, pouvait être due à des exhalaisons terrestres... Certaines pierres, certaines plantes, etc., pourraient aussi donner cette vertu; n'est-ce point une semblable influence, disaient-ils, qui agit sur les oiseaux et les reptiles, qui présagent aussi l'avenir?... — Jusqu'aux quinzième et seizième siècles, où nous verrons les doctrines de l'antiquité païenne et ses pratiques impies se multiplier et prendre un développement capable d'effrayer les populations et d'alarmer l'autorité, qui sévira contre les coupables, des doctrines comme

celles d'Avicenne et d'Averrhoës eurent cependant peu de partisans.

Roger Bacon et autres adoptent les systèmes matérialistes.

Un moine franciscain, Roger Bacon, surnommé le Docteur admirable, dès le treizième siècle, paraît non-seulement avoir lu, mais avoir adopté les systèmes matérialistes des païens; il croit à la plupart des phénomènes merveilleux, et surtout à l'astrologie judiciaire, qu'il professe, à l'alchimie et à la baguette divinatoire; mais il explique tout physiquement, et accuse d'ignorance ces dévots qui attribuent à Dieu ou au diable les faits dont ils ne peuvent rendre raison. Son traité *De secretis operibus artis et naturæ et de nullitate magiæ* dut le faire passer pour un homme admirable à certains esprits amoureux du progrès et des nouveautés; mais d'autres l'accusèrent d'attribuer trop de pouvoir à la nature, et, sous le nom de secrets naturels, de pratiquer la magie; il se livrait à l'astrologie, science des plus chimériques aux yeux de la raison, et qui forçait quelquefois ses détracteurs à y voir l'intervention de Satan. Roger Bacon s'occupait d'alchimie, mais les théologiens distinguaient les cas où elle était permise de ceux où elle était illicite. Un alchimiste, se livrant à son insu à des pratiques diaboliques, devenait ainsi souvent magicien sans le savoir. — L'opérateur croyait le tout naturel, parce que le démon sait cauteleusement se cacher sous l'apparence des lois physiques... Mais l'alchimiste était bientôt amené à lier commerce avec l'esprit malin, qui ne se dévoilait complétement que lorsqu'il l'avait séduit.

Bacon avait profité de ses lectures des matérialistes païens. Les apparitions d'esprits, les bruits insolites,

sont expliqués, selon lui, par les erreurs de la vue, par les illusions d'acoustique... « Si quelques-uns prédisent et connaissent les choses cachées, c'est, dit-il, parce que les hommes diffèrent beaucoup entre eux moralement et physiquement, parce qu'il y a différence très-grande aux *entendements*. Ils devinent et voient les secrets par conjecture ou par perspicacité d'esprit; le vulgaire les nomme *prophètes*... Des enfants font des choses admirables, comprennent les conclusions et les réduisent en principes : il n'est donc pas incroyable que certains hommes, par vivacité d'esprit, connaissent l'avenir et voient les choses occultes; par le raisonnement, ils prévoient les effets dérivant de telle ou telle cause, comme le médecin qui révèle le passé et prédit l'infirmité future; si on ne le savait médecin, on le croirait prophète... — Certaines maladies empêchent certaines opérations, mais donnent à l'homme le pouvoir d'en faire d'autres... Voilà pourquoi les furieux prédisent l'avenir et découvrent les choses cachées. » (*Des opérat. de l'âme.*)

« On croit vulgairement, dit-il (*Opérat. des mauv. esprits*), que les furieux sont possédés des malins esprits, qui leur font faire des merveilles. » Il examine cette double question, et dit que la foi seule le décide ainsi, mais non la raison... Si les furieux prédisent, si un homme monte sans échelle, s'il engendre des grenouilles et des insectes sur tout un pays comme les magiciens d'Égypte, ces choses ne provenant pas de Dieu, viennent encore moins de la nature..., il faudra donc les attribuer aux mauvais esprits...; mais n'est-ce pas sottise de croire qu'une vieille sorcière puisse, en conjurant le démon, le faire agir, et que le Seigneur le permettra sans motif, afin d'assujettir celle-ci au démon?

Rien de réel dans les illusions magiques. Ceux qui se vantent de faire apparaître un veau et un fleuve en pleine terre sont des fourbes; ils feraient, si cela était, des gains énormes; mais Bacon n'a pu obtenir ni par prière ni par argent qu'on le fît devant lui. Cela se pratiquait devant d'autres, car on trompait les spectateurs... Il a parlé à ceux qui affirmaient avoir vu ces choses, mais c'était mensonge ou ouï dire... — Les possessions attribuées aux mauvais esprits sont une passion furieuse que les remèdes peuvent guérir... On a vu des prodiges dont les savants ont rendu raison... — Néanmoins Bacon ne nie point que Dieu puisse faire des miracles, ni qu'il permette aux démons de faire des choses merveilleuses avec les magiciens pour l'aveuglement des uns et le salut des autres: — « mais il n'a fait et ne permet telles bourdes... Si les divinateurs, malfaiteurs et misérables vieilles affirment et confessent avoir fait des cas épouvantables, il ne faut ajouter foi à telles personnes, car elles ne l'ont pas fait, quoiqu'elles le pensent... Les œuvres des magiciens ne sont que déceptions ou illusions, etc. »

Ainsi s'exprimait, au treizième siècle, ce moine anglais, contemporain de saint Thomas, ce Franciscain né un siècle et demi avant Gerson. Tout ce qu'il a dit des possessions, de la divination, de la magie et des sorciers a été répété pendant cinq siècles après lui et l'est encore. Est-ce donc cette philosophie qui a fait surnommer Bacon le *docteur admirable?* Serait-ce parce qu'il aurait le premier émis des idées matérialistes anciennes qui parurent neuves à ses contemporains? Ces sentiments prouvent-ils une supériorité d'intelligence sur eux et qu'il ait possédé des connaissances qui leur étaient étrangères? — On se réserve d'examiner cette question. Il est constant que toutes les

nouvelles doctrines léguées par le paganisme ne trouvaient alors que trop de partisans. Albert le Grand, qui avait voué une sorte de culte au péripatétisme, attribuait, dit-on, lui-même aux pierreries des vertus semblables à celles de l'aimant; il croyait à l'influence des astres, ce qui a suffi pour qu'on lui attribuât faussement un recueil de secrets superstitieux indigne de lui, et que l'on croit avoir été composé par un de ses disciples, *Henricus de Saxonia*. Quoi qu'il en soit, au treizième siècle on adoptait déjà les vieilles idées matérialistes du siècle de Pline, renouvelées d'Aristote, sur les vertus des plantes, des animaux et des pierres. Cueillies sous tels signes, telles plantes acquéraient des vertus prodigieuses, il en était de même des minéraux. Telle pierre faisait éviter des dangers, telle autre causait le succès des entreprises. On interprétait naturellement les songes, et on devinait l'avenir; on découvrait l'auteur d'un larcin. Tout, dans la nature, se meut vers son semblable, disaient les philosophes : la chair d'un animal stérile rend stérile...; la langue du chien excite la loquacité, etc., etc. — On a vu dans Pline et Lucien de telles extravagances philosophiques; on les connaîtra mieux encore au seizième siècle.

Il nous reste à exposer la doctrine des docteurs de l'Église sur le pouvoir et l'action des esprits sur la magie, etc., pendant le moyen âge.

CHAPITRE IV

Doctrine de l'Église sur les phénomènes attribués aux démons par les spiritualistes, et à des causes physiques par les nouveaux matérialistes. — Explications des opérations de Satan dans cette période. — Saint Thomas. — Explication des apparitions par saint Thomas. — Le même, des superstitions. — Le même, des phylactères. — Le même, des songes. — Le même, magie bienfaisante. — Le même, maléfices. — Le même, guérisons. — Le même, de l'âme et de ses puissances. — Le même, copulations diaboliques. — Réflexions.

Doctrine de l'Église sur les phénomènes attribués aux démons par les spiritualistes, et à des causes physiques par les nouveaux matérialistes.

Les trésors philosophiques de l'antiquité, ignorés presque généralement jusqu'au douzième siècle, modifieront-ils, quand ils seront connus, la doctrine de l'Église sur les démons? Cette doctrine, au fond, reste immuable; et si elle acquiert quelques développements, ce n'est point à la philosophie matérialiste qu'elle les doit, mais aux faits, qui, plus nombreux, permettront de les mieux observer. Ce qui venait de Dieu resta invariable comme lui; ce qui pouvait être du domaine de la science était livré aux discussions. Les démons ont-ils un corps d'air? Quelques Pères des premiers siècles le pensaient, d'autres ne le pensaient pas. — C'étaient de purs esprits. Cette dernière opinion, adoptée bien avant saint Thomas et professée par ce docteur, est restée un point doctrinal dans l'Église.

Explications des opérations de Satan dans cette période.

La révélation n'eût-elle point appris qu'il y a des esprits, la raison eût montré qu'il existerait dans la grande chaîne des êtres une lacune entre Dieu et l'homme, si la hiérarchie des intelligences spirituelles ne la comblait. Ce dogme est donc logique, loin d'être ridicule; mais que les esprits les plus rapprochés de l'homme soient unis ou non à un impondérable, c'est une question de pure curiosité et probablement insoluble.

Saint Thomas.

La doctrine qu'on va rapporter très-substantiellement ici est celle de saint Thomas et de l'Église.

L'ange, dit le saint docteur, est un être spirituel; quoique incorporel par rapport à nous, il semble être corporel relativement à Dieu... — On dit que sa substance est mobile, mais son mouvement, c'est *comprendre et vouloir*... — Quoiqu'il ne puisse être contenu dans un lieu, il est cependant circonscrit comme substance...; quoiqu'il n'ait ni forme ni matière, il a *l'acte et la puissance*[1]... (1ª *q.* XLVII.) — N'ayant point de corps, ce n'est point par les choses sensibles qu'il connaît. (1ª *q.* L.)

Les anges prennent quelquefois un corps pour converser familièrement avec l'homme; il n'est uni à eux ni comme à un moteur, ni comme à une forme, c'est de

1. Consulter le Lexique des termes scolastiques qui se trouvent dans la *Somme*. Ce qui est nécessaire pour ceux qui veulent connaître les auteurs du moyen âge.

l'air condensé par une vertu divine ; ils n'accomplissent pas les fonctions vitales dans ce corps d'emprunt, ils semblent marcher, agir, parler comme l'homme vivant, quoique cela ne soit pas ; ils ne prennent un corps que pour manifester leurs œuvres d'esprit, ce n'est pas leur figure. (1ª *q*. LI.)

L'ange n'occupe un lieu que par contact virtuel, sa substance incorporelle le contient, mais n'y est point contenue... quant au lieu et à l'étendue, l'ange est indivisible. (1ª *q*. LII.)

Les démons occupent deux lieux d'action : l'enfer pour subir leurs peines, l'air ténébreux pour tenter l'homme. (1ª *q*. LXIV.)

Saint Thomas établit, non-seulement d'après les docteurs, mais encore d'après les philosophes, que la matière obéit à la volonté de l'ange... Il n'en faut pas conclure, dit-il, que toute la matière visible lui obéisse constamment ; à Dieu seul appartient d'en disposer comme il lui plaît.

Il explique cette action... La nature corporelle, dit-il, peut être mue immédiatement par la nature spirituelle ; ainsi les anges peuvent mouvoir la matière, comme l'âme meut le corps ; leur pouvoir est même moins restreint, car la vertu motrice de l'âme n'est jointe qu'à un seul corps qu'elle anime, et par la médiation duquel il lui est possible d'en mouvoir d'autres, tandis que le pouvoir de l'ange, n'étant point attaché à un corps unique, s'exercera sur tous les corps, qu'il peut mouvoir localement... On sent que ce qui est possible à une puissance inférieure l'est, *à fortiori*, à celle qui lui est supérieure, et que cette dernière doit même la surpasser.

Comme l'intelligence l'emporte sur les sens pour connaître les choses sensibles, de même l'ange sur-

passe infiniment les agents corporels pour agir sur la matière.

Les esprits, dit saint Thomas, n'ont ni la concupiscence ni la colère, ils ont ce qu'on appelle la *volonté*... Les qualités inhérentes à la nature des anges déchus sont encore entières et éclatantes, leurs connaissances n'ont été ni enlevées ni diminuées.

Outre leurs lumières naturelles, ils ont quelquefois des révélations des bons anges, auxquels, (quoiqu'ils diffèrent avec eux de volonté), ils ressemblent par conformité de nature intellectuelle. Ils connaissent aussi par leur longue expérience; mais celle-ci n'a rien qui vienne des choses sensibles.

Saint Thomas demande si l'ange peut faire des miracles, question qui s'applique aussi aux démons.

Les miracles appartenant à l'ordre surnaturel, dit-il, Dieu seul peut en opérer... Lancer une pierre en l'air sans qu'elle retombe serait un miracle, puisque d'après les lois physiques elle doit retomber, et que Dieu seul peut les violer. L'ange fait des miracles en ce sens que les lois naturelles n'étant pas toutes connues, il peut opérer selon des lois inconnues des actes qui dépassent les forces humaines; c'est un miracle, mais seulement par rapport à nous; ainsi les magiciens de Pharaon opéraient par puissance diabolique[1]; en se servant d'éléments matériels invisiblement transportés d'un lieu à un autre; ils pouvaient faire ainsi tout

1. Les magiciens de Pharaon pouvaient faire des miracles par la médiation du démon, non en créant les substances, mais en les transportant invisiblement avec célérité. — Soutenir en l'air un caillou peut se faire sans violer les lois de la gravitation, puisque la puissance du démon peut l'y soutenir et faire invisiblement ce que l'homme fait d'une manière visible.

ce qui se fait visiblement dans le monde. (1ª *q.* CX et CXIV.)

Les démons peuvent-ils changer la volonté de l'homme? — Dieu seul le peut; le démon ne le pourrait qu'en excitant nos passions, en usant des moyens de persuasion... L'inclination volontaire vient de Dieu, mais notre volonté pouvant être influencée par les objets extérieurs, nul doute qu'un esprit ne puisse agir indirectement sur notre volonté. (1ª *q.* CXI[1].)

Explication des apparitions par saint Thomas.

Les esprits peuvent-ils agir sur l'imagination, sur les sens? Ce n'est pas douteux, et c'est un des grands moyens employés pour tenter l'homme. Ils causent des apparitions, dit saint Thomas, par la voie des esprits animaux et par le mouvement des humeurs... Après l'action des objets extérieurs sur nos sens, leur impression, subsistant encore, se grave dans la mémoire pour réagir ensuite sur les sens... — L'apparition a lieu de la même manière que si le principe sensitif subissait l'action d'un objet extérieur, et le mouvement des esprits se produira même durant la veille. Comme on le voit chez les frénétiques, les bons et les mauvais esprits peuvent produire un tel effet, quelquefois avec aliénation, d'autres fois sans aliénation des sens.

Ils peuvent agir sur l'homme, soit par un acte extérieur qui frappe ses sens, soit par un acte intérieur qui modifie ses esprits et ses humeurs : un malade, par exemple, trouve amer tout ce qu'il mange quoique ce

1. Le démon peut faire ici ce que ferait un homme, et infiniment mieux, agir comme substance sur le cerveau, agir sur le sang, ralentir ou précipiter la circulation, agir enfin sur les nerfs et les organes, et par là exciter les passions.

soient les mêmes aliments, car il n'y a de changement que dans les organes du goût. Les esprits opèrent de même, puisqu'ils ont pouvoir d'agir sur l'organe lui-même, ou par un objet matériel extérieur. — Ainsi saint Thomas entend que les esprits pourraient causer dans les sens les mêmes effets qu'y causeraient les objets, ou présenter les objets eux-mêmes aux sens; leur pouvoir sur la matière le permettant ainsi. (1ª q. CXI; 2ª q. CLXV.)

Les apparitions des morts se font quelquefois par l'opération des anges ou des démons. (1ª q. LXXXVII.) Ces derniers feignent d'être les âmes des morts pour tromper. (1ª q. LXXXIX.)

Il examine la question de savoir si le démon connaît nos pensées : — il les connaît de deux manières, dit saint Thomas, par l'acte extérieur, par les changements les plus imperceptibles[1] qui s'opèrent dans notre corps; comme un médecin connaît l'état d'un malade par son pouls..., ils connaissent, dit saint Augustin, non-seulement les pensées exprimées, mais celles qui sont

1. « D'après une loi fondamentale de l'union de l'âme et du corps, dit Charles Bonnet, t. XVI, p. 197 et suiv., quand certaines fibres sont ébranlées, l'âme éprouve certaines sensations; cet ébranlement a toujours lieu, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opère dans le cerveau, siége des opérations de l'âme; soit qu'il provienne de l'action même des objets. L'imagination et la mémoire dépendent de l'organisation du cerveau; le rappel de telle ou telle idée dépend de la reproduction des mouvements des fibres sensibles appropriées à ces idées. » — Ceci expliquerait comment le démon inspire les pensées. Voici comment il peut les voir : — « Si les mouvements du cerveau, dit le même auteur, t. XVII, p. 2, répondent constamment dans l'âme à certaines idées, ces mouvements seront des signes naturels des idées qu'ils excitent, de sorte qu'une intelligence qui pourrait observer ces mouvements dans le cerveau y lirait comme dans un livre. » — Mais Dieu s'est réservé de permettre cette lecture aux esprits, quand et à qui il lui plaît.

simplement conçues, quand quelques signes extérieurs se manifestent dans les corps... — Comment cela se fait-il? On l'ignore... Un homme ne lit pas les pensées d'un autre, attendu que deux choses s'y opposent, la grossièreté de la matière et la volonté qui cache son secret; le premier obstacle n'existe pas pour les esprits. (1ª *q*. LIV et LVII.)

S'il nous est impossible de bien comprendre comment les modifications imperceptibles qui ont lieu dans l'organisme peuvent manifester les pensées, il est une chose plus facile à concevoir : c'est la connaissance parfaite qu'a le démon des pensées qu'il suggère.

Le même, des superstitions.

Saint Thomas, après avoir défini les superstitions, dit qu'elles procèdent toutes d'un pacte exprès ou tacite avec le démon; il en décrit les espèces : c'est l'idolâtrie, les divinations, les guérisons, etc. — Toute divination vient du démon. Invoqué expressément ou tacitement, celui-ci révèle l'avenir par divers moyens que saint Thomas expose : apparitions, prestiges, songes, paroles entendues, marques ou signes se manifestant dans les objets inanimés, inspection des astres, mouvement des animaux, vol des oiseaux, etc. Il examine ce qui peut être licite ou illicite dans ces pratiques. La divination des événements fortuits par l'astrologie vient du démon; la destinée de l'homme n'est pas soumise aux astres... Le cri des oiseaux, à moins qu'il n'annonce un changement de température, ne peut faire connaître une chose fortuite : donc cette divination est illicite comme venant du démon.

L'art notoire, ce moyen d'acquérir une science par des pratiques qui n'ont aucune vertu pour faire obte-

nir ce résultat, est illicite... Comme le démon ne peut rendre l'ignorant tout à coup savant, c'est lui-même qui intervient et répond; il pourrait cependant rendre l'intelligence plus apte à concevoir.

« Lorsqu'on voit certains effets se produire, dit saint Thomas, il faut observer si cela peut se faire naturellement, ce serait licite; s'il en était autrement, ce serait illicite, car il s'ensuivrait que les moyens employés ne peuvent être regardés comme causes, mais seulement comme signes. »

Ainsi les observances pour connaître l'avenir sont des superstitions; n'étant point des causes, mais des signes qui ne sont ni divins ni établis par autorité divine, mais par la vanité des hommes et par l'opération d'esprits qui s'efforcent de les séduire : ce sont enfin des restes de l'idolâtrie... Saint Thomas excepte les signes diagnostiques des maladies.

Ces observances, dit-il, ont commencé à se réaliser par hasard; les hommes ensuite s'y sont attachés, car les illusions diaboliques les ont réalisées. (2ª *q.* XCV, XCVI.)

Le même, des phylactères.

Les Gentils suspendaient à leur cou des phylactères; les chrétiens crurent pouvoir les remplacer par des versets de la sainte Écriture. Saint Thomas, qui n'ose précisément les défendre, dit qu'il serait mieux de s'en abstenir... Il faut se défier des mots inconnus, se garder qu'il n'y ait des choses vaines, car l'effet ne pourrait venir de Dieu... Outre le signe de la croix, il peut y avoir des caractères inscrits, on a pu mettre son espoir dans la manière de les écrire ou de les attacher.— « Si on invoque le nom de Dieu, dit-il, si on

attend tout de son secours, ce serait licite; sinon, il y aurait vaine observance. On peut porter sur soi des reliques par une pieuse confiance, mais cette sainte pratique serait illicite si on mettait sa confiance dans des choses vaines, dans la forme du reliquaire, par exemple. »

Le même, des songes.

« La divination par les songes est divine ou naturelle, et alors très-licite; mais elle peut venir aussi du démon, il faut donc examiner... »

C'est la question de discernement dont le saint docteur veut parler ici, question qui est du domaine de la théologie...

Le même, magie bienfaisante.

Saint Thomas se fait cette objection : Pourquoi ne pourrait-on se servir des démons pour faire du bien à soi ou aux autres?

« Les démons ne sont pas soumis à l'homme, dit-il; lorsqu'ils établissent un commerce exprès ou tacite avec lui, leur but, c'est de nuire soit à son corps, soit à son âme; il semble que l'homme lui intime des ordres, mais c'est une imposture... Il faut donc fuir cet ennemi, qui fait à l'homme une guerre acharnée... — Dieu s'en sert, dira-t-on... — Dieu dispose comme il lui plaît de ses créatures, comme il veut et quand il veut; elles sont les instruments de sa volonté. Mais l'homme n'a aucune puissance sur les démons; il ne peut que tomber dans le péril avec un adversaire aussi redoutable. »

Le même, maléfices.

« Quelques-uns disent que le maléfice n'est que dans l'imagination, dit saint Thomas, et qu'on traite de maléfices des effets très-naturels dont les causes sont occultes... L'Église, continue saint Thomas, nous atteste la grande puissance des démons sur les corps et sur l'imagination de l'homme, quand Dieu le permet : c'est de là que viennent les prodiges des magiciens. » Cette opinion, que les maléfices sont naturels, a pour origine le manque de foi et l'incrédulité..., ajoute-t-il ; car les impies croient que les démons existent seulement dans les opinions du vulgaire, qui leur impute ses frayeurs imaginaires...

Le même, guérisons.

« Rien ne s'oppose, dit saint Thomas, à ce que, par art diabolique, on ne puisse guérir plus promptement que ne le ferait la nature seule ; » pourtant rien là de miraculeux, puisqu'on voit la science obtenir cet effet... Il ne pense pas, toutefois, que le démon puisse faire des guérisons subites, quoiqu'il puisse presque subitement produire plusieurs autres effets. — Après avoir dit que les remèdes opèrent comme instrument, la nature étant le principal agent, etc., que dès lors les démons ne peuvent guérir lorsque les forces sont éteintes, etc., il dit que, la guérison fût-elle opérée subitement, ce ne serait point encore un miracle, puisque le démon opérerait avec le secours des causes naturelles.

Saint Thomas avoue ailleurs que souvent plusieurs prodiges des magiciens ressemblent à ceux des serviteurs de Dieu.

On verra en effet que l'instantanéité, caractère des guérisons divines, est très-rare dans celles qui sont diaboliques. Cependant ces dernières pourraient paraître instantanées sans l'être en effet. 1° Si le mal est causé par le démon, il cesse aussitôt qu'il se retire. 2° Avant l'opération curative, qui peut consister en un geste, en une parole, le démon a pu quelquefois d'avance préparer la cure... Comme il devine les pensées, et surtout comme il les suggère, avant que son guérisseur n'ait entrepris sa cure, il a pu la commencer. Ce n'est pas, au reste, le lieu de traiter ce sujet, qui recevra ailleurs quelque développement.

Le même, de l'âme et de ses puissances.

On regrette de se voir contraint d'être si bref en traitant un sujet si ardu, développé si largement par l'Ange de l'école : c'est dans la Somme de saint Thomas qu'il faut lire ce que cet illustre et saint personnage a écrit sur les anges, les démons et sur l'âme humaine. Avant de parler de celle-ci, il faut se rappeler que quelques philosophes se montraient disposés à la gratifier du don naturel de divination. L'âme, l'imagination avaient un pouvoir immense, on le pensait du moins, et on crut pouvoir lui attribuer ce que d'autres attribuaient aux esprits. Saint Thomas fait observer que les anges et les âmes *non sunt unius speciei*, puis il entre dans diverses considérations sur la nature de l'âme. L'homme n'a qu'une âme; celle qu'on appelle sensitive ou végétative est la même que celle qui est spirituelle. Il établit même qu'il est impossible qu'il en soit autrement.

Les puissances inorganiques appartiennent à l'âme seule; celles qui sont organiques, au corps et à l'âme.

La volonté s'exerce sans organes ; mais voir, entendre, agir, etc., ont besoin du corps et de l'âme pour s'exercer.

Les puissances de l'âme subsistent-elles après sa séparation d'avec le corps? — Affirmativement, pour celles qui sont dans l'âme comme appartenant à sa substance ; mais celles qui résultent de son union avec le corps ne survivent point à la dissolution de ce dernier. (1ª *q*. LXXV, LXXVI et LXXVII.)

La force de l'âme peut-elle modifier la matière corporelle? Dieu seul le peut, parce que la forme et la matière, *materia et forma*, préexistent virtuellement en lui comme cause première. Si les anges mêmes ne peuvent opérer de changement qu'en employant les agents corporels, bien moins encore l'âme pourrait-elle changer la matière ; quand elle agit sur elle, ce n'est que par l'intermédiaire des corps.— Pour agir sur les corps, l'ange n'a pas besoin d'organes, son action sur la matière est immédiate comme celle de notre âme sur nos organes ; ses opérations sont donc incomparablement plus puissantes. L'âme a bien aussi un pouvoir sur les corps, mais médiatement et par l'entremise des organes et des instruments inventés pour leur venir en aide (1ª *q*. CXVII). Tous les Pères enseignaient que Dieu gouverne le monde matériel par les anges, qu'ils peuvent mouvoir les corps d'un lieu à un autre, ils pensaient même que les anges pouvaient mouvoir les astres, tandis que notre âme ne peut remuer le moindre corps extérieur sans ses membres pourvus de muscles (1ª *q*. CX). Les anges, avec tous ces pouvoirs et cette prééminence, ne pourraient faire que le plomb, l'argent se changeassent en or et l'eau en vin, Dieu seul le peut ; mais ils pourraient substituer le vin à l'eau et l'or au plomb sans avoir besoin d'organes. De

ce que la nature angélique peut agir si puissamment sur la matière, il n'en résulte pas que cela ait lieu constamment au gré de ces intelligences, car les mauvais anges pourraient causer des bouleversements épouvantables ; Dieu n'a rien enlevé à leur nature, mais leur volonté n'étant plus conforme à la sienne depuis qu'ils sont tombés, il les lie, les enchaîne, et ne leur permet d'agir que comme les instruments de ses desseins.

Lorsque les saints font des miracles, ce n'est point par la vertu de leur âme, dit saint Thomas, c'est par la grâce divine.

Lorsqu'on prétend que la fascination a lieu parce que la nature corporelle doit obéir à la nature spirituelle, c'est une erreur ; ni l'âme ni la force de l'imagination ne peuvent rien, car la matière n'obéit point à l'âme, celle-ci n'ayant d'action que sur ses propres organes.

Cependant saint Thomas semble adopter l'erreur des péripatéticiens concernant le maléfice par le regard, lorsqu'il dit que les yeux peuvent infecter ceux qu'ils regardent jusqu'à une distance déterminée... Il admet que les miroirs des femmes qui ont leurs menstrues sont ainsi ternis par leurs regards, parce que Aristote avait dit que l'œil des personnes irritées, comme celui de certaines vieilles, par exemple, était fort nuisible aux enfants. Saint Thomas, il est vrai, fait observer qu'il est possible que, par quelque pacte entre ces vieilles et le démon, ce dernier cause lui-même ce mal, si Dieu le permet. (1ª *q*. CXVII.)

L'âme étant séparée du corps peut-elle agir sur la matière ? L'âme unie au corps ne meut qu'un corps vivifié, elle ne pourrait mouvoir un membre paralysé, séparé ; ne vivifiant plus un corps, il n'en est aucun qui lui obéisse (*Ib.*) ; elle ne saurait donc agir sur

aucun, à moins qu'une vertu divine ne lui confère ce pouvoir.

Dans l'homme, l'âme connaît-elle l'avenir? Il peut être connu dans lui-même ou dans ses causes; en lui-même, Dieu seul le peut, dit saint Thomas; dans ses causes, on le pourrait avec certitude si la cause était nécessaire, par exemple, une éclipse. Mais les causes pouvant varier, la connaissance de l'avenir devient conjecturale; tel est, par exemple, le cas où deux hommes ont dessein d'accomplir un projet; on peut, d'après leur volonté du moment, prédire qu'ils l'accompliront, cependant on pourrait encore se tromper. Le démon ignore lui-même ce qui tient à des causes fortuites, mais il conjecture infiniment mieux que l'homme.

L'âme dégagée de ses sens peut-elle prédire? On a prétendu qu'elle le pouvait dans la frénésie, dans le sommeil... Cette question, répond saint Thomas, serait raisonnable si on établissait que l'âme reçoit la connaissance des événements, comme disent les Platoniciens, d'après la participation des idées; l'âme connaîtrait ainsi, par sa nature, la cause physique de tous les effets; lorsqu'elle est dégagée, rendue à sa nature d'esprit, elle verrait l'avenir... Mais ce mode de connaître n'est pas naturel à notre entendement, dit-il, il a lieu par les anges qui causent des visions propres à révéler l'avenir, ou lorsque le démon opère dans l'imagination quelque mouvement. (2ª *q*. XCV.)

Traitant du ravissement et de l'extase, saint Thomas ne reconnaît pas cette séparation de l'âme d'avec le corps, supposée comme on l'a vu. (*Ib.*, *q*. CLXXV.)

L'âme est arrachée au domaine des sens, livrée aux communications divines, c'est la révélation; mais il n'y a là ni séparation ni dégagement; enlevée aux

choses sensibles, l'âme reçoit les révélations des êtres spirituels.

Le même, copulations diaboliques.

Saint Thomas pouvait, ce semble, se dispenser de traiter ce sujet. Quelques Pères, trompés par un ouvrage apocryphe, avaient cru au commerce des anges avec les filles des hommes; dans le siècle même de saint Augustin, cette erreur étant reconnue, n'avait point empêché le saint évêque d'Hippone d'admettre le commerce des démons avec les femmes; mais de reconnaître en même temps aussi que les malins esprits n'ont point pour celles-ci les passions de l'homme, tout ce qui se passe dans ce prétendu commerce étant une sorte d'illusion diabolique. Saint Thomas, comme saint Augustin, était loin de penser que ces copulations fussent convoitées par les esprits; mais la croyance subsistait toujours; on attribuait même à ces conjonctions étranges la naissance d'enfants non moins étranges. Le docteur angélique est forcé alors de s'exprimer de cette manière : *Si tamen ex coitu dæmonum aliqui interdum nascuntur, hoc non est per semen ab eis decisum, aut a corporibus assumptis; sed per semen alicujus hominis ad hoc acceptum*, etc. Il fallait au treizième siècle des faits bien multipliés, bien constants, pour oser traiter un pareil sujet et pour essayer d'expliquer ces naissances monstrueuses. Saint Thomas, admettant la puissance des esprits sur la matière, le pouvoir de transporter les corps aussi vite que la pensée, suppose aussi qu'ils peuvent être préservés de toute altération pendant ce trajet; tout ceci admis, le surplus n'aurait rien d'absurde; les démons ne désiraient ni ne pouvaient engendrer, la copulation était prestigieuse,

mais le résultat ne l'étant point, il donnait la seule explication qui soit possible. — On pourrait faire ici plusieurs objections qui trouvent ailleurs une place avec les réponses. (1ª *q*. LI.)

Entre autres objections, on dit : L'homme, depuis l'avénement du Sauveur, n'est plus le serf du démon, celui-ci est enchaîné, etc. — Saint Thomas répond que, malgré la passion du Sauveur, le démon, quand Dieu le permet, peut encore tenter l'âme et vexer le corps... Il peut de même tromper les hommes sous certaines formes, dans certains temps et certains lieux, selon la raison cachée de la divine sagesse; mais la passion de Jésus-Christ est un remède contre les attaques diaboliques (3ª *q*. XLIX.)

Les démons peuvent produire la pluie et les vents et autres phénomènes. (1ª, 2ª *q*. LXXX.) — Ils se rendent familiers aux hommes pour les tromper. (1ª, 2ª *q*. LXXXIX.) — Ils sont attirés par divers genres d'herbes, d'animaux, de rites, par des vers. (1ª *q*. CXV.) — Ils feignent quelquefois d'être les âmes des morts pour tromper. (1ª *q*. LXXXIX.)

Le diable peut tenter les hommes quant à l'âme et les tourmenter quant au corps; pourtant la passion du Sauveur a préparé un remède par lequel ils peuvent se défendre contre les attaques de l'ennemi. (3ª *q*. XLIX [1].)

1. On n'a rapporté que la substance de quelques conclusions prises çà et là dans la *Somme* de saint Thomas : dans un exposé aussi bref (simple *spécimen*), on a quelquefois omis aussi de citer la partie de la *Somme* d'où ont été extraits ces quelques fragments; que le lecteur consulte les tables de la *Somme*, il y verra les détails admirables dans lesquels le docteur angélique est entré. — On a évité enfin de citer les termes scolastiques, dont l'explication se trouve dans le glossaire, à la fin du volume des traductions françaises. Notre plan nous permet, s'il n'exige, cette omission.

Saint Thomas résume dans sa *Somme* la doctrine de l'Église et de tous les docteurs. Rien de changé au fond : que l'on parcoure du cinquième au quinzième siècle les écrits qu'elle approuve. — Plusieurs chrétiens se confiaient encore aux divinations, aux guérisons superstitieuses et à diverses pratiques païennes. Les hérétiques se livraient à tout ce qu'on a exposé précédemment. L'Église y signale constamment l'intervention des malins esprits, admettant toujours les mêmes faits; nulle autre explication n'est possible à ses yeux.

Saint Césaire, archevêque d'Arles au cinquième siècle, disait : — « Vous demandez quel mal vous faites en consultant les augures et les devins..., puisqu'ils vous disent fréquemment la vérité... Le Seigneur vous tente pour voir si vous le craignez; l'Écriture vous avait avertis.... » — « Cependant, si on néglige de faire venir des enchanteurs, plusieurs, direz-vous, sont en danger de mort... » — J'en conviens... Mais Dieu permet au diable d'intervenir pour éprouver les chrétiens, et ils croiront en lui, d'autant plus facilement que par des voies sacriléges ils auront pu sortir d'une infirmité... *Verum est*, *fratres charissimi*, *quia permittit hoc Deus diabolo... ad probandum christianum*, etc..., (S. Cæsar., *Serm.* CCLXXVIII. — *In Append.*, t. V op. S. Aug.); c'est-à-dire Dieu, après vous avoir suffisamment avertis, permet que vous soyez soumis à l'épreuve.

Saint Anastase Sinaïte, au septième siècle, ni moins explicite ni moins croyant au pouvoir des démons, avoue qu'ils font faire à leurs prophètes des miracles et des guérisons pour la propre séduction de ceux-ci et des autres; ils paraissent même, dit-il, rappeler des morts à la vie, et ils feignent de les faire

converser avec les vivants. (*Quæst.* 20, *ex Bibl. Patr.*, t. IX.)

Même siècle, saint Isidore de Séville, surnommé le nouvel ornement de l'Église..., distingue les diverses espèces de sorciers et de magiciens : ceux qui tuent par les paroles, ceux qui troublent l'esprit, agitent les hommes à volonté...; les nécromanciens, qui évoquent les morts pour la divination, etc., etc. — *Magi, malefici, incantatores, harioli, augures, astrologi*, etc. (*Etym.*, VIII, 9[1].) Saint Isidore est loin de nier leur pouvoir.

Au dixième siècle, Rathère, évêque de Vérone, distingue la médecine naturelle des opérations des enchanteurs... Il reconnaît que les derniers obtiennent par leurs pratiques, quand Dieu le permet, les mêmes résultats que toute la science médicale, ce qu'il prouve par des faits... — Ailleurs il dit que Satan, tout méchant qu'il est, peut procurer tout aussi bien quelques cures, qu'il peut dire des choses vraies, quoiqu'il ne soit plus dans la vérité. (*Prœloq.*, I, tit. 4.)

Les miracles divins, disait saint Bonaventure au treizième siècle, diffèrent de ceux de Satan, en ce que ceux de ce dernier sont vils et souvent inutiles, tandis que ceux de Dieu sont fort utiles. Ceux-ci ne sont point faits pour plaire aux sens, *ut humanos sensus demulceant*, etc., satisfaire la curiosité, mais pour édifier l'Église, *ut Ecclesiam ædificent*, etc... Tandis que ceux du démon sont des prestiges qui divertissent, étonnent ou épouvantent, et n'ont rien de grand ni de noble.

1. « In quibus omnibus ars dæmonum est ex quadam pestifera societate hominum, et angelorum malorum exorta. Unde cuncta vitanda sunt a Christiano, et omni penitus exsecratione repudianda atque damnanda. » (*Ib.*)

Au quatorzième siècle, Gerson, le pieux chancelier de l'Université de Paris, expose la même doctrine dans ses écrits.

Si le miracle n'est ni nécessaire, ni avantageux à la piété, il est par là même suspect, et doit être rejeté, dit-il. Tels sont les prestiges des magiciens.

Il distingue trois sortes d'opérations diaboliques : *violente*, *frauduleuse*, *maligne*...; tantôt le démon se transforme en ange de lumière, tantôt il porte aux excès les plus monstrueux... — En fait d'égarement de l'esprit, il nous jette dans toutes sortes d'illusions; à l'imitation de l'Esprit-Saint, il confère des grâces, distribue des dons qui ressemblent à ceux de l'Église; Dieu le permettant, l'un reçoit le don de parler avec sagesse, l'autre celui de science; celui-ci d'opérer des prodiges, celui-là de guérir, un autre celui de parler diverses langues, etc., etc. « Tout cela, dit-il, n'est qu'apparent, n'existe pas, *apparentes*, *sed non exsistentes* : » — c'est-à-dire, ce ne sont point des dons réels, l'homme reste tel qu'il était, c'est le démon qui agit et parle en lui.

« Il existe, dit-il ailleurs, des règles de discernement... On doit admettre tout ce qui est conforme aux Écritures, et rejeter comme hérétique et suspect tout ce qui ne s'accorde point avec elles... » Il veut qu'on imite ces changeurs habiles qui ne se laissent point éblouir par une surface brillante qui cache du plomb ou du cuivre, etc.; il veut enfin que les miracles soient examinés par un théologien expérimenté et savant. (*De dist. ver. vision. a fals.*) L'illustre chancelier dit que l'action de Satan se manifeste encore par des circonstances où dominent le ridicule et le puéril, l'indécent et le cruel... Dans ce cas, le miracle doit être rejeté comme indigne de Dieu.

Toute pratique, dit-il, employée pour obtenir un effet qu'on ne peut attendre ni de Dieu par miracle, ni des causes naturelles, est superstitieuse, suspecte de pacte avec les démons. Telle est, continue Gerson, la doctrine des saints docteurs, des Décrétales et de la Faculté de théologie de Paris. (*De error. circa art. mag.*)

Comment, disait-on, il ne sera pas permis de faire ce qu'on peut pour sa propre guérison et pour soulager ses frères? — « D'accord, répliquait Gerson, pourvu qu'on se borne aux moyens suggérés par la raison, par la prudence et les règles de l'art. » — Quoi! disait-on encore, on appellera vaine et superstitieuse une pratique dont les effets prouvent indubitablement l'utilité! — comme si nous prétendions, répliquait le chancelier, que Satan et ses adorateurs ne peuvent rien opérer... Nous sommes bien éloignés de nier ce qu'ont fait les magiciens de Pharaon, la pythonisse de Saül, les exorcistes juifs, les faux dieux et tout ce que l'Antechrist doit produire; nous confessons toutes ces choses et rejetons tous ceux qui les révoquent en doute... Mais comme la vraie foi mérite d'être illustrée par des miracles, la fausse foi, pour sa condamnation et pour l'épreuve des gens de bien, est digne d'être le jouet des prodiges trompeurs et des illusions... »

Réflexions.

Des fragments aussi incomplets de la doctrine de l'Église sur le merveilleux au moyen âge prouvent cependant que les théologiens l'admettaient comme le vulgaire, tandis que de nouveaux systèmes, dès le douzième siècle, se substituaient peu à peu à la doctrine des Pères et des saints docteurs. — Il s'agit main-

tenant de faire une option entre ces systèmes et cette doctrine.

Depuis longtemps déjà cette dernière est répudiée par les incrédules. « — Le commerce avec les Orientaux, disent ses détracteurs, a importé dans l'Occident les systèmes philosophiques et les diverses connaissances d'un monde parvenu au plus haut point de la civilisation; que lui opposera donc le moyen âge? L'ignorance grossière des peuples tombés dans la barbarie; une crédulité qui accepte comme vrais les récits les plus ridicules..... Quels sont les successeurs des Pères de l'Église? Des prêtres qui n'entendent pas même assez de latin pour traduire l'Oraison dominicale, qui savent à peine lire; qui se livrent à des fraudes pieuses, par piété malentendue ou dans un intérêt purement financier. La corruption des mœurs a remplacé la sainteté du sacerdoce; l'ignorance, le brigandage existent partout; toute la science consiste dans les récits incroyables des légendes, dans des croyances superstitieuses. Il est douteux que le grand empereur qui entreprit de former des écoles sût signer son nom, et ces écoles produisirent des hommes qui, d'après les tendances de l'esprit de cette époque, n'écrivirent que des inepties. Il est si constant qu'on voyait le diable et la magie partout, que Roger Bacon, s'étant instruit dans les sciences naturelles des anciens, ayant observé et réfléchi, parce qu'il avait étudié les divers systèmes philosophiques, fut accusé de sortilége par le général de son ordre, puis incarcéré... Osera-t-on citer encore les docteurs du moyen âge? Ce sont les disciples très-ignorants des Pères des premiers siècles, qui la plupart étaient platoniciens. Ces prétendus grands hommes, mystiques atrabilaires, exclusivement adonnés à l'étude d'une métaphysique fausse et ténébreuse, sont venus,

les uns avant que l'Occident eût connu les trésors de l'antiquité, les autres postérieurement, mais sans vouloir les connaître. »

On pourrait répondre : La fréquentation avec l'Orient a communiqué à l'Occident les trésors intellectuels du vieux monde, fruits d'une longue civilisation : la sculpture, l'architecture, la littérature, l'histoire, la philosophie, mais également ses erreurs, ses superstitions et son impiété ; ce qui était bon servit de passeport à ce qui était mauvais, ou mieux, on ne sut pas distinguer l'un de l'autre ; tout fut accueilli avec le même enthousiasme par les amis du progrès, et on devint théurgiste, manichéen, sceptique, épicurien, matérialiste, pour aller ensuite, de progrès en progrès, se jeter dans le gouffre du dix-huitième siècle, cet épicurisme grossier, ce sensualisme énervant que l'on a signalé chez les anciens aux époques de leur décadence.

Vous accusez le clergé du moyen âge de crédulité, et on a vu le transport des sorciers par l'air être considéré par lui comme une illusion, et c'est après la renaissance qu'on en a constaté la réalité ; plusieurs refusaient de croire que les sorcières pénétrassent dans les maisons, qu'elles pussent causer la grêle et les tempêtes. On a vu Agobard traiter d'insensés et ceux qui accusaient certains hommes d'avoir répandu une poudre devenue poison uniquement pour les bœufs de Charlemagne, et les accusés qui l'avouaient ; et cependant les siècles qui suivent le moyen âge crurent à des crimes identiques. Agobard, Éginhard, etc., dans les siècles de ténèbres, étaient-ils plus judicieux et plus instruits que les membres des parlements, que le clergé si savant dans le seizième et le dix-septième siècle, qui tous connaissaient et savaient apprécier les diverses richesses

léguées par l'antiquité. Que l'on suppose un instant Éginhard, Agobard, les membres de certains synodes, consultant le clergé et la magistrature des seizième et dix-septième siècles, tous ceux-ci leur diraient : « De tels faits vous choquent, votre raison les rejette; cependant, depuis vous, ils se sont tellement multipliés sous nos yeux, que nous les constatons tous les jours : leur conformité avec les traditions de l'antiquité, avec l'enseignement de l'Église et les explications d'hommes que leur étude a rendus compétents, nous y convient. Vous niez qu'une poudre puisse tuer et épargner tout à la fois; vous ignorez donc quelle est le signe sensible sous lequel se cache l'intelligence qui agit? Pour l'ordinaire, de sa nature cette poudre est sans vertu ; mais le démon opère seul, et le mal se fait non *ex opere operato*, mais *ex opere operantis*. L'antiquité païenne nous avait elle-même montré des substances sans aucune vertu procurant le bien ou le mal, au gré de celui qui s'en servait. La conviction s'est accrue depuis en raison directe des faits observés. Donc c'est le moyen âge qui souvent s'est montré disposé à nier, et ce sont précisément les siècles suivants qui se sont vus contraints d'accepter. »

« On accuse d'ignorance tout le moyen âge. Méprise étrange ! Des hommes illustres pâlissaient en étudiant l'Écriture et les Pères, en approfondissant la théologie, sujet si vaste, si ardu, et que nos épicuriens, dans leur ignorance, traitent avec une légèreté si niaise, sujet qui exigerait la durée d'une longue existence pour apprécier ses sublimes vérités, et sur lequel le premier venu décide pourtant si souverainement. »

Si on citait au hasard quelques noms de cette époque, depuis saint Léon jusqu'à saint Thomas, on

nommerait saint Grégoire le Grand, Cassiodore au cinquième et au sixième siècle; saint Jean Damascène, le vénérable Bède, saint Isidore de Séville au septième; au huitième et au neuvième Alcuin, Hincmar, Rhaban-Maur; Gerbert au dixième; saint Anselme, Lanfranc de Pavie, Pierre Damien, etc., au onzième; saint Bernard, Abélard au douzième; Albert le Grand, saint Thomas, etc., au treizième. Plusieurs d'entre eux étaient de hardis penseurs, et tous philosophes, théologiens, et savants si profonds, que leurs détracteurs aujourd'hui auraient peine à les pénétrer. La plupart à la dialectique, à la métaphysique, à certaines connaissances des temps antiques, joignaient celle de plusieurs langues. Si leur latin ne vaut pas celui d'Horace ou de Virgile, il vaut souvent mieux que celui de leurs critiques. S'ils parlent de miracles et de prodiges dont ils furent témoins, de possédés délivrés, de pratiques magiques, qui faut-il en accuser, sinon la multiplicité des faits? ce qui ne porte pas plus d'atteinte à leur science que le scepticisme d'une autre époque concernant le merveilleux n'en porte à la réalité de certaines découvertes physiques regardées longtemps comme impossibles.

On voyait partout, dit-on, tellement le diable et la magie, que Roger Bacon, cet homme supérieur, fut accusé d'être sorcier parce qu'il entrevit dans la nature ce que d'autres n'y avaient point vu, et enfin parce qu'il étudiait l'alchimie. — Ses explications physiques ou ses négations ont-elles satisfait le lecteur?

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les apparitions d'esprits sont expliquées dans Bacon par les erreurs de la vue et de l'ouïe; s'il suffit, pour expliquer le don de divination, de dire que les hommes diffèrent beaucoup les uns des autres, etc..., si la perspicacité, si certaines

maladies peuvent faire prédire, etc., etc., Bacon avait un autre guide qu'Aristote et les matérialistes; l'Écriture même, philosophiquement parlant, lui donnait une solution plus satisfaisante que le philosophe de Stagire. Bacon s'étonne qu'une vieille sorcière puisse faire agir les esprits, que Dieu le permette sans cause, etc.., — Qu'un homme du monde ignorant cette matière s'exprime ainsi, rien d'étonnant; mais il en devait être autrement d'un moine qui avait lu l'Écriture et les Pères!... — « Les illusions de la magie n'ont rien de réel, » dit Bacon. — Qui dit le contraire? — Ce sont souvent des prestiges satanique, non des récits mensongers...; mais en se rappelant les faits, leur réalité objective souvent aussi n'est que trop constante, surtout lorsqu'il y a contusions ou blessures... — Bacon dit n'avoir jamais rien vu ni pu voir... — Qu'importe à ceux qui ont vu et senti, et à leurs nombreux témoins! Tout cela prouve que Satan était plus fin que Bacon; s'il se fût montré à ce franciscain, celui-ci n'eût sans doute pas écrit un livre si propre à favoriser l'incrédulité... — Quant aux connaissances physiques de Bacon, on ne les nie point; il pressentit des découvertes faites plus ou moins de temps après lui... — Mais c'est bien l'homme du progrès, donnant tête baissée dans les vieilleries de l'antiquité, devenues des nouveautés; il a lu tous les philosophes matérialistes hostiles au surnaturalisme; mais les opinions qu'il adopte n'ont pu ni faire oublier, ni remplacer la doctrine de l'Église et des Pères, il na rien démontré. Bacon s'infatua de l'astrologie, de l'alchimie; la première, comme science, était une extravagance; que décider, quand on est forcé d'admettre les faits? il faut y voir, avec les Pères, l'intervention d'une intelligence..... — L'alchimie, dans

certains cas, on le verra, pouvait rentrer dans la magie; donc le général de l'ordre pouvait réprimander Bacon, et le punir s'il s'obstinait. Si ces prétendues sciences étaient naturelles, Bacon devait le prouver; disons-le hardiment, il eût été compris.

En nous résumant : Bacon put être bon physicien pour son temps, bon astrologue, alchimiste, et partisan de la philosophie ; mais on peut douter qu'il fût bon théologien, et s'il connut les arguments que fournissait la théologie contre les idées matérialistes, Bacon s'obstinait alors dans un aveuglement volontaire.

Les docteurs de l'Église, a-t-on dit, étaient des mystiques exclusivement occupés de théologie, ennemis de toute idée neuve, les méprisant sans les connaître. — Saint Thomas avait étudié Aristote et lu les philosophes arabes; il s'est peut-être même montré trop facilement partisan de leurs systèmes, quand il a parlé de l'ensorcellement des enfants par des effluves échappées des yeux irrités des vieilles femmes. Cependant saint Thomas ne pensait pas comme Bacon.

Gerson, né plus d'un siècle après Bacon, avait lu les philosophes matérialistes; ce ne fut point par ignorance qu'il adopta la doctrine de l'intervention des esprits, mais parce qu'elle lui parut logique, outre sa source divine : ces hommes illustres du treizième et du quatorzième siècle étaient fort supérieurs au vulgaire croyant, parce qu'ils pouvaient comparer les doctrines, et fort supérieurs surtout aux incrédules qui déraisonnaient et aux épicuriens qui raillaient. Gerson explique l'aveuglement des uns et des autres. C'est une impiété, dit ce personnage aussi pieux que savant, et une erreur directement contraire aux saintes lettres, que de nier que les démons soient auteurs de plusieurs effets surprenants...

« Ceux qui regardent ce qu'on en dit comme une fable, et qui se moquent des théologiens mériteraient une sévère correction...

« Quelquefois même des savants sont susceptibles de cette erreur, parce qu'ils laissent affaiblir leur foi et obscurcir les lumières naturelles; leur âme, tout occupée des choses sensibles, rapporte tout aux corps et ne peut s'élever jusqu'aux esprits... Ce qui empêche si fort de trouver la vérité, c'est de rapporter tout aux sens... On en voit les preuves chez les saducéens et chez les épicuriens, qui, n'admettant que ce qui est corporel, se trouvaient au nombre de ces insensés dont parle l'Ecclésiaste, qui ont poussé la folie jusqu'à ne pouvoir reconnaître qu'ils avaient une âme, et qu'il y a des effets qui ne peuvent être produits que par des esprits. » (Gerson, *De erroribus circa artem magicam*, *I. Dict.*)

Ainsi les partisans de la doctrine de l'intervention des esprits y restèrent fermement attachés; nous verrons un jour combien il leur était facile de démontrer l'absurdité des systèmes de leurs adversaires. — Les théologiens étaient loin d'être des mystiques crédules, plusieurs même étaient disposés à rejeter certains faits; d'autres, outre l'étude approfondie de ces mêmes faits dans les traités spéciaux, en avaient été eux-mêmes les témoins; ils pouvaient donc s'adresser aux sceptiques et aux épicuriens, peu nombreux alors, et leur montrer que ni leurs dénégations ni leurs railleries n'étaient capables d'ébranler leurs convictions. Ces faits, étant certains, avaient une cause surnaturelle ou physique; dans l'un et l'autre cas elle méritait l'examen de tout homme sérieux. Vous niez comme absurde, pouvaient-ils dire aux uns, nous affirmons non-seulement comme possible, mais comme réel; vous expli-

quez physiquement, nous vous démontrons que votre explication est ridicule, pouvaient-ils dire aux autres; vous vous targuez de votre science, nous nous présentons avec le double avantage de connaître tout ce que vous savez, et même ce que vous ne savez pas, — la science théologique, — que vous ignorez. Avec tous ces éléments propres à bien comparer, les théologiens devaient donc se croire aptes à bien juger et à conclure. Ils signalaient enfin, même chez ceux que la théologie eût pu éclairer, une autre cause d'aveuglement bien puissante et fort propre à faire nier l'intervention satanique : ce sont les passions intéressées à faire repousser la vérité qui déplaît; lorsqu'on s'est conduit de manière à laisser affaiblir sa foi, lorsqu'on s'est exclusivement livré aux choses matérielles et finies, on ne saurait plus s'élever jusqu'à l'infini, jusqu'aux esprits. L'œil toujours fixé sur la terre s'éblouirait en regardant le ciel; l'homme matérialisé ne comprend plus ce qui est spirituel; s'il lui était possible même d'entrevoir la vérité qui l'effraye, il en détournerait son esprit, ou se hâterait de se rappeler ses sophismes.

Néanmoins, à dater du treizième siècle, la société va déjà se diviser en deux camps dont les doctrines seront fort opposées, et qui formeront les deux cités : celle de Dieu et celle de Satan : cette dernière s'agrandira tous les jours. Le progrès incontestable des sciences et des arts aura le double résultat de matérialiser l'homme par les jouissances du bien-être, et d'exciter son orgueil en le portant à croire que la science explique tout, ou du moins qu'elle pourra un jour tout expliquer. —Vint enfin l'imprimerie, qui propagea les nouvelles doctrines nommées par les uns *lumières*, et par d'autres *ténèbres*, *erreurs funestes* à la foi. Nous verrons bientôt, cependant, que la Providence opposait un contre-poids à

l'invasion du matérialisme et de l'impiété; car, à dater du quinzième siècle, la magie, la sorcellerie et les possessions eurent une telle recrudescence, et sévirent si rigoureusement, que la société tout entière, plongée dans la consternation et l'épouvante, dut reconnaître l'intervention de l'antique ennemi du genre humain.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

INTRODUCTION XVII

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I. — Essai sur l'origine de l'idolâtrie. — Oubli de la révélation primitive. — Révélations opposées ; Dieu ou des dieux, lumière et ténèbres, se sont substitués au premier principe méconnu par les Gentils 1

CHAP. II. — Intervention des dieux, croyance aux esprits et aux prodiges. — Noms divers donnés aux attributs divins, etc. — La Divinité représentée par des symboles. Le bouc, le taureau, etc. — On attribue au serpent la paternité de plusieurs illustres personnages. — Symboles pris parmi les êtres inanimés. — Le Phallus a pu engendrer les infamies des mystères. — Feu sacré. — La Divinité se manifeste dans les symboles. — Mysticisme païen 12

CHAP. III. — Des mystères. — Leur antiquité. — Moralité des mystères. — Mystères, merveilles qui s'y manifestaient. — Suite des petits et des grands mystères, etc. — Divers prodiges précédant ou accompagnant l'initiation 33

CHAP. IV. — Anciens prêtres et prêtresses enfants des dieux. — Enthousiasme sacré, délire, fureur, etc. — Apparition des dieux. — Formes choisies pour apparaître. — Assemblées, ce qui s'y passait ; festins, musique, orgie. — Infamies ordonnées par les dieux, copulations, etc. — Les dieux animent les simulacres, s'emparent des êtres vivants. — Les prêtres ont le pouvoir de les faire descendre dans les statues 46

CHAP. V. — Conjurations des dieux. — Les dévouements. — Révélations utiles au bien-être matériel, etc. — Des guérisons divines. — Invulnérabilité, incombustibilité. — Les dieux accordent des faveurs ou châtient. — Divers moyens de connaître l'avenir. — La Providence, le Destin. — Présages. — Augurie. — Aruspicine. — Des songes.

— Astrologie. — Talismans, amulettes. — Des oracles. — Nécromancie ou oracles rendus par les âmes des morts. — Doctrine des Gentils sur l'origine des âmes et leur destination..... 74

CHAP. VI. — De la goétie ou magie malfaisante. — Son origine se perd dans la nuit des temps. — Les croyances et les pratiques de théurgie et de goétie exposées précédemment se retrouvent dans les plus anciens auteurs de l'antiquité. — Faux sacerdoce, aperçu de la magie noire pratiquée par les goétistes de l'antiquité avant notre ère. — La magie était punie..... 112

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE I. — De la philosophie chez les Grecs. — On continue de croire aux esprits, aux génies et aux prodiges. — Les matérialistes, les sceptiques. — Socrate et ses disciples. — Socrate et Platon. — Aristote. — Hippocrate. — Successeurs de Platon. — Successeurs d'Aristote. — Les péripatéticiens. — Épicure. — Zénon. — Les stoïciens. — Décadence de la Grèce épicurienne et impie..... 135

CHAP. II. — La philosophie grecque chez les Romains. — Épicurisme chez les Romains. — Du stoïcisme chez les Romains. — Existence et providence des dieux prouvées par la divination, les songes, etc. — L'Académie chez les Romains. — Réfutation du stoïcisme. — Réfutation de l'épicurisme. — Réfutation du stoïcisme par Cotta. — Quelques réflexions sur les réfutations de Cicéron..... 163

CHAP. III. — Résultats de la philosophie chez les Romains. — L'incrédulité et l'impiété devenues une des causes de leur décadence..... 196

CHAP. IV. — Les prodiges continuent depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au cinquième. — Statues animées. — Divinations diverses. — Métamorphoses. — Oracles. — Magie malfaisante. — Présages, prodiges. — Enthousiasme, fureur sacrée, extase, vue à distance, etc. — Les dieux s'emparent de l'homme, possessions. — Astrologie. — Aruspicine, augurie. — Guérisons divines. — Lucrèce. — Pline..... 199

CHAP. V. — Retour aux vieilles doctrines spiritualistes. — Examen des faits merveilleux, discussion de Plutarque. — Plutarque. — Cause de la cessation des oracles. — Apulée. — Incrédulité et ignorance des prêtres païens ; ils contrefont des prodiges..... 232

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE I. — Origine du néoplatonisme. — École d'Alexandrie, sa doctrine. — Mosaïsme ; ses traditions, ses croyances. — Comparaison des deux doctrines. — Puissance des esprits d'après l'Ancien Testament..... 261

CHAP. II. — Avénement du médiateur attendu chez toutes les nations. — Le matérialisme et les négations de l'épicurisme devenus impos-

Voir 269

sibles après les nombreux miracles du christianisme. — Le néoplatonisme s'établit et multiplie ses prodiges (troisième et quatrième siècles), Ammonius, Plotin, etc. — Théurgie ; à quel signe on distinguait les dieux des mauvais esprits. — Variétés d'opinions entre Plotin, Porphyre, Jamblique, etc. — Des objets animés par la Divinité, et surtout des talismans. — Est-il bien constant que les néoplatoniciens crussent à tant de prodiges. — Julien, Maxime, Libanius, etc.; leurs pratiques superstitieuses. — Chute du paganisme.. 278

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE I. — Exposé sommaire des causes qui firent triompher le christianisme. — Exposé des attaques des apologistes contre le paganisme. — Preuves spéculatives des apologistes. — Lactance (*Des Institutions divines*). — Tertullien. — Eusèbe. — Saint Augustin. — Minucius Félix. — Clément d'Alexandrie. — Saint Justin. — Saint Cyprien. — Résumé. — Preuves matérielles, expulsion des démons qui se faisaient passer pour des dieux. — Ces faits étaient connus de la plupart des païens, qui pouvaient eux-mêmes l'attester et se convertissaient. — Le signe de la croix, plusieurs l'attestaient, suffisait pour chasser les démons 329

CHAP. II. — Doctrine de l'Église sur les démons; leurs mœurs, leurs prestiges, leurs divers prodiges, etc. — Divinations. — Guérisons. — Bruits, cris, apparitions, vexations, possessions. — Continuation du même sujet, oracles, astrologie. — Présages. — Magie. — Augurie. — Délire sacré. — Nécromancie. — Songes. — Transformations. — Amours impurs des dieux..... 387

CHAP. III. — Des hérésies, d'où viennent-elles? — Hérésiarques des premiers siècles. — Simon. — Ménandre. — Marcion. — Marc. — Montanisme. — Basilide. — Manichéisme, Manès. — Les Gnostiques, etc. — Réflexions sur les hérésies, sentiments des Pères sur les hérétiques et leurs prodiges. — Supplément, la Cabale..... 423

CHAP. IV. — Châtiments infligés par les magistrats aux goétistes jusqu'au cinquième siècle; les théurgistes, après Julien, ne furent point épargnés. — Pénitence imposée par l'Église durant cette période... 454

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE I. — Exposé de la magie du cinquième au quinzième siècle; introduction de la magie ou sorcellerie au moyen âge. — Assemblées nocturnes, sabbat. — Châtiments infligés par l'Église du cinquième au quinzième siècle. — Lois criminelles de l'État, plus sévères.... 463

CHAP. II. — Exposé succinct des branches de la magie durant la période du quatrième au quinzième siècle. — Assemblées, sabbat. — Maléfices. — Magie prestigieuse. — Des divers moyens de connaître l'avenir et les choses cachées, présages, songes. — Inspirations, se-

conde vue, etc. — Astrologie, talismans. — Des épreuves au moyen âge; épreuves par le feu. — Épreuves par l'eau. — Suite des superstitions et faits magiques au moyen âge, médecine d'incantation. — Invasions diaboliques. — Des incubes et succubes. — Infestations des maisons par les esprits. — Obsessions. — Possessions... 481

CHAP. III. — Introduction des doctrines païennes aux douzième et treizième siècles. — On veut déjà réformer. — Hérésies. — Les Templiers. — Francs-maçons. — Albigeois. — Les faits magiques mieux connus seront moins niés. — Tendance de retour aux doctrines de l'antiquité païenne. — Roger Bacon et autres adoptent les systèmes matérialistes..... 521

CHAP. IV. — Doctrine de l'Église sur les phénomènes attribués aux démons par les spiritualistes, et à des causes physiques par les nouveaux matérialistes. — Explications des opérations de Satan dans cette période. — Saint Thomas. — Explication des apparitions par saint Thomas. — Le même, des superstitions. — Le même, des phylactères. — Le même, des songes. — Le même, magie bienfaisante. — Le même, maléfices. — Le même, guérisons. — Le même, de l'âme et de ses puissances. — Le même, copulations diaboliques. — Réflexions..... 543

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Paris. Typ. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.